No 4079a242

THE TRUSTEES OF THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON 1852 1878

LVX OMNIVM CIVIVM

1908
MA AUG 5
F AAR 22
MAR 11 AM
1916
AUG -5 AM
1920
JAN 19
JUN 12 1939

JULES LAURENS

LA

LÉGENDE

Des Ateliers

Fragments et Notes
d'un artiste peintre
(de 1842 à 1900)

PARIS

Librairie Fischbacher, société anonyme
33, rue de Seine

LA LÉGENDE DES ATELIERS

Fragments et Notes d'un artiste peintre.

JULES LAURENS

LA LÉGENDE DES ATELIERS

FRAGMENTS ET NOTES D'UN ARTISTE PEINTRE

(De 1842 à 1900)

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, RUE DE SEINE

MAR 11 1903
K

AUX ARTISTES

QUI EN ONT FOURNI LA MATIÈRE PREMIÈRE

AU FRÈRE

QUI FUT MON VRAI PÈRE

A MA CHÈRE FEMME

QUI EN A VOULU LA PUBLICATION

Ce Livre est humblement dédié.

J. L.

CHAPITRE Ier

—

NATURE

La Nature, c'est notre servante, établit le *chicqueur* E. L...

C'est notre maîtresse, prétend le *ficeleur* E. F...

C'est notre bourgeoise, dit honnêtement l'ouvrier de génie C...

—

Aussi bien et plus immanente que celle humaine, il y a l'âme des choses, celle de la Nature entière, la respiration et le souffle de Pan, sa comédie et son drame. Et voilà pourquoi l'âme du « Paysage » me paraît supérieure à celle du tableau à personnages.

—

L'âme de la Nature universelle est trop grande, trop au-dessus, pour ne pas dire ignorante même de la nôtre, qui, ne pouvant entrer avec elle en relations conscientes et confiantes, doit s'en tenir à l'humanité et à son domaine de ce Globe. C'est pourquoi, déjà rien que dans ces limites, le vieux monde seul de la Grèce et de l'Italie nous parle si

passionnément au cœur et à l'esprit, car il est plein et saturé de cette *humanisation* dont est dépourvu pour nous le nouveau.

—

Le jour où les grands fauves et les grands voiliers auraient disparu de notre globe, la plastique et l'esthétique de son être en seraient singulièrement amoindries, réduites au pauvre humain roitelet de la Création.

—

J'aime toute la nature, et je la crains aussi. Elle, nous aime-t-elle ?... Ses plus vives caresses sont, à son profit définitif, une absorption d'autant plus rapide de notre vie humaine. Les animaux dont les mœurs s'y confondent le plus intimement sont les plus ennemis, ou tout au moins les plus méfiants de notre espèce. Métaphysique à part, si l'homme s'appelle « le Roi de la Création, » le rocher, l'arbre, le rayon, le flot n'en sont-ils pas les Dieux ? Tel est du moins l'esprit plus ou moins fataliste du Panthéisme, personnifié dans les mythologies primitives ; et ces mythologies, que nous les définissions symbolismes, visions, révélations, imaginations, superstitions ou poésies, ne restent-elles pas encore un idéal du réel au berceau des peuples, le vrai Beau, parce qu'elles seraient peut-être le beau vrai ?

—

Je me suis toujours étonné qu'un aussi grand nombre de gens naissent et passent leur vie entière en face, à deux pas de certaines grandes choses, — des Parisiens devant l'église Notre-Dame, des Clermontois devant le Puy-de-Dôme, un Carpentrassien au pied du Mont-Ventoux, — si inti-

mement liées, si inhérentes, pourrait-on dire, à tout leur être, méprisant ou négligeant tout contact avec elles. Gravir un monument ou une montagne, traverser une mer, un fleuve, rencontrer un site quelconque dont la vue proche ou lointaine, dont le nom seulement préoccupent déjà souvent votre esprit, n'est-ce pas une manière d'atteindre et de s'assimiler ici-bas une sorte d'infini, d'idéal relatif ?

—

A pied, *Musa pedestris*, c'est ainsi qu'il sied d'aborder et de visiter les lieux saints de la Nature, au milieu desquels un touriste trop confortablement équipé et pourvu me paraît déjà aussi peu héroïque et surtout aussi inconvenant qu'un général qui passerait une revue en socques et avec parapluie.

—

Comment s'expliquer le peu d'émotion éprouvé par la plupart des personnes à une première vue de la mer ? sinon que la chose quelconque imaginée nuit d'abord à la chose réelle, d'une beauté si différente et incomprise jusqu'à-ce qu'elle aît succédé à celle dont on était absorbé. Ne nous formons-nous pas toujours, et absolument indépendante souvent des notions qui ont pu nous en être fournies, une idée quelconque, absurde parfois mais prodigieusement très déterminée, de ce qui nous est encore inconnu ? Longtemps avant la visite d'un pays, d'un monument, avant la rencontre d'un homme, une représentation de formes, de couleurs, d'atmosphère s'en est déjà établie sur la rétine de notre imagination ; et cela avec une telle vivacité et profondeur d'incrustation que cette fausse vision

persiste, plus tard, intacte et parallèle à côté de la réalité. Je décrirais couramment et très en détail, aujourd'hui encore, une certaine ville d'Avignon, un certain Paris, un champ de bataille de Waterloo, un visage de parent, une tournure d'homme célèbre, le tout évoqué *a priori* par le fait pur de l'esprit, et dont la vue et la plus grande familiarité réelles n'ont pas détruit le fantastique souvenir. La puissance essentielle de ce phénomène se manifeste constamment, du reste, dans les rêves de chaque nuit, qui nous montrent, nous parlent, nous impressionnent avec un réalisme dont nos organes physiques, que je crois d'ailleurs en absolu communisme avec le fluide moral, reçoivent, se transmettent, le jour, et gardent, des années, une si forte empreinte.

—

Pourquoi et parce que. — Socrate aurait dit « J'aime les arbres, mais je préfère les hommes parce qu'ils parlent. » Cela m'a fait reconnaître sur moi-même qu'il m'arrive assez souvent de préférer les arbres aux hommes justement parce qu'ils ne parlent pas.. , tout en exprimant pourtant de plus charmantes ou sublimes choses que ne le peuvent les plus éloquentes lèvres humaines.

—

Lorsque j'ose parler à un rocher, à une vague, à un arbre, à un nuage, je croirais manquer de convenances et de respect à leur majesté, divinités qu'ils sont, en ne pas les tutoyant.

—

Toujours, dans ses vastes tableaux, la Nature, en grande artiste et grande coquette qu'elle est, sacrifie ou plutôt oppose, de la même manière dont

l'a imitée sur la toile le génie d'un Rembrandt, d'un Turner ou d'un Troyon, aux espaces lumineux des espaces d'ombre et de mystère. *Velata parte oris ne satiar et aspectum, vel quia sic decebat.*

—

Un poète même (*proh pudor!*) a nié, traité de puéril la raison d'être de la forme versifiée dans les diverses expressions du monde de la pensée. Autant nier, dans le monde physique dont procède notre organisation intellectuelle, le poème de l'année que font le plan des saisons, la stance et la strophe du mois et de la semaine ; la mesure et les vers des jours et des nuits ; l'hémistiche, la césure et les pieds des heures ; les rythmes et la prosodie du vent ; la rime des vagues et des feuillages, etc., etc. : temps, espace, mesure, nombre, période, sonorité, attraction, polarité, harmonies, toutes conditions constitutives, effets et causes de la synthèse de l'Etre universel.

—

Super grammaticam. — Vers l'âge de dix-sept ans, Joséphine M..., de Tarascon, était le type de toutes les grâces incarnées. Un jour, J. B..., très bon juge qui l'admirait à l'adoration, la trouva en séance avec un quidam quelconque.

« Eh ! que fais-tu donc là, Peppa ?

— Vous le voyez : je prends ma leçon.

— Leçon de quoi ? de qui ?

— De danse, de grâce et de maintien, que Monsieur...

— Mais malheureuse ! de tout cela c'est à toi d'en

donner des leçons à tous les professeurs du monde. »

—

Descendre trop au fond de la philosophie, de l'esthétique, de la théologie, de la politique, de la science, des codes, c'est risquer de n'en jamais plus pouvoir ni vouloir remonter face à face, dans le plein jour, du Vrai, du Bon et du Beau.

—

Vous tous, poètes, philosophes, savants, législateurs, administrateurs, artistes, tâchez de mettre vos systèmes et vos œuvres en honnête, légitime et complet accord avec la Nature, qui, sans cela, ne cessera de les renverser, de les ridiculiser.

—

C'est aussi de la mathématique du Vrai que « nul n'est censé ignorer la loi. »

CHAPITRE II

—

LANGUE

La rime ne fait pas plus le poète que l'habit ne fait le moine : voyez les vers Voltaire, voyez la prose-poésie Rousseau.

—

Parlez pour vous. — « On ne fait plus, on ne doit plus faire de vers passé trente ans, » aurait déclaré, faut-il dire une des plus vives et à la fois plus courtes intelligences, mais à coup sûr le plus illustre des petits esprits, M. Thiers-Prudhomme. Combien une telle déclaration ne va-t-elle pas bravement de soi ! ravissant la masse des esprits adéquats qui ne croient dans la poésie qu'à une gourme d'échappé de collège, qu'à une guitare, un jeu de rimes, un art d'agrément si l'on veut.

Il en est tout le contraire pour ceux qui, d'après la sublime vieillesse d'Homère et de Hugo, recherchent, trouvent et adorent dans la poésie, la grande et vraie poésie, le Verbe même qui est au fond de l'Univers des êtres et des choses et qui, par les

grands vrais poètes, remonte souverainement et immortellement à leur surface.

... le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.
... l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens ;
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

—

B..., N..., D... ne sont pas des poètes : ne faisant, à vrai dire, que de l'économie poétique.

—

On remarque que les bons cavaliers marchent mal. Pourrait-on pas leur comparer la mauvaise prose de certains bons poètes ?

—

Qu'est-ce qui est plus vrai que l'histoire ? — la chronique ; plus vrai que la chronique ? — le conte ; que le conte ? — le roman ; que le roman ? la légende ; que la légende ? — la fable.... Et encore, qu'est-ce qui est plus au commencement, au fond et à la fin de toutes les réalités ? C'est le rêve. — Donc, qui est-ce, des métaphysiciens, ou mathématiciens, philosophes, érudits, moralistes, écrivains, prosateurs de la science et des lettres ; qui est le plus, le seul penseur ? — c'est le poète.

—

Tout a une forme, même l'impalpable, même l'invisible, même l'inconnu : le temps par le nombre ; l'espace par la mesure ; l'âme par la pensée concrète ; l'idée par le mot.

—

Parfois, telle pensée, venant vous trouver du dehors, semble être entrée tout inopinément. Elle parcourt les innombrables cases de l'intelligence et les fibres du sentiment ; plus ou moins s'y arrête,

s'y assied, s'y berce ; ou seulement vous aura traversé, et disparaît sans qu'on puisse jamais la ressaisir. Est-elle donc si complètement indépendante de nous-mêmes !

—

Un mot qui, seul, exprime une idée est d'or pur. S'il y en faut deux, ils ne seront que d'argent ; quatre, plus que de cuivre ; huit, rien qu'en plomb.

—

Des beaux parleurs sonnent les cloches, tirent le canon et font sauter des mines pour accompagner leur mélopée, accentuer et souligner leurs phrases qui ne disent rien, là où un simple auditeur d'un simple sourire dit tout.

—

Cet alcool pur, limpide et si fort, n'est sorti tel que des infinis détours de l'appareil distillatoire. De même, la plus brève pensée a souvent parcouru, épuisé les infinies circonvolutions du cerveau pour arriver claire et puissante à sa formule extérieure.

—

Le style, comme la beauté, mots assez vagues de choses pourtant très déterminables en leurs espèces ou objets. Elles y apparaissent très nettes et qualifiables dans toutes les productions des arts dits du dessin, comme dans celles de la littérature et de la musique. Le style, particulièrement, consiste à dire, à figurer, exprimer une pensée, un fait ou n'importe quoi avec à la fois *le plus de simplicité et de puissance* qu'ils soient susceptibles de l'être. Quant à l'harmonie pittoresque et à celle phonétique, il n'y a pas à s'en préoccuper autrement : elles ressortiront naturellement et au mieux de ces mêmes premières conditions de simplicité et de

puissance, bien supérieures à toutes celles académiquement recherchées pour elles-mêmes.

—

Toutes les poésies de la dix-septième année s'écrient :

... J'ai trop vécu !....
Une tombe ! une tombe ! O mort, un peu de terre.
Je dormirai si bien !...

et à quatre-vingts ans on sort de la vie, la trouvant écoulée comme un rêve d'une minute.

—

En parlant des autres, on ne se risque à dire que des demi-bêtises : se réservant, pour parler de soi, d'en dire d'entières.

—

« *La langue française ne souffre pas ce goût, cette image, cette tournure..* , » dit un traducteur en falsifiant la lettre et l'esprit de l'original étranger. Supposez Canova chargé d'une copie de Michel-Ange, Boucher copiant Raphaël, qu'ils ne manqueraient guère de travestir à leur propre image, sous cette raison que la sculpture d'une époque ne *souffre* pas celle d'une autre et que la peinture française ne *souffre* pas la peinture italienne.

—

Charlemagne, voilà un beau nom n'est-ce pas ? Eh bien, un monsieur, pas même quelconque, non content, s'appelle Comte Crevel de Charlemagne.

—

Au musée du Louvre, on s'arrête, presque incrédule, devant la longue et large armure de François Ier... Je voudrais voir placer à côté une arme contemporaine, autrement géante, formidable,

terrible, et possible à soulever pour deux ou trois mains seulement de notre temps : la plume de Rabelais.

—

Béranger venait de monter comme moi dans l'omnibus faisant le service du Louvre à Neuilly et qui stationnait à l'entrée de la « rue du Coq. » Nous étions seuls encore et attendîmes, en échangeant quelques paroles banales, que la voiture fut pleine. Personne ne reconnaissait l'homme en lequel s'incarna la religion de toute une génération, l'esprit et le sens de toute une époque, qui en fut adoré, alors qu'actuellement on ne le savait pas même encore vivant : *sic transit*... Pourtant lorsqu'il descendit, dans le haut des Champs-Elysées, vis-à-vis la rue de l'Oratoire, où je le savais demeurer, quelques regards, semblant en avoir l'émouvante révélation, se retournèrent vers le personnage dont la tête et tout le costume, y compris la canne, sont restés légendaires...

Et je me disais que si Béranger eût voulu être ministre de l'Instruction publique, il aurait aidé ses confrères plus efficacement que ne le font de petits billets d'éloges équivoques, d'un parfait égoïsme et ne satisfaisant que la manie des collectionneurs d'autographes. Modestie, philosophie personnelle, soit ; vertu, non.

—

De Salvandy.— « J'ai parlé de votre affaire, me dit le comte de Sartiges, à M. de Salvandy, le ministre qui vous accrédita en attaché de mission. Allez, rue Cassette, n°..., le voir au plus tôt : il vous attend. On le trouve le plus sûrement tout de suite après déjeûner. Prenez avec vous une poignée de

vos dessins de voyage : il désire en voir, et il y a toujours autour de lui quelques personnes que cela intéressera beaucoup. La solution de votre affaire ne pourra qu'y gagner. » Or quelle était « mon affaire ? » le recouvrement légitime, si possible, des modestes appointements qui avaient dû m'être alloués pendant les trois à quatre années, de 1846 à 1850, comportées par la susdite mission en Turquie et Perse, et dont, par diverses circonstances et raisons, je n'avais jamais rien touché. C'est sur le pied de ces honoraires, auxquels je n'attachai du reste aucunes conditions ni importance essentielles, que tous mes travaux se trouveraient appartenir, avant aucune autre faculté de sélection, au dossier d'ensemble des matériaux à publication. Le chef de la mission, Hommaire de Hell, étant mort à Hispahan en 1848, c'est-à-dire au courant des bouleversements administratifs d'un nouvel état politique, non seulement tout nouveau subside ne s'effectua plus, mais j'en fus réduit au dernier reliquat de moyens rien moins que suffisants, et ne pus me rapatrier, ainsi qu'un bagage considérable, que grâce aux facilités rencontrées chez des ambassadeurs et consuls de diverses nations se tenant pour courtoisement obligés par mes portraits de leurs femmes ou enfants. Ainsi, notamment, sur recommandation d'agents anglais et traité princièrement, suis-je venu de Trébizonde à Samsoun et de là à Constantinople avec le paquebot *Tagus* se rendant jusqu'à Londres... Me voici donc rue Cassette, devant l'auteur d'*Alonzo*, le brillant rédacteur des *Débats* qui, à la veille même de la Révolution de juillet, disait au futur roi Louis-Philippe, le duc d'Orléans, ces hardies mais si justes paroles : « Monseigneur, nous

dansons sur un volcan; » devant le membre de l'Académie française, devant enfin le deux fois ex-ministre des cabinets Molé et Guizot. Tout aimablement que m'accueillit l'homme on y sentait, en outre d'un physique naturellement décoratif et démonstratif, une certaine habitude de pose... comment dirai-je ?... gouvernementale : voulant être à la fois hautaine et bénisseuse, ainsi qu'elle atteignait son apogée chez le baron Taylor d'emphatique mémoire. Et, à ce propos, une remarque. Paraissant encore harnachés et caparaçonnés, ainsi que des.... coursiers chargés de reliques, les bonshommes qui furent ministres, d'ailleurs la plupart au fond très distingués, méritants et respectables, ne se croient jamais plus investis, obligés de leur importance officielle qu'alors que, présentement, cette importance n'existe plus. Sans doute la *tenue de dignité* est moins facile après que pendant. Entre autres, Guizot, Cousin, Dumas, Olivier, Bardoux, Tirard, que je croisais souvent sur le trottoir de ma rue Bonaparte, semblaient, de toute leur démarche, de leur port de tête et surtout de leurs suggestifs regards, dire aux passants ainsi raccrochés : « Vous voyez bien, vous savez de reste, n'est-ce pas, le Grand ministre du Grand ministère du Grand régime de la Grande époque que j'ai été... et puis être encore ! »

Revenons précisément au comte Narcisse de Salvandy. « Si, m'assura-t-il, il ne vous est jusqu'ici rien arrivé du cours ou des arrérages des sommes de vos appointements — dont je ne me rappelle pas le chiffre — c'est que vous en trouverez à simplement et intégralement toucher le total suivant les ordonnances des bureaux du Ministère de l'Ins-

truction publique. On vous y délivrera un mandat et vous n'aurez plus qu'à passer au guichet du Trésor. » Une telle aubaine — car je ne comptai jamais sur rien — un tel net magot de 9 à 12 mille francs pouvais-je chiffrer, me surprit tellement que j'en manifestai plus que de l'étonnement par un geste pourtant discret mais prolongé d'un sourire d'incrédulité. Ceci désobligea de Salvandy, qui, se redressant de toute sa taille ex-ministérielle, m'enjoignit : « Vous allez directement en sortant d'ici vous présenter à l'hôtel de la rue de Grenelle en mon nom. Voici ma carte, pour mon ancien chef de cabinet Mourier, qui est encore là chef de division justement dans la partie vous concernant, et n'aura, après la moinde recherche, qu'à régler avec vous. » Et comme je paraissais partir sans conviction, mon brave homme alla jusqu'à se fâcher et, frappant du pied, s'écria : « Veuillez bien croire, que diable! que je me rappelle exactement tous les actes de mon passage au pouvoir. » Frapper du pied ! « le geste est beau, » soit, mais ici ce fut tout. Mourier, le vice-recteur depuis de l'Université de Paris, que par hasard je connaissais déjà assez familièrement pour l'avoir rencontré en société de camarades communs, chercha, chercha beaucoup, chercha encore, mais je le voyais bien, sans guère plus de conviction que moi, ne trouva trace de rien, sinon celle de quelque glane de fonds pratiquée par la veuve d'Hommaire de Hell. « S'il restait encore quoi que ce soit, dit-il, en aurait-on de quoi acheter du cirage pour ses souliers (*sic*) ; » et il conclut : « M. de Salvandy, entre nous soit constaté, le plus honnête et le meilleur des hommes, était toujours plein de plus d'imagination, d'inten-

tions et de bon vouloir qu'il n'en put réaliser. Combien de choses, je le sais moi de première main, qu'il a pensé faire au point de croire les avoir faites et... ne l'ont pas été. Ajoutez à ce genre d'inconsistance la chute révolutionnaire d'un soir au lendemain. »

N'attendant pas, pour manger, aucun résultat de l'affaire, je m'en suis toujours tenu là, à tort de justice distributive sans doute, mais au moins loin des démarches d'antichambre, des offres ou demandes d'appui et peut-être même d'une sorte d'action processive qui eussent pu embêter des amis et altérer le charme désintéressé de mes occupations courantes, bien autrement intéressantes.

—

Il n'y a que des Viennet qui s'obstinent stérilement à rimer des *Franciades*, à une époque et dans un milieu où les véritables œuvres épiques se nomment et doivent être *Notre-Dame de Paris*, *le Père Goriot* ou tel volume de Zola.

—

Sainte-Beuve. — Ayant visité, dans le voisinage, à Magny-les-Hameaux, de mon ami Auguste Bonheur, les pathétiques ruines de Port-Royal-des-Champs, j'en rapportai une feuille de croquis et les notes d'un article qui parurent dans le journal *l'Illustration*. L'idée d'offrir à Sainte-Beuve, le haut historien du sujet, la maquette originale de mon *bois* me vint-elle toute seule ou fut-elle suggérée par quelqu'un de nos amis communs ? En tous cas elle était assez motivée par elle-même et la chose sembla fort agréer au destinataire, qui, dès avant notre entrevue, m'écrivit une longue et maîtresse

lettre, sorte de résumé philosophique de son grand livre. Certes voilà un autographe, un document précieux..... que je me laissai prendre, n'ayant d'ailleurs pour l'auteur, dissident de Hugo et sénateur de la princesse Mathilde, qu'une sympathie assez mitigée.

—

Alfred de Musset et M. de Laprade sont autant à la mode... l'un d'être lu que l'autre de ne pas l'être.

—

Disenchanting, Shocking ! — A Roscoff, en Bretagne, où se trouvait en saison de bains Alexandre Dumas — le Grand, — une dame anglaise, de passage, voulait passionnément, absolument voir l'illustre dramaturge-romancier, ne fût-ce que l'apercevoir sur la plage, dans la rue, sortant de chez lui ou y rentrant.

« Rien de plus facile, lui disait gracieusement le sculpteur Drouet, compagnon, cohabitant même de Dumas. Notre maison, ses hôtes, nous sommes des plus accessibles et visibles, sans compter que la bicoque est de verre pour les curieux du dehors ; et lorsque vous... »

— Oh ! repartit la dame, j'avais positivement empressé moa et posté déjà partout de près la maison ; mais encore je n'avais pu voir que dedans les couisines d'en bas et jamais plous que lé couisinier, une grand diable, ce n'est pas ? toute à son affaire. Il n'y avait pas une instant, bientôt, je l'admirais verimente presque, quoique en biaucoup impatientant moa après son maître. Je l'admirais dans le milieu des mountaignes de beurre et de légumes, faisant sauter avec chacune main deux casseroles à la même fois !

« Mais, madame, nous n'avons certes pas le moindre cuisinier. C'est M. Alexandre Dumas lui-même, en sa propre et unique personne, que vous venez de contempler là, et, de plus, dans l'exercice quotidien de ses plus chères fonctions. »

— Oh !... Ah ! verimente !... C'était fort inmaginable !

—

Pour distraire l'impatience de l'attente entre membres d'une commission officielle dont j'étais, le plaisant et déplaisant auteur académisé de *Colomba* et d'une histoire de *Dom Pedro* y servait tintamaresquement, retour des Tuileries intimes, les calembredaines suivantes. A propos de l'illustre et vieux célibataire Elie de Beaumont qui, nommé sénateur, avait dû se marier comme par ordre afin de faire honneur à son titre en tenant un train de maison : « C'est on ne peut plus juste, dit Mérimée, d'autant plus qu'en ayant sagement assorti les âges, notre géologue a pu ainsi installer une femme *âgée au logis.* » Il m'arrête un jour dans la rue : « Savez-vous pourquoi votre ami le ci-devant beau comte de Sartiges (ministre à Téhéran, à La Haye, New-York et ambassadeur à Rome, et dont l'os du nez était endommagé d'une sorte d'entaille) vient d'épouser bravement une belle et toujours riche Américaine ? » — Mais, puis-je penser, pour avoir une riche et belle femme. — « Possible bien, mais c'est plus assurément afin de se procurer un *nouveau-né.* » Malheureusement, ce genre de drôleries était peu drôle, débité par un homme sur plus que le retour d'âge et avec une diction comme en couperet, ayant un ton et donnant une impression aussi impropres que l'est le dessin durement décalqué et funèbre

des charges en pince-sans-rire de Caran-d'Ache comparé aux fols et véritablement spirituels lazzis de celui d'un Rodolphe Töpffer.

—

Il est une agréable aisance, une rare fleur d'urbanité, un miel et un parfum attiques, une mesure exquise, un ton aimable, etc., etc., dont les Villemain fricassent les Nisard, les Nisard les Sainte-Beuve, ceux-ci les Saint-Marc Girardin et les Saint-René Taillandier. Ne cherchez rien de cela chez les vrais et les grands artistes, chez les maîtres.

—

Tel professeur-juré, explicateur légal de littérature, consacre chaque nuit ses veilles à annoncer chaque jour, du haut de sa chaire inamovible, que Molière est moraliste, Corneille énergique et Racine tendre ! C'est parler d'or. Mais ne lui demandez pas son opinion sur les plus célèbres volumes contemporains, qu'il a lus ou n'a pas lus. Il n'est capable, à ce sujet, que de faire souche de petits-neveux professeurs qui donneront cette opinion au siècle suivant.

—

Il est plus amusant au moins, ce professeur de rhétorique pour qui la langue française s'était arrêtée à M. de Fontanes inclusivement.

—

A une phrase bien faite il ne doit rien manquer de ce qui fait une belle fille : ni l'élégance et le mouvement des jambes, ni la puissance des hanches et la désinvolture de la taille, ni l'attache à la fois solide et fine des bras et la justesse du geste, ni le port de la tête et l'harmonie et la fleur de vie du tout. Quand, en pleine page ou au

tournant du feuillet, notre esprit rencontre une de ces rares belles-là, il s'arrête vivement féru, et se retourne longtemps pour la suivre du regard intérieur et s'en assimiler désormais la très-heureuse image.

—

George Sand. — Ma première arrivée à Paris s'effectua en mai 1842, et comme je disais à Danjou, organiste à Saint-Eustache et jésuite en robe courte des plus militants, avoir une lettre de présentation chez madame George Sand : « Malheureux, s'écria-t-il avec un geste de scandalisé, si vous mettez le pied là vous êtes un homme perdu ! » De fait j'y fus une seule fois et encore comme si je n'y avais pas été. C'est à l'heure crépusculaire d'entre chien et loup que je sonnais fort ému à un premier étage de la cité d'Orléans, où avait aussi habité Chopin, et je venais par la suite chez Marmontel et chez madame Garcia. Une bonne m'ouvre :

— Cette lettre pour madame, dis-je la lui tendant, tandis que derrière elle une silhouette d'ombre apparaissait dans le cadre de deux rideaux de portière.

— De la part de qui ? fait la figure d'ombre.

— Du docteur Lallemand, de Montpellier.

— Ah ! c'est bien pour moi.

J'avance de deux pas, frole une main — celle qui avait écrit *Lélia !* — prenant la lettre de la mienne, et me sauve sur quelque balbutiement d'excuses et d'engagement à revenir... qui platoniquement n'a jamais été tenu. En revanche, toute une après-midi, peu de temps avant sa mort, je suivis passionnément mais à distance l'illustre dame, visitant seule et

incognito les salles de l'exposition des Champs-Elysées.

—

François Buloz. — Comme gendre de mon grand ami Castil-Blaze, qui était fier de le constater non un homme de paille ou gérant irresponsable mais un véritable directeur tout effectif, même vis-à-vis de ses plus hauts et plus illustres rédacteurs, Chateaubriand, Guizot, Villemain, Hugo, Saint-Marc-Girardin, Vitet, George Sand ; comme locataire, rue Saint-Benoît, n° 30, du premier étage d'une maison possédée et habitée encore aujourd'hui par la famille Saint-René-Taillandier, également de mes plus proches amitiés ; et encore par un cousin des Blaze, le baron Robert, dont, ne pouvant faire rien autre, on fit un sous-préfet de Napoléon III ; — à ces deux ou trois titres, dis-je, le fondateur et directeur de la *Revue des Deux-Mondes* et les arcanes de son cénacle, gardé en mameluck par le légendaire Victor de Mars, m'ont été très connus.

Je n'avais jamais heureusement, jamais rien à faire sur le seuil de la porte ni dans l'antichambre avec les fonctions du dit mameluck, intermédiaire et proposé au goupillon d'eau bénite pour exorciser les solliciteurs. Nous eumes notamment affaire, avec Buloz, à l'important Annuaire publié pour les abonnés de la revue, et qui donnait en tête, chaque fois, le portrait de quelque souverain régnant. Je lui fournis celui du Schah de Perse, Nasser-ed-Dinn, d'après mon dessin original sur nature.

Un jour la députation parut le tenter, et sa candidature figura dans les élections de Vaucluse ; mais elle échoua comme mort-née par manque de

notoriété vis-à-vis d'électeurs fort peu familiarisés avec la *Revue des Deux-Mondes*.

Une sœur de Mme Buloz, madame Combe, et ses nombreux enfants, auront passé leur existence, — quel contraste ! — en pleine campagne, dans une des retraites ultra provinciales du Comtat-Venaissin, au pied du Mont-Ventoux.

—

Passavant. — Le célèbre historien de Raphaël et une des plus incontestées autorités artistiques de l'Allemagne, vint à Montpellier au cours, dans l'Europe entière, de ses recherches et études spéciales. Comme toutes personnalités distinguées, il y vit mon frère non sans agrément et utilité. Je le retrouvai plus tard, en 1854, au musée de Francfort, où il était directeur-conservateur, et dont, en bons souvenirs montpelliérains, il nous fit, à Jules Didier et moi, les honneurs de son éminent cicéronisme avec un empressement et une modestie vraiment touchants.

—

Guigniaut, de l'Académie des Inscriptions et belles lettres, instigateur et « père nourricier, » comme l'a gentiment qualifié About, de l'Ecole française d'Athènes, me recevait volontiers le matin, rue Monsieur-le-Prince. Ce qui de moi, nos petites affaires à part, le touchait, je crois, le plus, c'est que mon œil d'artiste fut si vivement frappé de la ressemblance de sa tête, au physique et au moral, avec tout ce que l'on connaît de celle de Fénelon.

—

Edouard Charton. — Un bien aimable homme, toujours présent et vaillant là où il y a à faire pour

la solidarité et le progrès sociaux. Grand ami de Jean Reynaud et partageant ses idées spiritualistes, il s'entraînait volontiers à en parler. J'ai collaboré à ses *Magasin pittoresque* et *Tour du monde*, et nous fûmes collègues à des jurys de Salons. De son habitation à la mienne, toutes deux rue Bonaparte, il monta plus d'une fois. Un jour, au cours de certaine dissertation métaphysique, où, modestement, je me bornais à de rares répliques, sa stupéfaction et sa déception furent aussi grandes que naïves de se reconnaître soudain en face de ce que les spiritualistes fermes appellent assez brutalement un athée et un matérialiste, du même coup exécutable et exécuté sur place. Or, je soutins, devant les croyances ou crédulités religieuses, que mes réserves philosophiques, à formes plus volontiers panthéistes au besoin, et que mon idéal esthétique pouvaient bien valoir, pour alimenter l'esprit et le cœur, les divers dogmes de catéchisme. En tout cas, osai-je déclarer, je ne saurais m'attacher à *un* Dieu qui, nous ayant, affirme-t-on, *créés et mis au monde*, nous en garde trop les secrets par et pour lui-même, ne s'en laissant çà et là arracher quelqu'un que violé par la Science.

—

Théophile Gautier. — En 1855, partant pour Jersey, je fus le voir, rue Grange-Batelière, lui demander ce qu'il eut pu avoir affaire, eut dû avoir à dire au moins en salutations à Victor Hugo. Je le trouvai sybaritement enveloppé de sa robe de chambre orientale, enfoncé dans un fauteuil, les jambes relevées devant un feu de cheminée. Au nom du maître, il se redressa net de pied en cap, comme apôtre oublieux sinon renégat au « chant

du coq » et chercha, lui si disert, sa réponse en des balbutiements. Evidemment j'arrivais mal, en gêneur et fâcheux devant le disciple devenu commensal, au *Moniteur officiel*, de M. Bonaparte et le chantre lauréat des « belles épaules » de sa cousine la princesse Mathilde. J'en restai moi-même interloqué... Enfin : « Eh bien, s'énonça-t-il, dites-lui que *nous* devenons de jour en jour classiques. » Assertion dont j'eus garde de ne point me faire le M. de La Palisse auprès de Hugo, qui eut pu sourire particulièrement du « nous. » — Ce trouble et cette défaite de Théo, je les avais déjà causés chez Louis Boulanger, le « *cher peintre* » des *Feuilles d'automne*, et aussi, hélas ! chez bien d'autres. Seul, Edouard Bertin, des *Débats*, eut le courage civique, civil et honnête d'oser me charger d'un bonjour amical. Evidemment tout ce pauvre monde craignait le risque de figurer au dossier de la police secrète. Hugo a donc bien connu, en sus de la proscription politique, ce plus véritable exil, l'ostracisme sentimental des plus proches affections. Et puis, redisons-le, les hommes de second ordre trouvent le génie géant gênant.

—

Frédéric Mistral. — « L'Apollon, » peut-on dire au physique et en poésie, de la race et du pays provençaux. Ses œuvres, sa personne, ses faits et gestes sont trop connus de tous pour que j'aie rien de bien nouveau à ajouter, si ce n'est, relatif à ces derniers, un fait tout négatif d'ailleurs et qui, entre Mistral et moi, m'est plus personnel. Séjournant à Florence en mai 1891, je venais d'entrer au Musée des Uffizzi et m'arrêtais dans la galerie des primitifs,

lorsque j'y vois entrer aussi un monsieur et une dame aussitôt reconnus, devant lesquels je me dérobe, bien qu'ils m'inspirent ce premier mouvement d'aller passer mon bras sous celui de l'homme, en lui disant : « *Oh ! tron de ler, aco eïs-s-un poou fouart dé se rescountra eïci coumé aco !* » Mais un second — on n'a jamais déterminé lequel des deux est le bon — me rejette et retient dans ce raisonnement : « Je suis venu à Florence pour jouir librement, pleinement, grâce à l'isolement, sans accrocs ni aléas, du suprême régal d'un tête-à-tête de dévot avec l'Art. D'autres, et notamment les deux personnes ci-devant moi, pouvant vouloir le chercher de même, je dois les y respecter comme je désire l'être. » Et quinze jours durant je m'astreignis à *filer* discrètement mon monde, rencontré ça et là dans les jardins, les églises, les rues, les restaurants. .. Plusieurs années après seulement, je confessai la chose à Mistral, qui fort aimablement ne manqua pas de m'en rabrouer.

—

On assure que Léon XIII — ceci en 1883 — se confine volontiers de plus en plus au fin fond de ses appartements privés, ne recevant dans les autres que de rares fournées de visiteurs et n'accordant d'audiences particulières que celles strictement obligatoires. En revanche il se livrerait, ceci soit affirmé sur pièces de conviction, à de la littérature de chambre, perpétrant, à l'instar de Jacques-Bénigne Bossuet, traducteur pour dames seules du *Cantique des cantiques*, des petites pièces de vers latins et autres fantaisies d'amateur... Mais alors l'homme intime, Joachino Pecci, ne

serait-il qu'un félibre de terroir, qu'un cigalier manqué ? C'est fort regrettable. Il eut pu, il y a cinq ans, avant son élection du 20 février 1878 à la chaire de Saint-Pierre, si simplement et honnêtement se faire recevoir membre de l'aimable Société où Eugène Baudouin, Maurice Faure et Emmanuel Ducros, trois bons apôtres d'ailleurs qui en valent bien d'autres, l'eussent accueilli et où il le serait même encore à bras ouverts !

—

Ernest Renan. — A la suite de ses voyages d'études en Orient, il préparait une publication sur les vestiges de la Phénicie. L'architecte Tautbois, qui lui fut adjoint, vint me demander la collaboration de quelques planches lithographiques, et j'eus préalablement une entrevue avec Renan, rue Madame. C'était le soir après dîner et en société de sa femme, la fille du peintre Henri Scheffer. De ce dernier et de mes propres travaux, d'après des monuments et de l'ornementation, notamment à Diarbékir et à Vann, nous parlâmes plus que de toute autre chose. En somme le souvenir de cette séance m'est resté dans un certain vague noctambule. Je voyais mieux mon homme au grand jour, en le rencontrant fréquemment, la tête dans les épaules, le teint congestionné et d'ensemble assez clérical, sur son itinéraire de l'Institut chez lui. Bonnat en a fait un bien laidement malheureux portrait, inspiré comme en charge, circonstance aggravante, de celui véritablement sublime de Bertin par Ingres... Je me vois encore monté, dans un cerisier, une fin da'près-midi à St-Gratien, chez Alfred Arago, quand viennent à passer, juste au dessous de moi, Sainte-Beuve et Renan. Ils se

rendaient à dîner chez la princesse Mathilde Démidoff. A quelques mots leur conversation me parut assez serrée, et je me tins d'autant plus coi, non dans la crainte de me laisser choir mais dans celle de me révéler fâcheusement en espion involontaire. Peu après je racontai la chose, sur le bord du bout de lac voisin d'Enghien, tout en prenant leçon de pêche d'un amateur qu'Arago nommait familièrement Bénédetti par-ci, Bénédetti par-là, et dont l'aimable personne se transfigura soudain des plus sinistres, lorsque je l'appris celle-là même par laquelle s'ouvrit à Berlin « l'Année terrible. »

—

Oh ! les traducteurs ! tous les traducteurs !... Voilà Sthendal qui adore l'Italie, n'est-ce pas ? qui la prêche, la communie sous les simultanées espèces de son climat, de sa race, de sa langue, de son art et de sa littérature ; eh bien, voici comment ce soi-disant académiphobe, de plus, traduit ce qu'énonce si admirablement, dans le *Purgatoire*, Madonna Pia Tolomei, la trop jeune et trop belle épouse de Della Pietra, se mourant des lents poisons de la Malaria : « *Sienna mi fè ; disfecemi maremma,* » c'est-à-dire : « Sienne me fit ; me défit (détruisit) la maremme. » « Sienne me donna la vie, je trouvai la mort dans nos maremmes. » Sur douze mots (six suffisaient) dix à fouetter.

—

Toute personne affiche sa marque bonne ou mauvaise, et comme son blason beau ou laid, dans le simple mot qu'elle emploie le plus souvent.

—

Chacun prend sa peine où il la trouve. — A tous titres et tous droits, M. Désiré Nisard, de

l'Académie française, était, aussi bien que de la plume et de la parole, un puriste des oreilles. Il n'a même jamais pu se faire, il souffrit véritablement aux défectuosités courantes du langage vulgaire.

Quelque difficulté étant survenue entre les élèves de son cours à la Sorbonne et un des garçons de salle, ils voulurent s'en expliquer devant le professeur. Dès le début de la première phrase de l'employé, rien moins que grammaticale : « Voyez, messieurs, dit Nisard aux premiers plaignants, se plaignant bien autrement lui-même et mettant du coup fin à l'incident, voyez à quoi vous m'exposez ! »

—

Muse de Provence. — Je doute que la pièce suivante, déjà fort peu connue même dans son terroir, ait jamais été publiée. Elle figurait au concours d'une inscription pour orner la colonne de Pétrarque, élevée aux bords mêmes de la fontaine de Vaucluse. N'oublions pas le nom de son auteur, Frontin, un instituteur primaire d'Avignon.

« Pétrarque, de Vaucluse considérant le lieu,
De la félicité il se vit au milieu :
D'avoir mis sous ses yeux l'immense source d'eau,
Tellement abondante qu'elle porte bateau.
Cet Apollon profond aima sans cesse Laure,
Celle qui en beauté fut l'émule de Flore.
Par d'étonnants sonnets amoureux, magnifiques,
Tellement éloquents qu'ils sont d'un genre unique,
Pétrarque fut mis par les historiens
Au nombre des grands poètes italiens.
De ce département Vaucluse fut le nom,
Et son digne préfet Marc-Antoine Bourdon.
Avignon eut pour son maire Puy.
Thivelier, Collinet, les adjoints d'aujourd'hui.

Un comble c'est que la chose ne fut repoussée par le jury littéraire de la commission, pleine d'ailleurs

d'éloges et de regrets, que comme étant *un peu trop longue*.

—

M. Guizot, un grand esprit, dit-on, qui pourrait bien n'être que solennel, intitule de nombreux volumes : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. Chacun de ces mots ne semble-t-il pas s'échafauder en quartiers de pyramide, d'au bas de laquelle tous les temps devront contempler celui de Monsieur Guizot ! César s'est contenté de *Commentaires* et Napoléon de *Mémorial*.

—

Meurice (Paul). — Lorsque je vins, avec une lettre du sosie Vacquerie, prendre chez lui, avenue Frochot, une petite et fort truculente peinture d'Eug. Delacroix, *Le bon Samaritain*, pour la reproduire dans *Le Salon*, que publiait Sartorius, Meurice se trouvait absent ; mais on était déjà prévenu, et je pus pleinement profiter de l'occasion pour voir tout un petit musée : dépôt laissé là par les exilés de Jersey. A mentionner de très extraordinaires lavis rehaussés d'or par Victor Hugo : vision de cités ultra-moyennageuses ; et un portrait en médaillon émaillé, par Claudius Popelin je crois, de Lorenzo da Medici. Il justifiait curieusement, par sa frappante ressemblance avec Meurice, l'observation de Hugo m'en trouvant une égale avec Meurice : *Au Masque de penseur* avait-il dit. Pour Meurice soit, mais qualification dont je n'acceptai tout au plus que le synonimat quelconque de « pensif ». Notez d'ailleurs pour épargner ma modestie physique que le susdit *Magnifico* ne l'était que rien moins de beauté plastique... Tout à coup une portière se soulève, et je reste ébloui

devant l'apparition de la belle et encore jeune femme qu'était la maîtresse de céans, costumée en robe de chambre de brocart d'or : une vraie reine de Saba, de Palmyre ou de Chypre, au choix.

—

Vacquerie. — Lorsque, à Jersey, je passai la dernière soirée chez Victor Hugo qui, devant se rendre, vers neuf heures, dans une réunion d'exilés et de réfugiés politiques, me pria de vouloir bien, avant de prendre congé, continuer à tenir compagnie à Madame Hugo, c'est Vacquerie, le sévère et doux Vacquerie, qui survint pour me faire les honneurs de la conduite de sortie. Me précédant, un flambeau à la main, à la descente de l'escalier du premier étage, nous nous arrêtâmes à causer encore dans le vestibule, avec accompagnement des grands bruits de la mer, dont les vagues d'équinoxe semblaient fracasser les rochers et montaient à l'assaut du haut rempart de la maison, bien nommée *Marine-Terrasse*. Il me combla, au nom collectif de la famille Hugo, de ses plus intimes et en le sien propre, de remerciements de ma visite et de félicitations pour son courage civique, lequel ne fut pour moi certes qu'un devoir, un honneur et une satisfaction indicibles. Le Maître rentré d'Angleterre en France, aussitôt le départ de France pour l'Angleterre de l'Empereur, je revis naturellement le fidèle disciple auprès de lui, rues de Larochefoucault, Drouot, de Clichy et Avenue d'Eylau. Il y dînait souvent et y passait toujours un commencement de soirée jusqu'à l'heure précise où l'appelaient la rédaction du premier article et ses fonctions administratives au journal l'*Evènement*. Une fois, s'étant trouvé en rare permission

de dix heures, Hugo voulut avec instances, devant Schœlcher, Jules Simon et Paul de Saint-Victor, qu'il nous gratifiât de la lecture de plusieurs fragments de son drame-comédie de *Tragaldabas*, que l'auteur de *Ruy Blas* suspendait, à certains alinéas, pour la commenter élogieusement. Entre autres des gracieusetés de Vacquerie, il m'envoya un billet pour la répétition générale des *Funérailles de l'Honneur*, et, pendant l'exode de Guernesey, il voulut bien laisser Paul Meurice, son dépositaire à Paris, me prêter pour être reproduit le susdit tableau d'Eug. Delacroix, *Le bon Samaritain* (remarquable par la note rouge du vêtement du Samaritain et l'aspect de *singe écrasé derrière une porte* du blessé. Mais Rembrandt n'a-t-il pas ainsi représenté le Christ descendu de la Croix!)

En voyant avec quelle facilité et excellence ce poète originaire, ce fantaisiste de lettres qu'était foncièrement Vacquerie, se faire du soir au lendemain journaliste politique quotidien, je me suis dit, assez naïf peut-être : « Quoi ! ce n'est pas plus malin que çà ? »

—

Laurent Pichat. — J'en ai déjà parlé en divers endroits. J'y reviens par seulement les quelques lignes suivantes. Son père, riche, l'élève sur le pied de la plus généreuse et complète égalité, en véritable frère, avec Henri Chevreau, relativement pauvre, et dont le père, justement, était chef d'institution à Saint-Mandé. Il y habitait le pavillon dans lequel mourut Armand Carrel. En 1841, comme tout intelligent complément d'études, les deux jeunes gens firent une belle tournée en Orient, Italie,

Grèce, Egypte, et à la suite signèrent *ex æquo* un volume de vers, *Les Voyageuses*. Poète né et doué d'esprit très libéral, Pichat fut d'instinct un admirateur de Victor Hugo, sans pourtant figurer parmi ses séides. On comprend la séparation d'âme et de corps qui devait se produire lorsque, dès le début du second Empire, Chevreau y emboîta le pas d'une carrière officielle, d'abord comme préfet à Nantes, puis administrateur du département du Rhône, enfin ministre et *factotum* intime des Tuileries. — Un jour, encore sous la Présidence, Pichat, touché de ma propre admiration et sympathie de principes pour Hugo, le vrai Maître celui-là à lui et à moi, m'avait déjà dit : « Il est très abordable, pour les artistes surtout — dont les relations l'ont toujours intéressé davantage que celles des gens de lettres ; — je puis facilement vous présenter, à ma première visite. » L'honneur me parut trop grand pour ne pas être récusé.

Passons sur des années et des années...

Nous nous trouvâmes, un soir, avec mon ami, dans un salon d'attente de l'Avenue d'Eylau où j'étais devenu — en passant par Jersey et les rues Larochefoucault, Drouot et Clichy — plus familier que lui. Hugo et ses nombreux convives — ainsi qu'à l'ordinaire d'ailleurs, car cet égoïste et cet avare, suivant certains faux chroniqueurs, tint toujours partout table ouverte — étaient encore à dîner; et une bonne nous avait consignés là. Tout à coup, sur notre annonce, Hugo se précipite à nous avec mille excuses et demandes de pardon. Il fallut immédiatement le suivre à prendre le café en société de Monselet, de Lockroy, Pelletan, Molinari et je ne sais plus qui encore.

Il reste de Pichat, chez sa sœur, Madame B... un bon buste en marbre par Elias Robert, et chez sa fille, Madame Risler, un portrait presque en pied peint par Hébert mais peu suffisant malgré le talent de l'auteur, ou plutôt, dirais-je, à cause même de son talent plus applicable aux morbidesses et névrosités féminines. On peut préférer, à l'honneur du modèle, ce simple mot dont me le décrétait, une fois, Hugo, ce suprême portraitiste historien et psychologue : « Laurent-Pichat, grand cœur et bon poète. »

Il me revient ceci, curieux à noter. Gavarni ayant à emprunter une assez grosse somme. — 10.000 fr. je crois, — elle fut demandée à Pichat par son intermédiaire l'éditeur Hetzel, contre nantissement d'une collection d'aquarelles. Le prêteur eut la gentilhommerie de ne vouloir la vérifier en rien, s'abstenant même du pur régal artistique de sa vue, pour tentant que ce fût, et elle fut mise sous scellés dans un véritable cartable coffre-fort. Plusieurs années après, en restitution de la somme, Hetzel reprenait le dépôt. Je fus invité à la levée des scellés par Pichat, voulant me faire partager la vue, cette fois, d'une très admirable quantité d'œuvres d'art et avoir mon conseil au besoin, pour le choix de deux qui lui étaient d'autant mieux offertes qu'il refusait tous autres intérêts du prêt.

—

Henri Murger a ramassé dans les ateliers de rapins et dans les brasseries force drôleries de mots, et en a composé un volume gentiment troussé d'ailleurs. Le Quartier-Latin, glorifié, élève à sa gloire un tombeau monument avec statue, mé-

daillon, festons et astragales, inscriptions, dômes d'arbres, parterre de fleurs, etc. (Il y manque pourtant une pipe et une chope en sautoir.) C'est fort bien, mais que fait-on alors pour la vieille, pauvre et brave cabaretière de Marlotte, la mère Antony, dont Murger et sa... muse mangeaient sans les payer quatre à cinq cents francs de soupe ?

—

Marie Blanchecotte. — Très laide, hélas ! mais très spirituelle; fille du peuple, couturière et femme de tailleur, puis par intermittence comptable, professeur, dame de compagnie, attiffée de toilettes de défroque, vivant petitement à la fois d'indépendance et de servitude, et donc incurablement miséreuse, elle a chanté l'amour en princesse de lettres. Son humble logis, à un troisième étage de la rue Cujas, a vu défiler et entendu causer *au naturel* la plus belle galerie d'écrivains, de poètes, d'artistes : Bérenger, Lamartine, Sainte-Beuve, de Laprade, Hyacinthe Loyson, Autran, Sully-Prudhomme, Aicard, Theuriet, Grandmoujin, etc., et pour ne citer que des illustrations ou célébrités d'une même série. Lauréate de l'Académie Française, elle paraissait y être de la maison par son immanquable présence à toutes ses solennités. En relations avec toute sorte de monde, elle dînait druement du trône et de l'autel, quand elle ne le faisait à la maison sous les plus simples espèces d'un œuf sur le plat; était de tous les mariages et de tous les enterrements; veillant et noctambulant en permanence de salons en omnibus, de trottes à pieds et de carosses de gala. Les crayon et pinceau de mon frère, qui l'appréciait fort, ont trouvé le miraculeux moyen d'en faire un portrait où elle apparaît

très ressemblante et point laide ! Pauvre femme et doux poète chansonnant même la mort :

Lon lon la ! les jours se passent
Vides, misérablement.
Lon lon la ! les cœurs se lassent
D'errer éternellement !

. . . . . .

Lon lon la !

. . . . . .

Où l'on est tombé l'on tombe,
Nous ne cessons d'être fous
Que les deux pieds sous la tombe :
Lon lon la ! dessus dessous !

A cette vie d'agitations mondaines se joignait un singulier mélange d'idées macabres, excentriquement exprimées, en pendant d'un dessin par Gigoux, d'un portrait de Lamartine, par une tête de squelette humain placée au chevet du lit, et qui semblait ainsi veiller à côté le sommeil de la sienne.

—

Taine. — Dans ses deux volumes sur la Renaissance en Italie, il décrit une partie du lac de Némi, où j'avais, de mon côté, relevé un grand dessin très étudié. Son absolue identité avec le texte en faisant l'*Illustration* de son mot à mot me donna l'idée de l'offrir à l'écrivain. Comme pour Port-Royal et Sainte-Beuve, j'en reçus une belle lettre de quatre pages, qui coula encore, à la suite de tant d'autres, de mes trop faciles mains dans le harpon des amateurs d'autographes. Toujours comme pour Sainte-Beuve je me sens au demeurant peu attaché à cette sorte de prétendus psychologues dont la littérature semble surtout faite de philosophie documentaire. Taine et son école, — Bourget, Barrès, de Goncourt, etc., — voyagent à travers la Nature et l'Art lestés d'une malle bourrée de li-

vres, et scrutent l'âme humaine avec leur écritoire pour speculum... Ceci est au moins mon impression sinon opinion. J'ai dit, et ne m'étonnerais certes d'aucune réfutation.

Ma dernière entrevue de Taine eut lieu dans l'église de St-Germain-des-Prés, au mariage d'une nièce à lui avec un fils à St-René-Taillandier, aujourd'hui chef de division au personnel des Affaires étrangères.

—

Sully-Prudhomme. — C'est chez Henner, qui faisait son portrait, et chez la poétesse Mme Blanchecotte qu'il m'a été donné de rencontrer cette noble et toute sympathique nature d'homme et d'artiste penseur qui s'appelle Sully-Prudhomme. Alors il causait volontiers, en vertu de son élégante et douce éloquence et de sa subtilité native. Maintenant le fait-il de même ? — je ne sais, depuis qu'il a endossé la tunique nessusienne sous coupe d'habit à palmes vertes de l'Institut, et qu'une épée lui bat dans les jambes : le tout encore plus gênant et ridiculisant au moral qu'au physique. — Jean Aicard m'a souvent dit avec force et citations à l'appui, qu'il tiendrait à devoir, satisfaction et honneur de sa vie, d'écrire sur Sully-Prudhomme une grande étude, rien moins qu'un volume, où il confesserait tout un bien et une admiration que la renommée ni ses confrères ne lui accordent pas suffisamment. — Un jour de causerie d'atelier : « Pourriez-vous, demandai-je à Sully, décrire en poète et en psychologue que vous êtes et vous expliquer une chose qui me frappe moi autant que je ne me l'explique pas et qui me trouble au moins singulièrement ? Il y aurait à faire là-dessus plus

qu'un sonnet réussi. *Eccolo :* Comment fréquemment une même tête d'homme ou de femme peut-elle présenter, au double point de vue plastique et sentimental, une si considérable, parfois radicale différence vue de face ou de profil ? La même personne vous apparaîtra, d'après cette sorte de *vice versa* ou *verso rectó* de son visage, vulgaire ou distinguée, spirituelle ou sotte, mesquine ou grandiose, jolie ou laide, désagréable ou charmante, bref une antinomie physique et morale. A quoi tient-il donc que notre être se manifeste ainsi de lui-même tout contradictoirement sur ses propres identité et entité ? Quelle sélection ou promiscuité à en inférer ?... Déjà le peintre, le sculpteur et le poète auront maintes fois rencontré pour eux un masque, y compris la physionomie même, d'empereur romain ou de reine d'Orient chez un paysan ou chez une ouvrière. Il n'y a eu qu'à copier. — Je reprends ma question : Quelle analyse physiologique et esthétique ne sollicite pas le phénomène-problème de cette dualité de caractères et d'expressions, au moins en apparences de complet contraste, qui déroute l'œil et l'esprit ! Faut-il en rester seulement à l'étonnement et à l'impuissance, même quand l'exemple ou modèle nous est fourni par l'original le plus près de notre chair et de notre pensée ? On peut discourir d'un tel sujet en longues causeries, mais difficilement conclure. Ne serait-il pas digne d'un concours proposé par les trois Académies des Beaux-Arts, des Sciences Morales et Française ? — Bonne occasion, au minimum, de piocher encore et toujours cet *homo duplex*, et, spécifions, *ce femina triplex* d'une si ardue métaphysique, et qui semble bien ici donner en nature son blason, partant, faire sa

preuve de la façon la plus topique. — Sully-Prudhomme, qui avait paru vivement s'intéresser à mon observation, y est-il jamais revenu ? Pour moi le fait même me frappe et suggestionne continuellement.

—

Les extrêmes se touchent. Il est juste autant difficile à Calino de dire un mot d'esprit qu'à Ed. About de ne pas le dire.

—

T. X... se trouve devenu gazetier sur les boulevards de Paris faute d'avoir pu être brigand dans les ravins de son pays natal. Pas plus qu'on ne l'aimerait de sa personne au coin d'un bois, on n'aime à rencontrer sa prose au coin d'un journal, embusquée sur tout honnête passant. La petite presse volante contient mais contient mal plus d'un de ces animaux nuisibles : hommes de plume et d'encre, exactement comme on pourrait dire de sac et de corde.

—

Gandar. — A deux pas de chez Guigniaut, je montais, avant ou après, chez le professeur en Sorbonne Gandar. Le trouvant occupé à préparer son cours parfois de la journée même, il m'essayait, dans le mode de Molière avec sa servante, à l'audition de son éloquence universitaire ; mais ne corrompait-il pas *a priori* l'auditeur, en me disant onctueusement : « *Je vous sais l'oreille fine ?* » C'est l'éminent écrivain et peintre Emile Michel, son beau-frère, qui nous avait mis en relations ; d'où s'ensuivit ma connaissance de Schuler, de Deligny, Maréchal fils, de Lemud, Barillot et tout le si intéressant clan artistique de Strasbourg et de

Metz, et c'est pour lui que j'ai exécuté en album de lithographies un choix de l'œuvre de l'animalier Roland, son oncle.

—

En des circonstances et par des raisons aussi naturelles qu'involontaires de mon fait, lors d'un premier séjour à Rome, j'y lus, en me couchant, *Le Génie du Christianisme ;* au second, je lisais *Salammbô*, et, au troisième, je lis *Pot-Bouille*. Signe des temps. Aussitôt après, il me faut relire, comme on passe, à table, d'une macédoine au cari et aux pickles à un entremets sucré, *La vie de Jésus*, par Renan, ce plus timide des audacieux, l'a-t-on qualifié.

—

Emile Durand-Greville. — Ajoute à son nom la moitié du pseudonyme de sa femme, Henri Greville, la romancière célèbre et charmante. — Esthète et écrivain subtils, météorologue et potier à ses heures, d'une éloquence marquée de tendresse pour les objets de sa religion, il est surtout entré en campagne, légitime de cause, assez discutable en la pratique de ses effets, contre les trahisons et méfaits du vernissage de la peinture. Tout vieux tableau de maître est pour lui comme un palimpseste où, de dessous les vernis, et entre les lignes des dates, il ressuscite et le corps et le véritable esprit de l'œuvre. Durand a pour moi les charmes particuliers d'une connaissance de la première heure, d'un ami définitif de la seconde et d'un coreligionnaire d'art et correspondant de jusque, j'espère, à la dernière.

—

Chaque fois qu'on se sera laissé aller à trop parler

de soi, il y a gros à parier qu'on aura débité une quantité de sottises et d'ennui qui, montre en main, peut être évaluée dans sa progression et dans son total, d'après les mêmes lois analogues du *carré des distances* et de l'accumulation du capital.

—

Laisser quelqu'un, fut-il le plus spirituel du monde, parler longtemps de soi peut être un malicieux piège, où il doit finir par tomber peu ou prou en bêtise. Avec un sot, c'est avoir ni plus ni moins décidé la mort du pêcheur.

—

Au bout d'une certaine quantité de phrases on doit tomber dans quelque contradiction, aussi fatalement que la même aiguille du même cadran qui a dit *midi* au soleil dira *minuit* à la lune.

—

Péladan dit le **Sar.** — La « Chambre musicale » de Nîmes a été instituée par une classe de dilettanti qui, sans cérémonies aucunes, exclusivement entre hommes et facultatifs fumeurs, y viennent savourer l'audition d'œuvres de maîtres. « Je vous emmène, » dit, un soir, mon tout aimable hôte et distingué confrère Jules Salles. « Le programme est particulièrement corsé et intéressant : cela un peu beaucoup à votre intention faut-il dire. Vous trouverez là, comme pianiste et premier violon de notre équipe de virtuoses, vos bons amis Bonnet et Comtat. » Et me voyant en quelque réticence d'acceptation, il ajoutait : « Vous ne sauriez hésiter devant, en outre, la quasi-certitude de rencontrer un des plus assidus habitués durant ses séjours dans sa ville natale, ce fameux SAR dont, envers et contre bien des gens, vous vous proclamez l'admi-

rateur, » sans compter que son physique est aussi curieux à voir que son esprit à lire. Eh bien ! allons... Le grand quintette de Schumann venait de commencer lorsqu'on vit mon homme discrétement entrer et rester placé près de la porte. Rien de trop particulier dans l'ensemble du corps, plutôt menu et fin ; mais, de très extraordinaire, exceptionnel, unique, un masque, une chevelure absalonienne et une barbe semblant détachées d'un bas-relief polychrome de Korsabad, et en complément décoratif le personnage étant flanqué, faute de fauves ou de sphynx héraldiques, de deux acolytes diacre et sous-diacre. Tels, ainsi accompagnés, vit-on jadis l'olympien Hugo entre Vacquerie et Meurice, puis le paladin Barbey-d'Aurévilly appuyé sur l'épaule de quelque candide éphèbe. — Au premier intermède, une présentation me fut proposée. Tout en m'en défendant quelque peu, par manque de désir de relations au-delà d'une simple curiosité extérieure, déjà si amplement satisfaite, je ne pus m'y refuser... Ah ! l'amorce de conversation ne devait pas rater entre mes compliments si précisés du volume de *Vice suprême*, tout suggestif et objectif à la fois de cette maîtresse cité de Florence où je venais justement d'habiter à fond un plein mois, et l'atavisme asiatique dont se réclamait l'auteur en nostalgie de ces régions chaldéennes et persanes, que je portais moi-même et plus réellement dans mes entrailles après quatre années de parcours, de naturalisation presque. Chacune de nos paroles, en combustion et fusion d'affinités, faisait feu et le communiquait à des traînées de poudre descriptive et esthétique ! J'en retiens essentiellement ce mot, bien topique de la part de mon

interlocuteur : « Jusqu'ici on n'a guère vu, rapporté l'Orient que pittoresque, celui des touristes et des peintres *illustrateurs*, mais non l'Orient sentimental, qui reste à questionner et traduire. » — Le concert fini, et déjà tous dispersés dehors en rentrée, Péladan me fit rattraper pour savoir où et quand nous retrouver dès le lendemain. Je partais trop tôt pour cela, mais il voulut au moins m'envoyer un paquet de plusieurs de ses livres. Depuis, à travers allées et venues du midi au nord, nous nous sommes revus à Paris, avons surtout échangé plus que des lettres, quelques-uns de ces « cadeaux qui entretiennent l'amitié » la plus exquise sans doute, celle de l'intellectualité en général mais exprimée par l'Art en particulier. — Une fois encore ai-je à constater ici combien certaines personnalités très en évidence et vivant sur une réputation d'excentricité et d'orgueil, qu'a pu d'ailleurs leur imposer parfois une « philistinerie » inintelligente et malveillante, m'ont été, vues de près et avec le genre et le degré d'appréciation qui leur sont dûs, parfaitement saines, simples et modestes en elles-mêmes.

Voilà qu'à l'instant même m'arrive un nouvel envoi de sept volumes et brochures. Ne sont-ils pas déjà tout attractifs par leurs titres, à savoir : l'*Initiation sentimentale*, — *Istar*, — *Typhonia*, — l'*Art idéaliste et mystique*, — l'*Occulte catholique*, — *Sémiramis*, — le *Fils des étoiles*. — Je compte trouver là un véritable régal, car j'admire fort, sans avoir ici à autrement m'expliquer sur un fonds plus ou moins rédhibitoire de turpitudes, hystéries d'esprit et de plume, une indéniable abondance et capiteuse substance de documents et la haute

langue épique du poète-prosateur. Suis-je en cette appréciation peu ou prou partial ? Ce serait possible, du fait que le Sar m'a écrit sur l'un des sus dits volumes : « *A J. L., qui a vu les nuits où parlent les étoiles ;* » dire doublement exact, évoquant mes étapes nocturnes entre Hispahan et Téhéran, et qui m'a été à l'âme.

—

« Ces paroles ont d'autant plus de portée, écrit un feuilletoniste de *tribunaux*, qu'elles tombent du siège d'un procureur impérial. » Un *siège qui laisse tomber* fait penser à une chaise percée, meuble d'où ne tombent pas précisément des paroles.

—

« Au Musée de Cluny, magasin de *nouveautés*, » porte une enseigne du boulevard de Sébastopol (rive gauche). — Et qu'est-ce qui a pu valoir au *Grand Condé*, rue de Seine 91, le patronage des toiles-cretone et articles de saison ?... Un bâton de maréchal de France transformé en aune !

—

« *Au Soulier éloquent et civilisé*, » dit, au cœur de Paris, une enseigne d'échoppe de la place Dauphine... ?

—

Pompes et oraison funèbres. — Les quais, les boulevards, les rues, les places sont encombrés de troupes, de cortèges, de députations. On entend des cloches, des tambours, des musiques, des commandements. La foule se précipite, la circulation est interrompue...

Je demande à mon voisin d'impériale d'un tramway qui s'arrête sur la place de Médicis :

« Qu'est-ce donc que tout ce monde ? Qu'est-ce que tout cela ? »

— C'est, répond-il, l'enterrement, je crois bien, du général Changarnier, *qu'il* demeurait rue de l'Harpe... De son vivant c'étai' un ennemi de la République ; et maintenant c'est une saloperie de moins. » Rien de Bossuet ; mais ce pourrait bien être du Tacite.

—

Un Fontanarosa orthopédiste barre le Corso romain de cette enseigne reproduite en affiches dans chaque rue : « *Non più spalle curve* » (Plus d'épaules voûtées). Partout les gavroches effacent le « Non », le « Più » restant avec ce sens « Davantage, beau coup plus d'épaules voûtées. »

—

Simple silhouette. — En passant, vers 1865, devant un hôtel historique de la place Saint-Georges à Paris :

« Tiens, v'la la cambuse ousqu'habite mossieu Thiers. Tu le connais pas, toi, au moins pour l'avoir rencontré quelquefois ?...

— Non, ni vu ni connu. Même, s'i faut dire, je sais pas trop positivement rien sur lui... si non, ah ! par ésemple, que c'es'un des plus marquants de la Chambre des députés, où, cré nom de nom ! d'après les journaux, tout petit et courtaud qu'est le bonhomme, *i tape bien dans le tas !*

Je n'aurais su manquer de faire part d'une telle appréciation à qui de droit, lequel s'en montra vivement flatté.

—

Ces petits commerçants et boutiquiers ne doutent vraiment de rien. Vous vous rappelez, place du

Châtelet à Paris, cette enseigne : « *A la petite buvette des notaires*, » par trop incongrûment arborée à la porte même du Palais de la chambre syndicale de ces graves fonctionnaires, et qu'on ne put faire modifier qu'à grand peine. Or, à Rome, sur la sacro-sainte Via Appia, une *Antica Osteria*,

. . . . . pierres et briques,
Edifice à classer parmi les historiques,

vous invite « *Alla Tavolàta* » (tablée) des Archéologues ! (*Archeologhi*). Le fait est qu'on ne saurait se reconnaître, nulle autre part plus que là, en plein de

L'auguste bric-à-brac épars sous la fougère
Que l'histoire plus tard met sur son étagère.
Une commission de savants trouverait

(Regardant le chiendent qui pousse entre les pavés)

A camper dans cette herbe énormément d'attrait.
L'humidité triomphe et fait sous ce portique
Prospérer la grenouille, animal aquatique.
. . . . . .
Des pierres dans le blé, du gazon dans les chambres,
. . . . . .
Tous les siècles moisis ensemble. Que c'est beau !
. . . . . .
Il serait peu décent qu'il en fut autrement.

Mais combien nous sommes loin, ici, en la susdite Tavolata, quoique tout à côté, des inscriptions simples, brèves, sans éloge officiel des premières sépultures chrétiennes du second siècle !

—

Traduction libre. — Vis-à-vis des langues étrangères, nous en sommes toujours, en France, au mot d'une marchande de légumes (*répétière*) de la place Pie en Avignon, lors de l'occupation des

alliés en 1815. Elle n'en revenait pas, ayant affaire à des soldats de la garnison autrichienne, qu'il pût exister en Allemagne et que l'on y parlât un langage allemand. « *Fou agué'n drolé dé gous*, disait-elle, *dé parl' ansin.* » (Il faut avoir un drôle de goût pour parler ainsi.)

Or, le peintre Hamon, moitié plaisanterie, moitié faute de mieux, traduisait à ses compatriotes venus visiter l'Italie cette enseigne qu'on y rencontre à chaque pas : *Spaccio di vino padronale all'ingrosso ed al minuto.* (Débit de vin de propriétaire en gros et en détail.) « Espèce de vin pas trop mal, lequel engraisse, et à la minute. »

Disons cette autre naïveté provençale. Une personne du pays y rentre d'un voyage à Londres. On la questionne :

« *Maï aquéléïs Anglés, dins soun Anglouterre, qute léngue parloun?... lou francès ?* » (Mais ces Anglais, dans leur Angleterre, quelle langue parlent-ils? le français ?)

— Eh! non.

« *Parloun lou patois, alors?* » (Ils parlent le provençal, donc ?)

— Eh ! bien moins encore.

« *Coumé! parloun ni lou francès ni lou patois? Maï alors ei pas dé dzèns aco, ei dé besti!* » (Comment ! ils ne parlent ni le français ni le provençal? Mais alors ce ne sont pas des gens, cela : ce sont des bêtes !)

—

Le relieur de mes deux volumes de *La légende des siècles* par Victor Hugo, en corrige ainsi le titre sur le dos : *Les légendes du siècle.*

—

— « *I s'émouvent p'assez*, dit un voyou du paradis, à une représentation du *Misanthrope ; et moi j'aime bien quan on s'émou un peu, et qu'on parle pu vite que ça.* »

—

Un Mécène annonce quelque argent au pauvre diable N... : « Pour tel jour, dit-il, ça tomberait-il bien ?...

— « A pic ! » s'écrie celui-ci.

Oh ! éloquence des situations, tu es la plus grande.

—

Fantaisies de langage. — D... écrit et parle le meilleur français; mais il possède en compensation une bonne qui lui débite couramment de ces choses — et naturellement il s'en régale quand même — : « Mossieu (elle explique son retard à servir le déjeuner), écoutez, j'ai voulu justement, pour aller plus vite prendre le traîné (tramway), mais il égorgeait (regorgeait) tellement de monde qu'on ne trouvait plus même de place sur la plate-bande (marche-pied)... Et puis, au marché, ce qu'il faut marchander ! Tout est si cher qu'on ne sait plus qui manger..., et ça me refout, etc., etc.

—

J'ai du m'armer d'un dictionnaire pour prouver (et encore!) à ma portière qu'elle avait tort de prononcer *collidor* au lieu de corridor, *ormoire* au lieu de armoire, *cintième* au lieu de cinquième, en *errière* pour arrière, etc., etc. Longtemps confuse et interloquée, elle a reparti tout à coup : « C'est pourtant vrai que c'est écrit corridor, armoire, etc. ; mais n'importe, je n'oserai jamais si bien parler que ça. »

—

Comme je faisais observer à une petite fille de supprimer, dans ses *devoirs*, *h* à omelette : « Tu diras tout ce que tu voudras, s'écriait-elle, mais c'est plus coquet avec un *h*. » — Qu'y a-t-il ? demandais-je à une autre fille tout en pleurs. « Papa, dit-elle, vient de jeter ma poupée au feu, et veut me mettre, pour travailler, à un *attelage* de géographie. »

—

A la Petite Vache. — Il existe sous cette enseigne, rue Mazarine, une Crêmerie dite « Belge, » fondée par les époux Carment, et qui, depuis trente ans, à mon expérience assidue, donne à manger très honnêtement. Parmi ses pensionnaires et habitués de la veille et du lendemain, l'on pourrait citer bien des noms aujourd'hui en circulation publique. Pour mon compte, j'ai connu là, et en charmante confraternité, des étudiants en droit, et en médecine, devenus professeurs effectifs, préfets de première classe et voire ambassadeurs puis ministres, des élèves-professeurs de l'Ecole d'Athènes arrivés collaborateurs à la *Reuve des Deux-Mondes* et membres de l'Institut, des acteurs de l'Odéon reçus sociétaires de la Comédie-Française, des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, peintres, architectes, sculpteurs, graveurs, rentrés de la Villa-Médicis à Rome et entrés à l'Académie des Beaux-Arts, etc., etc., et surtout combien de vivants devenus morts ! Il y a passé et repassé, comme invités au moins, Brion, Henri Monnier, Berthelier, Alexandre Chodzko, Monselet, Henner, le voyageur en Abyssinie Guillaume Lejean, Gustave Doré, Eugène Cicéri, Decrais. Longtemps, de cette

génération, y restaient encore endurcis dans le célibat Charles M... — mais il vient de se marier tout de même, — secrétaire inamovible de la Société de de Géographie ; Charles Töpffer, fils de l'illustration littéraire et artistique de Genève la plus populaire ; G..., l'émérite sanscritiste ; le peintre de genre Léon O..., Paul Dubois, marié aussi.

Suspendu au mur de la dernière pièce, le *Sanctus Sanctorum*, un cadre de portraits-charges des membres de tout l'ancien personnel n'y figure plus guère vraiment qu'à titre de document tristement rétrospectif, sorte d'épitaphe de l'absence des disparus tout autant que de la mort de la plupart. Dans le contenant de ce milieu, le contenu a pu pourtant, par tradition au moins, se conserver avec une partie de certaines mœurs, et, par bonne philosophie, avec une certaine illusion de la jeunesse passée. En voici un exemple : L'un des pensionnaires actuels fréquentant, les mardis, l'intérieur de l'un des anciens commensaux de la Crêmerie, aujourd'hui marié et entouré de famille, y voyait travailler des jeunes filles à leurs devoirs et préparation d'examens. Le tableau est digne d'intérêt, de pitié parfois ; et pour encourager, aider efficacement, en particulier à l'étude de la Géographie départementale de la France, l'ami apporte, un soir, la liste suivante, mirifique fruit de ses propres élucubrations entre la poire et le fromage, et de celles de ses compagnons de table :

Ille-et-Villaine au roy de batouer sa *Rennes*.
De tout il se *Privas* quand il fut dans l'*Ardèche*.
Finistère, ô ténor, ou je vais dé *Quimper*.
La Mort, autour de nous, nous l'*Aveyron Rodez*.

Pas-de-Calais-che au bois qui ne soit pleine *Arras*.
De douleur elle est *Meurthe* et d'une esqui *Nancy*.
Alby-toi donc, ma fille, il se fait déjà *Tarn*.
De tabac *Mâcon* cierge a toujours *Saône-et-Loire*.

Et ainsi de suite jusqu'à complet épuisement de la liste. Le tout a, du reste, été maintes fois publié.

CHAPITRE III

—

ART, BEAUTÉ, GÉNIE

Le beau se compose de deux puissances ou manières d'être, et n'existe, à vrai dire, que par leur réunion ; celle de la beauté même qui lui est propre, et celle de l'intelligence et du sentiment adéquats que cette beauté rencontre ou crée en nous.

—

La véritable et plus haute Beauté d'art n'existe que pour ses voyants naturels, ses congénères, proche-apprentis ou conquis sur quelque chemin de Damas esthétique. Elle reste invisible, non-avenue, lettre morte à tous ceux qui, alors, impressionnés autrement, en trouvent ou s'en font de diverses : sincères soit, et admirables par la valeur individuelle de l'artiste, mais, à proprement parler, d'ordre inférieur.

—

La Beauté c'est au moins l'idéal de la matière, et pourquoi pas son spiritualisme ?..., qui en vaudrait bien un autre.

—

L'Art, quelle signature pour une race, pour un pays, pour une société et une époque!

—

Le grand, en Art, c'est l'excessif d'émotion dans le simple de forme.

—

Entre la Création et l'Homme, l'Art est au moins une traduction, tantôt littérale, tantôt synthétique, le commentaire permanent d'une langue sacrée, formidable, trop hautement abstraite, et qui, pour presque nous tous, resterait lettre morte dans le seul texte original.

—

Cela, un ciel, se dessine donc et se modèle ? me demandait faux bonhommement le peintre de figures X..., y mettant peut-être bien au fond quelque malice sinon mépris vis-à-vis des peintres paysagistes. Eh! oui, répliquai-je, cela et se dessine et se modèle, si on le peut, tout autant et plus subtilement qu'un méplat d'abdomen ou qu'une rotule.

—

Decamps, assure-t-on, a copié son immense *champ* de « Bataille des Cimbres, » d'après quelques mottes de houille et du terreau disposés sur une table; et Hugo, composant les *Orientales*, s'inspirait du Bosphore sur les bords du canal Saint-Martin : tout est dans tout.

—

Tels petits pays sont les grands peuples. Des plus petits motifs, aussi, l'âme et la main (*vis*) de l'artiste peuvent faire les plus grandes œuvres.

—

Ce qui fait le véritable artiste ce n'est pas seule-

ment ce qu'on appelle exactement la *vue*, mais bien ce que l'on peut dire métaphysiquement la *vision*. L'œil d'un Phidias, d'un Michel-Ange, d'un Rembrandt, d'un Poussin ne regarde qu'à travers la fenêtre de leur esprit. Cet œil et le verre de l'objectif photographique sont deux; à moins, en partie, que l'œil même du photographe soit d'un artiste. En tous cas il faut toujours se baser sur l' « *Homo additus Naturæ* » formulé, je crois, par Bacon.

—

Le véritable artiste fait son œuvre avant tout pour... la faire; de même que la poule ne pond certainement pas ses œufs pour les consommateurs.

—

En Art, le premier mouvement aussi étant le bon, fiez-vous y de préférence.

—

Le plus modeste de nous a chaussé, une fois en sa vie, pour quelque trop lointaine ambition, de trop grandes bottes de sept lieues. La question c'est de pouvoir seulement remuer avec; tandis qu'en simples pantoufles on filerait tout doucement son *petit* bonhomme de chemin.

—

« *Caractères des passions* », gravés d'après les dessins de l'illustre Monsieur Charles Le Brun, peintre du roi : tout un recueil, tout un traité, presque un code promulgués en « têtes d'expression » et, pires qu'insuffisants et non avenus, dangereux même pour des études d'écolier. Holbein, Rembrandt, Vélasquez, Ingres ne font que de simples portraits, et avec quelle puissance et quelle éternelle force de loi !

—

Ne forcez rien, pas même la vérité dans son puits. Faisons seulement qu'elle *daigne s'octroyer*.

—

Il n'est de conseils valables que ceux applicables à notre organisation individuelle d'un chacun.

—

Théorie propose ; pratique dispose.

—

Une botte de radis, divinement réussis par Chardin ou Aug. Rousseau, sera toujours supérieure à tous les dieux de l'Empyrée académiquement ratés par P...

—

En philosophie et théorie d'art, il peut y avoir des principes et des lois ; en pratique, il n'y a que l'artiste.

—

Pour être un grand artiste, il suffit de montrer, fût-ce à côté d'innombrables défauts, une seule grande qualité ; de même qu'une femme peut être adorable pour un seul point de beauté.

—

La grandeur, le style d'une œuvre, assez indépendants des proportions et du caractère du modèle, ne ressortent que de l'objectif de son auteur même.

—

Pour l'artiste proprement dit, comme pour l'écrivain, le musicien, etc., l'outil de son métier doit être possédé en une telle maîtrise qu'il lui apporte presque autant d'idées même que l'ouvrier lui en propose. — Quelles bonnes aubaines procurées au peintre, au musicien par une touche, un accident

involontaire ou même un erreur ! C'est parfois le cas de la rime pour le poète.

—

La meilleure et la plus belle confiance à avoir en soi, c'est non pas celle pour ce qu'on a déjà pu faire, et qui ne serait que de la sotte vanité ou du plus déplaisant orgueil, mais bien celle pour ce qu'elle doit et pourra vous faire faire ou tout au moins tenter.

—

Le seul nom d'un chef-d'œuvre fait à l'auteur son blason aussi, et le plus haut d'entre tous.

—

A la monnaie que frappent les princes, laquelle se déprécie et perd son cours du soir au lendemain, il en est une bien supérieure : celle d'un fragment de sculpture, frappée à l'effigie du Génie, et servant au commerce universel et éternel des esprits.

—

L'éclosion et production de pensées et d'œuvres s'active comme celle végétale, où plus on coupe des fleurs, des feuilles et même des branches à l'arbre, à l'arbuste ou à la plante, plus ils sont vivaces et bellement producteurs.

—

Une bonne ou belle pensée, un bel ou bon ouvrage c'est toujours la perle devant, pour être trouvée, cherchée dans le tas de fumier d'autres.

—

Ce qui fait nos défauts non seulement incorrigibles mais infiniment perfectibles c'est que nous les croyons précisément les premières de nos qualités.

—

Heureux qui peut garder pour le coup de la fin la note la plus vive, le mot le plus accentué, la touche la plus franche !

—

Un professeur calligraphe expose, comme enseigne, des doubles échantillons de la main de ses élèves : les uns d'avant la première leçon ; les autres, en regard, datés de la dernière ; ceux-là d'une griffe tout originale, pittoresque, expressive, précieuse au possible ; ceux-ci amenés, dépravés d'heure en heure au même type de plume *élégante*, parfaitement plat et nul.

—

Aussi facilement que le vin en vinaigre, nos meilleures qualités, non surveillées, peuvent tourner en pires défauts.

—

A bien des organisations de talent incomplet, bien des carrières avortées il n'aura manqué peut-être que cette à la fois très modeste et héroïque chose, la patience, que Buffon appelle subrepticement le génie, et où l'on doit sous-entendre la durée d'amour et volonté qui donne celle de l'étude et de la production.

—

Les ouvrages de patience sont ce qui frappe le plus, stupéfie presque religieusement la masse du public. Effectivement ne comportent-ils pas un effort surhumain où l'ouvrier producteur, sinon la réussite de sa production même, s'est mesuré, l'instant de sa vie, avec l'Eternité.

—

Tout personnel et unique que soit le talent d'un grand artiste, on se trouve dès l'abord et au sortir

de son œuvre, en face de grandes vues d'ensemble, d'esthétique universelle : effet qui ressort en propre, à vrai dire, de tout homme et de toute chose transcendants.

—

Les véritables créations, des plus primesautières même, de la pure imagination, savent rencontrer, dans la fantaisie du moment, les images de la vérité éternelle, et, par ainsi, atteindre de l'individualité à la généralité : bonheur dont le bénéfice net et clair échappera à des efforts les plus prémédités.

—

L'exaltation du sentiment ou inspiration, exprimée avec la science et la facilité de la forme, telles sont les plus rares et les suprêmes conditions et qualités qu'au génie seul il est donné de réunir dans une même émission plastique.

—

Un tableau fait ou à faire. — L'ai-je vu, l'ai-je imaginé ou seulement rêvé?

C'était dans le musée d'une ville des bords du Rhin. Le cadre, noir, mesure environ un mètre de haut sur 0.80 centimètres de large. Comme sous la main du spectateur, c'est-à-dire de grandeur naturelle, se dresse le talus d'un tertre. La terre, noirâtre, moitié éboulée et humide par places, présente en tranche la sorte de poudingue d'ossements blanchis et de planches pourries d'un ancien cimetière abandonné. Entre autres fragments et débris dispersés, une tête entière, mais vermoulue, disjointe, qui a roulé et est restée penchée sur la tempe comme sur un nouvel oreiller, occupe le centre du sujet. Dans toutes ses cavités

et moindres fentes, de ses yeux, de ses narines, d'entre ses dents, pleins de poussière grasse, ont germé et jaillissent l'herbe, les plantes et les bouquets de fleurs de la saison des blés, dont un champ paraît couronner le plateau lumineux du tertre. Un essaim de papillons multicolores danse follement partout dans l'air ensoleillé, et une couleuvre se déroule voluptueusement, sortant de dessous cette tête. L'ai-je vu, l'ai-je imaginé, ou rêvé ?

—

Artistes, savants, penseurs, poètes, natures supérieures, il vous faut égaler et vaincre, sur le théâtre commun de la vie, M. Prudhomme, votre épicier et consorts ; c'est-à-dire être bien portants, pratiques, propriétaires, rentés, réguliers, bons pères, bons époux, etc., pour qu'ils ne disent pas rédhibitoirement votre talent solidaire de bizarrerie, votre génie une maladie, votre idéal un désordre.

—

A qui atteint au talent, au succès, à la gloire, reste à obtenir le bonheur, plus difficile, de se les faire pardonner.

—

Que l'artiste en vogue prenne garde de se faire telle clientèle qui, à son tour, le défasse.

—

Michel-Ange, Raphaël, tous les maîtres de la Renaissance n'ont pas eu certainement à travailler pour des médailles de Salon et des croix, pour un fauteuil à l'Académie ni une patente de place de professeur. Si donc, du plus ou moins, du génie au talent, l'artiste de valeur peut et doit produire sans

cela, pourquoi ne pas lui éviter la sorte de profanation de ces ridicules, le déshonneur de ces honneurs, bons pour un chambellan et pour un cuistre ?

—

En Art aussi, plus qu'on ne le croit, deux et deux font quatre, et, de plus, il est de rigueur que les 2 soient bien faits.

—

Le laboureur sarcle, bêche, défonce, fume, amende, sème, arrose, sue et se morfond et s'échine; puis un soir, rendu, il s'assied, se croise les bras, *fait le mort*, attend... Alors, mais alors seulement, un beau matin, la semence lève, et la moisson et la récolte viennent à lui d'elles-mêmes toutes seules.

—

Un talent s'alimentant de son seul propre fonds, pour abondant et varié que soit ce fonds, mais impuissant par son excès même à copier parfois directement la Nature sans transformation volontaire aucune, court au danger final de s'épuiser, par son propre abus, de se pervertir et de dégénérer en un talent de procédé, en un *chic*, en une sorte de *calligraphie*. Tel est le redoutable fait des maîtres et des écoles dits de décadence, où se font admirer pourtant de si prodigieuses organisations, puisqu'on doit y compter Michel-Ange, Jules Romain, les Carrache, Le Guaspre, Rubens, Puget, pour ne citer que des hommes de génie ou dignes de très haute considération. Malheur à qui ne peut dissimuler respectueusement une trop grande habileté de la main, conduisant fatalement à une sorte de redondance cavalière, flamboyante et purement jaculatoire de la forme. Non réprimée à

temps, elle conduit par l'éloignement exclusif de la présence immédiate du modèle extérieur, à substituer l'esprit de la personnalité de l'artiste à celui si indépendant et incorruptible de la Nature. Oui, seul l'artiste travaillant sous l'attrait soudain, renouvelé et honnêtement accepté du modèle primordial et bien désintéressé de cette personnalité, pourra alors toujours progresser, rester vivant jusqu'à la dernière heure de sa carrière.

—

La Beauté, c'est la vie, ou, à la fois plus simplement et plus généralement, c'est la Vérité. Pourquoi les vieux juifs de Rembrandt et les magots de Téniers sont-ils beaux quand même, et sont laids les olympiens de Blondel et de G... ? C'est parce qu'ils sont animés, vivants et transfigurés de l'étincelle de vérité.

—

Ah ! les dieux n'ont si terriblement puni Prométhée, l'audacieux artiste, que parce qu'en leur volant le feu de vie, il leur volait Tout.

—

A côté de Phidias, de Raphaël peuvent venir se placer Rubens et Rembrandt, mais avec des merveilles qui sont surtout le fait de leurs exceptionnelles individualités ; tandis que la Beauté, incarnée seulement on dirait chez les premiers par une sorte d'« *homo facta est*, » existe immanente, comme en elle-même, d'elle-même.

—

C'est toujours avec une grande satisfaction qu'on doit voir un artiste se vouer plus spécialement à reproduire les types, paysages, figures ou animaux

de son pays natal ou de celui qu'il habite. Il y a là des conditions naturelles, faciles, inévitables et plus précieuses de vérité et d'impression intime. Seulement ainsi on produit des œuvres originales et durables. Ne préférez-vous pas Ruysdaël à Berghem l'italique, les bords de l'Oise de Daubigny à ceux du Tibre par Français, les bourgeois d'Amsterdam qu'emploie Rembrandt pour ses scènes bibliques aux Orientaux d'Horace Vernet ou de Tissot ?

—

V... défendait certaines fautes de ses tableaux de *paysage et animaux* exotiques, disant : « Il faut connaître le pays, la particularité de... » En Art, l'interrompit absolument H..., un des peintres qui entendent le mieux un tableau, il n'y a pas de cas particulier contre nature.

—

L'Art peut être utilitaire (heu!), mais tenons-le quitte déjà d'être surtout, dans sa supériorité propre, la fleur de l'esprit humain.

—

Alors qu'on croit faire servir l'Art à un spiritualisme, à une politique, à un but quelconque, c'est toujours, au contraire, lui-même qui s'en sert et qui, tout seul, leur survit. Ce qui fut sa raison n'est plus qu'à peine son prétexte.

—

Pourquoi restaurer les statues antiques... ?

—

Vis-à-vis de la pure admiration, une fleur n'a pas besoin de devenir fruit.

—

Devant un chef-d'œuvre, de l'admiration à l'enthousiasme qu'il mérite, il nous arrive d'hésiter seulement d'un pas, que décide la critique d'une ganache.

—

Prométhée, l'artisan primitif et brutal, vola aux dieux le feu ; Corrège, Claude Lorrain, Prudhon, Corot, les artistes raffinés, dérobent au ciel la lumière.

—

Sur cent paysagistes et des plus cuisiniers, quatre-vingt-dix-neuf oublient, dans leur civet, ce lièvre : l'air.

—

Dans la Nature les objets en sont comme le corps, la lumière en est la vie et l'air l'âme. Or, Corot, peignant surtout cet air, peut être déclaré le plus grand paysagiste qui ait jamais existé.

—

Pour vivre dans le site du *Polyphème*, peint par Poussin, il faut être rien moins que Polyphème, et rien moins que Poussin pour seulement s'y promener.

—

Parmi les ouvrages d'un artiste, il en est toujours tel, pour excellent qu'il soit et le moins inégal aux autres, qui fait comme leur charge. Nul critique, nulle caricature ne sauraient les parodier davantage ni parfois plus cruellement.

—

Le Génie, c'est voir et pouvoir ce que la foule regarde sans le voir, quelques-uns le voyant sans le pouvoir.

—

Le Génie c'est de l'or, mais que toujours il faut extraire, fondre, sertir ; la qualité de mineur, de fondeur et d'orfèvre y importe donc beaucoup.

—

Le Génie, absolu, est une raison. Le talent, un raisonnement, n'est que relatif.

—

Dire, comme on le prétend volontiers, que le Génie est en dehors de la grammaire et s'en passe, c'est méconnaître qu'il est la grammaire, la science mêmes, à l'état inné, mais avec seulement un mode d'emploi qui lui est propre.

—

En attendant, pour l'homme de génie, d'être, un jour ou l'autre et plus ou moins, le martyr public de la foule, il est déjà en lui-même la bête de souffrance de sa propre pensée. Et la chose y est d'autant plus fatale et portée à son maximum qu'elle peut déjà se produire, ne fût-ce qu'à son minimum, chez le plus ordinaire d'entre nous.

—

La plus grande et lointaine des solitudes est celle où risque d'être exilée l'âme du juste, d'être incompris l'esprit de Génie.

—

Il n'a sans doute manqué à l'hygiène morale de tant d'hommes de génie morts si jeunes, que de pouvoir être, un jour la semaine, la première des ganaches venue.

—

Comme le crime, on dirait, le Génie a toujours besoin d'avocats pour plaider sa cause.

—

Tant de gens ne pouvant regarder le Génie en face, pas plus que le hibou la lumière, ainsi jamais ne le voient et ne jugent que de travers.

—

Le Génie est géant et gênant.

—

L'exception du Génie est écrasante pour notre admiration et aussi nous remplit de compassion pour son isolement. Même entre eux, de génies à génies, ils sont parfois aux antipodes l'un de l'autre ou hostilement opposés par l'inintelligence de nos diverses et fausses appréciations.

—

L'homme de talent se possède ; celui de génie est possédé.

—

Génie, étiquette que bien des gens s'arborent sur le front. Il n'y manque que la très vulgaire (prétendent-ils) mais absolument indispensable : *Manière de s'en servir.*

—

La cour de l'établissement des Sourds-Muets, rue Saint-Jacques, à Paris, possède un prodigieux arbre, un orme unique. Etroitement encaissé dans de hautes murailles, aucun voisin n'en jouit, aucun passant ne l'aperçoit, aucun Parisien ne s'en doute. On ne le voit et ne l'admire que des lointains côteaux qui bordent l'horizon. Ainsi, souvent, un grand homme est inconnu ou indifférent aux plus proches de son existence. Il n'est apprécié que par des contemporains étrangers et par une postérité éventuelle.

—

Tout homme d'un génie profondément humain peut dire de son œuvre aux esprits et aux cœurs de l'Humanité entière : « Ceci est ma chair, ceci est mon sang ; mangez et buvez ! »

—

Ne plaignez pas trop, naïvement, les hommes de génie de ne point jouir des éternités de la gloire. La quantité de tous les applaudissements, de toutes les statues, de toutes les couronnes, de toutes les ovations des siècles n'équivaut pas à la qualité du simple « *Voilà!* » dont le grand artiste apprécie, en son for intérieur, clot et livre son œuvre.

—

Le *talent* c'est faire mieux ce que beaucoup ont déjà fait.

—

Le *mérite*, c'est faire d'une manière suffisante quoi que ce soit présentant une certaine difficulté.

—

Savoir remplir son verre jusqu'au bord sans déborder d'une goutte est le fait de l'homme de talent ; ce en quoi celui-ci ne pourrait être égalé par l'homme de génie, quelque fois plus ou moins maladroit et salissant.

—

Il est des organisations essentiellement génératrices qui, aux époques de transition et d'enfantement, ou de simple renaissance, alors que d'autres viennent de dire leur dernier mot, — qui ne saurait plus être désormais, vis-à-vis de cette marche forcée du genre humain, qu'une langue sublime mais morte, que l'épitaphe du passé, — recommencent, transforment ou renouvellent l'Art. Arrivant ainsi, le plus souvent, dans un morne désert, les

hommes doués de ces organisations et investis de cette mission vont droit au rocher inconnu ou dédaigné jusqu'alors, le frappent d'une baguette miraculeuse, et une source vierge et abondante en jaillit.

—

Le mauvais a ceci d'excellent, qu'il est comme la confirmation, la pierre de touche, la plus sûre affirmation du bon.

—

Sur ce mot « j'adore ! » mot terrible d'engagement vis-à-vis de son objet quelconque, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle après soi. On ne saurait donc se réserver jamais assez discrètement, car le prononcer trop tôt c'est commencer par la fin.

—

Les seules réalité et mesure d'âme, d'immortalité et de gloire humaines sont encore celles que dispensent et que déposent le poète et l'artiste dans le souffle du vent et sur le sable qu'il emporte à travers le temps et les esprits.

—

Que l'être humain est fait petit ! Son corps et son existence tiennent dans la place et le temps d'un berceau à un cercueil. Mais il peut faire grand jusqu'à l'immortel !

—

Du lyrisme de la voix du Sémiramis-Grisi et de Faure-Hamlet, qui exprime tout en seules vocalises, je vais droit, par dessus Scribe, Ponsard et Sardou, à celui du mutisme de Pierrot-Debureau, qui exprime tout en seuls gestes.

—

Des organisations sont comparables au grès : elles se composent... et se décomposent de petits grains très durs, très brillants en eux-mêmes mais dépourvus d'assez d'agrégation, et sans valeur donc comme bloc ; il peut arriver, tout au plus, que le véritable esprit des autres s'y aiguise et polisse.

—

Celui qui sait beaucoup, mais ne sait jamais tout, — la science n'ayant ni commencement ni fin, — est plus incomplet que celui qui ne sait rien, l'ignorance comme l'inconscience pouvant être absolues.

—

Dans la nature, un Prud'homme, un Fromentel vous exaspèrent et empoisonnent de misanthropie. Au théâtre, notre philosophie, tout en sentant encore mieux le défaut, le pardonne d'autant plus facilement qu'il est plus ridiculisé, c'est-à-dire plus châtié ; et elle ne veut se venger qu'en admiration et en gratitude pour les auteur et acteur.

—

En passant sur le quai Malaquais. — A propos de l'exposition des œuvres d'Eugène Fromentin (avril 1877). — La foule qui passe sur le quai Malaquais reste coi devant une porte assez belle, mais qui semble donner accès, derrière la toile d'un bureau de contrôle, dans un cabinet de Curtius ou devant.. la baignoire d'un phoque savant. « Entrez, entrez, Mesdames et Messieurs ! On ne paye que la modique somme de 1 franc, *un frranc* par personne (pas de consommation). *Nota bene* : On ne rend pas l'argent à ceux qui ne sont pas contents. » Avec cela, des mâts vénitiens garnis de drapeaux trico-

lores, des cartouches et, le dimanche, quelques sergents de ville.

Cette porte si vulgairement privilégiée n'est autre que celle de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, établissement noble, public et libéral s'il en doit être, mais qui prend l'habitude de poser un tourniquet payant aux propylées de son temple, à propos de l'exposition des œuvres d'un artiste.

C'est devenu invariable. A peine un peintre, un sculpteur, un architecte de premier rang ou autre vient-il de rendre le dernier soupir ; ou bien découvre-t-on l'existence précaire de quelque petit-fils ou nièce d'une de nos gloires artistiques, que le président d'une Association ou quelque particulier très zélé (et certes bien intentionnés et faisant en cela leur devoir personnel) accaparent l'exploitation de son œuvre et de son nom sous forme de pièces de vingt sous. Rien de mieux, mais, c'est là notre grief, partout ailleurs qu'à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, une institution où nous demandons gratuits sinon obligatoires le culte et l'instruction des Beaux-Arts, cela comme droit pour tous et comme dignité pour l'institution elle-même.

N'est-il pas grandement immoral, disons-nous, de voir les existences, les œuvres sublimes ou renommées des Prudhon, des Ingres, des Corot, des Carpeaux, Pils, Troyon, Baudry, etc., citoyens comblés d'honneurs par l'Etat et d'argent par le public, aboutir, comme apothéose, à une tirelire plus ou moins larmoyante et mendiçante, et qui surtout, à vrai dire, exclut ce public même dans son acception la plus large et la plus sincère. On nous objectera des frais considérables de transport, d'installation, de personnel à récupérer, à

faciliter. Soit : eh bien ! mettez alors un droit d'entrée de 25 centimes, *absolu pour tous* (ce qu'il faudrait établir également pour les Salons), quitte à réserver un jour ou deux par semaine à un prix élevé pour les amateurs aristocratiques et désirant l'entre-soi : et cette obole ou sorte de simple jeton de présence, n'humiliant personne et sainement démocratique, produira de bien autres sommes que les rares pièces de un franc, qu'esquivent ou fraudent d'ailleurs sous tous prétextes, c'est bien entendu, comme au théâtre, au concert, au Salon, les neuf dixièmes de votre public actuel.

L'Ecole n'en viendra-t-elle pas aussi, un jour, à mesurer et limiter ainsi les expositions des concours des élèves et des pensionnaires de Rome, sous la bonne raison de constituer à certaines catégories d'étudiants des bourses, des tontines et subsides d'encouragement ?

Encore un mot.

Il a été question (l'est-il encore ?) d'une exposition, qui serait organisée à l'Ecole des Beaux-Arts, de ce qu'on appelle l'*Œuvre* d'Henri Monnier. Nous ne saurions y croire qu'à l'état de faux bruit. C'est déjà trop, pour la raison d'être et la haute convenance d'une Ecole des Beaux-Arts, de s'être laissé aller aux apothéoses semblables d'Hippolyte Bellangé et de Chintreuil. Avec Monnier aujourd'hui nous aurons demain Daumier (toutes réserves faites vis-à-vis de ses incontestables qualités), après-demain Bertall et pourquoi pas ensuite Cham, Grévin, Chéret, Marcellin ou Stop ? Certes nous croyons apprécier à leur réelle et juste valeur le côté plus ou moins pittoresque et très-spirituel de ces individualités ; mais c'est ailleurs qu'ici qu'elles doivent

trouver leur église, leur autel et leur culte. Et qu'on ne nous oppose pas ce terme mixte et si inconvenant pour tous, employé avec Chintreuil par exemple, qui ne fut exposé que dans le vestibule seulement, avec les cannes et les parapluies. Dans une maison qui se respecte en respectant ses hôtes, il n'y a pas deux catégories de ceux-ci : ceux du salon et ceux de l'anti-chambre ou du vestiaire. C'est encore là, de la part de fonctionnaires officiels, un genre d'opportunisme qui, cause et effet de mécontentement réciproque, n'aboutit qu'à l'inopportunité.

Non, n'est-ce pas ? on ne fera pas succéder sous les *Prophètes* et les *Sibylles* de Michel-Ange et sur les mêmes parois portant les *Stanze* de Raphaël, non, le Directeur d'une Ecole des Beaux-Arts ne fera pas succéder au *Saint Symphorien* et aux *Odalisques* d'Ingres, aux *Muses* de Prudhon et de Baudry, aux *Etudes* d'Henri-Regnault, à Corot, à Barye, les *Monsieur Prudhomme* et les *Mère Michel* des illustrations du *Charivari.*

—

A ceux qui peuvent ne pas le connaître, quoique le rare volume porte pour épigraphe ce vers de Corneille :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,

je me reprocherais de ne pas leur signaler, pour y goûter les joies les plus pures, ce traité en vers par un certain sieur Lemierre sur

. . . . l'art heureux
Qui, par l'accord savant des couleurs et des traits,
Imite et fait saillir la forme des objets.

Je ne puis citer, en passant, que quelques frag-

ments, mais ils suffiront sans doute à faire vouloir se régaler du tout. Les voici :

Dessine en ton cerveau : c'est la première toile !

Artiste, en un moment à la clarté propice,
Donne un corps à l'image en bombant les contours.

Redoute un long travail : une pénible couche
Amortirait le feu de la première touche.

Les mains savent encor pour le plaisir des yeux
Préparer des couleurs l'accord harmonieux.
Avant que le pinceau les unisse et les change,
Tu fais leur union et leur premier mélange.

Connais les sept couleurs, sources des autres tons,
Les passages divers des divers rejetons.
Connais leur alliance et leur antipathie,
Par quel mélange adroit on les réconcilie,
Quel est l'art des reflets, leur concert et leur jeu.
L'orange sur la toile est-il trop près du bleu ?
Du voisinago entre eux la discorde va naître !
Que le vert les sépare, et l'accord va renaître.
Etc., etc.

Il y a aussi de ces bonnes *Rosalies* (un terme d'argot du bric-à-brac typographique, particulièrement en estampes) par un autre certain André Lens, peintre, *correspondant de l'Institut de Paris et membre de plusieurs sociétés de province et de l'étranger*. Notons toutefois, comme circonstance atténuante, au bénéfice de l'auteur, que le livre, intitulé « Du bon goût ou de la Beauté de la peinture considérée dans toutes ses parties » (comme naïves hardiesses anacréontiques, le passage relatif à la vénus de Médicis ne laisse rien, mais rien de rien à désirer), a été édité hors frontières « chez de Brachenier, libraire à Bruxelles. » Je ne sais pas que la France en ait publié de contrefaçon. — Mais n'y-a-il pas aussi des passages fort récréatifs dans

certaines « conférences de M. Lebrun, peintre du Roi, sur l'expression générale et particulière *à propos de l'Amour* ? » Rosalies sur Rosalies ! comme chaque présent, le plus infatué de lui-même, en fournira ni plus ni moins à l'avenir.

—

Dans les esprits, dans les œuvres et dans les actions, la simple vérité et la pure logique sont si rares qu'elles constituent la plus grande des originalités.

—

Les sots orgueils et vanités oublient toujours que le plafond qui leur semble s'exhausser en Empyrée sur leur tête n'est jamais que sous la semelle des souliers des locataires de l'étage au-dessus.

—

Ils est des vanités aussi hautes que les tours de Notre-Dame, dépassées par certaines modesties du surplus en hauteur de la grande pyramide d'Egypte.

—

Dans les comptes d'argent nous regardons méticuleusement si le papier ou la monnaie à recevoir ne sont point faux ; mais nous sommes moins méfiants, ou même pas du tout, pour les éloges, compliments, flatteries, toujours empochés droit, en béate confiance.

CHAPITRE IV

ESTHÉTIQUE, MORALITÉS

Soyons un peu sententieux, quitte à paraître plus ou moins pédants. C'est une sorte d'expectoration intellectuelle comme une autre, dont il est bon de se débarrasser, y réduisant en formules précises des pensées flottantes qui, vagues donc et malsaines, encombrent et fatiguent notre esprit. Nous reviendrons plus volontiers après à mes petites légendes, dont je dirais volontiers, avec le peintre Thomas Couture, qui écrivit deux volumes : « ces historiettes ne sont pas de simples fantaisies..., ce sont de véritables faits qui m'ont profondément touché et qui ont servi à mon éducation. »

—

Ne cherchons d'autre Beau idéal que le superlatif du Vrai.

—

Jadis frappés par les Dieux, voilà aujourd'hui que les Adam, les Prométhée, les Icare, les Galilée, etc., composent le seul Olympe humain, aux

propylées duquel les premiers ne restent plus seulement qu'accrochés à l'état d'objets d'art et de curiosité.

—

Pour *regarder*... tout au plus, notre visage a des yeux gros ouverts, permanents, triomphants ; mais, pour vraiment, véritablement *voir*, notre conscience n'est qu'une taupe.

—

Il y a aussi une Grammaire pour l'Art plastique, laquelle est basée sur l'histoire naturelle, et les mathématiques de la réalité, car toute beauté, toute poésie, tout idéal même sont faits du plus ou moins de déférence à ces lois.

—

Le mérite et le cachet incomparables de l'Art antique grec, quels que soient d'ailleurs ceux plus parliculiers aux autres, c'est la nature jeune dans l'art jeune.

—

Le caractère de l'Art des bonnes époques me représente asssez sa Muse mordant alors, ainsi que toute vive jeune fille, dans des fruits encore un peu verts.

—

Prométhée vole le feu sacré aux dieux : mythologie barbare mais forte.

Franklin escamotte l'électricité au ciel : civilisation équivoque mais intelligente.

« Voulez-vous bein me permettre d'allumer mon cigare ? » demande un fumeur à un autre : mœurs policées, mais hommes dégénérés.

—

L'on vaut (pour ne pas dire l'on peut) ce que l'ont veut.

—

Le peintre R··· devait représenter saint Bernard, et ne nous présente que Sinel, modèle à cinq francs la séance, *minima in maximis*.

—

Théorie artistique : hélas ! souvent le chemin le moins court mais le plus sûr d'une belle intention à une œuvre laide.

—

Dans toutes leurs manifestations les arts dits du Dessin, par la peinture, la sculpture et l'architecture, doivent être, essentiellement et dans leur science ou technique propre, le culte et la culture de ce qui parle par la vue aux sens et aux sensations, sans besoins ni guides autres, tels que philosophie, esthétique, littérature, critique, etc.

—

Un bocal de cornichons (Salon de 189...) un poème ! Et pourquoi pas ? Dans un tableau ce sont les lignes, les couleurs, les effets qui constituent les idées, la langue et la poétique, et n'est-ce pas dire par ainsi son âme ?

—

Il y a — qui ne les subit, ne pouvant les séparer ou les confondant du tout au tout ? — des sensualismes de l'âme, comme il y a des spiritualismes du corps. En ceci, au premier chef, deux extrêmes, les ascètes et les cyniques, se touchent et se marient devant les hommes et devant Dieu... ou le Diable.

—

Il y a pour l'horizon de la pensée des influences de niveau physique. On ne voit pas les choses du même esprit, non plus que du même œil, étant couché qu'étant debout, assis par terre que sur une chaise, à pied ou à cheval, au fond d'une mine ou en ballon.

—

Tel voyageur parcourt, en chemin de fer, douze cents kilomètres de paysage, en lisant, derrière les stores de son coupé « *Impressions de voyage*, *Tra los montes*, *Tableaux de la Nature*, etc. » Ainsi bien des gens, à peine reflets des autres, ne font que traverser la vie sans y participer autrement.

—

Au fond des infinis changements ou formes de l'Art, n'est-ce pas toujours l'Art qu'on aime ? Et ne pourrait-on pas dire, comme pour l'amour, que dans les infidélités, il n'y a pas plus d'infidélité qu'à lire sans cesse un même poëme favori dans des éditions diverses ?

—

Vis-à-vis de tout ce qui est le plus admirable ou aimable, on peut se consoler, se féliciter au besoin de n'être pas en mesure d'admirer ou simplement aimer, ni même aucunement comprendre ou admettre telles beautés, telles valeurs quelconques : c'est de la place laissée aux extension et force de celles choisies, établies par inclination intime en notre culte personnel. L'amour de ceci se double, sinon de haine, d'antipathie ou d'indifférence exclusivistes de cela. Sous forme de goûts et de répulsions, la religion si passionnée, pour ne pas

dire fanatique, de l'Art en est particulièrement faite et heureuse.

—

Les œuvres, comme les personnes, qu'on aime nonobstant leurs défauts, sont plus aimées que celles n'ayant que des qualités. N'est-ce pas une règle d'Aristote sur le drame qui défend de composer des héros parfaits parce qu'ils *n'intéresseraient pas?*

—

Chacnn de nous ne se sent-il pas une portion de son être créée par tel maître, telle œuvre, ne vivre que par eux, et, par ainsi, leur appartenir bien plus qu'elle n'appartient à nous-mêmes ?

—

Au lyrisme le plus aîlé, il faut aussi des pieds. Tel artiste inspiré, déployant trop d'envergure, perd à chaque instant le sol nécessaire des choses et de notre intelligence. Pégase, pour avoir des ailes, n'a pas abandonné ses jambes.

—

Il y a aller dans le monde et aller dans les Mondes.

—

Combien n'est-il pas besoin de surveilier notre « Folle du logis » pour que notre logis ne devienne pas exclusivement celui de la folie !

—

Le fond d'études et de science c'est le lest qui, à juste dose, fait bien marcher notre tête et notre œuvre. S'il n'y en a pas assez, la première monte et se perd dans les nuages ; s'il y en a trop, la seconde traîne lourdement terre-à-terre.

—

Rechercher les honneurs, l'argent, le succès, est en soi seul une mauvaise manière d'agir et de s'exprimer; mais rien de bien comme de s'efforcer à tout ce qui peut dignement les mériter sinon les obtenir.

—

Ne pas confondre, comme souvent, originalité et bizarrerie. La première peut, doit être une distinction ; la seconde n'est que dépravation.

—

On nie la perfectibilité en bien des choses : c'est plus tôt fait; et pourtant quelle foi, quels efforts et quels succès, hélas ! dans notre perfection... de l'imperfection !

—

Il en est de beaucoup de fautes dans la vie, et des plus grosses, comme de celles d'orthographe. Combien de gens, des meilleurs comme des plus lettrés, les commettent par pure négligence, par simple distraction !

—

En Art, autant qu'en civilisation, le raffiné n'est point perfection, mais manière et décadence. Qui soit-disant transfigure défigure.

—

Le poète L..., sentimental, spiritualiste, vieilli et coquet, n'a jamais voulu se laisser photographier ; mais il laisse courir de ses portraits où la nature est *embellie* par les plus exécrables artistes. O faux idéalisme, voilà de tes coups !

—

L'abus des détails dans une œuvre rappelle assez

le cas de ces cheveux qu'un personnage de Daumier, les trouvant dans sa soupe, désire si justement lui être *servis à part*.

—

Tout détail ne doit avoir d'autre valeur que son concours à l'ensemble : comme la grande aiguille d'un cadran ne détaille toutes ses soixante minutes que pour mieux conclure au même simple résultat de l'heure résumée par la petite.

—

Il y a pour tous toutes sortes d'heures et d'impressions, contrastes venant tantôt du dehors tantôt de nous-mêmes. Une fois la *Piazetta* de Venise m'a paru... quelconque, et, une fois, m'a paru charmant le *carrefour de l'Odéon*, à Paris.

—

Pendant les illuminations et les feux d'artifice multicolores, bruyants, encombrants et puants, qui est-ce qui regarde seulement, dans le sombre azur, les pures étoiles? Pour moi, jamais autant je ne les admire et les aime.

—

L'homme seul, et l'homme civilisé, peut commettre ceci : décorer d'une rose, à l'étal d'un boucher ou charcutier, les entrailles d'un quartier de bœuf ou d'une terrine de porc.

—

Comment se fait-il que, dans le masque humain plastiquement et esthétiquement parlant, les plus admirables, adorables conditions ne soient pas toujours d'accord, sinon même tout opposées, avec celles équivalentes de l'esprit ou du cœur ? Faut-il, de ce fait, renoncer à la confiance, hélas ! si dange-

reuse en cette solidarité, à l'implication si séduisante de la beauté physique avec la beauté morale?

—

Labruyère a dit « Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles. » Pour un moraliste, voilà une appréciation peu digne ou par trop exclusivement d'un artiste. Un spectacle supérieur, reprendrai-je, c'est celui de la figure d'un honnête homme.

—

Le terrain de culture et de rendement des fleurs et fruits de notre civilisation comporte beaucoup, beaucoup de fumier au commencement, au milieu et à la fin.

—

Je rapportai des champs une branche de lierre exubérante, resplendissante de vie. Le sang vert de ses feuilles, vermeil de ses bourgeons, et rosé de sa tige, résista souriant, plus d'un mois, à l'agonie latente ; puis il pâlit, disparut enfin. Mais la forme de la plante, ferme, pure, sculptée, est restée et restera tout entière... Cette forme, n'est-ce pas ce qu'on appelle, en art, le style, qui seul rend une œuvre immortelle !

—

On a volontiers groupé, voulu solidariser étroitement entre eux ces trois hommes : Hugo, Delacroix et Berlioz, alors qu'en réalité ils ne l'étaient pas tant que cela, ni par leurs facultés ni comme hommes. En tous cas, Hugo faisait à Delacroix sa bonne part, et regrettait qu'il n'eut pas obtenu des succès matériels en rapport avec ses mérites ; tandis que le peintre et le musicien, moins généreux, moins justes surtout, trop absorbés qu'ils étaient exotiquement par Sakspeare, Byron et Gœthe, ne lui

firent pas la sienne. — Dans le même esprit, aussi chiche que peu patriotique, nous avons laissé s'inspirer à l'œuvre hugolienne, et dès la première heure, les étrangers Verdi, Donizetti, Marchetti, Mendelsohn et bien d'autres de leurs plus belles pages. Seul, chez nous, plus de cinquante ans après Mlle Louise Bertin qui, du reste, n'écrivit sa partition de *La Esméralda* que sur un complaisant livret de Hugo même, Saint-Saëns, organisation à la fois littéraire et musicale, a traduit en symphonie *Le rouet d'Omphale* et, en ballade, *La fiancée du Timbalier*. Que ne tire-t-il au plus tôt le plus admirable des oratorios du *Zimzizimi* de *La légende des Siècles !* — La foule des snobs, mais de ceux-là seulement il est vrai, avait accepté, et d'aucuns s'y tiennent encore, la fameuse fausse étiquette collée par de séniles gamins de lettres sur le mur du Romantisme : « Le Beau c'est le laid, le Laid c'est le beau ». Or, il peut être pour eux aussi curieux qu'inattendu d'entendre le chef de l'Ecole stipuler, réclamer pour un idéal de Beauté en elle-même, supérieure à toutes autres ; et cela justement à propos de Delacroix, vis-à-vis duquel se pose sa seule réserve d'appréciation dans les termes suivants : « Il a *toutes* les qualités moins *une* : il lui manque une des plus grandes, il lui manque ce qu'ont toujours cherché et trouvé les artistes suprêmes, peintres ou poètes, la Beauté. Il n'y a pas, dans toute l'œuvre de Delacroix, en exceptant l'apparition des Anges au *Christ dans le jardin des Oliviers* et le torse de femme du *Massacre de Scio*, une seule femme vraiment belle... Il a l'expression, mais il n'a pas l'idéal.» — Et encore ceci, à propos de Gustave Doré. Exprimant le regret devant l'auteur des *Travailleurs de la*

Mer, de *L'homme qui rit*, de *Quatre-vingt-treize*, sinon de *La légende*, que cet artiste, semblant né pour cela, ne les illustrât pas. voici ce qui me fut dit par cet auteur : « Certes, Doré est un véritable artiste et des plus intéressants ; mais, au-delà de certains sujets et, vis-à-vis de tels autres, ne resterait-il pas trop plutôt *pittoresque* qu'*épique* ? » A ce même regret exprimé déjà auprès de Doré même, l'artiste s'était récusé d'après ce motif qu'avec un texte de Hugo, où tout est si complètement et comme plastiquement décrit, figuré presque, le crayon et le pinceau n'avaient plus qu'à servilement décalquer ; c'est-à-dire que son imagination à lui Doré devenait sans emploi.

—

C'est à tort que devant telle œuvre d'art on soulève, pour sa description, le monde des idées cosmogoniques, religieuses, poétiques ou philosophiques auxquelles elle est empruntée. A vrai dire, chez l'architecte, le sculpteur, le peintre et le musicien, la donnée morale, le point de départ quelconque du programme se convertissent fatalement, si toutefois ils n'en proviennent même, en une donnée toute plastique et un point d'arrivée à *l'art pour l'art*. Le thème essentiel, le but *sine qua non* ne peuvent être autres que l'expression des lois techniques de la ligne, de l'effet, de la couleur et des sons : poème supérieur, du reste, de toute l'excellence du vrai sur le malsain du faux, car il relève des faits de l'histoire la plus auguste et la plus admirable, l'histoire naturelle, et naît du génie de traduction qu'y applique l'artiste. Les créations les plus primesautières mêmes de la pure

imagination savent rencontrer, dans la fantaisie du moment, la vérité synthétique éternelle, et, par ainsi, atteindre de l'individualité à la généralité : bonheur dont le bénéfice net et clair n'arrive pas, et pour cause, à ceux qui l'empruntent tout fait au magasin d'accessoires des allégories et des palingénésies historiques. Voir, comme exemple de ce froid abus, les *grandes machines* de Kaulbach et de Chenavard, membres évidemment de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, voire de celle des Sciences morales et politiques, et rédigeant incognito, à leurs moments perdus, ces cartons qui nous ennuient autant à voir qu'ils ont dû ennuyer à faire.

—

En Art, je comprends, j'aime et j'admire l'image, la figure, en tant que comparaison d'une chose réelle à une chose réelle aussi; mais je proscrirais volontiers la fiction et le merveilleux proprement dits. Aussi faibles que puérils comme moyen plastique, ils me paraissent surtout malsains en eux-mêmes, dépravants et attentatoires à la dignité des idées. Il est temps de désemberlificoter l'Art du *magasin d'accessoires* de l'allégorie pour le livrer à la seule pure et saine plastique de la Nature. Méphistophélès, avec son menton et ses doigts crochus, ses fausses trappes, ses trucs, ses petites flammes bleues à volonté, ses mascarades de sabbat au feu de Bengale; les ombres de Ninus et de Banquo en paire de draps de lit; les ailes aux omoplates de ce personnage, les nuages à la plante des pieds de cette apparition, c'est trop risiblement ridicule, c'est trop bêtement grotesque pour tenir indéfiniment le haut du pavé dans les œu-

vres de l'intelligence d'une véritable valeur, d'une véritable poésie.

—

Idéalistes et réalistes.— La *Grotte d'azur* est la grande curiosité de la merveilleuse île de Capri. Mais sur la côte opposée, au levant, s'en trouvent plusieurs autres, parmi lesquelles la *Grotte verte* mérite davantage l'intérêt et l'exploitation pittoresque des artistes. C'est dans les grandioses et infinis accidents de ses formes de roches que Hamon, par exemple, emprunta la vision de son dernier et plus important tableau : « *Le triste rivage.* »

Une bande d'une bonne demi-douzaine de peintres et sculpteurs, Hamon en tête, Saïn, les frères Benner, Drouet, Bellay, Töpffer, s'y rendirent, une fois, armés de toutes pièces, intentions et préméditations pour une forte séance d'études.

Voilà que, dans leurs interprétations, d'ailleurs singulièrement motivées et exactes, l'un avait produit la représentation d'un groupe de moines enterrant un des leurs ; l'autre, un héros de drame se poignardant aux pieds de sa belle et devant une galerie de comparses; celui-ci, un Charlemagne à cheval, haranguant ses pairs; celui-là, une Médée ou une Sapho, etc. Enfin, un dernier, à côté de toute cette hallucination d'idéalisme à fond de train, et comme l'esclave satirique et brutal monté jadis derrière le char des triomphateurs, n'avait vu, pu trouver, imaginer et reproduire qu'un sujet de *Nature morte*, composé d'une collection de.... *sales éponges de cuisine*. (*sic*)

On se rappelle l'opinion et le mot de Gustave Flaubert, concluant, après l'inventaire de toutes les hypothèses archéologiques à propos de certains

monolithes druidiques de la Bretagne, à de simplement *gros cailloux*.

—

S'attaquer au plus simple, en art, est ce qui comporte le plus de beauté et aussi ce qui comporte le plus de difficulté.

—

Montagnes, mer, fleuve, forêt, ville, routes, épisodes, et autre chose encore, X..., Y... et Z.. mettent de tout cela dans leurs tableaux.... où il n'y a rien. C... indique une bande de terrain, sous une échappée du ciel : et c'est l'immense Nature. et c'est l'Art immense,

—

La structure, les combinaisons de lignes et d'effets, tout l'aspect, en un mot, des plus grandes et sublimes montagnes est on ne peut plus exactement produit dans le tas de cendres ou de sable déposé à la rue par une cuisinière ou un maçon : *maxima in minimis*.

—

Le geste étant le verbe universel, le signe est le caractère ou écriture par excellence. C'est ainsi que l'année, ce nombre complet de l'innombrable Eternité, se chiffre dans le Zodiaque ; que telle ligne, tel son, tel mot trace, note, dit la synthèse de toutes les beautés, de toutes les vibrations, de toutes les âmes.

—

Quelle que soit l'incontestable beauté de certaines vues en panorama, elle n'est pas de celles que s'approprie le haut goût de l'art. Le champ est trop vaste. Le regard, éperdu, s'y fatigue et s'y noie, ne parvenant à composer aucun groupe ni à choisir un centre. Le peintre abandonne aux tou-

ristes, amateurs de *beaux points de vue*, ces immensités monotones, nues comme le désert et la mer, et demande ses sujets à des sites plus restreints mais composés d'éléments concrets, synthétiques et d'une individualité plus intime, partant bien caractérisée.

—

C'est une des conditions de l'excellence d'une œuvre que, pour si considérable ou complexe qu'elle soit, elle se résume, dans notre abord d'impression et dans notre fin d'analyse plus ou moins prompte, en une idée ou plus simplement encore en une sensation essentiellement dominante, unique même, et qui se puisse exprimer d'un seul mot : juste celle qui l'a fait entreprendre à son auteur.

—

Même dans les porcelaines chinoises et japonaises, dans les faïences persanes et arabes, et dans les étoffes de l'Inde, ces sujets qui peuvent paraître purement chimériques, capricieux, spirituellement absurdes tout au plus, ne sont (l'œil et le sens du véritable artiste ne s'y tromperont pas) qu'une sorte de lyrisme du Vrai ; et toute cette folie d'imagination est une raison d'art.

—

Les ouvriers lainiers persans, ayant à faire un tapis, font ni plus ni moins un tapis, qui est le poême sublime des couleurs.

—

Mieux que sur un vase de Sèvres au Louvre, c'est au fond de quelque bouge, sur un pot rustique, vieux et égueulé, que le Soleil mire le plus volontiers ses éblouissements. Les vraiment grands ont de ces familiarités-là.

—

A la manufacture royale, nationale et impériale de Sèvres, on bâtit un vase de formes architecturales ! on colorie le fond en rose !! jaunit les ornements en or !!! et peint le ventre de fleurs et attributs en trompe-l'œil !!!! ou d'une copie de tableau, *La Ronde de nuit* de Rembrandt, par exemple !!!!!.... Le tout est superlativement barbare et hideux. Si, au moins, un tel vase ne servait à rien, mais le pis c'est qu'il sert à quelque chose, à ceci : déshonorer royalement, impérialement et nationalement le goût français.

Aux Gobelins on se donne un mal inouï et fait des prodiges, des miracles de métier à exécuter une tapisserie qui doit n'en pas avoir le moindre aspect, pour ressembler parfaitement à la plus imparfaite copie de peinture à l'huile.

—

Les jardins publics, en plein Paris, nécessitent des kilomètres de haies de fer pour défendre quelques plates-bandes de giroflées. Telle est notre civilisation !

—

Aujourd'hui, en tout pays, ce n'est plus que dans les régions ou localités et dans les milieux d'indigènes non atteints par le courant de la civilisation(?), c'est-à-dire chez les sauvages, dans les sociétés restées primitives, dans celles tombées en décadence ou barbarie, dans les campagnes, les villages les plus reculés et dans les grandes villes mortes, que l'artiste peintre et le poète trouvent encore présents la Nature et l'Art, indemnes des nécessités et insanités antipittoresques qui nous ridiculisent tous, surtout dépravent et profanent l'esthétique de la femme.

—

Des personnes pittoresques, esthétiques, distinguées dans leurs habits de tous les jours, si elles s'endimanchent, sont horriblement communes.

—

Une pensée qui n'est pas de moi, mais qui est inédite, et que je recommande : « Toutes ostentations, et même seulement trop de soins de toilette chez une personne distinguée sont comme une insulte à sa valeur intérieure. »

—

Au physique, au moral ou à l'intellectuel, la Nature ou la Société, assez mal réparties, laissent là des pauvres et font ici des millionnaires ; mais il arrive souvent à ceux-ci de tirer moins bon parti, de jouir moins de leurs billets de mille que les autres de leurs quatre sous. La vie n'est longue ou courte que par l'emploi qu'on en fait ; comme dure un habit, moins par l'étoffe que par le mode d'usage.

—

La fashion m'est insupportable ; mais j'admire infiniment la modestie des fashionables, qui abdiquent toute leur personne aux mains du tailleur, du coiffeur, du marchand de nouveautés, etc., lesquels en font, défont, refont leur si grotesque chose.

—

Rien de plus vieux que le lendemain même de ce qu'il y a de plus neuf, la Mode.

—

Toutes les variétés de l'absurde dans l'unité du laid : un chapeau de monsieur actuel.

—

Aux exceptions près (d'autant plus grandes peut-être), nous n'avons pas en France le tempérament qui produit les chefs-d'œuvre ; et cette limite en deçà, cause ou effet, tient à ces qualités, très françaises, d'esprit, de goût, d'incontestable talent qui nous font bien plus encore craindre le ridicule qu'elles ne nous trouvent amoureux du sublime.

—

Toute chose, tout être reflètent une image, rendent un son, secrètent un produit, dont la qualité dépend de celles de la matière première dont ils sont ébauchés et du travail dont ils se terminent. Beaucoup de gens, d'un alliage et d'un tain résonnant et reflétant faux, ne sont bons, dirait un adepte de la métempsycose, qu'à mettre à la refonte et au rêtamage.

—

Une fin de novembre, le ciel était affreusement laid et menaçant, à l'embouchure du Rhône : solitude informe, vague, muette, perdue ; ni terre ni ciel, ni jour ni nuit : la fin de tout dans le commencement de rien... Un botaniste, *rara avis*, égaré dans le delta du grand fleuve, vient à passer près d'un amas d'épaves : quelques planches et perches, des lambeaux de toile, un tonneau éventré. Dans le tonneau, trois hommes à peine vêtus, mangeant des oignons avec du pain bleu de moisissure. Tiens, il y a là quelqu'un ! s'écrie le passant stupéfait. — *Eh !* répond-on avec une forte jovialité, *Sian, eïci, coumé dé Diéous* (Nous sommes, ici, comme des Dieux.) O vanité des villes, ô vanité des Olympes, êtes-vous assez narguées par ces plus infimes de vos rebutés ! Auprès de leur tonneau,

celui de Diogène, emphatiquement roulé aux carrefours d'Athènes, n'est plus qu'une sorte de précieux et ridicule hôtel de Rambouillet.

—

Je considère un Musée, un beau Musée, comme l'expression extrême, suprême si l'on veut bien, comme un sanctuaire encyclopédique de l'Humanité. Si Dieu, Jupiter ou Jéhovah, par le seul fait de sa volonté « Que cela soit! » a eréé l'univers corps et âme, l'homme, avec plus de mérite, par l'effort personnel, par son génie, l'a recréé dans l'Art; et cette fois, bien de son fond et à son image, aussi tout empreint de sa seule intime sélection des choses et des sentiments; physiologiquoment au moyen de ses yeux, psychologiquement à celui de ses impressions et de sa pensée. Là est le véritable prodige, l'authentique miracle ! Si nous ignorons le sens et le but de la Création à ce point de pouvoir douter si même si elle en a aucuns, l'artiste, maître du Verbe architectural, sculpté ou peint, y confesse et en extrait catégoriquement à la fois le spectacle plastique ou pictural de son milieu et la figuration symbolique de son idéal. Un édifice, une statue, un portrait, un groupe en action, un paysage, une marine, des animaux, synthétisent leurs causes et leurs originaux, et cela dès le moindre croquis ou maquette, supérieurs même, peut-on dire au point de vue esthétique, vis-à-vis de réalités qui n'ont souvent été que très peu conscientes d'elles-mêmes.

C'est par l'histoire de l'Art que l'on a dû reconnaître, de nos jours, que l'histoire humaine serait le plus sûrement et le mieux formulée. Les peintres notamment, depuis Michel-Ange et Raphaël jusqu'à Steen ou Téniers, depuis Le Guaspre jusqu'à Théo-

dore Rousseau, n'ont-ils pas tenu concurremment les uns les archives et les annales épiques, et les autres le journal domestique ou « livre de raison » des choses et des sociétés qui nous ont précédés ?

Ce point de vue était sans doute un peu compris dans l'arrière-pensée de Goëthe, lorsqu'il disait qu'on devrait moins écrire et davantage dessiner. Il a constitué le fonds d'une publication de Charton et Cordier, et surtout devait donner sa pleine substance dans un grand ouvrage projeté par Thiers et pour le dossier duquel j'avais exécuté tout un portefeuille d'aquarelles et de dessins d'Orient.

Sur les parois d'un Musée, la Nature, dans ses plus grandioses décors, comme dans ses plus humbles mais non moins picturaux détails, la fable et la légende, l'iconographie et l'éthnologie sont représentées en leurs images condensées, vivantes vraiment sous la vision et sous la main de l'Art. On y trouve le monde entier des choses, des êtres et des passions dont fait partie et dont vit chacun de nous. Seulement il ne nous est donné que d'y passer, tandis que les chefs-d'œuvre restent, nous complètent rétrospectivement, et continuent d'une génération à plusieurs autres, de nos quelques jours de vie individuelle aux cycle et collectivité des siècles. Aussi, pénétrons-nous, grands intellectuels et simples d'esprit, dans le moindre de ces musées où vit et rayonne historiquement toute notre humanité, son habitacle terrestre et même celui inconnu de l'au-delà, avec une émotion à la fois plus légitimée et non moins religieuse qu'on le fait dans une église. Le Louvre et l'hôtel de Cluny, les galeries du Vatican et des Offices valent bien, même religieusement parlant, les nefs de

Notre-Dame et de St-Eustache, celles de St-Pierre et de Ste-Marie des fleurs, n'existant d'ailleurs que par l'Art.

Il est un musée entre autres, à vrai dire le plus beau de la province et où j'ai passé en études ma prime jeunesse, dont chaque personnage, chaque scène, chaque paysage, réalisés, vivants par le *fiat* des Dieux de l'Art, a pris et garde intacte dans mon existence une place plus large, plus profonde et plus affectionnée que celle qu'y occupent tant de personnes et de lieux en nature. Bien plus et bien mieux qu'avec ceux-ci je me serai trouvé apparenté, bien plus étroitement qu'eux je les aurai *vécus*. Et en quels cénacle et fréquentation encore n'ai-je pas par ainsi été admis ! celui et celle de Raphaël, de Rubens, de Véronèse, de Ribéra, du Poussin, d'Ostade, de Terburg, Vernet, Prudhon, en un mot de l'élite de l'intellectualité pratiquante? Un habitué, par exemple, des galeries du Louvre n'éprouve-t-il pas cette sensation de relations ultra-corporelles et peut-être d'autant plus intenses avec la foule qui anime les *Noces de Cana*, avec la *Joconde*, l'*Antiope*, le *Charles II* et le *Richelieu ?* La *Forêt dans l'eau* de Ruysdael, le site du *Diogène* de Nicolas Poussin ne lui sont-ils pas beaucoup plus familiers que la forêt de Fontainebleau et que la banlieue parisienne ? Oui, un musée double, décuple notre existence privée de tout ce qu'il reflète et y a *cristallisé* de celles de ses modèles originaux.

—

Au goût général, au besoin traditionnel des inscriptions, le bas peuple romain actuel, toujours comme ses ancêtres, joint ceux de fresques, de dessins quelconques, même les plus rudimentaires.

Au cabaret surtout, il ne saurait vider le moindre *fiaschettino* de petit blanc sans la représentation et la légende sur les murs, on pourrait dire la fréquentation intime des personnages et des scènes les plus fabuleusement historiques. J'y rencontre, entre autres volontiers répétés, le Dévouement épique (*eroismo*) de Curtius, de Mucius Scœvola, des Horaces, et un certain *Trionfo della Regina di Mecca in Persia* (?) dont le cortège parcourt deux fois plutôt qu'une le tour de la salle. Puis, dans le genre familier, et comme en vignettes, ce sont, par exemple, une grosse cloche avec ceci incivilement écrit dessous « *Questà la campana di Verona che l'ôste fa credenza quando suona.* » (Voilà la cloche de Vérone *que* l'hôte fait crédit quand elle sonne) ; un profil de tête en extase devant une énorme grappe de raisin noir : « *La speranza delli Rossiconi* » (?) ; une autre cloche toute en branle : « *Ne trasite che facciamo mezzo giorno* » (Ne passez pas sans que nous buvions à midi). Je ne garantis trop ni l'orthographe de l'original, ni l'exactitude de ma traduction ; mais vous voyez d'ici l'aspect et l'esprit abracadabrants et naïfs à la fois de ces choses non moins fantaisistes que classiques.

—

Les formes et les perspectives des objets de la Nature, dans un paysage, me paraissent, sous le mouvement de la marche de qui les contemple, se mouvoir elles-mêmes d'une vie qui leur serait propre, et se transfigurer dans les attitudes et les expressions les plus sublimes d'un drame génésiaque. Quand je vois monter au zénith même presque, dans un azur intense jusqu'au noir, de formidables murailles de calcaire par exemple, sortes de Babels

célestes éblouissantes de lumière, il est des moments où le rocher, ainsi qu'un arbre

Toujours en dialogue avec l'esprit de l'homme,

questionné par notre émotion intérieure encore plus que regardé par notre désarroi physique, prend des traits surnaturels, exprime une pensée révélatrice et nous répond comme dans les Apocalypses, les plus éloquentes choses de la Création visible et de celle inconnue.

—

Je m'inscris contre cette fausse banalité de prétendre qu'avec les chemins de fer on voyage sans plus rien voir ni s'instruire, à l'encontre du proverbe qui dit qu'on s'instruit en voyageant. Tout au plus conviendrais-je qu'on voyage, qu'on voit et s'instruit d'une autre manière qu'autrefois. Le tracé d'une voie ferrée, par l'inflexibilité même de son allure, par ses chaussées, ses merveilleux viaducs, la brusque sortie de ses tunnels, à chaque instant vous suspend et surprend à vol d'oiseau sur les ravins, les plaines et les cités. Ces dernières, ainsi que les montagnes, vous les envisagez du juste point où elles veulent être vues : les villes de dehors, et les montagnes d'en bas. D'ailleurs, les convois relayent toutes les dix minutes, c'est-à-dire tous les quatre ou cinq kilomètres ; et la fumée du coke ne détruit pas, que je sache, les haies buissonnières qui poussent le long de tous ces chemins de traverse pour tous les écoliers de bonne volonté. C'est grâce à la vapeur que Saintines s'est rendu aussi facilement de Paris à Marly-le-Roi, en passant par les bords du Rhin, que Xavier de Maistre accomplissait, au siècle dernier, le voyage autour de sa chambre. Seulement

les haies buissonnières ont étendu et varié leurs nouveaux itinéraires et programmes. A vingt heures de trajet de locomotive elles passent, comme le beau Pécopin de Hugo, de l'aubépine à l'épine-vinette, du noisetier au grenadier ou même à l'aloès. Les Français qu'on rencontrait jadis au pied des pyramides d'Egypte ne pouvaient être que d'enragés explorateurs ou conquérants ; aujourd'hui ce peut n'être que de simples flâneurs, flânant là comme ils flanèrent la veille sur le Boulevard des Italiens, comme ils flâneront le lendemain à Trébizonde ou à Bombay. Le plus étonnant de ceci c'est que, depuis longtemps déjà, nous n'en sommes plus, ni vous ni moi, à nous aucunement étonner !

—

Un de mes voisins de vagon ne faisait que lire. Je ne cessais, moi, de regarder le plus possible de nature encadrée par la portière. Tout d'un coup, à l'est, annoncée par le bref coup de sifflet de la bourrasque, plus fort encore que celui de la locomotive, les Hyades pluvieuses me donnent l'impromptu d'un magnifique orage. De lourds nuages, fils de la terre, ambitieux du ciel, ont gravi le flanc escarpé des montagnes ; puis, arrivés dans les grands courants d'air supérieurs, ont chassé les uns sur les autres, se bousculant et se déchirant par le bas, les plus gros s'asseyant parfois, comme fatigués et haletants, sur les sommets extrêmes. Par une de leurs crevasses, le soleil est tombé trouer l'averse de ses rayons diagonaux, semblable alors à une immense harpe éclatante d'une véritable symphonie de couleurs... Au bout de peu d'instants, tout ce spectacle s'était dissipé ou

avait été se continuer sur un autre horizon... Mon voisin, lui, n'avait pas discontinué de lire.

--

X.... était d'une sensibilité et d'une exigence incroyables en fait d'esthétique pittoresque : au point que je l'ai vu refuser obstinément l'invitation à déjeuner d'un très galant homme sans autre explication, à moi seulement donnée aussitôt après, que celle-ci : « Je ne saurais déjeuner avec une personne dont la figure vous présente une aussi trop grande distance entre les deux yeux. » Il ne voulut pas davantage entrer en relations avec une femme charmante de tous points, excepté, pour lui, « d'avoir le menton trop fuyant » ; et il ne pardonna guère au nez d'une jeune virtuose du piano qu'on lui présentait, qu'en en bien augurant de sa valeur artistique. « Car, lui déclara-t-il sans ambages, il est à remarquer, avec très peu d'exceptions à la règle, qu'un grand nez caractérise la plupart des grands musiciens. » En compensation, pour d'autres, le moindre détail de traits, de tournure ou de costume le ravissait et l'emportait, en bien des situations et circonstances, sur sa propre conscience, on pourrait même dire au-delà d'une moralité sociale. En voici, entre autres, un cas, de ceux d'ailleurs assez normalement humains, hélas ! et dont je fus le pas moins honteux témoin. Sous le ministre Duruy se pratiqua une révoltante illégalité. N'osant pas la demander à la Faculté de médecine de Paris, trop en vue, on l'imposa à celle pourtant plus vénérable de Montpellier. Il s'agissait de faire passer, avec de plus toutes indulgences, l'examen final ou la thèse de docteur, en sautant par-dessus le temps et l'obtention des grades

en inscriptions d'examens préalablement et *sine qua non* exigés, à un dentiste bien en cour où sa clientèle le protégeait ainsi envers et contre tout et tous. Le corps entier de nos bons professeurs de province, le personnel au grand complet des fonctionnaires et employés, la masse des étudiants et solidairement avec eux toute la ville comme un seul homme on peut dire, se tinrent pour offensés, insultés et en tous droits de protestation, de refus et, au besoin, de révolte. Justement, monsieur le ministre, de sa personne, arrivait en tournée et devait enlever haut la main la vilaine affaire. Il fut reçu sur le pied le plus expressivement officiel, en grand apparat, comme par des gens résolus et prêts, du premier au dernier, à vaincre ou mourir debout sous les armes. Or, mon susdit X.., secrétaire-agent comptable de l'établissement, et qui s'était posé l'un des plus exaspérés et intransigeants opposants, devait réglementairement se rendre à la terrible solennité, d'ou j'attendais son retour avec une anxieuse impatience. Eh bien, ainsi d'ailleurs que tous en général et chacun en particulier, il y resta parfaitement couard, et voici le récit ni plus ni moins que j'en obtins : « Son Excellence le ministre a vraiment l'air aussi aimable que distingué ; surtout il porte certain pantalon gris de fer d'une coupe et d'une nuance exquise et qui lui va à ravir ! « On ne peut guère croire que cela seul plaida au bénéfice du dentiste, mais quoi qu'il en soit, dans le fait, l'aplatissement fut unanime et acquis mémorablement aux fastes le l'insigne, j'allais dire « l'indigne » Faculté.

Le même esthète, philosophe intermittent aussi, mais esthète avant et après tout, professant l'hor-

reur de la guerre et des soldats, offrit comme premières sérieuses étrennes à son petit-fils un.... canon : parce que la chose présentait une « jolie combinaison de corps et de silhouette. » Il se déclarait non moins contre les prêtres et ne cessa, à peu près toute sa longue vie durant, de tenir successivement, avec un zèle gratuit, les orgues de plusieurs églises : parce qu'il est « fort agréable d'avoir ainsi sous ses doigts les ressources exceptionnelles de ce roi des instruments. »

—

Il monte s'asseoir en omnibus, devant moi, la plus belle fille du monde. Ses traits, sa fraîcheur, sa distinction sont ravissants. Mais plus remarquable encore est un sourire vraiment séraphique, à la fois intime et rayonnant, que j'attribue d'abord aux coquettes pudeurs d'une entrée quasi triomphale. La voiture marche, marche ; le sourire persiste singulièrement. Il me fascine, m'émeut, m'enivre, me trouble. Un, deux quarts d'heure se passent : le sourire persiste, persiste encore. Quel est-il ? que dit-il ? que veut-il ? qu'est-il ? Est-ce la lueur débordante d'une mystérieuse pensée ou le reflet d'un spectacle extérieur ? est-ce ?...?, etc., etc., etc. ; et l'éternel sourire me tourmente, m'agace, finit par me paraître idiot, laid, repoussant ! Et je m'enfuis à travers rues avec cet axiôme : Après tout, On n'est tenu d'admirer, on n'admire bien que ce que l'on comprend !

—

Nous sommes bons, là, à nous tant étonner de l'illusion que nous produit, au théâtre, un habile

comédien, alors que chacun de nous, dans la comédie humaine réelle et de tous les instants, s'en produit si facilement à soi-même une bien plus grande encore!

—

L'homme de génie peut s'ignorer, mais non celui d'esprit, et il en devient bête.

—

La magie et l'attrait incomparables du théâtre tiennent surtout à ces levers et baissers de rideau qui font tour à tour de la scène une vive apparition et un complet inconnu. Dans la vie ordinaire, même avec nos familiers et nos plus proches, il faut aussi savoir momentanément baisser le rideau. Les nuages et les éclipses sont peut-être la coquetterie des astres.

—

Pour un esprit généralisateur, complet, la Création entière est une; elle ne se scinde pas, comme l'espace à travers le cadre d'une lunette, ici ou là. Tout et souvent sans transition, depuis l'étoile jusqu'à la boue du ruisseau, depuis l'homme d'un génie divin jusqu'à l'imperceptible et immonde animalcule, y a droit, raison et participation à la vie commune universelle : le ruisseau pouvant mirer l'étoile, et, suivant les mots de la magnifique apostrophe jetée à l'homme par Bossuet, le *Dieu* enviant parfois le *ver*. L'histoire de l'Humanité, trop souvent bornée à l'époque, comporte, à côté de l'exégèse des Védas, de l'*Olympe* d'Homère, de la *Divine Comédie* de Dante, les comédies moralistes et plus spécialement humaines de Rabelais, de Shakspeare, de Racine, Hugo et de Balzac; et l'on ne m'excommunira pas péremptoirement, j'es-

père, si je vais jusqu'à ne pas exclure du complet ensemble de leurs expressions et peintures les rapsodies de carrefour, aussi significatives et plus répandues que les idylles de Florian, d'un nommé Colmans, dont la muse a pour lyre un orgue de Barbarie. Le *Théâtre Français* devrait se compléter, entre le Cid-Corneille et Giboyer-Augier, de Pierrot-Débureau.

—

Dans la vie d'un chacun, si rapide, si ahurie entre l'arrivée et le départ, nous avons à peu près le choix et le temps de nos affections, de nos travaux, de nos pensées qu'a un voyageur avec les mets de son dîner aux buffets de chemins de fer.

—

Pour bête et féroce que soit en plus grande partie l'Humanité, ma misanthropie ne veut pas désespérer d'elle tant que je la verrai çà et là encadrer une mansarde de volubilis ou de cobéas et utiliser une vieille marmite en y plantant du basilic ou des balsamines, le tout maternellement arrosé.

—

Profanation. — Le peintre belge Léon Abry ayant publié une étude de revendications des plus légitimes en faveur des artistes vis-à-vis des ingénieurs, je crois devoir apporter à sa cause le cas suivant. Il s'agit, cela en vaut la peine, de la Fontaine de Vaucluse. Le monde entier ne possède pas de site et de phénomène à la fois plus merveilleux, plus consacrés, plus visités et plus... abominablement profanés ! Ainsi cette gloire de notre France se trouve aussi en être la honte. En son plein sanctuaire, que les anciens ont dû vénérer comme un des lieux privi-

légiés de la Nature et que les poètes ont toujours chanté ; dans le magique décor de ses rochers, de ses eaux, végétations et ruines historiques, on a laissé s'établir une massive et ignoble usine qui intercepte la perspective, dénature et offense l'impression générale, empeste l'air et la rivière d'où disparaissent, empoisonnées, les truites, les anguilles et écrevisses, et jonche tous ses environs des plus malpropres déjections. De plus, une fois le bel exemple donné et indifféremment toléré, de ridicules pavillons de cafés-restaurants, des embarcadères de canotage, des baraques a photographie et bibelots forains se sont prodigués le long de l'étroit sentier conduisant jusqu'au bord du terrifiant bassin de la source. Là encore, sur toutes les parois des murs et des blocs calcaires, s'étale la salissure de noms et d'inscriptions légalement facilitée, provoquée par le débit de pots de couleurs et de pinceaux... Tout cela, confondant Pétrarque et Paul de Kock, n'est-il pas du plus révoltant en soi et surtout de la part des habitants, des maire, préfet et ministre des Beaux-Arts (!), qui de fait le patronnent par sanction ou laisser faire ?... Voilà où en est cette insigne Fontaine de Vaucluse sous le beau ciel provençal. — L'expropriation ne s'impose-t-elle pas, pour cause de dignité des choses et des hommes, de chasser ces cyniques vendeurs du Temple ? Quel autre pays que le nôtre, se proclamant pourtant si volontiers lui-même à la tête artistique des nations, pratiquerait aussi barbarement un tel vandalisme, y joint, faut-il lui dire, un tel attentat à la mise en valeur de véritable exploitation des richesses à lui dévolues par son sol et par son histoire !... Pourquoi, faute d'autre concours, s'attarderait-il indéfiniment à

extirper, au moyen d'une souscription départementale, l'infâme verrue et ses divers rejetons ? Est-ce parce qu'il y a chez nous plus de Perrichons que de Ruskins ? Nous avons pourtant un Joséphin Péladan.

—

Mon plaidoyer. — Parfois, au cours de ces notes, il m'a été et me sera contesté l'authenticité de certains faits, l'exactitude de certaines descriptions, le choix ou la mesure de bien des sujets ou de leurs détails. Il y a là, je le reconnais, un cas de litige au moins entre ce qui est et ce qui pourrait, *devrait* être ; entre le moins de justesse et le plus de justice ; entre le vrai, parfois inférieur, oserait-on dire, et le vraisemblable. Comme éditeur responsable je demande donc à diviser la matière du procès en deux catégories : la première étant celle de ce que j'ai moi-même personnellement vu ou entendu, bien connu ; la seconde celle de ce qui, en seconde main, m'a été rapporté ou que j'ai lu, que j'ai aussi pu croire ou penser en mon fort intérieur, plutôt que par causeries plus ou moins potinières. Ce susdit cas de litige est fréquent, inévitable et très fâcheux entre auteur et lecteur. Pour les garantie et responsabilité du document personnel, je les présente, sans plus ni moins, sous ma signature ; le champ de discussion ou simplement de libre appréciation restant ouvert à l'intérêt, aux derniers mot et bénéfice du grand jury public, composé de tous et encore d'un chacun. Là où rien ne serait prouvable, reste la question de confiance en la vraisemblance, je le répète volontiers, en la tradition ou légende ; lesquelles valent bien, par leur vérité psychologique,

la plupart des physiologies ou réalités prétendues de l'histoire. Celles-ci, après avoir été au jour le jour controversées et parfois définitivement classées hors de cause, s'en trouvent ainsi réduites à ne plus même valoir des contes. Les personnages et les faits, véritablement apocryphes, romanesques, inventés, surtout invraisemblables, parce que illogiques et contradictoires, seront tombés l'un après et sur l'autre comme capucins de cartes, alors que tels Dieux ou tels héros de la mythologie ou de la littérature inspirée continuent à vivre rien moins qu'immortels. Certes les figures créées par le poème et par le roman, depuis Homère jusqu'à Hugo, de Balzac, Zola, Loti, *existent* davantage que des foules de vivants des plus officiels, disparaissant sans plus laisser de signification aucune que de traces matérielles. J'ai toujours pensé, à ce sujet, qu'il y aurait à faire un très substantiel « Dictionnaire biographique, » aussi important que ceux des Michaud, Vapereau et autres avec les susdites créations d'individualités, hautement synthétiques de plus, qui s'appellent, pour ne pas parler des anciens, Pantagruel, Macbeth, Célimène, Candide, René, Claude Frollo, Eugénie Grandet, Emma Bovary, Tartarin. Et il pourrait naturellement en être dit et fait autant avec les êtres et les scènes créés, mis au monde et en action par les maîtres des arts dits du dessin et de la musique.

En tous cas, il faut reconnaître que, plus une personne ou une chose est en vue, plus elle est exposée sinon soumise aux diversités, facilement incorrectes, hélas ! des lorgnettes d'un chacun, de l'*errare humanum*. C'est au génie, au talent d'en extraire, s'il y a lieu, la synthèse de philosophie

et d'art, le symbolisme virtuel, l'angle saillant, en un mot son esprit et sa lettre. Etre célèbre, a-t-on pu dire sans trop de paradoxe, est une des chances les plus sûres de n'être pas connu. C'est ainsi que les snobs en particulier — particulier frisant fort le général — arrivent à de ces affirmations : Ingres taillant ses crayons *très fin* pour mieux dessiner ; Hugo bossu, constaté tel — comme Quasimodo, pardi ! — par un visiteur de la plage de Jersey; Cabat, Gounod, le graveur Gaillard portant un cilice sous la flanelle ; X... ayant sa maîtresse enfermée dans une tour de *Brama-la-fan* au pain et à l'eau ; Doré dessinant et peignant des deux mains à la fois ; C... et S... battus comme plâtre par leurs femmes, etc...

Moralité. — Au sujet de qui ou quoi que ce soit, fussiez-vous le plus convaincu pour votre compte personnel, ne proclamez jamais devant le public : « Je vous apporte la vérité ! » mais seulement : « J'offre ma sincérité. » Et, sans vous abriter non plus sous le proverbe « On ne prête qu'aux riches », dites simplement : « Voici des documents, trions-les ensemble et les apprécions pour ce qu'ils paraissent valoir : soit un peu, beaucoup, ou rien du tout. »

—•o•—

CHAPITRE V [1]

—

ARCHITECTURE

Je ne puis pas autant admirer les Romains parce qu'ils ont été les conquérants, les maîtres et les législateurs du Monde, que parce qu'ils en ont été les premiers maçons.

—

Le Forum romain ! le spectacle aujourd'hui le plus pathétique qu'il y ait au monde de la plus grande tragédie humaine qui se soit jouée au réel, sans entr'actes et avec des siècles pour longueurs d'actes ; la scène et l'amphithéâtre, entre les monts Capitolin et Cœlius, Palatin et Esquilin pour coulisses ; les gradins, divers accessoires, les fausses trappes, les seconds et troisièmes dessous, depuis le dallage des basiliques jusqu'à la vase des cloaques. Tout est encore là, portant l'empreinte de

(1) Si, dans l'ordre de chapitres de ce volume, j'ai d'abord placé l'Architecture — parce qu'elle *est* dans la forme même de l'Etre primordial de la Nature, — je place ici, immédiatement après, la Musique, qui en ressort de sa respiration, de son souffle, son timbre, sa voix. La Sculpture et la Peinture ne se présentent que postérieurement par le fait d'Art humain.

toutes les gloires et de toutes les catastrophes, mutilé, brûlé, brûlant encore sous vos pieds et dans votre imagination, comme ces restes d'un théâtre actuel que l'on visiterait au lendemain d'un tremblement de terre ou d'un incendie pour son tableau final.

—

Au milieu des restes de l'habitation de Domitien sur le Palatin, j'écoute chanter ravissamment une fauvette... : me disant qu'un même oiseau pouvait chanter là alors qu'avant Domitien même s'y trouvaient Auguste, Tibère, Caligula, Claude, etc., et, après lui, d'autres empereurs, chacun non moins charmé, dans tout son Césarisme, de l'entendre ainsi chanter de jour en jour.... Puis voici que vient à passer la jeune femme du portier allant, avec sa cruche de cuivre sabine, chercher de l'eau à la fontaine, devenue avare, qui alimentait abondamment, il y a plus de dix-huit siècles et demi, l'élégante maison de Livie, Livia Drusilla, veuve et prêtresse d'Auguste.

—

Je répugne à admettre la polychromie générale, comme on l'assure, dans l'architecture et dans la statuaire antiques de la meilleure époque. Il n'y a que de faux raffinés qui dépravent la pureté et la force de goût d'une bonne pêche, par exemple, en y ajoutant du sucre et du vin.

—

Des vases et des corbeilles sculptées dans le bloc des bas-reliefs de la Colonne dite *Antonine* servent, à tous ses étages, de véritables et parfaites jardinières au *réséda alba*, à la pariétaire, à l'ab-

sinthe (*Artemisia absinthium*), au *géranium romanum*, etc. ; lesquels y paraissent plus normalement installés sur ses flancs que les diverses statues d'empereurs et de saints l'ont été ou le seront jamais sur son sommet.

—

Grande idée restée des Romains. — Lorsque, il y a tant de siècles, on construisait le pont Julien (route d'Apt à Bonnieux), me disait lyriquement un habitant du village de Lacoste, situé à cinq kilomètres de là, et qui réclame pour ses carrières l'honneur d'en avoir fourni les matériaux, les jeunes femmes et les filles d'ici, raconte-t-on, voulaient être les seuls porteurs des pierres du noble monument, et, des mois durant, ont les vit, transfigurées Romaines elles-mêmes, aller-venir par la rampe qui descend du coteau et par la riante plaine s'étendant jusqu'au cours du Coulon, en portant les énormes blocs sur la tête, droites, fières, imposantes comme des statues et sans cesser de filer simplement leurs quenouilles.

—

Le soleil couchant dore, puis empourpre la double et interminable rangée de tombeaux de la Via Appia; puis, une vapeur bleue et fébrile leur monte du sol refroidi ; et les dernières lueurs du jour agonisant, devenues opalement roses, semblent plus véritablement mettre sur les briques et les marbres au sommet de tous ces sépulcres, vieux squelettes eux-mêmes, la transparence, l'air animé et le tendre frisson d'une aurore, d'une ineffable résurrection !

—

Hier, au Forum, la nuit arrivant et le dernier

touriste parti, je voyais de loin une pauvre vieille femme s'y égarer et dangereusement se perdre à travers les colossaux débris. Tête nue, en cheveux blancs, voutée sous un châle jaune, son cabas serré au bras, elle sondaït désespérément d'un grotesque parapluie rouge sa route de plus en plus dévoyée entre la colonne de Phocas et la Tribune aux harangues (?)... Un sergent de ville (*guardia*) me prévint au moment où j'allais moi-même au secours de cette goutte de ruine, il semblait, tombant dans leur Océan.

—

On a comme cela, en esthétique aussi, des idées fixes, des *toquades;* et même qu'elles vous rendent très heureux ou très malheureux! Ainsi j'ai toujours imaginé à la tête de l'île de la Cité à Paris, si peu dignement et pittoresquement dotée, quelque masse de monument comme le Châfeau Saint-Ange de Rome.

—

Nous voyons le reste des derniers restes romains, que l'on étaye ou déterre, pour quelques jours encore, à grands frais et artifices. Nos petits fils verront ceux de la Renaissance, aujourd'hui encore debout sinon bien vivants; mais après, plus tard, vers l'an 2.500 par exemple, verra-t-on plus rien de tout cela, et verra-t-on rien autre qui le vaille?

—

Je me méfie beaucoup de l'intelligence et de la tendresse d'affection de ceux qui, semblables, par exemple, à M. Vitet, sont fanatiques d'architecture, mais d'architecture de 102 à 1201, ni plus ni moins. Rien en deçà, rien au-delà. Arrivés à 1202

ils reculent épouvantés et haineux devant celle qui suit.

—

Le quartier de Subura était déjà avant les Césars quelque chose de semblable à celui de notre Place Maubert à Paris et, plus exactement encore, n'a pas cessé de l'être. Sur son principal carrefour avec la Via Urbana, *Piazza Subura*, l'étalage d'une fruitière s'adosse à un édicule en forme de pilastre, haut d'environ quatre mètres, faisant angle avec la *salita* ou montée de *San-Francesco di Paola*. C'est un exquis spécimen de la Renaissance daté du Pontificat d'Alexandre VI (fin du XVe siècle) et élevé par un certain Etienne Coppus. Sa composition, ses profils, son ornementation, que domine un cartouche tenu par deux génies appuyés sur des écussons semblables au grand du piédestal et où sont compris le chardon du blason des Borgia et une couronne fleurdelisée, le tout patiné dans son marbre jusqu'à la fermeté et au ton du bronze, se distinguent par une mesure et une valeur vraiment classiques, et son moulage au moins honorerait le sanctuaire artistique d'une Ecole des Beaux-Arts... Eh bien ! voilà de ces bijoux que, partout en Italie, on rencontre à chaque pas. Voici du reste le relevé de l'inscription complète

OB-MAEATEM (Est-ce *Majestatem ?*)
Aediculam-Salvatoris trium imaginum suburani ambitus. reg. montensium ne memoria interiret Stephanus Coppus germinianensis. S. impen. in culctiorem form. redegit acdituoq : annuos sumptus perpetuo consecravit.

—

Rendez aux grands artistes ce qui appartient à

leur génie, et aux milieux où ils sont se produits ce qu'ils leur ont fourni. En ôtant l'occasion du Parthénon à Phidias, celles du Vatican à Raphaël, et de Notre-Dame de Paris à Hugo, voilà sans doute trois époques, trois choses et trois hommes singulièrement autres, ou amoindris, ou même non avenus.

—

Oui, et à la bonne heure ! lorsqu'un grand esprit, un œil génialement perforateur et un parfait outil professionnel, le tout autrement qu'une critique peu autorisée et banale, font l'analyse, le commentaire et la glose d'une œuvre, comme de Balzac pour *La Chartreuse de Parme*, comme Hugo, pour *Shaskpeare*, ils élèvent ainsi rien moins que monument sur monument, et le second parfois supérieur au premier. Tels certains temples, églises, panthéons, tombeaux et statues publiques valent bien plus par l'artiste et pour sa propre gloire que par le mérite et pour la gloire des Dieux, des Saints ou des individualités quelconques qu'ils ont voulu exalter. Minerve a disparu ; Phidias reste.

—

Je me rends en passant devant l'église de Taux, à la glorieuse cathédrale de Saint-Saturnin ou Sernin. *Non est in toto sanctior orbe locus*, dit l'inscription de sa crypte. (*Sanctior* sent furieusement sa vanité de clocher, plus le terroir gascon.) Sachons-lui gré pourtant d'avoir laissé *sanctissimus* pour le premier embarcadère, par exemple, d'où est partie la première locomotive, à Midleton, je crois ; ou aussi, pour le premier atelier d'imprimerie, à Mayence.

—

Changement de décor — Ce n'est qu'un rêve ; mais pourquoi, hélas ! si souvent les rêves valent-ils mieux que les réalités !

Me promenant, vers l'aube, dans Paris encore endormi, je venais de déboucher, par le biscornu crochet que fait la rue de Seine derrière l'Institut, sur l'espace des quais, du fleuve déserts et du ciel opalisé. Depuis le pont des Arts en amont jusqu'à celui Royal, quel spectacle inattendu et enchanteur ! je n'y étais plus attristé, humilié, comme toujours, de ne voir là, au cœur de ce Paris, en vis-à-vis de ce Louvre et de ces Tuileries que l'*Univers nous envie*, cette rangée de maisons les plus vulgairement hétéroclites, antipittoresques, insignifiantes qui soient au monde : maisons ni vieilles, ni jeunes, ni belles, ni riches, ni amusautes ; sans aucun caractère, aucun intérêt, ni aucune valeur pour l'œil de l'archéologue, de l'historien, de l'artiste ou du plus simple passant, et qui me font jaloux et envieux, dans mes comparaisons forcées, constantes, du Grand canal de Venise, du Corso romain, des rues Balbi à Gênes, Pall-Mall à Londres, de Tolède à Naples, de la Grande-Rue à Berne, du quai des Quinconces à Bordeaux, etc., etc. Je voyais se profiler, sur ma gauche, séparés chacun l'un des autres, par des rues et ruelles suffisantes, et construits avec des matériaux textuellement pareils à ceux des originaux, les dix ou douze plus admirables et illustres palais du monde, ceux au moins qu'il m'a été donné de contempler sur place et de ne jamais plus perdre de vue dans ma religion spéciale. C'était d'abord la *Cancelleria* du Bramante ; puis venaient le palais Strozzi de

Florence, le *Brolleto* de Brescia, le palais ducal de Venise, le palais Farnèse, celui de l'Université de Gênes, etc. : le tout reproduit là superbement, vivant de corps sinon d'âme (car, ainsi que pour toute copie, cette âme ne saurait exister que dans le milieu local et social même de la création première). Un certain nombre d'années l'avait pourtant singulièrement harmonisé dans cette transplantation, dont la présence m'apparaissait aussi naturelle qu'heureuse.

Et depuis ce rêve, tout éveillé je me demande si nos édiles, si les ministères, la direction des Beaux-Arts, si personne enfin autre que ma *folle du logis* a jamais pensé à cela ; et pourquoi, au cours des peripéties de toutes choses, ne le réaliseraient-ils pas ?

Ainsi que pour les musées de moulages des chefs-d'œuvre de la sculpture et des copies de ceux de la peinture (dont la création était et reste le plus simple comme le plus impérieux des devoirs, et dont la destruction, à laquelle nous venons d'assister, constitue un vériable crime qualifié), pourquoi, au premier chef, ne pas former un musée en plein air, dans telle rue, sur tel quai, telle place, des copies de chefs-d'œuvre de l'Architecture civile et domestique au moins ? La bonne, parfaite exécution en serait plus sûre que toute autre ; le premier venu fort élève de l'école des Beaux-Arts en étant capable ; et l'emploi en serait très-pratique pour l'Etat ou pour les particuliers. Mais quand est-ce qu'un architeete consentira (et qui le lui commandera jamais ?) à faire la meilleure copie d'un beau modèle plutôt que le plus médiocre original de sa propre invention ! Il a fallu au duc de Brunswick

rien moins que toute sa prétendue excentricité pour faire une des conditions de son immense legs à la ville de Genève que celle-ci lui élevât un monument *fac-simile* de celui de Scaligier ou Can-Signori à Vérone.

—

La municipalité de Rome fait placer des inscriptions commémoratives sur les maisons qu'ont habitées des illustrations nationales : San-Gallo, Jules Romain, le Dominiquin, Zuccari, Salvator Rosa, Canova, Alfieri, Visconti Donizetti, Garibaldi... C'est très bien. Mais alors comment a-t-elle laissé détruire, au moins par le fait d'une restauration du tout au tout, celle de maison, au pied du Capitole, aussi authentiquement habitée par Michel-Ange ?

—

La France possèdant la Villa Medicis, mieux située sous tous les rapports, plus dominante que le Vatican même et que le Quirinal, demeures du Pape et du Roi ; la France possédant, hier encore (racheté 650.000 francs de Napoléon III qui l'avait acheté 250.000 francs), tout le Mont-Palatin, cette Arche sainte de la Cité et de la Nation ; la France occupant au prix de loyer de 25.000 francs par an avec bail de 3, 6, 9 et denier à Dieu, le palais Farnèse, le plus beau, le plus typique de tous... eh bien ! mon chauvinisme français en est très malheureux, très révolté et humilié pour le chauvinisme italien (*Italianita*).

—

Lorsque, il y a près de trois siècles, dans le recueillement de son sanctuaire de travail et dans

les nobles et élégantes spéculations de son génie, Bramante esquissait en se jouant sur le papier les premières marches de l'escalier du Palais de la Chancellerie romaine, combien sa main tout à coup tremblante, interdite, se fut arrêtée et tout son être eût été horriblement bouleversé s'il avait eu la vision ou seulement le plus vague pressentiment de ce qui s'y passerait un jour, le 13 novembre 1848 : épouvantable drame rouge de sang dont il dressait là, fatidiquement, les blancs tréteaux de marbre ! (Assassinat du ministre Rossi).

—

Il y a à Rome, en chiffres ronds, de trois à quatre cents églises (certains *Guides* précisent le chiffre de 389). C'est croyable, rien qu'à vue de nez déjà, sans le besoin de compter depuis le temple surhumain, hyperphysique presque, de St-Pierre et les basiliques qualifiées jusqu'aux chapelles ménagères si l'on peut dire. Eh bien ne négligez jamais, venant au moins à passer devant, de pousser la porte fût-ce de la plus petite de ces églises, de celle à l'aspect le moins engageant. En outre que vous la trouverez souvent, à l'intérieur, très remarquable en elle-même, dix-neuf fois sur vingt vous y découvrirez pour votre admiration stupéfaite un chef-d'œuvre hors ligne, une merveille quelconque, et toujours vous y recueillerez, pour votre émotion et votre esprit, un souvenir historique, une étude, une acquisition particulière et nouvelle, qui vous feront vous dire, en sortant satisfait et reconnaissant : Je l'ai échappé belle en ne pas manquant d'entrer là !

Cinquante fois, rue du Quirinal, j'étais passé devant une église quelconque, un *St-André apôtre* peut-être bien. Un jour j'entre enfin, sans même y

penser en quelqne sorte. Et voilà que j'ai à admirer une magnifique et ravissante ornementation de voûte ovale gris et or, de nombreuses sculptures d'une étonnante verve décorative, deux ou trois tableaux entre autres dignes d'un musée, quoi encore par-dessus le marché ? et que j'entends exécuter avec chœurs et soli excellents une messe véritablement musicale. Ma seule critique à tout cela c'est contre l'absence de la foule qui aurait dû s'y trouver.

—

Dans le vaisseau, sous les voûtes, les coupoles et le Dôme de St-Pierre, il se produit, surtout sans doute en la saison d'hiver, de véritables effets de grande atmosphère : effluves de température et de clair-obscur, brouillards, éclaircies, jeux constants de rayons diversement colorés et colorants, comme en pleine nature de montagnes, de vallées et ravins, chauds ou froids, humides ou secs par places, stagnants ou courants. C'est qu'effectivement St-Pierre est plus qu'un monument : c'est un site.

—

Le grand malheur de la Basilique de St-Pierre de Rome, le plus prodigieux des chefs-d'œuvre d'architecture connus, et aussi le plus esthétiquement détestable en somme, c'est, sinon de ne pas avoir été commencée, de ne pas avoir été terminée cent ans plus tôt, c'est-à-dire avant d'être passée des mains d'Alberti, de Bramante, de Raphaël, de San-Gallo, de Peruzzi et de Michel-Ange à celles de Maderne et du Bernin.

—

Quand j'entre aujourd'hui à St-Pierre et au Vatican, dans cet immense contenant d'un Pape qui s'y re-

tire indéfiniment lui-même de la vie publique et réelle, je ne puis m'empêcher de revenir à comparer leurs conditions actuelles à celle d'une coquille d'escargot dont on se demanderait, devant son morne orifice creux et obscur, si le propriétaire, habitant, *helix aspersa*, *helix pomotia* ou autre, s'y trouve vraiment encore ?... Jadis il s'y développait, s'allongeant et s'élargissant, charnu, juteux et fêtard, dans le plein du contenu et à son extérieur. Il processionnait, sortait des cornes luisantes et démesurées, c'est-à-dire des bras hors du balcon à bénédictions *Urbi et Orbi !*... En y bien fouillant, peut-être à travers tours et détours de son habitacle, tout au plus découvrirait-on le mollusque *gasteropodes* paralysé, réduit à sa plus simple expression, désséché sinon moisi, dans la dernière cellule du logis.

—

En l'état, Dieu n'est plus dans St-Pierre et à Rome que ce qu'on l'y a fatalement fait, c'est-à-dire ce qu'est le Pape : un Louis XIV magnifique et doré sur tranches, avec un soleil dans le dos « *Nec pluribus impar* » ou « La fin de la fin. » Le soleil tourne en pièce de feu d'artifice, au milieu d'un incendie de Bengale ; quelques fusées partent encore, et... *e finita la comedia*. Depuis cinquante ans l'on a déjà dit : il faut se presser de voir les cérémonies d'une religion qui va se modifier ou s'éteindre.

—

Comme Sainte-Sophie de Constantinople, le Saint des saints de la religion gréco-orthodoxe, Saint-Pierre a aussi, par le fait, une porte qui s'est fermée d'elle-même, devant un nouveau Mahomet II

et une nouvelle révolution politique et morale, sur la retraite de son prêtre officiant, et par laquelle, se rouvrant également au jour des plus chères prédictions, le pontife doit reprendre sa messe interrompue. En attendant, le Pape boude toujours. A qui surtout ? sinon à ses propres fidèles, à ses devoirs professionnels, à tout son monde immédiat, à la Papauté même.

—

Au pied des gigantesques et somptueuses façades de St-Pierre, de St-Jean-de-Latran, comme de celles du Panthéon, du Palais Farnèse et de cinquante autres monuments (le Colisée mis hors concours), la pauvre petite figure humaine, couchée ou assise, ainsi qu'il y en a toujours dans ce pays de lazzaroni et de flâneurs, y produit juste l'effet d'un mouchoir, d'un chiffon sales y laissés tombés.

—

Dans le tout exhorbitant de la Basilique de Jules II et de Léon X, le Catholicisme s'est oublié jusqu'à vouloir se faire aussi gros que son Dieu même et s'est si bien enflé qu'il est en train de crever depuis.

—

Le Dôme de St-Pierre est une seconde édition d'impiété de la Tour de Babel.

—

Rien de plus saint que la naïve nudité des églises romanes et gothiques du Nord. Rien de plus capiteux et enivrant que la magnificence de celles de Rome. Mais ici la religion triomphante, opulente, mûre, et se croyant trop ou affectant de se croire sûre d'elle-même, est devenue comme la

vieille courtisane d'un ci-devant Dieu blasé avec lequel elle y va de son grand dernier jeu, risquant le tout pour le tout.

—

Je suis admirativement stupéfait de la cathédrale de Strasbourg, l'édifice-vertige, sans approuver tout le sublime mais faux génie qu'elle met à dissimuler ce que doit avant tout paraître l'architecture monumentale de la pierre.

—

Le Château de Chambord, c'est du style Renaissance rococo.

—

Le plus et le trop d'ornements dans l'architecture l'altèrent et la détruisent, comme le feraient de la statuaire antique des toilettes ajoutées à sa nudité ou à ses simples draperies. Le brut Polyèdre des Pyramides d'Egypte reste monument quand la cour du Louvre devient bimbeloterie.

—

Le plus beau monument de Paris, sa seule architecture sublime, la *Colonnade* du Louvre (il en est une exquise : la *Fontaine des Innocents*) n'est pas d'un architecte, mais d'un.... médecin, membre de l'Académie des sciences !

—

Ces admirables colosses de pierre, de marbre et d'émaux qu'on appelle Westminster, Versailles, le Dôme de Cologne, Saint-Pierre de Rome, l'Acropole d'Athènes, Sainte-Sophie de Constantinople, les murailles de Diarbékir, les mosquées d'Ispahan, n'ont pu prendre une aussi grande place dans

mon souvenir que le petit mur du cimetière de mon village.

—

Viollet-Leduc, — le gothique incarné, en en exagérant un peu durement dans ses copies le côté frêle, pointu et hérissé, sans la *venusté* que, seul du reste, le coup de pouce du temps ajoute aux choses qui pourraient en manquer dès leur neuf. Il habitait, dans je ne sais plus quelle rue au-dessus de celle des Martyrs, une maison dont surtout une belle grande salle de travail et bibliothèque, toute agencée à ses goût et usage personnels. On remarquait d'abord, au bas de l'escalier, un palier en mosaïque noir et blanc où figurent les très décoratives silhouettes hiéroglyphiques de hibous, de chats et de serpents. J'ai vu le maître chez lui, en noires toque et sorte de blouse avec ceinture de cuir, à l'instar d'un Steinbach dans son logis strasbourgeois; mais c'est surtout au foyer du comte Desfossez, associé puis directeur de la maison d'édition Morel, dont Viollet-Leduc était la clef de voûte, que je pouvais, au cours de soirées où je faisais dessiner les deux enfants, apprécier quelque intimité de l'homme si grandement intéressant. La leçon finie et les élèves couchés, on causait d'Art, de voyages, de publications, de la ville et de la cour. Eh bien cet homme, même au contact familier d'une aimable hôtesse, conservait le fond et la tenue d'une nature et d'un caractère plus ou moins tendus, d'aspect et d'élocution d'un gentilhomme diplomate et autoritaire plutôt que d'un artiste, qu'il était pourtant bien. D'aucuns l'ont même dit assez mauvais coucheur, d'après certaines difficultés avec son frère, le peintre paysa-

giste, de personne au contraire très douce. Ceci serait-il pour quelque chose en plus de l'opposition à une partie de ses principes en architecture, dans l'indigne accueil, déplorable à tous égards, qui lui fut fait comme professeur par les étudiants de l'Ecole de Beaux-Arts ? De même que Vitet limitait son amour archéologique au style roman, le restaurateur de Notre-Dame et du château de Pierrefonds représentait évidemment trop, pour un tel milieu, celui gothique : sot conflit vraiment entre le plein cintre et l'ogive, la colonne et le pilier. Plus tard nombre d'amis devaient encore se séparer, quoique moins ostensiblement, de Viollet-Leduc devant son volte-face politique très militant de faits et gestes, notamment au sein du Conseil municipal de Paris. Mais ceci est affaire de points de vue et peut, à certains yeux, constituer une plus belle posture et de meilleurs titres, ceux de citoyen, que ceux de commensal et courtisan de souverain. « Lors d'un troisième voyage en Suisse, j'aperçus encore, d'étapes en étapes, le passionné et éminent travailleur, qui s'était épris du relief architectonique et pittoresque entier des Alpes, et, se mesurant héroïquement avec lui, nous en a donné, d'une grande partie au moins, la merveilleuse série de ses relevés : une œuvre de premier ordre. La voit-on toujours exposée au Musée de Cluny, salle des voitures de gala ? Elle mérite sa chapelle à part.

—

Seulement, sous Louis XIV et sous les Louis XV et XVI, mais de moins en moins, nos édiles et nos architectes ont compris et magnifiquement pratiqué cette majestueuse décoration monumentale,

obtenue surtout par un ensemble de régularité, alors qu'on n'a plus le génie pittoresque, comme à d'autres époques, d'intéresser par la valeur de style et de fantaisie individuelle de chaque construction. Faute de la haute originalité et du précieux de détails de la Piazetta, à Venise, la solennelle symétrie de la place Vendôme, à Paris, est encore une grande et belle chose. On ne saurait méconnaître que les édifices égyptiens, éminemment empreints du caractère majestueux, dans l'expression un peu classique, si l'on veut, du mot, le doivent à la symétrie absolue de toutes leurs proportions et de tous leurs éléments. Toutefois, entendons-nous ! ne pas conclure de ceci à la stupide symétrie de damier ou de rose des vents de Carlsrhue, de Turin et consorts.

—

Le palais de la Légion d'honneur, comme enseigne et pour singuliers patrons dans l'architecture de sa façade sur le quai, se trouve avoir les bustes d'Homère, de Socrate, Démosthène..., personnages plus ou moins décoratifs, mais que je sache fort peu décorés.

—

Une colonne a été élevée à Trieste portant une inscription où les habitants de la ville remercient un empereur François quelconque de leur avoir permis de construire à leurs frais la route qui passe au pied !...

—

La petite ville de C... possède un aqueduc *(Pont-déi-Fonts)* doublement remarquable par ses dimensions et par sa valeur architecturale. Il compte, sur

un parcours d'environ 750 mètres, la série décroissante d'une cinquantaine de hautes et sveltes arches, certaines s'élevant à vingt-deux mètres, et dont la quatrième surtout, à deux étages et jetée par une ouverture de 24 mètres en traversée de la rivière d'Auzon, comporte une hardiesse et, jusque dans ses détails, une ingéniosité architectonique fort estimées des connaisseurs.

Commencé à construire en 1720 par Antoine d'Allemand, — auteur aussi, à côté, du sans doute plus bel hôpital de France, un véritable chef-d'œuvre, — il orne le pays d'une majesté pittoresque, dirais-je, que pourraient envier les plus célèbres et superbes cités. Eh bien, cet aqueduc, non moins rare que précieux monument, devra disparaître bientôt, tombé en désuétude, condamné à l'abandon, à la mort, depuis qu'il s'est trouvé remplacé parallèlement par des conduites en fonte souterraines, aboutissant à un réservoir assez comparable au plus insignifiant fortin. De plus jadis, après avoir embelli la campagne, il débitait ses eaux en ville par nombre de fontaines y meublant, on ne peut plus décorativement et hygiéniquement, les places et carrefours, les cours et les jardins, — de la Mairie, de l'Ange, de Saint-Siffrein, de la Bouquerie, des Pénitents-Blancs, du Quinconce, de l'Hôpital, de plusieurs grands hôtels, etc. Désormais il n'a plus chance, hélas ! sans même passer par la vénérable et pathétique période des ruines, que d'être exploité comme carrière de pierres. Mais ne se serait-il pas déjà vengé en laissant inoculer par le nouveau service une terrible épidémie de fièvre typhoïde qui dura six mois ?

Je reviens aux fontaines, la plupart dès aujour-

d'hui démolies, négligées d'entretien, détériorées, et toutes devant disparaître, depuis les plus importantes jusqu'aux plus modestes.

La rue du Collège en offrait une non des plus anciennes mais des plus aimables, partant très à respecter. Encastrée en niche dans le mur avec cadre architectural, ses trois bouches d'eau, sa conque et surtout un délicat motif de dauphin et de quelques plantes ornementales, le tout en pierre dite de St-Didier se pâtinant de coloration blonde, elle formait un édicule exquis, une gaie décoration du quartier... Récemment elle n'a pu trouver grâce devant le pic des Vandales qui, après l'avoir jetée en miettes et en poussière au tombereau, l'ont fièrement remplacée par une borne-fontaine (« fontaine » semble de trop ; « borne » seul est plus exact). Et combien de magnifiques ou fines portes en boiserie sculptée, combien de ferronneries d'impostes, de balcons, de marteaux, de rampes d'escaliers ; combien de stucs ou plâtreries de plafonds ; combien de tentures de soie ; combien de peintures murales ou de tableaux pour ne pas parler du mobilier, s'en sont allés et combien il s'en ira encore ! alors qu'il ne reste, en province, aucun artiste ni artisan, même médiocre, pour continuer ceux magistraux de jadis. Il est bien triste, chaque fois de plus en plus rare que l'on rencontre encore çà et là quelques charmants débris de tout ce passé, de lui adresser un dernier et éternel adieu. La fonte moderne et les poncifs en tous genres qui partout les ont remplacés sont loin de consoler, par l'utilité et la facilité du présent, de la valeur esthétique et réelle du seul passé. C'est à la presse d'ailleurs qu'il faut de-

mander un « ceci » compensateur d'avoir tué « cela » Il eût été trop parfait pour mon indignation que le kiosque à librairie et journaux de la Gare du chemin de fer ne vécut pas bien ou mal de la mort de ma fontaine de la rue du Collège.

—

La Cour du Carrousel, à Paris, est un des points du monde les plus battus, brûlés, dévorés de circulation. Eh bien ! il y pousse quelque herbe entre les pavés ! Fermez-en toute entrée, vers le printemps ; faites-la solitaire trois à quatre semaines seulement, et, sans perdre une goutte de pluie ni un rayon de soleil, elle se sera transformée en un fourré et une corbeille de sauvages végétations. Devant cela, soyons donc fiers des conquêtes de l'homme sur la Nature !

—

Un mot d'architecture et d'architecte. — « Vous avez dans votre affaire, dis-je à l'un de nos plus illustres *maçons*, de bien grandes responsabilités ; et quelles éventualités de catastrophes ! l'écroulement, par exemple, d'un escalier, d'une coupole .... »

— Oh ! proteste-t-il, d'un ton de modeste quiétude, ça n'arrive que « rarement. »

—

Je ne voudrais pas, pour beaucoup, être contempteur de mon temps : c'est un métier généralement faux, de sot, et, tout au moins, peu gracieux vis-à-vis de ses contemporains ; mais, devant les beaux et amusants débris de l'ancienne Toulouse, je regrette, dans la physionomie à pastiches raides et froidement hétéroclites de nos villes actuelles,

quelque chose des originales bonnes villes de jadis. Elles étaient, au moins, et ce n'est pas le moindre mérite au point de vue de l'art qu'à celui de la pratique, le produit de notre climat et de nos mœurs : elles étaient françaises. Aujourd'hui, elles sont.... comme les idées de M. Victor Cousin : éclectiques, panachées, c'est-à-dire ni précisément belles, ni précisément bonnes. Soit dit en passant, et généralement parlant d'archéologie, la brique, trop exclusivement employée ici, ne fera jamais, à mes yeux, de l'architecture, mais seulement de la bâtisse ; de même que le bois et le fer, en tant qu'éléments dominants de construction, ne me paraîssent être que des matériaux essentiellement industriels. Certaines contrées de l'Orient, le Bas-Empire et nos goûts, ou plutôt nos besoins modernes, qui les emploient plus particulièrement, s'éloignent de ce caractère monumental proprement dit, porté à son expression de majesté la plus sérieuse et légitimement classique par l'Egypte, la Grèce, Rome et le Moyen-âge catholique... Un monolithe de granit à moitié enterré dans les sables du Nil, quelques fragments de marbre dispersés sur la plage du Pyrée, deux assises de travertin romain rencontrées sur le Tibre, à la pile d'un pont, me réprésentent plus de véritable architecture, m'imposent plus comme grand art que tout le pavillonage en briques, en plâtre et en bois peint, doré, émaillé et à ramages, de la place royale d'Ispahan ou de l'Allambrah. Je préfère la Tour Magne à la Tour de porcelaine, surtout à la Tour Eiffel ! et je ne remonterai jamais de la profondeur de mystification où je tombai cruellement, encore enfant, en apprenant que la Tour de Babel était en

briques. Les pyramides du Caire ; un mur cyclopéen de Palestrina, à la bonne heure !

—

Garnier. — A l'occasion du dernier centenaire de Michel-Ange, à Florence, avec toutes pompes et participations internationales, il a paru, en France, un gros volume auquel j'en veux beaucoup, et il se commettait simultanément cette par trop vaudevillesques, insigne et insolente fumisterie d'envoyer pour y représenter sa peinture, auprès du Titan de l'Art, le peintre lilliputien des pioupous et des marquis d'éventail Meissonnier. Eh bien ! par faute d'étourderie ou comble de bêtise, le malheur était peut-être encore dépassé dans les pages du susdit volume. Sans parler de ses rédacteurs : Charles Blanc, Mézières, de Montaiglon, Duplessis, Gonse, Eug. Guillame et Müntz, ces deux derniers singulièrement, soit dit en passant, peu indiqués pour parler du sculpteur du *Moïse* et du peintre des fresques de la Sixtine, nous y trouvons, pour le faire de l'architecture du dôme de St-Pierre, Charles Garnier, l'homme de l'indigeste maçonnerie, au prix de 33 millions, du Grand, trop grand Opéra. Et comment s'en acquitte-t-il ? avec quelle autorité, quel tact et surtout quel à propos en ce concert de glorification universelle ? Eh mais, c'est sans hésitation, par une tentative d'éreintement à fond de toute l'architecture de Michel-Ange, avec la prétention de se montrer, lui Garnier, à la fois technique et esthétique. La gaffe est complète, et la religion de l'Art, universelle aussi, y compris au premier chef celles de l'Italie, la patrie, et de Florence la mère, a le droit d'être on ne peut plus légitimement offusquée, scandalisée. Le confrère, le

délégué, l'invité, le Français, le Parisien d'esprit, — dit-on, — brillent là, hélas ! du plus fâcheux éclat.

J'avais connu Garnier à son retour de pension romaine, le visitant dans une modeste chambre du labyrinthe de ruelles et impasses aujourd'hui disparus qui joutaient Saint-Germain-des-Prés. Etique, jaune comme un derviche marocain, — un Abencerage, a dit Laroumet, — il travaillait pour le duc de Luynes à des relevés et épures de tombeaux des d'Anjou à Naples et en Sicile, et paraissait ne devoir guère survivre à cette besogne. C'était même bien la croyance de ses plus proches camarades, Alfred de Curzon, — avec lequel il fit la visite à Egine racontée par l'auteur de « *La Grèce contemporaine* », — Paul Baudry, Gustave Boulanger, Edmond About ; lorsque ce dernier, risquant le tout pour le tout, pensa à le marier, le maria au plus tôt et par ainsi, peut-on penser, lui sauvait la vie jusqu'à l'âge de soixante-treize ans. A cela près, d'assurément très respectable et heureux en soi, le sauveur aura rendu un mauvais service à l'architecture contemporaine qui allait avec Garnier à l'Opéra, ne pouvant se faire belle, se faire riche, et se propager en une école de superfétations, de gibbosités, de festons et astragales et de charcuterie pétrifiée. Surtout voulez-vous, comme silhouettes armées, des éperons de rostres, des antéfixes, des lucarnes, œils de bœuf, panoplies, candélabres, etc. ? on en a mis partout, oh! combien follement, dans un ensemble à la fois dur et informe ; alors que la bacchanale des statues et bustes, que la libéralité des médaillons et des inscriptions, étaient poussées jusqu'à y faire oublier le nom de Ghük Jean-Christophe, ce père de l'Opéra, au lieu et

premières places dévolus à Beethoveen, qui n'a fait du théâtre que par-dessus le marché de ses symphonies, et à Bach qui y est resté absolument étranger. Comme contribuable aux susdits 33 millions qu'a coûtés le monument en question on me reconnaîtra ici au moins, j'espère, « le droit à la libre critique qu'on achète en entrant. » Et, ma foi, j'y reviens. Oui, Garnier et Baudry, les architecte et principal peintre du monument, y ont fourré de tout et de tous, depuis le blason des Napoléons jusqu'à philidor et au frère ornemaniste du peintre ; colonnes, frontons marbres, stucs, métaux précieux, toutes sortes d'effigies, et, plus stupéfiant que tout cet Olympe et tout ce panthéon, ceci, vraiment par trop resplendissant aussi, l'absence de Glück : le nécessaire sacrifié au superflu... Mais, soyons juste. Peut-être bien arriverait-on à soupçonner quelque chose de l'auteur d'*Alceste* dans une composition estompée par la pénombre des corniches du foyer, à vingt, sinon vingt-cinq mètres de haut.

—

Un prince comme il y en a peu ou n'y en a pas. — Il était duc, parent et allié à la plupart des têtes couronnées de l'Europe, et avait été lui-même, par hérédité et la grâce de Dieu, souverain régnant. Il abdiqua de bonne heure, ne faisant plus parler, de temps à autre, par les reporters faméliques, que de ses fabuleux diamants, d'un certain vase merveilleux, des cosmétiques, maquillages et buscs à corset qui signalaient grotesquement sa personne... En août 1873, il meurt dans un simple hôtel sur les bords du lac Léman, laissant à la ville de de Genève, par un testament des mieux

homologués, toute sa fortune s'élevant encore, après mille déprédations, au chiffre rond de vingt-deux millions. Donc ce petit roi, qui avait joué au grand despote et mené toute son existence une vie de polichinelle, se convertissant à la dernière heure, pensa, ayant trop mal vécu, qu'il pouvait ainsi finir et se survivre pour le mieux en transmettant à une République ce dont elle seule, bien autrement surtout que sa propre famille, devait et saurait faire le meilleur et plus légitime usage.

Eh bien ?

Eh bien ! voici le plus singulier : il n'y a guère, à ma connaissance, que la municipalité de Genève, peut-être, et moi qui ne trouvions pas la chose radicalement absurde et blâmable.

De plus, encore trouvé blâmable et absurde : ce prince (c'est ici ce qui l'a recommandé particulièrement à notre *Légende des ateliers*), craignant sans doute, de la part des Genevois, une reconnaissance artistiquement mal exprimée par quelque monument plus ou moins médiocre ou détestable, a spécifié, par une clause *sine qua non* de son testament, que ce monument ne serait autre que la stricte copie de celui des Scala ou dit des Scaliger à Vérone.

CHAPITRE VI

—

MUSIQUE

Comment expliquer les effets sentimentaux de la Musique, cette langue à la fois si vive et mystérieuse, si profonde et subtile, si éloquente et parfois intraduisible, mais que l'on ne saurait et ne doit pas assimiler à aucune promiscuité de parolier? Peut-être en admettant d'abord une âme universelle, plus concrétée et agissante, soit, dans et par l'être humain, mais répandue partout en atomes ambiants — auxquels croit plus d'un grand esprit. — Alors, se complairait-on au moins à l'imaginer, l'action percutante et sonore des voix et des instruments serait-elle, suivant l'inspiration et le *fiat* du compositeur, la *captation*, à travers les essences et les fluides psychiques que comporte l'atmosphère, de ces divers atomes de l'Ame collective, gais ou plaintifs, tendres ou violents, conscients ou non, ayant participé à nos passions, en participant toujours, et venant s'exprimer dans le mode musical.

—

Bach, tout court, c'est un géant, le Dieu de la Musique. Offenbach, plus long, c'est... infiniment moins, sinon tout le contraire.

—

N'est-il pas curieux que la Musique, cette langue des idéalités, cette poésie des poésies, n'existe que par et dans les règles de la plus absolue mathématique!

—

Rarement la mine d'or du Génie se trouve, ainsi que chez Raphaël, Mozart, Rossini, à fleur de sol ou ciel ouvert.

—

De Mozart à Musard, la masse du public ne trouve guère plus de différence entre leurs œuvres qu'entre leurs noms, mais elle n'hésite pas à la préférence des œuvres du second.

—

A composer *La Flûte enchantée*, Mozart a gagné quelques pauvres centaines de florins et une mort prématurée. A la chanter et à l'exploiter, M. et Mme Carvalho gagnent deux cent mille francs et de l'embonpoint. *E sempre bene.*

—

Dans aucun cas il ne faut que le sentimentalisme tue le vrai sentiment né de l'inspiration. Avec le premier vous avez Bellini, Chopin, Gounod, Lamartine, Ary Scheffer; avec le second c'est Bach, Beethoven, Rossini, Hugo, Ingres.

—

Rossini, Meyerbeer sont des musiciens. Halevy, Gounod ne sont que des musicastres. Cette appréciation, comme la précédente, dure assurément,

mais datée de 1860, était celle des connaisseurs patentés. Ni de l'une ni des autres les amateurs wagnériens actuels tiennent-ils aucun compte ?

—

On achevait à peine un des plus pathétiques et émouvants concertos de Beethoven pour violon : « Demandez donc au virtuose votre ami, me dit un voisin impatienté, de jouer un morceau *d'expression?...* »

—

Le développement des sciences exactes, c'est-à-dire notre connaissance et notre assimilation de la matière sont ce qui nous émancipe le plus de cette matière même. C'est ainsi que de son côté l'Art, qui a fait d'abord sa plus belle expression de l'Architecture et de la Statuaire, l'a transubstanciée, plus tard, sous l'espèce de la Peinture, et l'idéalise en quelque sorte aujourd'hui avec la Musique.

—

Je sais un érudit et publiciste musicologue pour qui la musique s'est arrêtée à Beethoven, inclusivement et exclusivement.

—

Un autre est affublé d'égale réputation parce qu'il se fait exécuter à domicile du Mozart et du Beethoven, en déclarant qu'à *son* avis Mozart est suave et Beethoven passionné. M. de La Palisse est éternel !

—

Celui-ci, fou des partitions de Rossini, ne va jamais les entendre au Théâtre-Italien, où, se plaint-il, on ne peut pas *suivre les paroles*.

—

Vouloir, ne pouvoir goûter la musique qu'en promiscuité d'un sujet à paroles est aussi faux, misérable et profanateur que si on ne pouvait ni voulait le faire qu'en ce *vice versa* de ne goûter de littérature que par la musique. C'est là le double et damnable cas du grand hérésiarque Richard Wagner.

—

Il est triste d'être le peuple le plus gai de l'univers pour appeler les Beaux-Arts, la Musique surtout, des Arts d'*agrément*. N'est-ce pas un Français, quelque abbé je crois, qui a mis la Bible en quatrains ? Quel autre nous fera accepter Palestrina, Marcello, Bach, ces pères de la Religion musicale, en les utilisant comme quadrilles ?...

—

« La Légende » veut s'occuper plus particulièrement des peintres et des dessinateurs ; mais les sculpteurs et les architectes, les poètes et les musiciens ne relèvent pas moins de son domaine de l'Art en général. C'est pourquoi les deux figures suivantes, celle d'un musicien et musicologue célèbre et celle d'un menuisier chanteur (ne dirait-on pas *minnesânger?*) qui s'avouait lui-même incomparable, ne sauraient lui être indifférentes. Les voici en un dialogue resté historique dans le pays. La scène se passe *en* Avignon, à la date précise de 1818. Bien fâcheusement, il est regrettable qu'elle ne puisse être ici racontée dans sa langue originale, le provençal, alors qu'elle mériterait ainsi de prendre place dans une Anthologie félibréenne. J'y désigne, à tour de rôle, par B. et A., les deux acteurs principaux, Castil-Blaze et Arman.

B. — Bonjour, monsieur Arman. J'aurais besoin d'une caisse de 14 pouces de long sur 9 1|2 de large et 4 de haut. Mais il me la faudrait tout de suite.

A. — Monsieur (d'une voix très particulière et avec quel *assent !*), vous aurez ça ce soir.

B. — Ah ! monsieur Arman, quelle belle voix de haute-contre !

A. — Oui, monsieur, la voix est belle, je suis forcé d'en convenir.

B. — Vous deviez attaquer ferme l'*Amen* de Lalande où se trouve ce fameux contre-sol ut.

A. — Mieux que Muraire (célébrité locale du passé), beaucoup mieux ; on me l'a dit cent fois, surtout les connaisseurs qui l'avaient souvent entendu, comme MM. de Cannillac, Collignon, etc.

B. — Et vous le feriez résonner encore comme un tonnerre dans l'air.

A. — Peut-être bien... peut-être non. Je ne me risquerais pas. Le *la* ne me pèse pas une once, *b-fa-si* non plus; mais si nous parlons de *c-sol-ut*, je tire ma mise.

B. — Vous avez eu là un trésor du ciel ! une source de plaisir, de bonheur et d'argent !

A. — Dites donc de plaintes, de douleurs, de déconfitures. Ah ! monsieur, vous me rappelez là tous ces malheurs !

B. — Je ne vous comprends pas.

A. — Vous l'expliquer serait trop long, long comme un écheveau de fil. Il faudrait vous conter toute une histoire, tout un roman.

B. — Mais ça me va : je n'aime rien tant que les romans. Allons ! pour voir. Je me plante sur place sans plus bouger, et je vous écoute.

A. — Eh bien, monsieur, vous avez à savoir d'abord que j'étais chantre à la cathédrale, là-haut, à Notre-Dame-des-Doms, où les chanoines portaient la soutane rouge comme les cardinaux. Pourquoi ? parce que, en d'autres temps, sous l'ancien régime, bien avant la Révolution, les Papes demeuraient à Avignon. Leur palais vous le dit. Toutes les maisons qui, ainsi que la vôtre, ont une tour, étaient des habitations de cardinaux. Lorsque les Papes s'en furent, nos chanoines de Notre-Dame s'habillèrent en cardinaux pour se donner un air de princes de l'Eglise. Et d'ailleurs je ne vous le cache pas, les soutanes rouges flattaient l'œil, faisaient bien dans une procession. Je chantais donc à Notre-Dame tous ces beaux motets de Lalande, de Campra, de Mondonville, de Carissimi ; et je les chantais d'une telle façon que les hommes ne pouvaient pas me souffrir ; mais les femmes étaient pour moi de sucre et de mélisse. A peine avais-je ouvert le bec que tous ces jolis visages se tournaient du côté de la Tribune des musiciens. On ne voyait que des cous tors ; bref ! toutes les femmes m'aspiraient, soupiraient comme des soufflets d'orgue et finissaient par faire les yeux de carpe bouillie, se passionnant ainsi à un tel point que c'en était un véritable scandale. Vous pensez bien que je ne manquais pas de jaloux ; *mé n'en garçavé* (je m'en fichais pas mal). Je m'épanouissais et faisais la roue comme un paon. Cela allait pourtant si grand train que l'archevêque s'en formalisa, et pour rétablir l'ordre et la modestie dans le temple du Seigneur, il m'envoya son chef de chapitre (*capiscôu*). Mais je me savais blanc comme neige, et je montai à la cathédrale. — « Moussu Arman, me

dit-il (*textuel*), z'ei dé graves réproces à vous feire dé la part dé Monseigneur. Les çants dé l'Eglise doivent être dits avec une pompe mazestueuse, avec onction. Il é éndécent dé sé passionner sur *Confitemini Domino quoniam bonus*, sur *Kyrie eleyson*, comme s'il s'azissait d'une roumance, d'une brunette ou d'ün eir d'opéra.— « Monsieur le Capiscol, lui-dis-je, moi je chante comme je sens ; et je continuai à chanter avec autant d'expression et d'abandon (*leisse-m'esta*). Je vous demande un peu si, pour plaire à quelques vieilles perruques de chanoines, je pouvais, moi, crever le cœur de mes petits anges (*angélettes*) si joliettes ! Aussi « mis-je à main « de plus belle.

Un matin que j'avais encore mieux chanté que jamais, à la sortie les compliments me pleuvaient de tous côtés et de toutes parts. Les salutations (*salamalés*) me barraient le parvis et l'escalier. Or, quand tout le monde eut défilé après en avoir fini de me saluer de la main ou bien d'un coup d'œil ou mieux encore d'un mot gracieux, un bel homme, un franciman, qui semblait m'écouter encore, en faisant *cabot* comme à un marquis, me dit : « Monsieur Arman (il savait mon nom !) monsieur Arman que ze suis ençanté de ne vous avoir entendu qu'ozourd'hui ! — Et pourquoi ? lui dis-je. — Si z'aveis su que la ville d'Avignon possédât ün çantur de votre force, gouvernant une aussi belle voix, ze serais allé donner mes représentations à Aix, à Tarascon, à Carpentras plutôt que de m'arreter en Avignon. Heureusement z'ei feit hier ma cloture et ze vous réponds qu'elle sera définitive. » Je vous ai dit que c'était un bel homme ; j'ajouterai qu'il était avantageux comme un baron, bien râblé comme un

pin, gaillard comme une épée. Tout cela n'est rien ; vous serez abasourdi lorsque je vous dirai son nom : c'était Chateauneuf, le fameux Chateauneuf, première haute-contre de l'Académie royale de musique, ce qui est, autrement dit, le Grand Opéra ! Chateauneuf, qui nous avait joué *Didon*, *Orphée et Urydice*, *Fugénie en Aulide*, *Fugénie en Tauride* et tous ces beaux opéras qui feraient tirer la langue à tous les incapables (*foutralas*) des ouvrages d'aujourd'hui.... Enfin, Chateauneuf me dit : « Monsieur Arman combien que vous gagnez ? — Deux cent cinquante livres. — Par mois ? — Non, par an. — Pas possible : une haute-contre glorieuse deux cent cinquante livres ! C'est un meurtre, une infamie ! S'il vous pleit de venir avec moi, ze vous promets un engagement de six mille livres à l'Académie royale de musique (ce qui est le Grand Opéra, je me suis fait déjà l'honneur de vous le dire), et si vous feites des progrés, on ogmentera vos appointements. » On va donc les augmenter tous les jours : je me connais moi, je me connais, lui dis-je.

Il voulait me faire débuter par le rôle de Crispin dans *Le devin du village*, vous savez bien, ce berger de la Nativité qui est habillé d'un vêtement de satin avec tant de rubans, en bas de soie, en escarpins. Drôle de berger ! Je n'ai jamais rencontré son pareil de Montdevergues à Frigolet (établissement d'aliénés et couvent de Prémontrés). Nos gardeurs de brebis ne sont pas aussi bien attifés, mais, non plus, ne chantent pas comme moi « *Non, non Coleuse n'est point trompette.* » Dieu me pardonne ! Voilà que je prends le chemin par fausse traverse ; ce n'est pas cela.... tout-à-l'heure

j'y suis : « *Non, non Colette n'est point trompeuse, qu'elle m'a donné sa foi.* » C'est égal, Crispin, un pâtre ! ne m'agréait pas trop. Parlez-moi de me faire entendre dans les paladins, les rois, les dieux, les demi-dieux, les tonnerres de dieux ; c'est là que je voulais briller. J'aurais volontiers choisi Atys pour mon début. Là j'eusse fait tourner les jambes en l'air, celles des femmes surtout, si je leur avais dit « *Zurons de nous aimer toujours, de vivre et de mourir ensembleu.* » Et puis, tiré de l'Opéra d'*Ernélinde*, par Philidor,

Né dans un camp parmi les armes,
Je connais peu l'art des amants;
Et mon cœur qu'enflamment vos charmes
N'a de l'Amour connu encor que les tourments.

Tous les auditeurs en étaient bouleversés. A ceux qui étaient le plus proches je leur tirais des larmes jusque du fond des talons, même en chantant des duos avec le vieux Ravoux, qui tenait l'emploi de ma *Sangaride* : un marchand de sabots, de soufflets, de cuillers, et dont l'échine ressemblait à celle d'un chameau. Quelle nymphe ! Il y avait de quoi s'espouffer. Eh bien, la force de mon pouvoir, ma grâce, ma chaleur dominaient tout le monde, et vous voyiez un chacun bouche béante comme un lézard baille au soleil.

Dans ce que m'avait dit d'agréable ce brave Chateauneuf, une seule chose me tintait dans l'oreille, je ne vous le cacherai pas, c'étaient les six mille francs. Tout en causant, je faisais mon compte, et quand, après avoir bien calculé, je trouvai, je fus sûr que l'on me donnerait cinq cents frans par mois, tout affolé je m'écriai : « Ah ! messieurs les canonges, recevez mes adieux ! Capiscols,

archevêque, vous pouvez aller *manger un viédaze* (pour : aller au diable). » Je n'achevai pourtant pas de cette manière ; mais en disant seulement serviteur de tout mon cœur. J'étais trop près du clocher pour envoyer à grands cris mon archevêque manger un viédaze. Si le bon Dieu m'eut montré miracle, la grosse cloche m'écrasait. Mais je me mis à sauter les escaliers quatre à quatre. Je fichai mon camp au galop ; dansant, courant, battant des mains, sifflant : j'étais déjà comédien... Six mille francs ! Le Grand Opéra ! Vivat lou Grand Opéra ! Je ressemblais, tonnerre de Dieu ! à un échappé de l'Official (tribunal de juridiction ecclésiastique).

J'entre à la maison et y trouve qui ? mon oncle l'abbé. « Coquin, me dit-il, tu veux être comédien, hérétique, excommunié ! Tu veux déserter l'Eglise et te faire ennemi de notre sainte Loi ? Si cela est ainsi, tu sais que j'ai un pré aux *Sept Douleurs* affermé six écus ; ma vigne de Morières qui nous fait boire toute l'année ; ma garrigue (*armas*) de Montfavet où il ne pousse que du chiendent, mais si la prise d'eau s'exécute nous sèmerons du jardinage potager ; j'ai ma maison que j'habite, mais qui pourrait bien se louer six écus. Eh bien ! coquin, misérable, gibier de Belzébuth, si tu t'engages comédien, je donne tout cela à l'hôpital Sainte-Marthe que M. de Rascas a fait bâtir à la porte Saint-Lazare. »

— Donnez, mon oncle, donnez ; je m'en fiche ! Tout cela ensemble ne vaut pas ce que je gagnerai en une seule année ; et même que, si l'on m'augmente, je puis vous servir une pension.

— Je ne veux pas de ton argent du diable. *Vade retro Satanas* ! Vite à l'enfer tout ouvert !

Mon oncle l'abbé parti, je vis arriver ma tante Babélet (diminutif de *Babeou* ou Isabeau). Ce nom, Babélet, vous porte à croire sans doute qu'il s'agit ici d'une mignonne petite personne, une sorte d'enfant qu'il faut chercher entre ses mollets. Pas du tout ! Il faut relever la tête, si vous voulez écouter parler ce long sarment (*gaveou*) de soixante-dix ans et qui a sur les joues, comme rides, deux F de contrebasse. Y a-t-il du sens commun à appeler Babélet une telle grande sempiternelle, je vous le demande ? C'est *Babélasse* qu'il faudrait dire... Quoi qu'il en soit, la tante me parla ainsi : « Je n'ai, moi, ni vigne, ni prés, ni garrigues, ni maisons ; mais, Dieu soit béni ! j'ai une grande armoire (*garde-raoube*) pleine comme un œuf. Il y a là de quoi ? de tout : beaucoup de linge tout lessivé ; mon déshabillé en popeline, mes dentelles, ma croix à la Jeannette, mes boucles d'oreilles et mes anneaux en diamants ; là se trouvent des couverts d'argent, dont trois à filets. — Que le père Bonaventure vous a donnés. — Allons ! langue de vipère... Là est encore un sucrier, en verre seulement, mais j'y tiens. Là il y a pas mal d'écus de six francs et quelques roussets (pièces d'or). Je t'en ai assez dit, malandrin. Eh bien, si tu te fais comédien, tout cela ira aux religieuses du « Verbe incarné ». C'est à peu près promis à la supérieure, sœur Scholastique. »

Ma tante, répondis-je, je viens d'inviter mon oncle d'aller manger un viédaze : courez vite pour voir s'il n'a pas tout achevé.

Aprés ma tante, je vois venir ma mère, ma mère toute en larmes ! (Ils s'étaient donné le mot). Oui, cette sainte mère du bon Dieu pleurait comme une Madeleine. Elle se jette par terre, me baise les

pieds, me baise les mains, embrasse les genoux, et me dit d'un ton qui aurait fendu les cailloux du Mont-Ventoux et de la Crau : « Mon bel enfant, n'eis pas pur que ze te desherite ; si ze leisse quatre *patas* (la plus petite des monnaies papales) y en aura plutôt cinq que trois pour toi ; meis si tu te feis coumédien, si ze te vois einsi glisser (*resquia*) dans l'Enfer, si tu m'inflizes ce crève-cœur, z'en mourei de douleur ! »

Eh bien ! mère... je ne ferai que votre volonté. Telle fut, telle ne devait qu'être ma réponse. Mais, puis-je vous le cacher ? j'eusse diantrement aimé la belle et joyeuse vie (*vidasse*) à laquelle il me fallait ainsi renoncer à tout jamais !

Je crois bonne ma petite histoire ; et si elle ne paraît pas telle ici, je croirai encore que c'est seulement par faute de la plume provençale de Castil-Blaze ou de celle française d'un Paul Arène ou d'un Alphonse Daudet.

—

Ce qu'un vain peuple pense. — Castil-Blaze passait à Montpellier l'hiver de 1840, pour y terminer la partition de son opéra de *Belzébuth*, qui y fut parfaitement monté et accueilli. L'intérêt du monde artistique local en était dûment excité, et nombre de personnes voulurent être présentées au célèbre musicien et critique des *Débats*. Mais l'une d'elles, inassouvie, ne cessait de répéter combien surtout elle eût été curieuse de voir l'homme à l'œuvre même dans la retraite et le travail du huis-clos : se l'imaginant volontiers, au cours de la nuit, dans des poses et avec une physionomie des plus surnaturellement inspirées, analogues ou supérieures à celles d'un Volney et d'un Château-

briand *représentés* en frontispice de volume des *Ruines* et de l'*Itinéraire*; c'est-à-dire tantôt plongé, abîmé dans le rêve; tantôt allant et venant, invoquant la Muse, qui apparaît comme une Sainte-Vierge de Lourdes; criblant le piano d'improvisations et couvrant le papier de notes; en un mot exceptionnel, unique à contempler ainsi !

Je rapportai en riant la chose à Castil-Blaze : « *Oh ! ana*, fit-il sérieusement dans notre langue provençale, *foou pas pléséntа : qué tan bèn siéou aqui à proun m'estréipa la lévade !* (Oh ! allez, il ne faut pas plaisanter : qu'aussi bien je suis là à me déchirer la fressure !)

Gustave Doré, que je disais à lui-même être l'objet de suppositions semblables pendant qu'il exécutait, par exemple, ses illustrations du Dante, me répondit avec un dicton français, dont l'énergie rabelaisienne ne saurait être rapportée ici et fait un bien singulier contraste avec le sujet mystique qu'il traitait.

—

Boutade. — La fille du colonel Chantron, en Avignon, possédait une voix et un instinct musical des plus rares et que l'on voulut soumettre à l'appréciation très compétente de Castil-Blaze. Celui-ci était ravi.

« Alors, dit le père, je vais vite lui donner un professeur de chant.

— Un professeur ! s'écrie furieusement le musicien-critique, lequel avait en sainte horreur tout genre d'éducation pédagogique, faites-lui donner plutôt des leçons de trombonne ?

—

Adolphe Hesse. — L'église de Saint-Eustache à Paris venait de se payer, exécutées par la maison Callinet, rivale de celle Cavaillé-Coll, les plus belles orgues de la capitale à cette époque. Leur inauguration voulant être des plus solennelles et mémorables, on fit appel à tous les organistes éminents de France, de Navarre et de l'étranger. Dans le monde entier Adolphe Hesse, de Breslau je crois, occupait incontestablement le premier rang, au moins en réputation. Il fallut absolument l'avoir. Des négociations furent donc ouvertes. On jeta le pont d'or de toutes les facilités. Danjou, le maître de chapelle même de la paroisse, promit une apothéose, offrit sa pleine hospitalité, et l'homme arriva. Dès le débotté s'imposait le désir de son portrait dessiné et lithographié — la photographie n'en était alors qu'au daguéréotype — pour être répandu de un à deux milliers d'exemplaires. Comme bien ou mal mais surtout étant sous la main, je remplissais les conditions pressantes, je fus chargé de la chose... Hesse offrait un vrai type national : assez fort, la tête ronde, charnue, blafarde, aux yeux clignotants ; ensemble après tout de physique assez en rapport avec le côté ecclésiastique de l'emploi. De plus il ne parlait ni comprenait un seul mot de français, et *vice versa* de ma part pour l'allemand. Mais nous avions un interprête suffisant : l'archéologue antiquaire et éditeur Didron, et la conversation ne chôma pas. Pour « faire sourire » mon modèle je lui dis qu'il m'était arrivé, déjà depuis l'âge de douze ans, d'accompagner des offices, jouer des offertoires à l'église de ma ville natale et autres. Ceci donna quelque valeur de fond lorsque, content de sa ressemblance,

il demanda qu'est-ce qu'il pourrait faire pour me remercier. « Vouloir bien jouer là, dis-je, sur le présent piano à pédalier, quelques phrases d'improvisations ou de vos œuvres écrites ; » ce qu'il fit volontiers et où je pus constater le style le plus orthodoxe et intransigeant du genre : rien, donc, de Lefébure-Wely. Il m'était ainsi donné, quoique dans des conditions de portion congruë, de l'entendre le premier à Paris.

La séance d'inauguration, à laquelle contribuèrent naturellement des chœurs et soli de premier ordre, fut une des grandes fêtes de l'Art dans sa plus haute et plus noble spécialité.

. . . . . Très peu de temps après, le conducteur de travaux de la manufacture Callinet étant venu faire dans l'instrument, son chef-d'œuvre, l'inspection habituelle une bougie à la main ! la laissa choir dans cette forêt de tringles, de madriers et de tuyaux de plomb. Tout prit feu, flamba et s'abîma en un instant comme une simple boîte d'alumettes écrasées, mais heureusement n'ayant pu que lécher de ses tourbillons destructeurs les voûtes et les parois du monument entier.

—

X..., amateur musicastre, compose une messe de *Requiem* à la mémoire de Meyerber, et parvient à la faire indiscrètement apprécier par un maître bien connu, qui en porta ni plus ni moins ce jugement : « Quel dommage, Monsieur, que ce ne soit pas vous qui êtes mort et Meyerber qui a écrit la messe ! »

—

Contemptio summa. — Le petit professeur de musique X..., de la petite ville de C..., dont les habitants possèdent bien particulièrement l'heureuse humeur d'être contents d'eux-mêmes en tout et partout, vint, pour la première fois, visiter Paris vers son âge de soixante ans. La colonie de parents et amis qu'il y avait, comptant se réjouir de voir, à tout propos, ses émerveillements de provincial et ses excès de satisfaction d'artiste, voulut au plus tôt le conduire entendre une représentation de *Guillaume Tell* à l'Opéra. Il fut placé au centre du groupe, dont tous les yeux, des premières aux dernières notes de la fameuse *Ouverture*, ne le quittaient pas. — Eh bien ? demande-t-on, au moment ou la salle entière enthousiasmée applaudissait à tout rompre ; eh bien ! qu'en dis-tu, qu'en dites-vous, hein ? A quoi il répond tout uniment : « *Quteis pouars* ! » (Quels cochons !) La dose de mécompte, de pitié, de dégoût, de mépris, de haut dédain, de flegme inénarrables contenue à la fois dans ces deux mots, *Quteis pouars*, n'est possible à toute bien comprendre que pour des oreilles provençales.

C... — M. Farel, le grand propriétaire du domaine de Lavalette, près Montpellier, me pria, de passage à Paris, de le guider dans quelques achats artistiques en estampes et bronzes. Je pensai à l'adresser excellemment à la Calcographie du Louvre et aux maisons Barbedienne et Peyrol, où, de plus, je jouissais d'amicales références personnelles. Afin de disposer, au besoin, d'un temps de plein après-midi, Farel me donna rendez-vous à déjeûner ensemble dans son hôtel, et de là partir en voiture.—

Je trouvai, à table, un troisième convive : homme entre les deux âges, de personne assez ordinaire, à favoris rossiniens, mais de façons aimablement ouvertes, familières même avec notre hôte, sans doute un vieil ami, qui le nomma, en nous présentant, d'un nom que j'entendis trop négligemment peu ou mal. — On causa... de quoi ne causa-t-on pas ? de tout et de rien, comme le plus souvent ; et il en fut ainsi pendant les trois heures suivantes de courses et séances de choix et aux achats, car le trio des déjeûneurs ne s'était plus séparé. — Le lendemain seulement, revoyant Farel, j'en appris nettement avoir eu affaire, la veille, al signor CARAFA de Colobrano, membre de l'Institut, où il succéda à Lesueur, professeur au Conservatoire et directeur du Gymnase militaire, auteur de vingt opéras acclamés en Italie, entre autres du *Masaniello*, écrit à la date de 1827 et bien connu en France, qui est d'origine à la *Muette de Portici* d'Auber ce que sont le *Don César* de Dennery et le *Gringoire* de Banville à *Ruy-Blas* et à *Notre-Dame-de-Paris* de Hugo.

—

Reber. — Assistait assidûment aux séances musicales que donnait chez lui, avec le concours d'artistes amis de premier ordre, le violoniste Dien. Là, dans ce milieu à la fois sérieux et familier dont il était le patron, on l'aimait et l'honorait en exécutant plus et mieux que partout ailleurs sa charmante musique de chambre et ses mélodies. On y entendait habituellement Saint-Saëns, Madame Fuchs, Fauré, l'alto Trombetta, le violoncelliste Lasserre, Auzende, Pierné, Vidal, et rencontrait, parmi les auditeurs de la première heure, Ravaisson, Bourgault-Ducoudray, Madame Blanchecotte,

Lhermitte, Jean Aicard. — Je revois encore Reber avec sa figure couronnée de cheveux blancs légèrement bouclés, l'ensemble de sa personne pittoresquement si distinguée et sa tenue modeste, assis dans la salle à manger, utilisée en sorte d'antichambre et où je me trouvais à ses côtés sur le même banc, alors que le premier violon, le pianiste le chanteur ou la chanteuse venaient demander quelque conseil relatif à l'interprétation de ses œuvres, et que lui-même les faisait appeler, après chaque morceau, pour leur adresser des compliments et effusions de reconnaissance. Il avait écouté la tête penchée sur la poitrine, les yeux clos comme un dormeur, tout immobile, puis, dans les intermèdes, déployant pour assister un rhume chronique quelque vaste mouchoir d'Alsace à carreaux de couleur. — Peu pianiste de ses doigts, suivant l'agrément du pianophobe Reyer, il n'en admirait au contraire que davantage la virtuosité et la mémoire stupéfiante sur cet instrument d'un Saint-Saëns par exemple, — qui devait lui succéder à l'Institut, — vous y faisant défiler intégralement par cœur et au choix n'importe quelle fugue de Bach et quelle sonate de Beethoven... Bref, combien tout cela, de Reber et de son entourage, du portrait et du cadre si l'on veut, me reste par le souvenir une aimable vision !

—

Gouvy. — Ce véritable et charmant compositeur-musicien, dont les œuvres sont bien appréciées des connaisseurs, et leur exécution figure en France et en Allemagne aux programmes de choix, a résidé modestement membre correspondant de l'Institut, auquel il a légué la fondation d'un prix, loin des

centres importants, sur l'extrême frontière de l'Est, à Coffontaine. Tempérament d'artiste moyen et homme de philosophie pratique simple, s'il n'a pas goûté aux plus glorieux succès du génie, il n'aura pas, au moins, été enfiévré de ses agitations ni surtout supplicié de ses martyres. Certes, par cela même, Mozart, Beethoven, Weber, Schumann sont doublement grands et adorables, mais peu enviables comme bonheur. Plus heureux est-on sans doute de n'avoir qu'à les comprendre et en jouir. — Venu à Paris, entre autres de ses rares visites, — plus fréquentes peut-être en Allemagne, — pour y entendre, chez Pasdeloup, une de ses symphonies et de sa musique de chambre dans divers concerts, Gouvy voulut me voir et monta à mon atelier, cinquième étage s.v.p. Nous ne nous connaissions encore que par sa correspondance avec mon frère et des relations d'amis communs. Il parut rencontrer agréablement, sur le pupitre même de mon piano, sa si jolie et du reste très répandue « Sérénade » à quatre mains... Je parlai naturellement, en estime et vive sympathie, de tout ce que je connaissais et savais de lui, — par Emile Michel pour la majeure partie, — mais m'en tins là, le voyant cette première fois et pensant discrètement, pudiquement dirai-je, ne pas devoir débuter par le soumettre à contribution personnelle de son talent. Eh bien ! il fut, étonné, désobligé, s'en plaindre ainsi à Stéphen Heller m'en adressant lui-même ses propres reproches : « Voilà un singulier garçon qui me comble de compliments, paraît sincèrement aimer ce que je produis et qui, devant un piano là ouvert sous les mains, ne me demande pas de lui en rien jouer ! »... J'avais oublié, par le fait, que tout ar-

tiste est plus ou moins semblable à toute femme, dont la coquetterie au moins, de fond ou de forme, se trouvera blessée d'une admiration trop purement platonique. C'est par cas analogue que mon ami Aug. B... avait fini par se brouiller avec le haut et très puissant personnage comte de Morny, à force de *ne lui rien demander*.

—

Son io. — Me trouvant chez le sculpteur O..., ancien prix de Rome, il me racontait, en souvenir de la Villa-Médicis, qu'on y était convenu, entre intimes, d'une certaine manière, particulière à chacun, de se faire ouvrir la porte l'un de l'autre : usage qu'ils avaient toujours conservé.

Ce disant, voilà qu'on frappe à la sienne même avec un tapotement de doigts singulièrement scandé, rhythmé, comme exprimant toute une période musicale.

« Tiens ! ce brave ami, s'écrie-t-il en accourant : vous allez avoir l'honneur de voir Ambroise Thomas. » Il ouvre et me présente. C'était bien l'illustre auteur de *Mignon* et d'*Hamlet*, qui avait tambouriné son laisser-passer avec le début de la symphonie en *ré* de Beethoven.

—

Un bourgeois. — Le musicien P... raconte la visite saugrenue, sollicitée d'ailleurs en toutes formes, qu'il reçut d'un étranger, dont la prétendue passion pour tous les beaux-arts était surtout curieuse des artistes célèbres par leur plus d'autorité pratique. « Ayant déjà, dit-il, *vu* peindre Carolus Duran, modeler Falguière, graver Waltner, étudier un rôle à Sarah Bernhardt, improviser des vers par de Banville, etc., je désirerais vivement, cher

maître, vous *voir composer* de la musique. » P... s'amusa quelque temps, on peut penser, du genre de bêtise de notre original, puis, le laissant indéfiniment causer, finit par s'endormir... à ronfler !... une musique comme une autre à tout prendre.

—

Divers journaux ont parlé, au cours de deux ans, d'une importante amélioration, d'une véritable découverte appliquée par un M. Laprévotte luthier, demeurant à Paris rue Saint-Benoît, à la construction des intruments à cordes. Il s'agissait de la disposition du bois de la table des dits instruments dans un autre sens que celui usité. Cette simple modification toute logique, un rien en soi, beaucoup comme révolution opérée, le violoniste Briard, premier prix du Conservatoire, expert donc s'il en fut, s'en était, dès le début et violon en main, constitué le promoteur enthousiaste, l'apôtre dévoué ; et c'est sur ce même violon que le correspondant du *Conciliateur vauclusien* avait fortement joué de la trompette en l'honneur de l'ouvrier, de l'instrument et du virtuose.

A quelque heure -extramatinale ou extra-attardée qu'on passât rue Saint-Benoît, Laprévotte montrait derrière la vitrine de sa devanture, élevée récemment de l'aspect d'une primitive échoppe à celui de boutique ou magasin, son crâne non moins dénudé et reluisant que le dos des violons, altos, violoncelles et guitares pittoresquement étalés en fouillis. Notre inventeur, souvent en proie à la misère et à mille déceptions, mais féru et rayonnant de l'amour de son art à la veille de lui donner un trône et des trésors, allait, venait, marmottait, *bouzillait* à peu près tout seul du matin au

soir et parfois du soir au matin, ayant fini par lasser de son lyrisme didactique à jet continu jusqu'à la plus habituelle des pratiques et à la plus amicale des connaissances. Il s'était d'abord confié aux artistes, dont quelques-uns achetèrent de ses instruments sans les payer, et d'autres les empruntèrent sans plus les rendre ; ensuite il s'était adressé à l'Institut, aux commissions, aux notabilités, aux jurys plus ou moins spéciaux, qui, sinon pour un jugement et un rapport officiels, renvoyaient périodiquement à huitaine, c'est-à-dire aux calendes, l'objet de ses sollicitations et de leurs plus chaudes promesses ; puis il avait imploré les journalistes, chroniqueurs, feuilletonistes et entre-filetteurs qui, les uns, surexcitèrent démesurément son amour-propre et son ambition par la faconde et les paillettes de style de leurs tartines, les autres l'exaspérèrent non moins par le procédé contraire d'un laconisme d'annonce marchande pure et simple ; enfin, il en était venu à se rabattre sur le voisin, le passant, le plus simple acheteur d'une chanterelle ou d'un bâton de colophane, auquel il ne permettait pas même le temps de sortir sa monnaie de paiement, mais prenait celui de l'écouter indéfiniment...

Or, c'était à qui proclamerait, en sortant, ce noble artisan plein de génie et promis au succès ; mais deux pas plus loin on disait le brave homme simplement gros d'une souris ; celui-ci a signalé même une *araignée au plafond* du bonhomme ; celui-là accuse chez le pauvre diable, en plus ou moins grande quantité, la fréquence de l'absinthe et de la bière ! Quoi qu'il en fut et quoi qu'on en dit, il devenait flagrant que Laprévotte se débattait de la

tête aux pieds, chose terrible, impossible, mortelle pour tout être comme pour tout élément, dans un vide quelconque : celui, sans doute, d'un point de jonction social ; car, si ce n'était l'inanité de ses recherches et trouvailles en elles-mêmes, c'était au moins celle de leurs résultats à faire accepter.

Rien, dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, n'est viable, réduit à la limite absolue de son propre orbite, privé d'absorbants comme de réflecteurs extérieurs : en un mot hors d'un courant avec l'ensemble contemporain des choses et des hommes. Pour que la pensée pure, les idées puissent s'exprimer, c'est-à-dire fonctionner, il leur faut se formuler dans le dictionnaire et la grammaire d'une langue scientifiquement constituée, et y prendre en quelque sorte une existence plastique. Pour que la dent d'une roue d'engrenage puisse engrener, c'est-à-dire fonctionner dans sa raison et sa loi naturelles, il lui faut le contact d'une autre dent adéquate. Le supplice de la surdité, ce vide du son, auquel ont été condamnées les dernières années de Beethoven, explique ses douleurs mentales encore plus qu'il n'établit certaines aberrations musicales. Laissez l'auteur de la *Légende des siècles* porter son œuvre dans le cerveau sans le dégagement successif et radical au jour le jour, sur le papier du manuscrit et dans le livre universel ; c'est à dire supprimez la communication de ce cerveau avec le cerveau de l'humanité entière, et l'âme et le poète, et l'intelligence et l'homme y succomberont. Ce vide pour le point d'appui que réclament tant d'Archimèdes pour soulever leur monde, plus hautement symbolisé aussi par la lutte avec l'ange du rêve biblique de Jacob, c'est la grandeur et c'est

l'écueil à la fois ridicule et sublime où risque de sombrer toute organisation lancée à pleines voiles dans l'aventure de la perfection et de l'idéal... Revenons au luthier de la rue St-Benoît : *maximus in minimis*. Laprévotte, qu'on ne voyait plus chez lui, où l'a remplacé un revendeur de meubles, fut enfermé, et n'y survécut que peu, à l'hospice des infirmes, des vieillards et des aliénés pauvres de Bicêtre.

—

Pages d'une Biographie. — Voici comment je fis la connaissance de Mendelssohn, me raconte J. B. L.... Lors de mon second voyage en Allemagne, arrivé à Francfort, ma première visite, nécessairement et heureusement très empressée, fut chez l'éditeur-compositeur bien connu André, dont le magasin était le rendez-vous habituel de tous les artistes et dilettanti musiciens du pays auxquels j'étais déjà connu aussi. En entrant, j'en trouvai une réunion qui me firent très bon accueil et poussèrent à mon adresse cette exclamation : « Ah ! vous venez trop tard : il y a dix jours que nous sommes ici sous le charme de la présence de Mendelssohn, qui va quitter Francfort dans une heure. » A cette nouvelle, n'eussé-je dû voir l'illustre maître que montant en voiture, je courus à la maison de sa belle-mère où il logeait, et lorsque la domestique m'ouvrit la porte et m'apprit que le maître était à la maison, mais qu'il allait partir, je remis mon album de poche à cette domestique, la priant de le lui porter et de lui dire que l'auteur des dessins de cet album désirait le voir.

La commission eut un prompt et heureux résultat. Mendelssohn vint à moi, dans toute la fine

amabilité de sa personne. Je lui parlai de ses diverses compositions et de celles de Séb-Bach, pour lesquelles je savais son admiration ; et à tout moment il disait : « Comment, vous connaissez cela, et vous faites des dessins comme ceux que je viens de voir dans votre album ! J'allais partir, eh bien, je ne pars pas ! Vous me donnerez des leçons de dessin et je vous ferai de la musique. » Ce pacte accepté, comme l'on doit penser, avec une joie indicible de ma part, parut l'être de la sienne avec une entière satisfaction.

Pendant la dizaine de jours qu'il fut mis en exercice, avant de procéder à une leçon ou à une correction d'un dessin du grand musicien, nous convenions, moitié riant bien entendu, des morceaux à exécuter ; et je puis affirmer que Mendelssohn se montrait très généreux et qu'il n'acceptait qu'avec peine la réduction que je lui offrais, crainte de le fatiguer. Je citerai, à cet égard, le fait suivant :

Un jour, comme paiement de l'exécution d'un ciel à l'aquarelle avec mes moyens qu'il taxait de *grande virtuosité,* il fut convenu qu'il exécuterait plusieurs des *Fugues* et *Préludes* avec pédale obligée de Séb-Bach, sur l'orgue de l'église de Sainte-Catherine, mis à sa disposition. Il était dix heures du soir, plusieurs des morceaux désignés dans le marché conclu avaient été exécutés, et soit que je me sentisse suffisamment payé, soit que la prolongation de la séance me parut trop fatiguante, je dis à Mendelssohn que je le tenais quitte ; ce qu'il ne voulait pas d'abord accepter. « Eh bien ! fit-il, je vous dois encore deux fugues avec leurs préludes ; je vous jouerai le prélude de la deuxième fugue et la quatrième sans son prélude... » ce qui fut fait à

la satisfaction commune. A mes leçons de dessin correspondaient journellement des exécutions musicales sur le piano. Mendelssohn avait la mémoire pleine ou de compositions capitales de Bach et de Beethoven ou d'œuvres très intéressantes, inédites alors. Nous allions au magasin André, choisissant dans les rayons et passant dans une pièce où se trouvait un piano et où, en écoutant mon illustre élève, je recevais avec bonheur le plus haut prix de mes leçons.

—

Détails de ménage et apothéose. — Il y a une soixantaine d'années, le même J. B. L... faisait un grand voyage en Allemagne au point de vue musical (à ce moment la célébrité de Richard Wagner n'était encore qu'assez locale). Il vit, à Darmstadt, le vieux Rinck ; à Francfort, Charles Hallé ; à Coblentz, le violoniste Joachims ; à Dusseldorf, Robert Schumann ; à Cologne, Ferdinand Hiller. A Leipsick, particulièrement, il eut des relations intimes et dans des circonstances des plus favorables avec Bartholdy Mendelssohn. Surtout on y célébrait un festival solennel du maître.

J. B., qui était invité en ami de la maison, pénètre le premier et très à l'avance dans la salle du *Cœcilia-Vereing*, comme un étranger amené à la prendre aussi, au milieu de ses courses et en absence de foyer, pour un lieu et une séance préparatoire de repos (*Riposto*, ajoutent à leur enseigne les *caffé* de l'Italie). Là, pendant une bonne heure, à la lueur misérable d'un quinquet, il se trouve seul avec une seule autre personne très affairée à ranger et épousseter les bancs, à retoucher les places des chaises, des pupitres, à y consolider les

bougies, à répartir et disposer certains instruments, donner un coup d'œil dernier, fureter, passer partout et tout surveiller : en un mot à faire et parfaire le service complet des préparatifs. Or, cette personne étant venue à s'approcher du voyageur à moitié endormi, qu'y reconnaît-il en costume de fête très correct et avec sa tête d'une si vive et distinguée physionomie ? le héros même de la soirée ! l'auteur de *Paulus* et de la *Symphonie romaine*, Mendelssohn !

« Comment ! c'est vous !

— Oh ! Eh! bonjour.

« A la bonne heure !

— Voilà qui est drôle, n'est-ce pas ? etc.

La rencontre de Mendelssohn, ajoute mon narrateur, n'est pas la seule que je fis à ce voyage. Ferdinand Hiller et Charles Hallé se trouvaient en même temps à Francfort, le dernier donnant un concert auquel les deux autres déjà renommés prêtèrent l'appui de leur talent pour l'exécution du concerto de Séb-Bach en *Ré mineur* et à trois pianos. J'ai, depuis lors, revu Hiller à Coblentz et Hallé à Paris ; mais je n'ai plus eu le bonheur de voir Mendelssohn qui, par une correspondance assez fréquente, me donnait des témoignages de bons souvenirs. Dans une de ses dernières lettres il m'annonçait qu'il viendrait passer quelque temps à Montpellier, que ce voyage était arrêté en famille, qu'à ce sujet, il montrait à ses enfants la carte géographique où figurent la mer, Cette, Montpellier et qu'en venant il m'apporterait le premier exemplaire de la partition de son oratorio *Elie*. Mais, hélas ! une mort subite, imprévue, anéantit tous ces projets et tous les chefs-

d'œuvre qu'on pouvait attendre de celui qui en avait déjà créé un si grand nombre de tous genres, depuis ces si charmantes « *Romances sans paroles* » jusqu'aux grandes symphonies et aux oratorios.

—

Richard Wagner. — Mais qu'est-ce que tu as donc ? Qu'est-ce que tu veux ?.... Qu'est-ce que tu viens chercher ici ? dit Gustave Doré, enfin agacé, à sa mère qui, en canezou du matin, bouleversait tout sur les tables, sur les chaises et les étagères ; ouvrait, fouillait, vidait tous les tiroirs, toutes les boîtes, retournait les coussins de canapé, dérangeant tout partout.

— Je ne puis décidément pas la retrouver, ne l'as-tu pas vue, toi ? Tu ne sais pas où diable elle a pu être fourrée... si, encore, elle n'est pas détruite ?

— Qu'est-ce donc ?

— La lettre.

— Quelle lettre ? de qui ? de quoi ?

— La lettre de Wagner, reçue hier soir.

— Eh bien, après ?

— Où il remercie et accepte notre invitation pour ce soir.

— Tu n'en as pas besoin de cette lettre.

— Si, j'en ai besoin : il y a quelque chose dedans qu'il m'est nécessaire de revoir ; et puis c'est toujours à garder, cette lettre.

— Garder ? pour quoi faire ?

— Eh ! mais comme autographe, donc.

— Ah ! oui ! les autographes, tu y tiens, toi, aux autographes ? moi non ; si j'y tenais, je m'en ferais.

Sur cette folle boutade, Mme Doré, furieuse, nous quitta, son fils, le graveur Pisan et moi, allant continuer ses recherches autre part. — L'auteur du *Tanhauser*, en cours d'études à l'Opéra, se trouvait donc à Paris et on en était très curieux. A quelques jours de là, étant donné l'ouverture du Salon, nous nous y rendîmes avec Doré, qui avait exposé *Le Dante et Virgile aux enfers sur le lac de glace* et nous nous rencontrions devant avec Wagner, en société d'un compagnon. Après les saluts de présentation, la causerie s'engage, aussitôt vive, enflammée de sa part, y joint une pantomime non moins animée. Sa tête seule, encore peu connue en France, eût déjà attiré l'attention. Je n'en pouvais détacher mon regard, pendant l'assez longue séance où nous visitâmes diverses salles, échangeant des impressions et jugements dont la passion ultra démonstrative esbrouffait les voisins. Mais ce qui dominait chez moi, c'est l'émotion d'être en contact quasi familier avec la personne de l'auteur de cet opéra de *Rienzi* que j'avais entendu une quinzaine de fois, et la pleine satisfaction de pouvoir lui en dire mon admiration, bien qu'il le répudiât en bloc.

Parcourant la Suisse, en 1868, je comptais déposer au moins ma carte chez Wagner, qui faisait de longs séjours sur les bords du lac de Lucerne ; mais il en était parti de la veille. Comme je demandais à Heller son opinion sur son illustre confrère et compatriote : « Trop méconnu pendant vingt ans, répondit-il, il est trop exalté aujourd'hui ; et ce second état de l'esprit français durera probablement ni plus ni moins de temps que le premier. » Depuis ce verdict, je suis arrivé, pour

mon compte, à lui reprocher, comme impardonnable parce que attentatoire à la souveraineté et dignité toute indépendante de chacun de ce ces deux arts, la Musique et la Littérature, d'avoir voulu consommer leur promiscuité et le servage de l'une par l'autre. Malgré lui et ce sera la punition, bien clémente encore, il ne doit rester de son œuvre que le musicien ou que le poète (le premier peut-on penser) à moins que leur inséparable dualité trop voulue ne les tue tous deux !

—

Scudo (il s'appelait de son prénom Pietro, lisez Pietre), critique musical, patenté de la *Revue des deux Mondes*, y était le Gustave Planche, le Guizot, le Vitet, fort raidi et gourmé de sa spécialité. Il y tranchait d'un ton autocrate et péremptoire qu'égalait seul son peu d'autorité, de mérite personnel, lequel, soit dit sans tirer sur le jeu de mot, ne tenait qu'à un certain *Fil de la vierge* d'une mélodie, sa seule production musicale arrivée au public. De Mozart à Cimarosa et à Rossini il ne s'écartait guère en aucune admiration ni même bienveillance pour aucuns autres musiciens : tombant, au contraire, à bras raccourcis, en toutes occasions, sur ses têtes de turcs : Ambroise Thomas, Schumann, Berlioz et Gounod plus particulièrement, ces eunuques musicaux suivant lui Pierre Scudo sans doute.

Il entre, un soir, au casino Cadet où se donnait un très important concert, ayant dû compter comme invités, au premier rang des auditeurs, l'élite des compositeurs et de la presse. Scudo, sa canne à pomme d'or en sautoir, le fin pardessus à doublure de soie gorge de pigeon sur le bras,

traverse toute la salle par l'allée centrale, jetant çà et là sur la foule émue, à droite et à gauche, le regard aristocratique et protecteur d'un cardinal-prince romain. Il cherche sa stalle, numéro en main, à travers Félicien David, Victor Massé, Littolf, Bazin, la trouve enfin et s'y laisse tomber, le regard toujours surélevé au-dessus du niveau des têtes. Lorsqu'il daigne l'abaisser, prenant sa pose de juge suprême, et se retournant vers ses voisins immédiats, entre qui se trouve-t-il comme emboîté ? Entre Thomas et Gounod ! Tableau.... ! Qui s'amusa bien ? Ambroise et Charles assurément, mais pas lui, Pierre. Cela faisait trois bonnes têtes dont Daumier eût régalé son crayon. Le pauvre homme crut d'abord sa dernière heure venue, puis, n'y pouvant tenir, se sauva avec des contorsions de diable aspergé d'eau bénite.

Je vis là pour Scudo l'expiation de son inconvenante; scandaleuse sortie de la salle Pleyel, un soir de solennel concert, au moment où Mme Clara Schumann, la grande artiste et auguste veuve du grand compositeur, après avoir joué du Bach, du Beethoven et de l'Heller, attaqua, au milieu du recueillement général, les premières mesures d'une des œuvres du nouveau maître, méprisées, insultées à tout propos par ce critique gagé.

—

Heller (Stephen). — J'ai publié de lui une quantité de lettres qui pourraient me dispenser d'en parler autrement ici. Assurément l'on ne saurait en rien peindre de mieux sinon de plus, et sur l'homme et sur le musicien. D'autre part, le volume biographique *Une vie artistique* sur mon frère J. B. LAURENS, *sa vie et ses œuvres*, raconte cu-

rieusement comment et pourquoi celui-ci fit sa connaisance et devint de son grand admirateur, son fidèle ami, *bester treu freund*. Il est pourtant difficile lorsque, comme moi, on assume l'honneur d'avoir participé à l'intimité d'une telle nature et d'une telle existence toute d'élite, communié à la source ou au foyer même de productions que le parcimonieux Fétis a pu qualifier de supérieures, sous certains rapports, à celles de Chopin, il n'est pas, dirai-je plus, permis de ne pas les rappeler une nouvelle fois en toutes occasions : alors surtout que l'homme est disparu, a fini isolé, aveugle et miséreux. Tel l'ai-je péniblement contemplé dans de dernières visites cité Malesherbes, où il m'accueillait avec une affection des plus vivement exprimées, dépensant encore, au cours de longues conversations, la substance de sa philosophie d'art, la distinction lettrée de son esprit et retrouvant même soudain quelques éclairs de gaîté d'antan.

—

Une abdication. — Toute une honorable existence, plus de cinquante ans à exercer l'emploi de premier-second violon au théâtre de Nîmes, conclut et se termina pitoyablement à ceci. Après avoir passé de Grétry à Dalayrac, de Nicolo à Boïeldieu et à Auber, on était arrivé de Hérold à Rossini et continuait d'Halévy à Meyerber. Notre modeste artiste, à travers cette succession progressive, c'est-à-dire ces développements et complications au jour le jour de notes et de styles musicaux, avait dû avaler bien des couleuvres ! Ses goûts, ses habitudes, sa routine, ses regrets du passé, augmentés ainsi de ses répulsions et irritations du présent (et il n'était pourtant pas encore question de « l'ave-

nir » de Wagner!) avaient atteint un degré de dernier période de souffrances chroniques.... Mais voici encore, de plus fort en trop fort, qu'il trouve un jour, sur son respectable pupitre, en mise à l'étude, sa partie de l'opéra-comique *L'Etoile du Nord*, œuvre magistralement mais particulièrement hérissée de recherches, d'aventures et de difficultés de composition et d'exécution de toutes sortes. Aussi, dès l'essai forcément cacophonique des premières mesures, la tête et l'humeur du pauvre homme n'y tinrent pas. C'était pour lui comme l'abomination de la désolation, la fin du monde, en un mot la chose impossible ! Et alors on le vit et l'entendit, à la fois accablé et furieux, déposer son instrument, le couchant *in extremis* dans l'étui, et dire à haute voix de la nouvelle partition et de son illustre auteur : « *Qu'aquéou couyoun qué la fa lou dzogué!* (Que cet... animal qui a fait cela le joue lui-même !)

—

Gounod. — Ma première audition de sa musique fut aux concerts de la Société dite de Ste-Cécile, rue de la Chaussée-d'Antin, par lesquels de Séghers inaugura ceux de Pasdeloup et de Lamoureux. C'étaient des chœurs intitulés, je crois, *Le vin gaulois* et *Le chant de l'épée*. Ils eurent grand succès : on les applaudit très fort, bissa et acclama. De plus, à la sortie, dans la poussée de la foule, le compagnon qui m'avait amené là par le cadeau d'un abonnement de 30 francs à une série de douze séances, harponna en quelque sorte, à travers, la personne même de l'auteur : un beau garçon blond, à la large face, aux yeux bleus et cheveux

longs et d'allure animée, ce qu'il est toujours resté. Il lui adresse ce double et assez singulier compliment : « Bravo, mon ami, bravo au musicien chez lequel j'apprécie en plus, chose peu générale chez vos confrères, un homme d'esprit. » De fait Gounod a-t-il eu de l'esprit comme nous l'entendons en France de Voltaire ou de Diderot ? Sans doute non ; mais il avait de l'imagination, quelque érudition et philosophie sentimentales dirai-je, qu'il exprimait avec abondance et passion dans sa conversation et ses écrits. Lorsqu'il habitait, rue de Larochefoucault, la même maison que Cabanel, il descendait et, traversant la cour, remontait volontiers dans l'atelier du peintre, y passant des heures à nous *conférencier* sur un fond et en quelque forme d'élocution de « prince de l'église » comme nous le qualifions, sans préjudice, par échappées, de quelque emprunt à un style plus familier et pittoresque. Cabanel, peu littéraire d'éducation première, de sa nature encore moins disert et toujours tout absorbé dans sa besogne de peintre, avait fini par redouter un aussi éloquent visiteur. Copensionnaire avec Ambroise Thomas et Hippolyte Flandrin à la Villa Médicis, où son piano et sa voix, menue de timbre mais des plus expressives, de celui-ci faisaient les délices d'Ingres, il conserva particulièrement au foyer du frère d'Hippolyte, Paul, et du beau-père de celui-ci, Alexandre Desgoffes, où j'ai eu l'avantage de le rencontrer, une place d'intime camaraderie.

Pendant un après-midi au Salon avec une équipe d'amis, auxquels survint se joindre Gounod, notre homme s'exalta à parler peinture, rappelant qu'il y avait tenté des essais, fait quelques débuts et

éprouvait encore, çà et là, un arrière-regret de leur abandon. On objecta naturellement que la musique devait pourtant le consoler en ne lui ayant *pas trop mal réussi ;* et, au milieu des rires, il dût lui-même tout le premier en convenir sans fausse modestie.

La soirée où Garnier nous fit au « Tout Paris », les honneurs de tout son théâtre de l'Opéra, montré ainsi une unique fois, Gounod était immanquablement là, formant de sa personne comme un point de remous ou tourbillon dans les flots compactes et quand même ondoyants des invités. Un chacun voulait saluer, à l'égard de l'architecte, le musicien qui allait être immortellement, avec ses chants et son orchestre de *Sapho*, de *Faust*, de *Roméo et Juliette*, du *Tribut de Zamora*, l'âme encore absente du monument.

Quatre heures durant j'assistai, salle Erard, à une répétition de l'oratorio de *Rédemption*, que l'auteur dirigeait, ne décolérant guère en observations et infinis recommencements de phrases où il reprochait surtout aux interprêtes hommes et femmes de se laisser aller à trop d'expression sentimentale. « J'ai horreur de cela, le sentiment, s'écriait-il ; horreur par dessus tout! *Votre* sentiment n'est que du maniérisme de sentimentalisme, le contraire en tout et partout de l'exactitude du *sens*, la pire des tares indignement infligée par les ganaches au Vrai, au Bon et au Beau ; le haïssable au lieu de l'aimable, le ridicule parodiant le sublime. » La tirade menaçait de n'en plus finir, d'autant plus dure parfois qu'elle s'adressait à de jeunes filles ou femmes. « Chantez et *dites*-moi donc, concluait-elle pourtant, le seul *dessin* des

notes et la seule *intention* des paroles. » Et finalement le compositeur donnait lui-même l'exemple du prêche en une sorte de mélopée récitante... Comme M. Fuchs, le trésorier et intendant de la présente « Société de la Concordia », croyait devoir observer, oh ! très humblement, qu'il était passé sept heures et qu'il fallait aller dîner : « Pardon ! fait Gounod d'un ton plus que majeur, méchant presque, je n'ai pas à me subordonner ainsi à de la soupe, ah ! mais non. Vous m'avez ici et pour aussi longtemps qu'il faut : nous y resterons tous, sinon, sorti maintenant, on ne m'y reverra jamais plus. Ah ! mais oui. » Mirabeau en personne n'eût pas autrement apostrophé : « Nous sommes ici par la volonté de l'Art, et nous n'en sortirons pas même par la force des fourchettes ! »

Voici maintenant Gounod, rue de l'Oratoire du Louvre, prêtant dévotement son concours comme simple chef de chœurs, sur le même rang que Saint-Saëns et Vidal, aux études de la *Passion selon saint Mathieu* de Sébastien Bach, laquelle fut exécutée encore par la *Concordia*, dans la grande salle du Conservatoire. C'est à la fin de cette insigne et inoubliable solennité qu'on l'entendit émettre *coram populo* cette appréciation, restée clichée depuis : « Si quelque cataclysme venait à détruire tout ce qui existe de musique au Monde, l'œuvre complète de Bach exceptée, eh bien ! le Monde n'aurait rien perdu, tant toute musique s'y trouve. » Dans le même susdit local de la rue de l'Oratoire, une des femmes qui d'habitude l'enserraient passionnément de leur cortège me projette devant lui, pensant lui faire plaisir de mon hommage individuel. De fait il fut charmant en me reconnaissant :

« Quel beau pays que le vôtre, s'exclama-t-il! On m'a dit que vous y étiez rentré. Je vous envie. Ah ! ces bons vauclusiens et provençaux du Rhône et de la Durance ! Partout là, c'est plus, c'est mieux que l'Italie et que la Grèce à la fois. J'y ai laissé, gardéé près de Mistral, une partie de mon âme; j'en rêve dans une nostalgie chronique...» Pourquoi, dis-je, n'y revenez-vous plus en la moindre visite ? « Ah ! voilà, je suis trop absorbé ici et autres parts ; et puis, hélas ! je vieillis. La tête, l'estomac, les bras, tout le torse, en un mot « le premier étage », ça va encore passablement ; mais c'est le « rez-de-chaussée » des jambes qui ne va plus. »

Paladilhe, éphèbe encore, avait fait la connaissance de Gounod de la charmante manière suivante. Celui-ci étant revenu visiter Rome, où il fut, ainsi que l'était alors le premier, pensionnaire de France, courut d'abord vers la Villa Médicis, plein de ses plus chers souvenirs. Qu'entend-t-il, en gravissant de plus en plus ému la *Scalinata* ou rampe d'allées qui y conduit, et par la fenêtre de l'appartement situé immédiatement au-dessus de la grande porte et affecté d'office aux musiciens, la même donc habitée jadis par lui ? il entend, admirablement solfiés et accompagnés de piano, des phrases, des fragments, des scènes entières de sa partition de *Faust*. Il s'arrête, marche lentement, craint presque de s'avancer, écoutant, respirant comme dans un rêve de multiples réalités une idéalisation du passé et du présent... Tout à coup il s'élance, franchit le vestibule, monte droit l'escalier de la céleste chambre, y fait irruption sans frapper. « Je suis Gounod, s'écrie-t-il en embrassant

Paladilhe ! qui depuis resta l'Eliacin de ce grand prêtre.

On voit, à la Bibliothèque de Carpentras, un saisissant portrait de Gounod dessiné d'après nature par Bonaventure Laurens, avec, dessous, auto-graphiquement notée, écrite et signée la célèbre phrase musicale « *Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage.* »

—

Saint-Saëns. — Dans le village de Mazan, près Carpentras, j'ai vu chez la très vieille demoiselle de Gauthier, représenté en buste, grandeur naturelle, portant toutes marques d'authenticité et se trouvant là par droit d'ascendant, le portrait au pastel de Rameau, dont une fille aurait épousé un de Gauthier, mousquetaire du Roy. — Six kilomètres plus loin, au village de Villes, dans la maison Renard, se voit le petit portrait à l'aquarelle d'un garçonnet de sept à huit ans, devant — *Tu Marcellus eris !* — devenir un grand musicien aussi. Il est représenté en pied, assis sur tabouret de piano et jouant allègrement de cet instrument : ce n'est rien moins que Saint-Saëns. Le curieux document provient d'une demoiselle qui fut son institutrice et finit par se retirer ici. — Je me suis beaucoup mais vainement démené pour faire arriver l'un et l'autre des dits portraits dans les collections iconographiques du Musée, où, soignés, garantis d'inconnu et de perte, ils brilleraient, à l'honneur des originaux, de toute leur valeur. Une fausse, égoïste et routinière sentimentalité de propriétaire retient généralement au fond d'alcoves, dans des appartements fermés ou abandonnés, une foule de choses qui ont droit au public et auxquelles le public a droit de par leur propre

intérêt, supérieur à celui d'un simple et quelconque *habeat corpus*. La famille de Pierre et de Paul c'est bien, soit, mais, au grand et légitime nombre de cas, est mieux celle de tout le monde.

Je reviens à Saint-Saëns. Alors qu'il avait déjà acquis, non encore au théâtre, mais, d'abord, par des virtuosités d'exécutant, ensuite par quantité de diverses productions des plus remarquables, une situation de premier rang, nous allions, mon frère et moi, l'entendre à domicile, rue Monsieur le Prince où, avec l'auxiliaire d'une transcendante équipe de camarades, depuis le duo jusqu'au septuor, il essayait, mettait au point l'œuvre du moment. Un soir qu'il était seul avec sa mère, tricottant un fichu, la conversation fut aussi variée qu'intéressante. On parla drument musique comme l'on peut penser, — le grand pianiste se plaignit, en passant, de ne plus savoir, pouvoir jouer proprement de son piano — mais, plus qu'on ne pense, on parla peinture et très gaîment, car Camille, toujours prêt à s'amuser comme un gamin, fut chercher un album de charges, dont son nez, son grandissime nez fait les principaux frais. Il était follement ravi de l'une d'elles où cet appendice projeté fantastiquement en arc-boutant servait d'attache à tout un clavier de cordes et pouvant permettre de les pincer à son propriétaire ainsi transformé en harpe ! Il conta que, récemment, se rendant à un festival sur l'affiche duquel son nom figurait en *great attraction*, il fut arrêté par le contrôle: « Où allez-vous Monsieur ? Avez-vous une carte ? Qui êtes-vous ? — Où je vais, ma carte, qui je suis ? mais regardez donc mon nez, mon mirifique nez que seul possède Saint-Saëns

et qui le nomme de reste ! — Chez Mme Fuchs, où, avec Ernest Guiraud, il avait exécuté à quatre mains son *Rouet d'Omphale*, la dame lui demande quelque instruction ou même exemple pratiqué sur certain passage d'un de ses morceaux au doigté diabolique, impossible. « Eh bien, mais moi-même tout le premier — oh ! allez ! pas rien fier — je le rate ou l'escamote. » On sait que, plume littéraire à la main, Saint-Saëns est un parfait polémiste de son art ; de cet art auquel il a donné telle symphonie, tel trio ou concerto qui, dignement indépendants de toute promiscuité théâtrale, de libretto, de figuration et de décor cynématographiques, ne relèvent que de l'entité musicale et de sa suprême souveraineté.

—

A propos de Piccolino. — Tant qu'elle est encore dans votre tête et votre cœur, dans votre imagination et dans son enfantement, jusqu'à ce qu'elle ait atteint les limites de votre travail intime et tout personnel ; tant qu'elle reste encore, disons-le d'un mot, dans votre seul giron, une œuvre est bien votre, n'étant toute que vous-même. Mais dès l'instant où elle en est sortie et doit être livrée au contact de l'extérieur : auditeur, conseiller, directeur, éditeur, acteur, publicité et public quelconques, elle ne vous appartient plus. Vous en perdez même le courage, le sentiment et la volonté de votre paternité. C'est une fille mariée au premier venu, lequel prend votre place en tout et partout sur sa destinée.

Ainsi parlait, avec une mélancolique philosophie, l'auteur de la partition de *Piccolino*, Guiraud,

en m'en jouant des fragments au piano, la veille de la livrer au théâtre de l'Opéra-Comique.

—

A Chinois Chinois et demi. — Il s'agissait d'une représentation de cette FAMILLE CHINOISE, plus forte vraiment que Guillaume Tell père et fils, et même que chez Nicollet. On se rappelle que l'un des membres de cette famille d'incroyables se plaçant contre un mur de planches, les jambes, les bras jusqu'aux mains étant écarquillées, les autres, placés à des distances progressivement éloignées, lancent à tour de rôle d'abord, puis tous à la fois, tout autour de sa tête, entre ses jambes et jusque entre ses doigts et très régulièrement, d'effroyables canifs, couteaux, coutelas, poignards et épées !

« Avez-vous jamais rien vu d'aussi inimaginable, de plus étonnant ? se demandait-on dans un groupe de spectateurs, où les dames surtout se montraient tout haletantes d'émotion et les yeux hors la tête. »

Oui, répondait avec le calme et la simplicité de la conviction et de la vérité le docteur P... qui, la veille encore, avait assisté à un concert. Je l'ai vu, je le vois tous les jours et pas plus tard qu'hier.

« Eh ! quoi donc ? Comment ?

— Jouer du piano.

Et il n'est certainement pas un Chinois au moins qui n'en dirait autant.

—

A la suite d'un concours musical de pinsons, celui de ces oiseaux qui a chanté, en une heure, six cent neuf fois *Ranplan-plan-biscouitte biscoriau* ou *Ran-plan-vidiau* a gagné une.... cage neuve !

CHAPITRE VII

—

SCULPTURE

—

Informes, sauvages, brutalement naïfs, férocement hideux, les premiers rudiments de l'Art furent des idoles, des Dieux, et cela intrinséquement même. En atteignant avec Phidias, par exemple, la plus haute et la plus belle expression, le dernier mot de l'Art plastique, la Nature, ces Dieux humainement représentés sont devenus eux-mêmes de simples hommes. Voilà aussi pourquoi la Foi n'aime pas la Science.

—

Les sculptures de Phidias qui, il y a deux mille cinq cents ans, servant de dieux et de mythes à un culte disparu depuis près de deux mille, ont passé du Panthéon dans tous les musées et tous les ateliers d'artistes ne s'en trouvent, tant s'en faut, ni déchues ni certes moins dignement admirées, adorées.

—

L'Art antique seul a fait des *nus*. Depuis, on n'a plus fait, à vrai dire, que des nudités.

—

L'art grec doit être admiré par-dessus tous, non parce que c'est grec, la seule raison qui, par la plupart, le fasse aimer et même détester, mais simplemeni parce qu'il est le plus admirable au monde.

—

Parfois l'art antique me paraît avoir du premier coup été et être resté comme le texte orignal dont, depuis, tous les autres ne sont que des paraphrases, commentaires, gloses, etc.

—

Que peuvent être théologalement les fragments mutilés des frontons et des métopes de Phidias, les plus hauts, les divins chefs-d'œuvre ? Plus rien pour nous aujourd'hui ; mais ils prouvent, mieux que tout, la beauté, la vraie beauté, qui ne saurait être, en toutes choses, que le beau du vrai.

—

David-d'Angers. — Dès 1837 ou 1838, je vis David-d'Angers, vénu visiter à Montpellier son ami le docteur Lallemand. Comme physique, il était peu l'homme de son œuvre : celle-ci large, originale, enflammée et abondante. lui presque chétif, le masque martelé de petite vérole, les traits ramassés à la kalmouke, peu de sourcils, yeux gris, une simple moustache comme grignottée. Au demeurant peu loquace mais en somme point banal, et je l'imagine la main à la pâte, s'imposant alors aux plus grands contemporains dont il a glorifié les effigies : Goethe, Byron, Chateaubriand, Victor-Hugo, Lamartine, Arago, de Balzac. — Avec une carte d'introduction de Lallemand je vins, dès mon arrivée à Paris, sonner à la porte de son petit hôtel en angle des rues d'Assas et de Vaugirard, habité plus tard par Rosa

Bonheur. Il me reçut dans le salon du rez-de-chaussée, fut d'un accueil simple et sérieusement bon : parlant des difficultés de la carrière artistique, surtout des nécessités de volonté et d'études, dont je le savais bien un suprême exemple... Sur la cheminée, au lieu de glace, était placée la grande estampe d'après Girodet réprésentant la sorte d'Olympe scandinave d'Ossian. — Combien la génération actuelle ignore cela, le blaguerait tout au moins de *Rosalie !* — Comme il s'aperçut que mes regards s'y étaient arrêtés, « C'est très beau, m'en dit David, et pas assez apprécié des jeunes gens... Il est regrettable ainsi que les meilleures choses ne s'adressent pas toujours à tout le monde ; mais, en définitive, elles ne subissent qu'à l'épiderme les intermittences de la mode. »

—

L'Atelier de Pradier, à l'Institut, vers 1850. — Pour l'artiste dont les travaux visent l'expression de la grâce dans la beauté, les formes féminines seront toujours la plus riche, la plus obligée et la plus inépuisable offerte à ses études. Dans nos derniers temps, le sculpteur James Pradier est un de ceux qui ont atteint le but sinon avec la plus grande force ou élévation de style, du moins avec la plus admirable facilité ; et ses succès il les obtenait par l'imitation pure et simple de modèles qu'il savait, faut-il dire, bien choisir et bien poser.

J'ai beaucoup vécu et travaillé, racontait mon frère Bonaventure, en société intime même, pourrais-je me flatter, de l'illustre sculpteur et de plusieurs hommes célèbres ou remarquables qui venaient journellement, les uns passer des demi-journées,

les autres quelques moments dans son vaste atelier, très commodément situé d'ailleurs, aux heures plus ordinairement du repos et de la causerie, alternant une ou deux fois avec celles de l'étude et du travail.

Chaque matin, après un riz au lait mangé à la gamelle, Pradier se mettait à son marbre ou à sa terre glaise, et moi je prenais mon crayon, tous les deux en présence d'un modèle dont la beauté me donnait des élans d'enthousiasme et dont la conversation me jetait dans de pénibles réflexions, que je me laissais aller à exprimer ; ce qui faisait dire à Pradier que je débitais des sermons à nos modèles, et ce qui me fit prendre le parti, pour établir compensation, d'amener deux ou trois fois l'ami rabelaisien Castil-Blaze.

Un seul déjà des albums de ma bibliothèque, portant la date de 1850, est composé d'environ une soixantaine d'études d'après les modèles qui se succédaient assez rapidement dans l'atelier. En revoyant cet album je constate avec regret que si mon crayon a conservé le souvenir de bien jolies formes, ma mémoire a perdu celui des noms de celles qui en étaient douées. En voici pourtant quelques-uns non encore oubliés.

Anaïs, gentille petite brune, venant par un coup de tête de quitter une bonne position où son talent de calligraphe et de calculatrice était largement rémunéré.

Blanche Brun, une tête manquant de longs cheveux mais montée sur des contours d'épaules d'une finesse particulière ! C'est d'après elle qu'Hippolyte Flandrin a peint un chef d'œuvre conservé au Musée de Nantes.

Laurentine, l'admirable modèle de la *Nyssia* du Maître, exécutée deux ans auparavant et aujourd'hui au musée de Montpellier. Dans cet espace de temps, la pauvre fille, atteinte d'épilepsie, fut renversée dans le feu, et son bras notamment fut tellement endommagé qu'il fallut l'amputer. Par pitié et pour étudier le restant du corps, très beau, je lui pris plusieurs séances..

Uu matin, accompagné d'une toute jeune fille ravissante dans son costume grec antique, Pradier entra en me disant : « Vous allez me dessiner ce joli modèle drapé dans son péplum. C'est la petite Sionna Lévy qui vient de débuter avec succès au théâtre de l'Odéon. » Ce fut une véritable fête pour moi de copier un pareil modèle qui devint pour moi, à partir de ce moment et plus tard, lorsqu'elle épousa l'éminent violoniste Ernst, une de mes plus agréables connaissances.

Un autre jour que je m'étais un peu attardé d'aller à l'atelier, le maître envoya à ma recherche pour m'informer qu'il venait de se présenter un nouveau modèle hors de *pair*. J'accours et de dessous un très modeste costume de lingère, se mit à nu une figure rappelant tout à fait celles ultra-élégantes de Jean Goujon et du Primatice. Elle portait le nom d'Aglaé et méritait celui de Phryné.

A peine une première séance était-elle terminée qu'entra un des plus habituels visiteurs, Zimmermann, le professeur de piano au Conservatoire et beau-père de Gounod. « Attendu, lui dis-je, que vous êtes aussi amateur de l'harmonie des formes que vous l'êtes de l'harmonie des sons, je regrette que vous ne soyez pas venu plus tôt, pendant que posait Mademoiselle que voilà. « Sur ce, Zimmermann

d'offrir une pièce de deux francs si la demoiselle voulait bien se montrer. La proposition fut acceptée et tout voile enlevé !... Au moment où le voile venait d'être remis, plusieurs nouveaux visiteurs arrivèrent ; des conversations s'établirent sur des sujets variés et Zimmermann sortit, oubliant de payer ce qu'il avait promis.

Le lendemain, pendant que je dessinais la même Aglaé, survint Auber, auquel je fis sur le champ savoir que Zimmermann se trouvait en banqueroute ouverte de quarante sous envers la belle personne qu'il avait sous les yeux et que, par ainsi lui Auber, en sa qualité de directeur du Conservatoire, il était responsable du fâcheux oubli commis par un fonctionnaire de l'établissement. A cette observation humouristique, Auber répondit en donnant du coup trois pièces de cinq francs. Et puis Zimmermann, revenu peu de temps après, en ajouta encore deux autres.

Les habitués les plus fréquents et tout familiers de la maison étaient l'auteur de *La Muette* et Adolphe Adam. On dînait souvent ensemble tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Le ménage d'Auber était tenu par la belle et élégante Mademoiselle Dameron, de l'Opéra. Auber, pour m'avoir entendu jouer sur l'orgue de Pradier quelques préludes dans le style fugué, s'empressa de me montrer le manuscrit de l'admirable messe en *fa* dont l'auteur, Chérubini, lui avait fait cadeau. Chez Pradier même on faisait quelquefois de la musique à cordes après dîner. Je me rappelle y avoir eu pour auditeur d'un quintetto de Mozart Théophile Gautier.

Un autre visiteur intéressant, rencontré dans ce monde de Pradier, était un membre du Conseil de

Préfecture de Paris, nommé Marcellin de Fresne. Il avait l'habitude d'inviter à diner, deux ou trois fois par semaine, un certain nombre d'hommes connus. J'eus l'occasion de discuter souvent avec lui des questions d'art et simplement il m'invita à ses dîners. Un soir que j'y assistais en société d'Ingres et de Pradier, au sortir de table fut reçu, accompagné de sa mère, une espèce de gamin âgé de treize à quatorze ans, qui se mit au piano et y exécuta par cœur une sonate et l'andante de la symphonie en *si bémol* de Beethoven. Ce gamin n'était autre que Saint-Saëns, avec lequel j'ai toujours suivi les plus aimables relations. Ingres, charmé, voulut reconduire le petit musicien dans sa voiture et, de mon côté, je fus gratifié, dès le lendemain, d'un dessin du grand peintre, comme témoignage de reconnaissance pour le plaisir qu'il avait éprouvé en m'entendant rappeler au piano tout le premier acte de l'*Iphygénie en Aulide* de Gluck.

Pradier faisait bon marché de tous les peintres et même de tous autres artistes contemporains, n'acceptant qu'Ingres, placé alors dans ses hautes estime et admiration.

Je ne dois pas omettre les noms de Jean Gigoux, d'Etex, Duret, des élèves Guillaume, Lequesne, dans le nombre de ceux que j'aime à rappeler.

Pradier, comme je l'ai déja fait voir, aimait la musique et les musiciens. Bien plus, il composait des romances dont les titres offrent des lithographies de sa main. Lorsqu'il avait le projet de faire une statue, il crayonnait sa pensée sur de petits albums ou carnets soit avec ou sans l'aide d'un modéle vivant. N'attachait-il que peu d'intérêt à

la conservation de ces dessins, ou bien se laissait-il aller à être bon et généreux pour moi, le fait est qu'il m'invitait à détacher sans façon de ces recueils toutes les feuilles qui me plaisaient. Ce qui prouve qu'il avait vraiment du plaisir à vivre à côté de moi, c'est que, à la fin de mes séjours à Paris, lorsque je lui demandais pardon de l'avoir obsédé, il s'écriait : « Ah ! combien vous allez me manquer ! » Ajoutons que Pradier, ayant crayonné sur l'album de J.-B. Laurens un vif et charmant dessin de sa statue de *Pandore*, le lui signa avec cette dédicace : « A un homme de génie ! »

—

Préault. — Encore un raté, faute de pouvoir s'assimiler « ce qui s'apprend » disent avec mépris les bohêmes de l'Art, cousins par là du Renard de la fable. Ce qui s'apprend, mais n'est-ce pas ce que, sous la forme paradoxale du mot « patience », c'est-à-dire la faculté et vertu de volonté, Buffon allie nécessairement au Génie ? Aussi, après deux ou trois ouvrages où l'ignorance fait peut-être partie de la hardiesse et de quelque originalité, Préault n'a-t-il plus accouché que de non-valeurs, parfois grotesques. Heureusement que, par son impuissance même, le bagage total est peu copieux. En revanche de l'artiste, ou vengeance pourrait-on croire, l'homme s'était établi et a laissé une réputation d'esprit en cassant du sucre sur la tête de toutes gens, mais par des mots *drôles* seulement dans un milieu d'atelier. Sa flânerie s'était acoquinée dans la maison de Gustave Doré. Je l'y rencontrai quelque temps, jusqu'au jour où, fatigué et surtout fatigant, il en disparut pour ne plus revenir.... Au résumé ne pas

confondre, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, Préault avec Perraud, prix de Rome et membre de l'institut, dont, au contraire, le grand mérite repose sur une science des plus solides; ce qui est bien une manière aussi d'avoir de l'esprit, sans préjudice, au surplus, des autres genres.

—

Clémence. — Trente, quarante années durant, le critique classique Delécluse, des *Débats*, éreinta le romantique et par trop romanesque sculpteur Préault, au demeurant plus répandu par ses *mots* que réellement connu ou apprécié par ses ouvrages.

Un jour, rue Jacob, ils se rencontrent terriblement, en chiens de faïence, sur les bords d'une profonde tranchée pour réparations de tuyaux de conduite à gaz.

> «... et pour pont une planche.
> Deux belettes à peine auraient passé de front
> Sur ce pont
>
> . . . . . .
>
> ..... l'une de ces personnes
> Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant. »

Delécluze était vieux et assez impotent ; et Préault, dans toute la vigueur de l'âge et dangereusement sanguin, lui dit avec une exquise révérence : « Oh ! Monsieur, passez sans crainte. »

—

Préault, N..., B..., artistes informes jusqu'à en être difformes, ont beaucoup d'esprit, soit, et défrayent de *mots* les ateliers et les reporters. Ce sont les bossus de l'Art.

—

S'il est vrai que tout Art soit fait à l'image de la société où il a été produit, quelle accusation au désavantage de la nôtre que le témoignage du moindre fragment d'architecture ou de sculpture grecque !

—

Pourquoi restaurer les statues antiques ?... Le buste de Caracalla porte un nez d'occasion : triomphe de la rhinoplastie.

—

Voyez-vous d'ici (et de semblables choses se voient tous les jours) le misérable qui referait des bras à la Vénus de Milo !.. Mériterait-il assez d'en être non étouffé (une mort enviable), mais souffleté !

—

Diane, seulement pour avoir été entrevue, punit facétieusement Actéon. Un plus indiscret insolent, ressemeleur de vieux, a refait une tête à sa statue dite *de Gabies*, qui eût dû s'en servir pour lui cracher au visage.

—

A tel antique mutilé de sa tête et ses bras on en a ajouté de nouveaux. Son torse et ses jambes venant à disparaître, on lui en referait donc aussi : et le tout aurait passé de la *Vénus d'Arles* ou du *Germanicus* au couteau de Jeannot ?

—

O sainte esthétique! ne serais-tu, toi aussi, qu'un vain mot ? La *brave* (en provençal) fermière de mon ami E.., qui la reçoit dans son atelier peuplé des plus beaux et délicats documents artistiques, s'y plante longtemps, très émue et silencieuse, à contempler et à se questionner sans doute en divers

commentaires, devant la grande reproduction photographique de la *Victoire de Samothrace.* Puis enfin ! se décidant à parler, elle éclate tout à coup en ce résultat de son appréciation : « *Moussu, disez m'ün poou, per hasard, aco sayet pa'queou Dzinous qué vénoun de guilottina ?* » (Monsieur, dites-moi un peu, par hasard, cela ne représenterait-il point ce Ginoux, — un éventreur de petite fille récemment exécuté, — que l'on vient de guillotiner ?) Le sublime, divin tronçon de corps, sans tête, sans bras ni pieds, amplement enveloppé de linge, le surnaturel, inquiétant pour elle, de ses immenses ailes, son allure mouvementée, tout son aspect fantomatique l'avaient terrifiée, médusée.

—

Bien en a pris à la *Polymnie* de se prêter aux dessus de pendule. C'est un autel public que n'aurait jamais pu lui valoir la seule admiration de quelques artistes.

—

Optimè vestitus. — J'ai eu à admirer dans les ruines du temple antique de Vernègues, au bord de la Durance, le plus ravissant et plus merveilleux vêtement que la Nature, après l'Art, ait pu compléter à une statue. Représentant une jeune femme, de grandeur naturelle, mais mutilée, privée de la tête et des bras, le haut de la poitrine de cette figure, une jambe et deux pieds apparaissent seuls par une tunique entr'ouverte que maintient et relève sur la hanche gauche une ceinture libre. Nus et draperies nous apportent là, à travers des siècles alternatifs de vie glorieuse, d'affronts, d'ensevelissements, de morts presque, d'inconnu, l'indestructible rayonnement d'un type de beauté parfaite et tout aimable...

Mais voici qu'à travers aussi de ces perpétuités d'aventures, les éléments pour ne pas dire les génies de la solitude, à la fois en possesseurs jaloux, en grands artistes amoureux et comme pudiques, ont composé à la matière du divin fantôme un revêtement de parure et une gaîne conservatrice. Le feu du Soleil provençal, l'Eau des pluies et les germes et les fécondations de la Terre et de l'Air ont teint les plis de son costume comme en un voile de crêpe noir, sur le fond duquel sont serties en lichens, cloisonnées, de toutes variétés de dimensions et de nuances, des rosaces d'or et des constellations d'argent; et le lierre soutache le tout de ses broderies. La Nitocris de Hugo, dont le *regard*, de sa terrasse sépulcrale, *importune les astres*, la Reine de la Nuit du *Zauber-Flöte* de Mozart, la Salammbô de Flaubert dans les jardins d'Hamilcar ne sont pas plus superbement ni plus poétiquement habillées.

—

La vie à travers la mort, ou la mort à travers la vie, telles qu'elles nous apparaissent ensemble l'une et l'autre dans les ouvrages des artistes et des siècles passés, comme par exemple surtout dans les édicules funéraires de la Renaissance, rien de plus pénétrant et adéquat au cœur de toutes nos facultés de sentir et d'admirer ! (Devant le tombeau, à l'église d'Ara-Cœli, de Ludovicus de Lebretto.)

—

Il est de règle, de mode (car cela passera) de ne jamais parler du *Moïse* de Michel-Ange, à San Pietro-in-Vincoli (Saint-Pierre-aux-Liens), sans déplorer avec un ton de mépris encore plus banal du reste que prétentieux et la place qu'il occupe et son

cadre d'architecture et son entourage de diverses statues. Or, je dois décidément oser dire, et ce n'est pas peu, que tout cela (abandonnons peut-être les quatre bustes faisant consoles) me paraît parfaitement heureux en mérites et dignité du sujet principal. Les figures accessoires du Pape, de Rachel et de Lea symbolisant la vie contemplative et la vie active, celles d'un jeune prophète, d'une Sybille et de la Vierge avec l'Enfant-Jésus n'éclatent certes pas de l'intensité du génie *appassionnato*, à la fois terrible et morbide, du Titan florentin. Eh ! tant mieux : la note de discrétion de leurs rôles de comparses y est ainsi bien observée et elles ont bien à elles, par exemple, avec pourtant un caractère de style voulu, une suavité de modestie, celles notamment de Léa et de la Sybille, que l'on pourrait peut-être demander, sans toutefois se permettre de l'y regretter, aux créations de Michel-Ange en général. Tenez ! dirons-nous, qui est-ce donc, de nos jours, qui composerait cette architecture ? Ce n'est certes pas M. Garnier (qui l'éreinte de sa plume). Et qui est-ce qui modélerait ces figures ? Personne. Même les Dubois, les Mercié et Chapu ne font, à côté de cela, que de la sculpture de *chevalet*, pour ne pas dire de médaillon. Quant à la place occupée par l'incomparable monument, elle est tout simplement excellente de tous points (sans compter déjà l'éloignement, la solitude du quartier et la rare nudité de l'église) par son isolement et son jour on peut dire d'atelier. Croyez-m'en, gens de bonne volonté, admirez en paix. Des mois de voisinage, par la rue Urbana et l'escalier de passage voûté sous le Palais des Borgia, ont fait de moi, à ce sujet, un critique studieux non moins qu'un religieux fervent.

—

Visite Domiciliaire. — Le sculpteur Dantan jeune, dans un voyage du Midi, s'arrêtait une demi-journée à Montpellier. Il y rencontre, à l'*Esplanade*, un machand de moulages en plâtre, sur la planche et la tête duquel figuraient, en tous flagrants délits de contrefaçon et de contrebande, nombre d'exemplaires de ses célèbres *caricatures*, par lui Dantan. Il l'arrête, marchande, questionne, demande si c'est là tout ? « Oh ! fait-on, nous en avons encore d'autres et en fabriquons indéfiniment dans l'atelier, à deux pas et trois étages d'ici... Si Monsieur veut bien prendre la peine d'y venir voir ? » Dantan suit et monte, parlant d'importantes acquisitions en bloc. Là, effectivement, un grenier était plein, entre autres sujets, de têtes et de statuettes de Listz, de Ciceri, de George Sand, etc., tout frais émoulus. Il fait marché pour le tas à une vingtaine de francs, en met quarante dans la main du mouleur et, à grands coups de pieds, brise le tout en éclats !

« Ne t'avises plus de recommencer, dit-il par là-dessus au pauvre diable tout ahuri ; tu aurais affaire à la Justice de par moi, qui suis l'auteur, Dantan en personne, et seul propriétaire-vendeur de cette marchandise. »

Si l'on recommença ?... Cela va sans dire.

—

De Longpérier. — Ayant eu, comme conservateur des Antiques au Louvre, communication par le ministère de l'Instruction publique de quelques-uns de mes dessins de sculpture — figures et ornementations — apportés des côtes septentrionales de la Mer noire, il me fit donner rendez-vous dans son cabinet

même du Louvre. Homme d'aspect aristocratique, froid mais courtois et ne paraissant s'animer que dans les questions de sa compétence, il lui s'agissait, cette fois, d'avoir les renseignements les plus précis sur l'origine sinon historique mais de la provenance des susdits documents. En résumé de la séance, il m'exprima sa satisfaction de ceux-ci mêmes d'une façon par trop probante. « Peu habitués que nous sommes, dit-il, à de tels dessins de la part des voyageurs, je désirerais me les approprier, au bénéfice, bien entendu, des collections du Musée. » Je dus acquiescer à telle convoitise, au moins pour les principaux, mais avec la condition toutefois que je livrerais des copies... Voilà un procédé de compliments qui pratiqué — et il le fut peu ou prou — par d'autres membres des diverses expertises auxquelles j'étais soumis, eut fini par me faire payer ma gloire plus cher que je ne l'estime.

—

Simple et beau comme l'antique. — Le Jardin du Luxembourg, qui est le vrai Musée de sculpture moderne de Paris, possède un marbre d'*Hercule* par Auguste Ottin, l'auteur aussi des deux remarquables *Lutteurs* en bronze. Cette figure très-épique, à la carrure et aux muscles surhumains, n'est que la copie absolument conforme, m'assure-t-on, d'un jeune homme du peuple embauché dans la rue, à Rome, par des artistes français, les deux Flandrin, Papety, Simart, Commeiras, Briant. Cheveux blondins frisottés, l'œil bleu clair, de manières et d'allures lentes et de parole excessivement timide et musicale, ce formidable athlète ne consentit à poser comme modèle que pour arriver à réaliser une idée fixe de voyages dont Jérusalem était le principal objectif.

Le revoyant après plusieurs années je lui demandai : « Eh ! bien, ces fameux voyages ? »

— *Eh !* me fit-il. de sa même voix presque enfantine, *io era pronto a partire* (j'étais prêt à partir) *ma quando lo dissi a mia madre* (mais lorsque je le dis à ma mère)...

— Elle fondit en larmes, se jeta à tes pieds, je vois cela d'ici, te conjura de ne la point quitter ?...

— *Ella misa una bella ragazza a me davanti* (elle plaça une belle jeune fille devant moi) *ed io... so stato qui* (et... je suis resté en place).

—

Une honneste dame. — Alors secrétaire perpétuel et si heureux de l'Académie des Beaux-Arts à l'Institut, c'est-à-dire avant de devenir ministre et d'en glisser, a-t-on dit, vers le suicide, Beulé amène, par une après-midi fleurie d'avril, la belle princesse Mathilde ex-Demidoff dans l'atelier, rue Notre-Dame-des-Champs, de son camarade le sculpteur Perraud, plus tard de l'Institut aussi. On venait y voir, prête pour les envois au Salon de 186., une admirable figure en marbre de superbe jeune homme, assis sur la plage, dans une pose d'accablement assez inexplicable d'elle-même : sorte d'Hamlet classique, ou plutôt de René antique succombant sous on ne sait quelle fatalité de l'âme ou du cœur, avec l'inemploi de toutes ses facultés, illusions et puissances de jeunesse ; mais où l'auteur n'avait visé et travaillé qu'un *motif* favorable de haute plastique, indépendante et désintéressée de tous autres causes et effets. Après un long temps de contemplation, quelque peu songeuse, l'honneste grande dame ne peut s'empêcher de questionner : « Et... quel titre, quel nom ou mot, sinon phrase

de sujet, portera votre œuvre au livret? » — « Ma foi! répond Perraud, je n'y ai jamais seulement pensé, et est-il devenu si pressant de s'en préoccuper ? Pourtant, voyons, puisqu'il faudra ce titre, une indication quelconque au public des dimanches, daigneriez-vous bien m'y aider? Peut-être, que vous en semble, *Désespoir* serait en juste situation ? » — « Désespoir ! Désespoir ! s'écrie la princesse avec une révolte de toute sa plantureuse beauté et de tout son loyal féminisme ; mais le désespoir n'est point admissible, pas plus que possible, chez un garçon de cet âge et aussi bien bâti qu'il est. » Pendez-vous, ô Brantôme et de Balzac !

—

Un critique convaincu. — (Dans l'allée de l'Observatoire à Paris, devant le groupe de Perraud où l'on voit un des compagnons d'Hercule, d'une anatomie peut-être bien compliquée, s'abreuvant à la cruche que lui présente une jeune femme.)

L'un de deux ouvriers qui paraissaient sortir des débits de vins du quartier fait cette observation à l'autre : « Où as-tu jamais vu, toi, dis donc, qu'il faille tant que ça faire des efforts musculeux pour boire un coup ? »

—

Devant les statues de Jeanne Hachette et Jeanne d'Arc : « Fallait, dit un solide gaillard, que les hommes de ce temps-là fussent de sacrés *faignants !....* »

—

Ca se pourrait bien. — Au mombre des sculptures qui peuplent littéralement le jardin du Luxembourg, il est un grand groupe en marbre et à grand spectacle d'un certain diable d'ange et

d'une certaine jeune fille (par Pollet, je crois, dont tout le talent s'est donné et épuisé d'un seul coup dans son *Aurore*). Depuis des années que ce bloc encombre les regards du public sans trop les satisfaire d'aucune façon, un chacun et tous de se demander surtout qu'est-ce qui peut bien y être représenté ? La figure d'homme (est-ce celle d'un ange déchu à la Milton ?) agite aux omoplates d'immenses ailes de moulin à vent et semble assez, dans sa lourdeur même, se débattre et s'écraser sous celle de femme, posée sur ses genoux et recueillant coquettement toutes ses forces dans une mimique d'exaltation quelconque. J'ai entendu dire, un jour, dans un groupe d'étudiants, assez sceptiques par état social de la vertu féminine : Ça ? eh ! tu vois bien, c'est une jeune pucelle qui enlève le Diable.

—

Une Sapho posthume. — On a beaucoup trop parlé, récemment, de Mme Louise Collet ; et d'une façon assez dure de la part de toutes gens qui, après tout, avaient été, de leur fait, ses hôtes privés, et dont les moins obligés d'entre eux lui devaient au moins le spectacle de son incontestable beauté. N'ayant, pour mon compte, nullement approché cette « ELLE » de « LUI », je crois pouvoir publier la note suivante qui m'a été communiquée du reste sans le moindre sentiment de dépit ou de méchanceté. Elle aurait pu être plus mal présentée autre part, en dehors des restrictions ci-dessus impliquées de ma neutralité, pour ne pas dire de ma bienveillance féministe.

— Lorsque cette singulière Muse vint jouer le rôle de trouble-fête parmi nous, à Capri, elle était

loin de justifier la flatteuse qualification de « *Vénus de Milo en marbre chaud !* » que lui décerna Alfred de Musset. C'était tout au plus un *vieux sac de colle tiède (!)*. Cependant, à cette même époque, elle me remit, méridionale, souriante en elle-même quand même, une photographie hypocritement retouchée et rajeunie de trente ans. Au dos on lisait les vers suivants dont elle était l'auteur :

Des pieds au front, la Néréide
N'a pas l'insulte d'une ride :
On dirait un vieux marbre grec
Que le temps touche avec respect.

Hélas ! quelle chute cependant ! —

—

On m'écrit (de Bagnolet) cette demande : « Votre opinion philosophiquement formulée sur la valeur de l'enseignement moral que l'on prétend trouver dans la statue du Commandeur de *Don Juan* comme dans celle de Sainte-Alice de *Zampa*. » Je réponds : Ces statues de pierre et de marbre veulent figurer, dans la plastique la plus sensible au spectateur, étant la plus pittoresque dans le drame scénique, la moralité d'un remords et d'un châtiment, plus ou moins latents, passifs et patients mais toujours, à un moment donné, agissant avec toute cette force inexorabfe, absolue, doublement prodigieuse et terrifiante d'une sorte de *machine à faire de la vengeance*. N'est-ce pas montrer la plus haute somme d'une action morale que de faire son échéance devenue assez impérieuse et fatale pour pouvoir s'incarner dans la plus matière des matières, la sensibiliser et l'employer à son service ! Si le Verbe s'est fait chair pour donner la vie, ici il se fait funèbrement marbre ou pierre pour donner la mort.

(Au point de vue de mon esthétique particulière, je goûte peu, je blâme même ces moyens de fiction comme puérils et non moins attentatoires au respect de la vérité morale qu'à celui de la vérité physique. Mais l'art, qui n'existe que de plastique, en a retiré incontestablement, empruntés d'ailleurs à l'imagination des esprits primitifs et à celle de ces éternels enfants qu'on appelle artistes de génie, de très-saisissants effets.)

—

Au lit va. — Un de nos sculpteurs bien connu répondit, un jour d'humeur macaronique, à certain sot qui lui demandait de lui rappeler son nom : « *Va te coucher* » (Oliva).

—

Un véritable patron. — L'auteur des statues de *Jeanne d'Arc* et de *La Jeunesse* pour le monument d'Henri Regnault, Chapu (Henri-Michel-Antoine) resta trop longtemps, dans la période difficile, comme ex-pensionnaire, de la rentrée de Rome à Paris, sans le moindre grain de mil à mettre sous la dent ; c'est-à-dire sans recevoir la plus modeste commande de travail. C'était à se croire abandonné des hommes, de Dieu et des saints... Enfin un charcutier, le magnifique et brave homme, lui fit faire, pour quelque étalage exceptionnel de sa boutique et comme armoiries parlantes, un Saint-Antoine en saindoux.

Il ne paraîtra à personne qu'il soit absolument indispensable de passer par des épreuves de ce genre pour atteindre tôt ou tard aux grandes médailles d'honneur, aux croix et à l'Institut ; mais elles doivent certainement donner à la suprême valeur de ceux-ci un vif surcroît encore de gloriole.

—

Les yeux de la Foi. — Le sculpteur D... était venu passer quelques semaines de vacances dans la propriété d'un ami, aux environs de Saint-Rémy, en Provence. Il y modela un buste trés réussi de son hôtesse. Placé provisoirement dans un vestibule ou sorte de parloir, on y vit plus d'une brave paysanne, fournisseuse maraîchère de la maison, qui, prenant l'*estatue* pour celle de la Sainte-Vierge ou d'une sainte quelconque, profitait de l'occasion pour s'agenouiller devant avec la plus avide ferveur.

—

Le meunier Malaquier prit part, d'abord en amateur, ensuite en ouvrier, aux travaux des carriers qui travaillent à côté de lui, les uns en propriétaires du gisement pour leur propre compte, les autres en simples journaliers loués. Son adresse, son initiative personnelle, dès lors en possession d'une matière première, se manifestèrent aussitôt, à partir du plus primitif et rudimentaire assemblage hiératique de deux blocs l'un sur l'autre, comme chez les druides ou les sauvages de l'Océanie, en diverses productions telles que des sortes d'auges, des sarcophages, des vases, des bancs, des sièges, des cippes, des édicules plus ou moins ouvragés, progressivement ornementés, y compris la fleur de lis (*flour d'alis*) et le bonnet phrygien ; puis, passant encore par l'Hermès d'un cube à peine dégrossi et par l'idole mexicaine, elles atteignent enfin au masque humain ou fantastique, au canthare à deux têtes, aux corps animés de la bête et de l'homme et enfin à des groupes scéniques. Le tout à coups de pic, de hache (*déstraou*) de quel-

que petit marteau-ciseau (*martélette*) et à seule prétention extérieure d'un emploi courant ou distraction des mains : « *Baya-mé quéiqué siègué*, confesse notre homme, *n'én voudrai fairé quôuquourèn.* » (Donnez-moi quoi que ce soit, je voudrai en faire quelque chose).

Tout étant dans tout, n'avez-vous pas là, d'une façon grossière, mais d'autant plus frappante peut-être, la généalogie de cet art qui va de la stèle phénicienne aux frontons d'Egine, aux Niobès du musée de Florence et aux bas-reliefs de Pergame.

Je n'ai guère remarqué sur les murs de l'escalier du moulin et de la salle-cuisine de Malaquier, comme documents ayant pu l'inspirer dans le développement de ses idées et de ses facultés, que des images foraines dites d'Epinal : « *Les quatre parties du monde ;* les costumes des armées de terre et de mer » et une quantité de chromo-lithographies à boîtes d'allumettes, au milieu desquelles, soit dit en passant, brille, sous un fragment de verre fixé entre deux clous, son numéro de tirage au sort.

Voici comment Malaquier, déjà meunier de son métier, carrier en amateur et prédestiné sculpteur par vocation, en vint, la première fois, à aborder un ouvrage de sculpture. Une période d'ordre moral quelconque de la municipalité locale menaçait de disparition le buste de la République placé dans la mairie et dans divers autres établissements publics. « *Mounier, oh ! mounier !* (oh ! meunier !) toi qui t'amuses à tant d'affaires et qui n'as pas les mains *gôbi* (l'onglée), suggéra à Malaquier un citoyen républicain indigné, que n'essayes-tu d'en fabriquer une de République *inmovible,* que tu

pourras garder chez toi, pour toi-même et pour les amis ? Celle-là du moins on ne pourra jamais l'ôter. » Et la chose fut faite. Une autre fois, un voisin lui disant : « Je te vois bien fabriquer tel objet, tel animal, telle figure *dé tréissoun* (mortier), *dé botci* (bouc), *dé tcivaous* (chevaux) *dé moustrés amai dé sants* (monstres et saints) *et éncaro dé sai pas qué* (encore des je ne sais pas quoi) mais pourrais-tu bien imiter, tirer une ressemblance de portrait.... le mien, par exemple, tiens, posé là, *sur l'aplomb* (de face) pour te donner plus de facilité ? » — Tu vas maintenant déjeûner, n'est-ce pas ? fait magistralement Malaquier, et dormir, après, ta petite sieste? — *Aco poou arriva.* — Eh bien! repasse ici après, si tu veux. « *Moussu*, me racontait-il, lui-même, *quand aquéou viadazé révéngué, aco're lès* (lorsque cet animal revint, la chose était faite.)

Aujourd'hui, à chaque bloc qu'il détache de la carrière, il peut demander comme cet artiste de l'antiquité : « Seras-tu Dieu... table ou cuvette ? » ou bien comme cet artisan : « Seras-tu amphore ou... cruche ? c'est-à-dire : Vais-je te faire sculpture ou moellon ? » Il y prendra plaisir et gloire relative ou en retirera une pièce de 25 ou 50 sous de vente au maçon. A tous ses ouvrages l'auteur, ne met d'autre orgueil, ambition ou satisfaction que de passer le temps en s'amusant et en amusant les gens, *én garcédzént* (en faisant au monde de petites farces). Lorsque je me trouve nez à nez avec une belle pierre, la main *mé pruss* (me démange) et *zoou ! iéou l'éntsaplé et tabas'aqui déssu* (hardi ! je la taille et je frappe là-dessus.) De bien faire il n'y a que le dessein. Quelquefois tout au plus, *éi béléou béou dé cé qu'éi laî* (est-ce peut-être beau à

force d'être laid). *Aco voou pa ün couyoun* (ça ne vaut pas le diable). Il vous montre mélancoliquement plus d'un sujet qu'il a *manqué* et *esclapa* (brisé) et devant bon nombre de ceux dont on lui demande l'explication : « *Eh ! pagnéou* ! (pas plus) fait-il... *bèn aco éi ni tu ni vous.* » Mais il a vivement cet amour-propre, ce respect du mal qu'il s'est donné et du résultat obtenu et se révolte du vandalisme du premier mauvais plaisant venu qui ne sait stupidement payer son écot qu'en détériorant (*dégayèn*) quelque chose chez ses hôtes. « Tandis que je cherche, moi, se plaint-il, quoi imaginer pour amuser, *faire rire* les autres (c'est ains qu'il explique le plus volontiers le mobile de ses inspirations), je n'admets pas qu'ils cherchent, eux, quoi s'imaginer pour me causer de l'ennui, de la peine. *Non aco mé fai péno qué mé Iou dégayoun.*»

On l'a parfois humilié, blessé par l'offre d'un prix dérisoire de ses ouvrages ; mais il laisse généreusement emporter par plus d'un parent ou ami du voisinage, qui la trimballe cahin-caha sur sa charrette, quelque pièce qui va orner une entrée de cour ou le faîte d'un pigeonnier.

« On me dit : il existe un meunier, vrai sculpteur,
« Qui cisèle la pierre, en haut de la montagne,
« C'est si sinuglier que le désir me gagne.

. . . . . »

(Ainsi rime aussitôt le tiercet d'Emmanuel Ducros, le poète cigalier, d'après mon premier récit.) Le voyageur fantaisiste qui, au clair de lune ou sous le flamboiement de Sirius dans une coupole seulement d'étoiles (je mets la chose, soit, au diapason le plus fantastique), atteindrait en venant

par-dessous et y débouchant par le plain-pied, le plateau du côteau de Lacoste, celui-là serait singulièrement saisi en s'y voyant nez à nez avec la population d'une foule de sculptures de tous genres, environ deux cents, disposées ou disséminées sur tout l'espace ! Ici en rangées de procession ou panathénées de chaque côté d'une allée ; là plus ou moins groupées ; plus loin avancées en sentinelles perdues, en vigies sur des éminences ou comme en gargouilles surplombant le vide ; les unes appliquées le long du mur auquel seul elles doivent le douteux équilibre de leurs allures titubantes ; d'autres en bas-reliefs persépolitains taillés et gravés à même les parois du labyrinthe des carrières. Personnages isolés, bustes, têtes, animaux, créatures chimériques, essais, embryons inqualifiables et humoristiques, etc. Le tout se produit indifféremment dans des proportions colossales, commes certaines têtes ou bestioles, ou minuscules, comme tel cavalier ou tel éléphant.

« Des corbeaux se dressaient comme un épouvantail,
« De la dimension d'oiseaux du premier âge.
« Des monstres tout petits étonnaient à côté. »

De là, sous l'immédiat de l'œil, de saisissants effets de transfiguration. Informe, difforme, brutale, risible mais singulièrement vivante, il faut y reconnaître et la subir la puissance de son accent barbare et naïf. C'est là, dans un lieu sauvage, ignorée et en plein espace de sol et de ciel, comme une chose du passé et abandonnée à elle-même et à la solitude, une rencontre tout imprévue et d'un effet au moins bizarre ; car on ne saurait guère, même après bien des questions, supposer l'origine,

l'auteur ni la raison si bénévoles de ces objets, Un petit nombre d'entre eux seulement ont à peine, par l'âge, une couche de coloration grisâtre, alors que le plus grand est plus ou moins éblouissant, quelques-uns jusqu'à la dûreté, du gros grain blanc de la matière du calcaire dit *molasse* mais durcissante à l'air, tout fraîchement extraite sur place même. De plus il y brille, y miroite ou flotte, mêlés à des indications de polychromie (*mascaradzé*) des accessoires et appendices de métal, de verre, de tessons, d'étoffes ou n'importe quoi autre : infimes débris de toutes sortes d'ustensiles et de vêtements, comme les plus primitifs insulaires en complètent et ornent leurs grotesques idoles avec des épaves semblables trouvées sur les grèves.

Pénétrons dans l'enclos en pierres sèches, mais sans aucune porte, çà et là construit en énormes lames de roche, et qui contient l'habitation, des celliers excavés, le puits et le verger des Malaquier. C'est la *Tribune*, le *Braccio nuovo* de la galerie. Il s'y trouve concentrés les principaux et relativevement plus précieux des susdits ouvrages. Leur quantité pressée en maints endroits emploie tous les accidents des lieux à divers plans, comme dans un entrepôt de déballage, ou est disposée en chapelets comme des objets de bric-à-brac sur une étagère. A l'est et au sud, l'enclos forme terrasse ou bastion sur de rapides et profondes déclivités de la montagne et prend des airs de remparts et de petite acropole pélasgique avec son appareil de blocs irréguliers sans ciment. A l'abri du mur privé, certains sujets prennent aussi, dans cette enceinte, des allures très indépendantes et même

des licences toutes païennes. Ces derniers ne se refusent plus rien, grâce au huis-clos d'un certain cabanon dérobé derrière un bouquet de sureau, de figuier et de vigne de l'âge d'or, et qui constitue le véritable *Musée secret* (*ou déis salouparièes*) de l'immense collection. Sur le lintcau de la porte, par laquelle il faut entrer *dé bassette* (en se baissant) est entaillé dans un style lapidaire d'anciens sigles :

OFFROS (offres) POURVOIR UN SOU.

N'ayant pas à revenir sur mon sujet interdit vis-à-vis les lecteurs de la présente publication, disons tout de suite et seulement que ce singulier sanctuaire est spécialement et religieusement visité, paraît-il; par les couples et cortèges de nouveaux mariés (*novi*) auxquels, à leur sortie, j'en ai entendu décrire complaisamment les détails sans la moindre pudeur ou fausse honte moderne. Vénus y trône accostee de deux rangées de desservants au port d'armes. Au contraire de la Genèse, la Création a commencé ici par la femme, « à laquelle, fait observer patriarcalement le créateur, ne fallait-il pas donner de la compagnie ? » Un curé, nouvellement installé dans l'endroit, vint voir, d'après leur réputation, les sculptures du meunier. Il voulait même y voir un peu trop loin dans l'enclos ou d'un peu trop près, et sans aller pourtant jusqu'au cabinet défendu : « En voilà deux, dit-il benoîtement d'un groupe de deux danseurs, homme et femme, d'ailleurs tout ordinaires, que vous auriez mieux agi de ne pas faire ou au moins de ne pas montrer. » — « Eh ! ils ne font certes pas de mal, réplique Malaquier. Vous les

trouvez, quoi ? un peu près l'un de l'autre ? mais ils dansent la *porka.* » — Le curé, une sorte d'abbé Mouret décidément, revint, insista avec mille réticences menaçantes, où apparaissaient le maire, l'agent de police, et, au besoin, le gendarme. — Monsieur le curé, fut-il arrêté alors, je suis ici entre ces quatre murailles, tout-à-fait chez moi, sauf votre respect, et sans invitation à aucun de ceux qui peuvent y rencontrer quelque déplaisir. »

Une chose esbaudit fort le public. Dans plus d'une figure, Malaquier a résumé volontiers en deux seins ou mamelles seules la totalité de volume des plusieurs avec laquelle on représentait la Cybèle phrygienne, ainsi par exemple, que Rubens a peint colossalement la représentation d'une sorte de Fécondité vraiment porcine, dans son tableau du Louvre : « Le triomphe de la Religion. »

Il faut enfin en venir à donner ici une liste, un catalogne quelconque des ouvrages de Malaquier. On sera curieux d'y voir, faute des originaux, l'indication des sujets que lui a dictés sa toute libre inspiration. Nous n'employons ce dernier mot, pour ne pas forcer la foi du lecteur, que dans sa plus simple expression de vocable. Je ne classerai ni diviserai en séries de chaque genre, laissant les sujets se présenter comme on les rencontre dans la nature, avec le pêle-mêle qui ajoute encore, si c'est possible, à leur incomparable bizarrerie. Mais c'est en cette occurrence que les Th. Gauthier, les Flaubert, d'Aremberg et Saglio seraient fort utiles, comme ils y eussent été certainement affectionnés, à une description rédigée et raisonnee à la fois en termes techniques et en appréciations de philosophie artistique !

(En partant du nord-est, côté du château) :

Un *Lion*, deux *Lions*, dont l'un encore pris dans le bloc originaire de sa pierre ; enluminés aux yeux et à la gueule d'ocre rouge de Roussillon. Ils me rappellent ceux d'un certain porche d'église... à Ferrare.

Coq, *Poule et trois Œufs*, posés par terre, sans socles, et gigantesques.

MA COUSINE (*sic*, écrit sur son ventre) figure de grandeur naturelle, une marmite au bras, un éventail égyptien à la main.

Femme allégorique, bastionnée de seins monstrueux ; jupe à volants.

Le Peintre, assis sur un pliant, un portefeuille sur les genoux et dessinant.

L'Architecte, muni de son album et de son trois-pieds de chambre-claire.

Porc-épic et Pigeon affrontés, de dimensions colossales.

St-Véran, évêque, tout petit buste.

Paon, *Capitaine*, *Petite-Dame*, Autruche, etc.

Le Contrôleur et le Percepteur, (*aquélis*, annote l'auteur, *qué séquoun nostéis péçettes. Gn'a ün deis dous qué tèn lou capeou à la man, su lou vèntré, et qué semble qué yi pisse dédins, maï yi pisse qué cé qué sort de noste potçi).*

Compagnie de cailles et perdrix, à moitié perdue, en trompe-l'œil, dans les pierres et les herbes sèches.

Etc., etc.

(De chaque côté de l'avenue reliant la maison au moulin et rangé sur banquettes de pierres).

Train de Chemin de fer : locomotive avec gouleau de bouteille pour tuyau de cheminée, ba-

guette de bois et guidon en chiffon de drap; chauffeur, tender ; cinq wagons.

Buste de jeune fille avec corps de serpent (Divination et au-delà du *desinit in piscem*).

Double tête en Janus de Garibaldi et Victor-Emmanuel (de l'histoire concrète).

Triple tête chimérique ou attendant son Œdipe.

Autre *double tête*, énorme, d'aspect indou, avec pendants d'oreilles en bouchons de carafe et les sourcils violemment teints au cambouis.

Paysan se rendant au moulin avec son âne chargé du sac de blé à moudre. La forme de son bonnet lui donne l'aspect très exact d'un naturel de l'Astérabad persan.

Canon sans affût.

Une familte de six figures en rang d'oignons. « *Quatré pitços gras, rèdouns, su lou mémé banc* (*faoute dé cadière*) *peré et meré pas pu haou qué dous tareirôus.* » (Corbeillons grossiers.)

Dinde... ou... *Pélican.*

Etc., etc.

(En s'avançant vers le midi et errant un peu partout de droite et de gauche).

Hyène, crinière dressée. *Taureau*, élevé sur une sorte de taurobole. *Chien hurlant ; Lion.*

Portier enroulé d'un serpent, grand vase votif ou ustensile de pharmacie.

Curé en costume de sortie pastorale.

Tête de licorne avec crinière facultative en poils de balai.

L'instituteur, petit monsieur à chapeau melon, les favoris en côtelette, le *Mercure aptésien* sortant de sa poche de veston.

Sauvage et Sauvagesse, avec de la toison sur la peau.

Femme-cadran. Cercle de métal ceignant la tête. Sur la poitrine une équerre solaire où les ouvriers carriers prennent l'heure.

Le Comique d'une troupe de mimes et chanteurs passée en représentations au *café de la Gaieté* de Lacoste.

Evêque ou grand *St-Véran* dito, un des patrons du pays ; ouvrage conseillé par le curé du village.

Lamartine, imité de celui de Falguière à Mâcon, (sauf une perruque frisée !) popularisé par une chromo de boîte à allumettes. Commencé et non achevé un dimanche de Pâques : « *manqua*, s'excuse le sculpteur : *Béleou qué sé deou pas travaya'quéou dzour ?* »

Bouc, sans pattes, avec, au cou, un véritable collier à énorme sonnette, dit *rédoun*.

Etc., etc.

(Nous descendons dans les carrières, sur les parois desquelles se développent des bas-reliefs ou des à-plats cernés d'une profonde entaille comme sur les murs des monuments égyptiens ou des rochers persépolitains).

Grande composition de personnages en silhouettes, comprenant :

Menuisier au travail sur son établi, entouré de varlope, scie, maillet, compas.

Penitent en cagoule, portant un gros fanal longuement emmanché.

Grand Seigneur du temps de Henri IV, avec cette indicatiou : CONTE. S-10.. (?)

Le charretier Bourgue (Bourgue inscrit). Joli

garçon réputé le Don Juan de l'endroit et des environs.

La reine Margot et une sorte de *Madame de Maintenon*.

Le tout daté et signé MARS 1875. M. L. (Malaquier Louis).

Aux bords supérieurs des carrières apparaissent des *Loup*, *Lévrier en course*, *Moissonneur*, *Evêque*, *Berger*, *Sarrigue (?)*, *Sous-préfet*, *Poule couvant* (sujet fréquement répété comme exprimant un symbolisme).

Etc., etc.

(Contre le mur d'enclos de l'habitation et aux angles même de l'ouverture d'entrée) :

Sapeur-canonnier, mèche à la main (une vraie mèche parfois allumée au service des fumeurs).

Joueur de flûte, en paletot. Coiffure et barbe niniviennes. Sur l'abdomen est gravé RELIQUE (*sic : pour républiqne* peut-être). Il joue, les bras et les mains en parfaite position. Sous le bras gauche une baguette de saule avec un fragment de tôle fixée dans sa fente au bout. Est-ce sa musique ?

Lion de garde. Même emploi par un *Chien* aboyant et un *Chat* tout hérissé de colère.

Moussou Ferraou dit « *lou mandze-teste* » ou usurier.

Petit Monsieur ayant mal au ventre, les deux mains « *sé sarrènt su seïs bouyeous. Aguè'co lou dzour qué prénguéron soun peré à Sédan* (le prince impérial donc) ; *sara pas long à s'agrouvassa* » (poser culotte).

Hibou sur *tête de tortue* colossale ; *Crocodile*, fragments de *reptiles* ; *embrions*, *essais* de créations

organiques, parfois brisées, émiettées, ce qui leur donne l'aspect très réussi d'échantillons fossiles.

Pérès, une gerbe sur la tête, une corne d'abondance sous le bras droit, et des seins !...

Buste de matrone, encapuchonné d'une capeline de haute confection.

Dame avec ombrelle, couvercle de pot pour coiffure, boîte à cigare en médaillon et boîte à sardines en sacoché.

Nourrice et quels seins ! (*tétouillasses* !) plastronnée .. dans le dos d'une plaque de la *Compagnie coloniale*.

Evêque dito. (Un évêque par-ci par-là, cela ne fait pas mal, ne fut-ce que pour donner aux chiens qui passent devant le droit de les regarder.)

Animal composite absolument inconnu de toute faune passée et présente.... si ce n'est celle future. Eh ! qui sait ? il y a toujours quelques dons du visionnaire de l'avenir, comme il y a, surtout pour l'attrait et l'effroi à la fois du monde, quelques facultés du mage et du sorcier chez celui qui vit en contact immédiat et plus ou moins isolé avec les êtres et les choses de la Nature libre et mystérieuse ; et c'est bien le cas de notre héros dans son milieu non moins fabuleux que réel.

Marchande d'abricots (ambricots) dans une corbeille à larges tresses.

Bestiole (?) couvant. (Toujours cette incubation revenant comme le principe, la raison de tout).

Etc., etc.

(A l'intérieur de l'enclos et dessus de mur et de parapet).

En face l'entrée :

Bustes de BENOIT, un joli jeune homme : c'est

le printemps ; d'une PRIMAVERA-ROZETTE ; de LESTIVO-MARIA ; de TEREZE-L'OTONO et de LIVERO-SUSON, une Arlésienne colossale, avec l'excès des proéminences pectorales que nous savons : le tout inspiré du récit des sculptures décoratives de la Fontaine de Nîmes fait par un compatriote qui l'avait visitée en garnison, et maquillé (*mascara*) de rouge, de noir et de bleu.

Canon avec roues, braqué sur le rempart.

Homme-singe, monté sur un serpent en spirale qu'il va écraser d'un pavé. (L'artiste a inventé des équivalents du centaure, du sphynx, de la sirène, de l'hippogriffe).

Officier de spahis à cheval. (Le cheval est resté engagé dans la masse du bloc.)

Bacchus à califourchon sur son tonneau, en costume de fou et pleurant avec désespoir la maladie de la vigne. Il relève même ses pieds pour ne pas toucher à l'humidité qui peut se produire dans les creux du sol. (On comprend, bien entendu, que c'est Malaquier qui parle : et un Malaquier, notez ceci, qui ne boit pas une goutte de vin).

Zuzanne Lagier (SUZANE LEGIER) statue colossale, jusqu'aux genoux ; coloriée de noir aux yeux et de rouge aux lèvres, boucles d'oreilles, robe décolletée, à plusieurs volants, terminée par un rang de *grecques* précédé d'un de dents de loup ; chemise bordée de guipure, manches courtes et rûchées, bracelets, castagnettes à la main gauche, une aumônière de la droite. (Comment cette Suzanne Lagier se trouvait-elle là ? On l'avait célébrée à Malaquier comme la première actrice et cantatrice de la Capitale ; mais le développement

de son embonpoint *avait arrêté celui de sa carrière.*

Buste d'homme à la mode. Grande barbe en éventail, cravate à épingle représentée par une patère de rideau.

Petit gendarme, sabre nu, au port d'arme.

Jeanne d'Arc, figure d'un tiers plus grande que nature, à pied, en pantalon faisant jupon ; casque de dragon, drapeau-lance à la main.

Autre *Jeanne d'Arc* équestre, JANE-DART écrit sur le haut du plastron de la cuirasse. Elle brandit un roseau d'Espagne véritable ou longue canne comme hampe d'un drapeau en chiffon. Sur un jambart LA PUCELLE, sur l'autre DORLEANS.

Canon en plusieurs morceaux entre lesquels poussent de belles tiges de sauge et de lavande.

Sorte de *Garde municipal* à pied, bouquet de thym (*férigoule*) en pompon de chapeau.

Cantinière, seconde cantinière (comme dans l'opéra de *L'Etoile du Nord*).

M. M. — DUC DE MAGEMTA : buste en... barbe ! (*Mica-Mahon* prononcent les indigènes.)

Bourbaki avec un... panache.

Aide de camp à cheval ; *Napoléon Ier* avec sa lunette aussi grosse que lui ; statuettes.

Dragon à cheval. Le dessous de la bête, entre jambes, n'est pas évidé ; pure négligence de maître.

Intermède à l'élément militaire par une petite *Truie*, un monumental *Coq*, une *Tête*, sans même le cou, de belle *Arlésienne* aux yeux tenant chacun plus de place que le nez.

Troisième *Cantinière* avec tonnelet et verre en main levée. Demi-relief sur une plaque de pierre

fine dite de Saint-Didier encastrée dans le talus du terrain.

Grand maître d'armes; Evêque; Cordonnier; Maréchal-ferrant.

Saint-Michel avec guidon ou oriflamme.

Le Juif-Errant. Barbe phénoménale, casquette de loutre, tablier de cuir, tranchet et bourse aux mains. (Cette représentation, en haut-relief, remplit le double emploi de portraicturer à la fois le type légendaire et le grand-père de Marguerite Malaquier, de *la Bourgeoise*, connu du reste sous le sobriquet de ce nom de Juif-Errant.

La République couronnée de lauriers et groupée avec Garibaldi et Gambetta dans ses bras. Sur le socle cette inscription : *Peuple souverain* 1876. GARI-REPU-GAM (Rochefort traduirait *répudiant Gambetta.)* X... (*A suivre divers portraits*).

Grande Statue élevant un flambeau de LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE; d'après quelque document de la statue de Bartholdi, 1878. (*Eclairant avec ses yeux surtout*, me dit l'auteur convaincu.)

Petite *Marianne* dito, avec le livre de la Loi.

Une *République* nue ou vêtue seulement, à la mode tahitienne, d'une... corde à allumer la pipe. Seins des plus réalistes.

France-Alsace-Lorraine. Petit culot de bouteille vert-turquoise posé coquettement, faute de ruban caractéristique, sur le côté de la tête alsacienne.

Une *Déesse* quelconque encore des plus gorgiassées. (Evidemment et décidément, ce genre de plastique extra-matérialiste pourrait bien vouloir être, comme le sont certaines images dans la poétique orientale de Khéyam, essentiellement ultra-spiritualiste.)

Monseiyneur Terris l'évêque de Toulon, natif de Bonnieux, le village voisin.

Faiseur de tours avec ses doubles gobelets.

Marchand de vin cabaretier. Chapeau en tête, favoris premier Empire.

Religieuse coiffée à l'Anne de Bretagne. (Combien tout cela est sans le savoir !)

ROSA, la servante du curé : encore un type de la comédie humaine, traditionnel et consacré s'il en fut. N'oublions pas le cabas et l'éventail, l'utile et l'agréable, qui ne manquent jamais l'un avec l'autre.

La Belle MARION ; tient une fleur emblématique.

Danseuse coiffée de roses. *Dame* avec collerette et pélerine sur mantelet à grandissimes manches ouvertes et fourrées à leurs parements ; tient une fleur en rosace. Autre *Dame* très guillochée d'ornements ; lacets sur devant de corsage indiqués en brun-rouge ; tient une branche mystique à trois fleurs non moins archaïques.

La maîtresse de pension suivie de trois élèves, toutes en uniforme. « Ainsi, elle ne s'en ira pas trop », avait voulu Malaquier au moment où cette fonctionuaire très aimée était appelée à une autre résidence,

Colombine, coiffure mi-alsacienne avec résille ou filet naturel ; robe tailladée, lambrequinée en dents de loup.

Nous ne comptons plus les dames à poitrine... avantagée.

Voici une pièce capitale : la MAGDELAINE qui DIT, inscrit sur sa gorge, APPORTEZ DE LA MONNAIE (grosses pièces) ET AUSSI DE CUIVRE (des sous). « *La Madaléne*, m'explique t-on, *aco ei lou*

moumén déi pagamén. Y'a bien dé dzén qué vourrien fouaçe qu'éxistessé pas. » La redoutable personne, couverte de colifichets, cordons, médailles, pendeloques, verroteries en plaque et cabochons, rubans, un coucou sur la tête, une gerbe de paille naturelle sous le bras,est munie effectivement d'une corbeille-tronc dont un trou au fond communique avec son ventre-tirelire. Telles devaient être et sont encore les effigies de certaines divinités exploitées par le clergé des temples et des églises plus païens les uns que les autres. Il faut dire que Malaquier, honteux de lui-même ici,quoiqu'il n'y ait vu d'abord qu'une amusette, abolit presque aussitôt qu'établi l'emploi de sa Magdelaine.

Homme et femme dansant encore la polka. Le monsieur porte des conserves noires sur les yeux.

Guitariste. Imitation libre et contemporaine du *Chanteur florentin* de Dubois qui obtiendra moins de succès que son prototype.

M. Polent, le secrétaire de la mairie, violoniste à ses heures (bâclé *du soir au matin*).

Inconnu (*Diis ignotis*). Culot de dame-jeanne en forme de casquette à la Louis XI posé sur la tête.

Homme dans l'attitude et avec le bas de corps d'un *singe*.

Divers *bustes et têtes* offrant toutes sortes de coiffures de cheveux et toquets.

Sur le tertre central de l'enclos, *Cippe* rond à à plusieurs têtes, trois à chacun des deux étages de sa composition. Tesson de bouteille en pinacle. Sur le bandeau de couronne commune (trois têtes sous le même bonnet) se lisent des abréviations : « Prusse, Russie, Autriche. »

Bloc de *quatre têtes* avec une petite détachée et pyramidant dessus.

Singe jouant avec une boule. *Boa* enroulé.

Monsieur en gibus et paletot *tourné* (*schoking*) dans un angle de mur, debout (pissant).

Le trou punais n'était pourtant pas loin. Il y a aussi un puits-citerne condamné... par faute d'eau et présence de serpents pourrris (horreur !) que l'on y a trouvés plus d'une fois.

Pierre votive. Dans un cadre de moulures, deux branches de laurier suspendues à des anneaux de chaîne avec une couronne d'immortelle. (C'est de vraiment bon goût).

Gros cube pierre ayant à un de ses angles une *tête de hibou*, à l'autre une *tête de moine.*

Comme en rang sur une étagère et de petites proportions, citons enfin : *Bélier*, *Grenadier*, *Faisan*, *Corbeau*, *Soldat-tambour jouant*, *Tambour-major* (tout passementé de verres polychromes), *Clairon*, *Eléphant*, *Girafe*, *Lapin*, *Petit chien* (*cadéou*), *Renard*, *Furet.*

Etc., etc.

C'est chez quelques-unes de ces dernières scupltures, des plus anciennes, que l'on peut observer déjà cet épiderme grisâtre granité qui parfait si étonnamment leur vieil aspect archéologique.

Si nous nous arrêtons, ce n'est pas que nous n'en ayons passé, et peut-être des meillleurs parce qu'ils sont des pires.

Vous le voyez d'abord au résumé de cette énumération, l'esprit autant que la nature de l'œuvre est libre et libéral. Il y domine logiquement, du cœur à la main, les symboles, les allégories, le plain-pied panthéiste des franchises et des égalites

populaires. C'est irraisonné, voudra-t-on dire. Eh bien ce n'en serait alors que plus significatif, si, par le seul instinct ou sentiment non raisonné ou analysé soi-même des mythes, des légendes, des traditions et aspirations courantes de l'Humanité, ce simpte manouvrier se trouve mettre dans ses naïfs et informes produits ou éveiller chez les autres une pensée, un document philosophique et social, une invention et une sensation d'art. Nous avons là une espèce de galerie d'histoire naturelle et universelle à la Bossuet et à la Gustave Doré.

Il s'y compte bien, par-ci, par-là, un saint, un ou deux curés et prélats accordés par impartialité de programme historique, par bonhomie et esprit de tolérance, surtout peut-être pour la décoration pittoresque, au personnel de cette collection qui doit être complète ; mais les maîtresses pièces, inventées, voulues, répétées et synthétiques relèvent, à chaque pas, de l'origine et de la portée les plus larges. Parmi les figures sont placées, au premier rang de ces représentations, celles qui expriment, d'un exemple typique, le soldat, l'artiste, le poète, le roi, le magistrat, le fonctionnaire quelconque, le paysan, le domestique. Remarquons, en passant, que l'on n'y rencontre point la Mort, dont la pensée est répulsive au génie méridional, autant qu'elle domine celui du nord. En revanche, toujours au même compte de la vie passionnée, notons le nombre des sujets auxquels la politique présente, future mais surtout la plus présente n'est point étrangère. La série des animaux, une des plus nombreuses et la moins rédhibitoire d'exécution, est sans doute la plus intéressante à divers

autres titres. Le genre même, il faut du reste le reconnaître, en dehors et dispense des plus grandes, plus sensibles, plus exigeantes difficultés, se prête mieux à la simplicité et à la diversité caractéristiques des sujets. Ici, l'en-deçà de l'exécution ajoute à l'au-delà du style, et ce qui peut manquer de vérité, d'exactitude telle quelle est avantageusement remplacé par la puissance et pour les effets surnaturels, fantastiques du plus barbare accent.

—

C. G.., un inénarrable manifestant de convictions légitimistes, possède, au premier tournant de rampe en pierre de son escalier Louis XIII, l'excellente sculpture sur bois par Jacques Bernus (1650-1728) d'un gros et bonasse chien de chasse. On l'aperçoit déjà de la rue, au moindre entrebaillement de la porte, dans l'attitude, étonnamment trompe-l'œil, de regarder, surveiller les allant-venant de la maison. Cette sorte de chef-d'œuvre fait, depuis près de deux siècles, l'admiration et la joie naïves, on le comprend, de ses compatriotes et aussi des étrangers touristes que l'on mène volontiers, c'est-à-dire non sans quelque fierté, à l'*Oustaou dôu Tcinn* (la maison du chien)... Voici qu'un jour je vois la pauvre bête coiffée d'une calotte *blanche* et copieusement cravatée de non moins blanc. — Qu'est ceci ? — « Eh ! m'apprend emphatiquement le propriétaire, c'est aujourd'hui « La Saint-Henri » donc : laquelle fête, chaque année, doit être célébrée aussi par mon célèbre chien. »

—

De Nieuwerkerke (comte de). — Il a fallu les bien particulières circonstances et surtout raisons intimes que l'on sait pour imposer l'étranger

porteur d'un pareil nom à la tête et en représentation d'un tel foyer esthélique que celui du musée du Louvre et des Beaux-arts français en général. Le personnage n'était, de plus, qu'aussi médiocre comme artiste et administrateur que vulgairement décoratif comme tambour-major. Bon garçon du reste et couramment aimable. — Je déjeûnai avec lui chez le comte de Sartiges, revenu de son ambassade persane, en compagnie de Schaffer, drogman-interprête de la Cour et professeur au Collège de France pour les langues orientales; du fils Lehon et du prince Poniatowski, dont l'Opéra jouait alors le *Pierre de Médicis*. Vers le café entrèrent le comte de Beuzeval et le consul Botta, *l'extracteur* de Ninive. Le café pris je m'esbignais, mais de Sartiges me rattrape ainsi au collet : « Ah ! mais non ; nous allons maintenant musiquailler ; tant pis si ça vous ennuie, comme vous dites quand je vous prie vainement (*sic*) à déjeuner : vous êtes nécessaire. » Et avec Poniatowski, à tour de rôle, nous lui plaquons des accords de piano sous ses improvisations ou rapsodies de violoniste non dépourvues d'agrément... Au bout d'une heure de ce métier je retentai de m'esbigner. « Vous oubliez, fait-il, que nous devons sortir ensemble : je vous emmène chez madame Lehon qui vaut fichtre bien la peine d'être vue, et ensuite il y a rendez-vous pris au Louvre, où de Nieuwerkerke, vient-il de nous inviter, attend le roi de Wurtemberg, désirant visiter spécialement les galeries des sculptures antiques, de la Renaissance et modernes. — Chez la maîtresse de Morny, — encore un comte ! — la plus belle des blondes, Cérès en personne, qu'entourait à ce moment une corbeille de femmes n'étant que jolies,

je fus présenté à titre d'invétéré sauvage, mais par-dessus le marché peintre, dessinateur, graveur, musicastre et même écrivailleur, pouvant revenir exhiber, si l'on m'en suppliait, des choses intéressantes. En sortant par un grand escalier, j'eus encore à admirer sur ses parois des peintures de Troyon. — Au Louvre (c'était un lundi, choisi, les salles étant fermées au public), nous pûmes circuler en pleine et intime liberté. Le souverain wurtembergeois offrait vraiment, en physique de l'emploi, un des plus beaux corps et une des plus belles figures devant lesquels des sujets puissent s'estomirer. Très simple et peu disert, il semblait de préférence écouter notre verbiage à tous; heureusement lui en aura-t-il échappé, devant certains sujets de nudités, des observations rien moins que purement esthétiques, mais, au contraire, fortement drôlatiques.

Lorsque j'allai chercher, dans le cabinet même de M. le directeur et conservateur de l'établissement, une médaille obtenue au salon suivant et que j'avais commis la disgracieuseté, il est vrai, de ne pas être venu recevoir en distribution solennelle, les remerciments et expressions de modestie que je lui en adressai, ainsi qu'au marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, se trouvant là par rencontre, furent assez sèchement relevés : « Vous ne nous devez rien, dirent-ils ; ceci n'est point de notre fait, mais exclusivement celui de votre jury. » Sur ce, ne faisant qu'un pas de la cour du Louvre au pont des Arts, et de là à l'Hôtel des monnaies, j'y troquai (*proh pudor !*) mon lingot d'or contre cinq cents francs d'espèces vulgaires.

Après avoir, dans les derniers jours de gloire de

M. le surintendant des Beaux-Arts, assisté à sa dernière réception, où il nous servit Mlle Rachel, exquise en toilette de ville crêpe de Chine violet, je ne le revis plus, au terme de treize années, qu'à Rome, dans le Panthéon, devant la tombe de Raphaël, dont on avait, la veille, célébré le quatrocentenaire. Il s'était retiré dans la banlieue de Florence. Nous échangeâmes, comme entre revenants réciproquement étonnés et douteux, une vague salutation. Mais, rapprochement curieux, quelques pas plus loin, *via del Seminario*, même genre de salutation à échanger avec Claudius Popelin, le maître émailliste, qu'avait épousé bel et bien, quoique secrètement, à ce que m'assurait son ami le graveur Gervais, la princesse Mathilde.

—

Charrier. — Un sculpteur, plus spécialement ornemaniste que statuaire, me demanda de lui désigner quelque sujet mi-allégorique ou symbolique, propre à une sorte de bas-relief en format de plaque ronde grand module. Quoique non partisan des *illustrations* d'un genre par un autre, je le précipitai illico sur celui que, par heureuse exception, offre si superlativement au double avantage de l'idée et de la plastique, la pièce des « Contemplations » (Livre troisième) intitulée « Ecrit sur un exemplaire de la *Divina Comedia*, » et que tout artiste a pu au moins rêver depuis longtemps.

C'est d'abord, dans l'ordre de succession du thème original, aussi succinct que substantiel,

« *Une haute montagne emplissant l'horizon ;* »

puis un

«... *chêne ; et j'eus*, dit-il, *des autels et des prêtres*

Et je jetai des bruits étranges dans les airs ; »

puis un

«.., *lion rêvant dans les déserts,*
Parlant à la nuit sombre avec sa voix grondante ; »

puis une figure disant

« *Maintenant je suis homme et je m'appelle Dante.* »

La chose fut exécutée, se composant forcément en sens inverse, par séries d'épaisseurs superposées et décroissantes, mais présentant simultanément les objets l'un sur l'autre et non moins exacts et expressifs. D'abord, au milieu, en plein relief et debout, le personnage traditionnel du poète florentin, coupant en deux l'animal marchant et rugissant, derrière lequel l'arbre, accroché à un tertre, projette plus ou moins son branchage au-dessus de la figure, et enfin, en dernier méplat, presque une simple ligne dessinée, la montagne.

J'en parlai naturellement à Hugo, qui, par courtoisie au moins, se montra très flatté et m'accorda la faveur de lui présenter l'auteur et l'ouvrage, l'un portant l'autre. De huit à dix heures du soir, rue Drouot, on peut penser si la séance fut intéressante, en nous valant à mon ami et moi, sur le sujet en question, la glose et les développements philosophiques et esthétiques de celui auquel la rédaction de la *Revue des deux mondes* refuse encore l'exéquatur de penseur.

—

Qui peut le plus veut le moins. — L'auteur du *David après le combat*, du *Gloria victis*, du *Génie des Arts*, du *Quand même*, pour Belfort, a remporté le prix de Rome et la grande médaille du Salon ; très-jeune encore il a été décoré chevalier, puis officier

de la Légion d'honneur : le tout avec la simple et calme satisfaction de sa conscience. Mais le jour où, s'étant mis à exposer de la peinture en amateur, on lui a fait des offres d'achat, il en a éprouvé un contentement et une joie d'enfant ou de fou, jusqu'à tirer à sa propre gloire un feu d'artifice (*sic*) dans son jardin de la rue St-Didier.

—

Gare dessous. — Un groupe du général Dufour à cheval était mis au concours par la ville de Genève. L'un des concurrents refusa d'aller se promener, une après-midi, rentrant s'enfermer dans son atelier où, dit-il : « Il faudrait que je *statuéquestrasse !* »

—

La petite ville de C..., qui manque d'eau à boire, a dépensé 20.000 fr. pour la gloire en bronze ou en marbre de son grand homme : soit 800 fr. pour la représentation des yeux, nez et bouche, et 19.200 fr. pour celle de beaucoup de perruque, de chapeau, de lunettes, cravate, jabot, habit, manchettes, gants, gilet, décorations, rubannerie, mercerie, quincaillerie, breloques, culottes, épée, jarretières, souliers, boucles, et quoi encore ?...

—

O Civilisation, voilà de tes barbaries ! — Le comble de la popularité, le dernier mot de la gloire, du culte national les plus incontestables, consistent à représenter M. Thiers, Garibaldi, l'Alsace et la Lorraine en têtes de pipes, en pots ou en verres de bouteille, et à les remplir et vider de tabac, d'absinthe, de faux cognac.

—

Je demandais à un artiste statuaire, qu'un des récents Salons a consacré au premier rang, des renseignements sur la valeur intellectuelle d'un de ses confrères, notre ami commun : « Il tirerait plutôt, fit-il, du côté de Cadet-Roussel que du côté de Napoléon. »

—

Faute de s'entendre sur le point de vue, ma concierge ne veut pas admettre que je préfère les trente sous de plâtre de la petite *Vénus* de Nîmes, sans tête ni bras et avec une seule jambe, au gros lot d'argent de la *Sapho* de Pradier.

—

Monsieur V..., amateur d'art, a perdu ses illusions admiratives sur les statues en marbre de la Vénus de Milo et de la Victoire de Samothrace, que de mauvais plaisants lui avaient assuré être en sucre candi.

—

On n'est jamais trahi que par les siens. — Lors du dernier centenaire de J.-J. Rousseau, le 3 juillet 1878, un sculpteur genevois, qui porte un nom popularisé par son père dans la littérature locale, concourut pour le portrait en médaillon de l'illustre philosophe. Disons en passant qu'avec divers mérites de premier ordre il n'obtint que le second prix, pour n'avoir pas, comme l'avait fait le plus heureux de ses concurrents, coiffé son modèle d'une perruque officielle au lieu du simple bandeau de linge authentique. J'ajoute que l'œuvre pouvait bien manquer, ainsi qu'on va le voir du reste, de cette dose de conviction nécessaire en toutes choses vis-à-vis de son sujet, n'en déplaise aux sceptiques quand même. Un exemplaire m'en

fut offert, au dos duquel est écrite, de la main peu inspirée et encore moins respectueuse de l'auteur même, la note de biographie tintamaresque suivante :

« Jean-Jacques Rousseau, né en 1712. — Fils d'un horloger, il fit toujours beaucoup pour la montre. — Son père lui légua quelques bons conseils. — Il se distingua comme laquais, écuyer et musicien. — Il créa la méthode Galin-Paris-Chevé. — Ce fut lui qui donna l'idée de creuser le lac Léman pour y placer les scènes de sa *Nouvelle Héloïse*. — Il a aussi inventé les hôpitaux pour y mettre ses enfants à l'abri de la misère. — Il a écrit pour et contre le théâtre, et se convertit au catholicisme pour avoir le plaisir de se refaire protestant, et il épousa une servante pour ne pas avoir à lui payer ses gages. — Quoique déguisé en Arménien et souffrant beaucoup de la vessie, il avait le caractère très désagréable, et l'on peut lui attribuer, en général, tout ce qui n'est pas la faute à Voltaire. — Mort en 1778, pour ne pas assister à la Révolution, qu'il avait préparée. — C. T. »

—

Pages d'histoire (peu chronologiques, drôlement bâclées, mais qui en valent bien de plus gourmées.)

PAR PERMISSION DES AUTORITÉS (responsables),

GRANDE GALERIE STATUAIRE

de 160 *personnages de cire* (n'y en a-t-il pas bon nombre comme cela, en chair, sur le théâtre réel de la comédie humaine !) *avec costumes tout frais, etc., admise aux expositions de Paris et de Lyon.*

Tout ce que la magnificence a de grand, la richesse de somptueux, la ressemblance de parfait, etc., tout est réuni.

M. LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON ET LA MARÉCHALE. (L'affiche se date donc ainsi, c'est entendu, des jours du septennat, ce qui l'a fait commencer hiérarchiquement par la fin. Ne viennent donc qu'après :)

LA RÉPUBLIQUE, MAGNIFIQUE DÉESSE DE LA LIBERTÉ. LE GÉNÉRAL GARIBALDI VENANT FAIRE L'OFFRE DE SON ÉPÉE.

MONSIEUR THIERS (*monsieur* jusque dans l'*Apothéose de Monsieur Thiers*, par Vibert), ex-président de la République française. Mme THIERS (et Mlle Dosne, donc : tous les trois bras dessus, bras dessous, à la bonne bourgeoise ?)

M. GAMBETTA (seul, Lui seul, c'est vraiment trop ou pas assez).

M. LE GÉNÉRAL PÉLISSIER A LA GRANDE RÉCEPTION DE SA NOMINATION DE GOUVERNEUR DE L'ALGÉRIE ; Mme LA MARÉCHALE. (Le besoin s'en fait-it réellement tant sentir ?) LES PRINCIPAUX PERSONNAGES QUI ASSISTAIENT A CETTE FÊTE. (Devait-elle être assez charmante !)

LE TRAITÉ DE PAIX (Vous allez voir quels zigzags). A CE GROUPE SONT REPRÉSENTÉS, D'UNE PARFAITE RESSEMBLANCE : S. M. L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE, M. DE BISMARCK, LE GÉNÉRAL DE MOLTKE, ET QUANTITÉS D'AUTRES SUJETS.

NAPOLÉON Ier, SON ÉPOUSE JOSÉPHINE ET LA REINE HORTENSE BEAUHARNAIS (Que ne lirait-on pas entre ces noms !)

LES DERNIERS MOMENTS DE NAPOLÉON III. (A celui même, de moment, où l'on vient d'extraire de cet ex-monarque la pierre promise au fameux *couronnement* de l'édifice.)

MILLIE-CHRISTINE, LA FEMME A DEUX TÊTES. (Est-ce comme compensation vis-à-vis du précédent, qui avait perdu sa seule, déjà si petite, en partant pour Berlin ?)

L'HOMME-CHIEN. (Nous ne sortons pas des monstres. Qui se ressemble s'assemble. Voyez encore.)

LE SULTAN MAHMOUT II, ENTRANT DANS L'APPARTEMENT DE SES FEMMES, LORSQU'IL TROUVE (pas de chance) SA SULTANE FAVORITE ASSASSINÉE PAR LA JALOUSIE DE SES COMPAGNES. (Respirons un peu, il n'était que temps, avec...)

S. M. VICTOR-EMMANUEL II ; S. EXC. LE COMTE CAVOUR.

BÉRANGER, CÉLÈBRE CHANSONNIER, VOLTAIRE ET D'AUTRES POÈTES. (Je ne suis pas trop curieux, mais je voudrais bien savoir lesquels : Hugo ou Belmontet ?)

LES FAMILLES IMPÉRIALES (plusieurs au tas) DE RUSSIE, DE TURQUIE ET DU BRÉSIL.

ET UNE INFINITÉ D'AUTRES SUJETS DONT LE DÉTAIL SERAIT TROP LONG.

NOTRE DRAPEAU QUAND MÊME (et plus que jamais, pourquoi pas !) EPISODE HISTORIQUE. — STRASBOURG 1871.

La loge est décorée avec la plus grande richesse, brillamment éclairée au gaz et digne de recevoir la meilleure société. (Depuis le sous-parfait jusqu'à Pandore et jusqu'au crieur d'annonces. Saluez !)

Mme veuve MASSERINI, *directrice, réclame la confiance du public* (c'est trop de modestie, surtout vis-à-vis de ce qui suit), *et le prie de ne pas confondre son musée avec ceux dont l'exhibition aurait précédemment eu lieu en cette ville* (celle d'Apt, pour

le moment), *aucun ne pouvant lui être comparé.* Quand je vous le disais !)

TOUT LE MONDE PEUT VISITER CETTE GALERIE, OU RIEN N'EST CONTRAIRE AUX MŒURS ET A LA DÉCENCE. (Eh ! Eh !)

LA VÉNUS INDIENNE. (Ahi !) PIÈCE ANATOMIQUE (?) CHEF-DŒUVRE DE L'ACADÉMIE DE FLORENCE (??).

Cette pièce, exécutée en cire massive, est représentée sur un lit de repos. Ce chef-d'œuvre, dont rien ne peut faire redouter (ah ! ah !) *la vue aux dames, se démonte* (ahiya-yaï) *en séance* PARTICULIÈRE (?) *moyennant un supplément de 25 centimes par personne.* (Voyons, là, que pouvez-vous désirer de plus ! Eh bien, m'en tenant, comme comble de satisfaction déjà, à la description gratuite, je n'ai pas pénétré dans la *Loge.* — N.B. Un dessin représente, au centre de l'affiche, à titre de la plus *great attraction*, la double Mlle Millie-Christine, laquelle l'emporte donc évidemment alors sur tous ses voisins de galerie, les Souverains autocrates ou constitutionnels présidents et ex présidents de République, généraux et autres SUJETS, et même sur Voltaire et D'AUTRES poètes.)

CHAPITRE VIII

—

PEINTURE

En Peinture, plus qu'en toute autre chose, le génie, c'est d'être un œil, *opthalmos* : regardez et vous verrez, c'est-à-dire sachez tout voir et vous pourrez tout trouver. Les effets pittoresques de la Nature satisfont aux manières de la voir le plus excentriquement diverses, défiant n'importe quelles superfétations et inventions en dehors d'elle-même.

—

Se plaindre des exagérations, des exubérances, des longueurs et fatigues, et quoi encore ? des obscurités du génie, c'est se plaindre des exagérations de musculatures de Michel-Ange, des exubérances de palette et de brosse de Rubens, des pénombres de clair-obscur de Rembrandt, des longueurs de parcours des galeries du Louvre ou du Vatican, des fatigues d'ascension du Mont-Blanc, de la pyramide de Ghysèh, de la flèche de Strasbourg ou de la boule du dôme de Saint-Pierre : soit, mais c'est encore, en un mot, regretter, en sot mari de la Muse, que la mariée soit trop belle.

—

Ce qu'on envierait le plus aux peintres, et que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît différemment d'eux, ce n'est pas de faire leurs tableaux, mais c'est le très affiné développement de sens particuliers tout spéciaux et l'adoration permanente de ce qui, dans la Nature, les leur alimente.

—

Du Vasari des Batignolles. — Le petit Raphayel était en apprentissage chez Mr Ugens, qu'on a toujours appelé le père Ugens parce qu'il passait pour un brave honnête homme, bien attaché à son intérieur, à son travail et qu'il avait la réputation et clientèle pour bien peindre les *Madonas* ou Saintes-Vierges.

Un jour qu'il était sorti quelques instants pour aller jeter une lettre à la poste et prendre un peu l'air en même temps, ses nombreux élèves se laissèrent aller à vouloir faire une bonne petite ou grosse farce, comme on en a toujours pris la récréation dans les ateliers et les écoles.

Le petit Raphayel, avec ce caractère enjoué qu'il conserva jusqu'à sa fin et le rendait aimable à tout le monde, se prêta immédiatement à la situation en peignant, au beau milieu du front lumineux d'une des Madonas que terminait présentement le patron, quoi, Monsieur ?... Une grosse belle mouche verte et bleue, portant son ombre bien transparente, avec des luisants dorés, jusqu'aux poils de ses pattes et enfin tout !

Voilà que le père Ugens revient, s'annonçant dans l'escalier de son pas magistral. Comme tous les artistes en rentrant dans leur atelier, dès le seuil il regarde aussitôt son tableau et fait naturellement un geste pour en chasser la mouche ; il en fait un second,

un troisième ; il s'irrite, il s'exaspère ! Enfin, mettant le nez, c'est-à-dire les deux yeux sur la toile, il reconnaît que la mouche est peinte !

Tous les élèves tremblaient la peur et pleuraient déjà le repentir. Mais vite le bon petit Raphayel, pour ne pas laisser punir trop injustement aucun complice, se dénonce le seul coupable.

« C'est toi ! dit le Maître, qui as fait cela ?.... Eh bien cette mouche est supérieure à ma Madona, sur laquelle elle restera pour l'admiration des siècles ; et moi ton vieux professeur je ne suis plus que ton élève. » De plus on assure que, peu de temps après, le père Ugens, absolument découragé, déposa même ses pinceaux, cédant définitivement son fonds d'affaires à Raphayel qui s'établit dès lors à son propre compte.

—

Jusqu'à la veille du dernier quatrième centenaire de Raphaël, la tombe de l'incomparable maître, au Panthéon (où reposent aussi les dépouilles de Peruzzi, d'Annibal Carrache, de Correlli, de Victor-Emmanuel), se trouvait surmontée, à l'adresse de la *Madonna del Sasso*, d'une des plus villageoises peintures d'ex-voto ! C'était révoltant... puis touchant presque. Le plus glorieux des génies ne fut-il pas aussi le plus modeste des artistes ?

—

Passant la nuit sur les quais Malaquais et Voltaire, je regarde, vers l'autre bord de la Seine, s les vitrages de la voûte du Louvre ne resplendissent pas de l'éclairage *à giorno* des Corrège, des Claude Lorrain et des Véronèse.

—

Légende et parabole. — Une brave femme pressait le Titien de prendre son fils en apprenti dans ses grands travaux de décoration : « Quand même, fait-elle *in extremis*, vous ne l'emploieriez en pis-aller que pour vos *fonds*. »

— Les fonds ! s'écrie le Maître, mais c'est simplement, dans l'ensemble parfait d'une œuvre, tout ce qu'il y a de plus difficile ! Je n'ai jamais pu, moi, en réussir un seul.

—

La peinture, disait un peintre, Auguste Bigand, de l'école truculente, brutale ou haut la main des Ribéra, Couture, Ribot, Bonnat, Roybet, doit, veut être brusquée, enlevée, fouaillée d'aventure. Il faut se f... d'elle, sinon elle se f...tra de vous ; et plus elle vous fait, quand même, des infidélités, comme certaines maîtresses terribles et fatales, d'autant plus on l'aime !

—

Recette infaillible. — F. D..., un des plus délicats magiciens en peinture du modelé et du clair-obscur, est volontiers, par dessus le marché, assez mauvais plaisant avec les bourgeois, lorsqu'il les rencontre, il est vrai, par trop naïfs. « Une bonne fois, lui demande imprudemment l'un d'eux, expliquez-moi donc, monsieur D..., vous qui le pratiquez si bien, ce que c'est que ce fameux clair-obscur dont il est toujours question.

— Le clair-obscur ? voici. Lorsque, sur votre toile, sur votre papier, une surface quelconque à dessiner ou à peindre, vous avez, avec votre brosse, votre crayon ou votre pointe, etc., fait dire au *noir* et au *blanc* tout ce qu'ils peuvent donner de plus noir et de plus blanc, eh bien ! vous avez

satisfait aux conditions du clair-obscur. Personne au monde ne peut rien demander de plus à votre conscience d'artiste et à votre habileté d'artisan. » Et le bourgeois de comprendre parfaitement, comme il comprend toujours... très à côté.

—

Amusant et instructif. — A ses débuts de peinture, tout élève reçoit en pleine poitrine cet antique et solennel calembour, contenant et devant rester la plus essentielle de ses instructions et observances : « Qui *masse peint.* »

—

Un vieux de la vieille. — Un des lieutenants, derniers survivants de Louis David, le peintre Guillaume Lethière, avait grande peine, dès 1830, à maintenir dans le giron de son enseignement démodé et sous une discipline quelconque les assez nombreux élèves de son atelier. Parmi eux, Eugène Devéria le premier se révolta tout à coup violemment à la suite d'une correction de *figure* que le professeur basait sur des démonstrations un peu beaucoup géométriques par carrés et par ronds. Devéria plia ses cliques et ses claques au milieu de l'émotion générale, et décampant, sur le seuil de sortie reçut en plein dos cette apostrophe du maître d'abord tout stupéfié, puis fulminant : « Vous avez et aurez jamais beau faire, mes *roonds* et mes *caarrés* auront toujours raison, tou-jours rai-son ! »

Bientôt après parurent avec l'éclat qu'on sait le *Mazeppa* de Louis Boulanger, un élève aussi de Lethière en même cas de rupture de ban que De-

véria, et surtout, de celui-ci, la merveilleuse *Naissance d'Henri IV*, un des dix chefs-d'œuvre de la peinture moderne. — Que dites-vous de cela? faisait-on malignement à Lethière, qui répondait : « C'est très bien : il sont cinquante déserteurs qui ont voulu sauter le fossé, mais il n'y en a qu'un qui n'est pas tombé dedans. »

—

Bourru bienfaisant. — En remontant au plus haut des souvenirs et notes de ces lignes, j'y trouve le baron François-Xavier Fabre, qui fut un des grands élèves des David, remporta le prix de Rome et, à la suite de sa pension, vécut longtemps à Florence. Il y épousa même morganatiquement la veuve d'Alfieri, comtesse d'Albany, déjà veuve une première fois du dernier Stuart, y forma une merveilleuse collection de peinture et d'objets d'art, et recueillit la bibliothèque du grand dramaturge italien : léguant le tout à sa ville natale Montpellier, où il vint l'installer et finir sa carrière. Esprit cultivé et d'un milieu de société considérable, c'est avec lui que Paul-Louis Courier engage le plus piquant de ses *Dialogues*, celui contradictoire sur la gloire des arts et celle des armées. Il a peint un bien précieux portrait de Canova, qui sculpta le sien. — C'était, comme homme public et privé, un bienfaisant plus que bourru à ses heures, et généralement d'une humeur caustique, dont il fit parfois rire et souvent se fâcher. Certains de ses traits vont jusqu'à la brutalité et seraient même difficiles à raconter. En voici quelques-uns des seulement drôles.

Un groupe de personnes réunies dans son atelier s'exclamait des beautés d'un ciel s'apercevant par

la fenêtre-châssis. « Oh ! quel spectacle ! quelle merveille ! Oh ! ces nuages ! ces nuages surtout ; on n'en a jamais pu voir de comparables ! Venez donc, maître ; oh ! venez vite regarder ces nuages, n'est-ce pas ? » — « Oui, fait-il jetant à peine un coup d'œil de complaisance, pas trop mal... comme *nuages d'amateur.* »

L'élève Férogio, bien connu plus tard par ses petits sujets de genre, élève des meilleurs, mais dont déjà l'inclination aux modèles tout autres que ceux d'un haut caractère ou de grandes proportions désobligeait extrêmement le professeur, celui-ci fit mouler son propre pouce et le plaçant, en pleine classe, devant la tête colossale de l'*Alexandre mourant* : « Tenez, lui dit-il, voilà bien mieux votre affaire. »

Un peintre assez ganache lui montrant de sa besogne avec un orgueil peu déguisé : « Alors, dit Fabre, si vous êtes content de ça, vous devez trouver très mauvais tout ce que contient mon musée. »

—

Jérusalem, Jérusalem ! — (Entre deux causeurs arrêtés dans des poses graves et avec des gestes tragiques, sous un des guichets de la cour du Louvre.) « Le grand malheur de notre époque, oui le très grand malheur, ce qui compromet, perd et détruira tout après nous, par ses conséquences aussi incalculables que désastreuses et désespérantes, c'est... l'emploi, dans la préparation de nos toiles à peindre, du mauvais blanc de céruse ! »

—

Tout s'explique. — Et cette fameuse *palette de Rubens !* Si nous en parlions encore un peu ?

Un amateur... marron de croûtes solennelles s'obstinait à vous imposer pour des Rubens de la plus belle eau trois encombrants pastiches quelconques. « Voyez surtout, disait-il, l'œil allumé, égaré, voyez cette vivacité, cette fraîcheur de coloris, cette limpidité de couleurs pouvant seules émaner de cette incomparable, de cette unique palette de Rubens (nous y voilà) dont le maître gardait si jalousement et a emporté le secret (autre cliché).

« Mais voyons, une bonne fois, comment, voulut faire observer à ce *raseur* un patient impatienté, comment cette palette pouvait-elle être, rester un secret, Rubens travaillant toujours, en prince de l'art et chef d'atelier, au milieu de nombreux élèves et collaborateurs, tels que Van Dyck, Jordaens, Paul Bril, Snyder, etc. ? tout un public assez malin certes. Ils voyaient bien sur sa palette ces gens-là, la copiant nécessairement, s'en servant en quelque sorte autant que possible.

— Pardon, pardon, riposte l'amateur pris non sans vert, il est parfaitement connu que Rubens, avant d'entrer en séance publique, avait toujours soin de s'enfermer dans une pièce secrète dont la clef ne le quitta jamais, pour de là ne passer dans l'atelier que la *palette déjà toute chargée*. »

—

Miracles laïques. — Sainte Marthe passe, à Tarascon, pour avoir avec un long ruban enchaîné, dompté miraculeusement le terrible monstre Tarasque. Avec un tout petit, tout petit bout de ruban aussi le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur en fait bien d'autres !

—

Le peintre-décorateur X... est de taille moyenne, figure banale, mise comme tout le monde, façons courantes. Signe particulier : n'est pas décoré.

—

Plus d'une fois a été achetée d'une lésion d'honneur la légion d'honneur.

—

Nos plus réels et nos plus énormes défauts sont ceux dont nous ne nous croyons pas même avoir un atome, ou, s'ils nous sont mis sous le nez, n'éprouvons pas la moindre vergogne. Dites à un cannibale qu'il est cruel, cela l'étonnera bien ; à Polichinelle qu'il est cynique, cela le fera bien rire. Quant au poète X..., au musicien Y... et au peintre Z..., qui ne sont rien, et d'eux-mêmes ne se fussent pensés que peu, ils ont fini, à force d'être discutés tels, par se croire des célébrités de premier ordre.

—

G... ne montre guère que des défauts, et encore ne sont-ils pas à lui. Il les emprunte, au jour le jour, à toutes gens.

—

Ingriana. — En 1867, dans le Palais de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, eut lieu l'Exposition posthume, aussi générale que possible, de l'œuvre d'Ingres. Elle fut une grande solennité et elle restera une date pour le grand art français, qui va sans doute mettre encore longtemps avant d'en fournir de pareilles. Dès ce moment j'avais déjà pu recueillir en grande partie les présents fragments et notes, les uns publiés dans des feuilles spéciales, d'autres inédits, et dont la plupart, d'ailleurs ne peuvent que gagner à être répétés.

Les organisations à la fois puissantes et très individuelles se manifestent non seulement dans leurs œuvres ou leurs grands actes publics, mais aussi dans leurs faits et gestes courants, domestiques et jusque dans leurs moindres paroles ; et cela avec un accent d'autant plus significatif qu'il est plus intime de pensée et plus libre et spontané d'expression. Tel fut connu particulièrement Jean-Dominique Ingres, natif de Montauban. Son enseignement professoral, diverses anecdotes, ses observations en causerie, ses « mots », certains détails de son costume, etc., marqués au coin d'une haute et originale personnalité, méritent d'être consignés non pour la seule satisfaction d'une simple curiosité biographique, mais parce qu'ils comportent essentiellement, presque tous au moins, l'esprit, le dogme même parfois de tout son être artistique. De part et d'autre un grand nombre de ces documents se trouve acquis à la publicité ; mais les souvenirs, les récits vivants des derniers familiers ou simples contemporains du maître en retiennent encore une quantité non négligeable certes. Il serait même fort à regretter qu'elle fut, avec eux disparus, à jamais inconnue, perdue.

Comme il arrive pour toutes les figures illustres, l'artiste et l'homme ici ont été l'objet, entre bien des exagérations passionnées ou banales et surtout des inintelligences, incompétences et souvent pures ignorances, de points de vue trop volontiers de parti pris, de sottes légendes ou d'erreurs absolues. De même que l'œuvre, très générale (ce qui à priori fut plus que contesté), ne saurait devenir suffisamment appréciable et donner sa synthèse que pour ceux qui la connaissent tout entière, de-

puis son sommet de l'*Apothéose d'Homère* au Louvre jusqu'au fin fond des copieux portefeuilles légués au Musée de Montauban, de même son mythe et sa philosophie esthétiques se révèlent, imprévus quoique très logiques et pratiqués, pour ceux qui ne connaîtraient pas entièrement l'homme... Mais tout ce qu'il serait plus ou moins difficile d'expliquer en trop subtiles paroles ressortira et de reste du suivant dossier.

—

Une fausse appréciation de la nature des qualités de sentiment et d'exécution d'Ingres, se croyant parfaitement conforme à sa personne, l'a fait imaginer par bien des gens ne comprenant donc ni l'esprit ni la lettre de ces qualités, très longue, maigre, blonde, de façons froides et de paroles réservées. Or, notre homme était petit, trapu, brun de peau, noir tardif de cheveux et exceptionnellement passionné, pour ne pas dire violent.

Ingres a pu être qualifié de « crétin de génie ; » V. Hugo, d'homme de « génie bête ». Ce genre de définitions paraît enchanter certains feuilletonnistes en les consolant de ne posséder des génies que les prétendus crétinisme et bêtise.

—

Alfred de Vigny, Mérimée, Gautier, Paul de Saint-Victor, About admirent Ingres ; de Pontmartin, M. Sylvestre le discutent et critiquent ; Nadar l'*engueule* en gavroche. Tout est bien ; les proportions restent exactement gardées.

—

Le propre des grandes organisations c'est la

variété dans la fécondité. Vous ne connaissez pas toutes les qualités d'Ingres tant qu'il vous resterait encore à voir le moindre de ses croquis.

—

Paul Flandrin, feuilletant des croquis d'Ingres, s'écrie : « Comme tout cela est bras-dessus bras-dessous avec les grands maîtres ! »

—

M. Galimard complimentant Ingres, quel pavé !

—

Essais, dit Montaigne ; *Préludes*, dit Sébastien Bach ; *cartons*, disent, plus simplement encore, Raphaël à Hampton-Court et Ingres au Louvre ; et par là précisément ces modestes brillent à faire envie aux plus orgueilleux du monde. Pourraient-ils peut-être y avoir mis quelque ironie écrasante des grands maîtres et des grands œuvres envers les petits de petites ? Non, ils n'y ont même pas pensé.

—

Devant les coursiers épiques de son *Apothéose de Napoléon Ier*, on demandait à Ingres, avec autant d'étonnement que d'admiration, quels modèles il avait du consulter. « Phidias, répondit-il, et les chevaux d'omnibus. »

—

Quantité n'est point qualité. — Ingres découvre, sous les apparences ordinaires d'une sorte d'ouvrier de campagne, un admirable type de Jupiter, rien de moins, pour son tableau de *Thétis aux pieds de Jupiter* que possède le musée de la ville d'Aix. Il le dessine, le peint, l'étudie, le con-

temple avec exaltation ! (Ne serait-ce pas une de ces peintures, digne d'un musée, que Paul Flandrin, qui le croit, a retrouvée rue de Rennes, au prix de 20 francs, chez un marchand de bric-à-brac ?)

— Ah ! bèn alors, fait modestement le brave modèle, puisque vous me trouvez si beau, moi, que diriez-vous donc de mon frère ? En voilà un !... Allez le voir paradant, tous les matins, aux Tuileries, où il est grenadier dans la garde impériale... Ingres y court ; et on lui montre un grand patagon immensément nul de pittoresque, pour ne pas dire grotesque.

—

Le *Beau idéal* ?... Ingres, le plus noble des artistes pourtant, l'appelait : « L'invention du commencement de la décadence. »

—

Ingres est content de Flandrin ; M. Galimard ne l'est que pas toujours.

—

Que de désespérantes journées se passent pour la *Vénus de Milo*, au milieu de la foule compacte en plein soleil de sa beauté, à chercher aussi un homme !... Mais toutes les molécules de son marbre doivent tressaillir et scintiller de plus belle quand l'œil d'un Ingres vient à tomber dessus.

—

Ingres n'a pas eu d'enfants de ses deux femmes ; mais le monde entier lui reconnaît deux filles de haute et belle paternité : l'Iliade et l'Odyssée de son *Apothèose d'Homère*.

—

Aux personnes, comme aux talents, qui, sous

prétexte de dignité, croient pouvoir se passer d'amabilité, il faut répéter ce conseil à ses élèves du plus sévère de nos artistes : « Si vous avez de la grâce pour cent mille francs, achetez-en encore pour un sou. »

—

Comme il le disait déjà de la grâce, l'auteur aussi sobre que sévère du *Romulus* et de l'*Œdipe* répétait de la facilité : « En avez-vous pour cent mille francs, achetez-en encore, si vous pouvez, pour un petit sou, » ajoutant : « et tâchez qu'on ne l'aperçoive pas. Qui en a eu davantage que Raphaël, et devant qui y pense-t-on moins ? Le trop d'adresse c'est de l'impertinence envers la nature. »

—

A sa première visite chez Michalon, Ingres, dès l'entrée, fit d'un seul regard le tour des murs de l'atelier et, n'y rencontrant pas la moindre reproduction des paysages de Nicolas Poussin, en jugea et condamna son homme au rang des inférieurs.

—

Le sculpteur Duret venait de terminer son charmant *Danseur napolitain*, — figure de jeune homme toute nue, à très peu de caleçon près — et sollicita la visite d'Ingres. Celui-ci tout d'abord et d'un ton confraternel adresse plus d'un éloge..., se réservant vis-à-vis de certains détails d'accessoires. Evidemment il ne voulait compter qu'avec la question d'art le plus élevé, là où tout le monde voudrait surtout, la *Danse* et le *Napolitain*.

Duret, mal à l'aise, s'excusait déjà par la nécessité d'intéresser le public, de satisfaire aux exigences de vente, etc.

— Dans quelles conditions travaillez-vous, fait tout à coup Ingres; vivez-vous exclusivement de votre métier, ou auriez-vous quelque autre fonds de ressources?

Duret répond qu'il a toujours possédé un honnête patrimoine, et se livre à sa seule vocation, indépendant des soucis matériels, avec environ une douzaine de mille livres de rente.

— Monsieur, s'écrie alors intransigeamment le maître en quittant l'atelier, lorsqu'on fait de la sculpture, aidé de douze mille francs de rente, *on ne met pas de caleçon à ses statues!*

—

L'absolutisme de ses principes et de sa foi admettait peu la discussion. Lors du jugement de concours du grand prix de Rome, où avait pris part son meilleur élève Hippolyte Flandrin, le résultat en sa faveur lui paraissait si indiscutable qu'aux premiers mots de quelque observation, il fondit en larmes comme une femme nerveuse; et aucun juré n'osa passer outre.

—

Ingres visitait, à l'église Saint-Méry, des chapelles nouvellement peintes par Léhmann et Chassériau. Des personnes qui l'accompagnaient, moins indulgentes que lui et voulant faire leur cour, signalaient nombre de défauts comme une sorte de défection à l'origine des auteurs, tous deux élèves d'Ingres. « Dans ma maison, les défendit-il vivement, je n'ai jamais obligé personne à porter ma livrée. »

—

Tableau vivant. — Ingres, reçu par Hippolyte

Flandrin devant ses admirables peintures de l'église Saint-Vincent de Paul représentant des théories de Saints, s'écrie à son grand élève : « Mais on dirai que vous *les* avez tous vus, ces gens-là. Oui, vous les avez vus marchant ainsi vers le Paradis... où vous entrerez avec eux ! » Sur ce, il l'embrasse, il l'étreint à bras-le-corps; son chapeau tombe à terre ; il marche dessus; Paul Flandrin, frère cadet, le ramasse : tableau!

—

Jeux de scène. — Hamon, venu à Paris de son village de Lannion en Bretagne et entré dans l'atelier de Delaroche, ne tarde pas à s'éprendre d'une admiration exclusive pour Ingres et du désir de sa direction. Il obtient de se présenter chez lui, à l'occasion, du reste, d'un certificat de dispense qui lui était nécessaire vis-à-vis du service militaire. Muni de sa première peinture « Un buveur breton » très laidement réaliste et que l'auteur appelait plus tard son *Courbet*, il expose sa situation, ses goûts, ses demandes et sa toile. Or, tout le temps de l'entrevue, le *père* Ingres, qui n'a jamais pu supporter le spectacle du laid quelconque, retourne autant de fois contre le mur la peinture de Hamon que celui-ci la remet sous ses yeux. A cela près la causerie avec le maître est aussi cordiale que longue, et le solliciteur obtient tout ce qu'il veut.

—

Ingres regarde divers dessins et aquarelles de paysages par Mademoiselle Rosalba Laurens (plus tard Madame Viguier), une artiste de style sérieux, et se résume en lui adressant ce compli-

ment suprêmement élogieux « Vous êtes la fille du Guaspre. »

—

L'angle saillant. — Devant tout modèle de portrait à reproduire, soit-il le plus joli ou surtout le plus beau des modèles, c'est toujours, commandait Ingres, par une sorte de *charge* qu'il faut commencer.

—

Il est tel portrait par Ingres, celui par exemple de M. Bertin, — que ses héritiers peu libéraux se sont fait acheter 80.000 francs par l'Etat, — ou celui de Madame de Sénonnes, faisant partie d'un musée de province, dont je demande l'expropriation (contre, bien entendu, bonne copie et honnête indemnité) et le placement au Louvre pour cause d'admiration universelle.

—

Ingres faisait prendre dans l'atelier le *Portrait de Cherubini* par un commissionnaire, lequel tranquillement déroule la corde de son crochet, prend la *chose* sur le chevalet, la pose, cale, couvre, sangle, enlève et emporte, ni plus ni moins. « Cet imbécile-là, remarque Ingres deçu, il n'a rien dit du tout. »

—

Deux artistes, des maîtres eux-mêmes, longuement regardaient d'Ingres, dans la salle des « Sept cheminées » au Louvre, le tout charmant portrait de M. Dubochet présentant, de tête et de costume, quelque chose d'un Robespierre haut-bourgeois. Rien de plus délicat et spirituel de dessin ; rien de plus harmonieux et vivant de coloration. « Mais vraiment, savez-vous, dit l'un des deux, en péroraison admirative, qu'il y a là aussi œuvre de co-

loriste ? » Sur quoi, il reçoit de son compagnon — lequel n'était autre que Paul Flandrin — un renfoncement de coude à le renverser, et qui voulait pertinemment dire : « Farceur, va, est-ce que vous voudriez me faire croire que vous venez, seulement aujourd'hui, de découvrir ce qui peut se constater depuis longtemps ? »

—

Ingres, toujours tourmenté et se lamentant de toutes gens et toutes choses artistiques, félicitait ainsi un de ses portraitistes, l'expert et peintre Haro : « Je suis content ; vous m'avez bien fait l'air mécontent. »

—

Hélas ! avant d'entrer dans les sanctuaires de glorieuse immortalité, aux Ufizzi ou au Louvre, les *maîtresses* du Titien et les *odalisques* d'Ingres passent par l'alcôve de l'Arétin et la salle à manger du docteur Véron.

—

Eh bien ! l'auteur de ces belles Odalisques et des idéales figures de l'Allégorie et de la Mythologie doublait volontiers tel cap de rue pour aller admirer, à quelque vitrine, la caricature du jour de Daumier.

—

Ingres, accompagné d'Hippolyte et de Paul Flandrin, arrive devant le *Saint-Michel* du Louvre par Raphaël fraîchement *restauré*. « A bientôt, fait-il, d'aller à l'enterrement. »

—

Le graveur italien Calamatta revient plusieurs fois à parler assez mal de Rembrandt, qu'il appelait *Moussu Rénbran*, devant *Moussu Ingres*, chez lequel

il croyait devoir trouver tout naturellement l'approbation de l'auteur de *La Source* pour la désapprobation de celui de la *Bethsabée* (de la galerie Lacaze au Louvre.) Un jour qu'enfin il insistait trop sur le refrain, Ingres, qui était resté absorbé, courbé sur un travail, se retourne tout à coup : « Monsieur Rembrandt, votre Moussu Rénbran, proclame-t-il, eh bien sachez que vous et moi nous ne sommes à côté de lui que de la petite... Saint-Jean ! »

—

Le passage suivant d'une lettre de Victor Hugo en voyage de touriste (Montivilliers, 10 août 1835) vaut d'être transcrit ici. « Dans les débris du jubé dipersés çà et là dans l'église (de Fécamp) sont les plus admirables fragments qu'on puisse voir... : des têtes comme chez Raphaël, dans une Adoration de la Vierge au tombeau de grandeur naturelle. Il y en a une de sculpture peinte d'un homme qui tient un livre et qui est le plus étonnant portrait d'Ingres à pouvoir se figurer. Je le défierais lui-même de se faire plus ressemblant. »

—

Un marchand de bric-à-brac apporta à l'auteur de la *Stratonice* un merveilleux morceau de peinture attribuable à Vélasquez, qu'il avait découpé dans une toile beaucoup plus grande. Suffoqué d'autant d'indignation que d'admiration, Ingres éclate en une fureur épouvantable. « Vous avez, vous, brute, misérable, infâme, commis ce crime sans nom de mutiler une telle chose !... » Et l'homme de se sauver. « Elle ne m'a pas coûté cher, celle-là, ajoutait-il plus tard ; je n'ai jamais revu le marchand. »

—

Ingres usait ses pinceaux jusqu'aux derniers trois

poils ; puis, leur ayant donné un délicat baiser d'adieu, les brûlait. L'un deux, tout petit, arrivé à cette extrémité, sembla lui dire : *Oh ! laisse-moi quelques heures de grâce ; peut-être bien que tu pourrais faire encore quelque chose de moi !* « Je l'ai écouté, racontait le maître, et en ai peint tout une tête excellente : mon meilleur morceau peut-être ! » D'autres trouveront ceci plus ou moins affété et prétentieux. Moi, je le trouve vraiment touchant et plein d'affabulation.

—

Pour vouloir et pouvoir faire Beau, disait Ingres, il nous y faut pleurer !

—

Voici une question posée à Ingres, aussi humblement qu'elle est... naïve, et qui a failli le tuer raide d'indignation. « Les œuvres de Raphaël sont-elles réellement à la hauteur de la réputation qu'on leur a faite ? »

« Mais elles en sont, s'écrie-t-il, encore au-dessus de la hauteur de cent, de cinq-cents, de mille toises !... » Il ne s'était arrêté que par manque de respiration.

—

On ne saurait, prétendait Ingres pour l'honneur de la musique, bien jouer du violon, le divin instrument du divin Apollon et être un malhonnête homme. En revanche, il qualifiait de rien moins qu'assassin tout retoucheur de photographie.

—

On demanda à Hippolyte Flandrin pour un album quelques mots d'autographe. Il écrivit ceci :

« Dans les arts la naïveté et la sincérité sont de grandes forces. »

En tout et pour tout Flandrin fut le si religieux disciple d'Ingres, que l'on peut considérer le ci-dessus axiome comme foncièrement émané du maître qui a dit :

« Le dessin est la probité de l'Art. »

—

Ingres, aux prises avec quelque tâtonnement, en désarroi, découragé, gémissait souvent ainsi : « J'ai perdu la trace... » celle sans doute, comprendra-t-on au fond, non de la main d'œuvre, mais bien des grands maîtres à travers la Nature, qu'il pouvait et devait croire suivre d'ordinaire lui-même.

—

« Combien de temps faut-il pour savoir peindre? » demande une jeune ganache. — « Le saurai-je demain? » se demande chaque jour, à l'âge de quatre-vingt-douze ans et dans encore un digne épilogue de son talent, le premier de nos maîtres.

—

Pour bien se rendre compte de ce qu'on exécute en grand, ce n'est pas, enseignait-il, au bout d'un porte-crayon qu'il faudrait dessiner, ou d'un manche de brosse qu'il faudrait peindre, mais bien à la distance d'une canne de pêcheur à la ligne ou, mieux encore, à celle d'un tronc de sapin, d'un mât quoi !

Ingres recommandait, dit-on, à ses élèves en visite ou travail au Musée du Louvre, de baisser les yeux sur le parquet et de presser le pas, arrivés à la travée des vingt-quatre grandes compositions de Rubens, et de ne s'en départir qu'à sa sortie intégrale. C'était là, logiquement, affaire de rigo-

risme de principes et de discipline scolaires ; mais se trouvant lui-même, seul et pour son propre compte, dans ces mêmes parages, on peut croire qu'il y regardait sans trop de vergogne et même y admirait plus et mieux, à tous titres, que quiconque. Tels Rossini et Meyerbeer, Lamartine et Hugo, que leurs faux admirateurs croyaient devoir décemment poser en bêtes noires vis-à-vis les uns des autres.

—

X..., pur parisien, ni plus ni moins, sortait du Vatican *donner un coup d'œil* aux *Stanze* et venait droit à l'Académie de France (Villa Médicis) où siégeait Ingres, se confesser désolé, se frappant la poitrine. « Vous direz ce que vous voudrez, lui zézayait-il d'un ton à la fois larmoyant et dégagé. Punissez-moi, ô mon père ! J'en suis honteux, misérable, désolé, oui désolé, mais, Monsieur le Directeur, Raphaël n'est pas mon homme. » Or, celui devant qui il croyait devoir tant se désoler lui laissa négligeamment, un bout de temps, faire toutes ses manières, puis l'arrêta net et l'écrasa d'un simple « N'importe ».

—

On a beaucoup parlé, à tort et à travers, d'Ingres violoniste, le faisant tantôt l'émule de Baillot, dont il était l'ami, et du fantastique Paganini; tantôt un assez ridicule amateur de salon des Ganaches. Ces calembredaines étaient plus faciles, cela se comprend, aux plumes boulevardières que d'analyser sciemment et avec impartialité les qualités diverses du peintre du *Plafond d'Homère* et du *Portrait de M. Bertin*. La vérité c'est qu'il jouait très convenablement, sans virtuosité transcen-

dante mais avec une exécution suffisante, un sentiment très juste et d'ailleurs en toute discrète intimité, la musique classique des maîtres qu'il adorait, Mozart en tête. Je l'ai entendu dans une sonate de ce maître, accompagné au piano par Mme Hippolyte Flandrin. Nous étions seuls auditeurs, chez elle, avec les deux frères Hippolyte et Paul et le sculpteur, membre de l'Institut, Gatteaux. Le morceau fini, comme je gardais, dans l'expression de ma satisfaction même, une certaine réserve respectueuse et timide, les Flandrin m'engagèrent à la toute manifester au contraire auprès de leur illustre et cher hôte, que ce genre de compliments ne laissait pas insensible.

Plus d'une fois, le soir, près de minuit, rentrant tous deux en tête-à-tête, l'un alors rue Jacob, l'autre, très voisin, rue Bonaparte, nous causions encore, arrêtés soudain sur le trottoir, de peinture et surtout peut-être et non moins passionnément de musique. Mon interlocuteur, avec lequel, on peut penser, j'avais plus à écouter qu'à répliquer, se montrait sur ce dernier sujet particulièrement éloquent. Dans ces circonstances, il en vint d'aventure, plutôt curieux d'abord que vraiment intéressé, à me questionner sur ce que peut bien être, chez les Orientaux, en Perse notamment, leur soi-disant musique, « si toutefois, se réservait-il, la chose saurait être qualifiée ainsi. » Je dus en déclarer, motiver une réelle appréciation et même une certaine admiration, basée sur ce que j'avais entendu de mes propres oreilles au long cours de voyages entre Constantinople et Ispahan. Je racontai, expliquai de mon mieux ces irrégularités et incorrections pour notre sens occidental de rythme,

de tonalité, de modes tout originaux, contradictoires : établissant nonobstant qu'elle eut aussi, de son fait *sui generis* mais incontestable, une méthode, une esthétique, ses virtuosités d'exécutants, chanteurs et instrumentistes, son classicisme propre et des effets d'émotion et de charme dont se pâment indiscutablement les indigènes. Ingres, à ces affirmations, se raidissait récalcitrant ; puis, troublé, pitoyablement démonté, larmoyant presque, s'écriait : « Mais alors que deviennent, que sont, tout à l'opposé, nos sensations et nos admirations, où en sommes-nous ici vis-à-vis de Bach, de Gluck, Mozart, Beethoven ? Est-ce qu'ils se trompent, nous trompent, que nous nous trompons tous ! » Et il restait désespéré.

—

C'est le peintre du *Saint-Symphorien* et de l'*Angélique* et *Roger* qui, s'inclinant devant la Musique, déclare la partition du *Don Juan* de Mozart *le chef-d'œuvre de l'esprit humain.*

—

A sa première réception chez Ingres, directeur de l'Académie de France à Rome, Henri Beyle (Sthendal), parlant musique, formula péremptoirement ceci : « Il n'y a pas de chant dans Beethoven. » Ingres lui tourna net le dos et descendit le désigner au portier du palais avec cet ordre : « Je n'y serai jamais pour ce monsieur-là. »

Accusant Ingres d'être avide, exigeant de louange et n'en trouvant jamais le versement assez fort ni la mesure trop pleine, surtout devant une de ses nouvelles œuvres, on a raconté, mais avec un terme excessif rendant justement le fait peu croya-

ble et que, tout au moins, je ne saurais ne pas atténuer, qu'il referma, une fois, la porte brusquement sur son visiteur — et lequel ! — Paul Flandrin, trouvé insuffisant d'enthousiasme ; et se serait écrié, sans gêne d'en être entendu : « Cet animal-là ! il n'aime véritablement que son frère. »

—

Trouvaille. — Le beau X..., n'ayant en plus de sa plantureuse beauté que ses peu vaillants pinceaux, trouvait à épouser, en traversant Rome, une richissime princesse russe..., à moins que ce ne soit une duchesse anglaise... ou une simple américaine, toujours non moins richissime. A la tête aujourd'hui d'un grand train de maison et d'une nombreuse famille, il habite principalement Londres l'été et Florence l'hiver. En fait d'art il brocante, il brocante partout, il brocante toujours, il brocante sans cesse.

Voici que récemment, dans la ville du Dante et des Médicis, il aperçoit chez un très modeste marchand de bric-à-brac de faubourg, presque dans le ruisseau, une pauvre petite toile à moitié détachée de son châssis. Il y distingue d'abord et y reconnait bientôt, comme sujet principal, une femme debout, habillée de blanc : Madame Ingres, la première ; puis, au second plan, une figure d'homme en habit de travail ; et, comme fond et accessoires, un atelier de peintre, celui précisément où fut exécuté *Le Vœu de Louis XIII ;* le tout, signé ou non, d'un caractère et d'un mérite d'exécution devant le faire attribuer à nul autre qu'au maître qui s'y est représenté ; et notre amateur l'achète pour quelque chose comme 10 francs !

Soit dit en passant ici, ces rencontres d'acquisi-

tions, tout parfaitement légales et admises qu'elles soient, m'ont toujours blessé comme entachées d'une moralité de conscience plus que discutable vis-à-vis de l'innocente ignorance du vendeur... Baste ! la précieuse relique se trouva en somme tombée entre bonnes mains. Elle est au moins sauvée de mille pires éventualités de disparitions diverses. En a-t-on relevé au plus tôt des photographies, en attendant, espérons-le, que quelque musée hérite de l'original même ?

—

Sicut ad astra. — Un Anglais, le milord traditionnel, se présente, en traversant Florence, chez un artiste de quelque réputation pour la spécialité des petits portraits à la mine de plomb, ce dont toutefois il ne vivait qu'à peu près misérablement. La chose est pressée et sera largement payée. L'artiste, surpris en plein d'un travail de grand tableau auquel, depuis des mois, il appartient corps et âme, vient, la palette à la main et de mauvaise humeur, ouvrir lui-même sa porte. L'Anglais demande, et il refuse ; on insiste, et il résiste ; persiste, il ferme la porte sur le nez.

— Qui est-ce ? accourt s'informer la femme de celui-ci ; et qu'est-ce que c'est ? — Le mari dit le fait. — Mais, malheureux ! tu as refusé notre pain de demain, d'aujourd'hui peut-être ! Ne sais-tu donc pas que nous en sommes arrivés dans la maison à notre dernière pièce de cent sous ? — Ah ! non, balbutie le peintre, simplement penaud comme un enfant grondé ; non, je ne savais pas.

Or, ce peintre n'était autre que MONSIEUR Ingres ; et le tableau qu'il menait si bravement, c'est, me

dit-on, je crois, ce *Vœu de Louis XIII,* vendu deux ans plus tard à l'Etat pour seulement encore dix ou douze mille francs, mais que la postérité aujourd'hui couvre de tout l'or de son admiration.

—

Ingres était toujours blessé d'entendre appeler « le bonhomme », dire « faire son bonhomme » l'étude du modèle vivant : défendant radicalement dans son atelier, non une *boîte* mais un sanctuaire, l'usage de cette dénomination comme offensant pour la dignité de l'être humain et pour celle de l'Art.

—

Une exécution. — « Voilà le patron ! » firent d'une seule voix tous les élèves de l'atelier d'Ingres, en *s'appliquant* chacun subitement ou faisant semblant de s'appliquer à sa besogne. Effectivement, le patron, dont on avait signalé le pas dans l'escalier, fit son entrée, escorté du *massier.* Il salua brusquement son monde et alla s'asseoir à peu près droit au chevalet d'un nouveau venu, un brave jeune homme fort distingué de sa personne, à l'aspect doux, à l'attitude profondément émue et respectueuse, et qui perpétrait naïvement, le malheureux ! la plus scandaleuse débauche d'ébauche d'académie d'après le modèle vivant.

Le professeur, grave, soucieux, examine longtemps, en gardant un silence troublant, écrasant bientôt pour tous. Enfin, lentement il compte :

« Un, deux, trois, quatre, cinq et six. »

Puis, levant la tête et le doigt vers le modèle qui pose, il recompte, comme en collationnant :

« Un, deux, trois, quatre, cinq... C'est tout.

« Voyons ! Ai-je la berlue ? Comptons encore,

comptons mieux, comptons bien. Vous avez, mon garçon, fait six doigts là au pied droit de votre *bonhomme*. (Ceci seul « *bonhomme* » manifestait un certain degré d'irritation chez le maître qui n'aimait pas, en principe, que l'on appelât son modèle de ce mot d'atelier très peu respectueux.) Nous disons six doigts, ici, n'est-ce pas ? Et je n'en trouve, moi, que cinq, pas moins, pas plus : cinq, disons-nous, là-bas chez le modèle. »

L'élève perd contenance, balbutie, prend aux oreilles un rouge de homard cuit, tandis que les bons camarades tendaient les leurs, commençant à étouffer difficilement leur verve à quolibets.

Ingres, après quelque pose comme pour rafraîchir ses sens suffoqués, recommence d'une voix et avec un soin cruels, féroces. Toujours même résultat : *cinq* là-bas sur l'original, *six* ici sur la copie ; ou bien *six* ici en peinture, *cinq* là-bas en nature ; ou encore *cinq* sur l'homme, *six* sur la toile. « Décidément, conclut-il, il y a l'un de nous trois qui se trompe : moi, vous mon ami, ou le modèle, pardi ! »

Notre pauvre jeune homme ne se sentait plus de jambes. Il aurait pourtant bien voulu s'en aller ; et toute l'assistance était grosse de la *tempête du rire*. Tout à coup :

« Êtes-vous de Paris ? demande le bourreau au patient, ou de la province ? et de quel endroit ?

— De Limoges, monsieur.

« De Limoges ! Vous êtes de Limoges !... Noble et illustre cité ! et ville charmante. Limoges ! l'ancienne capitale des Lémovices, *civitas Lemovicum ;* résidence des proconsuls romains ; aujourd'hui, si je ne me trompe, cour d'assises, évêché, avec tribunaux de commerce, académie, typographies nom-

breuses, etc. — Et que fait-on dans votre famille ? Quel est l'état de monsieur votre père ?

— Juge à la Cour royale.

« Juge ! Monsieur votre père est juge ! Ah ! quelle grande, quelle honorable profession ! Quelle auguste et sacrée magistrature ! La première de toutes; oui, messieurs, de toutes. Juge ! représentant et organe de la Loi, chargé des droits et arbitre de l'honneur de ses concitoyens. Juge ! protecteur de la veuve et de l'orphelin. Juge ! on est vraiment le supérieur, par la justice humaine qui doit être faite de justice divine, de tous les membres de la Société, depuis le mendiant et l'infirme jusqu'au souverain. Quel respect, quelle reconnaissance, quelle glorification ne mérite pas cette première des fonctions et des positions ! N'est-ce pas, brave et loyal jeune homme, que vous devez être fier d'être fils d'un tel fonctionnaire ! N'est-ce pas ? Vous trouvez bien cela comme moi, dites ?

— Oh ! sans doute, monsieur.

« Eh bien alors ! Comment se fait-il donc que vous ne suiviez pas aussi facilement qu'en conscience ces plus nobles des traditions et des exemples de famille en entrant dans la même carrière que monsieur votre père, au lieu de vouloir vous faire peintre ! »

Et le maître passa aux autres élèves.

—

Le maître élevé, d'une tenue et sérénité d'art olympiennes, exempt de tous artifices et cuisines de métier, n'en prisait pas moins, en bonne occasion, les ouvrages remarquables par des qualités paraissant devoir lui être le plus opposées et rédhibitoires ; et il recommandait, réclama plus d'une

fois, chez les inintelligemment fades interprétations de ses propres elèves, une certaine « *pointe de poivre.* »

—

Ingres, corrigeant un de ses élèves qui abusait des *reflets* lui dit : « Sachez et n'oubliez jamais que le reflet n'est qu'un petit monsieur, d'assez mauvaise compagnie, et qui doit se tenir très humblement sur la marge du dessin ou sur le bord même du cadre du tableau auquel on travaille, le chapeau à la main toujours *prêt à s'en aller.* »

—

Depuis un bon moment, Ingres est arrêté sur le trottoir, à l'angle des rues d'Assas et Vavin, immobile, suivant d'un regard captivé le va-et-vient du large pinceau imbibé de couleur brunâtre, qu'un peintre en bâtiment promène, d'un geste égal et rythmé, sur les boiseries de la devanture d'un épicier. « Eh ! cher maître, que faites-vous donc-là ? » demande, venant à passer et assez intrigué, son confrère de l'Institut Emile Signol. Pour toute réponse, Ingres montrant l'ouvrier : « Voyez, dit-il, et admirez, comme moi : il en prend et en met *juste ce qu'il faut.* »

—

Ingres râcle du haut en bas, en trois coups de couteau à palette, la toile inutilement empâtée d'un élève, et dit : « *Il en reste encore assez.* »

—

Il baptisait le brun rouge « une couleur descendue du ciel » c'est-à-dire octroyée par les dieux aux hommes. Quant au blanc, il eut voulu, par

crainte de son abus, qu'il se vendit plus cher qu'au poids de l'or.

—

Il ne voulait pas qu'on s'empresse d'encadrer un tableau avant de le terminer, trouvant sans doute la chose plus qu'inutile, nuisible ; et, d'ailleurs, se résumant ainsi : « Le cadre, c'est la récompense du peintre. »

—

Alors qu'il préparait, en pendant à son *Age d'or*, l'*Age de fer*, resté en cours d'exécution au château de Dampierre, Ingres en montrait diverses esquisses sur format grand-aigle. Dans chaque on ne voyait rien autre encore que la terrasse d'une sorte d'Acropole antique, garnie, à droite et à gauche, au fond, un peu partout, d'un monde somptueux et comme conservé neuf de temples, de palais, de propylées, de perrons, statues et diverses décorations. Devant leur ensemble, renouvelé de ce que furent, à un moment donné, le Parthénon d'Athènes et le Forum romain, on se demandait, étonné, déconcerté surtout par l'absence complète d'aucun personnel, en quoi tout ceci pouvait-il bien vous représenter le prétendu sujet de l'Age de fer, plutôt que celui, à vrai dire, d'un Age de pierre bâtie ? « Mais comprenez donc, arguait l'auteur : j'établis là d'abord, en guise de prologue, tout ce qu'au milieu de quoi je vais ensuite faire arriver les barbares qui y f.... le feu ! » Le gros mot était énergiquement employé, pour la seule et incroyable fois sans doute sorti de cette même bouche. Maïs que n'excuse pas la passion de l'artiste exalté ! Faisons comme elle, surtout quand elle nous procure des chefs-d'œuvre.

—

Tous les soirs, pendant le long séjour de son travail au susdit château des ducs de Luynes-Chevreuse, le noble peintre ne manquait pas une partie de loto : « ce premier des jeux, disait-il en s'élevant contre les facéties d'usage, où c'est le Sort qui décide. »

—

Après dîner chez Gatteaux, rue de Lille, tout en prenant le café, il fut montré d'Ingres, lui présent et se commentant, une sorte d'agenda ou calendrier de poche qu'il avait illustré, à chaque première page de mois, d'un dessin mine de plomb à sujet de figure mythologique. C'était exquis. Qu'en fit l'incendie de la Commune détruisant la maison ?

—

Cet hôtel Gatteaux, à vrai dire riche et véritable sanctuaire d'art, fut aussi le foyer d'un certain groupe d'artistes en cénacle où trônait la toute légitime souveraineté d'Ingres. Une fois qu'on allait se mettre à table pour un grand dîner de famille et d'intimes, voilà le héros naturel de la fête qui, comme de Balzac, avait un fort des plus faibles pour l'ordre monarchique, s'empare de la main d'un gentil bébé de petite fille, la conduit et la place à sa droite, ou plutôt, pourrait-on dire, se place galamment à sa gauche, quitte à bousculer tous les arrangements de protocole d'un chacun et de tous : « C'est que, voyez-vous, déclare-t-il, pour bien imposer la fantaisie de son acte en une manifestation politique et sociale, j'adore, moi, les petites filles... surtout depuis la république de 1848 ! » La boutade était bien du peintre à convictions autoritaires de certain « *Napoléon Olympien* » datant du premier Empire, et d'un autre, jadis en plafond à

l'Hôtel-de-Ville et gratifié de cette inscription plus qu'apothéosique : *In nepote redivivus.*

—

Toujours Lui, Lui partout ! (V. Hugo). — L'admiration fanatique de Hamon pour Ingres brûlait d'un feu à la fois profond, ardent et continu. Le seul aspect, la seule pensée des lettres, même d'une partie des lettres de ce nom INGRES lui causait une sorte de fascination hallucinée. Ainsi que celles de *Esmeralda* pour la fièvre de Claude Frollo, il les voyait surgir, se détacher de partout, rayonnant toujours d'une sorte de phosphorescence particulière.

Je comprends cela moi, qui également passionné de Rome, par exemple, m'arrête en pleine rue féru, pipé, amoureusement médusé par une enseigne, une étiquette de boutique de fROMAges!

Or Hamon ne manquait pas de conduire pieusement les *forestiers* (*forestieri*, étrangers) qu'il avait à piloter dans Rome à une longue station devant le mausolée d'Auguste, transformé aujourd'hui en une sorte de théâtre diurne, où on ne lisait plus, prestigieusement, sur l'une des deux portes, celle d'entrée, en pendant à celle de sortie (*sortita*), que les lettres INGRES restées du mot *ingresso* (entrée).

Par un véritable tic de son idée fixe et fanatique, notre dévot ajoutait toujours, dans la conversation courante, aux « Il est bon là » et « Elle est bien bonne » *de Monsieur Ingres.*

—

C'est dans le même esprit tintamaresque, mais, cette fois, avec un sentiment de gratuite malveil-

lance, sinon de pure calomnie, que le mot « ingratitude » a été retourné en *attitude d'Ingres*.

—

Voulant être tout à fait méchant ceci. « Monsieur Ingres est enfermé dans son atelier, où il travaille à force et ne reçoit personne, » dit la domestique à un visiteur, qui grommèle dépité : « Soit : dès le moment où Monsieur Ingres est dans le *froid* de la composition... »

—

Ceci, au contraire, bon enfant. On connaît la *charge* de Cham, véritable fils de Noé comte et pair de France, laquelle, au lendemain de la mort d'Ingres, représentait un brave Dumanet lignard, le bras entouré d'une ample écharpe de crêpe noire. Questionné à ce sujet par quelque camarade, il répond croire ne pas pouvoir faire moins que cette manifestation de deuil envers un homme qui, répétait-on toujours, aimait tant la ligne.

—

Une des choses les plus importantes et exigeantes chez la personne d'Ingres c'était l'ampleur et l'empois de ses cols de chemises, jamais pour lui assez grands, jamais assez raides, assez métalliques, et qui faisaient de ses petits levers un acte quasi solennel. Joignez-y le non moins supercoquentieux bonnet de coton qu'il gardait parfois volontiers toute la matinée. Voyez le contraste comique de l'homme avec son idéal artistique ! Faut-il en induire une manière d'affirmation ultra-classique de sa part, en pendant aux, célèbres aussi, hausse-cols ultra-romantiques de Géricault, d'Eugène Delacroix, de Dumas-*Antony*, de Frédéric-*Robert Macaire?*

—

Génie et Pâtisserie. — Un de ses plus anciens et meilleurs élèves rencontre Ingres au coin des rues Jacob et des Saints-Pères, vis-à-vis la boutique d'un pâtissier renommé, Guerbois, et paraissant attendre quelqu'un ou quelque chose. Tout d'un coup : « Mangeons des gâteaux, » fait-il. Il n'y avait qu'à accepter tout au moins avec très grand honneur. On entre, et se livre à une vraie boustifaille, à laquelle Ingres priait et entraînait absolument son invité, 1° parce qu'il mangeait toujours volontiers et dru; 2° parce qu'il adorait la pâtisserie; 3° parce qu'il regardait, au comptoir, dans la glace, sous tous les aspects, la maîtresse de la maison.

« Voyez-vous !..., disait-il à la dérobée, la bouche et les yeux pleins et dévorants, voyez-vous ? mais regardez-donc ! c'est comme du Raphaël!... tout Raphaël. Mangez donc de ceci, tenez, et de cela... absolument Raphaël... à la crème. Vous rappelez-vous la madone de Foligno?... et ce baba... »

Au bout d'un assez long temps de cette double consommation gastronomique et pittoresque :

« Le voilà, s'écrie-t-il en se précipitant dehors ; le voilà mon omnibus qui passe, avec de la place enfin sur l'impériale ! arrêtez-le, arrêtez! » Et le vénéré grand artiste, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur et prochain sénateur, grimpe aussi lestement qu'un singe sur le bourgeois véhicule, en déclamant et gesticulant, de loin, la bouche encore pleine : « Vous payerez pour moi les gâteaux ! »

La note s'éleva à un bon petit total. Naturellement il n'en a jamais aucunement été question avec l'invité payant.

—

Les noms Eschyle, Phidias, Shakespeare, Raphaël, le Vinci, Mozart, Goëthe, Weber, Ingres, Hugo, ne sont que des mots quelconques. En vérité les sommets humains que ces noms étiquettent de hasard, et qui eussent pu en porter d'autres, se nomment, *sont* identiquement Prométhée, le Scamandre, Hamlet, le Christ transfiguré, Joconde, Don Juan, Faust, Freyschutz, Œdipe, Claude Frollo ou Ruy-Blas.

—

Prodrome. — C'est comme accidentellement, sinon quelquefois même par hasard, que figurent dans cette « Légende » — une *Légende dorée* aussi bien — ses divers personnages, grands, moyens ou petits. Parmi eux il en est des plus hauts et des plus célèbres, tels que Ingres, Hugo, Thiers, Doré, Cabanel, etc., dont les noms seuls relèvent déjà d'un intérêt public et sur qui le moindre détail comporte une valeur biographique ou de moralité esthétique. Quand même il me restât beaucoup à dire et de ceux que ma plume a tenus longtemps sur la sellette et de ceux n'étant qu'accessoirement intervenus, je n'y reviendrai pas ou que peu faute de temps et d'espace. Mais il en est encore, après eux, un bien plus grand nombre d'autres et de diverses notoriétés dont il faudrait au moins cataloguer la série, d'ailleurs en elle-même suffisamment significative aussi. — Artiste moi-même, quelle qu'en soit la modestie de degré, j'ai naturellement eu affaire, dans le cours de ma carrière, surtout à des artistes, plus ou moins lié avec les uns, passant plus ou moins près des autres. Au demeurant il ne saurait donc être ici question que d'individua-

lités avec lesquelles j'ai entretenu des relations directes, fait rencontre, ai pris contact péribiographique, puis-je au moins dire en un mot, de *gens* et de *choses* vécues ou vues et m'ayant présenté quelque édification ou suggestion dignes d'être retenues pour des annales tant privées que publiques du monde intellectuel. De leurs noms il n'en est pas un seul qui ne fasse se dresser son homme devant moi, revu et réentendu dans tel milieu, telle circonstance, en tels propos. Cette figure ainsi soudain évoquée est toujours, je le crois, plutôt prou que peu curieuse pour tous, recommandable par quelque mérite. Chez moi, par le souvenir d'un aimable accueil et d'honorables procédés, elle a créé de plus un sentiment de vive reconnaissance dont je tiens, pour peu que ces lignes soient lues, à y fixer quelque témoignage.

—

Matet. — Elève de Hersent, eut pour élève, à Montpellier, son compatriote Alexandre Cabanel : ce qui seul lui mériterait partout un bon point ou une mention honorable. Je le fus aussi son élève, toutes grandes proportions gardées, mais ce qui vaut bien mon souvenir personnel. Comme homme et comme artiste Matet n'offrait pas une nature de haute ni bien originale portée, mais il était honnête, dans le sens général du mot, plein de tenue et tout voué aux travaux du métier, aux fonctions de conservateur de ce fameux Musée Fabre hors de pair en qualité surtout, et de professeur à l'Ecole de dessin et de peinture de la Ville. Traitant exclusivement le portrait, il apporta dans ce genre un réel talent, y obtint un succès aussi permanent que lucratif et produisit un œuvre consi-

dérable, où se distinguent une absolue sincérité de ressemblance et fine conscience d'exécution envers les modèles. Tels on voit, par exemple, l'auteur même et apprécie ses qualités propres sur la toile où, *se ipsum pinxit*, il est représenté sous l'auvent des larges ailes noires d'un chapeau mou, palette et pinceaux en mains et les yeux vous fixant droit à travers des lunettes. Ainsi exact et soigneux pour tout, il collaborait, chose importante, du meilleur secours aux réfections et entretiens que nécessite couramment un musée. Voilà bien des conditions, n'est-ce pas ? pour que la province, même l'insigne cité scientifique et artistique de Montpellier, s'estiment heureusement partagées de les posséder. Or, les concitoyens de Matet, comme il en est du reste d'ordinaire partout, se laissaient plus volontiers aller à la critique qu'à l'admiration, aux lazzis quelconques qu'à la bienveillance. Aussi, une belle fois, s'esbaudirent-ils fort, au sujet suivant vraiment assez drôle, soit, mais ni plus ni moins. Notre peintre portraicturant un certain colonel de dragons retour d'Afrique, costumé en grande tenue et qui avait voulu avoir pour fond la plaine nue et ensoleillée du désert saharien, théâtre sans doute de ses exploits, le brave peintre, disons-nous, copia, en aussi étonnant que parfait trompe-l'œil, comme point brillant du casque, celui produit et encadré par le châssis de son atelier !

—

Le Salon vu de loin. — Je trouve ce titre en tête d'un carnet assez semblable à un cahier de papier à cigarettes, et dont les feuilles sont crayonnées des balivernes suivantes.

—

Ne pas confondre « *reçu au Salon* » avec « reçu dans les salons ». Il est vrai que les artistes qui le seraient le moins dans ces derniers sont surtout ceux-là qui ne veulent ou ne peuvent pas même s'y présenter.

—

Au Salon, tel frappe un grand coup ; tels autres y en reçoivent.

—

X..., cette année, y sera renversant et surtout.. renversé.

—

Au nombre des femmes exposantes on doit compter en tête, et des non moins méritantes ma foi, les modistes et les couturières sur la personne des belles visiteuses : une fameuse cimaise qui vaut bien celle aux tableaux... et ambulante !

—

Combien d'exposants imprudents ou cyniques préfèrent, comme certaines femmes exposées, je veux dire exposées à tous risques, le déshonneur public à la vertu privée !

—

La « carte d'exposant » remplacera bientôt dans nos mœurs et formalités le « vacciné » de certains anciens certificats ou passeports... jusqu'à ce qu'une « lettre de refus », devenue plus rare, lui fût préférable et préférée.

—

Le Salon, disait Hamon pudiquement révolté, c'est la foire aux tableaux en pendant de la foire aux jambons et de celle au pain d'épice.

—

Nihil admirari. — Comme tous les ans, ce visiteur banal de la première heure sort de consommer, pendant une grosse moitié de journée, en toute avidité, mais ne sachant d'ailleurs ni manger ni digérer, les kilomètres de peintures et de sculptures, de dessins, de lithographies et de gravures du nouveau Salon. L'estomac et le ventre bondés, les lèvres encore mal essuyées, avec quel ton de suffisance, quel accent et à travers quel péremptoire hoquet de trop repu il répondra au « Eh bien ?» impatient de toute personne désireuse de bonnes nouvelles : « Peuh ! Il n'y a rien, cette année, rien de rien ! »

—

Triste fin. — Les artistes plus ou moins connus qui ne brillent plus au Salon que par leur absence sont précisément ceux en train de s'éteindre par leur présence dans la boutique exclusive du marchand ou amateur brocanteur avec lequel ils exploitent la place.

—

Appelés et élus. — De ce tournoi de l'art, un Salon, qui rapporte le rond de métal d'une médaille décernée par le jury, qui le ruban de soie d'une décoration accordée par le ministère ; l'une et l'autre avec un diplôme de vélin calligraphiquement rédigé ; mais seulement, à la fois beaucoup moins et beaucoup plus, compte la petite feuille de laurier qui tombe comme d'elle-même, à son heure, sur le front désigné par la foule.

—

Saturnales. — Le chat, dit-on, a été donné à l'homme pour lui procurer le plaisir de pouvoir caresser impunément un petit tigre ; et le Salon,

dirais-je, pour permettre à tous de contempler tout à l'aise des obscénités dont, toute autre part, on ne doit même pas parler.

—

Dépravation. — Ah ! il faut être pris diantrement jeune dans l'ultra-civilisation parisienne pour pouvoir consommer une journée de Salon ! C'est au moins aussi fort que l'audition en quatre veillées de la « Tétralogie » wagnérienne des *Niebelungen.*

—

Il paraît que Rossini n'a jamais voulu monter dans aucun véhicule à vapeur. Je pourrais citer d'humeur, c'est-à-dire de tempérament analogue, un artiste bien connu qui, pendant les vingt dernières années de sa bonne et belle vie, n'a plus non seulement rien envoyé au Salon, mais n'y a même plus mis les pieds : affaire d'hygiène esthétique et thérapeutique.

—

Ohimé ! — De deux amants il y en a toujours un, dit-on, qui aime plus que l'autre, lequel tout au plus se laisserait aimer. Entre la Muse du pauvre Gustave Doré, un tempérament de génie à cela près, et les faveurs du Salon, celle-là l'aimait trop, à vouloir le violenter, en abuser, et celui-ci pas du tout.

—

Quantité ne fait pas qualité. — Je sais un tableau pour le prochain Salon, si ce n'est l'universel de 1900, qui ne saurait manquer d'y remporter, à travers les batailles de tout grand succès, la première grande médaille d'honneur. Un rude et fier homme, allez, que l'auteur ! portant à lui tout seul, sur la même toile, les riches et si divers défauts, tant à la mode

d'ailleurs, et non les qualités de P..., de H... et de C... On pourrait même y ajouter, en bon poids, ceux de feu Regnault et Bastien-Lepage.

—

Des fois l'habit fait le moine. — De plus en plus c'est assurément au bazar du Salon que, suivant le dicton italien, *lo vernice e la cornice sono i ruffiani del quadro.*

—

Vanité peu fière. — C'est égal ! l'orgueilleuse coquetterie de certains peintres et de leurs peintures aboutit trop modestement : au fond, elle semble n'être qu'un prétexte à commandes de cadres et collaboration avec les doreurs. De même tel fat héros de la fashion ou disciple soumis de la Mode, ne relève pas mais abdique au contraire toute sa personne et sa personnalité, qui ne sont plus qu'un mannequin vide, qu'une enseigne, qu'une chose entre les mains de ses tailleur, coiffeur, chapelier, bottier, marchand de nouveautés et autres.

—

Gâchis. — Dans une exposition, sans aller, vis-à-vis de la diversité des genres de sujets, jusqu'aux difficultés de la sélection « par groupes sympathiques,» la logique et les conventions de notre éducation intellectuelle et morale ne devraient-elles pas commander la division de ces sujets au moins en deux sortes, de musée profane (pour ne pas parler de celui secret) et musée religieux ? C'est-à-dire de façon à n'y pas trouver, tant à la sculpture qu'à la peinture et autres sections, un *Enterrement dans les Catacombes* sous une *Fête chez Tibère ;* une *Extase de sainte Thérèse* en pendant d'un *Siméon stylithe* avec, entre les deux, une *Bacchante ivre ;*

Pie IX flanqué de *Garibaldi* et de la *Schneider ; Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* côte à côte de *Mademoiselle A...* ou de *Madame Z..*, cocottes de marque.

—

Forte gaffe. — Un amateur complimente à fond de train le premier de nos peintres de nature morte : « Votre grande composition de ce Salon est le dernier mot de l'Art comme exécution. Tout y est merveilleux, étourdissant de vérité, de trompe-l'œil ! un certain canard surtout : oh ! le canard ! non, jamais canard... » Il n'y a pas de canard, malheureusement, doit enrayer l'auteur : c'est un moyen-duc.

—

Gentillesse. — (Entre mondaines très chic, pardon, du dernier pschutt ; du reste très jolies et véritablement élégantes.)

— Vous avez envoyé quelque chose ?

— Oh ! presque moins que rien : une petite ordure... comme simple carte de présence.

— Où ça ? A la peinture ? aux dessins ? à la sculpture peut-être bien ?

— A l'huile. Une petite saleté, vous dis-je. Des *Camélias dans un pot à tabac avec un numéro du Figaro*. Mais et vous ? Vous avez certainement quelque chose aussi ? et de toujours épatant, mon Dieu, oui.

— Ah ! parlons-en. C'est encore mon même sale torchon d'aquarelle.

—

Ceinture dorée. — Par le temps de cadres ou les cadres du temps qui court et qui courent, ce n'est pas la peinture de nos portraitistes A..., B..., C... ou X..., Y..., Z..., et même celle de nos plus incons-

cients caricaturistes, qui se contenteraient de l'absolue modestie (c'est ce qui frappe après l'admiration du merveilleux chef-d'œuvre y contenu) de celui de l' « *Innocent X* » par Vélasquez, de la galerie Doria, à Rome.

—

Pictura atque. — De même qu'il y a en littérature des dessinateurs et des peintres ou coloristes, il y a en peinture des poètes et des prosateurs ou de simples écrivains. Bien entendu que je parle ici de prose et de poésie surtout pour leurs fonds plutôt que pour leurs formes. Or, nous voyons beaucoup de portraits, par exemple, peints en belle, bonne, pompeuse ou spirituelle prose. C'est la traditionnelle école française, toujours non moins admirable en elle-même qu'incomparablement aimable. Mais j'en vois peu rythmés en grands alexandrins de ces nombre et mesure et de cette allure de style à la fois olympienne et familière, véritablement magistrale dont, au premier chef, est peint l'*Armand-Bertin* par Ingres.

—

Aîné de Gascogne. — Il y a quelques années, le jour d'invitation officielle au Salon, l'artiste lithographe L... descendait quatre à quatre le grand escalier du palais des Champs-Elysées. Il s'y croise avec un confrère le montant qui lui crie : « Comment, tu t'en vas ? alors que l'empereur se trouverait là-haut, m'assure-t-on ! » — Il n'y est pardi que trop, répond L..., avec une pantomime en conséquence, et j'en ai assez ; je me sauve. Voilà deux heures que je suis avec lui sans parvenir à me faire lâcher. C'est toujours comme ça quand nous pous rencontrons, moi et lui. — Disons,

comme circonstance atténuante, que notre homme était natif de Bordeaux.

—

Probabilitas. — Dans la ville d'A..., le peintre et professeur municipal vous montre, en tête des toiles de son atelier, un certain *Intérieur* à la Granet, qui, se flatte-t-il, « a fait au Salon de la capitale beaucoup de bruit ». On se dit que ce grand bruit n'a pu être, tout matériel, que le patatras d'une mésaventure de suspension.

—

Jolie gaffe. — Un confrère, grand ami et soi-disant non moins grand admirateur de L..., arrête longtemps ses regards, dans l'atelier de celui-ci, sur une toile des plus remarquables à tous titres : « Vous allez vite me finir ça, lui dit-il. — Mais depuis plusieurs années, ça l'est fini... pour moi au moins. « Ah ! très bien. Et pourquoi ne l'avez-vous pas destiné au Salon ? » — Je l'ai justement fait pour le Salon. « Alors, qu'attendez-vous donc pour l'y envoyer ? » — Il y a été à deux de Salons, celui annuel et à un décennal. » Oh ! nos intimes.

—

Raccroc. — La pièce de *Robert Macaire* voulait être un bon gros mélodrame se prenant lui-même et se faisant prendre au sérieux par le public. A la première représentation la chose tourna tellement au comique qu'elle en est bien et toujours restée un type. — Manet et consorts ne pensaient à être que des artistes comme d'autres. Quelques gros défauts, très involontaires, croyez-le sûrement, les en ayant cocassement distingués c'est là-dessus qu'ils vivent et tiennent école.

—

Manet brosse *Le bon bock* : une caricature porcine porcinement peinte ; et c'est un succès hors de pair, une date de Salon, le manifeste, le programme et la fondation d'une école ! L'état en étoilera l'auteur de la Légion d'honneur ; c'est fait. (Un ministère et un ministre Proust seront même créés tout exprès pour ça, il semble, tellement ils n'ont servi à rien autre.) — Emile Lévy, un des artistes les plus dignes de ce titre par l'âme, par l'invention, la science, la délicatesse et l'habileté de main, reconstitue, la même année d'exposition peut-être, autour du *Meta sudans* de Rome, dont la substruction de briques existe encore devant le Colisée, entre la base du piédestal de la statue d'o de Néron et l'Arc de Constantin, et l'exécute à fin avec les mérites et la réussite les plus difficiles, tout un tableau vivant de la haute vie romaine.., et personne n'y regarde ou ne le compte. C'est comme non avenu. Arrangez-vous du fait de la mal-cote !

—

Manet, Ribot, Roybet, Bonnat, Brigot, Régnault, Renouard font de la peinture espagnole , Robert-Fleury, Ricard en font de la flamande ; Moreau de l'italienne ; Tissot de l'allemande, etc. « Moi, dit piteusement le pauvre diable X..., je fais de la peinture écossaise, qui *se donne*, *mais ne se vend jamais*, *non jamais*, *jamais*. »

—

Tel modeste fait « bon marché » de son talent ; c'est-à-dire plus que bon, excellent, très lucratif marché de ses produits.

—

Pavé d'intentions.— P... qui, passé la quarantaine, n'a encore pris part à aucune exposition, sinon

clandestinement à leurs envois, et pour cause, pérorait à un confrère, modeste à sa manière, en ayant toujours simplement exposé partout : « Tu exposes quelque chose, toi, cette année ? Moi, non : plus tard. J'attends pour ça d'avoir pondu l'œuvre qui me contentera tout à fait. » — A ce compte « Etre content de soi tout à fait », répartit le confrère personnellement assez mis en cause, c'est surtout les vrais, les plus grands maîtres qui n'exposeraient jamais.

—

Cruautés esthétiques. — Selon les temps et à la suite des combats du Cirque romain et des courses de taureaux espagnols, Paris, avec un ensemble de passions où les besoins et les satisfactions d'atavisme féroce trouvent encore pas mal leur compte, Paris a ses Salons. Mêmes conditions caractéristiques : rendez-vous de beaucoup de jolies femmes.

—

Væ ! victis. — Beaucoup de *vieux lutteurs* des Salons n'y comptent, hélas ! leurs campagnes que par un nombre incalculable de blessures, tout au plus constatées, à l'heure dernière de l'existence ou des illusions, par la sorte de médaille de Sainte-Hélène de l'institution de secours du baron Taylor ; que son saint nom soit avec nous !

—

Pornographie. — On parle comme d'un succès « tordant » (un mot entre autres de notre joli lexique *rosse*) d'une *Femme nue qui lit*, par G...r. Je suppose, non bouleversé par l'action palpitante du sujet, mais intrigué, que cela se voit dans l'atelier du peintre ou dans une baignoire ? Car, ni l'imprimerie ni aucune langue écrite, ni même du reste

les vraies femmes de notre époque tertiaire ou d'alluvion n'étaient inventées vers celle préhistorique, mythologique, épique ou simplement poétique où on a pu prétendre qu'elles allaient aux champs et en ville toutes nues.

—

Clientèle assurée. — Les peintres religieux se démodent, parce que surtout ils risquent de se trouver sans commandes. Successivement, leurs modèles les dieux s'en vont, s'en sont allés, et avec les protagonistes tout le personnel de la troupe... Parlez-moi des peintres de portraits ! L'amour et la gloriole du Moi humain chez nous tous en général, et encore ceux du soi, chez chacun en particulier, voilà la véritable religion universelle, le panthéonisme éternel qui ne faiblissent ni ne chôment jamais. Le fanatisme y est cyniquement naïf et l'indifférence inconnue. Et c'est à exploiter rien qu'en se baissant pour en prendre, à fleur du sol, comme en certaines mines de Sibérie.

—

C'est la mode. — Il y a quelque cinquante à soixante ans, tout jeune poète faisait ses « Harmonies » ou ses « Orientales » ; tout homme de lettres son « Essai historique » ou ses « Impressions de voyage ». Aujourd'hui, tout débutant de la plume et de l'écritoire fait son « Salon ». Et qui n'en a pas une série sur la conscience ! C'est une tâche, un exercice de tremplin du métier sur le dos des artistes (l'ont-ils bien flexible ?). Serait-ce aussi, d'aventure, par faute de pouvoir mettre au Mont-de-Piété une montre qui y est déjà, par nécessité d'un peu de beurre à étendre sur son pain ? Et si quelques-uns ne savent pas ce qu'ils disent

ô mon Dieu, pardonnez-leur. — Beaucoup de nos meilleurs compositeurs musiciens ont un peu ainsi, en d'ailleurs tout bien tout honneur, rempli, dans quelque recoin d'orchestre, l'emploi de triangle ou de timbalier.

—

Voilà X... bien volé! Ayant envoyé au jury un morceau de pornographie à se faire refuser avec grand succès de scandale, c'est-à-dire de réclame, la chose y a passé mieux que lettre à la poste, et, quoique pourtant placée très haut, se trouve moralement encore très au-dessous du diapason normal de la cynique curiosité du public.

—

Proh pudor! — Que voulez-vous! Je reste toujours non moins gêné qu'étonné en me rencontrant avec un prêtre devant, par exemple, la chair d'une *Vérité sorlant du puits*, sculptée par Cavalier ou peinte par Lefebvre, l'une et l'autre d'une nature différente de celle émanée de la *Chaire de Vérité* des sermons. C'est dire que je le suis non moins avec un collégien ou une jeune fille devant *Ma femme et mon singe* ou une *Nana* de l'école Manet.

—

Les « salons d'autrefois », disparus de la Société actuelle, passent pour avoir été chacun l'expression la plus caractéristique de leurs époques. Est-ce aux Salons d'aujourd'hui qu'il nous faudrait chercher celle de la nôtre? Oh! combien dur.

—

Une coquille. — Un éditeur de Catalogue illustré du Salon demanda au sculpteur F..., pensionnaire de Rome, un croquis du haut-relief qu'il avait ex-

posé, représentant, je crois, la *Mort d'un jeune poète*. Le croquis est fait, envoyé, reproduit et publié avec cette indication : « Peynot — *Le Tasse du Belvédère !* » L'auteur du « *Poète* » ne réclama pas, ni son co-pensionnaire le susdit Peynot, qui avait exactement fait, lui, une copie du *Torse du Belvédère*, comme envoi de seconde année.

—

Quand on achète du galon... — Il y a une vingtaine d'années, je passais, traversant quelque vestibule du palais des Champs-Elysées, à côté d'un groupe d'artistes catéchumènes, chevelus et anarchiquement échevelés, au moment où en sortaient comme le feu d'une traînée de poudre les motions suivantes : « Des jurys ? il n'en faut pas. — Pas plus que d'Institut ou d'aucunes Sociétés. — Ni d'aucuns comités. — Plus de règlements. — Plus de médailles. — Plus de Salons. — Est-ce que l'Art et les artistes ont besoin de rien de tout ça ? — Et même la peinture doit se passer d'ateliers. — Et même de modèles donc. — Et aussi de toiles. — De pinceaux. — Surtout d'appuye-main !... » Il y eut encore d'autres mots de la fin. Total et conclusion : un éclat de rires, vous le pensez. Mais, de ce jour n'en était pas moins décrété le dogme de l'immaculée école des Intentionnistes ou Nihilistes.

—

On désespère alors... — Le peintre de scènes rustiques V... se tenait aux aguets, anxieux, enfiévré, devant la porte de la salle des délibérations du jury pour décerner les médailles, ces terribles et adorées médailles dont l'artiste, très médiocre, attendait depuis longtemps, chaque année, aussi

sûrement que vainement, une part quelconque... La séance est terminée. Encore rien pour V... « Eh bien ! là, vrai, fait-il, bras en l'air, aussitôt en bas et avec une bonhomie outrée aussi comique qu'apitoyante, après mes envois de cette année, je ne sais plus du tout, mais plus du tout, ce qu'il *leur* faut. »

—

Où vont donc les vieilles lunes? demandent les enfants. Je me le demande, non moins curieux et peu renseigné, de tellement plus de jeunes toiles des Salons?...

—

On a mis la Bible en sonnets et le *Jugement dernier* de Michel-Ange en un panneau d'ivoire de bahut. (Galerie Colonna à Rome). C'est archichinois. Mais n'est-il pas autrement et plus véritablement petit de mettre ses sonnets en grand in-quarto, ou son *Idylle marlottaise* dans le cadre d'une paroi de la chapelle Sixtine !

Je ferme le « petit carnet » aux balivernes, le réservant pour y revenir en intermèdes, où il pourra bien encore, çà et là, livrer ce « mot pour rire » que saint Augustin et Renan eux-mêmes ne dédaignaient pas.

—

Chez Corot. — Pour peu que l'on fût du monde à Corot et si, allant chez lui, vous le rencontriez sortant, dans son escalier, dans la cour de la maison, ou même dans la rue, il livrait une clef de son atelier, avec ces bonnes paroles : « — Montez toujours, regardez et restez en toutes aises et tant que ça vous amusera. » Le concierge, moins aimable, de la loge duquel, pourtant, Corot avait, de

ses précieuses études, littéralement lambrissé les quatre murs — de quoi richement doter une fille (!) — n'était soumis qu'à ses cœur et corps défendant à ces facilités d'introductions. C'est celui-là que j'ai vu pendant des années, quai Voltaire, n° 17, monter une énorme et rustique soupière pleine et fumante, dont, chaque matin, le patron, en blouse et un bonnet de charretier aux couleurs chinées sur l'oreille, consommait goulûment le contenu. Quelqu'un ayant fait l'observation que le susdit bonnet lui donnait une physionomie de roulier : « — Non pas de roulier, releva-t-il vivement, mais dites bien de pépiniériste. » Et quel pépiniériste, au fait, a davantage et mieux planté et élevé des arbres? Il fallait l'entendre répéter, soulevant humblement le même humble bonnet devant certains artistes ayant l'air de considérer la Nature comme une maîtresse : « — La Nature, c'est notre bourgeoise. »

Je passai diverses après-midi de dimanches dans l'atelier de Corot, à parcourir des cartons d'études peintes et dessinées. Le maître, de son côté, travaillait, gaîment surexcité comme à l'ordinaire... lançant tantôt dans le ciel de sa composition des touches, au petit bonheur, de feuilles d'arbres... et même — Dieu me pardonne — d'herbes du premier plan ; tantôt promenant sur celui-ci des frottis ou demi-pâtes, comme de nuages et de vapeurs lointaines empruntées au ciel... On sait à quel prestige d'ambiante harmonie, d'ensemble superlatif il arrivait ainsi ! — Tout à coup, pendant une de ces séances en tête-à-tête, je l'entends dire, en *mezza voce*, et semblant ne parler que pour lui-même : « Mais je compose comme un écolier !

Je dessine comme Gribouille et je peins comme un singe, c'est entendu. Eh bien (*tutta voce* et se levant de son tabouret dans un entrechat), je suis pourtant dans les numéros 1. » Il tient son appuie-main en manière de balancier, développe l'entrechat presque en danse et répétant : « Mais oui bien, c'est comme ça, il n'y a pas à dire mon bel ami : tu es, petit papa Corot, dans les nu-méros 1 ! »

. . . . . .

Certain autre jour, arrive un jeune lycéen, son neveu, qui tire de partout et étale sur le parquet toutes sortes de toiles, de papiers, albums, plaques d'eaux-fortes, dont il demande obstinément, pour chacun et chacune, à savoir le sujet, la provenance de lieu, la date, etc., etc. C'était fort amusant de voir Corot mis aux abois, obligé de toujours jeter en torticolis un nouveau regard et, soudain, si peu se reconnaître dans le défilé du stock, qu'il ne savait plus à qui attribuer toutes ces choses... à lui-même ou à tel ou tel de ses confrères. Le nom de Léon Fleury revenait le plus fréquemment, mais toujours de façon très perplexe et, quatre fois sur cinq, finalement inexacte.

« — Et ceci ? mon oncle. »

« — Ça ? Ah ! ce n'est pas de moi, toujours... De « où ? Je n'en sais, ma foi, plus trop rien... C'est-il « des environs de Rouen ?... Non ! ça doit être de « la Bretagne et fait par mon brave Léon Fleury... « Mais montre-moi mieux, tiens bien droit... Eh « oui ! c'est parfaitement de lui... ou plutôt de « Camille Flers ??... Oui, je m'y reconnais sûrement

« pour le coup... à moins, au fait, que ce ne soit « de moi ?... Ah ! Rouen, la Normandie, mon pre- « mier pays d'adoption artistique ! Si je m'en étais « tenu à lui, ou bien encore à quelque coin de par « ici, sans aller courir l'officielle Italie, m'y dépenser « et dévoyer trop longtemps, me couper ainsi en « deux... Oui, si je n'étais pas sorti de mon recoin « de coin une fois choisi, eh bien ! j'eusse pu me « faire un véritable grand peintre, un maître, quoi! »

Par le même esprit, tout à la fois de haute, naïve et touchante modestie qui dictait de tels regrets, nous avons vu ce maître — nonobstant — se laisser tracer au crayon blanc d'importantes modifications sur une de ses toiles en voie d'exécution (celle précisément de la *Danse des Nymphes*, qui a passé du musée du Luxembourg à celui du Louvre). La personne à laquelle non seulement il permettait, mais dont il sollicitait sincèrement ces changements, J. Bonaventure Laurens, était d'ailleurs elle-même un artiste de grand talent et, de plus, auteur d'un substantiel traité de *Théorie du beau pittoresque*. « J'apprécie beaucoup, lui disait Co- « rot, toutes vos observations, parce que, à l'opposé « de certains purs bavardages de soi-disant esthé- « ticiens, vous êtes le seul dont je sente que les « conseils ont une base. » Et il les mettait sur-le-champ en pratique.

Devant trois de ses tableaux plus particulièrement exposés, un de ses jeudis de réception : « Celui-ci, dit-il, c'est un Corot, mais ni plus ni « moins... Celui-là, peuh ! c'est... de qui l'on vou- « dra ; mais en voici un, oh ! il n'est pas possible « de moi, ce troisième, non ! (et sa face de bienheu- « reux ouvrier s'illuminait) il est des petits anges !!

« Du reste, il a déjà été trouvé très gentil par des « petites dames, bien gentilles elles aussi. »

Peignant énormément d'études sur nature, le maître n'était pas moins prodigue à en donner. Combien de ses confrères ou de simples amis et connaissances (même — on l'a vu — de ses concierges !) qui n'en aient reçu, souvent en nombre et des plus choisies. Nous pourrions citer celles rencontrées chez Paul Flandrin, Jules Richomme, Eug. Cicéri, Bellel, le colonel Duhousset, Dutilleux, etc., etc.

Lors de son envoi au Salon d'*Agar au désert*, toile si originale de site, de sentiment, de style et d'exécution, et qui devait aussi faire école à côté de celles de Desgoffes, d'Aligny, d'Edouard Bertin et de Paul Flandrin, Victor Hugo, très frappé, désira que l'auteur lui fût présenté, place Royale, où tout talent surgissant recevait alors comme ses lettres de naturalisation dans la gloire romantique, en général, et dans la réputation individuelle, en particulier. Corot, introduit à travers les groupes, alla droit et exclusivement aux petits-enfants dans une embrasure de fenêtre, ne s'occupant de personne ni de rien autre et ne les quitant plus de dessus ses genoux ou jouant avec eux, à l'instar d'Henri IV. Très tard seulement, et sur sa demande étonnée de cet assez singulier inconnu, le maître de la maison sut que c'était là le sévère et pathétique auteur de la peinture des rochers et des sables orientaux empruntés aux grès de la forêt de Fontainebleau et de l'*Agar* si bibliquement désespérée.

—

Brelan d'artistes. — Un amateur d'art très intelligent, habitant Montpellier, y recevait, vers

1840, un brelan d'artistes paysagistes déjà célèbres à Paris : Corot, Français et Gaspard Lacroix, qui lui étaient recommandés par le baron Taylor. Il s'empressa, pour le mieux, de les conduire dans le vaste domaine de Lavalette, situé aux portes de la ville : une mine des plus variées et essentiellement caractéristique des éléments pittoresques du pays méridional. A tous pas, l'admiration, la satisfaction des intéressants et intéressés visiteurs redoublaient et manquaient d'expressions et se pavaient des meilleures bonnes intentions d'études, de tableaux, *d'attaquages de motifs !*... On parcourt et note tout: chaînes et groupes de rochers calcaires aux gris argentés , bois de chênes verts et bosquets de peupliers blancs, bords herbacés de la rivière du Lez, fermes à aspect de fabriques poussinesques, l'élégant château du propriétaire et ses hôtes charmants et charmés. Bref, on est promené, chaudement présenté, installé et le guide, discret et gourmet à la fois, ne reviendra que dans plusieurs jours revoir ses protégés, jouir alors ainsi du précieux résultat de leurs premiers travaux.

Il revint au moment convenu, mais passa une, deux heures à chercher et demander partout son monde. C'était une forte déception et devenait même un désarroi, fertile en hypothèses !... Il allait y renoncer, lorsque, à travers un dernier rideau d'arbustes, lui arrive une épaisse émanation de fumée de tabac, sous les diverses espèces de la cigarette, du cigare et de la pipe, et il aperçoit bientôt nos trois grands hommes, épiquement disposés sur la berge de la rivière, cigarette, cigare et brûle-gueule aux lèvres et la ligne à la main, silencieux, absorbés et tout passionnément affectionnés à la pêche.

Or, ils n'avaient, depuis leur arrivée, encore rien fait autre.

Empressons-nous de dire que ces inquiétants prolégomènes ne nuisirent en rien comme préparation, au contraire faut-il croire, à la quantité ni à la qualité du travail des journées suivantes. En ces lointaines et naïves époques, l'âge d'azur sinon l'âge d'or de l'art, on n'avait pas encore vendu, au prix bysantin de 80.000 fr., comme il y a peu d'années, l'*Allée de Chataîgniers* de Théodore Rousseau ; mais est-ce alors, justement sans doute, qu'on était par cela même en plus efficaces conditions pour la vouloir et pouvoir faire.

Les mêmes Corot, Français et Gaspard Lacroix se présentaient, durant cette même campagne, à la grille du Mas Estor, encore dans la banlieue de Montpellier : une vraie grande villa romaine, aux massifs de séculaires pins-parasols et heureusement abandonnée à la plus pittoresque incurie sinon aux artistes.

Le costume de ceux-ci laissait assez à désirer mondainement parlant, et une partie de l'attirail de leur profession pouvait même inspirer quelque crainte ou méfiance tout au moins.

Ils sonnent, ils frappent, appellent, hurlent vainement pendant longtemps dans la plus sourde solitude et sous le plus cuisant soleil... Enfin, à l'extrémité d'une allée à soubassements de lauriers-tins, paraît et se dirige paresseusement vers eux, sous la forme d'une vieille fermière, le dragon de ce jardin des Hespérides, qui, tout d'un coup sauvage et effarée, leur tourne brusquement les talons sur ces mots inexorablement, irrévocablement pro-

noncés : *Podoun pas vous baïla ; anas pu yeun.* (On ne peut pas vous donner ; allez plus loin.)

Impossible de sortir de là, ou c'est-à-dire d'y entrer. Les parisiens ne parlaient ni comprenaient un traitre mot de ce languedocien ; pas plus que la femme n'entendait le français. Mal vu, mal entendu. Il fallut s'en retourner bredouille et, après en avoir beaucoup ri sur l'explication en ville, revenir à la charge un autre jour, assisté d'un cornac indigène.

—

A la campagne, dans un riche château d'amis où Corot passa une longue saison d'études, les domestiques ne purent jamais trouver, le soir ou le matin, devant la porte de sa chambre ni nulle part au-dedans, de la chaussure à cirer ; alors que, pourtant, on la remarquait avec un croissant étonnement figurer presque propre à ses pieds... Après son départ on reconnut qu'il se l'époussetait et frottait ferme au revers des rideaux blancs de son lit !... Oh ! ces artistes ! grands et petits, on les retrouve toujours en tout partout... : des *originaux* quoi ? comme les qualifient et stigmatisent les bourgeois.

—

Un épilogue. — J'ai connu, vers 1842, le peintre Joseph Bidauld, né à Carpentras, qui fit, dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, du paysage pur, alors qu'on en faisait si peu, et qui eut donc le mérite d'inaugurer ainsi en France, avec un ou deux artistes non à trop dédaigner, une voie où leur genre devait parcourir tous ses développements merveilleux en grande partie jusqu'à certaines

excentricités, bizarreries et même insanités de nos jours. On m'avait recommandé à lui comme compatriote et chargé assez officiellement de la part de notables de la cité natale, dont un de ses parents, de solliciter de son patriotisme et de sa générosité quelqu'une de ses toiles (d'ailleurs tombées sans valeur sur le marché). Il me reçut passablement, rue de l'Arbre-Sec, où je le trouvai en perruque roussie et robe de chambre, travaillant toujours à quantité de tableaux sur des motifs agrémentés d'une mythologie surannée, plus qu'en désuétude, puérile, et d'un style et d'une exécution encore plus déplorablement séniles. Aux premiers mots de ma requête, que j'étais prêt à plaider *in extenso* en faveur de la *modeste collection locale qui n'avait qu'à envier à sa rivale d'Avignon une des toiles considérables du Maître et qui serait si..*, il m'arrêta net, s'écriant d'un ton aigre d'Harpagon : « Votre ville aurait depuis longtemps pu et pourra autant qu'elle voudra posséder de Mes tableaux : qu'elle se les paye ou s'en fasse payer ou offrir par l'Etat, comme cela s'est traité pour le Musée du chef-lieu. De cette façon, mais pas autrement, je serai toujours disposé à en livrer très volontiers. »

Bidauld s'obstina bien tard (était-ce sottise ou héroïsme ?) à exposer chaque année, dans des Salons composés désormais d'un personnel et d'un milieu artistiques entièrement renouvelés. Ses toiles, hélas ! trop en vue, y étaient l'objet de gamineries vraiment indignes parfois : comme de se voir entourées d'attroupements de rapins exhilarants, déposer devant une couronne de foin, des sous, etc. Pensez donc ! Bidauld n'était surtout plus à la mode, était vieux (quels crimes en Fran-

ce!) et par dessus tout était membre de l'Institut! Que n'eût-on pas dit et fait si, encore plus que par ce par dessus tout, ou l'avait su originaire de Carpentras!!!

Eh bien! Corot, le paysagiste de génie le plus légitimement glorifié ces derniers temps, devant lequel je prononçai un jour le nom de Bidauld avec quelque réticence de banalité malveillante sur son œuvre, vis-à-vis duquel j'aurais pu le penser, lui plus que tout autre, mal disposé, Corot s'exclama vivement et non sans quelque émotion et solennité: « Bidauld! Ah! mais, doucement, c'est qu'il n'est pas le premier venu, Bidauld; il fut bien un Maître parfois et des plus exquis. Telle de ses petites toiles est un chef-d'œuvre et pleine pour nous tous, vieux et jeunes, du bon exemple et des plus utiles conseils. Je l'admire, moi, particulièrement, Bidauld, et je le respecte; car, tenez, je lui dois beaucoup sinon le meilleur de ma propre *affaire.* »

—

Trop arrivé. — D'après ma demande d'un de ses tableaux pour un ami adorateur de sa peinture et qui devait l'offrir au sanctuaire d'un musée (celui de Montpellier hors ligne), Corot en prenait note, à la filière de nombre d'autres, sur un carnet *ad hoc.* « Rappelez-moi la commande et mon bon vouloir dans une couple d'années, » fit-il avec une certaine pantomime bonne princière qui n'était pas précisément celle habituelle de jadis.

Ce serait quelque chose, n'est-ce pas? si vous le voulez bien, dis-je assez décontenancé en me trouvant placé sur un tel terrain de réticences et pensant faciliter mes prétentions en réduisant l'objet

à leur minimum immédiat ; ce serait l'une, par exemple, des grandes études que voici, et j'en désignais plusieurs exposées là sur chevalets et prêtes à livrer. — Peut-on en savoir les prix l'un dans l'autre? — Entre nous, repond le Maître en me passant le bras derrière le dos, comme pour les marchands c'est chacune mille francs, pour vous, mon petit ami, et vu la destination, eh bien c'est... quinze cents ; et (je ne pus réprimer le mouvement que l'on pense et qui pouvait être prévu) c'est le moins auquel il me soit permis de céder : parce que les marchands m'achètent tout, me sont permanents, et que tout autre acheteur n'est guère qu'un oiseau de passage, la clientèle d'ailleurs à laisser aux premiers, auxquels je ne dois pas faire concurrence, sous peine de m'en voir lâcher à tout jamais.

Voilà où aboutissent le succès, la dignité et la liberté d'un artiste arrivé, et celui-ci restant d'ailleurs réputé indépendant et bonhomme par excellence. C'est ainsi que l'on a pu plaindre des artistes éminents, Rosa Bonheur, son frère Auguste, Fortuny, Bargue (pour ne pas en nommer vingt autres) d'être tombés aux gages et à baux, c'est-à-dire comme pensionnaires desservants de leur production pendant une partie même de leur existence et carrière, des maisons Gambart, Goupil, Herber, etc. N'y a-t-il pas là, il ne peut au moins que trop sembler, quelque chose de moralement rédhibitoire dans les conditions « d'être arrivé ? » comme il semble aussi qu'il peut y avoir quelque indignité pour l'idéale autonomie et noblesse de l'Art dans certaines « dignités » de titres, de costumes, de bibelots et parades.

Pour en revenir à Corot et bien finir constatons, laissant les faits à la preuve en dehors de notre cadre, qu'il y aurait long et édifiant à raconter sur les côtés intimes de sa nature et de ses actions, c'est-à-dire de son noble cœur et de ses libéralités.

—

Un amateur de peinture, B..., se dit amoureux des paysages de Corot, si essentiellement laiteux et vaporeux, tout en leur reprochant leur « manque de vigueur ». Tel l'amoureux d'une femme blonde dont il se plaindrait qu'elle ne fut pas brune.

—

Le marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, conduisait à un Salon l'impératrice Eugénie, qui lui demande : « Veuillez, Monsieur, me mener simplement à ce qu'il y a de vraiment saillant ; à ce que, pour soi-même et pour les autres, l'on doit voir d'abord, sinon seulement. »

On arrive, s'arrête à un grand paysage de Corot des plus magistraux. Sa majesté regarde, silencieuse, assez longtemps ; puis enfin :

— Et cela représente ?

— Un effet de crépuscule matinal.

— Eh ! voilà donc pourquoi je comprends si peu. Je n'ai jamais assisté à la chose ; il n'y a que messieurs les peintres paysagistes qui se lèvent, sortent et courent les champs à cette heure-là !

—

Belliard. — Mon frère l'avait connu à Paris dès 1825. Ma présentation se trouva donc plus que préparée, toute faite en 1842, lorsque j'allai sonner chez lui, carrefour de la Croix-Rouge.

C'était un brave et doux homme que ce très estimable dessinateur lithographe, portraitiste attitré, même avant Grévedon et Léon Noel, de toutes les célébrités contemporaines et autres. Ses planches figuraient le plus régulièrement à la devanture des marchands d'estampes et des libraires des quais Voltaire et des Grands-Augustins. Il voulut bien, dès notre premier contact et sur la vue de quelques-uns de mes dessins, me confier, en la payant, la préparation d'une de ses pierres : me mettant ainsi en mains, le premier à Paris, le pain et le couteau mêmes qui devaient en grande partie m'y faire vivre pendant une quarantaine d'années. J'ai donc toujours conservé pour Belliard, et ce m'est un heureux devoir de le marquer ici, un sentiment de reconnaissance comme filiale.

—

Brascassat. — Le paysagiste Richard, qui découvrit, *inventa* Brascassat, rencontré encore presque enfant, me donna une lettre pour lui, devenu l'éminent animalier que l'on sait, un des princes de l'art et membre de l'Institut en succession de Bidauld. Je fus donc bien reçu et m'intéressai vivement à ce qu'offrait l'atelier et la parole de bons accueils et conseils d'un maître dont m'étaient parfaitement connues diverses œuvres en peinture et en lithographie.

Je retrouvai même à ses côtés un compagnon de mes études au Musée de Montpellier, lequel, plus âgé que moi, était là, à gages fixes, comme praticien. Mais ce que je rencontrai là aussi de plus inattendu dans un tel milieu pastoral, peut-on penser, en sujets de bêtes et de paysages, c'est une épouvantable et à la fois admirable étude de tête

de... guillotiné !... celle de Fieschi, le trop célèbre criminel à la machine infernale du boulevard du Temple. Holbein n'eût pas mieux dessiné et Géricault mieux peint. J'ai revu ce chef-d'œuvre dans une certaine exposition sur le boulevard des Italiens. Mais je ne me rappelle plus dans quelles conditions historiques, je l'ai su avoir été fait et si étonnamment; et je me demande toujours où peut être allé depuis ce document qu'a dû au moins ambitionner la collection Tussaud du *Musée des horreurs?* Pour ne pas rester là-dessus, je reviens à Richard, ayant à mentionner l'ingénieuse et très réussie combinaison de placement financier de tous ses tableaux — non sans agréables mérites — à partir de la cinquante-huitième année de l'auteur. Un prix très convenable de chacun était établi en le livrant : prix capital dont, en usufruit, l'acheteur ne payait que les intérêts à cinq pour cent.

—

Eug. Delacroix. — Je l'ai vu trois ou quatre fois : d'abord dans son atelier rue Fontaine-Saint-Georges, où l'on remarquait son propre portrait peint par lui-même et, peut-être indiscrètement, cette *Liberté* sur la barricade, dont l'esprit de l'auteur devenant réactionnaire devait, en progression adéquate, faire son *mea culpa*. Aussi, était-elle là, accrochée sous le plafond, à l'état de vieux embarras, comme en fourrière définitive. Or, tableau et portrait figurent maintenant au Louvre. Il y avait aussi de bien intéressantes études de la première heure en costumes grecs sur modèle vivant ou mannequin, exécutées de concert avec Bonnington et se confondant singulièrement entre elles. — Je vis ensuite Delacroix à l'occasion des

poses pour le portrait d'Alfred Bruyas. Un soir, très tard, nous nous rencontrâmes tous trois dans la cour du Carrousel et y tînmes le brelan d'un bout de conversation. Puis, je le trouvai en voisin de quartier — il était alors venu habiter la place Furstemberg, où il mourut — et voisin de stalle d'orchestre à l'Odéon, y apparaissant d'ordinaire emmitouflé jusqu'aux yeux, pendant seulement quelque fragment d'acte. Enfin notre dernière entrevue eut lieu dans la chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice qu'il décorait et où il me fit inviter par son élève et praticien Pierre Andrieux. Je m'y rendis avec mon camarade Henri de la Madelène, désireux de publier à ce sujet un long article paru dans *Le Temps* et complété encore dans une brochure.

J'ai toujours éprouvé et conservé de Delacroix la fâcheuse impression d'un désaccord, d'un démenti déclaré même entre l'homme intellectuel, social et l'artiste. Son œuvre, fougueuse, révolutionnaire, toute de sentiment, semble inconsciente — ce qui d'ailleurs importe peu à mon admiration en soi — et diamétralement à part des principes et de la vie privés, pusillanimes et doctrinaires de l'individu, tant en pratique qu'au moral. En un mot, ce chef de bande du Romantisme à tous crins de brosse se prévalait surtout de classicisme en ses idées et sa conduite personnelle; Véronèse, Rembrandt, Rubens laissés de côté. Il était romantique hors-frontières de préférence avec Shakespeare, Goëthe, Byron et les Marocains, et, en France, contempteur de Hugo, de Balzac, de George Sand; il ne jurait que par Poussin, Racine et Boileau. Le jour il travaillait en anarchiste; le soir,

costumé de frac et cravaté de blanc, il dînait et conversait dans les cénacles de l'aristocratie diplomatique. Certes je ne vois pas de crime à cela, mais c'est déroutant et m'est peu sympathique.

—

Conseil et congé. — Un élève se présente au grand coloriste du *Massacre de Scio* :

« Monsieur, dit-il, je désirerais entrer dans votre atelier pour devenir coloriste. »

— Très bien, répond le maître : dessinez...

« Mais je sais dessiner, depuis assez longtemps même, et c'est pour la couleur que je viens chez vous. »

— Eh ! bien, alors, je le répète : dessinez, dessinez.

—

Delaroche. — C'est Dauzats qui me présenta pour entrer dans son atelier, lequel, établi rue Mazarine, dans un local presque en sous-sol des bâtiments de l'Institut, comptait alors au premier rang, à côté de ceux de Drolling et de Picot. Venaient d'en sortir ou s'y trouvaient encore en 1842 les élèves Jalabert, Hébert, Gérome, Lebouy, Hamon, Picou, Cham fils de Noë (sic) comte et pair de France, etc. Dès mon premier dessin d'après le modèle vivant (un jeune homme nommé Vail) je surpris mes nombreux copains par une certaine habileté de main ou, hélas ! sorte de *chic*, avec des procédés ou *ficelles* de prestidigitatifs et prestigieux modelage à l'estompe et enlevage de lumières à la mie de pain ! « Le *patron* — qui venait corriger les jeudis et samedis — va être *épaté* ! » se disait-on à la ronde. En effet, il le fut, épaté, le patron, mais sévèrement. S'asseyant à ma place et regardant ma feuille pendant un

grand moment et silencieux dans la solennité de l'attention générale, puis tout à coup se levant, il me met la main sur l'épaule et, de sa voix naturellement assez raide, pour ne pas dire stridente : « Mon garçon, fait-il, ceci est *trop bien*, beaucoup trop bien pour moi. » Je compris et tâchai, en mieux désormais, de devenir de moins en moins épatant.

Delaroche, quoi qu'en die ou surtout ignore la mode actuelle, s'impose en homme de grand, très grand talent et tiendra toujours son haut et plus qu'honorable rang dans l'histoire artistique de notre pays. Celui qui s'élève, comme il a pu le faire, du tableau anecdotique de chevalet à la figuration épique de « *l'Hémicycle* » de l'école des Beaux-arts, celui-là certes n'est pas le premier venu. Comparable à Flaubert, allant de *Madame Bovary* à *Salambô*, — je parle ici, sans autre appréciation, de la hauteur et de la noblesse du but, — il aura, par cet effort et ce résultat de maître, atteint jusqu'à se faire mesurer, sinon l'emporter, avec l'auteur de *l'Apothéose d'Homère*, parue presque simultanément, et qui divisa quelque temps entre les deux œuvres l'opinion en deux camps. Ce qui lui aura manqué, faut-il reconnaître, c'est un je ne sais quoi d'originalité de tempérament propre, que l'on retrouve d'ailleurs, parfois, chez des natures à cela près, tout incomplètes et sans aboutissant. Delaroche l'eût peut-être manifesté, — ceci soit dit au moins avec le grain de vérité que contient tout paradoxe, — s'il avait été doué de moins de talent. En tout cas l'exemple est frappant entre le talent et le génie, que l'on a là comparativement, dans une même arène, sous la main et sous les yeux, en regardant, d'un côté, *l'Hémicycle*, et, en face, le *Romulus* d'Ingres.

Sous des dehors assez froids, sévères même, — n'a-t-on pas accusé de *pose* napoléonienne sa mèche sur le front, — Delaroche fut l'homme honnête et serviable et courtois par excellence. « La meilleure fin de ce que je puis être aujourd'hui, disait-il à Cabanel le remerciant de son appui en plusieurs circonstances, c'est de m'occuper de rendre le plus possible aux jeunes le bien que j'ai reçu de mes prédécesseurs. » — En outre des réceptions du dimanche, par séries, rue de La-Tour-des-Dames, dans son petit hôtel contigu à celui de son beau-père Horace Vernet et vis-à-vis celui de Mlle Mars et de Talabot, séances matinales où il examinait certains de nos divers travaux privés de la semaine, il nous conviait aussi, mais avec une sélection très enviée, à jouir les premiers de ses nouvelles productions. C'est ainsi que j'ai vu, encore sous les embus et les éventualités d'une suprême retouche, son *Enfance de Pic* de la Mirandole, une *Nymphe de fontaine à la Vasgue* et *Une famille de paysans italiens à Rome*. Il m'est resté de sa parole, plus que professionnelle, conférencière quoique sobre, que si, à notre atelier, il avait particulièrement à la bouche le nom de Phidias, de même, dans le sien, il avait celui de Garofolo.

L'avant-dernière fois que je vis Delaroche, c'est sur son tout obligeant appel. Aussitôt me sachant reçu en loges pour le concours du prix de Rome (paysage historique), il voulut voir quelque croquis de mon sujet, causer de mes intentions d'exécution et m'exposer ses conseils en encouragement. La dernière, c'est par hasard sur le tournant de trottoir d'angle des rues de Seine et des Beaux-Arts. Il était en compagnie de Thiers. Connaissant assez chacun

des deux illustres personnages pour leur devoir plus qu'un bref coup de chapeau, nous eûmes à s'arrêter et échanger quelques paroles ; ce que je fis, surpris d'ailleurs, avec un saisissement d'émotion, de timidité et d'embarras que m'a toujours causé le contact des grandes supériorités, et qu'elles savent au demeurant favorablement apprécier. J'entends parler ici assez exclusivement de celles de l'art dont la connaissance m'est plus ou moins professionnelle ou intelligente. J'ai approché M. de Humboldt dans une chambre du quai de l'Ecole sans éprouver ce genre ni cette pénétrante vivacité d'émotion passionnée dirai-je. N'étant point savant moi-même ni entendant trop rien à la science des autres, je ne saurais ressentir et professer pour elle qu'une admiration platonique et un haut respect ; alors que le moindre auteur d'une peinture, d'un dessin, d'une estampe même, celui d'une feuille de musique, de quelques vers me touchera à fond d'entrailles comme un être phénoménal et ultra individuel.

—

Jules Dupré, dont récemment encore il a été parlé et très bien parlé dans un volume, *Mes relations d'artiste*, publié par le peintre Amédée Besnus, est, avec Decamps, une des plus puissantes figures de l'Art de toute une époque. J'eus l'honneur de lui être présenté, en 1842, dans l'atelier d'Eug. Cicéri. Après avoir feuilleté quelque fond de petit portefeuille que j'avais sur moi et paraissant s'intéresser vivement à certains croquis, sans doute, pensai-je, pour le sujet et surtout les idées théoriques qu'ils provoquaient en lui et qu'il exprimait passionné-

ment, je les lui offris en toute naïveté, ainsi que je l'avais fait la veille encore, avec Dauzats et Brascassat. « Malheureux ! s'écria-t-il, — pour ne pas dire imbécile — vous avez donné de cela et continueriez d'en donner ! Mais gardez-vous-en bien : c'est votre susbtance même que vous y perdez ; c'est votre propre sang qui s'en sera coulé ! Ah ! vous ne savez pas ce que peuvent vous être un jour ces premières notes, documents toujours précieux : autant de tableaux à faire souvent. On les regrette alors, trop tard... Vous connaissez Dauzats ? passe, mais Brascassat !...» Je vis et devais comprendre, dans la suite, combien la peinture de ce dernier était naturellement pour lui l'abomination de la désolation. Sur ce il m'emmena dans son atelier, en mur mitoyen avec celui de Cicéri. Un assez grand tableau représentant des prairies coupées de fossés pleins d'eau et jalonnés d'arbres était en train sur le chevalet. Mes yeux éblouïs ne s'en détachaient plus ; je ne vis que cela, et je le vois encore là tout devant moi. Quelle ampleur, quel suc, quelle surabondance de vie : le tout hardiment vert, d'un vert plantureux, humide, gras et souple, à vouloir en manger ! — En parlant de Cabat, Dupré se plaignit que certains critiques erronés l'eussent affirmé son prédécesseur avec développement des conséquences du fait, tandis que la vérité se trouvait dans le contraire ; et il appuyait sa revendication sur les dates de diverses études.

En parcourant, les lundis de jadis, la tournée des marchands de tableaux, on voyait des Dupré dans les vitrines de Susse, de Durand-Ruel, de Souty, et j'ai gardé le souvenir de chacun. On en rencontrait aussi chez nombre de grands amateurs, à des

expositions solennelles, à l'hôtel Drouot, partout... excepté dans les collections de l'Etat au Luxembourg, où, en maigre succédané, il y avait des Jules André et des Flers — comme il n'y avait et il n'y a eu longtemps, pour Meissonnier, que des Chavet, Plassan, ou Fichel, pour Diaz que Longuet ou Richet, pour Isabey Lepoitevin et Morin, pour Marilhat que Rémond et Lapito, et pourquoi pas? des Cortès au lieu de Jacque et de Troyon, etc. Quant à Decamps, et au fait c'était plus digne, il n'y avait aucun faux représentant. Aujourd'hui on y compte, de Dupré, deux trop grandes toiles, provenant d'une liquidation Demidoff et où dominent les défauts de la dernière manière du maître, terriblement pâteuse, fuligineuse, rissolée, fatiguée et lourde. Cela devait donc aboutir au choix posthume de la direction des Beaux-Arts, qui l'aura payé vingt fois plus cher que tant de chefs-d'œuvre précédents acquis directement au meilleur moment par les marchands, les collectionneurs et les musées étrangers.

Dupré se retira de bonne heure à Lisle-Adam, hors de ce milieu parisien où la permanence des visites et des discussions eût été fatale à sa constitution non moins délicate qu'ardente. Discrètement je ne l'y fus point visiter, malgré mes plus dévots désir et projet et, de plus, la présence à ses côtés d'une famille, les Lefort, qui comptait dans nos amis communs. Mon abstention prenait la forme d'un remords quand les élections pour le Comité des « Artistes français » devant se charger désormais des Salons nous y réunirent. J'éprouvai donc une indicible satisfaction à revoir, très vieillie mais toute pleine encore du feu sacré, cette tête aux

traits fins, à la longue chevelure, et à échanger quelque conversation. Nous nous rappelâmes le passé, d'une façon très précise et charmante de sa part. Préoccupé, parut-il, d'un projet de reproduction basé sur une ou deux, pourtant bien modestes, que j'avais exécutées d'après lui, je désignai l'aquafortiste Chauvel comme devant être son interprête par excellence. — Les membres du comité étant classés et entrant en séance plénière, je le regardais encore d'assez loin, placé que j'étais entre Bastien Lepage et Bracquemond, lorsque celui-ci me dit à demi-voix : « Vous *le* voyez au milieu de tous ces artistes plus ou moins remarquables, célèbres... Eh bien c'est encore lui le plus fort de tous. »

—

Ali-Tépéléni (orientale). — Le plus célèbre peut-être de nos peintres actuels, fort connu aussi pour sa passion désordonnée de la bâtisse, se dépense et consume de tout son être dans cette dernière bien plus que dans la peinture, ne laissant pas un instant de répit aux malheureux architectes et ouvriers. Barbu et rébarbatif, bourru et fantasque, chevronné de décorations, toujours botté à l'écuyère, éperonné et cravache en main, tourmenté et tourmentant, superbe et tonitruant, il finit, un jour, par exaspérer singulièrement un modeste gâcheur de plâtre, jusque-là absolument soumis et muet, mais qui, ne sachant plus, *in extremis*, à quel saint se vouer, dit tout à coup à son tyran :

« Ah çà, savez-vous bien, vous, là, que je n'ai, avant et après tout, d'ordres et d'observations à recevoir ici que de mon maître maçon seul, et que vous m...embêtez; et que, tout monsieur M...,

grand peintre décoré et de l'Institut que vous êtes, vous pouvez bien aller vous faire f...iche !

Ali sous sa pelisse avait un cimeterre,
Un tromblon tout chargé, s'ouvrant comme un cratère,
Trois longs pistolets, un poignard :
Il écouta *cet homme* et lui laissa tout dire,
Penchant son front..., puis, avec un sourire...

— Voyons, voyons! soyez donc gentil, mon brave garçon, fait-il, lui tapant cordialement sur l'épaule. Tenez, voulez-vous venir voir mes tableaux? » Et voilà le monsieur le plus aristocrate et autocrate du monde qui se met à causer en bon prince et qui conduit bénévolement et gracieusement dans son atelier le plus prolétaire et crotté des pauvres diables.

—

Devant les infiniment petits tableaux de Meissonnier (envoyé par la France pour représenter sa gloire artistique au centenaire de Michel-Ange!) tel confrère, plus lourdaud qu'un bœuf et orgueilleux au rebours, s'est dit :

Et moi aussi je serai grenouille.
... Regardez bien...
Est-ce assez? dites-moi ; n'y suis-je point encore?
... M'y voici donc...

—

Ary Scheffer. — Le plus courtois et gentilhomme des peintres; avec cela bourru et même violent à ses heures, même vis-à-vis un souverain, là où il croyait engagée la dignité de l'Art. Mais peintre, au sens technique du mot, le fut-il bien foncièrement, alors qu'il débutait en plein Romantisme par *Les femmes souliotes*, *Le larmoyeur* et la

Mort de Gaston de Foix, y marchant évidemment dans les souliers de Delacroix, et terminait, tout différemment, dans ceux d'Ingres par ses *Fausts* et ses *Christs* ? et, en ce dernier cas particulièrement, se fourvoyant avec la radicale inconscience de ses aptitudes et moyens. A coup sûr au moins fut-il poète de cœur, car il se dégage de tout son œuvre une âme émue et donc émouvante. — Esprit libéral et de mœurs généreuses, son atelier était le rendez-vous d'une certaine sélection d'artistes et de penseurs. Il y peignit les portraits, que j'ai vus, de Lamennais, de Listz, Pauline Viardot, docteur Lallemand, etc. Sur le mur d'en face le jour, comme décor de fond, restait inachevée l'immense toile d'un sujet de bataille moyennageuse commandée pour Versailles. Ce travail dépassait les forces de l'artiste, qui, après bien des reprises, finit par l'abandonner, préférant rendre piteusement diverses sommes déjà reçues en à-comptes.

Lors de ma dernière visite, je le vis péniblement occupé à son tableau de la *Tentation du Christ par Satan*, auquel il procédait au milieu de mille pauvretés et impuissances. Je fus assez étonné de l'entendre en quelque sorte résumer ses appréciation et admiration d'Ingres pour l'*exécution* et de Corot pour *le dessin*. Sa langue ou mon oreille n'a-t-elle pas fourchu?... Mais, avec la plus loyale et dévote des modesties, me retenant comme je prenais congé, il fut dans l'angle de l'atelier le mieux exposé tirer un rideau, du geste dont on ouvre un tabernacle d'autel, et avec ces paroles : « Vous n'aurez pas perdu votre journée, » me découvrit la *Stratonice* d'Ingres, ce point de départ de toute l'école néo-grecque des Gérome, Hamon, Picou.

etc. Elle était déposée là par la famille d'Orléans. — Plus tard, je négociai auprès de madame Ingres l'achat d'une seconde édition de cette composition, acquise au prix de vingt mille francs par la ville de Montpellier.

Léon Benouville a fait le portrait de Scheffer en un excellent crayon reproduit par le burin d'Henriquel Dupont.

—

En descendant dans le caveau (*souterrain*, dit le consciencieux guide M. Joanne) de la tour Saint-Michel, à Bordeaux, j'ai visité les fameuses cinquante-neuf momies, sans compter un fondement de dix-huit pieds d'ossements, qu'on y a transportés d'un cimetière voisin et qui se conservent depuis des siècles par une propriété toute particulière au sol. *Cela* est inimaginable ! Sous la chandelle vacillante avancée çà et là par mon guide, solide et jovial gaillard, j'ai vu reluire des crânes, des dents et des ongles; j'ai touché autour de bouches grimaçantes du poil de barbe posthume, des intestins desséchés en amadou, et des poumons semblables à de la sciure de bois à travers la peau de ventres parcheminée, déchirée et flottante. Est-ce bien là une matière, une couleur, une forme quelconques? C'est le néant du néant. — Il y a un général tué en duel, avec le trou de sa blessure au flanc; un colossal portefaix crevé sous le poids d'un fardeau; un adolescent qui fut enterré vivant et reste tordu et encore convulsif; une famille de quatre personnes empoisonnée par des champignons. — Decamps a dessiné de ce personnel macabre un fusain rehaussé d'huile, et Doré en a peint, avec l'adjonction d'un groupe de

vivants les plus mondains, un immense tableau. (Voir Théophile Gautier.)

—

Harding. — Pour couronner un séjour de quelques semaines à Paris, le célèbre aquarelliste et beau gentleman voulut nous donner à dîner, avec Eug. Isabey, mon frère et moi. Dans son peu de connaissance des choses parisiennes, et peut-être bien quelque prudence d'économie, il me demandait de lui désigner un restaurant. Certes le choix est grand depuis les Bouillons-Duval jusqu'à la Maison-Dorée, mais ce n'était guère à un invité de le faire ni même suggérer. Bref, la chose eut lieu au Passage des Panoramas... Rarement je me suis plus amusé qu'en entendant Isabey ne pas cesser, deux heures durant et avec une verve drolatique, des plus spirituelles mais des plus alarmantes pour la *respectability* d'Outre-Manche, turlupiner également l'amphitryon et mon aîné; surtout à propos de la pédagogie de leur philosophie artistique, publiée en théories ou traités : les qualifiant de professeurs de banlieue, de lauréats d'académie provinciale, de pions en bonnet grec, de pensionnaires de Sainte-Périnne, etc., et finalement de vieux portiers. A travers tant d'emportements, le champagne aidant faut-il dire, et tandis que je restais à peu près simple auditeur, il me lança, non moins comique, un certain coup d'œil chargé de méfiance. « Vous, dit-il tout à coup, vous avez dû déjà beaucoup lire et vous en être fait l'esprit d'un observateur. » Cette prétendue constatation parut l'interloquer un moment, mais il reprit de plus belle. — Bien des années plus tard, sur la ligne de Savona à Vintimiglia, quelque chose d'analogue me fut adressé,

avec un joli tour de psychologie figurée. Au moment de descendre de vagon, où, absolument muet, abasourdi, je n'avais fait qu'écouter un sempiternel bavard : « *Voi*, me dit-il à bout portant, *siete un lupo sotto la pelle di un agnello...* » (Vous êtes un loup sous la peau d'un agneau.)

En sortant du restaurant, comme dernière *charge* infligée à ses deux plus vénérables et, au fond, tout vénérés confrères, il proposa, avec un accent et un geste de Gavroche mûr, « d'aller au vice. » (*sic*).

—

Cabat fut le professeur d'un de mes intimes camarades, qui m'écrivit, vers 1840, beaucoup de détails sur lui. C'était l'époque où le maître, éduquant une certaine élite de ses élèves ou plutôt disciples dans la forêt de Fontainebleau, leur prêchait la religion de l'art sévère, y compris la messe où ils se rendaient d'ensemble. On sait qu'il eut avec Lacordaire des relations qui faillirent aboutir à une prise d'habit. Je le connus de sa personne à l'occasion de ma reproduction d'une de ses aquarelles sur motif de cet adorable lac de Némi qui eut ses prédilections, lui fournit le thème le plus copieux de ses ouvrages. A ce moment je rentrais d'une visite à Jersey, et il me questionna avec une curiosité surprenante, de la part d'un conservateur pusillanime, vis-à-vis du Titan foudroyé, plutôt du Prométhée enchaîné sur son rocher d'exil par les Dieux du trône et de l'autel. — Depuis son riche mariage, de lui plébéien mais de physique distingué avec la fille du sénateur Stourm, directeur des postes, il ne parut plus guère travailler qu'en amateur, loin au moins de la rue J.-J. Rousseau ; se rendant comme clandestinement à un atelier

situé dans les combles de la place Vendôme. Nous l'y allions voir, par exception, avec Cabanel et les deux frères Benouville — Léon a placé son profil dans la tête d'un des moines qui assistent la *Mort de Saint-François d'Assises*. — Invités à ses réceptions de l'hôtel des Postes, nous récidivames peu. C'etait mortel de froid... Puis, plus de trente ans après, Cabat, qui était entré à l'Institut en remplacement de Brascassat, fut nommé Directeur de l'Académie de Rome. Directeur ? jamais aucun de ses prédécesseurs ni successeurs ne le fut moins. Ses pensionnaires, à tort sans doute, ignorèrent ses titres et ne connurent tout au plus que son nom. Il n'ouvrit pas les salons de la villa Médicis, si célèbres et recherchés, notamment sous Horace Vernet, Schnetz et Ingres, du monde cosmopolite des artistes et de tout intellectuel. Je le suivis parfois de loin, solitaire à travers les rues et ruelles de Rome, sans qu'il pût se douter de l'intime et respectueux intérêt dont personne autre que moi ne l'appréciait; mais je ne me présentai jamais, non sans quelque remords, à l'huis de sa porte, peu muni que j'étais d'ailleurs, en touriste bohême, du harnachement de costume indispensable... Plusieurs années après encore, Cabat envoie tout à coup une toile au Salon, et c'était singulièrement puissant de sentiment et d'exécution. J'aperçus l'auteur s'y regardant lui-même furtivement d'au milieu de la foule où il était perdu; et je voulus, j'osai, avec une sorte d'attendrissement mêlé à l'admiration, lui adresser mes humbles compliments, desquels il parut sensiblement touché. Etant voisins d'habitations, rues de la Planche et de Narbonne, nous nous revîmes deux ou trois fois, ce

qui me procura la profonde satisfaction de vider avec lui tout mon arriéré d'un long passé.

—

Gagarine : *Histoire d'une aquarelle.* — Ainsi que le prince Soltikoff, que j'ai aussi connu, le prince Gagarine, mais à un degré supérieur, a été un peintre amateur de véritable talent. Ses dessins et aquarelles, en outre de leurs qualités bien personnelles, peuvent aller de pair avec ceux des plus fins sinon plus grands professionnels. Il y a une quarantaine d'années, il vint à Paris pour faire exécuter et imprimer l'atlas pittoresque d'un voyage en Circassie. On choisit comme interprêtes les lithographes Mouilleron, Nanteuil, Baron, auxquels j'eus l'honneur d'être adjoint; et l'imprimeur Lemercier, en plus administrateur et comptable des travaux, nous en distribua les documents originaux. Est-ce trois ou quatre sujets qui me furent départis? je ne me le rappelle pas trop, ni non plus, la copie terminée, le fait de leur correcte remise entre les mains de qui de droit... Or voici qu'après nombre d'années, feuilletant des cartables chez Jules Didier, j'y trouve un de mes modèles, le plus intéressant et précieux, représentant une vallée sauvage entourée de montagnes escarpées au flanc desquelles, sur le premier plan, quelques tcherkess se tiennent en embuscade. Fort surpris et peiné de l'irrégularité du cas, je demande une explication au détenteur, d'ailleurs, n'en pouvais-je douter, non en faute volontaire et qui se montra non moins étonné d'apprendre, malgré son intime conviction, dont je fus très flatté, que la chose était d'un autre main que la mienne... Nouvel

étonnement donc de mon côté que mon élève (*discipulus magister*) et familier de toutes les heures pût s'être à ce point mépris. C'est par ainsi du reste, dit-il, qu'il recueillit l'épave et l'avait soigneusement gardée prête à m'être rendue. Pour le moment, l'instruction en resta là et l'affaire fut classée. — Or voici, encore après nombre d'années, qu'aujourd'hui, en septembre 1899, lisant le très attachant volume de Jean Carol, *Les deux routes du Caucase*, lequel me rejette dans ces régions limitrophes et de mœurs analogues à celles de mes itinéraires et séjours en Russie méridionale, Turquie et Perse, je revois, avec l'hallucination d'un spectacle vécu, l'aquarelle de Gagarine, et qu'il s'éveille en moi le regret de ne point la posséder, moins illégitimement après tout que là où elle se trouvait égarée. Alors sans coup férir j'écris à Paris, rue de Javel, 88, et on me répond : « Vous me demandez comment il se fait précisément que je sois en possession de certaine aquarelle..., mais je l'ai achetée tout bonnement à un étalage de bric-à-brac, pour un prix dérisoire c'est vrai, que je ne me rappelle plus au juste. Je vais vous l'expédier dès demain, confus de n'avoir pas songé plus tôt que cela pouvait vous être agréable. » Et cet octobre 1898 m'arrive l'envoi, qui sera sous peu transmis, en tout bien tout honneur, à un Musée public. — Morale : ne nous étonnons pas trop des aventures, incognito, éclipse ou perte définitive de tant de choses, même ou surtout les plus précieuses.

—

L'Idole. — Charlet ne jetait guère de croquis sur une feuille de papier ou un pierre lithographique sans y comprendre une effigie, un acces-

soire, un signe ou diagramme quelconque de son fétiche Napoléon Ier. C'étaient prou ou peu *l'homme à la redingote grise*, *le petit caporal*, son épée ou son chapeau, ou, plus simplement encore, sa lorgnette, et parfois si minuscules qu'il faut les bien chercher pour les trouver, ou qu'on ne peut les distinguer qu'à la loupe ; mais si reconnaissables ! Et c'était là le cachet, le poinçon, la marque de fabrique, l'écusson, la signature authentique de l'artiste ; et puis enfin quoi ? ça y était.

—

Raffet. — Sur la vue de mes portefeuilles de Turquie et Perse, il m'enrôla pour un voyage et séjour d'une année aux Monts-Ourals, dans les propriétés minières des Demidoff. Là, avec le sénateur Leplay, l'illustre économiste politique qui fit l'Exposition de 1855, nous devions recueillir les éléments, études et matériaux, d'une grande publication sur les populations et la vie ouvrières. En longues séances matinales, chez Leplay, rue Garancière, nous conférions à fond de l'expédition. Ma malle et mon outillage tout prêts, il ne restait plus qu'à partir du soir au lendemain, libres chacun, Leplay et moi, de l'itinéraire jusqu'au rendez-vous initial à Stettin, quand une dépêche annonça la mort d'un M. Johannés, intendant de la région à explorer, trésorier, hôte, pivot, en un mot le *sine qua non* de notre présence et de notre action. Le départ fut donc différé d'abord ; puis, à la suite de diverses circonstances, toutes choses devinrent résolument abandonnées. — Le pauvre Raffet (qui, du reste, ne devait y concourir qu'en éventualité accessoire) était à cette époque déjà progressive-

ment absorbé par des fonctions la plupart de moins en moins artistiques au service appointé d'Anatole Demidoff, pour lequel il avait exécuté l'admirable Album de voyage en Crimée. Ce fut comme le chant du cygne du maître, et ajouterai-je tristement, de l'homme entier. Depuis,... où était l'auteur des lithographies sur les révolutions de 89 et de 1830 et des premières guerres napoléoniennes ? Il les déplorait, reniait, aurait même bien voulu ne les avoir pas commises maintenant que son originelle démocratie d'enfant de la balle parisienne s'était fondue, à la faveur de quelques parties de billard avec le prince Gortchakoff, dans l'autocratie russe. Hélas! chacun, paraît-il, entend la gloire ou l'orgueil à sa manière.

—

Eug. Isabey. — Petit, vif, très parisien ; n'avait rien dans sa personne ni dans sa physionomie de ses œuvres, de leur partie au moins la plus remarquable à mes yeux : celle où il a exprimé sous le pinceau et peut-être encore plus sous le crayon toute l'intensité pittoresque, scénique et poétique des spectacles de la mer, de ses côtes et de ses abords. Il faisait, dit-on, beaucoup de ces belles choses avant d'avoir aucunement vu la mer en réalité. Soit, Hugo n'a-t-il pas décrit comme pas un l'Orient, où il n'a jamais mis les pieds! — J'achetai d'occasion une merveille de ce genre en sombre drame de tempête (aujourd'hui au Musée de Montpellier) et, comme je le lui apprenais « Je vais aller vous reprendre çà, s'écria-t il, très flatté au fond : une vieille croûte certainement, que je retaperai ou vous remplacerai. » Foin du retapage ! répliquai-je autre-

ment convaincu que lui : je garde, envers et contre tous au besoin, mon chef-d'œuvre tel quel.

—

Dauzats. — C'est le premier artiste célèbre (Dantan jeune avait modelé sa charge, ce qui est une consécration) chez lequel je me présentai à Paris. Il était passé à Montpellier avec le baron Taylor, récoltant les matériaux pour *Les anciennes provinces de la France*, publication monumentale qui lui est, sous le rapport archéologique et pittoresque, ce que lui a été l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert pour la philosophie des connaissances universelles, et dont les prestesse et suggestive spécialités de main en architecture faisaient de Dauzats le principal collaborateur. Il accompagna aussi le baron en Espagne et en Egypte, d'où le volume *Quinze jours au Sinaï* qu'il signa avec Alexandre Dumas. Touché de mon admiration pour l'auteur de *La Tour de Nesle*, des *Impressions de voyage* et surtout d'*Isabeau de Bavière* que j'illustrais, encore enfant presque, de dessins et lavis sur papier d'un bleu ultra-romantique, Dauzats m'offrit de déjeûner avec lui : faveur que je déclinai comme ne m'en trouvant pas assez digne et y craignant toujours surtout mon excès d'émotion. — Peu après être rentré d'Orient, je reçus le billet suivant : « Attendez-moi demain soir entre 8 et 9 heures (à moins de votre avis contraire) prêt, avec un de vos portefeuilles de Perse, pour aller chez vos voisins de la rue Jacob, les Bixio. On nous y réclame. Tout à vous, Dauzats. » — Je trouvai là une société de famille et d'intimes tous gens distingués, fort aimables et qui firent fête à mes dessins et aquarelles jusqu'à près de minuit. On voulut

même les garder sous prétexte de me les faire rapporter au plus tôt... Je les attendais encore durant quelques jours, lorsque mon Barnum vint me dire glorieusement : « Ne vous en inquiétez pas, au contraire. La chose est actuellement au Palais-Royal entre les mains du prince Napoléon qui, par défaut de maladie de son peintre ordinaire, Charles Giraud, vous emmène dans son exploration du Pôle nord ! Je ne voulais vous l'apprendre qu'à coup sûr, of-fi-ci el-le-ment. » Mais, dis-je, je ne tiens nullement à cet enrôlement et trouve, en tout cas, que l'on dispose ici de moi d'une façon par trop subreptice. Non, voyez-vous, je ne saurais, ne veux aller en la cour et la solde du cousin du « Coup d'Etat. » — J'avais, et j'ai encore, naïvement penseront les *arriveurs*, de ces genres d'opinions. — On m'assura le prince aussi *gentil* à l'user qu'il pouvait apparaître en ses dehors hautain et parfois violent. En outre de Bixio, on me dépêcha le jeune professeur à l'Ecole des mines et familier du frère de la princesse Mathilde, Chancourtois, avec lequel j'étais déjà lié par le souvenir de la ville de Bitlis, que, seuls Français sans doute, nous avions successivement visitée dans l'extrême Kurdistan. Mais les négociations faisaient plus que traîner en longueur, devenaient de plus en plus vaines entre le Palais-Royal et mon cinquième étage de la rue Bonaparte. Enfin !... la première combinaison Giraud se reforma ; je fus laissé tranquille et respirai bienheureusement en me sentant ainsi « l'avoir échappé belle ! »

—

Une dizaine d'artistes et d'éditeurs se réunissaient au restaurant Magny, rue Dauphine, à Paris, pour

fêter en un dîner la décoration de Gavarni, qui, par parenthèse, avait eu la timidité de ne pas aller la recevoir en séance publique. C'étaient Jean Gigoux, Curmer, Dauzats, Hetzel, Bida, Daumier, Lemercier et d'autres encore, presque tous enragés fumeurs, Gavarni en chef. Pourtant, à cause de cela même, l'on convient héroïquement de ne pas fumer non seulement avant ni pendant le potage, ce n'était que raisonnable, mais aussi, voici l'héroïsme! jusqu'après le rôti ; et cela *sotto pena* d'une amende de vingt francs. Or, aussitôt tout le monde assis et se livrant aux propos les plus animés, Gavarni sort et place à côté de son couvert la blague à tabac, le papier à cigarettes et la boîte d'allumettes. On se pousse du coude, se cligne de l'œil les uns aux autres, suit et favorise les irrésistibles mouvements de son homme avec une surveillance diplomatiquement déguisée sous un train progressif de conversation générale. « Nous le tenons : il s'oublie et va se faire pincer. Ce ne sera pas long, » pensait-on. En effet, Gavarni, tandis que les assiettes de potage se distribuaient à la ronde, semble regarder mélancoliqnement la sienne, qui peut fumer, elle ! Et il compose sa cigarette, la tortille, la roule et... la met aux lèvres, répondant çà et là, comme inconsciemment à diverses détournantes interpellations, et, tout à coup, frottant de la main droite une allumette (Attention ! sur toute la ligne) en même temps qu'il dépose, de l'autre, en pleine table, une pièce de 20 francs, il tire sa première et triomphale bouffée au nez de tous !... C'était absolument correct.

—

En leur temps de succès, dans leurs milieux, au

peu de différence près de leurs propres individualités, Gavarni comme Murger et tant d'autres vivaient assez, vivaient de trop en originaux des personnages qu'ils ont représentés. La vie de Bohême peut être, sinon recommandable, excusable entre la vingtième et la vingt-cinquième année, tout au plus, par les excentricités plus ou moins drôles ou pittoresques d'une gourme de corps et d'esprit à jeter; mais prolongée au-delà elle devient triste, navrante en elle-même et gravement répréhensible pour la Société en y faisant des dupes et côtoyant vilainement tout au moins la justice de paix et la correctionnelle, sans compter le mauvais exemple, avec ou sans châtiment, de l'immorale en action..... Voilà un sermon, eh !

—

On demandait à Gavarni, qui les exécutait ou les promettait si facilement, un dessin, une aquarelle, une lithographie. Il les livrait parfois non moins irrégulièrement, alors surtout s'il en avait touché le prix d'avance. — Un des premiers éditeurs de Paris lui fit la commande la plus importante de ses planches sur pierre. La poussa-t-il assez loin? Jusqu'où? La commença-t-il seulement pas? Le fait est que, s'il avait fini de commencer, il ne finissait pas d'en finir; et il était arrivé à toucher dessus, en divers à-comptes, le total du prix convenu. ..... Des mois, des années se passèrent pour l'éditeur toujours seulement berné avec des procédés et des paroles à la Robert-Macaire, un type, presque un héros de l'époque. Enfin, exaspéré, le pauvre homme envoie un matin son huissier chez l'artiste, rue Fontaine-Saint-Georges, pour réclamer la pierre ou l'argent, en tout la pierre faite ou non, et au

besoin verbaliser en assignation. Celui-ci monte au quatrième, sonne. Ce fut l'artiste lui-même, en ses permanentes robe de chambre et cigarette aux lèvres, qui ouvre la porte.

« M. Gavarni ? »

— C'*était* ici, mais vous savez bien qu'il est mort ?

« Qu'est-ce que vous dites, monsieur ? Ah ! mon Dieu !... Mais quand donc qu'il est mort ?

— Mais, il y a déjà une quinzaine. Comment l'ignorez-vous ?

« Quel malheur ! Voilà un véritable malheur ! Un artiste si distingué !... »

Et l'homme de s'attendrir comme le premier venu, de s'excuser presque. Tout à coup, pourtant, il doit devenir le fonctionnaire de la loi et exécuteur de sa mission. Il expose l'objet de sa visite et déclare qu'il va instrumenter sur-le-champ, par commandements incessants, à cette fin, sous réserves de la question d'argent, de la livraison de la pierre.

« Oh ! surtout pour cette pierre que vous demandez là, ce sera bien impossible ! »

— Comment ? Pourquoi ?

« Parce que, mossieu, en l'absence de la famille, nous avons dû, les amis du mort, et nous nous en sommes empressés, envoyer la chose au cimetière pour être utilisée — avec d'ailleurs une *adequate*, convenez-en mossieu, signification *documentaire* — comme pierre de son tombeau. »

—

In illo tempore, rue de Laval, à Paris, au fond de l'avenue Frochot, existait et doit se renouveler une véritable cité-colonie d'artistes, tels d'abord

qu'Eugène Isabey, Jules Dupré, Jouy, Eugène Cicéri, Alfred de Dreux ; puis Chasseriau, Vidal, etc. (La rive gauche devait l'imiter, rue Notre-Dame-des-Champs, avec sa « Boîte à thé » habitée par Gérôme, Brion, Mouchot, Leconte du Nouy, etc.) Or, voici qui l'on y voyait et ce qui s'y passait un jour d'il y a un demi-siècle. Dans l'atelier central, celui même d'Isabey, le maître romantique retouchait son *Mariage d'Henri IV*, nombreux groupe, dans la tribune en tête d'une nef de cathédrale, de musiciens richement costumés, instrumentistes et chanteurs des deux sexes ; tandis qu'en bas circule, tout le long de l'église, le cortège royal. — Où est passé ce merveilleux tableau, une de ces pages culminantes et le mieux caractéristiques dans l'œuvre d'un artiste ; de celles justement comme l'Etat en laisse tant échapper chez les amateurs, les marchands et l'étranger, alors qu'elles devraient constituer esthétiquement et historiquement la moelle de ses musées ? — Philippe Rousseau, jeune homme et élève d'Isabey, ébauchait un modeste carton de paysage normand dans la manière du patron, dont il est toujours resté une bonne semence à travers celle de ses ouvrages, magistraux à leur tour, de nature morte, de fleurs et d'animaux. Tout coits avec le hollandais Jonkynd, déjà en train de ses prairies glacées et de ses moulins coloriés, ils échangeaient discrètement quelques paroles de causerie, de conseil, un bon rire, un soupir à la *pioche*. — C'était, à une des meilleures places, le belge Louis Gallait qui, en attendant ses *Comtes d'Egmont et de Horn*, avait donné, par une sorte de réplique à la *Naissance de Henri IV*, d'Eugène Devéria, son *Abddication de Charles-Quint*, une gloire pour son pays, et

dont, justement à ce moment, il exécutait une non moins brillante aquarelle : « Je me paye avec, dit-il, deux lettres autographes de Rubens, un certain compatriote dont je dois être assez humblement fier, n'est-ce pas ? » — Puis entrait l'éditeur Curmer, à la tête distinguée, à la tenue officielle d'un avocat général, proposant la réimpression d'une douzaine de pierres lithographiques qu'Isabey avait, depuis des années, crayonnées, estompées et lavées avec sa verve endiablée et géniale, en dehors de tout calcul de publicité et de gain, et qui restaient indignement retournées contre le mur, par terre, oubliées dans un recoin, alors qu'un jour leurs épreuves devaient être recherchées à prix d'or et classées au premier rang du genre. — Maintenant, voici Jules Dupré, l'incarnation du paysage moderne, le premier en date au moins sur Cabat et Marilhat ; organisation toute passionnée, se dépensant en chefs-d'œuvre si substantiels et en discours exaltés jusqu'à la fièvre, tellement qu'il dût bientôt quitter et à tout jamais, pour sa retraite à l'Isle-Adam, ce milieu parisien où il se consumait trop vite.

Survient cet autre voisin mitoyen Eugène Cicéri, neveu d'Isabey, l'esprit et l'adresse faits homme et constituant un grand maître dans de petits ouvrages, ainsi que Rossini qualifiait Auber et ses opéras-comiques. Que ne lui doit pas toute une phalange d'artistes arrivés plus loin que lui dans le grand public par des ouvrages plus développés et qui l'ont fait trop méconnaître ! Il avait repris de Bonington cette transcendante qualité *argentée* de son crayon gras. — Il me présente à son illustre père, entrant peu après lui à sa recherche bougonnante. C'est un grand vieillard sec, à la

silhouette pittoresque et suggestive, toujours très drôlement en dispute avec son fils,.. et discussion avec un chacun. Je salue en lui le créateur et vétéran, depuis les décors de *Robert-le-Diable* et de la *Juive*, d'une école qui reste la première sur toutes les scènes théâtrales du monde. Ses réceptions, ses dîners, ses fêtes furent les plus brillants pendant toute une époque. Mais il vécut ses dernières années d'une rente, devenue trop nécessaire, sur la liste civile du roi. — Attention !.... derrière la coulisse se glisse parfois un vieux brocanteur, Tedesco, qui trafique, s'entremet pour tous ces messieurs, ainsi qu'à travers nombre d'ateliers non moins illustres, dans les combinaisons souvent les plus cocasses, où figurent des échanges de dessins avec du linge à toilette, table ou literie ; d'aquarelles et tableaux avec des pianos, des livres, des provisions de ménage comestibles et autres. — Paraît de Dreux, venant fumer un cigare entre deux pochades de panneaux : type et mise de gentilhomme sportman. Il exécute ces temps-ci le portrait équestre du duc d'Orléans au milieu de son état-major. Parmi celui-ci doit être représenté un général Bertin de Vaux, de la tête duquel de Dreux me charge de bien vouloir lui prendre copie d'après le portrait par Schnetz qu'en possède la famille, rue Louis-le-Grand. — Camille Roqueplan, accompagné de son frère Nestor, le spirituel boulevardier, vient revoir et toujours plus admirer le *Mariage d'Henri IV*. — « Ah ! s'écrie Isabey, si tu pouvais là tout gentiment, pour parfaire ma grosse galette, me passer un peu de ta science de dessin et de ta fermeté d'exécution ! » A quoi Roqueplan galamment réplique : « Si cela était

chez moi et se pouvait échanger, me repasserais-tu, donnant donnant, de la magie de tes effets et de la verve de ta merveilleuse main ? Ce n'eut été que mieux pour mon « *Lion amoureux* ». — Enfin, c'est Jouy, à l'aspect bourgeois et provincial dans un tel milieu ultra parisien, déposant la clef de son atelier au-dessus où, en sa trop confiante absence, nous nous empressons de grimper, comme des singes mal intentionnés, tandis que l'un de la bande reste au guet, pour voir en fruit défendu une toile d'*Urbain Grandier allant au supplice*. Cette grande machine obtint une sorte de succès au prochain Salon. Elle n'était pas, du reste, sans certains mérites, grâce, sans doute, en partie aux conseils et retouches d'Isabey. Sa supériorité relative resta néanmoins une page isolée dans l'ensemble très médiocre de l'œuvre de l'artiste. — En intermèdes à tout cela, le jeu d'un orgue offert par la maison Cavaillé-Coll intervient plein d'âme et d'agrément. Il émane des doigts d'Isabey, qui ne sait pas une note de musique, mais improvise d'instinct des choses étonnamment musicales. Une fois, quittant la place sur un triomphe d'applaudissements, il insiste pour que je joue à mon tour. Je refuse, j'hésite, lorsque se mettant lui-même au soufflet, je cède vraiment confus de le voir si volontiers entrer en sueur et répétant, au moindre arrêt : « Mais va donc, petit animal ! va donc encore ; va toujours ! Ça me fait plaisir à moi ; tant pis si ça t'embête. Je souffle pour t'entendre. Va donc ! va donc ! » — A la sortie, dans l'avenue, je rencontrai le célèbre aquarelliste anglais Harding, venu en séjour à Paris pour faire des essais, chez l'imprimeur Lemercier, de papiers et tirages lithographiques.

Grands artistes, braves gens, bons amis et bien chers et honorés souvenirs que tout cela ! qui aura été le levain et reste le viatique de mon existence.

—

Alexandre Desgoffes. — Qu'importe pour certains hommes le non succès de gros argent et de gros public lorsque, comme celui-ci, ils auront, sans autre objectif, toujours marché dans le rêve, réalisé en art de ce qu'ils ont demandé à la Nature et de ce qu'elle leur a donné. Si leurs œuvres ne sont pas appréciées de tous c'est qu'elles ne doivent l'être que d'une élite d'initiés, voués à un même idéal et parlant même langue. Restreintes à leur seule et digne propre expansion dans le rayon d'un domaine déterminé, elles y conservent plus substantiels, entiers et plus significatifs donc le sens et la puissance individuels qui les ont inspirées, qui les a produites. Je crois voir de tout cela, ne fut-ce que devant cette tête-portrait de Desgoffes qu'Hippolyte Flandrin a prise maintes fois pour représenter les Saint-Pierre de ses panathénées murales ; type où, sous le pittoresque de forme d'une certaine rusticité, apparaît l'élévation concentrée du fond. « Si je n'étais Ingres je voudrais être Desgoffes » a-t-on fait dire, inventé ou historique, pour caractériser le style et la portée de ses ouvrages. — Beau-père du frère d'Hippolyte, j'eus l'avantage de l'approcher dans son milieu familial et de le suivre dans une partie de sa carrière. Il voulait bien goûter la *couleur* de ma peinture, ce qui, hélas! de la part de l'anticoloriste qu'on a pu le qualifier, au point de vue des modes des coloristes, doit passer aux pertes plutôt qu'aux profits de mes tablettes. — Le Blaise Desgoffes des stupéfiantes

peintures en trompe-l'œil de gemmes, bijoux et étoffes, est le propre neveu d'Alexandre. Oncle et neveu, observerait esthétiquement en variante le « *Frères mais pas cousins* » de Gavarni.

—

Un dévouement aveugle. — A l'exposition posthume et générale, à l'Ecole des Beaux-Arts, des œuvres d'Hippolyte Flandrin figurait un *Laissez venir à moi les petits enfants*, l'envoi definitif de l'auteur comme pensionnaire de la Villa Médicis, et la toile la plus considérable sans doute de tout son œuvre.

Les mains de la figure principale, le Christ, ont une origine assez curieuse. Pour que la pensée et l'exécution de cette page conservassent absolument toute leur individualité, le peintre, d'ailleurs aussi modeste et craintif qu'austère piocheur, avait voulu la mener depuis une année, et jusqu'à son entière exécution, dans le plus strict huis clos. M. Ingres lui-même, le directeur de l'Académie, le professeur terrible et adoré, l'ami tout paternel d'Hippolyte, n'avait encore été ni consulté ni prié d'aucune visite.

Seules manquaient au Christ des mains, la cheville ouvrière, l'objet important du sujet, et dont les dignes modèles paraissaient être introuvables. On cherchait, cherchait partout, sans cesse, mais vainement, et la chose tournait au désespoir.... Voici qu'un jour, à dîner, Papety, le copensionnaire et voisin de table de Flandrin, vient à lui passer de ses deux mains un grand plat de fraises. Celui-ci jette un cri :

« Voilà mon affaire !... Mais, hélas ! non, c'est impossible, pense-t-il aussitôt : je ne dois, ne puis

laisser pénétrer personne dans mon atelier, devant mon tableau ! »

On s'explique, cherche des combinaisons plus ou moins sérieuses ou drôlatiques.

« Tiens, bande-moi les yeux, dit tout d'un coup l'ami aux belles mains, et, foi d'honnête homme, je te poserai ainsi où tu voudras, comme et tant que tu voudras. » Cela fut convenu et pratiqué en toutes conscience et confiance, Papety, pendant de nombreuses et longues séances, s'ankylosant tout l'être et sans donner, même en plaisanterie, la moindre crainte d'évasion visuelle. Il ne counut le tableau et n'y reconnut ses mains qu'en Exposition publique.

Ah ! n'était-ce pas le bon temps alors pour nos deux artistes, morts l'un tout jeune, au seuil de la carrière, l'autre prématurément, en pleine gloire et production !

—

Préjugés. — Deux artistes de premier ordre, H. et P. F..., travaillaient, vers 1840, à peindre les chapelles de la jolie église de Saint-Séverin, lesquelles étaient, comme d'ordinaire en pareil cas, hermétiquement clôturées de planches. Or le premier vicaire de la paroisse, un parfait bonhomme, et très jovial par dessus le marché, allait et venait fréquemment, en proie à la plus ardente curiosité, devant ces planches prohibitives. Chaque entrée et chaque sortie des artistes étaient guettées par lui avec une obséquiosité qui, du reste, se déguisait en s'excusant d'elle-même le plus possible. Dans ces fugitives entrevues, il était piquant de voir, comme complète antithèse, les personnes et les façons du prêtre et des peintres : le premier tout vif, loquace et familier, les seconds tout recueillis, timides,

presque austères, en véritables moines caloyers. C'est l'ecclésiastique qui était plus que mondain, et les laïques qui paraissaient ascètes.

Un jour surtout le contraste s'accusa très pittoresquement.

« Allons! voilà messieurs nos braves artistes qui, ayant bien travaillé, pioché, bûché, toute leur forte matinée, s'en vont se réconforter d'un bon déjeuner, y compris certainement, eh! eh! une bonne bouteille de bon vin ! »

Ceux-ci on ne peut plus sobres, nullement buveurs surtout, ne parvenaient pas à se défendre. Tout honteux et assez scandalisés, ils se dirigeaient fugacement vers la porte de la rue ; tandis que le vicaire reprenait : « Si, si, les artistes aiment bien leur bonne petite bouteille. Eh! mon Dieu ! il n'y a pas de mal à ça, au contraire. » Et, sous les arceaux graves et mystérieux de la nef, il remontait allègre vers la sacristie, de l'allure la plus frétillante et rabelaisienne, en chantonnant même : « La bouteille, la bouteille... »

—

Double incognito. — Hippolyte et Paul Flandrin, Ambroise Thomas, Alexandre Desgoffes et quelle illustration future encore ? rentrant de Rome à petites étapes et en costumes nullement fashionables, visitaient la ville d'Arles. Curieux, enthousiasmés de tout, ils étaient surtout très-particulièrement désireux d'y assister à quelqu'une de ces représentations de combats de lutteurs qui joignent, pour l'artiste, à l'intérêt de l'action celui de l'étude plastique de la figure humaine. Comme ils s'en informaient auprès du gardien du Musée, celui-ci les toisant d'un malin clignement d'yeux leur répon-

dit : « Non, nous n'en avons pas pour le moment ; mais c'est-i bien vous otres put-être, que vous en seriez des lutturs ? »

—

L'inepte vulgarité d'un Monsieur G... prétend exprimer l'idéal en représentant une déesse, là où la haute distinction d'Hippolyte Flandrin n'ose essayer que d'être exacte, avec une *figure d'etude*. L'Hébé du premier échoue grotesquement à la vitrine des boutiquiers ; *la Jeune fille à l'œillet* rayonne dans un Musée, immortelle pour l'Univers.

—

Tout en le lui marchandant beaucoup, on a pourtant fini par accorder à Hippolyte Flandrin le titre de *dernier des peintres religieux*. Or, j'estime que, suivant la parole de l'Évangile si admirablement représenté par notre artiste, ce dernier-là est le premier de tous.

—

Condoléances. — Vers le mois de juillet 1864, Paris était sous l'émotion de la mort d'Hippolyte Flandrin, dont la nouvelle arrivait de Rome tout imprévue. Son frère Paul, très chétif d'aspect au moins, et le robuste Paul Chenavard, l'auteur des cartons pour les premiers projets de décoration picturale du Panthéon, se rencontrent devant l'orangerie du Jardin du Luxembourg. Chenavard en larmes se jette au cou du pauvre frère, l'étouffe littéralement de son étreinte, lui brise les doigts dans sa terrible poigne !... Il peut enfin parler pour dire : « Ah ! mon ami ! tenez ! si vous saviez combien je suis heureux de ma cicatrice, là, au front, que je tiens du cher Hippolyte !... Vous vous rappelez Lyon, nos jeunes années, la berge du quai

de la Charité, nos jeux de bataille avec les cailloux du Rhône et à coups de poings; celui que j'appliquai dans le dos d'Hippolyte et qui l'aurait assommé s'il n'en eût été renversé jusqu'à terre; sa colère blanche, la pierre qu'il ramassa et m'envoya et dont il m'atteignit si juste là, où j'en ai gardé la marque ?... Ah ! je suis bien content, allez ! de l'avoir en ce souvenir ! Non, vous ne sauriez croire combien, aujourd'hui surtout, j'en suis heureux ! »

—

Par une noire nuit d'hiver, Hippolyte et son frère Paul Flandrin rentraient d'une réception au Louvre, chez M. de Nieuwerkerke. Deux vieux rapins de Bohême sortaient, eux, d'un caboulot de l'impasse Gozlin ; les premiers, drapés à la pifferari dans leurs manteaux romains, tradition de la villa Médicis ; les seconds, boutonnés serré dans des expaletots de la « Belle Jardinière ». Ils se croisent à bout portant sur la place Saint-Germain-des-Prés.

« *Tiens !* fait l'un des rapins, entre deux bouffées de brûle-gueule et d'une voix éraillée de rhume et de rhum, *c'est là, dans cette boîte* (l'insigne basilique carlovingienne !) *ousque sont les peintures de Flandrin : queuque chose, tu sais, de bougrement chic !* » — Longtemps après encore, ceci était volontiers raconté par H. Flandrin, qui s'en trouvait peut-être plus flatté que par un article de M. Beulé, le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, ou par celui de M. Clément, rédacteur patenté des *Débats*.

—

Un Buffon campagnard. — D'ordinaire, les trois frères Auguste, Hippolyte et Paul Flandrin, passaient annuellement leurs vacances dans le

Bugey, aux environs de Lyon, leur pays natal ; ne manquant jamais d'y visiter leur vieille nourrice. Un jour, cette brave femme, les emmenant directement de la ville chez elle, faisait faire à sa carriole un détour de plusieurs kilomètres, en passant par le hameau de Belmont, pour leur montrer, recommandait-elle avec exaltation depuis des années, le plus beau *pon* que l'on pût voir au monde.

Qui sait ?... Après tout, se disaient nos artistes plus que méfiants mais bonnement résignés, ce pont ou son site peuvent être aussi *intéressants* que d'autres, nous fournir peut-être bien quelque motif d'étude, et, munis de nos ustensiles de travail, nous pourrons avoir la chance de ne pas trop perdre notre temps.... Enfin l'on arrête devant une sorte de ferme-auberge, et pénètre dans sa vaste cour.

« C'est ici ! s'écrie triomphalement la cicerone. Vous allez un pu voir ça ! » Et elle regarde et cherche avidement partout. « Eh ! Cadet ! où il est le pon ? » demande-t-elle à un grand diable de gas qui vient à passer.

— Oh ! il est sûr pas bien louin. N'y a'ncor qu'un momen, il éteit là... I feit qu'aller-venir.

Un pont qui *est* ou *n'est pas* là ; qui *va* et qui *vient* ! Mystère, et mystification ! Et l'on cherchait toujours.

— Mais qu'est-ce donc que votre pont ? demandaient à leur tour et à l'unisson d'une certaine impatience Paul, Hippolyte et Auguste.

— Allons, dit la bonne femme, ne feites pas les bêtes : vous savez bien ; c'est cette grosse volaille qu'elle a des yeux de bouyon gras dessur la queue.

Il s'agissait, on le comprend, d'un paon.

—

Le chiffon de l'ours. — Vers 1835, à Lyon, Paul Flandrin fit de son crayon le plus délicat et le plus pur, sur la feuille de papier le plus blanc, le portrait d'une charmante jeune fille.

Quinze ans plus tard, de passage seulement dans la même ville, il rencontre, sur le pont Morand, le père de son modèle, mort, hélas ! depuis longtemps déjà.

« Quelle joie de se revoir ! s'écrie celui-ci sautant *coram populo* au cou de l'artiste, l'étreignant de poignées de main sans fin. « De vieux amis comme nous ! Ah ! j'ai toujours d'autant plus pensé à toi, tout affectionné et reconnaissant à la vie et à la mort, que nous sommes liés plus particulièrement (ici les larmes jaillissent) par le passé, par le souvenir et le culte de ma pauvre enfant, dont tu as fait un si admirable, si précieux et adoré portrait ! lequel, aussi, n'a jamais quitté ma personne même, porté là, tiens, sur mon cœur, dans la poche de mon paletot, que l'on m'arracherait avec la peau plulùt que le trésor en question ! »

Et le brave homme de fouiller, refouiller et trifouiller dans les arcanes décousues de la poche, et finissant par en extraire un sordide carnet bourré de toutes sortes de détritus et de lambeaux de papiers plus ou moins crasseux et recroquevillés, d'au milieu desquels tombe à terre le fragile dessin plié en in-octavo ou même in-douze, noirci, usé sur tous les angles et toutes les faces, agonisant, méconnaissable, c'est-à-dire ne ressemblant plus guère qu'à une vieille note de concierge oubliée dans un tiroir de garde-manger.

Agro romano. — Au nombre des meilleures *études* que Paul Flandrin ait exécutées en Italie, se distingue, hors de pair, une vue de cette campagne romaine dont la poésie, si admirablement grandiose, fait de tout artiste de profession ou d'âme un si religieux amoureux.

« Oh ! comme c'est bien cela : c'est horrible ! » fait, devant, un prud'homme qui avait été bien volé, dans une excursion de Rome à Tivoli, de ne rencontrer aucun *Robinson* ni le moindre *Moulin de la Galette.* « Rien de plus horrible ; et vous l'avez, Mossieur, imité en toute perfection possible. Très peu de culture, surtout aucune variété de produits ; encore moins d'habitations : le désert autant dire, avec la fièvre et tout au moins l'ennui... Et cette paille restée là sur le devant ! Ici, en France, le moins soigneux des garçons de ferme vous la balayerait tout de suite... Et puis aussi qu'*ils vous* portent, dans le pays, de drôles de chapeaux pointus. Pas le moindre détail qui ne soit digne de l'ensemble. Enfin le tout est à l'avenant, comme vous l'avez si horriblement bien rendu.»

—

A vérifier. — « Vous feites là un eutat qu'il mène rapidement à la fortune, » disait un paysan de la campagne de Villeneuve-lès-Avignon à Paul F..., qui peignait, de là, une vue de l'ex-capitale du Comtat.

Comme le peintre, dont les productions ont de plus grands admirateurs que de gros acheteurs, opposait une mélancolique dénégation personnelle au moins : « Leissez, leissez, allez ! répliquait le naïf blagueur, que je seis bien moi !... Ténez, là, à cette même place où que vous étes, qu'il feiseit

lé méme travail que vous feites, contre une plancette et avéque de petites baguettes de couleurs o bout, j'ei vu, moi, i'y'a quelque'années, un de vos collègues, qu'il devei étre des plus fameux ! Arrivé assé en avance dans sa journée, voilà que il voit vénir dé louén, qu'ils monteient pu a pu en contournant les terreins et régardant dé tous les cotés, deux mossieurs en lévite de drap et chapo de castor. Il sé voyeit bien, pardi ! qu'il éteient des amaturs : pourquoi i finirent à s'approcher doucement, doucement, et il ont mis le lorgnon à l'œil, comme i font toujours, si vous avez remarqué, les véritables conneissurs ; et même qu'i souffleient pas. Le peintre i les saveit bien darnière lui ; mei i feiseit pas semblant. Seulement i se diseit en dedans de soi-méme « Tiens-toi bien ! qu'on va té démander ton prix. » Et ça n'a pas manqué. L'ün des deusses amaturs i pousse à l'otre un grand coup de coude, vlan ? et en même temps demande comme ça : « Combien que vous en voulez de votre tablo ? »

— Trrrante mille francs, qu'il repond le peintre.

— C'est bien un petit pu cer...

— Vous le trouvez cher ?

Et, mossieur, il vous casse net le tablo sur son zenou, qu'il a du s'y feire mal, en plusieurs miyons de miyons de piéces.

« Oh ! bien, vous avez tort, que dirent les amaturs tout escoufis : vous en serez facé, o mouins.»

— Leissez-moi donc tranquille ! allez-vous-en ! qu'i repeteit l'otre, tarrible à feire trembler.

Les amaturs i s'éloignèrent de force. Et le péntre i se remit pu à pu de sa colère en fumant une pipe... Puis i répren une plancette neuve, tous ses

outils, et le voila à récommencer ün tablo esatement ossi bo et même plus davantaze que le prumier. — I s'éteit pas passé une hure que les deux amaturs reviennent comme d'oparavant, mettent le lorgnon à l'œil, se poussent le coude, vlan, vlan ! et demand' encore tout à coup :

« Combien ? »

— Quarante mille francs.

« Les voilà, » qu'ils font. Oui, mossieu, i l'ont donné l'arzent de suite sur place... Et voilà pourquoi je vous prétendeis que l'eutat de bon péntre, que vous avez là, c'es un etat qu'il méne rapidement à la fortune.

—

Marivaudages.-- Le peintre d'histoire Alexandre Hesse, de l'Institut, était fort bien de sa personne, pittoresquement remarquable de tête surtout. Le paysagiste Paul Flandrin le rencontre vers ses dernières vieilles années, maladif, négligé du succès, oublié, mécontent.

« Je ne sais plus trop, dit-il, quel ouvrage entreprendre, quel sujet choisir avec confiance pour me remonter moi-même et me rappeler un peu aux autres..... »

— Comment ! s'écrie Flandrin, mais faites donc, par exemple, votre propre portrait ! Je vous trouve, moi, tout ce qu'il y a de plus beau, de plus heureux à traiter !

« Ah ! réplique-t-il avec un pâle sourire d'adieu, vous voilà bien tous les mêmes, vous autres paysagistes, amoureux des ruines. ».

—

La voix de la conscience. — Le susdit paysagiste a obtenu de grands succès à la ville et à la

cour avec l'imitation suivante : « Je peignais, disait-il, en pleine Provence, à *La Gassaude*, adossé au mur de poulailler d'une grange, la plus mauvaise certainement de mes études. La besogne et mon découragement allaient de mal en pis. Un seul dénouement était pressenti et devenu possible, le *lâchage ;* mais il fut subitement déterminé par le chant réitéré, au-dessus même de ma tête, d'un très vilain coq, où l'on entendait distinctement ces mots (ici l'imitation des plus réussies) :

« Oh ! quelle hor..re..eu...r ! »

—

Un provincial marchandait un de ces dessins où, sous la plus pâle poussière de mine de plomb, Paul Flandrin imprime à ses portraits une force de modelé et une intensité d'expression incomparables. « J'affirme, objectait-il, que le professeur de notre lycée, pour beaucoup moins cher, travaille *beaucoup plus noir.* »

—

Indignation, — Achard le paysagiste, grand esthétiqueur et misanthrope, « *Un Chenavard de campagne* » le surnommait Hamon, tenait le genre de sa spécialité pour le premier de tous et en parlait facilement avec des formules et une solennité pontificales. « Il veut faire du paysage, disait-il d'un confrère, peintre d'histoire qui s'y essayait incidemment, et il ne sait *pas même* très bien peindre une figure ! »

—

Ecrit en 1898. — On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de « doyen de nos paysagistes ». Hier, c'était Louis Français, né en 1814 ; maintenant c'est Henri Harpignies (en 1819). On oublie jusqu'au

nom, presque, de Paul Flandrin. Il n'est pourtant pas permis d'ignorer que cet artiste, ce maître, certes, aujourd'hui âgé de 88 ans en chiffres ronds (il est né le 28 mai 1811), fut déjà, à côté de Corot, d'Edouard Bertin, Aligny, Alexandre Desgoffes, Marilhat (1811), Cabat, Jules Dupré (1812), Daubigny (1817), et reste encore, après et avant certains morts, ainsi que parmi tous survivants actuels, le véritable, authentique doyen et une des figures les plus hautes et distinguées de notre art. Si la mode a ses caprices et ses ingratitudes, les preuves de talent et de dates ont aussi des droits qui leur sont encore supérieurs.

—

Affaire de mode. — D.., un peintre de talent, des plus médiocres et qui fut conservateur du Musée d'Aix en Provence, se trouve devenu célèbre dans les ateliers de nos jours par l'inouï d'un mot, dont d'ailleurs le plus étonnant c'est qu'il ait pu ne pas trop le paraître lorsqu'il a été prononcé, vers 1825 : « Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien voir un tableau qui réunirait le dessin de Girodet (!) à la couleur de Revoil (!!!) ; et je ne suis pas curieux. »

—

Diaz. — Encore, comme Dupré, une nature ardente, mais pourtant fort différente. Très brun, avec des yeux de gitane et une jambe de bois, qu'il appelait son *pilon* ; toujours prêt, dans la conversation, à le f.... dans le c... des gens qu'il n'aimait ou qui ne l'aimaient pas, il a été, par la vision et l'originalité d'exécution de sa peinture, poète jusqu'aux ongles. Paysages, figures, scènes mythologiques, de la vie galante ou d'Orient se transmu-

taient de sa palette sur la toile ou le panneau en écrin de pierres précieuses, y éclataient sous une flèche de coup de lumière, semblant y vivre dans le prisme et une animation de kaléidoscope. A côté de cela il a produit, après des efforts avortés de grandes figures, des paysages d'une simplicité absolue d'impression, d'une gamme de tons presque monochrome et véritablement pathétiques et magistrales. J'ai reproduit en lithographie un assez grand nombre de ses ouvrages, et pendant que je travaillais à l'une il vint la voir et se rencontra.... avec Hippolyte Flandrin. Je m'attendais à un choc précipité, de la part du premier bien entendu, entre ces deux pôles opposés. Eh bien, au contraire du choc, ils se confondirent en courtoisies et longs compliments professiounels, au résumé desquels Diaz énonça cet acte de foi : « En art, plus qu'en cuisine, j'aime tout..... excepté la m..... » Bien qu'acquiesçant à l'esthétique du principe, le facies du pudibond et blême Hippolyte en devint pourpre.

Lorsque je portai chez le maître, en son petit hôtel de la place Pigalle, des épreuves d'une planche d'après lui, je le trouvai en compagnie de son fils, le compositeur musicien, et de son pilier d'atelier, le baryton Baroilhet, alors sur la fin de ses grands succès à l'Opéra. « Voilà, lui dit son hôte en me présentant, un copiste qui met étonnamment, dans mes productions, tout en leur étant fidèle, des qualités, un aspect de *dessin* qui manquent aux modèles. » Je rapporte ceci non pour m'en glorifier, mais pour la constatation, une fois de plus, d'une indulgence dont les degrés sont exactement relatifs à ceux de la valeur des gens qui la pratiquent. Ainsi Ingres, Eug. Isabey, Henner, auront

été plus contents de moi que Landelle, Veyrassat ou Feyen-Perrin. C'est que les premiers voient, à travers tout, leur propre au-delà, et que les seconds s'y bornent à leur en-deçà. — Une boutade, que me poussa Etex Louis le peintre, frère du sculpteur Antoine, devant *Vénus désarmant l'Amour* de Diaz : « *Toutes* les figures nues de cet artiste, déesses, nymphes ou vierges folles, ont une de leurs jambes pour le moins mal construite, disloquée, boîteuse, factice, rédhibitoire. » Voilà un propos qui, rapporté à l'accusé, eût certes valu à l'accusateur le plus rude des coups du *pilon* ci-dessus mentionné. — On attribua sa mort, assez prématurée, à s'être remarié trop âgé à une personne trop jeune, qui avait été institutrice ou gouvernante dans la maison.

—

Véritable amant. — Faire de la peinture, répétait avec un gros soupir Narcisse Diaz, toujours passionné, absorbé, charmé au travail, ça n'a qu'un seul défaut : celui de faire passer le temps trop vite.

—

Daumier. — Je le visitai, présenté par Charles de Tournemine, dans un tout modeste atelier, au pied de Montmartre, éclairé en tabatière et encombré, assez en désordre, moins de dessins ou de pierres lithographiques que de maquettes de terre glaise en cours ou cuites. Le modelage et, comme peinture, le projet superlatif d'une grande machine « l'*Assomption de la Vierge*, » tels étaient, qui l'eût cru ! la hantise et l'objectif de ce caricaturiste de journaux. Singulière anomalie, d'ambitionner ainsi la sculpture et la grande peinture, chez un artiste

dont le style n'a jamais produit, il faut le dire, ni corps ni têtes constituées, mais seulement des fantoches ou des sortes de larves. — Nature physique et morale de *lion doux*, il parlait d'art avec conviction et autorité, mais simplement, tout en vivant au jour le jour de sa collaboration intermittente au *Charivari* avec Gavarni, qui y touchait quarante francs par planche alors que Daumier en touchait cinquante, mais plus lent (qui l'eût cru encore !) que le premier, ayant faculté et droit d'en fournir à discrétion.

—

Barbizon et Marlotte (1842-1892).— Au mois de mai 1842, où je fis la connaissance du village, pour ne pas dire hameau, de Barbizon, il avait seul encore, près la forêt de Fontainebleau, la clientèle assidue des artistes peintres et de quelques visiteurs, gens de lettres ou simples touristes. Venant de Paris, on s'y rendait en descendant à la station de Melun, où vous prenait un véhicule local, patachon public ou cabriolet privé, qui, rencontrant le bourg de Chailly en route, vous déposait à destination après un parcours d'une dizaine de kilomètres.

Jusque-là pays aimable mais rien de caractérisé.

Barbizon ne se composait guère que de deux rangées d'humbles habitations, presque toutes en pisé et chaume, d'un aspect comme préhistorique. Son unique rue donc ayant, du nord au sud, une entrée et un terminus ou sortie à même et à travers le mur de clôture, dit *bornage*, de l'imposante forêt. L'auberge, tenue par la famille Ganne, était pourtant célèbre déjà, grâce à la fréquentation et aux campagnes d'études de divers maitres et élèves

paysagistes, en tête desquels Bertin (Edouard), Corot, Aligny, Alexandre Desgoffes, Paul Flandrin, Cabat, l'aquafortiste Bléry. Une seconde génération s'en était immédiatement suivie : celle de Français, Célestin Nanteuil, Diaz, Eugène Cicéri, Harpignies, le décorateur Martin, etc., dont les noms signent les parois de la maison bien intentionnellement disposés *ad hoc* par le propriétaire en panneaux de boiserie. La salle à manger, notamment, tenait l'emploi de salon d'honneur ou *tribune* dans l'ensemble de cette colection.

Le lendemain de mon arrivée, nous nous trouvâmes à table avec ces nouveaux venus, le trio ultra parisien de deux hommes et d'une femme dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. On n'eût su lequel des trois se montrait le plus expansivement heureux de vivre. Puis, pour satisfaire à la loi des contrastes, un pensionnaire dès quelque temps installé, de physionomie et façons ultra provinciales mais non moins joviales : c'était le « père Malapeau », de Bar-le-Duc, peintre d'animaux, dont il suivait les modèles toute la journée en plein champ et peignant dans son fond de boîte à couleurs, attachée en-établi par des bretelles.

Questionné amicalement par celui des deux parisiens paraissant jouir du plus d'autorité, je dis venir de Montpellier, y connaître beaucoup le peintre décorateur de la ville, Baudouin, et en apporter une lettre de recommandation auprès d'Eugène Cicéri.

« Beaudouin ! mais c'est mon intime camarade. Eugène Cicéri ! mais c'est moi. » Véritablement ému, je pus à peine ajouter avoir aussi, de mon frère, une lettre pour Eug. Isabey.

« Eug. Isabey, mais c'est mon oncle ! » et une autre pour Jules Dupré,

« Jules Dupré ! nous sommes mitoyens d'ateliers et il passe autant de temps chez moi que j'en passe chez lui. »

A partir de ce moment Eugène Cicéri, dont j'avais presque enfant encore, copié de ses si spirituelles œuvres lithographiées et peintes, devint et est resté, pendant plus de quarante années, le plus charmant et véritable de mes amis. (Voir mes notes sur lui.)

Revenons à la forêt : on y pénétrait par une large et longue allée au sol en fondrières et tout herbacé, entre deux épaisses murailles d'arbres de haute futaie. Français en a peint un digne tableau et l'a lithographié alors qu'il débutait dans la série de ses nombreuses planches d'après tous les maîtres contemporains. Au-delà de ce noble vestibule, on avait, à gauche, les grands sous-bois et fourrés du Bas-Bréau ; à droite, les terrains découverts et sablonneux de *Franchart*, avec, au milieu, ce vieux chêne, dit « *Le Rageur* », moitié squelette tordant et étirant ses membres en tous sens. Quel artiste ne l'a dessiné et peint ! Quel poète ne l'a décrit ! Puis ce sont les *Gorges d'Apremont* aux collines semées de blocs de grès dentelant leur silhouette ou déboulant sur leur flanc. Je fis là, avec le trop d'aplomb de la jeunesse (17 ans) mais souvent trop amendé plus tard, nombre d'études peintes. Entre parenthèses comme j'en montrais échantillon au baron Taylor, pendant une de ses après-midi dominicales de réception ouverte, il fit grands compliments. « Apportez-les moi toutes, conclut-il *coram populo !* et certainement je vous en achèterai quel-

ques-unes : pas bien cher — ajoutait-il malheureusement avec ce parfait manque de délicatesse qui lui était habituel — mais cela mettra toujours un peu de beurre sur votre pain trop sec. » Faut-il dire que j'apportai donc sur ordre les dites études ? Mais cette fois nous nous rencontrions en tête-à-tête. Aucune assistance n'avait à admirer le Mécène ; et je laissai ma marchandise, sans qu'il en ait jamais plus été question.

Quand, bien des années après, je revis Barbizon, lui avait succédé Marlotte, située à l'autre extrémité méridionale de la forêt : nouveau monde sinon découvert, exploité par le personnel de plus mondains amateurs et, pourrait-on dire, d'une nouvelle école artistique. Mais en compensation il avait, en outre de ses derniers habitués, entre autres les frères de Goncourt (lire « Manette Salomon »), retenu à demeure, en véritables habitants, des amoureux tels que Diaz, Charles Jacque, Théodore Rousseau, François Millet, Karl Bodmer, l'architecte-graveur Rodolphe Pfnor, Chaigneau et divers autres encore. Vers 1850, loin encore de battre son plein, Marlotte possédait pourtant déjà, avec la vogue, un certain fonds bientôt augmenté de quelques résidants ou occupants en saison des habitations particulières. Le peintre animalier Coignart, établi au centre du village, à peu près vis-à-vis l'élémentaire cabaret du père Antony, et tournant le dos à celui des Saccaut, en était même le maire. Lessore, Eugène Cicéri y avaient des installations sérieuses, complètes ; puis c'étaient Deshayes, Orry dit Sainte-Marie, Henri Murger (lire « le *Sabot rouge* »), de Penne, Hamon, Delort. Pendant les mois à études allaient-venaient les frères René et Louis Ménard, Pasini et

Palizzi, Saint-Marcel père et fils, Véron, l'anglais Moscheles fils, Avisse de la manufacture de Sèvres, Chauvel, Allongé, Jules Didier, Vayson. En fin d'automne je m'y suis trouvé en tête-à-tête avec Jules Guesde, sous le nom de M. Benoit. Par la suite c'étaient Massenet y voyant son beau-frère Orry, Ernest Reyer,..... toute la gent artistique et littéraire, à vrai dire. Actuellement Marlotte s'est, au jour le jour, transformée du tout au tout, remplie de villini fantaisistes, aristocratiques même ; quelque chose comme une annexe champêtre de la parisienne Avenue de Villiers. Ne soyons pas trop puritains envers un présent mis ainsi en valeur ; mais combien l'intime rusticité du passé était plus en harmonie avec le grandiose et la sauvagerie du décor et des scènes voisins du *Plateau des Fées*, du *Grand* et du *Petit Dormoirs*, des *Ventes à la Reine*, de la *Gorge aux Loups* avec ses chênes « le Tortillard » et « les Burgraves », du *Long-Rocher* et du *Désert* ou de la *Mer de Sable !*

—

Ziégler.— Qui ça ? où ça ? me dira-t-on aujourd'hui de l'artiste qui pourtant peignit la coupole absidiale de la Madeleine, produisit aux Salons plusieurs tableaux et créa un genre et une industrie de céramique en grès ; le tout marqué d'un cachet de personnalité peu ordinaire. Cette dernière même avait trop de valeur, de véritable goût pour s'implanter solidement ni longtemps au courant de celui de nos vulgarités. — Chez Ziégler, l'homme était de taille et de tête très décoratives, avec une physionomie de bon aloi à la fois sérieuse et aimable. — Je tiens de lui et l'ai placée dans un Musée, l'esquisse de son tableau « *l'Aurore égrenant les perles de la*

rosée, » composition et peinture que l'on peut qualifier, exactement ainsi que leur auteur, d'à la fois décorative, sérieuse et aimable !

—

Louis Boulanger. — A son propos, une remarque à la fois singulière, illogique à dire et pourtant bien humaine en elle-même. Victor Hugo faisait de graves réserves, artistiquement parlant, vis-à-vis d'Eugène Delacroix, et Delacroix ne goûtait, n'aimait pas Victor Hugo ; alors que, talent de second ordre, Boulanger, quoique disciple de Delacroix en peinture l'était bien plus, au sentimental, de Hugo, qui le chantait « *Mon peintre* » côte à côte de Sainte-Beuve, son « poète » avec lequel ils se séparaient bientôt à tout jamais.... C'est-il, ici encore, qu'il faille assimiler les génies aux gens que Gavarni qualifie psychologiquement de « frères mais pas cousins !.... »

—

Glaize, le père (Auguste), était déjà plus qu'un apprenti, un ouvrier horloger, lorsque, presque du premier coup, il peignit excellemment trois grands panneaux de figures allégoriques pour l'enseigne d'un confiseur de la rue Barallerie à Montpellier, où on se les est toujours montrés curieusement. A partir de là, sous quelque conduite d'abord ou plutôt exemple des deux frères Devéria, Achille et Eugène, mais, faisant un jour lui-même de véritables élèves, tels que Ribot, Aubanel, Ronot et surtout son propre fils Pierre, se déroula, sans recul ni arrêt jusqu'à la dernière heure, l'étonnante production, par la fécondité, la verve et l'ingéniosité des sujets, de la presque nonagénaire carrière de l'auteur du *Pilori*.

Vers 1850, la ville natale de Glaize, Montpellier, avait à faire décorer de grands espaces, plafonds et parois d'une nouvelle Cour d'assises, d'importants sujets de peinture ; mais, malheureusement, elle ne pouvait ou ne voulait offrir aux artistes les plus naturellement désignés pour cette commande comme enfants du pays, et dont deux ou trois occupant, à Paris même, un très haut ou bon rang, qu'une somme dérisoirement insuffisante, inacceptable. Or, l'un deux, Auguste Glaize, plus patriote et dévoué que les autres, mais doué, au demeurant, d'une prodigieuse facilité de composition et dextérité de main, se disait toujours prêt à accepter toutes commandes, en tous cas semblables surtout, et n'importe à quel prix. « Pour cent mille francs, comptait-il, non sans ton de causticité ici envers ses compatriotes municipaux, je fournirai l'ensemble complet d'une foule innombrable, oh ! tout le monde sur le pont, de Dieux et de personnages allégoriques, mythologiques, historiques, tout l'Olympe et tous les siècles, quoi ! A cinquante mille, je réduis le même sujet pourtant à quelques groupes plus ou moins compactes, distancés, mais bien reliés par pas mal d'*accessoires*. A vingt, à dix mille encore, ce ne sont plus, mes bons amis, que des figures isolées, des bustes, des têtes, quelques animaux emblématiques, un oiseau, des fleurs, avec force rinceaux, festons, astragales, tentures et, de préférence, beaucoup, *beaucoup de nuages*. »

—

Edouard Bertin. — Celui-là est un maître, auquel il n'a manqué que d'être pauvre pour produire une œuvre suivie, plus connue du public. Il voyait, il faisait grand, en style de lyrisme de la

Nature, où les arbres, les rochers, les ruines lui apparaissaient comme le décor d'un idéal mythologique. J'ai tenu en mains de lui, pour les reproduire, les remarquables fusains de sujets empruntés à l'Italie, à l'Orient turc et égyptien. On peut voir, à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, plusieurs dessins qui témoignent haut de mon dire.— Bertin était de belle taille, avec une tête digne de faire pendant, sous le pinceau d'Ingres, à celle du célèbre portrait de son frère aîné, Armand, directeur du *Journal des Débats*. Il avait aussi de belles manières, ce qui ne gâte rien, même chez ceux des artistes qui croiraient pouvoir s'en passer. J'ai eu, dans nos relations directes et indirectes aussi, à m'en louer constamment. Le critique d'art attaché au susdit journal, le prude Clément, ne manquait jamais de me comprendre dans ses revues de salons, et avec une bienveillance de ton qui me la faisait considérer comme *par ordre*.

—

Lessore. — Le peintre Lessore, de talent plus bizarre qu'original, artiste incomplet mais chercheur en toutes choses un peu, il est vrai, à tort et à travers, habitait en propriétaire, à Marlotte, une vaste maison ou ferme plutôt, à peine suffisante pourtant à des essais à la fois successifs et permanents, pendant des années, du meilleur des ateliers. Il en était arrivé, passant par des combinaisons systématiques, d'apparence toute méthodiques même quoique les plus opposées, et toujours, assurait-il, progressant du plus ou moins défectueux au plus définitivement parfait, modèle et type eurékiens, au septième de ces ateliers ! Là désormais tout s'y rencontrait établi et favorable,

indispensable à l'excellence de ses productions. — Or, son voisin, Eugène Cicéri, un vrai malin et maître celui-là, et assez négligent mais curieux des recherches de midi à quatorze heures, demanda « sans indiscrétion » au fils de notre Archimède : lequel était, dans quelle partie de l'immeuble se trouvait, après les six autres, démontés ou abandonnés, ce phénix des ateliers, et où son père travaillait si supérieurement ? « Mon père, lui est-il répondu, mais jamais dans aucun : depuis bien longtemps et ces jours-ci même il travaille toujours à la cuisine. »

On prétendit alors que la personne même de la cuisinière n'était pas étrangère à cette solution.

—

Cicéri (Eugène). — On m'avait demandé quelques notes sur le peintre et lithographe Cicéri, que je recopie ici sur mon brouillon, heureux d'avoir à y fixer particulièrement mon admiration pour l'artiste et le souvenir de mon amitié avec l'homme... Qui a dit d'Auber — Rossini je crois — qu'il composait de la petite musique en grand maître ? On peut aussi justement dire d'Eugène Cicéri qu'il fit en véritable maître, typique et chef d'école, du petit art ; si toutefois il est rien de moindre et de secondaire là où il y a excellence, génie spécial. Tout art se compose de nombre de qualités ou conditions très diverses et pouvant même être radicalement opposées. Or, il suffit d'être doué, de posséder une de ces qualités, une seule, mais à un degré bien caractérisé pour se montrer artiste des plus remarquables, voire dits de génie. A côté, parmi les contemporains du *romantisme* dramatique d'Eugène Isabey, de la *force* de Jules Dupré, de *l'orien-*

talisme initial de Marilhat, du *style* de Paul Flandrin et d'Edouard Bertin, de *l'intensité* de pénétration de Théodore Rousseau, à côté de Corot, de Cabat, de Français, de Daubigny, etc., chacun déployant une des faces nobles ou des brillantes facettes de la peinture de paysage, Eug. Cicéri donne, représente *l'Esprit*, exprimé avec une habileté, un brio incomparables. Quelle que fut le peu de prétention de l'objet et du sujet il lui faisait dire, par une entente sûre, comme péremptoire et réussie de la silhouette et de l'effet, tout un microcosme d'élégance, de délicatesse et d'éclat pittoresques. Seul, en Angleterre, Harding, dans ses *Drawing books*, est comparable au dessinateur français dans ses cahiers d'études, supérieurs de plus en sentiment coloriste.

De l'esprit, encore de l'esprit, toujours de l'esprit, du très fin, du plus aristocratiquement artistique si l'on peut dire, non dépourvu toutefois, grâce à la science expérimentale, de logique, d'exactitude, c'est-à-dire de conscience, tels sont l'instinct et la faculté maîtresse de Cicéri. Mais ce mot d'esprit est-il compris, sans doute pas davantage que la chose, par ces adeptes de certain *mouvement* actuel qui semble assez bêtement tourner le dos à tout ce qui fut l'art de jadis et chez quelques artistes encore fidèles au *vieux jeu?* Leur esprit nouveau consiste à volontairement ou non, hélas! le plus possible s'en priver. En exaltant exclusivement l'effet de *plein air*, il aboutit à la négation de tout effet; il borne, sacrifie la composition en en empruntant le contrepied ou la parodie aux naïvetés primitives quatrocentistes ou aux Japonais, — lesquels, bien entendu, ont au moins un véritable esprit à eux et qui est loin d'avoir émigré; — il

poursuit sans conviction possible un réalisme symbolique, quasi-mystique et tout à fait mystifiant.... Oui bien, ces révolutionnaires eunuques ont *changé tout cela* qui fit Le Guaspre, Claude Lorrain, Ruysdael, Decamps, Bonington. L'extrême adresse de main et d'outils divers de Cicéri l'a fait volontiers accuser de fausse séduction, de *chic*, de calligraphie industrielle; tandis qu'elle lui permettait, à vrai dire, d'être soudain plus serré de près, plus substantiel que ne le peuvent ceux dont l'ignorance et la maladresse brillent au rang même des premiers. Voir ses nombreuses planches dans la grande publication des « *Anciennes provinces de la France*, » notamment la Bretagne, dont il prit sur nature la superbe collection de leurs originaux. Il hérita seul, legs princier, du magique crayon de Bonington, précisément dans la valeur aérée-argentine du ton et dans ses voiles d'atmosphère lumineuse obtenus pourtant avec une impeccable fermeté de touche. Il est le seul surtout, en procédé auxiliaire lithographique, qui ait su heureusement pratiquer, faire accepter, de par une aussi ingénieuse et juste que rare entente des localités propres et de l'harmonie ambiante générale, l'emploi de la double pierre dite de *teinte*, où sa pierre-ponce, son grattoir, ses crayon, encre, poudre et estompe faisaient merveille, Là encore, comme en ses moindres indications d'album ou de pochade, tout coup, et le moindre, portait droit, net, significatif et toujours charmeur. Que de fois nous l'avons vu ainsi transfigurer prestigieusement, en quelques instants de travail improvisé sur un coin de table de l'atelier des écrivains chez l'imprimeur Lemercier, la détestable ou médiocre planche de *noir*

d'un confrère : la chose râtée ressuscitant pleine de vie et partout présentable ! Il a aussi, dans le même ordre de procédés, très discutés jusqu'à être conspués à tort ou à raison, mais discutables surtout suivant les praticiens qui l'emploient, mis en digne relief les ressources de la chromolithographie.

Avec le point de départ d'une conception très vive, sûre et marchant droit entre l'instinct et le raisonnement, la verve d'exécution de Cicéri et son entrain au travail, bien qu'il sût non pas flâner mais se distraire très diversement, au théâtre, au tric-trac (*sic !*), à la chasse surtout, en causeries, voyages, agapes confraternelles et maison ouverte, lui ont fait produire avec une fécondité permanente un œuvre innombrable. Il se plaignait fort d'incapacité pour les figures et les animaux à placer peu ou prou dans ses motifs de paysage et d'architecture, et en sollicitait bien à tort la collaboration des spécialistes toujours inférieurs ici, après tout, à l'accent voulu, adéquat, à la vie propre et préférable qu'il savait si parfaitement mettre dans ses indications. Végétations, en masses ou en détails, eaux réfléchissantes et de cascades, plans de terrains rugueux, sablonneux ou moussus, fabriques, architectures, accessoires rustiques, intérieurs de fermes, de hangars, d'ateliers, barques, natures mortes lui furent également familiers, mais tout particulièrement la structure géologique et l'appareil de rochers ou de revêtement quelconque des grandes montagnes... Son verre n'était pourtant pas grand, reviendra-t-on à dire : soit, mais bien à lui, il y avait bu le premier, et beaucoup y ont bu et y boivent encore après lui. Hubert-Clerget, Cassagne et bien d'autres sont les Yan-d'Argent et les Riou de

ce Gustave Doré génial du crayon lithographique. En peinture, on peut citer, parmi les plus connus, des artistes distingués, des maîtres même qui lui doivent comme le levain de leur talent, le meilleur, suivant l'expression vulgaire, dont est fait leur nez. Nous avons nommé, non sans étonner en partie, Troyon, Pasini, Hildebrand, Hoguet, Deshayes, Galetti, dont la reconnaissance ne me démentirait pas. On pourrait, en passant, ajouter à ces noms ceux de quelques pires des disciples, mais il est sans cela assez entendu que tout maître — c'est sa fatalité conséquente — en procrée de tels par le plagiat ou pastiche et qui caricaturent leur origine. Dans combien d'ouvrages des premiers, élèves non pas émancipés mais plus développés que le professeur dans une carrière suivie de Salons, d'étalages de marchands et de vente, ne se reconnaissent pas; chez Troyon au premier chef et en tout probant exemple du mode cicérien élargi, il est vrai, ces éléments d'origine, depuis le fond d'attaque jusqu'à la touche et au poil de brosse même. Je pourrais montrer certains de ses panneaux et cartons où la haute sobriété du ton, l'ampleur du modelé et la grasse substance de la pâte répondent aux plus exigeants de ces qualités. Trop sur le tard malheureusement, mais à un degré très manifeste, les dites qualites trouvèrent à se déployer comme dans une seconde manière, ne fut-ce que par le seul fait d'agrandissement du cadre et de la liberté d'exécution, avec des essais de ce si généreux procédé du fusain, lequel, sous sa main, devait donner immanquablement des résultats de maître encore. Quant à ses aptitudes d'aquarelliste, j'ai cru pouvoir négliger de faire remarquer combien, on le

comprend, elles furent, à toutes les époques, véritablement incomparables.

Quoique limité à ses travaux absorbants de paysage pittoresque, et forcément parfois à l'esthétique des éditeurs, l'esprit d'Eug. Cicéri allait, avec une intelligence impartiale et un chaud respect, aux organisations et aux œuvres les plus différentes des siennes et qui eussent même pu, il semble, lui être assez logiquement indifférentes. Une visite à la chambre-atelier de mon camarade Cabanel, absent, où je l'introduisis alors que le futur grand prix de Rome, membre de l'Institut et professeur de l'Etat n'était encore qu'un fort en thème de chez Picot, le remplissait, comme en un sanctuaire du travail sévère et cloîtré, d'une sincère émotion et condescendante estime pour ce qu'il sentait, jugeait autre et de supérieur, en fond et en but, à la nature de ses propres voie et existence... Ah ! par exemple, il se montrait tout à l'opposé et infiniment amusant en ne tarissant pas de drôleries et de critiques topiques vis-à-vis des prétentions ou des imbécillités de certains confrères et « bourgeois ». Ce serait là un recueil à faire d'anecdotes, d'observations, de traits et de *mots* sous le joli titre de « *Les grotesques de la peinture, par un rapin du métier* », le tout d'ailleurs très bon enfant. Ajoutez que dans la personne physique de l'auteur, inédit fâcheusement, de petite taille, blond, frétillant d'allures, causeur, conteur, discoureur permanents, il y avait, avec l'esprit caractéristique du rapin, non moins gentleman à ses heures, beaucoup du gamin de Paris ; de plus, encore, chauvin et bonapartiste jusqu'au dernier poil de ses moustaches et de son impériale, et, à ces propos, terriblement batailleur en paroles.

J'ai d'abord connu Eug. Cicéri en 1842, dans le légendaire cabaret du père Ganne à Barbizon, où il présidait — ainsi du reste que le tableau s'en trouve dans mes notes d'autre part — la table et la forêt des pensionnaires et des étudiants de l'une et de l'autre par la grâce de l'irrésistible entraînement de sa belle humeur et de ses brillantes études. Je l'ai, dès lors, amicalement fréquenté, d'abord au fond de cette avenue Frochot, une vraie et insigne cité d'artistes, à peu près tous éminents. Cicéri en était sensiblement l'individualité la plus extérieure, liante et obligeante : point d'intersection à la fois tout à tous avec et auprès de celles plus condensées ou naturellement plus réservées de ses cohabitants. Chez lui aucun orgueil ni aucune préoccupation trop personnelle. Riche d'un capital de son tempérament physique, le même on eut dit de ses heureuses productions, il le dépensait en grosse ou menue monnaie, suivant le cas, mais couramment et sans jamais en escompter le rendu pour le prêté. Ainsi a-t-il toujours été et est-il resté, vieux comme jeune ; ainsi l'ai-je suivi jusqu'à la fin, rue de Laval, à « l'hôtel du Maroc » rue de Seine, au quai Saint-Michel et le plus longtemps à Marlotte dans la digne charmante habitation d'un tel hôte : visitée, utilisée par deux générations des portraitistes et touristes de la *Mare aux fées*, de la *Gorge aux loups*, du *Long-Rocher*, des *Trembleaux* et des bords du Loing. Aussi fut-elle on ne peut plus galamment respectée, glorifiée par l'occupation prussienne de 1871, parmi les officiers mêmes de laquelle le propriétaire comptait plus d'un élève et, à coup sûr, beaucoup d'admirateurs. Située à l'entrée du village, côté de la forêt, le seul attrait de son

aspect déjà arrêtait les passants. Par une belle matinée d'automne j'y vis grimper et tomber, c'est le mot, en plein atelier Alexandre Dumas fils, au lendemain du succès de la *Dame aux Camélias*, dont raffolait Cicéri. La voyant pour la première fois et sans en rien savoir autre, il s'était dit : « Une fenêtre-châssis, un balcon de bois : il y a là un peintre. Je dois le connaître : je les connais tous ou veux tous les connaître, et... j'entre. »

Je voulais, dans l'intérêt propre et trop négligé d'un tel artiste, ainsi qu'à celui de la satisfaction générale, voir figurer au Salon de ses lithographies, en en faisant subséquemment une pose de sa condidature au jury de leur section ; et j'ambitionnais même quelque chose au-delà. « Mais je n'ai rien de prêt, rien qui vaille, » m'objecte-t-il devant une plus que recommandable collection d'épreuves toutes fraîches. — Et ceci donc ? — « C'est trop peu, trop mal et d'ailleurs incomplet en soi, sans les pierres des rehauts de blanc devant s'y joindre. Le tout vaudrait-il jamais la peine de l'encadrement ? » — J'insiste de plus en plus fort. — « Non, là, est-il assez gentil !..... Eh bien, faites-en à votre idée et comme vous voudrez : à cette condition, mon petit, qu'y est comprise l'adjonction des « blancs » par vous-même, à la main donc, avec de la craie, et mieux que je ne saurais le faire de la mienne. »

Par le temps qui court de petits bouts de ruban très courus, on peut regretter, comme consécration officielle, qu'ait été oubliée la boutonnière d'un représentant aussi qualifié de l'art français par le côté aimable et peut-être le plus inimitable de son esprit, et surtout qu'ait été trop confondue et absorbée dans le public la réputation du fils avec celle juste-

ment proverbiale mais non plus légitime du père, le créateur chez nous de la décoration théâtrale. Pour ne pas rester sur cette remarque tout au moins mélancolique, et par le temps d'anecdotes qui s'impose, en voici trois ou quatre, prises au hasard des souvenirs ; lesquelles, sans être d'une transcendante ni même sérieuse valeur documentaire, satisfont pourtant à quelque intérêt de dates, de lieux ainsi que de certaines habitudes, et d'où, à tout prendre, ressort sympathiquement la vivacité un peu étourdie parfois et la gracieuse bonhomie de notre héros.

—

Une gaffe. — Nous étions arrêtés en tête-à-tête avec Bastien-Lepage, au moment de l'intermède des séances du jury du Salon de 1882, devant une toile de Féyen-Perrin, *Ivresse*, peinture si radicalement éloignée à tous égards de la manière et des goûts du premier, auquel je plaidais toutefois la bienveillance en termes de politesse... Voilà Cicéri apparaissant du fond de la travée des salles. Il précipite ses pas vers nous et, ne connaissant pas encore Lepage, se fait présenter, le croit bénévolement l'auteur du tableau en question et lui lâche une bordée d'éloges du plus épouvantable porte-à-faux ! Avant que je parvienne d'un seul mot à rectifier la situation, elle s'embrouille, se complique à plaisir, devient inouie ! et je me sauve laissant mes deux hommes enferrés du gaffeur quiproquo jusqu'à la garde et s'en tirer, ma foi ! comme ils ont pu.

—

Différence de points de vue. — Eugène Cicéri dessinant dans une cour ou vieille halle du

quartier des Innocents, à une place exposée à toutes sortes d'incommodités et de dérangements, mais que commandaient, à un centimètre près, les conditions d'optique pittoresque du sujet choisi, est invité avec insistance par de braves boutiquiers dont il avoisinait le seuil à entrer chez eux, au rez-de-chaussée, où « *Monsieur sera bien plus convenablement ;* et, mieux encore, aux étages supérieurs, d'où *la vue est bien plus étendue.* »

—

Une méprise. — Habitant le village de Marlotte, sur le périmètre de la Forêt de Fontainebleau, Cicéri en traversait fréquemment un rayon avec son tilbury et sa gentille jument Bichette pour venir au chef-lieu de Seine-et-Marne. Un jour, y ayant *descendu* sa femme dans la rue, devant un magasin où elle avait à faire de nombreuses emplettes, il va, sans quitter le véhicule, se ranger à l'ombre, s'étend et se cale, les rênes sur ses jambes, et déploie placidement le *Figaro* du jour... Tout à coup il lui monte et tombe à ses côtés mêmes un Monsieur et une forte valise, au reste très comme il faut l'un et l'autre.

« Allons, allons! et un peu vite! » dit le Monsieur, un voyageur partant pour Paris et affolé de retard. « Dépêchons! (*regardant sa montre*) plus que quelques minutes, mais un bon pourboire. » Ahuri, aveugle et sourd, il ne distingue, n'écoute, ne comprend rien de rien, sinon qu'il lui faut, en presse désespérée, ne pas manquer le passage du train à la gare très éloignée de la ville.

« Vite, vite! mon garçon : pas une minute à perdre ! » répète-t-il.

Cette seule voiture trouvée là, moyen tout naturel

de suprême salut, était bien simplement pour lui une voiture de station attendant la pratique du bourgeois, et son propriétaire en était le cocher de profession.

« Vite, vite!... »

Ma foi ! Eugène Cicéri se décida à accepter l'originalité et la drôlerie de cet impromptu et, d'un coup de fouet et d'un seul trait, conduisit notre homme au chemin de fer, le déposant sur les marches mêmes de l'embarcadère. Là il fallut bien, de par la pièce de quarante sous plus quelque billon jetés au faux cocher, en arriver à des explications absolues. « Mais sauvez-vous donc, Monsieur! concluait celui-ci, coupant court à une inénarrable scène de confusion et d'excuses. Sauvez-vous : pas une seconde à perdre! Enchanté, croyez-le bien, d'avoir pu vous être aussi opportunément et facilement utile. »

—

Couture. — On sait que Decamps, rêvant d'un cycle de sujets sur des surfaces monumentales, se sentait humilié et désespérait de n'avoir à faire que des toiles de chevalet non patronnées par la Direction des Beaux-Arts ; et que Daumier (!) ébaucha une *Assomption de la Vierge* (!!) la destinant aux achats de cette administration. Eh bien encore un chez Couture, qui, par ambition inconsciente d'une grande commande de l'Etat, sortit fâcheusement, pour n'y guère pouvoir ou vouloir rentrer, du caractère propre à son tempérament, à ses facultés et brillante affirmation de ses premiers succès. On comprend que le genre d'inspiration sensuelle et de plantureuse exécution de l'*Orgie romaine* et du *Lendemain de bal d'Opéra*, en cabinet

particulier entre personnages de pantomime, doivent peu appeler comme pendant une *Chapelle de la Vierge* dans l'abside-sanctuaire de Saint-Eustache. — Avec un ami, nous visitâmes le peintre, aux cordiales allures d'enfant de la « balle parisienne » sur les échafaudages de l'église. Tout en continuant sa besogne, il nous parla surtout des singulières hallucinations funambulesques, décrites plus tard au cours de ses deux volumes, forts intéressants. — A la suite de ce dernier important travail, on ne connut plus de Couture qu'une prolixe quantité de portraits, à des prix modérés, enlevés haut la main en une ou deux séances et d'ailleurs d'une véritable maîtrise de largeur de modelé et de simplicité de ton presque monochrome, ne perdant rien ainsi dans leur contraste avec les éclatantes fraîcheurs des primitives figures féminines de l'*Amour de l'or* et du *Jeune fauconnier*.

—

Charles Jacque. — Un hiver de par là 1865, le maître incontestable des animaliers et des aquafortistes venait, suivi de sa belle compagne Madame L..., passer toutes les veillées chez notre ami Emile Vernier. Muni d'un cartable, de fusain et crayons noir et blanc, il improvisait, chaque séance, le plus crâne des dessins, couramment vendu. Souvent le clou du jour consistait en l'exhibition d'un paquet de quelque serrure, d'entrées de serrure, de clefs ou de heurtoirs, dont il forma une érudite et fort précieuse collection, enlevée bientôt par l'étranger. La conversation de Jacque, vive, un peu nerveuse, sentencieuse à propos, m'intéressait toujours. Sa nature, très indépendante et assez aventureuse, lui a valu bien de graves ennuis, mais

surtout il tirait de son nom même une irritation permanente ,alors qu'il devait fatalement, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le voir surfaire d'un S (Jacques). —

Lepoitevin. — Trop rien à dire, quoique je l'aie vu, bien vu, à l'époque où il comptait, dans son atelier et au milieu de ses œuvres. L'homme et le local étaient d'une propreté et d'une élégance tout astiquées, singulières à mes yeux chez un mariniste pratiquant de pêcheurs, de caltats et de marée basse. Cela me refroidissait.

Quant à sa peinture, assez pittoresque et même fantaisiste, elle n'était qu'essentiellement habile, sans émotion, sans caractère ou véritable originalité, en un mot que faite de *chic* et n'arrivant donc que bon dernier après les Decamps, les Bonington et Isabey. Si, ne pouvant apprécier Lepoitevin autrement ni davantage, j'en parle pourtant ici, ce sera plutôt pour le faire, en quelque mention au moins, de ceux qui m'avaient recommandé à lui. Ils forment un groupe de Montpelliérais dans un foyer d'art et de chaudes amitiés de la première à la dernière heure. D'abord, en tête, c'est le musicien et professeur Victor Roger, qui fut le camarade d'Ambroise Thomas. C'est son père, marchand de papiers, couleurs, cadres et tableaux, dont le magasin servait de lieu de rendez-vous à tous les artistes et intellectuels du pays ; puis son fils qui, à Paris, signe des opérettes et des revues de théâtre. Dans l'intimité de la chambre de Victor, donnant sur la *Place de la Comédie*, j'ai vu passer, entre mes douze et dix-sept ans, Paganini, se rendant mourir à Gênes, Levasseur, prototype du Bertram de *Robert le diable*, le baryton Massol, le ténor La-

borde, les pianistes Listz, Bertin, Dolher, Prudent, l'organiste Lefébure-Vély, les compositeurs Castil-Blaze, Boisselot, de Vilbac, les peintres Boilly fils, Glaize père, etc., etc. ; mais pour la bonne bouche je reviens à citer le plus charmant des chanteurs, Lafeuillade, de l'Opéra-Comique, cet autre prototype du Julien d'Avenel de la *Dame blanche*. Natif, comme Nourrit, de Montpellier, et oncle même de Roger, il avait pris sa retraite dans la banlieue, sur les bords du Lez. — A la famille des Roger s'annexait celle des Moitessier, marchands de musique, fabricants de grandes orgues et tous instruments, et dont l'habitation, non compris les ateliers, dans le vaste rez-de-chaussée sur sous-sol d'un vieil hôtel, admettait les facilités de diverses réunions, même publiques.

Ah ! ces souvenirs, particulièrement musicaux mais mêlés à ceux du voisinage de cet incomparable Musée-Fabre-Valedeau-Bruyas, combien je remercie le seul nom de Lepoitevin qui vient de suffire à les évoquer dans toute l'intensité de leur affection ! et, par ainsi, me feraient dire que le plus de notre présent c'est le passé.

—

Férogio. — Le fécond dessinateur lithographe, par ses sorties du matin, entrait parfois de la rue Jacob dans ma chambrette-atelier de celle de Seine. Un jour, lui assis devant une table à feuilleter ce qui courait dessus, et moi, assis, à travailler sur une autre, il se trouvait que nous nous tournions le dos. Une conversation quelconque allait son train et, sans l'interrompre, Férogio me passe par dessus l'épaule une lamelle de papier à marquer le cours de lecture d'un volume et portant ces mots au

crayon : « Voulez-vous aller en Perse ? » De même, sans me retourner, je repasse la chose augmentée d'un « Oui ; pourquoi pas ? » Retour du papier, — ainsi complété, au verso — : « Eh bien alors allez, de ma part, avant neuf heures du matin, à cette adresse : *Monsieur Hommaire de Hell, rue Bellechasse, n°....* » Et nous parlons de choses précédentes... Au bout d'un certain temps mon visiteur se lève, disant habituellement de sa formule humouristique : « Ah ! maintenant je m'embête ; adieu, au revoir. » Sur le palier, devant la porte, je demande, pour rire un peu, quelle est la ci-dessus plaisanterie... orientale ? On me répond : « C'est sérieux si vous voulez ; M. de Hell, pour *les Steppes de la Mer Caspienne* duquel j'ai lithographié plusieurs planches, repartant en mission cette fois du gouvernement et d'une durée de plusieurs années, désire s'adjoindre un jeune artiste peintre. Il devait emmener le fils de Varcollier, le gros bonnet des bureaux de l'Hôtel-de-Ville ; mais les négociations restent plus que suspendues : la mère en pleurs se désole d'un tel projet ; pour elle la Perse c'est le bout du monde et la mort certaine ! J'ai parlé de vous. Voyez si, en l'occasion vous seriez plus téméraire et plus libre. » — Plus curieux qu'autrement disposé, mais passant dans le quartier, je fus voir M. de Hell, qui, sur le champ et en présence de sa femme, poète et écrivain distingués, m'examina et questionna ad hoc. « Avez-vous déjà monté à cheval ? — Non. — Souffrez-vous du mal de mer ? — Oui. — Portez-vous habituellement et toujours de la flanelle ? — Non. — Craignez-vous le vertige ? — Oui. — Supportez-vous les veilles ? — Non » et ainsi de suite. A cela près (!), sans doute que l'im-

pression fut bonne. Le savant voyageur me présenta son programme, fit ses propositions éventuelles. Nous devions nous revoir quatre ou cinq jours après... Une campagne en Turquie et Perse ! cela m'apparaissait fabuleux, peu réalisable pour moi ; mais sans bien croire au tout jusqu'au terme, je me dis avec convoitise galopante que sur la route de Marseille à Ispahan se rencontrent Florence, Rome, Naples ; puis Malte, Athènes, Constantinople ; lesquelles étapes et stations valaient certes au moins un départ. Quoi qu'il arrivât ou n'arrivât pas, ce serait là toujours tant de pris ; et c'est ce qui me fit prêt à accepter l'engagement ferme qui s'ensuivit dès la seconde entrevue... Quatre années plus tard, après toutes sortes d'épreuves, je rentrais en France plus valide que je n'étais parti, et Varcollier était mort. — Il y a un bon tableau de lui dans une chapelle de Saint-Germain-des-Prés.

—

Rousseau (Théodore). — J'ai eu en mains, un mois durant, son plus beau tableau, *Les Chênes de la forêt de Belle-Croix* (Forêt de Fontainebleau), plus beau à mon avis que celui placé au Louvre, *Soleil couchant en Sologne*. L'auteur vint me voir pendant que je le reproduisais en lithographie. Par la suite Chauvel le fit en eau-forte. Il parlait peu, assez sentencieusement mais sans banalités ; en somme un concentré et religieux de l'Art, se dépensant tout dans ses ouvrages ; un permanent chercheur en colloque intime avec la Nature et évoluant avec elle comme elle en ses divers modes de visions et de modes d'exécutions. De là des contrastes et des inégalités parfois déconcertantes, mais que l'on passe, tous comptes faits, aux profits

et pertes du génie. — Rousseau mort, son metteur en scène et historiographe Sensier, qui le fut de même pour Millet, pensa à une publication la plus complète possible de l'œuvre du maître. Une grande partie se traduisit elle-même en quelque sorte par divers procédés à base photographique ; mais restaient, en dehors de ces moyens, deux ou trois toiles les plus grandes, très importantes sous tous rapports et malheureusement dans un état d'ébauche, de reprises ou *repentirs*, du reste fort intéressant en soi, qui les rendait intraduisibles de toute autre manière que par l'interprétation personnelle d'un copiste on peut dire paléographe. On voulut confier à Charles Jacque la première, un *Ranz de vaches à la descente d'un ravin*, et la seconde, *Crépuscule en pleine forêt*, me fut dévolue. Jacque, toujours assez peu commode, ne s'entendit pas avec Sensier et, pour ma part, je me bornai aux préliminaires d'un dessin d'ailleurs convenablement poussé (aujourd'hui au musée de Montpellier). — Plus tard, en planche séparée, Chauvel fit du *Ranz des Vaches* la belle eau-forte qui lui valut une des Grandes médailles d'honneur du Salon.... La longue séance de travail que je passai seul dans l'atelier du glorieux artiste récemment disparu, en tête-à-tête du seul souvenir de sa personne et pourtant avec les détritus encore à moitié vivants de son existence, me furent particulièrement pleins de tristes émotions. Des toiles, des cadres, des chevalets, décrochés retournés au mur ou épars, quelques meubles dépareillés : le tout sous une tombée de poussière et un jour à la fois brutal et blafard, voilà ce qui fut le foyer et le sanctuaire capiteux d'une religion et d'un culte d'art nuit et

jour pratiqués par une main et un esprit passionnés, amoureux ! Et il me revenait ce passage d'un roman de George Eliot : « Lorenzo a laissé après lui un héritage de matériel qui ne ressemble que trop au laboratoire d'un alchimiste quand la science de l'alchimiste est partie. »

Mon frère a possédé une feuille où, ayant jeté le croquis d'après un tableau auquel Rousseau donnait les dernières retouches, celui-ci le lui mit aimablement au point de toute la puissance d'effet de l'original en le continuant, sans désemparer, d'un travail au pastel.

—

Hébert. — Par laisser-aller de la discipline, déjà sous Schnetz et depuis, de moins en moins régnante à la Villa Médicis, Hébert y prolongeait son séjour bien après le terme de la pension. L'atelier et la chambre ainsi abusivement occupés par lui servaient de quartier général, du reste très agréable et sollicité, à des réunions artistiques et autres. Elles brillaient parfois en excellente musique et par la grâce de quelques dames intimes, armées, faut-il dire ? d'un pistolet (*terzetta*) ou boulette de cire molle pour la chasse aux puces, qui couraient visiblement sur les claires étoffes d'été. Non prémuni contre leurs attaques et de ma peau peu acclimatée je commençai là le stage de souffrance dont le martyre m'attendait dans les huttes mi-troglodytes et sous les tentes du Kurdistan. Vingt-quatre ans plus tard, Hébert, devenu d'ex-pensionnaire directeur de l'Académie, je parcourais seul à pied les environs de Rome à Palestrina, à Tivoli, Subiaco, la farouche Cervara surtout, où le peintre de la « *Malaria* » avait vécu et produit ses sujets préférés, fataleme

empreints de cette même originaire maladie, l'excès de *morbidezza* y tournant au faisandé. — Quelle réaction à la forte rusticité et sanité de procédé d'exécution des figures du père Schnetz ! — Je cherchai et demandai dans tout le village où se trouvait ce logement d'Hébert resté célèbre pour le monde de l'Art ? mais ce fut vainement et j'y renonçai aussi étonné que déçu. Dégringolant alors du bourg à l'entrée du bois sacré (*lucus*) qui flanque la pente vertigineuse de la montagne, j'y trouve, semblable à quelque figure de philosophe moderne dans un site antique, un jeune homme lisant son journal. La conversation s'engage sur le pied, on le comprend, du renouvellement de questions où j'épuise tous les noms de gens et choses corrélatifs à mon Hébert... Ernest. « Ah ! Ernesto, fait-il, signor Ernesto ! » et il ne connaissait et ne considérait rien tant, de concert d'ailleurs avec les populations et pays sabins entiers, que le *Signor cavalliero pittore Ernesto*.... à l'exclusion de tout Hébert. Ceci est bien italien.

Au Palais de l'Académie, on était moins enthousiaste de monsieur le Directeur, souvent absent et récemment marié à une allemande y dirigeant tout en prussienne — qu'elle était crue — peu populaire et inhospitalière, et cela au courant de l' « Année terrible »... Aujourd'hui, en 1899, Hébert, qui paraissait, déjà il y a plus de cinquante ans, le plus chétif et le plus mal hypothéqué de ses copensionnaires, nature morale recroquevillée aussi en elle-même, d'aspect et physionomie non moins *malariés* que ses productions, arrive à avoir enterré à peu près tous ses contemporains, se survit, non sans marques de vaillance, à lui-même et à son époque.

Ch. de Tournemine. — Peintre et éditeur amateur, fonda la publication mensuelle des « Peintres contemporains », où parurent, sous la main géniale des Mouilleron, des Français, Nanteuil, Leroux, Baron et de quelque rare autre élite, les premières lithographies de reproduction traitées en fac-simile des tableaux, au moins pour les valeurs de ton et exécution sinon de coloration. Elle marque une date dans la glorieuse généalogie de l'art de la pierre et du crayon gras. Au bout d'un certain temps, les artistes ci-dessus passèrent aux libres formats et commandes d'autres éditeurs, et je me trouvais chargé de leur succession pour la presque totalité des planches. De Tournemine possédait quelques beaux échantillons des originaux de la publication, signés Corot, Jules Dupré, Marilhat, Eug. Isabey, Diaz ; très répandu dans le monde des peintres et des amateurs, il y puisait à pleines mains, mais toujours avec choix, les éléments de sa propagande. Il fut d'origine l'intime et resta bonapartistement le seul féal camarade de Raffet, dont je vis ainsi le peu de ses derniers ouvrages en style d'amateur depuis qu'il avait échangé son insigne crayon contre la clef de chambellan d'un prince moscovite. Finalement de Tournemine obtint de se caser en sous-conservateur au Musée du Luxembourg, où je le voyais dans une sorte d'atelier-logette qui fut la prison, pendant leurs procès devant la Cour des pairs, du maréchal Ney, et, ensuite, modifiée, celle de Teste ou de Cubières et du duc de Praslin.

—

Papéty. — D'ordinaire, après avoir déjeûné avec Castil-Blaze, dans son ménage rue de Buffault, parfois en tiers du prince Florestan de Monaco,

nous sortions faire, à travers Paris, quelque tournée d'ateliers, un jour chez l'un, un jour chez l'autre : chez les sculpteurs Pradier, Etex, Briant, chez le corniste et fumiste à la mode Vivier, chez le peintre portraitiste..., son nom m'échappe, alors fort en vue pourtant aussi à cause surtout de son procès contre la célèbre demi-mondaine Georgina. Une fois ce fut chez Papéty. Venu, il y avait quelques années, de Marseille à Paris remporter droit, à peine frais émoulu de l'atelier Coignet à l'école des Beaux-Arts, le grand prix de Rome, il rentrait de son temps de pension à la Villa Médicis. Ses envois de chaque année furent aussi remarqués qu'importants. Il ne s'attaqua à rien moins pour son apport de *Copie* qu'au plafond entier du *Banquet des Dieux aux Noces de Psyché,* par Raphaël, et il résuma, couronna toutes ses précédentes études et précoces productions dans sa vaste composition intitulée « *Rêve de bonheur*, » d'un caractère tout à fait personnel. Elle fit penser, peu après, à lui donner comme réplique comparative, et de par leurs diversités mêmes, l'*Orgie romaine* de Couture. Toutes proportions gardées, le cas avait quelque analogie avec celui que présenta l'*Apothéose d'Homère* et de l'*Hémicycle* par Ingres et par Delaroche, y compris l'immanquable division des appréciations. — Une visite à l'Egypte ouvrit ensuite à Papéty une nouvelle voie. Je le vis travailler à une Cléopâtre, je crois, tableau de chevalet d'une recherche d'exactitude archéologique et d'une de couleur locale puissamment géniales. Toutefois, faut-il dire, ce n'était qu'un grand pas de plus, après la hardie *Stratonice* d'Ingres, dans l'assimilation de l'ethnographie pittoresque aux moyens de l'esthétique

picturale moderne et qui a fait école avec les Gérôme, Hamon, Picou, Glaize, Motte et consorts.

Papéty était beau de jeunesse, blond et gai comme son soleil natal, vaillant, admiré, déjà célèbre et promis à la gloire ; tout ce qu'il faut, en un mot, pour attirer, hélas ! les faveurs empressées de la Mort, cette Messaline du néant. Donc, il disparut soudain. Il aura pourtant pu adresser à l'éternelle jeune Muse de l'Art, étreinte en ses bras, ces vers enflammés du grand poète qu'adresse à la Vie l'éphèbe qui va combattre :

Je veux bien mourir, mais non sans avoir aimé !

—

Gaspard Lacroix.— Combien triste se présente son cas : être un artiste de grand talent, un maître, sans devoir laisser aucune trace, aucune preuve, pas même un souvenir, une simple mention de son nom ! Ainsi Lacroix fut estimé et admiré d'une élite de ses contemporains, aimant aussi chez lui l'homme distingué et aimable. On attendait ses envois aux Salons, y comptait avec et les consécrations officielles ne lui manquèrent pas.

Je lui avais parlé du midi vauclusien, vanté particulièrement les sites de Venasque et de Vaison ; il y vint et en rapporta quantité d'études peintes, de dessins excellents, et surtout le beau tableau d'un motif de dessous de chênes avec, au fond, la silhouette de Vaison, et, à l'ombre des arbres, des figures de laboureurs en repos... Eh bien, rien n'y a fait, rien de tout cela n'a survécu. L'existence passagère de l'œuvre, comme celle de l'auteur, étaient mal prédestinées et restent non avenues. Un cruel matin, rue de Chabrol, où je visitais maintes fois Lacroix au milieu de productions d'autant plus

nombreuses que peu demandées, l'atelier brûla entièrement, contenant et contenu ! *Habent sua fata!* Sans trop de plaintes ni de faiblesse, le malheureux s'était remis à travailler et reconstituer quelque équivalent des richesses perdues, lorsqu'il mourut, non âgé encore. Sa vente, hôtel Drouot, eut lieu à des prix dérisoires.

Cabanel, — auquel je devais la connaissance de Lacroix, et qui l'appréciait à sa juste valeur d'artiste et d'ami, — y recueillit deux toiles cependant, dont le goût et la belle facture décorèrent avec honneur son salon de réception.

—

Landelle jouit d'assez d'admiration bourgeoise pour qu'il aît à en ambitionner d'autres. Je lui dois pourtant de connaître, sous forme de légitime observation critique de mon extrait, qu'il examinait, d'une de ses figures, cet axiôme tintamaresque d'atelier primaire : « *Qui masse peint.* »

—

Ricard venait de faire le portrait de Bruyas quand je fus le voir avec son modèle. L'homme était distingué, sympathique, et l'atelier intéressant par le courant de personnalités qui y passaient, et dont on voyait ainsi tantôt les réalités, tantôt les effigies et souvent les deux à la fois. L'artiste les affublait volontiers, comme fait aussi Roybet, de costumes d'un autre temps et truquait son exécution à l'instar de Rembrandt ou de Vandyck. Heureusement la mascarade avait été épargnée à mon introducteur, mais non la cuisine fondamentale des grattages, ponçages, glacis, demi-pâtes, rissolements, vernis à retouches : le tout absorbé, pour

le moment, sous l'irisation des chancis et l'opacité des embus. Afin de nous rendre le travail présentable, la toile posée à plat par terre, une carafe d'eau fut lentement, len-te-ment versée dessus, y formant comme une vitre de cristal, sous laquelle la peinture apparut dans tout l'éclat à attendre du plus beau vernis ! L'expérience, qui m'était inconnue, me sembla merveilleuse et mérite d'être indiquée à bon entendeur qui pourrait l'employer.

Un portrait, simple buste, d'une Madame de Calonne (je crois), aujourd'hui placé dans le Musée de Marseille, reste le clou de l'œuvre de Ricard. J'en sais un autre très précieux, de Stéphen Heller, le compositeur pianiste, pieusement recueilli par le pianiste professeur Marmontel.

—

Il faudrait souvent n'écouter qu'en aveugle et ne voir qu'en sourd. — Un peintre, dont les productions portent le plus sincère et le plus fin cachet de style et de grâce vraiment antiques, — on devine Hamon, — montait la rue d'Assas le moment d'après un épouvantable ouragan. Le trottoir, le pavé, les terrains vagues d'en face étaient jonchés de mille sortes de débris : entre autres de toute une partie de couverture en zinc, qui faisait pont sur le ruisseau extravasé. Au milieu d'un groupe de voisins et de passants attroupés autour, le peintre remarque avec une admiration émue, clouée sur place, extatique presque, une fillette d'environ dix ans, aux traits, à l'expression, à la chevelure, à tout l'être idéalement délicats, tendres, éthérés, angéliques : un rêve ! et qui, d'une voix pleine de touchant effroi et de douce pitié, se met à dire : « Ah ! c'est-i'foutant tout d'même ! »

Vessies et Lanternes. — *Embêté* par les prétentions et collections de bibeloteries archéologiques des Gérôme, Gustave Boulanger, Picou, Brion et autres, Hamon se mit à racoler, à force de recherches et de temps, des rebuts de vulgaires..... pelles à enfourner le pain. Ces ustensiles, dont les formes toutes particulières et dont l'usage sont, après tout, assez inconnus à la généralité du public, il les disposa sur les murs de son atelier en savantes et solennelles panoplies, et les exhiba un soir avec quelque artifice d'éclairage, aux yeux étonnés et ignoramment curieux des susdits camarades, en les qualifiant d'*avirons carthaginois !!!*.

C'était par trop peu croyable ; mais la charge était faite et satiriquement réussie. De plus, nous l'avons vue, pendant des années, restée en permanence.

—

Un intime camarade du peintre Hamon me disait de lui : « J'ai bien toujours su son admiration, son culte exceptionnels pour la *Villa Madama* (production exquise, architecture et stucs, de Raphael, de Jules Romain et de Jean d'Udine, sans compter sa pittoresque situation sur le flanc de Monte-Mario descendant au Tibre en vue de Rome, — par là était l'Hôtel-de-l Ours de Montaigne —) ; mais je soupçonnai longtemps et reconnus en définitive que cette belle passion était pour le moins très partagée avec les nombreux cabarets qui, sur quinze cents mètres de distance, depuis la Porte Angelica, jalonnent la route qui conduit à la dite Villa. »

—

Revers de médaille. — Je possède, de la main délicate de Hamon, le plus délicieux dessin de por-

trait de la plus délicieuse enfant. Le modèle était une Capriote pur-sang, très exploitée, classiquement presque, il y a environ trente ans, par tous les artistes de séjour en Italie, et qu'une défectuosité de sa bouche, mais heureusement sur le côté gauche seul, n'a plus fait nommer autrement que *Tord-la-Gueule.*

—

Battons flottants. — L'illustrateur des *Misérables*, le peintre Brion, est un des bricabracologues les plus passionnés. Il se laisserait délicieusement tomber dans un puits en regardant les étoiles de cristal ou de cuivre d'une girandole vénitienne ou d'un lustre hollandais.

Son intime Hamon, mauvais ou bon plaisant à froid, vient de grand matin lui raconter, sur un ton de révélation tout exceptionnelle, qu'il a découvert, dans ses promenades fantaisistes aux régions les plus exotiques et ignorées de la banlieue parisienne, entre Montsouris et Châtillon, une vraie mine d'objets de la plus haute valeur archéologique, « d'autant plus intéressants à coup sûr, insiste-t-il, qu'il me serait assez difficile déjà sinon de les décrire au moins de les définir, d'en reconnaître la date et l'usage, remontant bien toutefois, je pense, au commencement du Moyen âge, vers... mille-quatre-cent-cinquante ? Il s'agit d'un tas de... fragments d'espèces de... qui dirait tubes en fer, en fonte ou tôle, chacun de différente longueur, grosseur et épaisseur : les uns comme... toute la jambe, d'autres comme... seulement l'avant-bras, cousus quelquefois, il semble, par un système de clous ; çà et là coudés, à fins bourrelets ainsi que des brassards d'armure ; un grand nombre perdus de

rouille... » « Ce sont les plus précieux peut-être ! les plus anciens, les plus curieux, les meilleurs donc ! interrompait B,.., enthousiasmé. Il y a là certainement un *coup à faire*, en tout enlevant et vite ! » et ne tenant plus en place : « Mordieu ! conclut-il, partons ! » On se jette dans un fiacre, et tout d'abord forcé d'esquiver une assez forte vieille dette dans une maison qui barrait en quelque sorte la seule route par où passer, l'on erre, l'on se perd des heures à peu près à travers champs par des sentiers, des fondrières de boue, et l'on arrive enfin, enfiévrés, fous d'émotion, au détour d'une sordide baraque à décharge publique, devant un monceau de vieux rebuts de *tuyaux de poêle*.

Il s'en est suivi, entre Brion et Hamon, un froid polaire de plusieurs mois.

On raconte, en appendice, une histoire analogue où des descriptions et convoitises de feuilles métalliques, de fond d'azur, de vestiges de lettres, d'emblêmes et d'ornements dorés, etc., etc., passent de l'imagination d'émaux cloisonnés à la réalité de morceaux de plaque d'*Assurances contre l'Incendie*.

—

Rien de nouveau sous le soleil. — L'époque révolutionnaire de 1848 fut fertile en formations de clubs de toutes sortes. Il n'aurait su y manquer certes celui de l'*Ecole des Beaux-Arts*. Le peintre G.... en était président et dirigeait avec ardeur et cette sorte de raideur militaire qui le caractérise physiquement, l'esprit plus ou moins convaincu mais particulièrement très bruyant de ses séances d'ailleurs occupées de préférence, on le comprend, de questions artistiques, c'est-à-dire le plus souvent fantaisistes.

Un autre peintre, notre Hamon, était resté rétractaire à toute propagande publique, s'isolant de plus en plus, avec peut-être deux ou trois autres artistes consorts, Perraud, Ch... ou A..., autour du trictrac et des bocks quotidiens du *Café de Fleurus*. Voici qu'un soir pourtant, gourmandé, abjuré de tous côtés, il apparaît en pleine tribune du club, assez semblable en tout, avec son épaisse tignasse blonde dans les yeux et sa maladroite dégaine, au Satyre *à la fois divin et bestial* de Victor Hugo, qu'Hercule amène *par l'oreille* devant l'Olympe assemblé. On devait traiter « du costume » que porteraient les artistes sous le nouveau régime.

— C'est bien, lui avait dit M. le président, avec une chaude poignée de main, tu te comportes enfin en citoyen : joignant l'action de ta personne à l'exemple de tes ouvrages, tu entres dans le mouvement !

« Messieurs, confrères et camarades ! Citoyens, veux-je dire, s'écrie alors l'orateur, dans la.. haute question du costume se présente d'abord pour moi, pour tous, son sujet, son objet essentiel, dominant sa silhouette décisive, le couronnement de l'édifice : j'ai nommé la coiffure, la coiffure tombée, de nos temps, dans la plus grotesque et la plus incommode dégradation pittoresque. Or, après de longues études et réflexions, puisées dans l'intimité constante et religieusement admirative de l'antiquité et de la Renaissance, je viens purement et simplement vous proposer l'adoption sur toute la ligne du

Bonnet à poil.... sans poils ! »

On entend encore aujourd'hui, dans les quartiers de l'Ecole des Beaux-Arts, la formidable cla-

meur de rires et de cris qui s'éleva, ébranla la salle du club et fit d'un coup tout crouler, les bancs, les assistants, la tribune et l'existence même du club.

. . . . . .

Dix ans plus tard seulement cette scène eut son épilogue esthétique. Ses principaux acteurs se trouvèrent d'aventure à Rome, sur la place St-Pierre, où se développait la plus complète et splendide procession papale, avec la troupe française, les zouaves pontificaux, des ambassades diverses, les confréries, le Sacré Collège, etc., etc. Les cloches volaient ; le canon, les musiques, les chants éclataient ; la foule compacte s'exclamait en vivats, s'agenouillait à la fois exaltée et recueillie devant la chaise gestatoriale qui s'avança, portant le suprême pontife, Roi des rois, dans sa gloire magique d'or et d'encens !... Tout à coup Hamon, placé dans un angle de pilastre avec son ex-président G..., lui frappe sur le bras et montrant la tiare de Pie IX :

« Mais le voilà ! fait-il, je n'étais pas si excentrique, *le* voilà mon bonnet à poil sans poils.

—

Jésus-Christ et James Tissot. — Vous rappelez-vous une gravure à l'aqua-tinta, d'après Steuben, où Napoléon Ier, le personnage le plus épique peut-être de tous les temps, est sérieusement représenté dans son cabinet de travail, le matin, en sorte de caleçon et de gilet de flanelle assez débraillés, et coiffé d'un madras noué en pointes : le tout à l'instar de M. Prudhomme ou M. Perrichon ? Certes cela a pu et même sûrement dû être. Dans son trop de réalité, de *vérité vraie*, cet aspect ultra bourgeois se montre pourtant

moins vraisembtable, pour ne pas le dire picturalement faux, que celui du général en chef, plus Dieu qu'homme, franchissant « calme sur un cheval fougueux, » ainsi que l'a transfiguré la toile de David, la crête orageuse des Alpes ; ou celui encore de l'Empereur césarien apparaissant tout nu, nimbé de couronne d'or, sur un char et dans un ciel d'apothéose olympiens, tel que le symbolisa le plafond d'Ingres à l'Hôtel de Ville, avec lequel il brûla — ce qui, après tout, est une belle disparition — dans l'incendie par la Commune. Une imagerie du genre de celle signée Steuben, c'est-à-dire trop sincèrement intime, fait encore pire pour ruiner le prestige de la légende napoléonienne que le pamphlet d'un Chateaubriand et que le gros volume d'analyse d'un Taine. A vrai dire, la réprésentation plastique, comme aussi, du reste, l'évocation idéale, par le ciseau, le pinceau ou la plume, de toute grande figure de l'histoire ou de l'imagination, ne devrait se produire que dans les conditions de la plus haute esthétique, en plus ou moins de nudité ou d'enveloppe de draperie constituant, comme la toge, la tunique ou le manteau, un accompagnement, une harmonie de plis. Tout autre vêtement, surtout s'il accuse un costume, reste affaire de tailleur et de mode fatalement plus ou moins grotesques et transitoires. Théophile Gautier, enfant et mamelouk littéraires de Hugo, *visionnait* plus juste que la réalité lorsqu'il s'offusquait de voir son Dieu et Maître sortir de chez lui en jaquette et tuyau de poêle, suivre le trottoir ou monter en fiacre, au lieu d'enfourcher Pégase ailé ou conduire un quadrige l'emportant haut du sol, mi-drapé à l'antique et tête laurée... Oh! que bien en

a pris aux types à légendes de naître ou d'être inventés avant la vulgarisation photographique ! Aujourd'hui leur surnaturel, leur moindre humanité ne résisteraient pas à la promiscuité et égalité figurative des étalages de boutique et de kiosques de boulevard. C'est là, partiellement au moins, n'en déplaise aux Brunetière, une banqueroute de la Foi par la Science. Les Musulmans, ces barbares, les qualifie notre pseudo-civilisation, au contraire si raffinés, d'âme plus délicate que celle des fétichismes pagano-catholiques, ont tenu inaccessibles aux profanations le mythe, la dignité et la poésie de leur culte en interdisant toute portraicture d'Allah et de son prophète, de mille et un santons et même de tout être fait, comme se croit impudemment l'homme, « à l'image de Dieu. » Une mosquée est un lieu de purs rêves et prières mentales, s'inspirant, s'exaltant dans l'immatériel, le subtil et infini d'un milieu exprimé en décorations chimériques, indéterminables, pour ainsi dire éthérées. A leur côté la plus admirable de nos églises, surchargée d'un mobilier et d'ustensiles hétéroclites, se défendra mal, à l'extérieur et à l'intérieur, surtout de cette adjonction de statues et de tableaux les transformant quelque peu beaucoup en sortes de musées et de théâtres...

On peut se demander où veux-je en venir avec tous ces prolégomènes ? Eh ! mon Dieu, le voici : à *La vie de Jésus-Christ*, par James Tissot, si prodigieusement éditée par la maison Mame de Tours.

M. Tissot est un artiste d'incontestable marque. Toutes ses productions, bien qu'issues en partie de l'anversois Leys, portent le cachet d'une individualité. Fut-ce dans les moindres esquisses ou cro-

quis, ce mérite leur donne plus de valeur que n'en ont souvent de grands ouvrages pleins de toutes les conditions du talent, mais n'offrant que très peu de véritablement propre et intéressant. Certes les centaines d'aquarelles de *La vie de Jésus* exposées, il y a quelques années, au Salon du Champ de Mars, constituent un fait digne de date dans les annales contemporaines de l'Art; et, en mon humble part, je tiens à la fois en grande estime et admiration l'homme d'un tel vouloir et d'un tel pouvoir. Mais je voudrais, à son occasion, me formuler à moi-même un essai d'appréciation tant philosophique qu'artistique sur le traitement de ses sujets, si imporiants vis-à-vis d'une des grandes catégories de la peinture, celle biblique. Il me sera donc au moins personnel, de tendance très nette, quoique, pour d'autres sans doute, son objet puisse rester indéfiniment discutable.

Les livres saints des diverses religions, et au premier chef l'ancien et le nouveau Testament, se composent d'un ensemble de mythologie, de naturalisme et de mysticisme. C'est un « bloc » aussi pour leurs adhérents, comme il a été dit de notre grande Révolution. La chronique et la légende, avec peut-être, soit, un petit, tout petit fonds d'histoire; la vision et la réalité, le fait et le symbole, la poétique et le libellé du prétendu procès-verbal s'y mêlent et s'y expriment suivant l'état d'âme, de philosophie et d'esthétique, très différentes et même le plus fanatiquement hostiles entre elles, de chaque race, de chaque climat, de chaque époque. Elles y règnent un certain temps, en dehors et au-dessus de l'esprit d'analyse et de critique, puis se maintiennent, mais extérieurement

seulement, au hasard des révolutions politiques et sociales; puis, tout à coup, sont battues radicalement en brèche; et enfin leur croyance, à bout d'altérations et de vaines évolutions, s'éteint dans le mépris et l'oubli. Leur esprit et leur lettre, devenue langue morte, sont remplacés, au jour le jour, par une conception et une langue nouvelles: et les voilà désormais réduites, ô misère ! à un pur document d'érudition chronologique. Abandonnées, sous forme de volume, à une plus ou moins lente ruine, elles garnissent, pendant quelque période encore de cette existence platonique, le recoin ignoré de bibliothèque d'un spécialiste. Or, cette décadence et cette fin des religions, se produisent d'abord, c'est entendu, en raison et même temps de la pénétration de l'enquête scientifique dans la fable et dans la légende, mais elles s'accentuent, se précipitent singulièrement, à mon avis, par la nature de certains efforts mêmes au moyen desquels on croit les ranimer, les soutenir: tels surtout que le renouvellement voulu plus exact du décor et des costumes. La prétendue histoire, la littérature et l'art figuratif qui, d'ailleurs avec ou sans conviction religieuse, viennent élever contre les errements primitifs, séculaires et par ainsi consacrés, augustes, leur dilettantisme de réforme ne concourent, hélas ! qu'à l'agonie du fonds. Plus les Horace Vernet, les Renan, les Bida, Tissot, Loti et tous autres *documentés* professionnels s'ingénient par leurs « travaux avancés » à approcher et investir l'objet de leur sujet, plus ils en éloignent, en amoindrissent et compromettent la signification primordiale, essentielle. Dans cette reconstitution stéréoscopique, puis cynématogra-

phique du vrai tangible et de la couleur locale, le réalisme aura tué l'Idéal, l'humain le Divin; en un mot, je le répète, la forme aura défiguré le fonds. Il ne sera resté de l'Inspiration qu'un sentimentalisme bourgeois. Le poëme n'est plus qu'un dossier de « faits divers »; la vaste fresque épique qu'un tableau de chevalet et de genre. Adieu, avec la curiosité intempestive d'une biographie, tous les œufs d'or de la poule-légende. C'est ainsi que du Christ, de la Vierge, des saintes femmes et des apôtres M. Tissot fait *son* affaire pittoresque bien plus que la leur, passant, dans son atelier quand même, du scenario lyrique à la comédie en prose. Non, ce ne seront plus ici les Dieux et les demi-dieux de Fiesole, de Giotto, de Raphaël ou du Poussin, mais les congénères des bédouins et bédouines de Guillaumet et de Bompard. Non, non, des personnifications aussi syncrétiques et métaphysiques que celles d'une Genèse religieuse, à moins de tomber, le Christ au rôle de zouave Jacob, la Vierge ou la Magdeleine à celui de Mademoiselle Couesdon, ne sauraient faire des miracles en coiffe de madras en soie de Brousse et torsade de poil de chameau, et en manteau à raies syrien (*Abbah*). Nous ne voyons non plus leur divinité se combiner avec le « rendu d'exécution » de tant de petits cailloux, de murs de clôture, de troncs d'oliviers, de chemins vicinaux et de maisonnettes. Ces milieux à base d'instantanés de la graphie moderne dépriment et trahissent terriblement leur antique et nécessaire principe de spiritualisme allégorique et d'intransigeante sentimentalité.

Horace Vernet, artiste spirituel, facile et brillant, plutôt ingénieux que de génie, avait importé de

ses voyages en Orient tout une nouvelle esthétique à l'usage des peintres traducteurs de la Bible et du Nouveau Testament. Elle est basée, et il la poussa à outrance, sur l'ethnographie locale. De par ce système, très convaincu, parait-il, et que pour notre part nous croyons au moins trop rationel, il nous a donné, par exemple, un *prophète Jérémie* en burnous, et une *Rebecca* de Smala. Depuis ce sont Decamps, Delaroche, Hébert, Bida, qui ont modernisé ces mêmes sujets classiques, l'un de sa fantaisie romantique d'un pittoresque si excessif parfois, les autres de leur romantisme ultra-sentimental. La manière de Bida, particulièrement, les a renouvelés dans une fine exactitude de photographie. Mais tout ce réalisme de ces maîtres nous a conduits au rédhibitoire des Schopin, Dubuffe et Lazerges... Après tout, qu'une femme prétendue biblique ne représente qu'une femme arabe moderne de douar ; que, par ci par là, un apôtre s'affuble de ce burnous à raies devenu à son tour un pur poncif, nous ne devons y voir, éclectiques, qu'une question d'émancipation de l'intelligence et de théorie qui reste au souci de ce que l'on appelle pédantesquement la philosophie de l'Art. Il ne faut pas plus faire un reproche aux artistes d'autrefois d'une ignorance qui n'était autre qu'une impossibilité qu'il ne faut faire un mérite à ceux de nos jours d'une exactitude devenue désormais aussi facile qu'obligatoire. Il est plus commode, plus involontaire à ces derniers de copier vrai sur nature qu'il ne l'était aux autres d'inventer le faux d'après leur imagination ; de représenter inexacts, mais traditionnels, leurs personnages de la Bible, restant malgré tout supérieurs aux Arabes *exacts*

et peu convaincants qu'allait chercher sur les lieux mêmes d'Orient notre Horace Vernet. M. Tissot, le premier, l'a si impérieusement senti ou subi, une fois au moins, que tout son programme arrêté de changement de costumes et décors a dû réserver, seule intacte, dans sa toge ou tunique romaine, soit-elle aussi peu véridique qu'elle est admise et sacrée, le vêtement et l'auréole de son principal personnage. Cela sous peine, autrement, de travestir l'idéal du Nazaréen, fils de Dieu et Roi des juifs, en marchand de pastilles du sérail.

Quant aux transcriptions et « adaptations » à nos modernités par la plume et par le pinceau en particulier d'un Renan et d'un Tissot, inconscients croirait-on de la chose, le Dieu de leurs auteurs y déchoit, à mon pudique sens, en demi, en quart de Dieu. Ces messieurs n'ont pas même vu qu'en triste revanche ils édifiaient bel et bien la réalité, alors, d'une sorte d'illuminé anarchiste et nihiliste de son milieu gouvernemental, à jamais en rupture de ban avec la bourgeoisie des classes dirigeantes. Tout au moins, son type et son exemple sont-ils des moins applicables, restent tout étrangers à une humanité comme la nôtre, ayant aussi forcément que sainement pour base la famille et le travail. Que n'y aurait-il pas à ajouter d'encore plus radical et dissident à ce double point de vue spiritualiste et pratique ! Mais je ne veux m'en tenir qu'à son côté librement représentatif ou pictural, alors, par exemple, que nous trouvons dans les cellules de San Marco, à Florence, le Christ fiésolais étique et diaphane comme une larve, et, par trop de contradiction, celui michelangesque, à la Sixtine de Rome, sous les musculatures et la

dégaine d'un Hercule de barrière !... Décidément ne serait-il pas tout indiqué et préférable, pour l'élévation et le respect des prototypes divins, de s'enfermer dans le Verbe exclusif, immaculé des textes consacrés, sans les frelater et compromettre dans leur traduction en toutes sortes d'imageries ? Le moins mal qui puisse arriver par celles-ci ne saurait guère être encore que « le mariage de la carpe et du lapin. »

Le Christ hiératico-byzantin qu'exécutait récemment, dans l'abside d'une église conventuelle de Paris, la suprême virtuosité de M. Tissot dépasse, dit-on, les plus colossales dimensions des Christs connus ; et cela aboutit à un effroyable Croquemitaine. Pourquoi, alors, un nouvel effort de ce genre n'ambitionnerait-il pas, un jour, d'enlever à la Tour Eiffel son record de 300 mètres ! laquelle Tour de Babel au petit-pied reste toutefois un minuscule observatoire, comparée seulement à la première colline venue. Mais n'est-il pas autrement misérable de croire atteindre à un infini d'idéal par le nombre matériel de métrage en hauteur ou en largeur ? Aucune de ces excentricités n'égalera jamais la véritable Grandeur : elle s'en éloignera, au contraire, si l'on en juge par celle justement qu'a atteinte Raphael dans son non moins modeste que sublime petit panneau de la *Vision d'Ezéchiel.*

Sous raison d'exactitude, aussi fâcheuse qu'obstinée, le renouvellement du « magasin d'accessoires » d'une scène a fait sortir plus d'un héros du merveilleux de la « Divine Tragédie » pour le faire entrer sur celle d'une « Comédie humaine » tout comme une autre. Là où l'enquête archéologique et l'ethnographie placent sur la tête de la pre-

mière, honnêtement du reste, un chapeau ou une coiffe, elles ne l'opèrent, volontairement ou non, qu'au détriment de l'auréole qui y brillait, d'autant plus lumineuse dans la plus lointaine obscurité de la fable. En bon compère on devra surtout se garder de lui appliquer l'objectif de l'exploitation officielle ou officieuse du photographe attaché aux faits et gestes de M. Félix Faure ou de Madame Sarah Bernhardt. Or, d'ailleurs, au point de vue divin, quel mortel, fut-il Giotto, Raphael, Flandrin, Tissot, pas davantage que vous et moi, devrait oser prétendre, sans inconvenance, sans patente impiété, à *illustrer* la personne et la vie de Jésus-Christ !.... Oui, on peut et il faut, s'il l'essaye, lui appliquer ce reproche de l'Evêque Onésime au R.P. Colomban se préoccupant de style oratoire pour parler du Très-Haut : « A mon avis il y a là une suprême inconvenance, » que nous voyons si pieusement éliminée dans tout l'art musulman, au bénéfice du spiritualisme.

Je me résume. MM. Tissot et Mame, ainsi que les évêques qui les patronnent — sont-ils plus croyants qu'exploitants ? — me paraissent, de par leur splendide livre d'étrennes, avoir joué là au Christianisme catholique et autres un mauvais, très mauvais tour. Mais, n'est-ce pas convenu, on n'est bien trahi que par les siens.

Et maintenant encore, soit dit pour ne pas trop malmener la peinture vis-à-vis d'un sujet où, de façon abstraite il est vrai, mes susceptibilités n'ont pas hésité à la qualifier de mal venue, et où il faut compter, après tout, avec l'écrasante quantité de ce qui en a été fait depuis dix-huit siècles, j'ajouterai le *post scriptum* suivant. Au sortir de

l'étonnante galerie des compositions, originales ou reproduites, de James Tissot, j'ai éprouvé le besoin d'être ramené au Christ, à la Vierge, aux anges, aux apôtres, et à toute leur ascendance de personnel ou figuration biblique d'Hippolyte Flandrin. A Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Vincent-de-Paul, à Saint-Paul de Nîmes et Saint-Pierre d'Ainay de Lyon, ce grand peintre, par la science accomplie et toute sûre de la technique de son métier, pouvant mettre en toute valeur l'accord de son inspiration personnelle avec l'inéluctable tradition, aura été sans doute, en date et en mérite, je me plais à le redire, le dernier et aussi le premier des peintres religieux.

—

Rosa, Auguste, Isidore et Juliette Bonheur. — Il y a un beau livre artistique à faire, non seulement sur Rosa Bonheur, protagoniste soit, mais avec toute cette famille Bonheur, frères et sœurs, — sans compter le père, Raymond, et un neveu, Hippolyte Peyrol, sculpteur, déjà plus que bien parti. — Je regrette qu'un historiographe et critique empressé et dignement épris d'un si recommandable sujet — non moins méritant que ceux des groupes Lenain et Vernet, pour n'en pas citer d'autres — alors que les témoignages personnels et les documents de tous genres sont encore là, sous la main, avant de disparaître en plus grande et meilleure partie, n'y ait point encore satisfait. Les plumes ne manquent pourtant pas, qui sont vainement occupées, au jour le jour, à des besognes de moindre valeur. Lorsque ce livre attendu, exigé se fera, et ainsi qu'il doit être fait, on s'étonnera de la masse de talent aussi réel que vaillant et productif

à constater sous l'unité collective d'un tel ensemble. L'œuvre initiale, toujours ingénieuse et bien personnelle, l'exception féminine, le nom même, doublement prédestiné et prestigieux il semble de Rosa Bonheur l'ont emporté en popularité et succès de tous genres sur ceux des autres membres de sa famille, quels que fussent les diversités de moyens et les degrés de mérite devant attirer l'attention sur chacun d'eux. Auguste, Isidore et Juliette (Mme Peyrol) Bonheur ne comptent guère, injustement, pour le grand ou gros public, si ce n'est pour celui restreint et spécial qui a pu les apprécier de près.

Rosa, d'aspect très modeste comme costume, avec une tête et des allures assez sauvageonnes, peu banales d'ailleurs, et paraissant éliminer volontairement les grâce et coquetterie du sexe, mais révélant soudain toute la portée de son tempérament artistique, disait bien ainsi la nature de sa vie et de ses travaux. Elle avait une affection passionnée, presque une religion pour ses modèles et compagnons intimes les bêtes, ne les considérant ni traitant en inférieurs, leur trouvant même une intelligence propre des plus subtiles et des droits souvent plus respectables que ceux des humains qui les exploitent, les tuent ou les maltraitent. Je l'ai entendue prononcer des paroles aussi éloquentes qu'émues, de véritable oraison funèbre, devant une magnifique tête de bélier fraîchement coupée et « posant » sur une selle d'atelier. En visite, rue de Tournon, dans la maison de l'*Hôtel de l'Empereur Joseph*, chez Marcille le père, grand collectionneur de peintures et dessins — à en emmagasiner jusque sous des lits et dans des tables de

nuit ! — je l'ai vue accompagnée d'un colossal chien qui impunément la bousculait à lui faire perdre pied en fourrageant avec obstination dans sa poche. C'est qu'il s'y trouvait au fond un petit pain de gruau dont s'était approvisionnée la maîtresse comme goûter de route en rentrée à la campagne, et qu'elle donna à l'animal aussitôt devinée la convoitise. — Un jour, nous trouvant dans mon atelier, je lui soumis la recherche d'attribution de nom d'auteur pour une certaine toile que j'avais achetée, au plus infime prix de bric-à-brac, et l'accord spontané se fit sur celui de Marilhat, excusez du peu. — Mon illustre visiteuse allait partir lorsqu'éclata un orage terrible. Sortant tout de même, elle ne voulut jamais accepter un parapluie ni ma conduite... Une heure après, sortant de mon côté, je la croisais dans la rue retournant de courses, mouillée, crottée, râclant les murs et sautant les ruisseaux comme une fille des champs, j'allais dire une chèvre, que, de fait, elle était. — Elle me donna le dessin au crayon Conté, très vigoureux, d'une *Tête de cheval*. Après plusieurs années de possession privée, je l'ai, pour lui mieux faire honneur, offert au Musée de C..., où il se trouve en la digne compagnie d'autres dessins, pastels et aquarelles que m'avaient données Hippolyte Flandrin, Eug. Cicéri, Cabanel, Bellel, Pasini, de Curzon, Jules Didier, Lhermite, Benner et Joseph Blanc. De la même main on connait sept pièces de sculpture animalière : celles surtout, très appréciées dans le commerce, où les a éditées le beau-frère Peyrol, de deux excellents petits bronzes, *Vache au repos* et *Jeune taureau en marche*. Ce n'est pas du Barye, mais c'est heureusement du

Rosa Bonheur : moins de style voulu et plus de vérité absolue.

A partir de 1860, établie, durant une longue et dernière période de sa vie, au château de By à Thomery, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, Rosa Bonheur s'y gardait le plus possible de tous genres de curieux : ses amis, ses proches mêmes croyant devoir se tenir de plus en plus discrets. Une de ses élèves, Mademoiselle M..., devenue une intime, fut son intendante, et Carvalho, pendant les interrègnes de l'impressario, en était le Kaleb familier. Quant à ses productions elles se trouvaient livrées à l'acheteur exclusif et exploitant Gambart : un Barnum de la peinture, qui débuta avec elle, en 1853, par l'achat, au prix de 40,000 francs, du fameux *Marché aux Chevaux*. Du reste la légende qui s'attache à toute personnalité célèbre avait pour elle commencé de bonne heure. Ses costumes, ses voyages, son séjour à Londres et son installation à Nice ; ses affaires publiques et privées, ses moindres faits et gestes étaient tombés sous l'objectif apocryphe des racontars, après tout moins originaux et intéressants, il va sans dire, que la vérité vraie. — Le jour où, suivant quelques utopistes, une Georges Sand eût pris place à l'Académie française, celle de Rosa Bonheur à l'Académie des Beaux-Arts était tout indiquée. Mais pourquoi donc, au moins, l'Institut ne s'adjoindrait-il pas une salle où figureraient en effigies et inscriptions honorifiques les femmes, doublement méritantes par leur sexe même, de la Science, de la Littérature et de l'Art ? C'est en bonne voisine du palais de Fontainebleau avec la résidence de By, que l'impératrice Eugénie apporta à notre artiste, un

jour de 1865, la croix de la Légion d'honneur, suivie, en 1894, de celle d'officier !

Auguste Bonheur, cadet de Rosa, nature fine et tendre mais à la fois ardente et méthodique au travail, avec cela homme de famille et d'intérieur, souffrit beaucoup de quelque degré d'éloignement causé entre sa sœur et lui par des tiers et certaines circonstances. Il avait des qualités de « peintre » proprement dit supérieures à celles que son aînée faillit même compromettre tout à fait par un voyage en Angleterre. Moins concret peut-être, il en est plus facile et plus abondant. Sur un fond d'études solides et complètes, il improvisait à coup sûr ses sujets et les exécutait haut la main, sans jamais s'entraîner toutefois dans une faconde de chic. On s'y émerveille, au demeurant, sur des qualités de trompe-l'œil. Il a couvert plus d'une vaste toile, notamment celle hors de pair dite *Le Dormoir en Forêt*, que je connais bien pour l'avoir reproduite sur pierre lithographique. Une des grandes médailles d'honneur du Salon lui eût été justement décernée. A-t-on seulement, de ne l'avoir point fait, un regret et un remords ? De plus, l'administration des Beaux-Arts, qui a ses pauvres à substanter et ses amis à imposer, commit la faute de ne pas savoir ou vouloir la retenir pour contribuer à la gloire, plutôt qu'à celle de l'étranger, de nos collections de Musée. En même temps qu'elle en offrait la somme dérisoire, inaceptable à tous égards de six mille francs — l'auteur préférait la lui céder gratuitement sous la seule condition de placement dans la galerie du Luxembourg — un avisé marchand international venait enlever le chef-d'œuvre avec l'offre spontanée de 20.000, rubis sur l'ongle.

Je compte aux temps les meilleurs de ma vie ceux passés à Magny-les-Hameaux, au foyer de la nombreuse, digne et charmante famille d'Auguste. L'habitation avait été créée et occupée successivement par les peintres Léon Fleury et Brascassat. A ce sujet me reviennent en foule des souvenirs qu'il faudrait un volume à raconter. On y voit défiler, dans l'intimité de son cadre, les figures de Lejeune, de Bourdon, Jean Aubert, Nélie Jacquemart (devenue la richissime Madame André), Otto Weber, Cabanel, les familles voisines de Balore et Flahaut, les éditeurs Goupil et Boussod, le marchand anglais Herbert, qui accaparait les produits d'Auguste, comme Gambart le faisait de ceux de Rosa. Je reçus du maître, en tout précieux témoignage d'amitié, deux remarquables esquisses ou plutôt petits tableaux, dont l'un, la préparation d'une de ses plus importantes compositions, représente un *Troupeau de bœufs dans les Pyrénées.* Ce n'est pas du Troyon, dirai-je encore, mais c'est de l'Auguste Bonheur, très su dans sa cursive et à la fois substantielle vision, et très spirituellement touché. L'autre est un souvenir du plateau sur lequel s'élève le Puy-de-Dôme, *Effet de temps couvert, moitié brouillard moitié pluie*, avec une indication de bergère. « Ceci, m'observa-t-il en préface d'offrande, je l'ai fait en vos plus expresses intentions, comme sous la dictée même de ce que je vous ai souvent entendu, ô vous méridional de Provence, déclarer de goût... hollandais pour la pénombre de lumière, le brouillard et la pluie. — Miné à l'état normal depuis quelques années par une maladie de cœur, l'artiste éminent et l'homme aimable qu'était Auguste Bonheur mourut subitement

d'une embolie, en 1884, dans un vagon de la ligne entre Versailles et Paris. Relativement jeune encore (60 ans) par la pleine sève de talent, il a emporté avec lui nombre de belles œuvres à faire et qui eussent peut-être été ses plus belles.

Isidore Bonheur, né en 1827, resté célibataire comme sa grande sœur, est une belle et bonne nature d'ouvrier dans le meilleur sens du mot : tout à sa vie d'atelier et de productions et au foyer des siens. Son mérite de sculpteur animalier est très considérable, quoique primé en réputation par celui de plus d'un confrère qui ne le valent pas. Tel d'entre eux, du reste, me parlait d'un « Cheval » grandeur nature, pour l'appréciation duquel le mot chef-d'œuvre ne lui paraissait pas de trop.

Juliette Peyrol, née Bonheur (en 1830), avait plus de talent qu'il n'en faut pour tenir un bon rang, et sa sœur eût pu, c'est tout dire, signer volontiers et ses études et divers de ses tableaux, passés presque inaperçus et oubliés des jurys de Salons, distributeurs des récompenses. L'aînée du groupe ayant été largement médaillée et décorée, cela a vraiment trop compté pour les autres, auxquels on a même longtemps marchandé et en partie escamoté leur dû. — A nommer encore, ne fut-ce que pour mémoire, Germain Bonheur, né d'un second mariage de l'aïeul et mort jeune ; et aussi René Peyrol, fils de Juliette, tous deux artistes peintres.

Je tiens à consigner ici combien je m'honore tout particulièrement de mes longs rapports d'amitié avec de tels artistes et tous les leurs, et qu'il m'ait été donné, dans mes travaux mêmes, de

placer si fréquemment mon nom à côté de ceux des quatre Bonheur.

—

Rosa Bonheur envoya au salon de 1848 son fameux tableau du *Labourage nivernais*, qu'elle retrouve ainsi inscrit dans le livret *explicatif :* « L'abordage du Nivernais. »

—

En loges. — En loges pour le concours de « paysage historique » d'autant plus historique, et seulement historique, qu'il n'existe plus depuis 1861. On peut en parler librement, ce qui ne veut pas dire sans respect mais tranquillement, comme il se doit des choses mortes, et celle-ci l'est depuis une quarantaine d'années. Toutefois est-elle vraiment bien morte, et n'a-t-elle pas quelque raison de ressusciter un jour, puisque, de fait, son objet même s'impose, reste en pratique dans l'univers de l'Art ? Croit-on, comme a pu conclure péremptoirement une minorité de passage, que la campagne romaine, celle de Naples, de Capri, de la Sicile et aussi de la Grèce, autrement dit les modèles du Guaspre, de Claude Lorrain, de Decamps et de Marilhat, parce qu'ils ont *cessé de plaire* dans certains milieux, qui parfois même les ignorent, se trouvent à jamais ruinés, abolis par la concurrence des terres agricoles et des végétations orthopédiques qui leur ont succédé de nos jours ? Ici je ne veux certes pas accuser la Nature en général des environs de Paris, mais seulement une certaine école, au demeurant bien plus dogmatique et intransigeante que celles des Beaux-Arts, de l'Institut et de la Villa Médicis, qui semble rechercher et exalter de préférence, que dis-je ! exclusivement

la partie la moins esthétique de cette région. Nous voulons, se réclamera-t-elle, de l'art français, de la peinture nationaliste. Mais à ce compte séparatiste de frontières du nord et du midi, est-ce que la France elle-même, par sa géographie, par son génie et par son esthétique propre plus qu'à moitié méridionaux, grecs et latins, ne se trouverait pas reniée d'autant ! C'est Prosper Mérimée, a-t-on dit et je l'en crois bien capable, qui porta traitreusement le coup au susdit concours. Cet aimable mais peu héroïque sceptique, grand éludeur surtout de responsabilités officielles ou publiques, était coutumier du fait, sous forme seulement *d'esprit* de conversation, Ayant, comme il avait sous le second Empire, l'oreille d'un chef d'état et plus particulièrement encore l'amitié d'une régente, l'un peut disert, l'autre peu intelligente, il put, tout en tisonnant à leur foyer pendant des heures de soirée intime, faire ou défaire, plutôt à tort qu'à raison, et non sans préméditation, des choses pour lesquelles il n'eût certes pas engagé les moindres vote ou signature extérieurs. De plus, avec ce procédé de ruelle anonyme, il se croyait maître dans le monde de pouvoir user, et il ne s'en fit point faute, d'un ton de persifflage, de pince-sans-rire et de quolibets envers les manifestations contraires des plus hautes individualités et parfois des meilleures choses.

Lors d'une matinée de printemps, dans la seconde cour de l'Ecole des Beaux-Arts, qui en compte aujourd'hui cinq ou six, y compris celle de l'ancien hôtel de Chimay, donnant sur le quai Malaquais ; entre l'arc de Gaillon et le grand corps de bâtiment par Duban, grouille la foule des élèves ou de véri-

tables artistes déjà, mais ne devant pas dépasser l'âge de trente ans. Tous sont munis de leur bataclan de travail dit *baluchon*, la plupart jusqu'avec le modeste classique chevalet de six francs.

Neuf heures sonnant, la porte centrale s'ouvre et, sur les quelques marches de son perron, apparaît le professeur membre de l'Institut, en service actuel à l'Ecole et délégué par ses confrères et collègues de commission spéciale; ou, par procuration, le premier secrétaire de l'établissement ; cette fois M. Vinit « un grand maigre » mort depuis. Il tient une feuille en pancarte et la lit à très haute voix. Puis, pour que nul ne reste à en ignorer, il la placarde au mur ou la suspend à un poteau, ainsi terriblement renouvelés, l'un et l'autre, de la pique et de la toque à Gessler. Aussitôt entendu et lu, la bande se précipite du côté des loges, situées à l'étage le plus élevé, et en gravit le sonore escalier de bois avec un vacarme d'ouragan. Arrivée là, elle trouvait un infini couloir divisé, dans la moitié de sa largeur, en sortes de boxs clôturés d'une simple toile et dans chacun desquels prend place un concurrent ; tandis que des surveillants maintiennent, non sans peine, l'observance des réglements et le plus de discipline possible ou impossible en une telle chambrée.

Le concours s'ouvre par quatre épreuves d'admission successive. Il s'agit, pour la première, d'une esquisse peinte sur toile de 8, dont le sujet, par exemple, sera un paysage oriental, avec indication de « *Fuite de la Sainte Famille* (effet du soir) ». On a toute la journée, jusqu'à la nuit noire, au besoin, pour exécuter la chose; sans la moindre permission, bien entendu, de sortie ni de commu-

nication de montre et de conseils avec ses voisins. Vers midi, quelque modeste gargotier du quartier, rue Bonaparte ou Saint-Benoit, monte débiter du pain, du saucisson, du fromage et un verre de vin, qu'il passe sous le rideau. Du reste, suivant terminaison ou *lâchage*, vous étiez libre de partir à toute heure, en laissant ou non le résultat quelconque de votre travail.

Le lendemain, le tout était livré, dans la grande salle d'exposition, au public d'abord et ensuite au jury. Sur plus d'une centaine peut-être, seize numéros seulement étaient élus ; lesquels allaient passer aux trois nouvelles épreuves : celle d'un arbre, celle d'une académie nue d'après nature, l'une et l'autre peintes, et celle d'un dessin linéaire de perspective. Ces trois épreuves demandent, s'il m'en souvient bien, un travail d'une durée de près de deux semaines, et la plupart du temps à pleines journées. « L'arbre » surtout, avec son site et un scenario de figures, constitue déjà, dans les dimensions de la toile de 40, c'est-à-dire mesurant 1 mètre 80 centimètres, un véritable tableau et par la composition et par une exécution précise. Cette fois, l'essence d'arbre imposée n'est rien moins que le *fagus* ou hêtre *sub tegmine* duquel se passe la fameuse première églogue de Virgile. On procédait à l'œuvre par un dessin, dont calque devait être délivré sous timbre de l'Ecole et signature du professeur accrédité. L' « Académie » fut posée par un beau brun ; et la « Perspective » consistait à dresser, étant donné un simple plan géométral, tout un ensemble d'entrée de ville antique. Excusez du peu, ainsi imposé à des paysagistes rien moins que scientifiques en archéologie et en mathématiques. On s'en tire couci-couci.

Sur ce, nouvelle exposition publique, nouveau jugement qui, sur seize premièrement élus, n'en classe et retient plus que huit : ceux définitifs, admis comme logistes pour exécuter sur toile de 80, mesurant environ 1 mètre 50 sur 1 m. 20, le tableau concourant au grand prix. Et nous voilà, moi troisième — j'avais été reçu deuxième à l'esquisse — avec trois mois de travail en cellule à huis clos, sous clef ; chacun non seulement à peu près emprisonné mais étroitement gardé et pouvant être discrétionnairement fouillé de pied en cap lorsqu'il sort ou qu'il rentre, afin de prévenir toute exportation et importation de documents. Notons que cet article du réglement n'a guère plus d'effet que le fameux secret de Polichinelle. Et d'ailleurs l'administration Gribouille ne va-t-elle pas commencer par nous laisser entrer, en les estampillant il est vrai, un nombre facultatif de dessins et d'études quelconques, dont elle ne saurait vérifier et garantir la paternité. Décidément toute chinoiserie de réglementation semble surtout faite pour suggérer la fraude.

C'est Homère, c'est l'Odyssée, chant sixième, qui dictent le sujet, cette année de 1845. Bien qu'un peu beaucoup compliqués, le décor et la mise en scène y sont charmants, de cette grâce antique restant, à travers toutes autres, la plus jeune et la plus saine. Voici du reste, ma mémoire le conserve encore intégralement, le texte original même de ce programme des plus typiques :

ULYSSE ET NAUSICAA

« Cependant la belle Nausicaa songe à partir : elle plie les vêtements, attelle les mules et monte

sur le char ; puis, se tournant vers Ulysse, elle lui parle en ces mots : « Noble étranger, il est temps de nous rendre à la ville.. Elle est entourée d'une haute muraille ; aux deux extrémités on voit un port magnifique... Près du chemin qui vous y conduira, vous verrez le bois charmant de Minerve, planté de hauts peupliers ; il est arrosé par une fontaine et tout autour est une belle prairie. En ces lieux se trouvent les domaines de mon père et ses jardins verdoyants. « En achevant ces mots, Nausicaa frappe ses mules, qui soudain quittent le rivage. Cependant la jeune vierge retient les rênes pour qu'Ulysse et ses femmes puissent la suivre à pied... *Le soleil terminait sa carrière, lorsqu'ils arrivent au bois de Minerve. C'est là que s'arrête le noble Ulysse ; il s'assied et adresse sa prière à la déesse.* Alors Nausicaa continua son chemin vers la ville. »

Paul Delaroche, dont j'avais fréquenté l'atelier au temps des grands élèves Hébert, Jalabert, Gérôme, Hamon, Aubert, Damery, Cham (!), aussitôt qu'il apprit ma réception en loges, désira me revoir, me fit demander par Picou, un autre de ses élèves aussi brillant alors mais qui a rapidement sombré. Je vis l'auteur de l'*Hémicycle* chez lui, rue de Latour d'Auvergne, où, sur un aperçu de croquis de mon futur tableau, il voulut bien me donner d'encourageants conseils.

Je tracerai volontiers ici quelques profils de mes confrères logistes : des aînés à tous titres que je considérais plutôt en maîtres que je ne me fusse cru leur compétiteur.

Lecointe, gentil de sa personne, passablement gommeux, mondain, coureur de ruelles avant tout,

traitait sceptiquement sa carrière artistique de simple prétexte social. Premier lauréat du concours qui suivit celui-ci, il passa le plus net de son temps de pension, quatre ou cinq années, à cultiver l'ambassade de France sous les de Rayneval, y figurant en sigisbée de cour bien plus sinon mieux qu'en disciple absorbé à ses heures devant les fresques et les tableaux de paysages du Guaspre à Saint-Sylvestre et à la galerie Colonna. (C'est la comtesse de Rayneval, dit-on, qui posa à Ingres, dans le beau portrait de Cherubini, cette figure de Muse si vite entièrement détruite par d'abominables craquelures.) A Paris, les églises St-Thomas d'Aquin et Ste-Geneviève montrent pourtant d'estimables ouvrages de Lecointe. Cette dernière possède son envoi de dernière année, *Le Figuier maudit*. Dénoncé pour s'être fait entrevoir, par une porte laissée entrebaillée ou peut-être par quelque trou foré intentionnellement à la cloison, l'œuvre de l'un de nous — la mienne je crois — il l'échappa belle de ne pas être, d'après un article draconien du réglement, cassé du concours ; mais, par droit de grâce, on ne le suspendit seulement que d'une semaine de travail. Il faut dire que c'était cruellement durant la dernière période d'un temps où chaque heure peut être devenue critique et indispensable à parfaire son œuvre.

Achille Benouville, le frère du Léon de la *Mort de Saint-François d'Assises* aujourd'hui au Louvre, était déjà un homme et un artiste faits, de talent et d'expérience tout prouvés. Il avait obtenu un second prix au concours précédent et touchait à la limite d'âge au-delà de laquelle on ne peut plus concourir. De plus, son frère, à peu près dans les

mêmes conditions, devait remporter, cette année, le premier prix en peinture de figures ; et c'eut été fâcheux non moins qu'injuste de ne pas les voir couronnés et partir ensemble pour Rome. De fait, ils partirent ainsi, en compagnie de Cabanel, bénéficiant, comme second-grand prix, d'une pension vacante, et du sculpteur Eug. Guillaume. Méthodîquement, à l'aise et complètement, Achille prépara chez lui, en ville, par une esquisse peinte et par un grand carton, le travail fondamental de son tableau ; ne venant que très tard s'enfermer dans sa loge pour alors l'exécuter d'une seule, pleine et rapide venue, possédée, sue comme par cœur : autrement dit sans aléas de fausse manœuvre, de lassitude oiseuse au lendemain de fiévreux emballements. Par exemple, ces inconvénients, souvent aussi peu évités qu'à redouter en présente occurrence, nuisirent fort à Bellel entre autres de nous. Il était certainement le plus fort des concurrents, mais sa toile ne put être à beaucoup près débrouillée, achevée. Elle se présenta au public et au jury interloqués par trop agrémentée de *repentirs* à la craie et au pastel. Bellel, à ce moment, était déjà ce premier et admirable fusinier que l'on sait, auquel Decamps lui-même demanda leçon du procédé. Il fit aussi plus d'une belle et bonne peinture, n'en déplaise à la mode actuelle. L'une d'elles, provenant du legs His de Lassale, figura singulièrement au Louvre, salle dite des « Sept Cheminées, » étiquetée d'un reluisant cartel au nom de.... « Prosper Marillhat » et de ces deux dates à l'incontesté appui (!)« 1811-1847. » Il fallut très longtemps, près de deux années, en demandes de rectification, pour amener l'Ad-mi-nis-tra-tion locale à déjuger son

donateur et elle-même en retirant le tableau. L'histoire était déjà vieille mais peu connue, quand, un soir de dîner chez son héros même, Bellel, je la racontai, d'autorité bien personnelle, en tous curieux et suggestifs détails, et qu'elle intéressa vivement un auditoire des plus malins, car il s'y trouvait Régnier de la Comédie-Française, le musicien Francis Thomé, les peintres espagnols Madrazzo père et fils, Fortuny et Leconte du Nouy.

Teytaud, oh ! Teytaud est inénarrable. Un tempérament d'homme et de peintre à part ; un ensemble pas d'ensemble d'éléments violents, d'originalités, de hardiesses fulgurantes au moins mal soutenus de fond, quoiqu'il apportât, tous les jours, dans sa loge devenue bauge, les plus authentiques et encombrants branchages d'arbres, des plantes de premier plan, des blocs de pierres, des lichens. Le tout pour aboutir à un résultat de kaléidoscope aveuglant : quelque chose comme du Déroulède en peinture! Avec cela bon enfant, naïf parfois. Comment un tel être avait-il pu se fourvoyer en notre milieu académique.. Ah ! c'est égal, il nous a bien amusés ce Teytaud dit l'allobroge.

Bon camarade aussi le numéro 7, Grenet; n'avait rien de trop particulier qu'une adresse de main plutôt fâcheuse. Quant au numéro 8, que je sois lapidé si l'on veut, mais il m'est si impossible d'en évoquer ni aucun souvenir ni même seulement le nom, que je le puis croire n'avoir jamais existé. Ce que c'est que de nous !

La participation de Laugée (Désiré-François) à ce concours de paysage, pour méritante qu'elle fut dès le début et surtout le devint, est assez anormale, imprévue, tout occasionnelle d'ailleurs, pour en

donner un mot d'explication. L'excellent peintre de figures, jusque-là n'ayant seulement guère ou pas du tout songé à aucune espèce de paysage, passait par hasard devant la grille de l'Ecole des Beaux-Arts, le susdit matin de mai. Il voit notre rassemblement, stoppe devant la grille sur la rue et, reconnaissant plusieurs de ses copains de l'atelier Picot, entre s'informer. Un concours ? fait-il, sans demander lequel ; tiens, tiens, mais on va rigoler entre soi ! et j'en suis, au moins jusqu'à ce soir. Or voilà que, tout en rigolant, il pond une bonne esquisse, reçue en bon rang parmi les seize numéros devant passer aux épreuves subséquentes. Plus qu'étonné, comme attrapé par un succès qui l'enlevait à ses études et visées très différentes — on devait bientôt voir placer au musée du Luxembourg son *Eustache Lesueur chez les Chartreux* — il veut modestement se retirer, mais ne sait trop comment et va se laisser encore entraîner, au besoin, par les joyeusetés de la camaraderie : comptant bien, en définitive, se tenir quitte, cette seconde fois, par un insuccès aussi certain que désirable... Eh bien pas du tout : son « Académie » se trouva naturellement être la meilleure de toutes; sa « Perspective », sans être transcendante, fut rationnelle et son « Arbre » plus que suffisant : le tout reçu, avec, je crois, le numéro 5 ou 6... Que faire? une esclandre ? commettre presque une offense envers ses pères conscrits de l'Institut ? Ce ne pouvait convenir à son doux et honnête caractère. Bref, voilà notre garçon, promu logiste paysagiste par persuasion, se laissant prendre bon gré mal gré pour un travail cellulaire de trois mois, auquel il n'attachait aucun but réel, si ce n'est, toujours,

le bénéfice quotidien de la plus cordiale et gaie confraternité. De fait, Laugée fut bien l'âme, l'esprit et le cœur, je dirais volontiers l'hygiène philosophique de notre petit cénacle ou Octoméron. Nous en tenions d'ordinaire les assises, pendant les intermèdes de travail réclamés par les pipes de la majorité, sur les marches de l'escalier. Bellel y brillait spécialement comme conteur d'anecdotes historiques contemporaines, Teytaud en exhubérances toutes personnelles et Benouville par oppositions de pince-sans-rire. De ce dernier, du reste absent pendant plus de la moitié du temps, nous n'eûmes guère que le prénom fièrement écrit, *Akilleus*, comme enseigne de sa porte d'atelier... Mais je reprends Laugée pour un fait bien significatif. Plusieurs années après la circonstance de notre mitoyenneté de concours, je le vois, un matin, entrer chez moi. — Eh ! que faites-vous (le tutoyement n'avait pas survécu au concours) par ici de si bonne heure et si loin de votre quartier de l'Etoile ? — Ne m'en parlez pas, fait-il avec une mine drôlement embarrassée, confuse presque ; une tuile... avantageuse, mais pas moins une tuile de vrai ridicule me tombe sur la tête, sans en avoir été aucunement prévenu que hier ni m'y être donc consciemment exposé. Oui, je viens de toucher là à côté, bureaux de l'Institut, la forte somme d'un prix de bonne conduite et de bon exemple comme artiste marié et père de famille.

Dans la parlotte de l'escalier « Petit Bellel » y revenait le plus fréquemment d'abord aux récits d'un voyage en Italie où l'avaient, à ses débuts, emmené le maître Edouard Bertin et sa femme; puis aux figures, vues de très près au château des

Roches, toujours dans cette famille Bertin que la direction du *Journal des Débats* avait élevée à une importance ministérielle, de Chateaubriand, de Villemain, de Barante, Rémusat, Cousin, Victor Hugo, Meyerbeer, Théophile Gautier, Castil-Blaze. Combien d'anecdotes intimes aussi sur le baron Taylor, Dauzats, Ingres, Delacroix, la Falcon, Justin Ouvrier, Alexandre Dumas père, l'intérieur des Nodier à l'Arsenal, Corot ! Quel et quelle n'a-t-il pas connus, avec un entrain de sociabilité qui, de plus, arrivait vite partout et auprès de tous à la familiarité ? Parmi tant de monde c'est, faut-il noter, pour la personnalité de Gautier que Bellel avait éprouvé le plus de sympathie et d'estime. Je lui dois de me l'avoir fait connaître, après d'ailleurs que j'avais envoyé d'Ispahan au critique d'art et poète une cornaline de bague gravée en cachet et caractères persans de son nom, et rapporté de Téhéran deux ou trois toiles peintes de personnages, qui furent montées en feuilles de paravent.

Je ne parlerai pas de quelques parties d'études d'après nature, faites à deux ou trois, pour les besoins de la cause, dans la banlieue parisienne et intercalées de quelque agape de cabaret; non plus parlerai-je, autrement que par la présente mention, de celle célébrée traditionnellement, à titre de banquet, dans le pavillon Henri IV de Saint-Germain et offerte en toute courtoisie aux premiers grands prix par leurs compétiteurs, battus et contents.

De temps à autre, sous la conduite d'un gardien, on aura fait une tournée intéressée comme exemples et conseils dans la salle de l'Ecole contenant la série des prix antérieurement remportés : ceux, sans les tous citer, de Michalon, de Rémond, Gi-

roux, Brascassat, Prieur, Buttura, auxquels sont venus se joindre ceux de Lanoue, de Benouville, de de Curzon, Didier et Bernard, qui a clôturé la liste des paysagistes lauréats.

Le monde des logistes, en général, est ou était, avant l'ère philosophique actuelle — celle des macabres empêcheurs de danser en rond, Schopenhauer, Tolstoï, Ibsen et consorts — assez farceur et bruyant. — Les habitants voisins se plaignirent plus d'une fois, et même par voie de pétition au commissariat de police du quartier, d'en être abusivement incommodés. On sifflait, chantait, faut-il avouer hurlait et gueulait ; s'interpellant à tous les étages, d'un chassis, d'un vasistas ou tabatière à l'autre. C'était aussi, dans notre soi-disant cour privée, un va-et-vient et des pourparlers avec divers visiteurs, marchands de couleurs, pourvoyeurs quelconques venus nous relancer jusques au pied du mur et même sur les degrés de notre *scala santa*, à travers et malgré toutes consignes. — Je fus demandé, une fois, par le docteur et ex-professeur Lallemand, membre de l'Institut, voulant m'emmener déjeûner chez lui, à côté, rue de Seine n° 6, n'admettant pas de refus devant l'invitation aussi faite à son grand ami Béranger, le chansonnier national, lequel, *nota bene*, insistait notre inviteur, ne déjeûnait ni dînait plus chez personne autre au monde. Une autre fois, je fus arrêté, daus la seconde cour, par un individu non moins célèbre qui, se détachant du groupe de trois ou quatre compagnes et compagnons, me demandait humblement (!) un renseignement. Ce n'était là, sans qu'il se doutât être parfaitement reconnu, rien moins que... Honoré de Balzac !

pour moi la plus forte tête, après celle de Hugo, d'artiste et de penseur qui ait jamais existé. Ah ! par exemple, j'estime, aujourd'hui encore très ému, ne pas avoir perdu mon temps le jour d'une telle rencontre.

Mais voici enfin le travail du concours, sa durée au moins, arrivés à terme. La commission de l'Institut, en la personne du « père » Picot, vient passer en revue le résultat de ses productions, c'est-à-dire nos tableaux, les constater et, laissés sur place, les mettre sous scellés pour encore la durée d'un mois, au bout duquel ils seront vernis, *ornés* de cadres à 25 francs, exposés publiquement et finalement jugés. Par ordre de numéros, le fonctionnaire officiel pénètre dans chaque atelier, suivi du groupe plénier des concurrents, dont on conçoit le comble de curiosité et d'émotions complexes à enfin voir les ouvrages les uns des autres, après si longtemps d'une double tenue au secret entre eux et entre leurs auteurs. Il s'acquitte de cette aussi délicate qu'importante mission avec un tact parfait, marqué à la fois de politesse plus que bienveillante, paternelle et de discrétion obligatoire, avec, çà et là toutefois, quelques mots d'esprit. En voici même un, par exemple, assez topique et qui tiendra ici l'emploi de « mot de la fin. » Arrivé devant la très estimable toile de Laugée, qui l'avait hautement colorée, en son effet d'approche du soleil couchant, sous d'abondants et intensifs glacis de laque carminée, de bitume et de jaune indien, avec rehauts exaspérés de vermillon et de cadmium n° 2 : le tout plus que doré, chaud, cuit, rissolé, rôti, gratiné, caramélisé. « Comment, dit Picot, c'est vous, mon brave garçon, qui avez

pondu ça? bravo! Savez-vous que ce n'est vraiment pas mal, mais pas mal véritablement : très bien même comme qualités essentielles de la grande ligne de composition, du groupement et de l'entente des diverses parties et tenue d'exécution, — ce dont, du reste, nous étions tous également assez ébaubis — seulement, et quel dommage! il y a un petit *tour de broche* de trop... mais, après tout, ça dépend des goûts. »

—

Vers 1840, Alexandre Cabanel, encore tout jeune — pas plus de dix-sept ans peut-être — obtint par concours son envoi à Paris comme pensionnaire de la ville de Montpellier. Surmené sans doute de travail à l'Ecole, en portraits de famille et copies au Musée Fabre et surtout par les émotions mêmes du succès, il se trouva assez gravement souffrant au moment du départ. Dans ces circonstances, m'a-t-il raconté plus d'une fois avec une sorte d'exaltation concentrée, Eugène Devéria, le maître alors illustre, tout rayonnant de la gloire de sa « *Naissance d'Henri IV* », du plafond au Louvre de son « *Puget* » et du haut intérêt excité par ses peintures murales en cours à la cathédrale d'Avignon, s'arrêtait quelques heures à Montpellier et fut voir, dans le plus modeste des intérieurs, le petit confrère malade, couché et profondément ému d'une telle entrevue. Le grand homme ne se contenta pas de le réconforter de douces et encourageantes paroles; soudain, lui croyant un mouvement de frisson, qui pouvait bien n'être qu'un effet de sentimentalisme, il jeta sur le lit son propre vaste manteau espagnol, avec un geste à la fois de maternité et comme une consécration de destinée

artistique. De fait Alexandre Cabanel, l'auteur du « *Poète florentin* » et des « *Saint-Louis* » du Panthéon, n'y a pas failli... Voilà-t-il pas là, à tous titres, un heureux sujet de tableau pour un peintre d'histoire anecdotique ! Avis à Jean-Paul Laurens, sinon à quelque futur Robert-Fleury.

—

Nous avions avec Cabanel à faire des études de végétation tropicale, au Jardin des Plantes de Paris, pour son grand tableau du « *Paradis perdu* » commandé par le Musée de Munich. Le directeur de l'Etablissement, M. Chevreul, alors jeune encore de quatre-vingt-deux ans, nous y accueille avec tous les égards et honneurs empressés dûs à un brillant collègue de l'Institut, successeur d'Horace Vernet. Non seulement il mit à notre entière disposition les serres les moins publiques, le personnel du service à tous les degrés, supérieurs et subalternes, les éléments complets enfin de la circonstance ; mais il insista, après nous avoir de sa propre personne introduits, présentés, recommandés, installés partout, avec faculté même de la journée du dimanche, pour nous recevoir en visiteurs dans le local particulier de la Direction. Là, autour du tapis vert de son conseil d'administrateurs, on pense si le passionné chimiste profita de l'occasion, donnant donnant, pour placer une maîtresse conférence de sa fameuse théorie expérimentale des couleurs. Malheureusement notre éducation à Cabanel et à moi, forts inégaux comme artistes, mais parfaitement égaux en certaines ignorances, pêchait trop, ici surtout, par la base scientifique pour que nous puissions aucunement suivre les explications techniques, tout abstraites pour nous,

du conférencier quand même. Dès le début nous y perdîmes pied et bientôt patience d'efforts à essayer de comprendre sinon à pouvoir écouter poliment ; n'ayant tout au plus de l'auditeur stoïquement résigné que l'attitude et quelque geste automatique assez bien imités, il faut espérer, du *Traité* des poses et expressions de M. Charles Lebrun, peintre du roi Louis XIV... Une ou deux fois seulement, dans l'exposé du sujet, qui voulait être démonstratif et probant, sauta, mais bien contrairement pour sa cause, à notre appréciation. « Votre illustre prédécesseur, disait Chevreul à Cabanel, au fauteuil de l'Académie des Beaux-Arts et mon ami particulier Horace Vernet saisit tout d'abord les avantages picturaux de mon sytème au point de vue des résultats et en tira plus d'une fois sans coup férir un merveilleux parti. (Or Horace Vernet est certainement, dans tous ses ouvrages, le type de l'anticoloriste.) Je puis aussi m'appuyer et féliciter des essais et de la sanction d'une auguste princesse, Madame Mathilde Demidoff, dont le grand talent d'amateur, qui vous est bien connu, n'est-ce pas ? profita étonnamment de mes instructions. » (Hélas ! ceci était encore mal choisi d'exemple, jouer de malheur : Mme Demidoff n'ayant dans son modeste talent rien de trop princier et d'encore moins auguste.) Bref, la conférence, qui ne fut point brève elle, dura, dura oh ! combien longtemps !... On se leva pourtant enfin, plus ou moins satisfaits l'un des autres, les autres de l'un, et nous prîmes congé de Chevreul sur le seuil extérieur de sa porte où il voulut nous accompagner. La porte refermée, tous deux, comme tombés en stupéfaction, nous restâmes, de chaque côté, immobiles, muets, plan-

tés en dieux termes ou en cariatides écrasées sous le poids de la cruelle séance. Il fallut plusieurs minutes pour retrouver quelque lucidité. Alors Cabanel dirige timidement les yeux vers moi et, avec une voix guère plus assurée, perptexe, il murmure : « Est-ce que tu as compris, toi ?

— Non.

— Mais rien compris ?

— Absolument rien, ni au commencement, ni au milieu, ni à la fin.

— Ah ! à la bonne heure (le regard, la voix reprenant vie), car moi aussi je n'ai rien de rien compris. Mais le pire c'était de me sentir envahi d'une peur en pensant, tout le temps, bien humilié, embêté, là, que peut-être tu comprenais, toi. »

Un des jours suivants, j'eus, dans l'allée des volatiles, à attirer l'attention de M. le directeur et à lui imposer la constatation d'un superbe micocoulier dit aussi falabrègue (*Celtis australis*). « Ah! bah, récuse-t-il, vous en êtes si sûr que ça ! » J'arguais de mon compatriotisme avec cet arbre assez imprévu à Paris et même relativement rare quoiqu'en pleine prospérité sur les bords de l'Ouvèze, du Rhône et de l'Hérault. « Vous êtes du Midi, monsieur, bien mes compliments. Admirable pays ! et quels beaux fruits ! malheureusement moins savoureux que les nôtres du Nord, seulement moins beaux à voir. » Je reste encore rêveur d'une telle inconscience et de pareille erreur dogmatiques chez le haut fonctionnaire d'un Muséum d'histoire naturelle.... Mettons qu'en ce dernier lieu sa langue ou mon oreille aura simplement tourné.

—

Sur le char triomphal de tout homme qui a fait

quoi que ce soit méritant et obtenant le succès, monte en même temps derrière lui l'esclave antique qui le débine (pardon du mot peu relevé mais bien spécial ici), l'insulte et même le calomnie. C'est ce qui n'a pas manqué, moins qu'à personne, à l'œuvre considérable et à la haute situation d'Alexandre Cabanel. Généralement même, le susdit initial esclave pullule bientôt légion ; et combien alors banalement ! Mais le plus acharné, irréductible gouailleur du talent de Cabanel et pardessus le marché de sa personne est un certain X.... qui mit le pied, au même moment que lui, à l'étrier de la carrière artistique, avec un notable bagage de grandes aspirations, de facultés non discutables, et surtout de drôleries dans l'esprit. Mais, hélas ! devait bien rire qui rirait le dernier. Plus tard, quelques vingt ans après ces débuts, je retrouve X... Que faisait-il ? Qu'était-il devenu ?... Or, pendant que Cabanel exposait son délicieux *Poète florentin*, entrait à l'Institut, envoyait à la galerie de Munich son superbe *Paradis perdu*, peignait l'empereur, remportait des grandes médailles d'honneur, couvrait de sa *Vie de Saint-Louis* un transept du Panthéon, était nommé officier et bientôt commandeur de la Légion d'honneur, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, membre effectif d'Académies étrangères, faisant payer dix et vingt mille francs un portrait, avait du reste pour clientèle lucrative ou amicale toutes les beautés et les distinctions sociales françaises et exotiques, X..., lui, peignait à la gouache et à tant la douzaine, y compris la treizième, de petites hirondelles sur porte-monnaies de bazar (des hirondelles partout étant alors la mode dans l'industrie de pacotille).

En revanche, pour ne pas dire vengeance, X... éreintait de plus en plus Cabanel dans son cénacle de brasserie. Tout de Cabanel, depuis ses décorations, le port de sa barbe et jusques aux trois syllabes de son nom, servait de tremplin à lancer sur lui ses plus méprisantes calembredaines. A tant en rire il y avait même gagné la plus terrible des jaunisses. Et qu'est-ce de son côté X... pour Cabanel ? Cabanel n'aura même jamais su que X... existe. En connaîtrait-il peut-être, toutefois, le porte-monnaie de sa cuisinière.

—

Prenez mon ours ! — Ce maître peintre parmi nos premiers, qu'il est de bon goût, pour le moment, c'est-à-dire de mode de ne pas comprendre et bon genre de *blaguer* (j'ai nommé Alexandré Cabanel), chercha vainement, dix ans durant, un modèle voulu pour le Sextus Tarquin de sa *Lucrèce* (Salon de 187....) Il avait même commencé et fini de désespérer de jamais le trouver.... lorsqu'il me demanda, un jour, à brûle-pourpoint : « Et toi, donc, ne connaîtrais-tu rien ? — Eh ! que ne parlais-tu plus tôt, répondis-je tout tranquillement, j'ai, pour le coup, ab-so-lu-ment ton affaire.

— Pas de plaisanterie, s'il te plaît, ce serait trop de fausse joie. Qui ? Comment ? Où ça ? Quand ?

— Un jeune avocat, homme du monde, franc méridional et mon ami, que je t'amènerai, en le prévenant, n'ayant qu'à passer chez lui pour le jour, l'heure que tu voudras...

— Diable !... diable !... un monsieur très bien, trop bien. J'aimerais mieux, je préfèrerais tout à fait que ce fût un pauvre hère, un modèle de métier, un individu quelconque : gens que l'on paie,

dont on dispose sans gêne réciproque ni surtout conséquences aucunes... Un homme du monde, dis-tu. Mais je me trouverai un peu beaucoup son galamment très obligé. Tout gracieux, empressé d'abord, il me *balancera* bientôt çà et là au courant des séances et pourra même me lâcher décidement un beau matin... Et puis, tout au moins, ce sera un causeur, un confident, un témoin indiscret de mon œuvre, de son exécution la plus intime... Mais, enfin, voyons ! dis-moi bien, au fait même, comment est-il, cet oiseau rare ?

— Grand, bien découplé, nerveux sans maigreur, la peau légèrement bistrée avec des colorations soudaines ; le type gréco-étrusqne, accentué en plus d'orientalisme dans l'émail des yeux et des dents, le battement des narines, l'épaisseur et le rictus sensuel des lèvres ; bref, tout le physique de l'emploi. »

Le peintre s'allume, flambe, s'enfièvre à la vision de ce portrait. Il allait m'embrasser.

— Tu me sauves et je tiens un chef-d'œuvre. Amène-moi *ça* au plus tôt. »

Un temps moral est convenu. Mon homme trouvé, circonvenu, devra être présenté sous simple, diplomatique et libre forme de visite à l'artiste. — Deux jours après, je me trouvais accoudé sur l'angle de cheminée du salon de Xavier de Ricard, l'historien sociologue, rue Hauteville, et devisant d'un ton fallacieusement négligé avec un beau cavalier et très brillant causeur. J'arrivai à parler d'art, d'artistes en général et, comme incidemment, de Cabanel en particulier. « Vous intéresserait-il, offris-je, de voir ce maître dans son atelier ? » Sur un : « Ah ! oui certes, quelle bonne fortune

pour moi ! » Eh bien, nous monterons jusque-là, quartier Monceau, un de ces moments où j'aurai été vous donner un bonjour.

— C'est trop d'honneur et de plaisir à la fois. Voilà du plus passionnant et précieux attrait pour moi, qui justement, surtout, ambitionnerais tant de me faire une éducation artistique dont je me trouve fort en retard. Mais comment, à quel titre puis-je en être assez digne ?

— D'abord de par le pied de ma familiarité avec Cabanel, de mes habitudes dans la maison. Et je laisse entrevoir, noyée dans un prolixe babillage, l'éventualite d'être utile.

— Utile ! à quoi bon Dieu ?

(Je romps les rangs). — A prêter votre tête, par exemple, pour une représentation d'un Sextus Tarquin.

— Comment ! j'aurais donc moi un physique à la Tarquin ? Voilà qui m'est de la plus étonnante et curieuse surprise. Vous me piquez *ad hominem* dans toute ma personne et, non sans inquiétude, au plus intime de mon être moral. »

— Calmez-vous. On ne demanderait de l'une et non de l'autre que l'extérieur pittoresque, c'est-à-dire plastique. L'appropriation de cette autre, sa mise en scène dans le sujet en question reste l'affaire de l'artiste.

Soit, tout à vos ordres, et, dans ce cas, bien reconnaissant..., mais bien intrigué aussi, tout de même. »

— Vite j'écris un mot d'avis, et sa réponse immédiate fixait le rendez-vous. En conséquence, dès le surlendemain, nous nous dirigions, à travers le parc Monceau, de la rue de Rome à celle de Vigny.

Dans l'antichambre-bibliothèque du logis, où nous fûmes d'abord introduits auprès du frère du peintre, M. Barthélemy, il se passa un assez long temps d'attente et d'une certaine émotion. A côté de celle de mon compagnon et de notre hôte, la mienne était sans doute la plus motivée. Si *mon ours*, que j'avais si péremptoirement offert de prendre, allait, à tort ou à raison, ne pas agréer aussi absolument, n'y jouais-je pas la mystification de deux amis, et la grave perte, aux yeux du premier, de la vieille et si flatteuse confiance qu'il avait toujours témoignée à mes goûts et appréciations ! Au bruit de pas de Cabanel descendant de l'atelier, je place vite mon modèle, précaution primordiale, sous les plus avantageux angle visuel et effet de lumière. C'est ainsi qu'il reçoit un premier regard, coup d'œil pointant et visant comme une arme à feu de précision... On échange des politesses, des amabilités, bagatelles de la porte et nous sommes invités à monter au second étage, occupé par le vaste atelier. Là, entre les quatre murs garnis de tableaux, d'études et riches bibelots, et à travers des chevalets chargés de divers travaux courants, les sujets de conversation abondent, ne servant du reste que de déguisement ou d'accompagnement bien secondaire au motif fondamental ; tandis que je ne cesse de manœuvrer notre groupe dans les plus suggestives poses du principal personnage, sans qu'il les contrarie involontairement, et sous les effluves d'éclairage des châssis. Toutefois, la situation me paraissait traîner en longueur et embarras vis-à-vis d'une opinion à manifester... Enfin ! derrière un paravent, du peintre à moi, sort en sifflant avec le plus contraint *sotto voce*:

« Il est superbe, superbe ! ton ami... » Ah ! j'étais soulagé, sauvé, et, pour tous les trois, la chose *y était*. Eh bien, non, elle n'y était pas,

L'un des chevalets, retourné et recouvert dans son voile de serge, pirouette sur lui-même, et nous voyons le tableau même de la *Lucrèce* déjà fort avancé. Seule, la tête du Sextus restait encore à l'état de première indication quelconque, d'entier *desideratum*. Penché au dossier de la chaise où est assise la femme de Collatin, qui semble l'entendre sinon le comprendre avec l'expression d'une naïveté de pudeur qui s'étonne, le criminel ami flirte méphistophéliquement dans l'oreille de la vertueuse héroïne. Chastement vêtue de blanc et filant sa laine, *lanam fecit*, elle est pourtant comme casquée d'une copieuse chevelure rousse. C'est que, de par les cheveux de l'impératrice Eugénie alors régnante, et qui d'ailleurs avait commandé le tableau, la mode courtisanesque de l'époque, et de la part des peintres tout les premiers, voulait que tous les cheveux du monde et de l'histoire n'eussent jamais, ne dûssent jamais être que plus ou moins rouges.

— Et puis après ?

Après ? Eh bien, le tableau de la *Lucrèce* parut tout à coup au prochain salon avec une tête de Tarquin des plus insignifiantes, pour ne pas dire platemcnt vulgaire. « Ton *bonhomme*, me dit l'auteur assez embarrassé vis-à-vis de moi à ce sujet. n'avait pas l'air assez canaille... » Et voiià comment une belle page de peinture et ma présente chronique finissent, comme on dit, en queue de poisson. A cette même quene, ajoutons que mon bonhomme, bien connu depuis comme député de la gauche radicale, et qui eut pu en devenir un des

leaders, est redevenu, sous la girouette des élections, le J. G... de jadis, si ce n'est un peu moins.

—

Cabanel, auquel la Nilson avait fait faux-bond d'une séance, — en costume violet d'Ophélie,— les suspendit complètement, la toile reléguée s'oubliant en un recoin de pièce de débarras. Il ne consentit à les reprendre, au bout de deux ans, que d'après toutes sortes de supplications quasi officielles, y compris celle de l'Impératrice.

—

Tout autre portrait. — A citer comme des plus intéressants signés Cabanel celui de son camarade et confrère de l'Institut le sculpteur Joseph Perraud. Promis dès longtemps et la mort étant survenue, il ne fut guère exécuté que de souvenir, mais aussi profondément ressemblant que précieux au double point de vue documentaire du modèle et du peintre : de plus, offert pieusement à la ville natale, Lons-le-Saulnier je crois, de celui dont un autre grand ami, Pasteur, avait prononcé l'éloge funèbre, reproduit dans le *Bulletin de l'Académie des Beaux-Arts*. Oui, ce portrait posthume est une œuvre notable à tous titres. Tenté avec la seule aide de quelque photographie, d'un buste très imparfaits ou même fallacieux, il se manifeste peut-être le plus admirablement *réel* parmi tous ceux autres exécutés d'après nature par le même pinceau. La ressemblance, aussi frappante que profonde, n'y est-elle pas, d'abord, un tour de force, *sans en avoir l'air*, ce qui est le véritable tour de force du talent et du cœur ! Le modèle, posé bien de face, assis à califourchon, et vu jusqu'au dessous des genoux, se présente accoudé bras croisés

sur le dossier d'une chaise. Toute la personne physique de Perraud était dépourvue de ce qu'on appelle plus ou moins banalement la beauté ; mais quelle puissance morale, quel attrait même dans ce masque au front excessif, à la barbe rare, d'un blond grisonnant, à la lèvre un peu fiévreuse, aux yeux d'une fixité si intense ! On dirait d'une sorte de Socrate fin, comme malade de pensées, pénétré et pénétrant d'émotion. A fleur d'épiderme et sous les muscles ça et là morbides de ce masque d'exactitude tout originale, palpite faiblement la vie qui, au contraire, par le regard vient à vous et vous envahit. L'âme qui reste du mort, toute son âme est appelée et fixée là par le miracle de celle du peintre. Les mains honnêtement ne se montrent trop ni se cachent dans leur solidité militante de l'ouvrier qui a passé de la blouse et de la veste au frac à palmes brodées de l'Institut. Pour évoquer une figure aussi complète, à la fois si élevée et si simple, il y fallait, et il y a à l'état de chef-d'œuvre toutes les qualités maîtresses d'elles-mêmes, en conception de dessin et de coloration, de l'artiste consommé. Leur ensemble se condense et apparaît ici dans une telle mesure et un tel équilibre que le commun du public des critiques et même de certains artistes ne s'exclamera sans doute pas d'épatement, comme on veut avoir excentriquement à le faire. Ah ! si seulement la chose comptait un ou mieux deux siècles de date et était rencontrée dans un Louvre ! Mais, Dieu merci, il y a toujours pour tous ceux qui la préfèrent, sans pourtant rien proscrire autre, il y a dans l'art de la vérité une vérité de l'Art. Au-dessus du *Bon bock* de Manet il reste le *Balthazar Castiglioni* de Raphaël et le *Bertin* d'Ingres.

Courbet.— C'est rue Hautefeuille, dans un vieux logis à porte monumentale et au plus haut de son grand escalier à balustres de bois, qu'était, à une certaine époque devenue bien lointaine, l'antre du Réalisme et que gîtait ce monstre, Courbet le bysontin. Et ce monstre au figuré fut beau comme un satrape ou un Sâr de l'antique Babylone, à la fois souverain, héros, chasseur et dompteur de fauves, sollicitant le pinceau de Rochegrosse et la plume de Leconte de l'Isle ou de Hérédia. — N'entra-t-il même pas en lutte, raconte l'histoire ou la légende, avec le Dieu de bronze de la place Vendôme, qu'il jeta en bas à plat sur le pavé lui et sa colonne *déboulonnée!* — Toutefois en ce mérite de formosité il eut des émules dans ses confrères Lambron et Duez. Il s'est souvent, Narcisse de sa palette, peint lui-même, grandeur nature, en pied, en buste ou simple tête, jouant du violoncelle, voyageant, peignant, fumant, buvant un bock, saluant la mer, dormant... Son art comme sa personne aura été une des forces de la Nature; je dis une force plutôt qu'une intelligence, un instinct plutôt qu'une pensée. Mais cette exhubérance même l'envahit et prématurément il s'y empâta comme en pléthore et disparut. — Pour les admirateurs exclusifs, fanatiques — il en a ou en a eu — de maître Courbet, j'aurai l'air ici de marchander sa gloire. J'apprécie fort pourtant la saveur capiteuse de certains de ses morceaux de peinture tant en paysage et marine qu'en figures et animaux. Je citerai aussi, à propos du meilleur peut-être et plus célèbre de ces morceaux, « *La tête à la pipe* » de ses propres paroles, qui lui valent un gros bon point comme artiste et comme homme. Je le ren-

contrais des après-dîners chez une dame de son amicale intimité et de ma connaissance. « Vous ne sauriez imaginer, nous disait-il une fois de longue conversation, sans aucune pose d'air ni de chanson et avec cet accent traînard et rural des byzontins, à quel nombre de chiffres d'argent s'élèveraient les demandes de « têtes à la pipe » dont on m'honore encore couramment et à peu près exclusivement. Je n'eusse fait que cela jusqu'ici et en serais enrichi mais déshonoré et bêtifié. J'ai cru devoir et avoir autres choses à faire, fût-ce en ne mangeant que du pain et du fromage et en exposant, — ce qui n'a pas manqué, — à une critique injurieuse et de dénégation l'honnêteté de mes tentatives et de mes efforts nouveaux de chaque jour dans le domaine illimité des sujets qui sollicitent tous un artiste complet, véritable. Ah ! certes je ne me sens pas d'aptitude à tenir débit, comme X..., de la même *vache* blanche ou rousse, comme Y..., de son invariable *marine*, et comme Z... d'une sempiternelle *étude* de femme nue. »

—

La colonne de Sisyphe. — M. B... est l'heureux et hospitalier propriétaire d'un vaste domaine avec château, à Couvet, sur la frontière de France-Suisse, près Neuchâtel. Homme considérable et aimable à tous titres, il se fit un devoir et un plaisir, sachant un jour le peintre Courbet établi dans le voisinage, de l'inviter chez lui. « Je m'autorise en particulier, comme presque un droit à cet honneur, si vous le voulez bien, dit-il entre parenthèses et non sans quelque pointe d'orgueil, de ma possession de l'important tableau de notre peintre compatriote Gleyre « *Hercule aux pieds*

d'Omphale». (On connait cette charmante composition, disposée sur les marches d'une sorte d'atrium à fines colonnes ioniques.)

Courbet vient, s'intéresse à tout, parle de tout, excepté de peinture, en vrai bonhomme qui n'en eût jamais fait et ne saurait se piquer de l'apprécier. Evidemment l'œuvre idéaliste de l'auteur du *Soir*, antipathique à son brutal, souvent cynique réalisme, paraissait se faire obstinément éviter. Amené inévitablement enfin à une attention et expression d'opinion quelconques : « Certainement, fait-il du susdit ton paysannement traînard qui est resté dans les *charges* d'atelier, Mossieu Gleyre est un homme de talent; mais quelle drôle d'idée que tout ce fond de trop de jolies petites colonnes? »

« Ah! M. Courbet! dit en passant, comme à la cantonade, une espèce de jardinier-intendant, assez lettré et fort malin comme généralement les petites gens du terroir, M. Courbet ne peut donc pas voir la moindre pauvre petite colonne sans tout de suite la vouloir démolir !...

—

On accourt annoncer au maître d'Ornans quatre pages d'éloges par un nouveau salonnier : « Ça lui fera du bien à c't homme », dit-il d'une voix blanche.

—

Dans une causerie d'art, le peintre Courbet rencontrant quelque discussion chez le poète X..., un de ses thuriféraires, lui fait : « Ce n'est pas une raison, parce que vous m'avez adressé des vers, pour venir m'...embêter. »

Mouilleron. — Il peut y avoir du génie dans tout, et Mouilleron eut celui de la lithographie. Nous tous, sous les armes du porte-crayon gras et du grattoir, avons à le saluer notre chef. Je l'ai toujours, pour mon compte, appelé « mon général », ce dont il souriait poliment du haut de la légitimité de ce grade et de ses taille et corpulence de cuirassier ou de dragon ; lesquelles, soit dit en passant, me paraissent assez insolites et intempestives (ainsi qu'il en était chez Celestin Nanteuil et Leroux, deux autres colosses) pour vaquer, le derrière sur une chaise et la poitrine penchée, à la besogne féminine du travail lithographique, appelé par notre confrère Vernier « le trifouillage du pavé ». Après avoir produit, avec une virtuosité sans précédent ni sans doute au-delà, un si grand nombre de chef-d'œuvres sur chef-d'œuvres (notamment d'après Robert-Fleury, pour lequel il a été ce qu'a été le graveur Henriquel-Dupont pour Delaroche) il dit son dernier mot avec la *Ronde de nuit de Rembrandt.* — Je l'entends confesser, un jour qu'il m'apporta une rarissime épreuve de son *Coin de jardin* d'après Bodmer, une absolue désaffection et un irrémissible abandon de son art. « N'importe quelle occupation, disait-il, m'agréerait davantage au besoin : commissionnaire en vins, commis-entreposeur de tabacs, conservateur de Musée de province, tout, excepté de refaire de ce que je me reconnais incapable d'exprimer d'une manière nouvelle et en progrès. » Eh ! mon Dieu, il pouvait bien avoir raison, cet enragé, permanent fumeur de cigare, auquel fumer et fumer de plus en plus si possible devait désormais suffire... Je le rencontrai pourtant à l'administration du journal

L'Illustration, installé comme directeur de la partie artistique; mais il ne fit qu'y passer. A sa mort j'appris par Marquiset, le député du Doubs, qu'il possédait depuis des années, à Besançon, une des dernières pierres importantes de Mouilleron, d'après la *Mort de Léonard de Vinci* par Gigoux. Je demandai qu'on l'apportât à Paris afin d'en tenter, — expérience critique, — la préparation et des essais... qui furent excellents. Subséquemment j'obtins de mes collègues du jury au prochain Salon l'exposition d'une de ses épreuves en place la meilleure et encadrée du crêpe de deuil réglementaire. Je plaidai même pour une grande médaille d'honneur, puisque l'on avait déjà ainsi couronné le marbre de la *Sapho* posthume de Pradier.

—

Aug. Rousseau. — Je l'avais rencontré, dès 1843, élève d'Eug. Isabey, côte à côte avec Jonking. Il ne faisait, je crois, au sortir, guére que du paysage. Arrivé, dans un genre nouveau, à tout son talent, je lui vis terminer sa plus jolie toile, *Chevreaux et Cigognes*, au pied d'un édicule enguirlandé de fleurs dans un jardin de plaisance, que posséde la galerie du Luxembourg. Je le trouvais ensuite et très régulièrement, les après-midi entiers de dimanches, chez Alfred Arago, jouant aux classiques dominos avec Ballue, Jadin, Barre, Emile Augier, de Tauzia, Vollon et quelque général ou diplomate bonapartiste mis à la réforme. C'était une nature simple, d'aspect assez banal, tout à son métier mais bon à vivre. Il adorait mes propos et *mots* comtadins en langue provençale, qu'on lui traduisait peu ou prou, dont il riait plus que per-

sonne et qu'il me faisait répéter en en prenant des notes pour les colporter. « Mais, lui objectait jalousement Alfred Arago, tu n'as pas le droit, tant s'en faut, de rire tant que ça, *toi qui ne sais pas le provençal.* » Et le rieur de rire de plus belle.

—

Une belle colère. — Passant devant l'école des Beaux-Arts, sur le quai Malaquais, je rencontrais mon confrère et ami Ceorges Brillouin qui en sortait, y étant venu lors de l'exposition posthume d'œuvres de François Millet. Furieux, il me lâcha à peu près ainsi la bonde de son ire.

Cette exposition d'abord n'est pas assez complète et d'nne sélection assez heureuse pour répondre au tapage qu'on fait autour d'elle. Surtout une demi-douzaine de tableaux les plus connus et beaucoup de dessins connus aussi représentent des personnages ou types qui, en dehors des toiles du Maitre, me semblent, à moi profane, absolument inconnus dans ce que mes soixante-dix ans m'ont donné de voir de l'espèce humaine. Je sais bien que c'est de l'irrévérence de dire cela, et je ne le dirais pas à tout le monde. La vérité m'oblige pourtant à déclarer que je n'ai nulle part rencontré faces d'abrutis et gestes emphatiquement déclamatoires tels que ces solennels idiots les étalent. On me dit que ce sont des paysans français. Voilà qui modère ma satisfaction d'être leur congénère et compatriote. Des Allemands seuls ont pu avoir cette triomphante idée. Quand on en coudoie un groupe dans les salles et qu'on regarde, avec accompagnement d'une conversation tudesque qu'on devine être gouailleuse à l'accent et au mouvement des épaules, on ne se sent vraiment pas aussi

fier que « quand on regarde la Colonne » ; et si ces Français-là sont reconnus pour vrais par d'autres, ma foi, je me trouve soulagé de pouvoir répéter sincèrement : « Connais pas. » — De la poésie mélancolique dans l'impression du paysage, ça, je le reconnais ; la note du soir, l'heure et la saison tant qu'on voudra. Mais trop de commentaire sur la *sueur du peuple* et le *galérien de la glèbe*. Il y a là, dans cet art aussi maniéré en son espèce qu'un trumeau pompadour, un attentat national, une calomnie sociale et esthétique ; je ne suis pas un adorateur des gloires militaires ; « victoires et conquêtes laissent mon chauvinisme froid. Mais si le grrrand Napoléon n'avait pu recruter ses bataillons qu'avec les gâteux et les petits de ces tristes femelles, il y eut regardé à plusieurs fois avant de lâcher la bride à sa fantaisie d'arborer le drapeau tricolore dans toutes les capitales de l'Europe.,.... En ceci, mon cousin, voilà mon sentiment. »

Dans le milieu champêtre du département où je vais vivre en cette saison, reprend mon confrère un peu calmé, les foins coupés sentent bon, les merles chantent dans le feuillage et les paysans de *chez nous* ne manquent, malgre leurs laborieuses journées ni de gaité ni d'intelligenee. Ce sont des hommes enfin, et dans leur cercle de travaux et d'intérêts étroitement limités, jamais cervelles ne travaillent, ne réfléchissent, ne combinent et calculent davantage que les leurs.... Pourquoi Millet n'a-t-il pas planté là sa tente et son chevalet, au lieu de la dresser en pleine prose de La Bruyère ? En tous cas, c'est du rétrospectif et point d'une réalité présente dont il a eu vision.

Daubigny. — N'arrivait qu'assez tard à la notoriété et à l'épanouissement de son talent. Il habita jadis, dans un des vieux hôtels moitié abandonnés de l'Isle Saint-Louis, un plus que modeste logement, dont l'atelier ressemblait à un simple taudis. Quelques carreaux de fenètre y étaient remplacés par du papier — Mettons que c'était peut-être voulu pour les travaux d'aquafortiste.--Un tableau de Trimolet représentant, s'il me souvient bien du sujet, un nombreux groupe de miséreux à la porte d'un fourneau économique, œuvre vraiment remarquable d'un miséreux lui-même, mort jeune à l'hôpital, pendait au mur sans cadre, poussiéreux, comme symbolisant les conditions, apparentes au moins, de cet intérieur où, de plus, je tremblais de voir un enfant, Karl, assis par terre, mal débarbouillé et découpant des prunes vertes avec un rasoir ébrèché. — Daubigny vivait surtout alors de dessins lithographiés à la plume ou gravés à l'eau-forte d'un caractère plus industriel qu'artistique. Les dimanches le ménage, comme celui des ouvriers, allait, sinon aux champs, dans la lépreuse banlieue parisienne. On en revenait avec une charge de branchages, de bottes de fleurs, de champignons, de boites à insectes et quelque étude ou pochade peinte par papa, laquelle n'était guère connue et fort appréciée du reste que dans le cercle seulement des confrères camarades. — Les premières fois que Daubigny se présenta au jury du Salon, il y fut plus que discuté. Hippolyte Flandrin, sortant d'une de ses séances, m'en rapportait : « On croirait que cet auteur d'une toile trop grande, la posant sur le chevalet, et trempant son trop large pinceau dans plus d'huile que de couleur, en

a donné, Zst ! un premier coup de gauche à droite, Zst ! un second de droite à gauche, et dit : Enlevez ! c'est fait, fini. A une autre. » Et Flandrin ajoutait : « N'importe, c'est exquis de ton et de lumière. Ces qualités-là ne sont pas à refuser. On n'en a pas le droit. Pour moi, à l'avoir fait, je serais bourrelé de remords. » — Au plein de ses succès, je revis le Maitre, transplanté dans le quartier sous Montmartre, s'attelant à sa plus large et haute toile des *Vendanges*. C'était, ma foi, assez laid. — Ainsi, à certain moment psychologique, tout artiste, sortant de sa condition propre, veut frapper un « grand coup »., qui généralement ne fait que retomber sur lui.

Chargé d'acheter un Daubigny que j'avais signalé à une exposition de vente, hôtel Drouot, comme un des plus admirables, j'assistais aux enchères, se traînant relativement modestes. Lorsque, muet jusque-là, je vis de derrière la corbeille des loups cerviers et des habitués de la maison qu'allait s'abattre le marteau du commissaire priseur, et que j'énonçai, la voix naïvement étranglée d'émotion, un petit chiffre de surenchère, la foule entière se retourne vers moi, se sentant comme provoquée, en danger d'un intrus à évincer immédiatement ou faire chanter ; et, de toutes parts, accéléré comme une fusée de poudre, l'assaut escalada à des prix exhorbitants, que je m'étais d'avance interdits. Du coup je ne m'aventurai jamais plus, personnellement au moins, dans un tel repaire de marchands attitrés et syndiqués contre le salut de tout étranger hors de leur église.

—

Laemlein. — Encore un brave garçon, gratifié

par la nature, il semble, de quelque filiole de génie qui n'a pu être endiguée, canalisée formellement dans du talent. Pour lors c'est la lutte de Jacob avec l'Ange, l'aventure de l'homme avec un Dieu, finalement la catastrophe du pot de terre et du pot de fer. Qui, aujourd'hui, personne autre peut-être que moi, a vu de lui, ou seulement se les rappelle, par exemple, un charmant, prudhonien portrait de Claude Bernard et — vous allez voir que ce doux est aussi un enragé, le mouton en rut quoi ! — la gigantesque et extravagante machine des *Sept chevaux de l'Apocalypse* ? Lancés à fond de train à travers un milieu qui ne peut que s'en effaroucher... ou en rire, on laisssa la chevauchée passer sa course et accomplir sa disparition aux abîmes, dont le premier, précisément, est celui qui d'un seul pas sépare le sublime du ridicule. Aussi, mon souvenir, lui-même vague, entrevoit-il encore la personne de l'auteur, rencontrée dans les rues du quartier latin et que je saluais d'une poignée de main et d'un mot sympathiques, comme désemparée de la vie, errante et souffreteuse, semblable à un fantôme moitié vivant, mal accoutré, hirsute, en lunettes et dégingandé. Bientôt parti de ce monde, ça-t-il été pour un autre adéquat à ses rêves et où il peut les réaliser ? *Sine qua non* que diable pourrait-il bien faire quoi que ce soit dans un au-delà quelconque, impropre qu'il y serait, comme il l'a été parmi nous à la pensée, à l'esthétique et à la vie communes. Rien que son nom seul déjà — écoutez le : LA-EM-LEIN — ne résonne-t-il pas de même que le tintement plaintif d'un isolement incurable, de même que le glas étouffé dans la brume matinale d'un jour qui n'eut pas de soleil de midi !..

Le brillant portraitiste, aux allures de grand d'Espagne, allait faire poser une haute dame du monde ou du demi-monde, — ce qui arrrive à se fort ressembler, — quand son modèle, sortant du cabinet de toilette annexé à tout atelier du genre, croit devoir faire remarquer asssez sottement qu'en l'occasion elle n'a relevé son costume que de dentelles fausses .... Le peintre ouvre un tiroir, y prend une poignée de billets de banque, sonne le valet de pied et les lui remet avec cet ordre : « Allez au Petit Saint-Thomas, rayon des dentelles, dont le commis me connaît bien, et rapportez-en de vraies, — ici se tournant vers la dame — Je n'en peint jamais d'autres.

—

Combat singulier. — Notre célèbre peintre X.., qui a un très fort loyer sur les bras et une non moins forte et du reste légitime dose de confiance en son talent, proposa à son propriétaire de payer plus ou moins de ses termes en lui faisant son portrait. Celui-ci, consentant et arrivé dans l'atelier, y trouve sur des chevalets plusieurs toiles de proportions graduées, depuis le n° 8 jusqu'au 120, c'est-à-dire prêtes à recevoir la reproduction soit d'une simple *tête d'étude*, soit celle de toute une figure en pied, y compris même une mise en scène avec fond et accessoires plus ou moins étendus et variés. Le modèle est placé en pose, et le peintre, palette et pinceaux en mains :

— Pour combien de loyer en faisons-nous ? demande-t-il : pour trois, six, neuf ? Voulez-vous le petit ou le grand jeu ? Le grand, eh ?

— Oh ! fichtre ! non, se récrie le propriétaire, ainsi comme mis à la question ou en carte forcée. Je n'en veux que pour un équivalent de un millier

de francs à quinze cents (le prix annuel du loyer était de quatre mille) ; pour un semestre au plus, quoi !

« Allons donc! pas davantage ? reprend l'artiste, la main se promenant ainsi que sur un clavier et prête à s'abattre d'une toile à l'autre, en véritable marteau de commissaire-priseur. Moi qui croyais que vous iriez jusqu'à une couple d'années... Partageons-la, au moins. Ça y est-il? »

Nos deux hommes tenaient bon, chacun de son côté disputant et tirant la pièce à lui : l'un l'argent de ses termes, l'autre la toile de sa peinture. C'était une véritable et bien ridicule lutte, qui tournait à n'en pas finir et qui, de fait, en est restée là depuis des années.

—

X..., autre peintre portraitiste. — Un hobereau provençal, avantageux de sa personne mais bon prince et quelque peu fantaisiste, commande son portrait *à l'huile*, spécifiant y être représenté « là sans façons », assis sur un banc de perron, en simple veston et béret du matin sur l'oreille, et surtout son inséparable pipe curmer à la main sinon aux lèvres... La chose est loyalement entreprise, terminée, réussie de tous points, dûment encadrée et exposée encore dans l'atelier, devant de nombreux visiteurs admirant un chacun à qui mieux mieux... Oui, voila bien intégralement le personnage, au physique et au moral : exactitude de traits, de physionomie, de corpulence, de costume, d'attitude et de... pipe, y compris, ô comble de l'art! un simulacre de filet de fumée... Mais le peintre, nature à la fois passionnée et naïve, pusillanime et téméraire, se montre en proie à de dou-

loureuses réticences, finit par se lamenter sur des difficultés extrêmes rencontrées, des efforts réitérés nécessités dans son œuvre, dont parfois même il désespère de jamais parvenir à se tirer.

— Comment ! (entonne le chœur des assistants) mais c'est d'une ressemblance paraissant si franchement enlevée !

— La ressemblance, réplique l'auteur de ce ton de *fiaque* traînard, en demi-fausset et d'ailleurs assez musical moins rare qu'on ne le croirait à côté de la vivacité méridionale, la ressemblance ! certes ce n'est pas la question de ressemblance qui a pu m'embarrasser. La chose me reste fort secondaire.

— Seraient-ce les mains ? On ne s'en douterait pas.

— Oh ! mon Dieu non : pas davantage. »

— Le vêtement ?... l'éclairage ?... le parti pris du fond ?

Nous ne voyons vraiment pas...

— Ah ! bien oui, la ressemblance, l'exécution d'une tête, de mains, d'étoffes; l'effet et la couleur et les fonds ! tout ça me connaît et depuis longtemps ; je m'en joue et en ai fourni mille preuves.

— Sans doute, sans doute ; mais enfin, alors, qu'est-ce qui a donc pu vous donner tant et tant de mal ?

— Eh ! (confessé en toute candeur) c'est cette putain de pipe. »

—

Sine qua non. — Il nous fallut bien des négociations et du temps, avec mon hôte indigène G..., pour faire consentir à poser un vieux paysan auvergnat de la plus dure roche du Puy-de-Dôme,

vrai type légendaire, des physionomies physiques et morales de sa forte race. Enfin ! nous y arrivâmes, et je commençais. Mais voici qu'au second coup de crayon, le grand vieillard, qui avait toujours paru tristement tourmenté d'on ne sait quelles réticences, se relève vivement tout debout de sa droite taille, le masque pâle, et, avec un geste solennel jusqu'au tragique et une voix vibrante de mise en demeure : « Monsieur, dit-il, ce que vous allez faire là n'est pas capable au moins de pouvoir m'empêcher, il faut que vous me l'assuriez, il faut le jurer, d'aller en mourant rejoindre ma pauvre brave femme dans l'autre monde, où elle est certainement en paradis? Autrement, oh! entendez-vous bien, ce n'est pas à faire. »

Nous nous étions regardés d'un même vif coup d'œil avec G..., un libre-penseur s'il en fût, vraiment émus tous deux par cette plénitude de foi du charbonnier. Je citai, en preuve immédiate et péremptoire, l'exemple du contraire, en partie présent sur les murs mêmes du taudis, des innombrables *portraits* du Christ, de la Vierge, des apôtres, de tous les saints, canonisés ou non, des papes, etc. : en vertu de quoi notre brave homme, frappé de conviction et bienheureusement apprivoisé, devint le plus bénévole et le plus patient des modèles.

—

Le mieux ennemi du bien, — « Avant de me poster devant Mossieu le péntre, s'excusait de quelque retard un honnète bourgeois de village qu'on allait portraicturer, je me suis pensé, voyez-vous, de boire un bon coup : pourquoi ça me donnera meilleure façon. » Et sur ce, notre modèle, à peine

campé, de sommeiller en deux ou trois intervalles à peine marqués par le plus faible essai de résistance, et de s'endormir d'une seule forte traite, avec accompagnement de ronflements comme basse-continue sur un thème d'on ne sait quelles rêvasseries convulsives... Il n'y eut qu'à lever la séance. Le prince Jérôme Napoléon posant chez H. Flandrin ne se comportait guère autrement.

—

Un homme d'action. — Trois générations de la famille des S..., d'Aubenas avaient donné leur clientèle, à Paris, à un peintre de portraits d'un ordre inférieur, mais qu'un certain don ou talent, on ne peut le méconnaître, truc de pratique, de routine toutes spéciales soit, rendait singulièrement habile à *attraper* ou singer la *ressemblance*. L'un des membres de cette famille (série de la génération intermédiaire), qui s'était déjà fait peindre lycéen, revint, trente ans après, dans un de ses périodiques voyages parisiens, se faire repeindre père, grand'père et magistrat des plus sérieux. L'entrevue, fort cordiale, aboutit à la convention d'un avis de jour et d'heure auxquels le peintre, par une carte postale, appellerait son modèle. Le temps se trouvait assez limité, et ce fut avec une surprise et une impatience croissantes, au milieu de ses nombreuses affaires et courses, qne M. S... ne recevait rien. Arrivé près du départ et renonçant forcément aux séances de portrait, il passa au moins, comme en recherche de quelque explication et en adieux, chez son artiste cru malade, oublieux, négligent...

Or la carte postale, dûment envoyée, portant

sans doute une mauvaise adresse, s'était perdue. Nos deux malheureux hommes de s'en exprimer, plus fort l'un que l'autre, leur mutuel dépit.

« Le pis, conclut désespérément le *bourgeois*, c'est que je pars assez tôt pour ne plus avoir aucunement le temps de poser. »

— Qu'à cela ne tienne, après tout, lui est-il répliqué avec une simplicité magistrale. Votre portrait est fait quand même, tout de même. A l'heure du rendez-vous indiquée sur ma carte, je me mettais militairement à la besogne, et, en vous attendant, je la préparai, en vous attendant encore, je la poussais, et, en attendant toujours, je la terminais. Quelque légère retouche pour le *coloris des chairs* peut-être bien, et c'est complet, à emporter. »

Pendez-vous tous, ô Van Dyck, Vélasquez, Goya, Lawrence, Couture, Carolus Duran, Henner, Lefebvre...! Le curieux, c'est que le portrait en question, tel quel, en vaut, vrai Dieu ! bien d'autres très longuement *posés*, très cher payés, et même parfois des plus illustrement signés. Ajoutons ici cette boutade paradoxale de Gustave Doré, laquelle pourrait bien contenir la substance d'un axiome à l'usage des facultés de certains artistes meilleurs visionnaires qu'exacts réalistes: « *Pour faire un bon portrait, veritablement, essentiellement ressemblant, ne jamais* copier *son modèle à la pose.* »

Il y a des compensations et même des gloires à tout, pour tous. Tel individu de l'espèce *homo*, dont l'effigie révolterait dans une galerie de portraits, mériterait le premier prix d'honneur et d'admiration dans un concours de race porcine. (Voir *Le bon Bock*, par Manet).

—

Comment, dans la série complète de deux cents soixante et dix portraits de Papes à St-Paul-hors-les-Murs, celui du Borgia Alexandre VI n'est-il pas au moins caché, recouvert d'un voile noir, *proh pudor !* plus pudique encore et plus justicier que l'absence même de toute effigie du doge Marino Faliero au palais ducal de Venise ?... Eh bien ! et l'esprit de corps à outrance de l'Eglise donc ! là ! pardi ! entre ceux qui ont surtout en mains le pain et le couteau des accommodements terrestres avec le Ciel.

—

Cave Pictorem. — A Paris, l'on voit souvent dans la rue, appendu à des devantures de boutiques, des bancs, des grillages et autres objets fraîchement peints, cet écriteau préservateur « *prenez garde à la peinture.* » A Carpentras (!) je trouve l'écriteau, avec cette variante de rédaction « Prenez garde aux peintres. »

Plus fine et plus spirituelle, cette Province, que ne veulent bien le dire les Parisiens.

—

Morelli Domenico. — Les Italiens passent pour se payer du panache... généralement. Est-ce par exception et large compensation que, entre plus d'un pourtant à moi connus, le grand peintre Morelli de Naples est bien la plus sincèrement modeste, plus simple et en cela surtout la plus touchante nature que l'on puisse rencontrer ? Arrivé à l'apogée du talent et de tous les succès, y compris sa qualité de sénatenr *del Regno*, il est certainement beaucoup moins orgueilleux de lui-même que l'en est

chacun de ses compatriotes. — Une parenthèse. Je me rappelle ainsi l'illustre Verdi, dont on a tant qualifié la musique d'être à casque et panache, venu conduire en personne son admirable messe de *Requiem* sur un théâtre de Paris, sans autre mention de son nom dans les annonces et sur les affiches qu'à titre d'auteur. — Recommandé par mon confrère de Paris, le peintre Jean Benner, à moitié italien par sa femme, ses séjours à Capri et les sujets habituels des tableaux qu'il en a reproduits, Morelli me reçut d'emblée comme de la famille de ses élèves grands et petits, tout au moins de ses familiers : m'offrant l'inappréciable emploi d'un atelier contigu au sien et mettant à la disposition de ma femme pour tous genres de services le personnel de ses domestiques et modèles. Le physique entier, la physionomie, le costume aussi, négligent de toute mondanité, les manières de l'homme, artiste à part, vous imposaient une sympathie intime et m'ont laissé une impression inoubliable. Quant à son œuvre, elle est aussi féconde que singulièrement variée : variée au point de vous dérouter. Ainsi, à côté de productions d'un caractère de style et d'exécution parfois classique ou plus ou moins traditionnel, elle en offre d'un modernisme des plus avancés, pratiqué jusqu'à l'étrangeté même, en tout cas individuellement génial par l'invention et la présentation des sujets, par les psychologie et symbolisme qui en ressortent et par les moyens picturaux d'expression. Tel de ces sujets est comme une vision perçue et interprêtée à travers les lignes du texte du Nouveau Testament ; tel autre est la paraphrase d'une légende du Moyen-âge : et on en reçoit, de l'un et de l'autre, une

sensation seule comparable à celle que donne le rêve, cet « aquarium de la vie » a dit un poête, où le réel devient fantastique et fantastique le réel... Le cas est d'autant plus surprenant ici que l'auteur même ne se révèle en aucune excentricité de sa personne ni de sa parole. Il n'avait que l'air, dans le parfait naturel de sa simplicité, de faire non de la prose mais de l'extrême poésie sans le savoir. J'aurais pourtant pu m'y attendre, ne fut-ce que d'après un de ses tableaux vu dans la galerie Goupil et Boussod : une *Tentation de Saint Antoine.* Le pauvre moine d'Egypte y est représenté couché en tout besoin de repos sur une grossière et dépenaillée natte de joncs sous laquelle s'est tapie et que soulève à moitié sortie déjà la plus jolie et hardie nudité de femme.

A l'époque de mes visites, Morelli préparait un important travail de peintures religieuses pour la cathédrale d'Amaffi, cité et pays dont les beautés pittoresques l'exaltaient et que montraient en quantité d'études probantes les murs de son atelier. Il voulut bien, le jour des adieux, nous laisser admirer au chevet du lit de sa femme, récemment perdue, une très émouvante *Tête de Christ crucifié* dont, à ce moment de la Semaine Sainte, la gravure et les photographies couraient les rues.

—

Chassériau. — Celui-ci, à l'inverse de Scheffer, commença par Ingres et finissait par Delacroix, mais avec un fond inaliénable de noblesse et d'élégance florentine, mâtinée d'orientalisme. — Combien souvent je suis entré, solitaire, visiter ces peintures de l'escalier de l'ancienne Cour des Comp-

tes, ignorées du grand public ! Une fois je rencontrai, devant, leur auteur même, jeune encore et déjà mourant : comparable, par sa tête et sans doute son état moral, à un « abencerage » de l'Art qu'il rêvait et dont la nostalgie le tuait. Il s'est dépêché, surmené à trop produire ; mais dans ce sport macabre qu'il courait avec la Mort, celle-ci, plus rapide, l'a emporté.

—

Le peintre Alfred de Curzon, dont le tempérament physique fut très réservé, sévère même, ou gardé tout au moins dans les bornes d'une sentimalité exempte d'ailleurs de trop de pruderie, resta en dehors d'écarts si fréquents chez les artistes. Cela fit dire par son confrère et notre ami commun Gérôme, que je rencontrai carrefour de la rue Fontaine, et qui me demandait de ses nouvelles : « Ah ! quel brave, gentil gaçon, et de quel talent distingué !... C'est dommage, seulement, qu'il n'aime pas assez les femmes. » Plus qu'une boutade de galanterie, il exprimait là un desiderata esthétique.

—

C'est à ne plus s'y reconnaître. — Un visiteur des plus bourgeoisement corrects, le commandant Chariot, trésorier payeur du génie, rencontre dans mon atelier l'artiste ci-dessus si bieu qualifié et également distingué aussi de tout son extérieur, physique, mise et manières. Le bourgeois cause volontiers avec lui, en toute confiance bourgeoise.

A sa sortie, d'un ton de discrète curiosité :

— Quel est donc ce monsieur ? me demande-t-il.

— C'est M. Alfred de Curzon.

— Tiens ! exactement, si je ne me trompe, le même nom que notre célèbre peintre.

— C'est juste tout lui-même en personne.

— Ah ! bah ! Quoi ! de Curzon lui-même ! l'artiste ! Mais il à l'air d'un homme *comme il faut* ?...

—

Le savoir, le talent indiscutable d'un Delaroche, d'un Flandrin, d'un Cabanel, d'un Bouguereau peuvent être au moins aussi goûtés que le sont à leur tour les ignorance, excentricité et audace d'un Manettiste et nombre d'X...actuels par la mode qui suit les uns et les autres et qui veut remonter, en ce moment par exemple, aux naïvetés préraphaëlites ou quatrocentistes. Telles les réactions politiques s'illusionnent et se morfondent à vouloir retourner des évolutions accomplies et des droits acquis aux régimes moyennâgeux. De là, chez les artistes, la peinture de macaque d'un Millet et d'un Puvis de Chavanes, celle liturgique d'un Gaillard ou symbolique d'un Gustave Moreau; tous répudiant, de parti pris et surtout d'impuissance, les vraies beautés de la vie supérieure et présente... Sachons que les Sociétés humaines et toutes choses ne remontent pas plus leur cours que l'eau son courant. Aujourd'hui ne peut, ne doit vouloir recommencer être hier, pas davantage que demain aujourd'hui. Soyons donc, à l'occasion, quatrocentistes de sujets, soit, et encore ! mais avec le nonacentisme scientifique et expérimenté contemporain. En art, comme en politique, il n'y a qu'à marcher sur le fonds acquis, inaliénable et toujours utilisable, avec les améliorations et les seules évolutions que comporte sa perfectibilité même.

—

Didier Jules. — De ce colluborateur plutôt qu'élève, rapidement passé au *discipulus magister* ; de cette nature de talent si honuête et si sûre, qui a pu traverser plus d'un milieu dangereux où, indemne de l'ivraie, elle n'a récolté que le bon grain ; de ce peintre et lithographe excellent en tous genres, mais surtout comme paysagiste et animalier hors de pair, ainsi qu'en témoignent son *Lac de Trasimène* et le *Labourage à Ostie* (Musée du Luxembourg) ; de ce compagnon enfin de voyages et de séjours dans le Midi, dans le Nord et sur le Rhin, je ne rapporterai ici que l'anecdote ou évènement le plus important de sa carrière, et qui peut donner la mesure de la bonhomie de l'homme égalée seulement par la modestie de l'artiste.

Didier travaillait chez moi, juste en face de l'Ecole des Beaux-Arts, au moment du mois de mai où commencent les essais pour les concours au Grand Prix de Rome, — il y figurait encore alors celui dit de « Paysage historique. » — « Prenez donc un chevalet, lui dis-je, votre boîte à couleurs et la toile réglementaire de 8, et descendez faire l'esquisse. C'est là, tout au moins, employer du mieux sa journée. » Le lendemain, exquisses exposées et jugées, il était reçu dans la série appelée aux trois épreuves suivantes de l'Arbre, de la Figure académique et de la Perspective... Le voilà encore reçu, et, cette fois, entrant en loges pour le concours même, avec le programme à traiter de *Jésus et la Samaritaine*, c'est-à-dire d'un grand paysage dont l'accessoire en figurines de cette scène devait pourtant inspirer le caractère. — Deux mois durant, au jour le jour, je m'informais du

tableau en train. « Faites-moi donc un croquis de votre composition ?... Où en êtes-vous ?... Ca marche-t-il ?... tout enfin ce dont on ne m'aurait jamais rien dit si je n'en avais jamais rien demandé. Evidemment je m'intéressais davantage à mon logiste qu'il ne paraissait s'y intéresser lui-même. — Au bout d'un mois, après la sortie de loges, les tableaux des huit concurrents, restés sous scellés, sont exposés. C'est devant celui de Didier, où il avait très à propos utilisé quelque réminiscence de mes vues de la ville et de la campagne de Téhéran, sous un ciel et aussi des ombres portées d'un bleu peut-être trop accentué, que Bracquemond eut ce joli mot « Cet animal-là ! on ôterait toutes les couleurs de sa palette, le brun-rouge excepté, qu'il trouverait encore moyen d'en faire du bleu. »

Après la dernière heure de l'exposition publique le jury entre en séance. Je dis à Didier, moins anxieux que moi et qui pourtant eut dû être plus ou moins atteint par tous les compliments reçus: «Comment! vous n'allez pas attendre, savoir le résultat du jugement ? » Il se décide à peine, comme il l'eut fait pour aller acheter un journal ou des timbres-poste. Je viens me hisser à la fenêtre-vasistas pour le suivre des yeux tandis qu'il traverse la cour de l'Ecole et, disparu quelques instants dans le fond, en ressortirait... Le voici, marchant d'un pas de séminariste après la messe. Le cœur me battait à tout rompre. « Eh bien ? » criai-je. Il fait un geste vague et je crois entendre « Ça y est. » Je m'élance sur l'escalier à sa rencontre. « Oui, ça y est, répète-t-il. — Ça, quoi donc ça et qui y est? balbutiai-je d'une voix étranglée. — « On m'a décerné le prix. » Nous tombons dans les bras l'un de l'autre, et la scène

se complète officiellement d'Hippolyte Flandrin, monté pour féliciter l'élève et le maître et adresser un speech laconique mais des plus substantiels.

C'est avec la même placidité que Didier obtint également au concours l'importante frise décorative d'une salle d'hôtel-de-Ville et divers autres travaux. On pourrait s'expliquer par cet extrême abandon de lui-même en tant qu'homme d'affaires le manque de développement et de plein succès d'une si heureuse organisation du côté de l'art. N'en incomberait-il pas aussi quelque faute, passible de remords, à ceux de ses confrères et camarades qui, arrivés dans leur carrière au sommet de l'échelle, ne se sont pas trop retournés pour lui tendre la main.

—

Non tu ne prieras pas ! — Sur Gustave Doré on pourrait comprendre un épisode assez suggestif de son enfance, et dont un recoin de sa conscience garda toujours une vive impression. C'était vers sa quinzième année, alors qu'il fit une première visite à la Suisse (les Vosges l'y avaient déjà préparé) conduit par un compagnon, homme très distingué, ayant la connaissance spéciale du pays ainsi que des attaches et relations excellentes. On montait de Meyringhen à la Handeck où, en outre des sublimes curiosités du site, dominé par son effroyable cascade-gouffre, « sans égale », devait être rencontré le peintre Alexandre Calame, à ce moment dans tout te prestige de son talent et de sa réputation. Gustave, l'enfant vraiment phénoménal et qui avait dessiné tout le long de la course, était doublement émotionné dans la pensée de cette présentation.

Arrivés entre l'abîme et le « Grand Châlet », au milieu d'une prairie rocheuse si l'on peut dire, apparaît effectivement Calame installé en *genius loci* à peindre sur nature plutôt que *d'après*, ce qui frappa les visiteurs, une toile importante, peut-être celle-là même restée célèbre de « *La chute de la Handeck.* » — L'entrevue fut des plus aimables. Le maître genevois, feuilletant avec grand intérêt les croquis de l'adolescent, premiers brouillons d'où sortirait tout un poème pictural, fit des compliments, donna des conseils, des encouragements surtout, développa des théories générales et en particulier sur le paysage local. Enfin il se résuma en déclarant modestement que ce dernier sujet, le « paysage alpestre », très discuté et prétendu insoluble au jugement d'un grand nombre, n'en offrait pas moins toujours dans son objet un problème d'esthétique pittoresque à résoudre et, suivant sa conviction personnelle, à pouvoir être satisfait. Seulement l'homme, l'effort voulu et réussi auraient encore manqué, failli jusqu'à ce jour. « Eh bien ! conclut-il avec transport, vous serez, vous, celui qui peindra les Alpes. ., mais (se reprenant gravement) *vous ne travaillerez pas*». Ceci était-il la critique intuitive, le degré d'accusation et de condamnation applicables à ce génie de Doré qui imagine, saisit, improvise tout par le don d'une vision prodigieuse, mais qui trop souvent surmène la nature au lieu de s'y soumettre? Et l'accusé, sinon condamné, me livrant ce souvenir, ajoutait : « Je devrais peut-être le garder pour moi; c'est une arme prêtée aux mains de mes ennemis. »

—

Ce même aussi curieux qu'admirable Doré, je le vois encore, sortant ensemble, un soir, du restaurant Martin, à côté de l'Odéon, où nous dînions parfois à la même table que Barbey-d'Aurévilly. (Quelles discussions abracadabrantes !) Il s'écrie, montrant toutes les façades de l'hémicycle qui forme la place devant le théâtre ; « Pour pouvoir faire de belles peintures, il faudrait avoir à couvrir des superficies comme celles-là ! » Et, la conversation se continuant sur cette donnée, je lui observai que si vraiment son intention était, dans l'avenir, de faire de la si grande besogne, il serait bon qu'il entreprit préalablement, s'y livrant corps et âme, en abandon de la maison Hachette, des études d'une certaine nature qui s'imposaient, quelles que fussent son organisation et ses aptitudes exceptionnelles, merveilleuses, de toute nécessitè... Si vous ne vous y pliez pas, insistais-je, et, au plus tôt, même pour un but moins vaste que les façades en question, vous serez plus tard le plus malheureux des hommes. Au fond, s'étant surmené parfois dans un certain vide, Doré s'est trouvé, en effet, le « plus malheureux des hommes » et, semble-t-il, prématurément en est mort.

—

Une toile de G. Doré. — Pour petite qu'elle soit, il s'y étale tout le bleu panorama d'une vallée où serpente jusqu'à perte de vue le Rhin, je crois, le noble Rhin, aux rives dentelées de ses gothiques burgs, *digne d'être à la fois Français et Allemand*. Cette splendide, placide et ironique Nature, ces ruines et ce désert, fatal épilogue des plus brillantes phases de l'histoire humaine, tout ce spectacle grandiose et philosophique est contemplé, com-

menté et expliqué par... un lézard (lacerta occellata), oh ! un maître lézard agrippé et posé sur une roche de premier plan, non moins gravement que Marius dans le tableau de Léon Cognet n'est assis sur les débris de Carthage. Tout animal songeur me fait songer à mon tour ; le lézard particulièrement, joli, agile, espiègle, courageux, solitaire et curieux, subtil et honnête, philosophique et modeste, doué d'une vie qu'anime longtemps encore le moindre de ses tronçons après qu'on l'a mutilé, dont la queue, quasi-immortelle, repousse, dit-on, après qu'elle a été coupée. Quelles étrangetés d'âme peuvent receler de telles étrangetés de corps ? Oui, le lézard, tenant à la fois de la salamandre, du dragon et du serpent, ces trois êtres passant du réel au fantastique, d'une beauté bizarre, élevés par notre curiosité et notre crainte à la hauteur d'un mythe, me paraît favorisé d'une mystérieuse intelligence, posséder une part choisie de l'âme universelle du monde panthéïste. Que de questions d'Œdipe n'ai-je point adressées à celui-ci durant de fréquents tête-à-tête ! Son implacable silence même me répondait très distinctement, je vous assure : « Devine ! » et il me venait à l'esprit le souvenir halluciné du *Kardoun* de Charles Nodier, et, à l'oreille, le « chœur de lézards chantant au bord de l'eau » entendu par certain personnage humanitariste d'Alfred de Musset. J'ai fini, aujourd'hui, par croire respectueusement le corps de ce charmant petit saurien, même ainsi en effigie, ne renfermer rien moins que la grande âme, lasse et mélancolique, de Frédéric Barberousse.

—

On peut naître artiste mais on doit se faire bourgeois. — Un vieil ami de la maison vient, après des années d'absence, revoir la mère de ce phénoménal artiste qui occupait tant la renommée. Après les ceci et cela sur chacun :

— Et Gustave ? demande-t-il très-particulièrement.

Gustave va bien.

— Fait-il quelque chose ?

— De tout plus que jamais : grandes et petites toiles, dessins, aquarelles, sculptures...

— Ah ! ah ! il a donc toujours conservé son ancien goût pour ça !... Mais autrement ?

— Comment *autrement ?*

— Car il paraissait trop intelligent et il sera devenu, j'espère, assez raisonnable pour ne pas continuer indéfiniment à ne s'amuser qu'à ça.

— Comment *ça* ?

— Oui, veux-je dire, a-t-il, comme tout le monde à un certain moment, pris un parti sérieux pour une vaie carrière quelconque, une profession ou fonction régulière ? Enfin, nous nous entendons, pour s'établir dans une position honorable. »

—

Esthétique positiviste.— De ce ton ambigu, volontiers ironique, où la critique infirme l'éloge, une fois de plus un sot demande à Gustave Doré : « Avec votre merveilleuse, miraculeuse fécondité quelle quantité de dessins pouvez-vous bien avoir déjà faite ? »

— Une lieue et demie, répond l'artiste, ajoutés l'un à l'autre et sans marges : d'ici mon atelier, rue Bayard, mathématiquement calculé par un

membre du Bureau des Longitudes, jusques au pied du fort de Vincennes.

Et notre sot de sérieusement trouver la chose plus admirable encore qu'il ne le pensait avant ; de même qu'il trouve l'église de la Madeleine supérieure au Parthénon de ses 4 mètres en plus de long et 7 d'élévation.

—

Se reculer pour mieux voir. — Nous regardons de trop près nos contemporains plus ou moins célèbres ; par ainsi ignorant et méconnaissant leur vraie valeur de fonds, pour ne leur laisser que la forme des racontars et des charges du jour. Voyons ce qu'il en est d'eux, non pas même encore hors des temps, mais dès hors frontières ; ce qui établit déjà comme point de vue un bon degré d'éloignement voulu.

Un Anglais, sir Ch. Dilke, après les plus correctes et courtoises négociations respectives, amenait exprès à Paris un des meilleurs peintres de Londres (Français, du reste), M. Alp.... Legros, pour avoir un bon portrait de Gambetta. Un autre Anglais, gros raffineur de sucres, Duncan, avec non seulement l'agrément du modèle, mais aussi son choix du copiste, vient demander à Carolus-Duran le portrait de Gustave Doré.

Ce document de haute consécration est accepté, désiré en pied, dans des dimensions et conditions tout historiques. L'artiste y est représenté en vareuse d'atelier, la palette à la main, sur son échafaudage, en plein travail. On l'a vu à l'une des dernières Expositions universelles, en 1877... Tout cela n'est-il que purement excentrique ? A coup sûr, il

est plus facile à ceux qui le prétendent de s'en étonner, de le dire et surtout de ne pas le pratiquer ?

—

Héreau. — Celui-là fut vraiment malheureux. Architecte d'abord, comme avait commencé aussi par l'être le paysagiste Lansyer, il se fit peintre, ainsi que l'y portait un tempérament non douteux; mais il arrivait trop tard, au lendemain seulement pourtant, dans la voie brillante que parcouraient les Jacque, les Troyon et les Bonheur, Rosa, Auguste et Juliette. Il dût le sentir dès ses premiers pas avec une intelligence supérieure à ses productions, le peu de succès de vente et un découragement progressif, tournant soudain en aigreur et en révolte intimes d'autant plus pénibles que l'homme extérieur voulait et savait rester d'aimable compagnie. Estimé, aimé, soutenu çà et là par des confrères, il revint nonobstant à la lutte plus d'une fois, au moyen, notamment, d'une campagne à Londres, dont la Tamise lui inspira d'excellente toiles qui semblaient lui ouvrir un genre de spécialité plus décisive. Mais ses efforts n'étaient tentés que par accès d'où il ne retombait que plus bas ; et alors sa nature, par cela même qu'elle était foncièrement distinguée, se trouvait davantage atteinte par les vulgaires misères d'une situation domestique toute désemparée...Son état d'âme et d'esprit ne se manifeste-t-il pas dans ces paroles, non dépourvues de sens mais amères, qu'il prononça chez moi devant une des plus séduisantes peintures d'Eugène Cicéri ? « Ça est, au fond, assez mauvais, mais le pire et dangereux c'est que ça paraît bien. » — Ce qu'il osa, lui, d'autrement pire

et hasardé, c'est de se marier avec une femme également distinguée et d'établir ainsi un foyer de difficultés et souffrances plus intenses par leur réciprocité. — Je visitai une fois Héreau, faisant d'une pierre deux coups, dans l'atelier de Jacque, dont le caractère, malgré la généreuse et même courtoise camaraderie, était peu propre à adoucir son humeur intime. Ce qu'ils durent ensemble, quoique sans véritable méchanceté, broyer du noir, gicler de tubes de couleurs et casser des appuie-mains sur la tête du prochain!... Se couchant tard, le premier, comme noctambulant au cours de l'après-midi, ne travaillait guère qu'à partir de la tombée du jour, très peu de temps donc, mais le seul, me dit-il, où il se sentit mentalement et pratiquement bien disposé. Est-ce par ainsi qu'il peignit, avec une largeur d'ailleurs un peu sommaire, sa plus importante et peut-être meilleure page, *Le berger et la mer*, placée au Musée de Montpellier? Vayson et moi, à l'heure du déjeûner, rencontrâmes Héreau sur la chaussée du boulevard de Clichy : « Vous deux, nous fit-il ex-abrupto, qui avez de belles et bonnes relations, trouvez-moi donc par elles un emploi, un gagne-pain quelconque mais assuré, quotidien. Je suis décidé à tout : revendeur de contre-marques, s'il le faut, n'importe quoi. J'ai horreur, et pour cause, de la peinture, et mon cerveau et ma main sont à bout. »... Peu de semaines après, les journaux annonçaient avec émotion sa terrible mort par écrasement du crâne en passant, imprudemment debout sur l'impériale d'un vagon,sous un tunnel du chemin de fer de ceinture ! Nous ne pûmes, tous ceux qui le connaissaient et l'avaient vu en der-

nier lieu, que lire à la place du mot « imprudemment » celui de « suicidement ».

—

Roybet. — Là-bas, là-bas bien loin, à Montrouge, sur le chemin de ronde devant les fortifications, et vers l'approche du soir, nous entrons avec l'ami V..., mon introducteur, dans l'atelier de Roybet, jeune alors, qui nous reçoit... bien mais sans expansion, la physionomie privée ou paresseuse à l'ordinaire de ce sourire de grâce naturelle, banale parfois et qui ne s'écrit peut-être que mal par des traits fermes, bruns, assez militaires. Il est là en plein chantier : toiles de toutes dimensions sur chevalet, posées à terre, de face ou retournées, empilées contre le mur; des cadres, des cadres partout, redondants et rutilants, occupés ou vides; mais surtout des mannequins et maquettes à costumes, et des défroques et des pièces d'étoffes et des accessoires de tous genres depuis la cuirasse de pied en cap jusqu'à l'arme, jusqu'à la chope, à la potiche, au bouquet de fleurs. C'est une digne succursale du fameux *Bézestein*, le Sacro-Saint du Bazar de Stamboul. Une telle abondance plus que cossue, capiteuse, doit servir, on le comprend, d'excellente matière première à notre maître-artisan l'employant en son merveilleux métier, en sa verve d'esprit, ses trouvailles pittoresques et une transcendante virtuosité de brosse : fort lot de qualités qu'il possède hors de pair. Eh bien — faut-il dire la mariée trop belle? — tout cela, cause et effet, nature d'artiste et cachet d'œuvre, sans être certes près du vulgaire, n'est pas précisément *distingué*. La meilleure et plus emballante

de ses productions porte, en quelque partie, la tare d'un manque de goût, d'une maladresse de détail même qui la séparent encore de la fine et plus haute aristocratie de l'Art ; comme, voudrais-je l'exprimer, Jordaens diffère de Rubens et Bail de Chardin. Le voile d'idéalité et l'optique du temps ne viendraient-ils pas un beau jour — c'est à souhaiter — ajouter ici ce qui seul lui manque encore ?

—

Simplicitas. — Une vieille demoiselle de R..., qui cultive en noble châtelaine tous les beaux-arts, m'annonçait, on ne peut plus enchantée, qu'elle sortait, à l'instant, d'apprendre du paysagiste Aligny, à peindre très bien les *premiers plans*, et aussi passablement les *seconds*. « Quant aux *derniers*, aux fonds, à l'horizon, ajouta-t-elle, je n'ai pas voulu trop abuser de cet excellent maître et ami ; mais soyez assez aimable, à votre tour, pour m'indiquer au moins de quelles couleurs je dois me servir pour les *faire fuir?* » — Je souris. — « Quoi?... Allons, bon ! voilà que je suis indiscrète, et que vous ne voudrez pas me rendre ce service... Oh ! le vilain ! »

—

Bifurcation et déraillement. — Sérieusement curieux et bien aise, en juste occasion, d'une appréciation sur les toiles de marine du peintre Lansyer, j'en adressai la demande à l'Anglais John S... un de ses confrères de la même spécialité : « Vous connaissez parfaitement, n'est-ce pas, lui dis-je, ce dont je veux parler ? Quel genre et quel degré de cas en faites-vous ?... »

— Les œuvres de Lansyer, répondit-il, si je les

connais et les apprécie ! Je crois bien... *il* aime beaucoup les miennes.

—

Un aquafortiste, de plus d'esprit que d'adresse de main, alla au devant des critiques, à propos d'une de ses planches où il s'était inutilement escrimé et avait fini par la biffer. « *Elle me résistait*, dit-il, *je l'ai assassinée.* »

—

On m'assure que G..., qui s'intitule notre premier peintre de marine, s'affuble, pendant son travail, d'une sorte de costume d'amiral ! ridicule qui paraît pourtant moins grotesque si l'on regarde à toutes les hautes régions officielles.

—

Lorsque Mademoiselle X.... a quitté, avant de se coucher, ses appendices en dents, en cheveux, en dos, poitrine, hanches, mollets, ce qui peut rester est-ce bien encore une femme? Ceci m'explique pourquoi le célèbre peintre X..., ganache des plus patronnées de toutes les cours, ne s'offre que sous le harnais de décorations et orné de bagues, d'épingles, de sabre d'honneur, de tabatières : seul moyen de se persuader à lui-même et de persuader aux autres qu'il est un prince de la palette.

—

Chauvel (Théophile). — Je le rencontrai d'abord chez Bellel, pour lequel il mettait au carreau et ébauchait de ses toiles ; puis nous fîmes ensemble une saison d'études à Fontainebleau ; et enfin il travailla bien quelque temps pour moi et chez moi, où je lui mis à la main le crayon lithographique et la pointe de l'eau-forte. Ceci soit

dit, sans m'en prévaloir autrement vis-à-vis du développement ou des fins très personnelles de sa carrière, mais à titre de simple document chronologique et biographique. Je le considérai d'ailleurs, dès ce début, ainsi que Jules Didier et Georges Bellenger, comme un confrère et parfait auxiliaire plutôt qu'un élève, et me plus à l'émanciper d'une collaboration ne pouvant lui laisser l'action de toute sa mesure, en lui mettant le pied à l'étrier de recommandations et de travaux engagés directement entre lui et les gens de mon milieu d'éditeurs et d'amateurs. Il se trouva toujours prêt pour les satisfaire ; montant ainsi d'échelon en échelon, lentement mais sûrement, grâce à un esprit de méthode et à la discipline dans la besogne des plus assidues, le tout sans grandes enjambées, mais sans jamais un effort ni un pas de perdus, à la conquête et à la pratique intégrales, un jour, de ses vouloir et pouvoir.

Même avant que l'éditeur Cadart lançat son importante publication de la « Société des aquafortistes, » l'eau-forte coulait à flots dans mon atelier, sévissant, en outre des essais de Chauvel, avec un bel entraînement où venaient prendre part Bracquemond, de Saint-Etienne, Jules Didier, de Curzon, Peigné. Pour mon compte de premier boute-en-train responsable il m'en est, de cette crise, resté sur la conscience un assez grand nombre de planches plus riches « de vertu, de jeunesse et d'amour » que de leur intrinsèque mérite.

L'année terrible, en nous réunissant pendant un long hiver à Montpellier, apporta entre Chauvel et moi un notable degré de plus dans notre intimité. Il trouva là, dans ma famille et dans plusieurs

autres, mais surtout à côté de mon frère, organisation encyclopédique, et en général dans le foyer artistique, scientifique et tout cordial de l'illustre cité, un précieux et attachant aliment à ses divers goûts d'études en musique et particulièrement en botanique, dont il n'a jamais cessé de s'occuper. Malgré bien des tristesses subies des circonstances, malgré plus d'une privation de l'exil, séparé des siens, sans horizon pénétrable, et vivant stoïquement en anachorète intellectuel, il bénéficia encore assez largement de la situation pour que le souvenir de ce temps, gens et choses, soit resté très cher à l'homme et à l'artiste.

Nous pouvons affirmer, ceux qui connaissent certaines de ses toiles et études, que Chauvel eût fourni, comme peintre, une carrière tout au moins intéressante, avec, sans doute, les mêmes qualités à la fois puissantes et délicates qui distinguent ses cuivres mordus. Il avait assez d'étoffe pour ne rien vouloir tirer que de son seul propre fonds ; mais, tous comptes faits, on serait mal venu, devant la magistrale perfection et l'imposant total de ces derniers, à exprimer quelque vain regret. — On peut remarquer que les premiers travaux de Chauvel en lithographie ont donné à ses eaux-fortes — il en convenait le premier — cette substance à la fois puissante et veloutée, ce feutré d'épiderme, voudrais-je dire, qui les distinguent : de même sans doute que, reprenant le crayon gras, il lui ferait exprimer certaines fermetés plus particulières à la pointe.

—

Braquemond. — Le paradoxe incarné et l'in-

cessante jambe d'Auteuil au Pont-Neuf, de Sèvres à la Bastille, à travers ce Paris des ateliers d'artistes et des cabinets de littérateurs dont il fut, s'il ne l'est encore, comme le Gavroche, supérieur s'entend ; travailleur irrégulier, s'adonnant à des reproductions des maîtres les plus sévères et à d'humoristiques *décors* d'assiettes, passant du *Portrait d'Erasme* à une équipe de canards, allant du Louvre à la *Butte aux cailles*, de la Bohème au mariage, de fonctions officielles à l'Ecole buissonnière, de la *blague* au traité didactique... Avec tout cela un fonds d'art solide autant que fantaisiste. Ses eaux-fortes, dont l'une a obtenu une des grandes médailles du Salon, font prime dans le portefeuille des spécialistes. C'est sans doute celle représentant des oiseaux de proie cloués sur une porte, avec un écriteau apprenant en quatrain à tous leurs congénères pouvant les imiter que « *voler et voler sont deux* », où restera le plus typiquement attaché le nom de Bracquemond. L'auteur avait toutefois remarquablement débuté par son propre portrait dessiné grandeur nature sur fond d'or et dans un style tout archaïque. Plus tard il dessina aussi ou peignit ceux de Vacquerie, de Mme Paul Meurice, d'un frère de Goncourt (Musée du Luxembourg). — Dans mon atelier même fut commencée, à la pointe d'eau-forte directement d'après nature une certaine série d'iconographie plus intime. La hasardeuse exécution de l'impromptu la faisait tourner, quoique involontairement, à des aspects de charges ; ce qui nous suggéra le projet de la lancer dans la publicité sous le titre antithétique et peu modeste de « Galerie des *jolis garçons* ». Elle comptait Emile Zola déjà, Alfred de Curzon, Jules Didier, Bracquemond,

et moi-même. Si elle fut négligée, enfin abandonnée, c'est, nous dîmes-nous, cette fois sans réticence de modestie aucune, que les modèles de tels jolis garçons à raccoler ne sont pas si communs.... Ah ! quelles bonnes fins d'après-midi nous passâmes ensemble à dessiner sur les bords de la Seine de banlieue en des séances se terminant sur le rustique bois de table d'un cabaret avec une omelette au lard, du fromage. du pain boulot et une bouteille de petit bleu !

—

On a mis la Bible en sonnets ou quatrains et le *Jugement dernier* de Michel-Ange en panneau d'ivoire de bahut (Collection Colonna à Rome). C'est chinois. Mais est-ce plus excentriquement petit que de mettre ses sonnets et quatrains en in-folio ou une Idylle marlottaise dans des dimensions de compartiment d'une paroi de la Chapelle Sixtine ? Eh donc ! le peintre de l'officiellement petit et encore plus officiellement bourgeois, M. Meissonnier, n'a-t-il pas été envoyé comme représentant de l'Art français au Centenaire de Michel-Ange !

—

Le peintre Marchal avait pu obtenir un succès fou avec deux figurines de femmes actuelles, les intitulant *Pénélope et Phryné*. Otez ces noms ingénieux, fussent restées justement, aux yeux des artistes, deux toiles plus ou moins estimables ; mais de public et de succès point.

—

Encore la montagne qui accouche ! — Les livrets du Salon annuel contiennent de ces choses-ci :

Lachantelose de la Bénardière (Stanislas-Théodule-Alexandre de), né à Ekatherinoslaw (Russie)

de parents français naturalisés prussiens ; élève de M. Lecoq de Boisbeaudran et Oswald Achenbach, des Académies de Saint-Pétersbourg et d'Anvers, et de MM. Abel de Pujol, Couture et Puvis de Chavannes. Med. 3° cl. (genre) 1854. — Rappel 1858. — Méd. en 1867. — Hors concours. — A Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher), rue de la Nuée-Bleue, 17 bis, chez M. X. de Guillaumette ; et à Paris chez M. Carpentiér, boulevard Montmartre, 8.— 2735. — « *Une botte de radis.* »

—

Bâtons flottants. — Goutzwiller (Mademoiselle Willelmine de) née à Christiania (Norvège), de parents alsaciens, éléve de MM. Preindlsberger Schmidt, E. Vernier, Dubufe, Mazerolle, E. Delaunay. A Édimbourg, Wetherby Road VIII, South Kensington ; et à Paris, avenue de Lamotte-Piquet 75. — 2997. — « *Mon livre de blanchisseuse.* »

—

Humilitas. — Un peintre, qui ne se hâtait au travail que lentement, et auquel j'avais demandé s'il préparait un Salon important, me répondait : « Vous désirez savoir si je suis arrêté sur le *motifle* (motif de tableau en jargon d'atelier), destiné à frapper le *Grand coup !* Que me dites-vous là !... Je ne suis pas trop porté à parler, encore moins à écrire sur ce sujet. Mais peut-être, avouerai-je, suis-je inconsciemment de l'école des Chartreux qui pensent qu'une bouteille de leur liqueur ne doit décemment sortir du laboratoire ou de la cave où elle se bonifie qu'au bout de dix ans. »

Les dix ans se passent, se multiplient ; les cheveux blanchissent, et la distillation ne se fait que goutte à goutte.., ou ne se fait pas du tout.

« Je ne pense donc pas à frapper de grands coups, et me contente de travailler très modérément en égoïste pour moi et un peu pour les amis, ce qui est déjà trop prétendre. Mozart, rapporte-t-on, disait à quelqu'un qui lui parlait de son *Don Giovani* : « J'ai fait cela pour plaire seulement à quelques amis. »

Je crois que nous en sommes bien un peu tous là, des petits aux grands, des grands aux petits. Cette simple déclaration du maître de génie m'a toujours frappé. On a toujours plus ou moins l'illusion d'espérer que les amis liront mieux dans le fond de notre âme, seront plus que d'autres préparés à comprendre les résultats de nos petits efforts ou plutôt les grands efforts de nos petits résultats ; et c'est aussi respectable que naturel. Les frappeurs de grands coups sont d'une toute autre essence.

—

Projections oxydriques. — De même que les alchimistes du Moyen-âge réduisaient leur science barbare à la recherche de l'or (les prétendus et soi-disant *Absolu*, *Grand œuvre*, *Pierre philosophale*, *Panacée universelle*) les peintres de nos jours, depuis 1860, Meissonnier, Fortuny, Régnault, de Nittis, Pasini, Véreschaguïn, puis les réalistes, les impressionnistes, luministes, pointillistes, intentionnistes, tachistes, grands et petits (la liste pourrait aller ainsi jusqu'aux nihilistes) paraissent réduire leur art à des effets de soleil ou d'*illumination* quelconque : projection et irradiation purement extérieures attribuées indifféremment à une figure, à une route, à un tapis, un mur, un parquet, un *bibelot ;* matérialisme qui n'a plus même

de substance, dégénéré, si amoindri qu'il tombe en subtilité.

Il y a mieux et plus que cela : les rayons du soleil intérieur qui viennent de l'intelligence du savant et de l'esprit du peintre; de l'âme et de l'inspiration à tous deux.

Certes, il ne faudrait, loin de là, jamais proscrire ni mépriser aucune des manifestations de l'artiste, lequel d'ailleurs peut y apporter de soi un don et des facultés individuelles très précieuses et admirables à tout prendre. Ce sont là des faits, qu'il faut bien admettre souvent, de la fatalité et de la logique même des évolutions de toutes choses. Seulement, en ce qui nous touche ici, je demande que de préférence l'on me ramène de ce soleil Jabloskoff, à la fois aveuglant et funèbre comme dans les plaques sur verre des stéréoscopes, aux pénombres vraiment vivantes et rayonnantes de Rembrandt et du Poussin, du Corrège et d'Ingres, de Prudon et de Diaz.

—

On n'a pas eu à inventer mais on a pu classer, établir un « langage des fleurs ». Il y a aussi, en toute analogie, dans la peinture, celui des couleurs purement et simplement dites, en dehors de l'objet dont elles font partie ou qu'elles recouvrent. Chacune de leurs nuances, chacun des tons, chacune des notes, d'une infinie gamme chromatique d'expressions et d'effets, est en relation avec notre organisme particulier à chacun, et en éveille les impressions les plus vives ou délicates, mystérieuses ou éclatantes.

—

Notre plus exquis et plus acclamé virtuose de la palette et de la brosse, sacré unanimement, par d'abord tous ses confrères, cas aussi rare que probant, par les poètes, par les femmes et par les critiques de tous clans, a donné lieu, de la part de ces derniers, à bien des pages de métaphysique sentimentale, autrement dit de psychologie esthétique à la mode. C'est fort bien ; mais écoutez maintenant, en plein de son œuvre, le peintre lui-même s'en expliquer ou confesser du pourquoi et comment ; c'est-à-dire démontrer les effets par les causes, établir péremptoirement la base et le point de départ de sa vocation ; quitte à désobliger, du coup, ce que pense et croit le vain peuple de ses quintescenciés commentateurs. Je trouve le malencontreux aveu, au cours d'une correspondance (oh! les lettres) dans le passage suivant : « F... est souffrant ; a subi une opération à la vessie. Cela me fait penser aux anciennes couleurs. J'aimais tant les couleurs en vessie!... Si je sais les faire, les vessies ? Certes ! J'ai passé ma première jeunesse à cela. Je ne connais rien de plus beau qu'une boîte à couleurs avec des vessies. Il n'y a pas de tableau qui vaille cela comme puissance et harmonie de couleur ; et je ne connais « rien » d'affreusement laid comme les tubes qui les ont remplacées. C'est à vous dégoûter de la peinture. Les vessies ! Je crois qu'en les voyant c'est ce qui m'a donné le goût et la volonté d'être peintre. » *Et nunc erudimini.* Au demeurant ceci n'est-il pas très suggestif des vertus du coloriste exceptionnel ici en question ?

—

Henner. — Si l'on a et parle d'amis, de connaissances illustres ou seulement célèbres, il vous sera tout au moins reproché d'y attacher quelque gratuité d'orgueil et d'en faire trop volontiers sotte montre de vantardise. C'est à prévoir, c'est entendu. Eh bien j'en possède bon nombre, morts ou vivants, de ces amis et connaissances, et j'en parle et parlerai, parce que, avec le sentiment, d'un côté, d'être absolument dégagé de ma propre personnalité, je crois non moins, d'un autre, avoir à présenter au public en général et aux artistes ou certains intellectuels en particulier des sujets tout aussi intéressants pour eux que pour moi. Certes je puis y trouver pour mon compte une noble satisfaction d'origine, mais qui ne saurait être que le contraire d'une trop naïve fierté, puisque, à vrai dire, c'est dans ces conditions de contact intime ou même de simple approche avec des supériorités qu'on peut le plus exactement mesurer le peu ou rien du tout du soi-même. Sur ce, j'ose témoigner qu'au rang de mes plus grands amis, et de plus que connaissances faut-il dire, auront été Victor Hugo, Ingres, Thiers, Cabanel, Hippolyte et Paul Flandrin, Gustave Doré et Henner. Toutefois doit-on croire que je ne me suis jamais permis d'adresser à certains d'eux le nom d'ami, au premier surtout — me paraissant un être à part, d'un génie au-dessus de l'humanité — mais il voulait bien m'appeler le sien. Quant aux autres, leurs degrés de sommité restant bien établis dans mon admiration, j'ai vécu avec chacun d'eux en camarade et en ami dans toute la signification de ces qualités.

Pour en venir à Henner... sans doute ferais-je

bien de m'en tenir, comme pour Heller, à ce que j'en ai pu dire incidemment çà et là ; d'autant mieux qu'on a écrit sur lui de tous côtés, dans des volumes, des articles de journaux, des revues, études, notices, livraisons illustrées, y compris des portraits, interwiews, reportages infinis, au demeurant assez exacts et à peu de chose près complets. Il n'est pas de talent et de figure d'artiste peintre actuel qui aient été plus unanimement adoptés et intronisés par la littérature et la typographie de reproduction. Assurément je pourrais apporter à cette édification monumentale quelques pierrettes encore, sous forme de détails biographiques, de documents, de propos relevant de la psychologie des milieux. C'est par mes *visu* et *auditu* que l'on aurait ainsi le personnage dans son accointance suivie ou intermittente des Pasteur, des Jansen, des Chanzy, Sully-Prudhomme, Claretie, Hector Leroux, Goutzwiller, Juana Romani, Suzanne Lagier, Durand-Gréville, Roll, Desboutins. Et dans quelles innombrables lettres de notre correspondance ne se puiseraient pas des pages dignes d'intérêt ! Mais tout ceci pourrait-il être permis sans livrer trop à l'épreuve la vie privée de deux correspondants, dont la seule importance de quantité dans les feuilles échangées comporte déjà comme une table des matières de leur mutuelle biographie ? Et, si j'en retranche l'essentiel, sera-t-on suffisamment édifié sur mon héros à savoir qu'il joue passionnément aux dominos, qu'il a un goût marqué pour les noix sèches, pour les cerises et la marmelade de pommes, ou qu'il préfère le vin blanc au rouge ? Non, et je me bornerai à constater, en l'honneur de

notre amitié, que je connais Henner depuis cinquante ans en chiffres ronds, pendant lesquels nous n'avons cessé de nous fréquemment voir ou écrire.

—

Le peintre X...., parti pour Corinthe (sachons-lui gré de l'intention !), a bifurqué sur Bullier et brosse des panneaux de brasserie. On me dit toujours que le temps lui a manqué dans les toiles qu'il envoie au Salon, et qui lui sont régulièrement refusées. Le temps de quoi ? Ce ne sont toutefois ni le soin de l'écriture, ni l'orthographe, ni la ponctuation qui constituent la valeur de la pensée et du style et qui imposent une œuvre.

—

L'élève de l'Ecole des Beaux-Arts et de Cabanel, le pensionnaire de la Villa Médicis à Rome en 1868, Henri Régnault s'écrie : « J'y ai passé hier la journée... et cela m'a cassé bras et jambes. *Il* a des merveilles !... C'est le *maître* à tous !... C'est ça qui me dégoûte. Ah ! *Tu* m'empêches de dormir ! » De quel plus haut des génies peut, doit donc ainsi parler, chanter notre jeune homme débarqué recemment au Vatican, à la Farnésine, aux galeries Borghèse et Doria, aux églises de la *Pace* et de la *Valle*, dans tout Rome enfin ! Mais ce ne peut, ce ne doit être assurément que de Michel-Ange, de Raphaël, du Titien, d'André del Sarte ou du Corrège. Ah ! mon Dieu, non, et pas du tout, du tout ; c'est même du contraire, c'est du peintre éventailliste, relativement aux colosses et grands noms ci-dessus, que les Mécènes de l'hôtel Drouot cotent sous la signature de Fortuny (Mariano-Jose-

Maria-Bernardo). — Vous vous rappelez peut-être mon confrère et ami sortant si peu édifié et tellement exaspéré d'une exposition de Millet. Ecoutez-le encore sortant de celle de Fortuny et grandiloquent comme un père Duchesne en colère : « Et allons donc ! d'après ce bel exemple décadent, l'école envahissante, dominante, des fonds de briques émaillées, des tapis kurdes et persans, des casques, boucliers et lames damasquinés, des bimbelotteries, cabochons et pailletteries, des étoffes à trames de soie et de fils or et argent ; des incandescences, irrisations et frisures de lumières, des kaléidoscopes et échantillonnements de la palette, des touches cloisonnées ou craquelées !... Et les figures ? Oh ! les figures, passant au très négligeable rôle d'accessoires de tous ces prestidigieux et prestigieux accessoires, n'y apparaissent plus, en bien triant encore, qu'à l'état de fantoches ou mannequins de chez le costumier Bobin, et y sont exécutées assez comparativement à de véritables insectes écrasés entre deux pages d'un livre en s'asseyant dessus, ainsi que nous faisions des mouches sur les bancs de l'école. C'est ainsi que le maître éventailliste Fortuny (car il y a des maîtres en tout) a vu, et que, d'après lui, ont vu et voient Henri Régnault, Clairin, Benjamin Constant, Gustave Moreau, enthousiasmés exclusivement, et par le petit côté encore, des Espagnols et des Arabes, de l'Alhambra et du Maroc... Devant cet orientalisme de bazar, en collaboration et cohabitation du bibelotage d'étagères, je le remercie du reste de m'avoir fait sentir davantage combien je suis attaché, soit dit sans même soulever de question de préférence, à l'Italie et aux Italiens de la Sixtine et des toiles

du Guaspre et du Lorrain. » A cette boutade, on voit que mon confrère et ami était sans doute trop en colère : mais là, entre nous, n'avait-il pas un peu raison ?

—

C'est un tort de bien des peintres que de ne pas attendre et de prévenir, par des manipulations dépravées, cette collaboration que le temps n'apporte que trop vite, hélas ! en toutes choses, les améliorant d'abord, puis les altérant, au jour le jour, jusqu'à complète destruction. MM. Robert-Fleury, Decamps, Th. Rousseau, Ricard, Courbet, Ribot, Moreau, Roybet et autres peintres cuisiniers-rôtisseurs plongent leurs toiles, par anticipation de plusieurs siècles, dans toutes sortes de ragoûts, à cette fin immédiate de les faisander, rouir, épicer, mitonner, mariner, momifier. Ce qu'elles seront, c'est-à-dire ne seront plus vers l'époque d'une vieillesse réelle ajoutée à cette vétusté factice on peut se le demander. Voir, au contraire, ce qu'a déjà gagné et gagnera encore, à la libre et saine action de l'âge, la peinture d'Ingres à laquelle on serait tenté de reprocher, dans l'atelier, la fadeur crayeuse de ses lumières et la crudité de certaines colorations locales. Il se pourrait bien qu'après avoir été jugée hier, *a priori*, comme œuvre de dessinateur seulement, elle devînt demain et en restât la seule coloriste. Que ne doit pas déjà Corot, aussi d'abord farineux et lilacé, à cette patine de *posteriori* !

—

Au Campo Verano, le grand cimetière de Rome attenant à Saint-Laurent-hors-les-murs, un buste en bronze sur un simple cippe arrête mes regards.

C'est celui, par d'Epinay, du célèbre peintre Fortuny, mort subitement si jeune et en un tel éclat de succès. Parmi les fleurs qui garnissent le monument je cueille quelques violettes, voulant les envoyer à notre ami commun, son intime et son biographe, le voyageur en Espagne et collectionneur émérite, Charles Davillier, chez lequel nous nous étions rencontrés plusieurs fois dans des folles séances de mandolinata... Les violettes n'avaient pas encore eu le temps de se faner pendant une semaine d'attente de leur départ, que l'agence Stéfani du journal *Il Popolo* mentionnait aussi la mort de ce dernier.

—

Siméon Fort, aquarelliste quelconque, connu par son abus de tons vulgairement *chauds*, conduisait sur nature, en automne, un atelier de demoiselles. La séance divisée en trois temps : « Attention ! commandait-il ;

Voici deux heures : attaquons l'ocre jaune. —

Il en est quatre : c'est le moment du brun rouge.—

Cinq : jaune indien et vermillon. —

Six : laque carminée et cadmium purs. »

O méthodes ! O systèmes !

—

Un amateur peintre et chimiste accourt dernièrement annoncer à son professeur, C... de l'Institut, et s'élançant faire le tour des ateliers, qu'il a trouvé la *véritable couleur de chair !*

—

Gorgés d'éloges et d'adulations, mais d'autant plus empoisonnés de critiques et de haines, que deviendraient les grands artistes sans la personnalité

et l'orgueil extrêmes qu'on leur reproche ! Vingt fois le jour cet antidote venant à leur manquer un instant, ils s'abandonneraient tous au rasoir de Léopold Robert, à la fenêtre de Nourrit, ou à l'étang de Gros.

—

Stoïce. — Philosophie du sujet laissée de côté, on a dû admirer avec raison le courage et la simplicité absolus avec lesquels s'est suicidé le peintre alsacien Marchal ; surtout l'évènement se passant dans le milieu compact de la foule et de la publicité universelle de Paris, dont le pauvre artiste était une des individualités les plus familières.

—

On me raconte, infiniment moins tragique, cette biographie d'un artiste (?). Parti du Midi, son pays, pour Paris, vers sa vingtième année, il s'est arrêté à Dijon, depuis trente-trois ans, et y est devenu très fort... au billard.

—

Un Omphale du pinceau, Gustave Boulanger, a pris en atelier le boudoir de Mlle N..., de la Comédie-Française, pour y peindre, en véritable Hercule de la galanterie française, un Hercule filant aux pieds d'Omphale.

—

Un de nos peintres les plus sérieux, G..., l'Hercule du style, vient aussi de filer aux pieds d'une Omphale de théâtre, en peignant sur sa tête, au plafond de son alcove, l'*Amour allumant son cigare à une étoile* (un des yeux de la belle). A côté de ce marivaudage décoratif, les futilités d'éventail de Watteau et de Boucher paraissent des sujets de haute histoire.

—

Le Génie artistique, y compris la Littérature, prose et surtout poésie, tel que je le comprends, c'est-à-dire comme le fait d'une vision, d'un sentiment et d'une production très individuels, n'existe pas seulement dans de grandes œuvres mais peut aussi se révéler, sinon à un degré supérieur, dans de petites. M'ayant été donné d'approcher tout auprès quelques-unes de ces individualités à diverses doses, je me suis trouvé fort surpris, étonné et débouté du tout au tout en y constatant, chez la personne, presque sans exception et également, une complète inconscience ou même ignorance de la nature propre, du sens et de la portée de son œuvre. Peut-être même en ai-je pu arriver à penser que ce serait là la caractéristique du Génie, à l'opposé de celle du talent, lequel se possède tandis que le premier est un possédé ? Et ceci va parfois jusqu'au naïf démenti doublement abjuratoire du soi-même intérieur et extérieur. Ainsi Eugène Delacroix, l'illustrateur attitré de Shakspeare, de Goëthe et de lord Byron, souffrait jusqu'à la révolte si, à côté des Viennet, des Picot et Drolling, on le glorifiait de la qualité de révolutionnaire romantique. Lorsqu'il a pris la plume de critique d'art dans la *Revue des Deux Mondes*, nous nous sommes tous dit logiquement : il va parler de Paul Véronèse, de Rubens et de Rembrandt. Pas du tout, ç'a été en honneur exclusif de Nicolas Poussin, de Racine, et pourquoi pas alors de Boileau ! Bref, en tournant le dos à tous ceux qui marchaient dans la même voie que lui, sa grande prétention consiste à se croire, à se réclamer et se produire exécutivement classique par excellence.

Ingres, ce pur grec de l'*Apothéose d'Homère* et intime romain du *Tu Marcellus eris,* se professait lui-même non moins antique, toujours antique dans ces foncières et exquises moyennageusetés de l'*Angélique et Roger*, du *Paul et Françoise de Rimini*, et dans ces réalistes modernités de *La Chapelle Sixtine* et du portrait d'*Armand Bertin.*

—

Victor Hugo, au lendemain des *Châtiments* et de la *Légende des Siècles*, semblait, j'ai quelque peine à le rapporter, vouloir laisser penser, au cours d'une de nos causeries en tête à tête, qu'il se fût depuis longtemps volontiers borné à la flânerie, pour ne pas dire au *far niente* de plume sinon d'esprit, si ses devoirs de grand'père ne l'obligeaient à ajouter plus ou moins de gâteaux au pain de ses petits-enfants. « Car, pour moi personnellement, ajoutait-il, j'estime qu'avec du pain et du fromage un homme peut toujours avoir raison de sa faim ; de même que quatre murs nus, blanchis à la chaux, suffiraient à mon habitacle. »

Mais ma pleine déconvenue psychologique, sans rancune d'ailleurs dès lors qu'elle prenait place dans une série collective et habituelle, s'est produite pendant une seconde visite à Robert-Fleury dans son atelier de l'Institut. On y voyait, en dernières retouches sur le chevalet, un Michel-Ange malheureux, accablé sous l'ennui de ses humiliants démêlés avec trois Papes. L'auteur avait déjà montré un *Bernard Palissy*, un *Thomas Morus*, une *Jane Shore* et autres opprimés ou victimes de l'inintelligence et surtout du fanatisme et de l'intolérance catholiques. On peut dire que depuis l'admirable

début du *Colloque de Poissy*, il n'a pas interrompu cette succession progressive de sujets de combat. La *Condamnation de Galilée*, le *Sac des Juifs à Venise*, les *Derniers moments de Montaigne*, etc., sont horriblement couronnés par l'*Autodafé*. En outre de la psychologie qui a dicté leur choix, la physiologie attribuée par celui des types et des expressions est invariablement toute établie en faveur des dissidents de Rome. Ce cas de sectarisme apparaît, saute aux yeux dans sa partialité comme le nerf et le but revendicateur. Vérifier dans le *Colloque*, chez les figures d'aspect malsain du jeune Charles IX et dur de la reine-mère, et celles forcément endiablées des moines, en opposition avec celle évangélique et toute distinguée de Théodore de Bèze ; et dans le *Montaigne* près de quérir un grand peut-être sa tête de fin intellectuel à côté du profil et de la tournure grossièrement vulgaire du prêtre qui dit la messe ; bref, de chaque tableau et du même obstiné peintre qui a exécuté du tout un faisceau de chefs-d'œuvre, ressortent d'autant plus puissamment une moralité confessionnelle et une volonté de plaidoyer..... Sur ce Robert-Fleury ne pouvait être pour moi que protestant, on le serait à beaucoup moins, et des plus militants. Aussi, étant donnée une telle notoriété de l'œuvre et du maître, dus-je trouver prodigieusement malavisée sa nomination au directoriat de l'Académie de France à la Villa Médicis. Surtout en pleine tension des circonstances diplomatiques, c'était là une insigne gaffe, à forme, on eut pu croire, de provocation. De fait, notre homme ne tint le poste, si flatteur et agréable en lui-même, que fort peu de temps. Certes, me dis-je, la situation n'était pas

tenable, et il a fallu abdiquer, couper court au scandale pour le Vatican.

Eh bien, voici que, me permettant quelques considérations sur le caractère philosophique et social du programme des susdites peintures, pour y louer d'ailleurs l'éclatant courageux accord de la conscience et du talent, puis faisant allusion au rapide séjour romain, cet homme ne comprend d'abord guère au fond de mon point de vue ; et, comme je le précise du mot « protestantisme, » il s'écrie tout d'un coup, surpris à la fois du sens et de la cause que je donne à son œuvre : « Vous me croyez donc protestant ? Je suis catholique, très catholique ! Je n'ai quitté prématurément la capitale des Papes, où mes rapports personnels avec Pie IX ont été et même se continuent à Paris des plus aimables, que par mauvais état de santé et nostalgie de ma femme, laquelle s'est retrouvée toute religieusement heureuse ici entre les mains de votre compatriote le chanoine Seguin. »

Quelque chose de plus qu'analogue à cette histoire m'est aussi arrivé notamment auprès de M. Jean-Paul-Laurens, paraissant se défendre de l'intention anticléricale violente en permanence dans la plupart de ses compositions.

—

Bastien-Lepage. — Vu, la première fois, dans son atelier, quartier du Maine, où me conduisit Charles Hayem, l'amateur bien connu ; la seconde, rue Legendre, avec Paul Vayson, le propriétaire de la maison (construite par Formigé). Il y mettait en cadre son *Vieux mendiant,* d'une individualité ou portraiture saisissante et, chose aussi étonnante, dont le modèle avait pourtant fort peu posé, fut-il

répondu à ma première observation du contraire. Peu après, nous nous retrouvions collègues et voisins de siège aux séances de la commission conventionnelle des « Quatre-vingt-un » à laquelle l'Etat abandonnait l'administration des Salons et qui a eu le tort de se constituer ultérieurement en société. Voir, pour l'appréciation passionnée et d'ailleurs très consciente des qualités de B. Lepage, le « Journal de Marie Baskirstcheff. »

—

Une école actuelle qui, faute d'aptitude et de goût, trouve plus commode de contrefaire et, sans autre conviction, de naturellement parodier les naïvetés et les impuissances des quatrocentistes, se paye, par dessus le marché, de mépriser surtout l'école bolonaise : rien moins que les Carrache, le Guide, le Guerchin, le Dominiquin, l'Albane. Certes pour ses nouvelles recrues, imiter Puvis de Chavannes, Millet, G. Moreau ou Roll est incontestablement plus facile que de le faire de ces autres méprisés Nicolas Poussin, Charles Lebrun, Léopold de Robert, Schnetz, Ingres, Delaroche et même Horace Vernet.

—

Qui est-ce qui fera ce joli volume *Les grotesques de la peinture*, digne de l'ingéniosité passionnée d'un Paul de Saint-Victor et de la vive formule d'un Edmond About ? Allons ! Messieurs, je vous donne, pour rien, mon lièvre que voici : G..., Moreau, T..., Courbet, Penguilly-Laridon, Manet, Nazon, Puvis de Chavannes, Millet, Lambron, F..., Ribot, R..., Aligny, B. D..., Chintreuil..., tous, bien entendu et explications réservées, gens de

talent, mais..., mais... Leur valeur même rehausse et ne démontre que mieux ma susdite définition.

—

La peinture de X. . est munie de toutes les facultés, possède toutes les qualités du talent : et elle n'est que parfaite. Lui manquerait-il donc quelque défaut du Génie ?

—

Anch'io son pittore. — Un peintre badigeonneur, guère plus, travaillait dans une rue de banlieue, entouré de ses baquets de couleurs et monté sur un escabeau, prêt à attaquer le bariolage d'un grillage en boiserie. Un passant amateur s'arrête, regarde d'importance, s'engage à parler beaux-arts en général et peinture en à-propos. « Après tout, par dessus tout, conclut-il, je suis moi pour Raphaël ; le plus fort des peintres, c'est Raphaël. »

— Raphaël, Raphaël ! fait l'ouvrier-artiste, tout en tournant magistralement dans le pot son composé de bichromate de potasse et d'acide borique, je n'en dirai pas de mal de votre Raphaël. Raphaël est mon homme aussi. Mais, repassez-vous par ici dans une heure ou deux ? Je voudrais bien savoir ce que vous penserez de *mes* barreaux verts !

—

A un duel à l'épée, entre un lieutenant de la garde impériale et le spirituel dessinateur X..., celui-ci se présenta muni de son seul crayon. On jugea que les armes n'étaient pas suffisamment égales, et, malgré cette bonne mauvaise raison d'en changer, le duel n'eut pas lieu.

—

Un Persan, que semblaient signaler de grandes

facultés pour la peinture, fut envoyé étudier en Italie par son gouvernement. A peine arrivé, il écrivit qu'ayant vu Rapphël, Michel-Ange, Titien, toutes ces fameuses merveilles d'art de Rome, Florence, Venise, il les trouvait bien au-dessous de leur réputation, et qu'il se faisait fort de les surpasser dès le premier envoi de ses propres travaux... Une, deux, trois, quatre années, tout le temps de sa pension, se passent sans qu'on reçoive de lui aucun signe de vie. Enfin, à l'heure du retour, il écrit une seconde lettre. « J'ai mieux et beaucoup revu et étudié, y disait-il, tout ce qui m'entoure. Or, au jour le jour, la réalité et la grandeur de ses mérites m'en sont apparues telles que je renonce à jamais seulement essayer de la carrière de peintre. »

—

Vayson. — Encore, comme pour Jules Didier, un *discipulus magister*. Si, de fait, il a commencé chez moi des sortes de leçons en préparant, d'après l'aquarelle que je rapportais d'Auvergne, le portrait en buste et mains, grandeur nature, de la vieille fileuse *Jouhandouna*; si nous avons fait ensemble, sous ma direction immédiate, une campagne d'études dans la forêt de Fontainebleau ; s'il a exécuté de même quelques premiers ouvrages, je n'aurais assurément trop rien su lui apprendre, non plus qu'à Didier également, dans le genre de peinture d'animaux où ils sont devenus l'un et l'autre non seulement les maîtres de leur maître, mais des maîtres entre tous. Ce que, plus et mieux que mon exemple et mon professorat personnels, le certain nombre de ceux qui ont bien voulu se dire mes plus ou moins élèves ou qui furent parfois

mes praticiens — pourraient être nommés Pinque, Georges Bellenger, Chauvel, Lévy, Letoula, Gounon et d'autres encore — rencontrèrent dans mon atelier, ainsi que l'avait été pour moi la maison de mon frère à Montpellier, c'est un rare milieu de fréquentations et de niveau esthétiques et intellectuels. On ne devait qu'y bénéficier, suivant le degré, bien entendu, de ses propres aptitudes, au contact et dirai-je dans l'atmosphère spéciale, aussi excitante et génératrice que renouvelée, de familiers ou de visiteurs tels que les frères Flandrin, Cabanel, Thiers, de Curzon, Gustave Doré, Ravaisson.... je m'arrête pour ne pas recommencer d'interminables listes déjà données. Ce que ces soi-disant élèves en reportent à mon honneur n'est après tout, et c'est beaucoup, qu'un témoignage de leur bon cœur et de leur bénévole reconnaissance.

—

Table ou cuvette ? — « Vous êtes pas, vous, mossieu *Sén-L....*, *i mé* semble ? »

— Si bien.

« L'artiste *péntre ?* »

— Oui, le peintre.

« Alors c'est pour vous dire que *j'ei* mon fils, mon *einé Tophile*, qu'il *é* aussi de votre *même* partie..... Ah ! *mei*, il en est passionné, là, *freuneutique !* »

— Et s'en occupe-t-il régulièrement, sérieusement ?

« Oh ! diantre ! il a été à Paris à étudier, à travailler trois ans, trois ans dans l'atelier de Carolus Durand, *lé* fameux !... et *méntenant* il est pharmacien à Tulle... *meis* toujours passionné pour sa *pénture*, là, *freuneutique*, oh ! diable ! »

En suite de quoi je demandai un jour à Carolus, nous rencontrant dans la rue de Notre-Dame-des-Champs, et croyant l'amuser : « Depuis quand faites-vous donc des pharmaciens ? » Mais il ne la trouva pas drôle, y flairant quelque scie d'atelier.

—

Mélancholia. — Le pauvre diable de peintre X..., voyant éternellement rentrer, retour de toutes sortes d'expositions, ses toiles et cadres plus ou moins endommagés, se lamentait ainsi : « Les tableaux se cassent mais ne se casent pas. »

—

A tableau donné on ne regarde pas au cadre.

—

N'est pas épicier qui veut. — On ne peut pas raconter les chagrins, les désolations que ce garçon nous a causés (me disaient les père et mère). Fort comme un taureau, avec un appétit d'ogre, timide à l'excès, et d'ailleurs bonne pâte d'enfant s'il en fût, croiriez-vous qu'il nous était arrivé jusqu'à l'âge de seize ans sans avoir su rien apprendre ni rien pu faire ! Aux Frères de l'école chrétienne, en divers apprentissages, dans ses manières, dans sa conversation, en tout et pour tout il ne montrait que stupidité et maladresse ! Ah ! nous en avons assez pleuré, mon pauvre homme et moi !.... Lorsqu'un jour un brave monsieur du voisinage, auquel on avait dit la chose, nous conseilla d'en finir, de nous en débarrasser, en le *mettant dans le dessin*, pour en faire un artiste. De guerre lasse, et comme pis-aller, nous avons dû nous y décider. Eh bien ! monsieur, il y a parfaitement réussi, mais là, parfaitement ; et de-

puis lors nous n'en avons plus eu que de la satisfaction. »

—

On demandait au peintre M... des nouvelles d'une personne avec laquelle il avait été très lié : « Il y a une éternité, dit-il, que nous ne nous sommes plus vus face à face ; tout au plus, de temps à autre, l'aperçois-je encore de profil... perdu. »

—

Une drôlette petite fille de ma concierge, Elisa Blateau, que je conduis au Musée du Louvre, lève la tête à un plafond par Meynier, représentant des figures allégoriques dans les nuages. « Qué-que c'est-y donc, demande-t-elle, que toutes ces bell' dam' et ces beaux messieurs assis comm'ça à califourchon, à cloche-pied ou couchés sur rien du tout ? » — Devant les *Noces de Cana* de Paul Véronèse : « Où donc qu'elle est la mariée? » — Arrivée devant la *Fête de la Madone de l'Arc*, par Léopold de Robert : « Oh! le bœuf-gras, n'est-ce pas ?

— « Mais non, mon enfant, dis-je, c'est une fête en Italie.

— « Eh ! bé quoi ! c'est le bœuf gras italien ! »

Au Musée de Versailles, galerie des Souverains français, je désigne solennellement les portraits de Louis XIV dit Le Grand, des Louis XV, XVI et XVIII, ce dernier presque en simple bourgeois, à l'anglaise, le premier en grand apparat du grand siècle : « Pourquoi donc, dis, qu'il a plus d'*affiquets*, le seulement quatorzième, que le dix-huitième (elle compte sur ses doigts), qu'est quatre fois plus ? »

—

« Confession et Préface » tel pourrait être le

titre du fragment qui suit, acte de foi et explication d'une partie de l'œuvre d'un artiste remarquable, qui me tient de très près et qui est mort il y a quelques années. Simplement écoutons-le donc se confesser et s'expliquer.

Ces jours derniers, disait-il, à l'intention de retrouver le portrait d'une fillette dessiné depuis longtemps, j'ai dû revoir beaucoup de paquets de feuilles entassées dans mes armoires. Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, mais cette recherche m'a causé peut-être un peu d'admiration, je l'avoue naïvement, beaucoup d'étonnement au moins, j'ajouterai avoir été aussi assez effrayé. C'est que ces milliers de figures de jeunes filles, dont la plupart n'ont pas même leur chemise pour tout vêtement, paraîtront une énigme dont la solution serait que j'ai dû vivre, comme un pacha, en affreux libertin; et cette accusation serait tout ce qu'il y a de plus faux. Je n'accepte même pas le titre de « paillard platonique » que me donnait le grand Rieur provençal Castil Blaze, quoique j'aie eu dans ma vie des affections qui motiveraient cette qualification. C'est dans la philosophie et dans l'art qu'il faut chercher l'explication de l'énigme.

Suivant certains naturalistes, qualifiés d'athées, il n'y a pas de causes finales, et si l'homme aime la femme c'est parce que le hasard les a façonnés l'un pour l'autre. Eh bien ! quelque libre-penseur que je puisse être, je pense, je crois qu'il y a dans la Nature des lois qui ont un but ; et je crois conséquemment que, dans l'espèce humaine, dans tous les animaux, dans le règne végétal même, il y a des formes anatomiques, des instincts, une fatalité parfaitement logique qui démontrent que là

femme a été créée pour plaire au mâle, de même que chaque fleur a des étamines pour les pistils. Et la Nature n'a pas manqué son but en créant la femme belle au suprême degré. En la considérant comme telle, je suis de l'avis des grands artistes de la Grèce et de l'Italie. Or, comme l'expression de la Beauté est le but de l'art, on ne peut rien faire de mieux que d'étudier et de contempler cette beauté. Raphaël dans son temps et Ingres dans le nôtre ont travaillé avec cette pensée ; et comme les œuvres d'un artiste constituent sa confession, j'espère que les yeux intelligents verront dans mes dessins les plus nus une pure, pour ne pas dire exclusive admiration et un exercice artistique qui ne sauraient souvent se satisfaire dans les figures les mieux habillées.

Je ne cèderai donc pas au premier mouvement qui a pu se présenter de brûler mes études de Nu, et dont on eut pourtant pu faire un si beau *cachofio* (feu de joie). En les feuilletant, j'en ai rencontré plus d'une qui méritent une conservation à part, savoir : trois portraits à mi-corps d'H. R..., ayant davantage son caractère personnel que d'autres reproductions que d'habiles ont exécutées d'elle ; et trois autres de Marie A...., cette brave fille qui a eu, toute sa vie, deux amours bien inutiles, celui pour moi et celui pour le bon Dieu de sa paroisse.

Conclusion. A notre prochaine entrevue il sera confectionné un ballot de tous ces tas de dessins, et on les cachera à peu près ou tout à fait au besoin, dans quelque salle-grenier du Musée de ma ville natale... J'ajoute que pour moi, comme à plus forte raison pour les grands maîtres devenus

vieux, le dessin du nu qui avait été l'alpha de l'éducation en reste l'oméga. C'est pour les virtuoses de la peinture faire ce que font ceux de la musique, c'est-à-dire faire des gammes encore et toujours des gammes ; et les miennes ont été faites dans le mode mineur, alors que Michel-Ange les faisait dans le ton majeur.

—·o·—

CHAPITRE IX

—

AMATEURS, CONNAISSEURS, CRITIQUES, etc.

—

Avant de parler formes ou couleurs avec un myope, un presbyte ou un daltonien, bien reconnaître, comme *appogiatura* à la clef de la conversation, celles de vos lunettes respectives ; se donner le *la* entre exécutants de musique avant de chanter ou jouer.

—

L'ange a fait la bête. — Un jour, la plume de Pascal (Blaise, s'il vous plait) s'est écriée : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! » Ce jour-là, le profond, le sublime penseur dit-on, a perdu une belle occasion de ne se pas solidariser, par une telle stupéfiante ineptie, où l'inconsistance de la pensée le dispute à l'équivoque de la langue, avec tous les mossieus Prud'homme, Perrichon et autres philistins de la haute et de la moyenne bourgeoisie. Mais voici qu'un autre jour de l'an 1891, quelques deux cent cinquante ans plus tard, on met la chose au concours, pour « démontrer l'erreur ou la vérité contenue

dans... etc. » Où ce concours ? A l'Institut de France (prix Bordin). Par quelle section ? Celle de l'Académie des Beaux-Arts conséquemment. Par qui plus précisément ? Par (oh ! mais il faut donc tout vous dire) MM. les membres de la division de peinture, lesquels, sans doute, sommes-nous forcés de croire, tous les premiers, trop longtemps et péniblement indécis à ce sujet, se décidèrent à éclairer et asseoir leurs propres consciences, celle de la nation, et aussi, du même coup et par-dessus le marché, celle du monde entier. Or, j'eus personnellement la bêtise d'envoyer à ce concours un mémoire d'autres bêtises, gros d'environ cent à cent cinquante pages grand-écolier. Quel heureux concurrent obtint les 3.000 fr. du prix, sinon l'éloquente résolution du soi-disant problème ? D'après quelles appréciations a-t-on jugé ? Rien en a-t-il jamais été publié, aucunement su ?... Peut-être n'a-t-on pas seulement rien décerné. L'Institut, comme à la rue du Croissant, reçoit des manuscrits et n'en rend pas ; les opérations s'y pratiquent, en famille, derrière le rideau, comme se passent, derrière la coulisse, les morts de la tragédie classique : le pudique huis clos y règne dans toute sa souveraineté et sa disgrâce : un peu beaucoup donc à l'instar des conseils de guerre. Mais, obtenu ou non, bien ou mal, le prix a été, haut la main, mérité cet autre troisième jour où la courtisanne vénitienne Zulietta jugeait et déboutait de ses faveurs le philosophe Jean-Jacques Rousseau avec ces paroles, que j'ai topiquement retournées à Pascal en épigraphe même de mon manuscrit : « *Zanetto, lascia le donne e studia la matematica.* »

—

Duc D.... — Quand, vers 18..., je pris logement rue Bonaparte, souvent je trouvais assis, en causerie d'attente ou de repos dans l'exiguë loge des concierges, les époux Blateau, dont il caressait volontiers le second enfant, la toute petite fillette Elisa, un aimable vieillard d'aspect général modeste, mais de physionomie empreinte d'un frappant cachet aristocratique. Je m'arrêtais alors à causer aussi et potiner, tout en prenant ma clef, décachetant mes correspondance et paquets divers, de la pluie et du beau temps, de la ville et de la cour... Des mois se passèrent pendant lesquels j'appris comme par hasard, au jour le jour, que le vieillard, parfois en compagnie de sa femme, venait là avant ou après visite chez ses deux fils, l'aîné d'allure avantageuse, l'autre moitié atrophié, aux façons de crétin — qu'il n'était du reste pas « tant que ça » réfutaient les concierges — et occupant l'appartement du premier étage. J'entendais couramment et employais moi-même le nom de tout ce monde jusqu'au moment où, entre deux coups de balai et de torchon de Mme Blateau, faisant mon ménage, j'appris enfin que la personne du vieillard n'était authentiquement rien moins que celle d'un personnage des plus historiques du monde, à savoir M. le duc Elie Decazes, lequel avait représenté en lui-même et presque seul, par les plus inouies faveurs d'un roi et des circonstances politiques, la dizaine d'années de la vie de la France sous la Restauration.

On savait encore, vers 1830, que sa femme était une de Saint-Aulaire. Au moment dont je parle, seul peut-être quelque abonné de la *Revue des Deux Mondes* se demandait si le fameux duc était ou n'était pas mort ?

Adolphe Thiers. — J'ai pas mal, je pourrais même avancer avoir beaucoup vu Thiers ; dont Hugo me disait, à Jersey : « Bon orateur, mauvais écrivain. » Nous étions compatriotes de départements limitrophes. J'y ai cohabité avec de ses parents, le père, un frère (ce qui, soit dit en passant, pouvait ne pas m'être un titre auprès du fils et du frère). J'y ai connu deux ou trois de ses camarades intimes ; l'un surtout, carpentrassien, qui fut préfet de Montpellier et de Toulouse, et dont le fils l'était récemment de Marseille. En 1846, quand je partis pour un long voyage et séjour en Orient, Thiers me gratifia, avec son compère M. de Rémusat, de trois inappréciables lettres de recommandation pour les ambassadeurs de Turin, de Naples et d'Athènes (étaient-ce Bresson, de Montebello et Piscatory ? Il ne m'en souvient que mal, n'ayant pas été me présenter et préférant plus simplement garder les lettres comme autographes), tandis que le docteur Lallemand, de l'Institut, y en joignait une de son client Ibrahim-Pacha pour l'intendant du palais kédival au Caire. A ma rentrée, je rencontrai et revoyais Thiers chez notre ami commun Adalbert de Beaumont. — On sait les goûts, la passion pour les beaux-arts de l'illustre homme d'Etat et historien, dans le monde desquels sa collection léguée et installée au Louvre lui a fait une des plus éminentes réputations d'amateur et connaisseur. — Il voulut voir mes portefeuilles d'aquarelles et de dessins, que le comte de Sartiges, rentré aussi de Perse où je le connus comme ministre et hôte, colportait volontiers en *illustration* de sa mission, y compris leur auteur, un peu partout dans Paris : chez Mme Lehon, chez les de Salvandy, Delessert, etc.

Peu de jours après deux ou trois séances à les compulser, il me demanda d'y puiser les copies de plus d'une centaine de numéros parmi les sujets plus spécialement de vues de villes, de monuments et d'ornementations diverses. Il attachait alors une importance essentielle à tous les documents de ce genre comme base naturelle, technique presque, d'un ouvrage mis et repris de temps à autre sur chantier, sorte d'*Histoire universelle par l'Art*. C'était toujours là, à travers sa carrière politique si agitée, ses visites ou séjours studieux à l'étranger comme intermèdes, ses relations préférées avec les artistes et les critiques, la préoccupation foncière, dominante, *l'exegi monumentum* en préparation de son esprit et de ses ambitions les plus hautes à satisfaire. Au moins le croyait-il et répétait-il volontiers en ces termes : « Je fais, à côté de cet ouvrage, bon marché de tout le reste de mes actes et travaux, qui pourront bien faire, eux, défaut à ma renommée, plus et mieux établie, un jour, sur celui-ci. »

Dans ce même but, et en utilisant la longue lacune et peut-être, arrivait-il à penser sous le second Empire, le temps de loisir d'une retraite définitive des affaires publiques, Thiers se mit en tête le projet d'aller ensemble, lui et moi, jusqu'... en extrême Chine ! et par des itinéraires illimités d'école buissonnière ; le tout bel et bien au bénéfice à peu près exclusif de la récolte et du dossier des documents archéologiques en question. Etant donné ses intelligence et vivacité habituelles, il s'affectionna progressivement et quotidiennement, tantôt avec méthode, tantôt avec une versatilité d'enfant qui, je dois le déclarer, réagissait en calme

chez moi, à l'étude de cette épique expédition. Sans tomber dans trop de scepticisme, je sentais de jour en jour n'avoir jamais à exécuter un tel programme, au moins en son entier, et encore moins, sinon qu'en son prologue jusqu'à Moscou ou même seulement Vienne, en compagnie d'un tel chef. Le fait est que la chose, alors qu'elle paraissait combinée, arrêtée dans ses grandes lignes et toutes ses conditions pratiques, que facilitaient à souhait les moyens personnels uniques de l'entrepreneur, parut, au lendemain d'une veille où elle avait jeté les plus flambantes gerbes d'un feu de paille, ne plus brûler que sous ses cendres. En tous cas, comme je l'avais pressenti, l'ensemble du fabuleux voyage était décidément abandonné quand enfin, vers l'approche de la « Débâcle » de « l'Année Terrible », il se trouvait réduit à une modeste tournée ou pointe que j'aurais opérée seul, commandité partiellement par la maison de l'éditeur Goupil, et dont même la réalisation n'a pas dépassé ce que j'en raconte ici pour simple mémoire.

Ces détails, fort négatifs, j'en conviens, peuvent sembler assez mesquins et négligeables, surtout vus à distance et parmi les accidents ou plutôt évènements historiques d'une carrière et d'une biographie comme celles de Thiers. Leur substance est pourtant la vérité plus vraie, c'est-à-dire la vie plus réelle chez chacun de nous, grands et petits, que celle qui lui est composée par la collectivité et les contingences extérieures et plus ou moins relatives des hommes, des choses et des circonstances. J.-J. Rousseau peut apparaître plus intéressant, plus grand même, au sens le plus significatif, dans les pages domestiques des *Con*

fessions que dans le libellé des codes humanitaires de l'*Emile* et du *Contrat ;* et mon Adolphe Thiers, dans son cabinet, écrivant une correspondance familière ou parlant en une causerie d'art, entre une aquarelle de Tourny, d'après le « Parnasse » des Stanze et un bronze du Verrochio, vaut bien en lui-même celui qui, en l'année terrible de 1870-71, courait chez nos voisins, d'une cour à un ministère, pour les apitoyer sur nos désastres et n'y être, entre deux gracieuses tasses de thé, que cruellement berné. A coup sûr, mes relations avec l'habitant de l'ancien hôtel de la place Fontaine-Saint-Georges et le visiteur des deux ateliers que j'ai habités rues Visconti et Bonaparte n'avaient, on le pense, rien de politique, mais étaient assez caractérisées sous le rapport artistique pour que la figure d'une telle personnalité, non moins intellectuelle que populaire, puisse prendre ici une large place dans mes notes.

Je reviens donc à ce remarquable intérieur, qui a été reconstitué en meilleure partie dans des salles du Louvre. Le cabinet de travail précisément, à la fois bureau, bibliothèque et musée, se trouvait presque tout occupé en longueur par une table-armoire garnie d'objets d'art, entre autres un petit portrait dessiné de Thiers : esquisse ou reproduction de la peinture grandeur nature représentant le modèle à la tribune parlementaire, et qui fut, je crois, le dernier et très peu connu ouvrage de ce genre par Paul Delaroche. Sous le pinceau et sous le crayon de ce maître pourtant, et tant comme ressemblance que comme entente pittoresque et valeur picturale, la chose, quoique ou parce que plus compliquée, manque du cachet qu'offrit plus tard dans ses

frappantes simplicité et force la toile du même sujet signée Bonnat. — Thiers paraissait très satisfait du susdit dessin, le plaçant et replaçant sous les regards, et donc paraissant non moins contrarié que, pour mon compte, je parusse toujours garder, à son égard, une certaine réticence d'appréciation. « Qu'avez-vous à en dire ? Parlez! », demanda-t-il enfin. Eh bien, je préfèrerais un portrait de Thiers, me décidai-je à avouer, fait... « Par qui ? » fait par Ingres, comme ceux de Molé et d'Armand Bertin. Mais évidemment, et c'est là ce qui me gênait comme un cas d'accusation à porter, c'est Delaroche, un homme de rare talent (que je respecte en plus comme mon professeur) mais rien de moins ni de plus, que, par nature et mesure de tempérament, et non Ingres un homme de génie, devait mieux goûter et choisir l'homme qu'était Thiers.— C'est lui, dit-on, qui eut la naïveté archiprudhommesque et imprudente de demander à Ingres, partant pour aller prendre la direction de l'Académie de France à la Villa Médicis, si Raphaël était bien réellement à la hauteur de son immense, exceptionnelle réputation ?

On a fait à Thiers, c'est bien, une réputation de grand amateur et connaisseur d'art ; mais il me reste à dire : amateur, oui ; connaisseur, au point de vue intime, intrinsèque en quelque sorte et supérieurement artistique du mot, j'ai plus que des doutes. Chez ce haut bourgeois, l'intérêt historique, documentaire, classique, et sans doute l'agrément décoratif, devaient remplacer la sensation pure, tout individuelle, le *mens divinior* de l'artiste et du poète. (On verra au cours de ma véridique « Légende » combien un Hugo, par grand exemple,

était, devait être différent). Ainsi nombre de gens, et non des moindres, proclament admirativement l'énergie de Tacite et de Corneille, la grâce de Racine, celle divine du Sanzio ou de Mozart, l'esprit de Voltaire et de Courier, etc. Là-dessus vous et moi et tout le monde, n'est-ce pas? sommes d'accord, sans toutefois en fournir la preuve d'une méritante initiative et hardiesse de goût. Notre homme s'est fait copier à bon prix et sûre sélection, les principaux archiconsacrés chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, et c'est fort louable ; mais eût-il distingué *da se* dans un croquis, un fragment imprévus, la marque et la portée d'un génie ou talent original ? Le fameux premier article, lors de ses débuts littéraires, qu'il écrivit sur le Salon, où il parlait, avec une indépendance dont on lui a su tant de gré, comme d'une véritable intuition, du tableau de début aussi d'Eugène Delacroix, *La Barque du Dante*, cet article pourrait bien n'avoir été qu'une audace de jeune homme mettant le pied à l'étrier et de préférence sur un cheval difficile. Quoi qu'il en soit, plus tard Delacroix, encore plus que Ingres, dût céder le pas, on l'a vu, à l'auteur de « l'Hémicycle ». Au résumé, constatons avec reconnaissance que Thiers aimait l'Art en général, peut-être autant, sinon davantage, que la politique, et aussi les relations d'artistes plus que toutes autres. S'il a eu avec quelques-uns d'entre eux (le sculpteur Maniglier, par exemple, à la suite d'une grave avarie d'emballage ou de transport survenue à une petite copie d'antique) des difficultés taxées de parcimonie, c'est qu'avant et après tout homme d'ordre n'ayant pas un chiffre de fortune en rapport illimité avec

celui de ses goûts, il voulait et devait l'administrer de façon à en satisfaire le plus possible, quitte à ne pas jouer au prince. Qui l'en blâmerait trop ? Pas moi, au moins, à qui il s'excusait de ne pas mieux payer mon travail commandé, sans être marchandé d'ailleurs, avec l'intention de le comprendre dans ses legs à l'Etat. (Soit dit en passant, je n'ai jamais su si cette collection turco-persane, dont un autre fonds spécial entier, distrait de l'ensemble de mes portefeuilles, se trouve aujourd'hui à l'Ecole des Beaux-Arts, a péri ou non dans les incendies de la Commune.)

J'estime qu'en bien des choses politiques ou diplomatiques, sociales et artistiques, Thiers a montré plus d'esprit que d'intelligence ; j'oserai même dire qu'au point de vue psychologique ou sentimental il témoignait de plus de cœur que d'âme. Quant aux services (je me permets ici une parenthèse en général) de *grand serviteur du pays* et aussi de ceux de Dieu, j'estime encore que tout prince ou soldat fait roi, tout prêtre fait pape ou cardinal, tout député devenu ministre ou fonctionnaire quelconque a eu surtout le pays comme servant. Si celui-ci leur doit des remerciements pour une mission plus ou moins bien remplie, ceux-là lui doivent, salaire à part, leur honneur, leur gloire et soit aussi parfois une ingratitude qui en est la plus haute consécration. — Oh ! il savait, ce rival de Guizot et copain de Mignet, et bien aimer et bien haïr ; fidèle surtout, en lutteur public qui a besoin d'amis contre des ennemis ouverts ou cachés, aux anciennes et cordiales solidarités. — Comme je me plaignais, un jour, du ton impertinent et des boutades volontairement saugrenues de

Prosper Mérimée, au cours de séances d'une commission où j'étais appelé au ministère de l'Instruction publique, entre Elie de Beaumont, le poète dramatique Pierre Lebrun, Guigniaut, de Nieuwerkerke et de Mercey, « Mérimée, s'écria-t-il péremptoirement sans attendre aucun exposé du cas, c'est un animal. » On connaît son mot sur le prince-président qui devint Napoléon III : « Il ne manque pas d'habileté dans la confection des plats, mais je n'aime pas plus sa cuisine que le cuisinier. »

Sur ce que je lui faisais valoir de ma réserve à ne pas servir d'intermédiaire auprès de lui, vu surtout la difficulté du choix, à trop de solliciteurs ou de curieux, « Envoyez-les moi, envoyez-les toujours. Ne vous gênez pas tant que ça. Je ne me gênerai pas de mon côté pour me débarrasser immédiatement des uns, et mener, s'il y a lieu, mes affaires avec les autres. C'est une pratique, vous pensez bien, dont j'ai dû forcément et depuis longtemps prendre l'habitude. »

Entre autres rares personnes de celles que je me permis de lui présenter ou adresser, ce furent le peintre Richomme, fils d'un graveur, membre de l'Institut, dont il désirait céder quelques très belles épreuves d'auteur ; un voyageur autour de Monde qui postulait auprès de la ville de Paris pour un emplacement de terrain et les auspices de quelques gros bonnets, à cette fin d'établir un panorama monstre, et avec lequel nous tînmes en tête-à-tête trinital une inspection de ses matériaux ; le peintre et dessinateur Emile Vernier, ayant à lithographier le portrait par Bonnat ; enfin mon frère, moins intéressé, si ce n'est désireux du *de visu et auditu* personnel d'une des plus universelles célé-

brités contemporaines. Malheureusement, ici, la conversation devait s'engager à fond sur le parallèle comparatif des facultés et productions scientifiques et artistiques de la France avec celles des diverses nations, de l'Allemagne plus particulièrement, que mon frère avait visitée plusieurs fois, et dont il possédait bien la connaissance par la langue et notamment par des relations intimes avec les sommités de la musique et de la peinture, à son regret trop ignorées ou méconnues chez nous. Thiers qui, sur bien des sujets aussi, avait son siège tout fait, lâchait la bride à un chauvinisme respectable, mais, ainsi que tout chauvinisme, assez étroit, et, agacé, poussé dans ses retranchements, y tirait comme arguments ses dernières cartouches en tambourinant à pleins cinq et dix doigts (*sic*) sur les vitres de fenêtre.

Aux époques de ses interrègnes, l'ex et futur ministre, chef de ministère et finalement premier magistrat de la République, consacrait volontiers des après-midi à visiter les artistes dans leurs ateliers, s'instruisant et distrayant à leurs conversations et travaux. Il vint plus d'une fois dans le mien, s'y rencontrant et en paraissant très heureux avec Beuley, Henri Monnier (en partie son prototype caricatural à la scène), About, de Curzon et une fois, assez funambulesque, avec Penguilly-Lharidon, capitaine d'artillerie et peintre, accompagné de son camarade, le fils Maréchal de Metz, lesquels, grands et forts gaillards, furent si émotionnés par l'apparition du minuscule grand homme que, sans attendre aucune présentation, ils détalèrent à sauve qui peut, ce qui le surprit et en fut sincèrement regretté.

Rue Visconti, boyau étroit, irrégulier, sombre, humide, tristissime, j'occupai, quelque temps, au fond d'une arrière-cour puisarde, un atelier improvisé, se délabrant à vue d'œil, d'atmosphère macabre sous un jour avare et livide, et où prospéraient, à ravir le laboratoire d'un savant naturaliste, les plus horribles rats, champignons et araignées. Eh bien! sont passés, venus et revenus là, Robert-Fleury, les deux Flandrin, Diaz, Cabat, Edouard Bertin, Castil-Blaze, d'Ortigues, Etex, Alexandre Desgoffes, Raffet, Dauzats, les princes Soltikoff et Gagarine, Théophile Gautier, Louis Boulanger, de Tournemine, les frères Benouville, Eugène Cicéri et Eug. Isabey, comte Léon de Laborde, Cabanel, Perraud, Eug. Guillaume, Charton, Doré, Gouvy, Stéphen Heller, Mouilleron, Bellel, les deux Andrieux (Auguste et Pierre) les deux Didier, (Jules et Adrien) Pasini, Bourée, colonel Duhousset, vicomte de Matharel, baron Davilliers, Chauvel, Chodzko, Auguste Barbier, Mérimée, Prisse d'Avennes, Laurent-Pichat, Charles Débureau, Tchikatcheff, Mesdames Hommaire de Hell, Colombari, Blanchecotte.., et qui donc pas encore !

Voici qu'un soir, entre chien et loup, j'entends mon concierge à la jambe de bois, non moins ruiné et sordide que l'immeuble, bougonnant à quelqu'un qui tâtonnait les murs aux abords de ma porte : « Quand je vous dis qu'il y est, pour sûr. *Donnez de la voix*...plus fort! *Donnez de la voix*....» J'ouvre : c'était M. Thiers. Hélas ! Ma mémoire, très incomplète encore vis-à-vis de ce déjà vieux annuaire de contemporains, la plupart disparus, n'est plus elle-même qu'une sorte de vieille gardienne de cimetière.

Thiers me demanda plusieurs fois de l'accompagner aux Salons où, évidemment, l'intéressaient surtout la catégorie des sujets et la génération des peintres militaires. En cicérone émérite et avisé, je lui signalais les Dumaresq, les Dupray, les Detaille : recommandant l'auteur de ces dernières toiles, quoique y faisant seulement encore ses premières armes, à titre de meilleur élève de Meissonnier et probablement, un jour prochain, l'héritier de son domaine de la Sabretache : « Oh ! ta ta ta, comme vous y allez ! C'est facile à prétendre, plus que d'y atteindre. Nous verrons bien. » Secouait-on mon dire, pourtant non trop hasardé, avec un mouvement d'épaules et péremptoire geste manuel de ce chauvinisme en tout plutôt de la veille que du lendemain. Mais ces visites se trouvaient fatalement écourtées par l'inéluctable notoriété publique y compris la personne même de mon compagnon, lesquelles si difficilement dérobées un certain peu de temps étaient sournoisement dépistées par quelque groupe et éclataient aussitôt au centre d'une corbeille de foule qu'il fallait pourfendre pour s'enfuir. Parvenus enfin à gagner une sortie, je restais seul avec moins d'honneur, mais pouvant, par mon genre de grandeur négative, bénéficier de mon attache au rivage.

Du jour où il redevint, encore plus que dans le passé, la cheville ouvrière des évènements, puis assuma le rôle de citoyen providentiel, et enfin fut promu le premier des Présidents de la nouvelle République, je ne vis plus Thiers, n'ayant lui le temps ni le souci et moi le besoin ni l'envie de nous rien demander l'un à l'autre, pas même, de ma part, une décoration ou un bureau de tabac.

Du ruban j'en possède un et deux petits bouts, un national et un étranger, plus que suffisants certes ; du tabac ? devais-je, en mon horreur pathologique de la chose et de ses pratiquants, me faire trop bénévolement le pourvoyeur et propagandiste de ses culte et consommation ? J'eusse pu solliciter pour d'autres, dira-t-on : les occasions ne manquent pas. Heureusement il ne s'en présenta pas une de sérieuse ; et j'évitai, aussi heureusement ainsi, l'éventualité d'une désillusion possible vis-à-vis d'un ex-simple ami de cabinet et d'atelier (qu'il pardonne ma crainte au besoin !) devenu monté sur le trône d'un chef de nation... Mais je revoyais et reverrai encore souvent, en attachant et aimable souvenir, la petite chambre à coucher sur le lit de laquelle le vieux valet provençal Joseph tenait toujours si irréprochablement prêts le chapeau, le pardessus, les gants et la canne de son maître le grand petit homme. La dernière fois que nous sortimes ensemble c'était pour aller visiter des peintures murales dans diverses églises. Au pied de l'escalier, je remarquais, assez en désordre, tout un attirail photographique qui me fit lui demander s'il s'amusait à des essais. « Oh ! ma foi non, dit-il : j'ai bien, et très mal, commencé mais vite abandonné la chose à ma belle-sœur, Mlle Dosne, moins répugnante que moi à se mettre les mains par trop sales. » Et il en agitait encore les siennes comme pour les égoutter.

—

Il est assez singulier que le hasard des circonstances, ou plutôt faut-il dire la raison de mon métier, m'ait fait connaître, dans des conditions d'un caractère toujours plus ou moins familier, les trois

premiers Présidents de notre République. Après Thiers voici Mac-Mahon. Colonel en Afrique, il venait volontiers et facilement, passant l'eau entre Alger et Cette, voir à Montpellier sa toute charmante sœur la marquise de Roquefeuille, chez laquelle j'étais comme en partie élevé et donnais, enfant professeur et très aimé, mais rien moins qu'imposant, des leçons de dessin et, Dieu me pardonne, de violon aussi à une folle ribambelle de camarades des deux sexes. Or, le frère et oncle, futur maréchal, duc et président, y assistant, le matin ou à la veillée, et dessinaillant même quelques bonshommes ou chevaux arabes, me passa gentiment, plus d'une fois, tantôt le bol de café au lait, tantôt la tasse de thé qui lui étaient servis premièrement.

Puis c'est Grévy. Venant à quelques portes de la mienne, rue Bonaparte, déjeuner chez son confrère, ami et collègue Adolphe Crémieux, il montait, après, dans mon atelier fumer un cigare et, à la fois très aimable quoique d'ordinaire assez taciturne, me regardant travailler avec intérêt semblait-il. J'étais obligé de faire la plus grande partie des frais de la conversation, plus n'importe quoi que politique, on le pense, sollicitant çà et là quelque observation de critique à côté des compliments. Si je l'obtenais enfin après beaucoup de peine, il s'en excusait aussitôt avec une insistance certes toute gratuite vis-à-vis de moi, mais comme s'il en eût trouvé, à son propre compte, la responsabilité trop lourde. Pour juste et praticable que je la déclarasse, rien ou peu n'y faisait. « Eh bien ! disais-je alors, vous verrez à votre prochaine visite, fut-ce dès demain, que la correction aura été intégrale-

ment exécutée »... Il revenait, constatait effectivement et restait néanmoins persuadé que j'y avais dépensé un excès de courtoisie ; il faudrait dire de courtisanerie, si j'avais pu calculer dès lors que mon visiteur deviendrait prochainement notre Roi républicain. — Epris d'une certaine étude de dahlias que j'avais peinte à Marlotte, une fin de récent septembre, mais toujours réservé de lui-même, il me la fit demander et solder par une personne tierce. Sa réception fut accusée avec grand remerciements dans un billet dont toutefois le post-scriptum se plaignait plaisamment d'une épreuve d'eau-forte où j'avais représenté un aigle, et qui, sans trop d'attention, servit d'enveloppe à la peinture. — Un aigle ! l'aigle impérial !!... Le Grévy du fameux « amendement » protestait.

—

Il est des esprits et des mains qui possèdent, ou plutôt en sont possédés, l'admirable don de grandir, de sublimiser en quelque sorte, sans avoir pour cela à le transfigurer, tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils touchent. D'autres, au contraire hélas ! ont celui, et y prenant forte peine, de tout amoindrir, tout rabaisser... à leur propre taille naturellement. Les premiers obtiennent, avec la synthèse du Vrai, le Bon et le Beau ; les derniers, de parti pris ou inconsciemment, aboutissent à la caricature calomnieuse, à ce qui est peut-être pire, en art, au mauvais goût. On pourrait faire entre les deux une sélection de véritables penseurs et artistes, et de simples cuistres.

Le Moniteur universel publia jadis une série d'articles sous ce titre *Les Amis de la Nature*, signés Champfleury. Cet auteur, puisque auteur il y a,

passait, dès lors, pour marcher hardiment mais combien maladroitement! dans des vieux souliers laissés dans la défroque du grand Honoré de Balzac. En vertu de l'axiome « le style c'est l'homme » il donne ici toute la raison de l'œuvre, fonds et forme, la main y étant aussi maladroite que le pied. On sait ce qu'un tel manouvrier de lettres a fait de la si délicate et belle figure d'un Alfred Bruyas. De nouveau il s'en prend, sous ce sobriquet d'*Amis de la Nature,* mais de même façon aussi vulgaire et balourde que peu et mal déguisée, à un ensemble de génies ou de talents : rien moins que Chateaubriand, Laberge, Michelet, Félicien David, Karl Bodmer, etc. Durant de longues pages, c'est particulièrement le tour de cette noble Forêt de Fontainebleau, l'admiration de tous, poussée jusqu'à la religion, jusqu'à l'adoption exclusive par des générations de littérateurs et d'artistes qui en ont fait leur temple et leur séjour même, ou qui la fréquentent une partie de leur existence, à titre de thème auquel il faut toujours revenir. La forêt de « Grateloup » est-elle appelée par le sieur Fleury dit Champfleury ; et nous y voyons apparaitre la parodie d'un des hommes les plus méritants ; lequel, en réalité, a voué à la région, de ses peines et de ses deniers, un culte non moins généreux qu'intelligent et utile à tous : établissant des itinéraires, des lieux de halte ou de refuge, et ménageant, avec un grand tact des prérogatives du pittoresque, les abords de sites jusque-là inconnus ou peu abordables. Certes, moins soucieux du véritable respect dû à la Nature laissée à sa liberté, se sont montrés des artistes mêmes d'une certaine école qui, pour satisfaire au « style voulu » de

leurs études et tableaux, avaient préalablement fait écorcher et fourbir jusques à l'os, de leur peau de mousses et chevelures de plantes, des groupes entiers de roches, y compris le balayage des premiers plans. Bref, vous aurez, plus haut, déjà nommé Dennecourt. Mais Champfleury, lui, le dépaptise en « Gorenflot ». Grateloup et Gorenflot avec, plus loin, son M. de Bois-d'hiver, quelles géniales et exquises trouvailles ! « *Gorenflot, qui fait penser à un gâteau de province* » ajoute-t-il en pavé de l'ours, et convaincu probablement d'avoir donné, avec, une réplique aux types de Prudhomme et de César Birotteau. L'objectif de ses lunettes (car il portait lunettes ou lorgnon, et quels !) nous gratifie encore d'un pseudo-Decamps, item d'un Diaz, d'un Théodore Rousseau, Bodmer, Eugène Cicéri, Henri Murger, etc. ; lesquels, toujours présentés en grotesques « amants de la Nature » ne seraient, vis-à-vis de la Forêt, que des *inventeurs d'une mode bizarre* et comme *ses piliers de brasserie*. Tâchez de reconnaître les originaux sous les noms de Pickersgill, de Lavertujeon, Bougon, Bigle, etc. Tout cela n'infirme pas, heureusement, le volume en pendant que dédiait à Dennecourt la reconnaissance presque nationale ; volume composé des plus belles pages inspirées par les forêts à la poésie et à la prose contemporaines, depuis Chateaubriand, Hugo, Michelet, jusqu'à tout digne dévot. Mais il n'en reste pas moins déplaisant de faire, à côté de ces nobles émotions, la rencontre de leur contre-pied. Le plus triste, c'est que la chose déprave, satisfait et développe les instincts de la majeure partie du public.

—

Turcois (le chevalier). — Voici un fameux original ! sympathique toutefois. C'était à Montpellier, vers 1844 (?) ; quelqu'un me dit « Il y a en séjour chez Nevet, à l'*Hôtel du Midi*, « un monsieur de Paris » qui, ayant vu, au Musée Fabre, mais en votre absence, que vous faites une copie du tableau de Granet, *le Tasse en prison visité par Montaigne*, désirerait l'acheter et voudrait donc vous voir.... et peut-être bien aussi pour quelque autre commande. — Je me présentai, et l'affaire du *Tasse* fut immédiatement conclue. « Ce n'est pas tout, fit alors le Mécène — un gros bonhomme d'un certain âge, au peu d'allures du podagre, à large face coûperosée mais avec un nez de carlin et des yeux singulièrement vifs, drolatiques presque ; quelque chose, beaucoup même de la tête et de la personne entière bien connues du docteur Véron « le Bourgeois de Paris. » — « Faites-vous le portrait? Oui n'est-ce pas ? Vous allez faire le mien ; là, à mi-corps, grandeur naturelle, avec les mains, en habit bleu à boutons de métal. Vous n'avez pas le temps ni avec vous ce qu'il faut pour commencer sur le champ. Mais arrangez-vous pour que ce soit dès demain ; c'est entendu. » Et en quatre séances, dans les plus défavorables conditions de place et de jour, j'enlevai la chose. A dix-huit ans on n'hésite en rien ! Mon modèle, enchanté, babilla tout notre temps d'un semblant de pose : me racontant *ex-abrupto* et *in-extenso* sa famille— que, mécontent, brouillé avec, une nièce seule à peine exceptée, il avait définitivement jetée par dessus bord ; — ses opinions politiques juste-milieu, religieuses et voltairiennes à l'égard du dogme mais tout évangéliques à celui de l'humanité ; ses rela-

tions où figuraient des célébrités très diverses, mêlées même de Lafayette à Vidocq, nombre de personnages officiels tant étrangers que français, y compris des Souverains et au premier rang le Pape actuel Grégoire XVI, auprès duquel il était bel et bien *persona grata*, et qui, d'après ses libéralités à des établissements mi-cléricaux, l'avait fait d'abord comte et puis commandeur romains ; enfin ses goûts et ses dégoûts quelconques.

« Lorsque, après mon départ, me recommanda Turcois, le portrait sera sec et vernis, vous voudrez bien le faire encadrer mais de la plus humble bordure en bois blanc de sapin tout cru, et le faire emballer, avec soin par exemple, en y joignant, que d'ici là je vous enverrai, la collection d'un Abrégé de l'*Acta Sanctorum* des Bollandistes, quelques volumes de romans religieux *(sic)* et une paire de pistolets (!) déjà commandés et qui vont nous arriver. La caisse devra être expédiée, toujours par vos bons, meilleurs soins, à Madame la Supérieure des sœurs de l'hôpital d'Issoudun, que j'ai récemment, ainsi que depuis longtemps plus d'une autre communauté, dotées d'assez jolies sommes. »

Devant, de mon côté, rentrer à Paris, d'où j'étais venu seulement passer l'hiver dans le Midi, Turcois me donna une lettre pour son vieil ami le sculpteur Raggi, membre de l'Institut. De plus, propriétaire de toute une île de maisons située sur les confins des quartiers du Temple et du Marais, il m'en laissa une seconde en forme de procuration de pleins pouvoirs auprès de son intendant, de ses concierges et toutes gens à lui, vivant là comme dans une cité privée, à cet effet de m'y choisir un logement et créer une installation illimités. J'acceptai volon-

tiers la première de ces lettres et ne pus refuser celle par trop obligeante, mais bien décidé à ne pas dépasser son simple bénéfice de curiosité. Or, la seule présentation de ma personne et de ma cédule jeta à la fois la méfiance, le trouble, la crainte ou un *trac* prêt à atteindre, il me sembla, une sorte de désespoir dans l'âme et la normalité de ce monde. On s'excusa, se débattit au milieu des mille réticences de l'accueil « vu l'abus que le maître avait souvent ainsi fait et donné lieu de faire avec tant d'exploiteurs, d'éhontés parasites de sa naïve bonté, de sa bizarrerie pour ne pas dire folie, devant finir par appeler une interdiction judiciaire. » Voilà le gros mot lâché ; et on ne se calma, en apparence du moins mais non au fond certainement, que sur mon assurance de ne pas profiter de la recommandation en carte blanche, toutefois pour le moment crus-je devoir ajouter, de n'user en rien de son sésame ouvre-toi ! Evidemment je surprenais là et dérangeais fort la quiétude d'un parasitisme, probablement même une coupe réglée passée du laisser-aller dans l'illicite impuni. Me contentant donc d'y avoir causé et implanté une belle et plus ou moins salutaire peur, j'en disparus à tout jamais.

Pendant deux ans, mon chevalier-errant, tantôt de Naples, tantôt de Malte ou de Jérusalem, tous lieux où il avait des pied-à-terre en longue location, sinon même en pleine propriété, m'écrivit trimestriellement des lettres les plus abracadabrantes par l'écriture, une orthographe à la Frédéric II, émaillées, sans plus de gène, d'idiotismes de faubourg parisien et que je regrette bien de ne pas avoir conservées. Dans chacune d'elles il m'invitait instamment à aller le rejoindre, et offrait, en tous cas, la libre disposition de ses logis.

Au printemps de 1845 nous nous retrouvâmes à Paris, rue de Richelieu, *Hôtel des Hautes-Alpes*, où, encore, Turcois louait à l'année deux ou trois pièces du premier étage. « Donnez-moi donc quelques unes de vos soirées, quémandait-il, en venant charitablement dîner à ma table d'hôte. Je comprends bien que vous craigniez de ne guère vous amuser en mon tête-à-tête de vieux bonhomme par-dessus le marché assez mal hypothéqué et de philosophie sinon d'humeur grincheuse. Eh bien venez avec de vos camarades, un ou deux au choix. » Il insista tellement qu'un soir, nous rendant avec Cabanel à notre petit restaurant habituel de la rue de Valois, et passant devant ses fenêtres éclairées, il me prit de lui dire comme en bravade : « Si tu veux que nous fassions un repas de Lucullus, montons là. » Et, sans plus de réflexion ni vergogne, je le présentai à titre de camarade intime, de confrère déjà fort distingué et de franc dîneur. Turcois, tout regaillardi, nous régala de son mieux. Après, aussitôt la veillée commencée, il proposa de faire avancer un landau pour nous conduire en promenade au Bois, si toutefois nous ne préférions les Français ou le Grand-Opéra. Nous nous en tînmes pudiquement à la causerie sur place et une tasse de thé finale vers les dix heures. — Apprenant tout à coup, un jour, que j'étais en loges, comme concurrent pour le Grand prix de Rome (paysage historique), il court me trouver à l'Ecole des Beaux-Arts. « Quels sont, fait-il, vos professeur et futurs juges, vos amis, connaissances, références quelconques ? Je crois en connaître, de mon côté, plus d'un, et je vais de ce pas les aller voir tous. Il faut absolument que vous obteniez le prix : cela

me regarde seul au besoin, et je m'en charge en tous vouloir et pouvoir... » Pour le coup ceci à mon sentiment était véritablement fou et tout déplaisant. J'eus la plus grande peine à dissuader mon malencontreux protecteur d'un pareil et aussi inutile attentat, ne pouvant qu'offenser qui de droit et nous rendre tous deux odieux et ridicucules. Mais on voyait bien qu'il restait convaincu de la toute puissance d'un millionnaire. Hélas ! le cas présent excepté, il basait sans doute sa foi sur d'aussi sûres que fréquentes et tristes expériences.

Une fois, en revanche, je fus convoqué par Turcois pour affaire grave et solennelle : son testament à retoucher et homologuer. Il me présenta à deux officiers ministériels et à un second témoin d'occasion en ces termes. « Messieurs, voici M. Jules Laurens, artiste peintre, un ami, mieux qu'un parent, un grand ami. J'ai voulu, dans mon isolement actuel, d'ailleurs très volontaire, l'avoir là, me tenant lieu d'une famille où je ne dois plus compter tout au plus qu'une jeune nièce. » La séance s'ouvrit et continua longtemps, tandis que, embarrassé et retiré en un coin, je feuilletais des volumes et revues. — Peu de semaines après, Turcois repartit pour ses stations méditerranéennes. Une lettre fut le seul signe de vie qu'il me donna, et je n'en ai plus entendu parler que dans les journaux annonçant sa mort avec mention de legs de millions à divers hospices de Paris et de la Province.

Je pose de tout ce qui précède la moralité suivante, relevant au moins de ma pratique personnelle. Quatre fois, dans le cours de la première moitié déjà de mon humble existence et carrière, j'ai été en occasion et l'objet bien déterminés des

plus généreuses et aimables largesses. Il faut le dire par profonde reconnaissance envers ceux, morts depuis longtemps, qui, par ainsi, c'est-à-dire par une sorte d'adoption, se sont mis à même de me créer une notable situation pécuniaire soit immédiate, soit par héritage. Voici seulement les initiales de leurs noms, que pourraient compléter bien des gens nous ayant connus les uns et les autres, et qu'il me suffit de garder respectueusement dans mon cœur. C'est d'abord A. R..., appartenant à une famille riche qui le rendit malheureux jusqu'à en mourir, et qui n'eut que moi au monde comme intimité et recours. De même pour A. B.., y joint de ma part de réels services. C'est ensuite L. P...., le riche poète et sénateur, célibataire longtemps isolé, à une sorte d'index social, et m'offrant une cohabitation à son foyer. C'est enfin, comme on vient d'en avoir la preuve, le chevalier T... Il faut vite décliner en conclusion que non seulement je ne veux pas me targuer ici, pour m'être plus que soustrait aux susdites situations et à leurs conséquences, mais pour les avoir découragées et déboutées, parfois même très incivilement, d'aucune vertu, d'aucun mérite. Non, plus simplement, je me suis toujours dit, peu confiant en moi, que je ne saurais jamais, par la suite, rendre à de tels bienfaiteurs, en talent et honneur, la monnaie grande ou petite de leur grosse pièce.... Et puis, pour tout dire, j'ai aussi toujours redouté par instinct et par prophylactique philosophie, le *collier* dont *est attaché* certain dogue de la Fable, et j'en suis resté le maître loup qui *s'enfuit et court encor.*

—

Le baron Taylor aura laissé un nom respectable, attaché qu'il est à l'excellente fondation des diverses associations d'artistes. Mais grands dieux ! quel homme bouffi, puant ! ayant fini, sous les broderies de l'habit de sénateur, par ne plus être entouré que de faméliques et de courtisans besogneux qu'il humiliait encore plus, comme à son habitude, qu'il ne les patronnait et secourait ! Il ne lui manqua, pendant les longues années de ses petits levers et de ses réceptions de l'après-midi des dimanches, rue de Bondy, au milieu des magnifiques collections toutes composées de cadeaux, que la traîne de robe d'un cardinal bénisseur et qu'une mule papale aux pieds à baiser. Déjà avec sa tête relevée dans le cadre de longs cheveux, la mélopée de sa voix en fausset, l'onction autocratique de ses gestes seuls, le pontife et l'aspergeur s'y manifestaient assez pleinement..... Après tout mettons, sans rancune, que c'était au fond un bonhomme, mais bien gâté et répugnant sous une forme opposée. Je ne le revois que trop dans les souvenirs de mes premiers temps à Paris, et me demande, en le suivant dans l'autre monde, si ce n'est pas à la dextre de Louis XIV qu'il est allé s'asseoir en Paradis plutôt qu'à celle du Dieu des bonnes gens.

—

Félix Ravaisson. — Aristote, qui, pour ceux qui l'aiment et qu'il aime, a encore le bras très long — long depuis le IVme siècle avant J.-C. jusqu'au nôtre, — en a ouvert de bonne heure à Ravaisson, son éminent traducteur et commentateur, les portes de l'Institut. Or, comme conséquence ordinaire de toute faveur, non imméritée ici mais facilement octroyée, le favorisé a été un ingrat. L'Académie

des Inscriptions et Belles-Lettres, et solidairement celle des Sciences morales et politiques, ont pu se plaindre, poules, d'avoir couvé un canard qui, soudain, préféra les eaux de l'Académie rivale des Beaux-Arts. Professeur, membre de Conseils supérieurs de l'Instruction publique, président de commissions, inspecteur général de l'Enseignement, soit, notre savant lettré n'en a que de plus en plus vécu de goûts et même de pratiques en peinture et en sculpture. Un torse de statuaire grecque, une tête du Corrège l'ont plus passionné et finalement absorbé que toutes autres choses. Aussi l'avait-on établi Conservateur des Antiques au Louvre et chargé de maintes missions relatives à ces fonctions en recherches et acquisitions. C'est dans ces circonstances que s'éleva, entre lui et mon ami le poète Jean Aicard, une vive polémique tournant aigrement jusqu'à l'intransigeante assertion d'un côté et à l'absolu démenti de l'autre, au sujet des bras absents, mais existant ou non, jadis perdus ou aujourd'hui seulement égarés, de la sublime Vénus de Milo. Aicard par-ci, Ravaisson par-là, les deux antagonistes m'écartelaient de leurs contradictions, provocations et menaces réciproques, desquelles, pris pour transmetteur, je commençai et nous finîmes tous trois par rire. — Vers la même époque, Ravaisson montait fréquemment suivre le cours de mon travail pour la collection de modèles classiques dont l'avait nommé Directeur le Ministère. J'ai aussi exécuté, d'après l'antique, des peintures et des dessins de maîtres, une centaine de grandes planches, — non compris une autre série primaire, — dans le choix et la surveillance desquelles mon directeur se montrait, mieux que cela, un confrère

de critique non moins autorisée et de tous aimables rapports.

—

Dure rectification. — Bien mieux qu'au Vatican, où la garde qui veille aux barrières des Papes ne les défend plus des incrédules, l'infaillibilité regne ou voudrait bien régner au musée du Louvre, chez l'Administration en général et de par Monsieur le conservateur de la peinture en particulier. La salle dite des *Sept Cheminées* (?) montrait encore récemment, entre l'esquisse du *Cuirassier* de Géricault et un portrait de Mme Haudebourt-Lescot, un intéressant tableau, *Paysage d'Auvergne*, portant sur plaquette de métal le nom célèbre de Prosper MARILHAT, avec les dates de sa naissance et de sa mort : 1811-1847. C'est un legs de M. His de La Salle. Or cette toile n'est nullement du maître en question, dont, hélas ! le musée du Luxembourg déjà n'a jamais pensé à rien posséder de son vivant. Elle est d'un autre grand artiste, Jean-Joseph Bellel, notre contemporain actuel même, et elle en est signée, pour le moindre connaisseur et bien plus authentiquement que ne peuvent l'imposer les étiquettes officielles, par la nature du sujet, par le style de composition et de dessin, par la couleur et par chaque touche de l'exécution... Eh bien ! l'autorité locale à tous les degrés, avertie, informée, priée, à l'huissier près, par tous les moyens et à tous titres et droits, de bien vouloir faire cesser l'erreur et la situation, ne s'est d'abord pas même étonnée d'elle-même, mais bien des autres ; puis elle s'est fâchée, oui vraiment, comme les gens qui ont tort et avec une pointe d'ironie encore ; et enfin reprenant l'aplomb de sa

dignité un moment scandalisée, elle est restée *deux années* avant d'en venir à résipiscence forcée, dans un mutisme et un *statu quo* de sa faute absolus. C'est que, savez-vous, l'Ad-mi-nis-tra-tion, que l'Europe ne nous envie pas, cette femme de César (César n'y est plus, mais nombre de nos institutions et de personnes sont encore de son origine et en perpétuent les traditions) ne doit pas même être soupçonnée d'un fil de ses cheveux. Saurait-on pourtant trouver une plus forte occasion de la soupçonner toute, au passé et à l'avenir, d'après ce qu'elle commet en plein présent !

—

Henri Monnier fréquentait assidûment chez mon frère, à Montpellier, pendant un assez long séjour au cours duquel il donna au théâtre des représentations du *Roman chez la portière* et de *Joseph Prudhomme*. En conséquence de ces premières relations, il vint me voir à Paris dans mon atelier de la rue Bonaparte, rencontrant généralement à qui parler avec les allant venant, qui, de leur côté, s'en régalaient fort. Il voulut bien, par occasion de l'heure, accepter d'être emmené dîner à ma crêmerie habituelle de *La petite vache*, rue Mazarine, dans un incognito que, dès l'entrée, son masque prudhomméen stéréotypé partout faisait suspecter et que révélaient bientôt pleinement et d'ailleurs volontiers ses lazzis classiques débités de cette voix d'emprunt à un phonographe nazillard. Disons qu'à cela près du personnage, le fond de la personne, au physique et au moral, n'était pas exclusivement comique, ainsi que l'a *chargé* la tradition — qui a pu l'assimiler à celle de Thiers — mais présentait, au contraire, comme

plastique et comme tenue un véritable cachet de distinction et même de noblesse. Dans quelques salons où, non sans quelque crainte d'abord, l'avait produit mon frère, on le trouva toujours de la meilleure compagnie.

Toutes ces raisons expliquent pourquoi le peintre Gérome ait pu l'avoir voulu exactement portraiturer, y compris l'adjonction de la toge, en Mécène si ce n'est en Horace, parmi le personnel de sa vaste composition *Le Siècle d'Auguste*. Déjà on savait, et ceci vaut un titre de parchemin, que le grand moraliste de Balzac appréciait particulièrement ce qu'ont signé le crayon et la plume humoristiques de Monnier.

—

Le Play. — J'en ai déjà parlé d'autre part, mais j'y reviens pour me demander s'il n'est pas mort de la peur du fameux — et peut-être rien autre — « péril jaune », c'est-à-dire les races de l'Extrême-Orient envahissant, supprimant un jour les nôtres. Ç'a été au moins dans ses crainte et prédiction à terme inéluctable. Il en fut obsédé y a cru, en parlait et en a doctoralement écrit, comme on le faisait, vers l'an mille, de la « fin du monde. »

—

Un excès de logique. — C'était au Salon de 185.... Signol exposa le *Supplice d'une vestale*. Par l'étroite ouverture supérieure d'un noir cachot, tout le champ de la toile étant occupé, au fond, à droite et à gauche, par trois pans des parois intérieures, on voyait descendre, pour y mourir enfermée, l'apitoyante victime. Personne, dans la foule stationnée devant, qui ne fût absolument

ému. Seul un individu ne l'était pas du tout, se raisonnant ainsi tout haut la chose : « Mais cette composition est absurde, ce tableau est impossible... La condamnée ne s'y trouve nullement claquemurée, puisque le caveau reste grand ouvert du côté des spectateurs. »

—

Guillaume (Alexandre) fut le « Grand Esthétiqueur», ainsi que le titre lui en a été tout spécialement attribué. Nul plus ni mieux que lui, il semble, n'a pu disserter avec passion et subtilité de toutes professions et productions de l'Art, qu'il pratiquait lui-même d'ailleurs peu ou prou, en amateur. A propos d'une peinture, d'un dessin surtout, comme de leurs modèles en nature, c'étaient une analyse, une glose, un commentaire à la fois admirables et amusants, profonds et humoristiques. — Chef de division au Ministère du Commerce, il possédait en outre, et à fond, la connaissance technique des questions commerciales et en conférenciait volontiers d'une manière non moins brillante que substantielle le faisant rechercher par les intéressés de tous degrés. Aussi bien faisait-il prime dans les salons et invitations diverses. On l'avait chargé, au plein de sa carrière, d'une importante mission en Amérique, avec un bateau de l'Etat à sa discrétion personnelle. Mais je crois bien que ce qui l'y occupa et qu'il en rapporta de plus net c'est la contemplation admirative des chûtes du Niagara (*Niagara falls*). Très lettré, poète à ses heures même, et épris de controverse, l'ayant, par excès, conduit à quelque versatilité, il approcha de près Lamartine et de Montalembert, Hugo et Lamennais, Béranger et de Balzac. Ses familiers étaient

Théophile Roman, inspecteur général des hôpitaux, hospices et établissements de bienfaisance de France et des colonies, auteur des tragédies du *Bourgeois de Gand*, jouée par Guyon, et de *Catherine II* jouée par Rachel ; Daguerre et d'Ortigues, rédacteurs du *Globe* et des *Débats* ; le docteur Récamier et son secrétaire Jules Massé ; St-René-Taillandier, Fieffet, commis aux rédactions de ministère et vaudevilliste pseudonyme ; Mourier, vice-recteur de l'Université de Paris ; les peintres Bellel, Vidal et Cabanel ; Meynier, le doux illuminé et révolutionnaire d'une science nouvelle et qu'on pourvut charitablement d'un poste de consul à Dantzig ; Rouher, camarade qu'il tutoyait ; celui, entendez bien, qui était devenu le vice-roi du Second Empire et maintes fois le sauva, non pas Napoléon, mais lui Guillaume, de disgrâces méritées par archinégligence de service. C'est à Rouher, cherchant un peintre de portraits pour lui et sa femme que, sur demande de recommandations, je fis proposer et choisir Cabanel. De là, pour celui-ci, la suite de nombreux travaux de ce genre et autres, jusqu'au portrait de l'Empereur, à la cour duquel, et tout particulièrement pour l'Impératrice, il devint le peintre préféré et attitré.

Comme étiquette extérieure d'un contenu assez peu discipliné, Guillaume, de sa personne grand et svelte, se montrait d'une tenue plus que correcte, soignée et correspondante donc aux sociabilités mondaines et distinguées de son milieu.

Deux fois il m'enrola pour une saison d'études en Auvergne, où il se fit, la première, mon hôte exclusif à Tauves, son village natal, et le parfait cicérone de nos courses. La seconde fut plus plato-

nique de sa part — sans doute parce qu'elle le resta moins à Paris auprès de certaine dame puis-je penser. O amour ! qu'il lui soit donc pardonné. — « Nous partons tel jour, savez-vous ? il le faut. Etes-vous prêt ? » me harcelait-il. Ce jour arrivé : « Je ne puis forcément pas partir aujourd'hui avec vous ; mais partez seul tout de même. Attendez-moi à Clermont où je vous rejoins dès demain ma-matin. » J'attends, et il écrit seulement : « Filez jusqu'à Tauves. Vous y êtes annoncé, impatiemment désiré. Je vous y arrive d'un moment à l'autre. »... Or, je passe là chez sa sœur, Mme veuve Fauverteix, de façon d'ailleurs aussi charmante que laborieuse, deux grands mois pleins, à chaque semaine desquels nous comptions devoir enfin récupérer le tardigrade : ce qui — on désespère alors qu'on espère toujours — ne se produisit pour moi qu'à la rentrée à Paris.

Autre chose, mais en digne pendant. Guillaume, tout un été, nous avait fait combiner, de concert avec Georges Brillouin, Jules Didier, Chauvel et qui encore ? la campagne d'un mois mi-septembre mi-octobre dans la forêt de Fontainebleau, prenant Marlotte pour base d'opérations. Il commence encore par faire défaut au départ et finit en ne nous venant que l'avant-veille du retour. Le voyant, alors, décidé à rester seul peu ou prou après nous je voulus, et n'en eus que juste le temps, le présenter, comme intérêt artistique et éventualités de référence, à Cicéri, à Coignart et Deshayes... chez lesquels il ne reparut plus jamais durant un séjour de sept semaines ; et cela en la survenue de la plus dure saison, réduit au strict tête-à-tête des animaux de la forêt, et à peine deviné par quelque garde

forestier, fantômatiquement emmitouflé de manteau, cache-nez et couvertures ; tapi, un jour, dans la broussaille, l'autre dans une anfractuosité de roche et dessinant quelque tronc de chêne ou de hêtre, dont il caressait d'un crayon aussi opiniâtre que négatif le profil et jusqu'aux moindres nodosités... Adorant les arbres, en longs intermèdes d'avec les hommes, cela lui suffisait, sans le moindre des regrets de Socrate qu'ils ne parlassent point. Lui, assurément, devait les entendre, les comprendre et, au besoin, devait les interpeller.. Et maintenant ? maintenant voilà longtemps que, encore peu âgé, le Grand Pan Esthétiqueur est mort. Sera-t-il entré au sein de l'Etre et de l'Esthétique suprêmes ?... « Il est mort » : c'est le refrain accéléré de mes soixante et quinze années sur presque tous ceux qui ont été la réalité de mon passé et ne sont plus qu'un souvenir dans mon présent.

—

Mens divinior. — Au beau milieu de la rue de *l'endroit*, un cercle de gamins villageois regardait peindre un artiste paysagiste, s'écriant, à la ronde, en mêlant aux éclats de voix les cascades de rire :

— Tiens ! il fait le clocher !

— Et puis l'arbre au père Simonneau.

— Eh ! donc, là, sur la droiete, vois-tu pas l'enseigne de l'auberge ?

— Attendé, un p'tit peu, qu'*il* va tirer toutes les bâtisses l'une-s-après l'autre, et tout'à la fouès.

— Et oussi tous nos pourtroets, à nous-maîmes.

L'un d'eux, évidemment doué d'un sens lyrique bien intime et très différent de l'esprit de ses camarades, c'est-à-dire en dehors et au-dessus de l'attache à la représentation du côté des objets vul-

gaires, ne comptait ni avec la route traversant la haie de maisons, ni avec ces maisons, ni avec des échappées sur les jardins potagers, ni avec aucune figure ou aucun accessoire prosaïque. Ce qu'il voit, ce qui l'absorbe et le ravit, c'est la profondeur atmosphérique du clair-obscur, c'est la perspective ambiante de l'air, c'est le jeu d'un nuage, d'une écharpe de vapeur dans les champs de l'éther. Il s'explique alors à lui-même, et il explique à l'assistance que « ce monsieur-là *peint l'air.* »

Telle page de Corot ne ferait pas dire autre chose ni mieux au plus intelligent et plus subtil des critiques d'art. Et « l'enfant », comme l'Aymerillot de la *Légende des siècles*, dont

> Deux liards couvriraient fort bien toutes les terres.

mais

> Dont tout le grand ciel bleu n'emplirait pas le cœur,
> . . . . . parlait ainsi d'un air de loyauté,
> Regardant tout le monde avec simplicité.

—

Un Mécène entre autres. — Je commence le portrait à l'aquarelle du fils d'un notaire de village. Le père est là debout derrière moi, haletant d'attention, d'intérêt. Il suit d'un regard stupide de fixité ou fixe de stupidité les premières touches du pinceau. Mais, appelé tout à coup par quelque affaire de métier : « Je tâcherai, dit-il, d'être vite de retour pour le moment au moins où vous passerez la *seconde couche* ; car c'est bien entendu, n'est-ce pas ? je n'y plaindrai pas le prix : nous faisons la chose à deux couches. »

—

Une bonne femme regardait depuis longtemps, sans y trop rien distinguer, une « *Marine, effet de*

nuit », de plus, *poussé* au noir, par Joseph Vernet. « C'est encore heureux, dit-elle enfin, qu'il y fasse quelque peu de lune : sans quoi on ne verrait pechère rien du tout. »

—

J'avais trouvé, pour trois francs, une tête peinte par quelque maître. Ma concierge me félicitait de la chose et de l'occasion : « Et lequel c'est-y là de vos parents ou amis ? »

— Mais ce n'en est absolument aucun.

« Oh ! alors, trois francs ou même seulement trois sous c'est encore bien trop cher pour le portrait de quelqu'un qu'on *ne connaît pas.* »

—

Autre exemple de cette originelle naïve dépravation du sens mental et physique. Le peintre Tollet avait offert à quelque tombola la très belle étude grandeur nature d'une tête de Démosthène peinte à cru sur la toile, alors qu'il se trouvait en loges de concours pour le grand prix de Rome. Ce plus précieux et pour bien du monde plus enviable des lots fut gagné, naturellement, par une bonne femme de campagne, qui n'éprouva que de la frayeur devant une telle *teste coupade* (tête coupée), le front ceint de bandelettes figurant à ses yeux un bandage chirurgical. Superstitieuse, de plus, elle la mit immédiatement au rancart, en attendant de la brûler... Je lui dépêchai au plus tôt son curé, mieux connaisseur, qui en fit l'échange, enthousiasmés de part et d'autre, contre une pourtant bien autrement épouvantable chromo représentant *La Vierge aux Sept-Douleurs*, avec un cœur ruisselant de sang sous la percée d'une panoplie d'épées. Ceci la pauvre femme sans peur ni

reproche l'admirait, l'adorait, s'y fondait en extase d'amour ! Faut-il répéter, de Jeau Hus : *Sancta simplicitas !*

—

Par une matinée de belle journée vauclusienne, je voyageais pédestrement, pendant trois à quatre kilomètres de route communale, en compagnie de certain brave vitrier ambulant, chargé de son très lourd bagage. Au bout de quelques pas, il m'entama généreusement, et n'en discontinua plus, le naïf récit de ses origine, profession, affaires, famille, relations et du programme analytique de sa tournée actuelle : le tout non certes dépourvu d'intérêt, touchant même, à plus d'un endroit. Le débit n'allait pourtant pas sans un grand et progressif fonds de réticences à base, d'ailleurs fort légitime, de curiosité et d'allusions vis-à-vis de ce que, de mon côté, pouvait bien être et signifier le bataclan d'une boîte à couleurs, d'un cartable, d'un pliant et d'une pique-parasol...? Arrivés à la bifurcation de nos deux itinéraires de séparation, il se décida à poser net la question si je n'étais pas, comme lui, « un genre de colporteur ou d'ouvrier quelconque ? » Non, dis-je avec modestie, je suis artiste peintre de tableaux. Or, l'effet de cette déclaration chez le vitrier rural, évidemment frappé de commisération pour moi, fut déplorable. Il en resta, un bon moment, sans pouvoir s'exprimer. Puis, se ressaisissant, il pensa le faire le moins impoliment sous cette forme de condoléance : « Eh bien que voulez-vous ? *tout est métier... quand il y a commande.* » Me sentis-je assez aplati !

—

Autre aplatissement. — Sur une grande

route du Valromay, dans l'Ain, où je croquais de magnifiques frênes et noyers, vient à passer un chemineau assez équivoque mais à coup sûr philosophe pyrhonnien. Ne m'ayant qu'à peine accordé un regard, et sans le moindre arrêt, il continue son chemin, murmurant en un aparté fait à la fois de mépris et de tolérance : « Euh !... c'est bien le cas du proverbe : « Chacun prend son plaisir où il le trouve. » Ainsi, *tant qu'à moi*, je préfère rudement un verre de vin blanc. »

—

Glorification. — Dessinant une *Vue générale de Vals-les-bains*, j'entends venir derrière moi, à pas comptés, un tout discret curieux, soudain cloué sur place en respect et admiration, me plaisais-je à croire, de mon travail, d'ailleurs très consciencieux et absorbant. On ne percevait guère, dans le silence général des choses, des hommes et des bêtes, que son souffle d'autant plus oppressé qu'il était plus ému et retenu. Une demi heure durant, je le sentais en quelque sorte suivre mon crayon Conté, en même temps que le soleil éclatant de la dixième à la onzième heure promenait son ombre portée et allongée jusque devant moi, et que ma précisante main, passant des basaltes et des châtaigniers du premier et du second plan, aux montagnes du fond, revenait enfin, sur les bords de la rivière Volane, enjambée de pont et d'aqueduc, au groupe de maisons de la petite ville. Mais lorsque, après avoir établi et fixé ça et là les lignes silhouettantes de celle-ci, j'y indiquai de quelques points, sur les toits et dans les façades, des cheminées et des trous de fenêtres, oh ! alors mon amateur (un doucheur des fameux bains, appre-

nais-je subséquemment) oh! alors, pour lors, ayant atteint le comble de l'extase, disons, à la moderne, de l'*épatement,* il n'y tint pas davantage. Poussant un grand soupir tiré de creux et pirouettant sur lui-même, il me couronna, avec un ton de conviction et sanction qui m'a toujours, depuis, retenti droit au cœur, de ce suprême « Vous n'éçappez rienn ! »... Le mot, que je racontai, par la suite, au peintre Philippe Rousseau, l'amusa énormément, jusqu'à s'en faire un drolatique dicton d'atelier.

—

A la descente dans la « Gorge aux loups » (Forêt de Fontainebleau) se dresse, à droite, une roche dite « des Fées ». D'aspect druidique et de forme pittoresque, elle est souvent et à juste titre dessinée ou peinte par un chacun, professionnels austères et amateurs mondains. C'est ce que je faisais aussi à mon tour, un jour que s'arrêta quelque temps un individu semblant s'intéresser à courtoisement regarder ma médiocre mais fidèle « étude. » Il voulut bien même en exprimer des compliments. Puis il reprit sa promenade sylvestre, disparaissant peu à peu à travers les profondeurs de verdures... Mais un second personnage, garde-chasse ou plus simple forestier, était intervenu, toutefois resté jusque là en figure accessoire, et qui, d'un geste officiel, me désigna le second dans le lointain, au moment où il allait s'y effacer complètement, à l'instar d'un Dieu de la fable. En même temps, par plus de mystère et d'importance, comme si l'on avait affaire à l'incognito d'un souverain de la Terre, il s'approchait de mon oreille et y glissa : « Vous ne savez pas quel est ce Monsieur qui s'est

arrêté à regarder votre travail et qui *vous a parlé ?* Eh bien! ce n'est rien moins que le gendre !... du chef de gare de Montigny-Marlotte!!... » Comment, d'une telle rencontre, d'un tel homme, ne fus-je pas étranglé, écrasé d'émotion!

—

Le Pinceau d'Orphée. — La nuit tombe; je plie bagage, l'*étude* que je vais emporter à la main posée par terre. A côté de moi (je m'en aperçois alors seulement) se trouve debout non pas un homme, est-ce bien tout au plus un être quelconque plutôt qu'une larve, qu'un haillon ? mais un spectre, qui reste là comme vont y rester, il semble, en s'absorbant dans l'ombre nocturne, les rochers et les arbres environnants. C'est un pauvre diable de vieux berger, relativement inférieur dans l'échelle animale à certaines des bêtes qu'il garde ou qui le gardent :

Le fantôme suspect devant qui l'on recule,
Regardé de travers quand vient le crépuscule,
. . . . . .
Frère sombre et pensif des arbres frissonnants.

Il regarde fixement, depuis longtemps peut-être, mon travail d'art. Le voit-il ? et qu'y voit-il ? que comprend-il ?. . Mais il perçoit là, je veux le penser, quelque chose d'un monde intellectuel, supérieur, idéal. Une lueur, un sentiment nouveau en arrivent jusqu'aux profondeurs des terrestres limbes où vague cette infime existence d'une brute momentanément comme charmée ; car d'une voix qui, avec le son d'un pleur, est un bégaiement d'un bégaiement de pensée, il dit lamentablement : « Euh ! je n'ai jamais rien su faire, moi. Je ne suis qu'une bête. »

—

De Beaumont (Adalbert). — Ah ! l'homme charmant : courtois, allègre, passionné pour toutes choses d'art, et obligeant et fidèle ami ; en un mot, pour en finir, un vrai gentleman intellectuel, — gentleman non au sens anglais mais bien français. — De même, je l'ai dit, que Davillier renonça aux bénéfices lucratifs d'une exploitation industrielle, de Beaumont échangea ceux d'une haute situation aristocratique ni plus ni moins toutefois contre le libre exercice de ses facultés d'artiste et d'écrivain. Son frère aîné, pair de France, avait épousé les millions de la fille unique de Dupuytren ; d'où, par son monde, encore plus envieux sans doute que scandalisé, la dénomination de « Beaumont-bistouri ». Adalbert habitant par là aux environs des Invalides, quand je l'ai connu, une et deux pièces de logement d'étudiant et y confectionnant lui-même une partie de ses repas, en avait fait le fromage du rat de la fable, retiré de nombreux voyages dans l'extrême Nord et dans la Turquie méditerranéenne, y compris Constantinople et l'Egypte, publiant leurs résultats descriptifs et critiques en atlas pittoresques et en articles, parus la plupart dans la *Revue des Deux-Mondes* et autres. Je ne me rappelle plus si c'est là ou dans le journal *L'Illustration* qu'il écrivit, sur la sensationnelle restauration de Sainte-Sophie, un compte-rendu détaillé d'après mes notes, prises à la faveur de circonstances exceptionnelles, celle surtout de mes relations avec les architectes frères Fossati. Mais l'objectif supérieur à tout pour lui c'était la Perse, son art monumental et surtout décoratif. Il ne la connaissait malheureusement que par des documents encore très insuffisants, lorsque la vue de

mes portefeuilles parut répondre à la spécialité de ses désiderata. De là, entre nous, un culte et une solidarité permanents. Il me servit, en remerciement de ses emprunts, toutes les livraisons de son grand album d'eaux-fortes, véritable cours et dictionnaire d'ornementation orientale. — C'est dans une des susdites chambrettes que, pour communiquer à Thiers, qui en avait manifesté la curiosité, un choix des susdits portefeuilles, il lui fut donné un rendez-vous qui aboutit, par la suite, à la commande d'un grand nombre de copies. Je pus rappeler au grand petit homme l'avoir vu, dès mon enfance, à Carpentras, chez son frère, directeur de la Poste, où le mien était premier commis, en même temps que, de l'autre côté de la rue, un neveu de Guizot gérait les Hypothèques.

En conséquence du goût de l'Orient, dont il admirait l'esthétique et estimait non moins les indigènes — goût parfois un peu exclusif et à l'état de nostalgie galopante, si l'on peut joindre ces deux mots — de Beaumont se fit d'abord constituer, au milieu de terrains vagues du Gros-Caillou, une habitation ou Konak turc, à l'imitation de ceux des rives du Bosphore. Il avait retrouvé un ex-zouave, son frère de lait, avec lequel ils associèrent là leur ménage et leurs travaux, comme deux insulaires sur les confins parisiens. C'était d'autant plus original que de Beaumont pratiquait chez lui, et dans le monde les plus brillantes relations, figurant dans ce dernier en fréquent habitué de dîners et réunions. ..... Un beau matin, voici que, l'ex-zouave de plus en plus aidant, on se transporte au Bois de Boulogne, *Avenue des Princes*, et y édifie ce charmant petit palais tout émaillé de faïences bleu-

turquoise et « bleu après la pluie », bien connu et salué des promeneurs sous le nom de *Maison persane*. Bientôt s'y adjoignit une fabrique de céramique à la rapide extension et dont un magasin de la rue Royale, au nom de Collinot, débitait les produits en en offrant la magnifique exposition. Des commandes importantes, entre autres pour revêtement de parois de bains et de fumoirs, furent faites tant à l'étranger qu'en France, certaines par des têtes couronnées. Maison et ateliers recevaient les visites du monde élégant, officiel ou artiste. Notamment la princesse Démidoff, les comtes Walesky et de Lavalette et diverses grandes mondaines du high-life faisaient de la *maison persane* une station privilégiée de leurs promenades. De par ainsi les propriétaires vécurent là, quelques années, en pleine réalisation de leur « rêve étoilé »...., quand, au début d'une belle journée qui remplissait de soleil et de fête le salon-atelier comme chantant de tous ses éléments esthétiques et de confort matériel, de Beaumont, étant debout près de sa table à travail, tomba tout d'une masse. Il était mort.....

Aucune oraison funèbre ne lui fut assurément plus sincère que celle des paroles échangées sur l'impériale d'un omnibus entre Lacaze, le grand collectionneur de Musée, et moi, nous rendant aux obsèques.

—

Alfred Bruyas et **Jules Fleury** (dit Champfleury). — Ceci, je vous le dis en vérité, est la belle histoire du premier, dont le second a écrit un vilain conte, ou l'histoire vraie d'une vraie histoire :

Il y a une vingtaine d'années, un fait considéra-

ble et des plus intéressants venait de se passer à Montpellier. M. Alfred Bruyas, de son plein vivant, donnait à la ville, qui acceptait, sa galerie de peinture, déjà célèbre à plus d'un titre. Elle se joignait à celle du Musée Fabre, la plus belle certainement de la province. On sait, mais ne sait pas assez, tous les embarras de difficultés opiniâtres en délicatesse et formalités interminables qui peuvent séparer un donateur d'un donataire; c'est-à-dire d'ordinaire créer longue distance de la coupe du premier aux lèvres singulièrement façonnières du second. Ils sont tels parfois qu'ils ont humilié et découragé les offres de la plus généreuse et précieuse spontanéité.

Voici en deux mots (un volume ne serait pas de trop) ce qu'est, ce en quoi se recommande particulièrement la collection en question. Elle s'est formée envers et contre tous on peut le dire, au milieu de conditions domestiques et locales dont la plume d'un Balzac ne dédaignerait pas la comédie et le drame. D'un autre côté, des fragments biographiques et des légendes aussi sur les artistes dont les œuvres la composent, recueillis au moment ou leurs personnes se sont trouvées en contact plus ou moins familier avec son fondateur, fourniraient ample matière aux mémoires de tout un monde de ce temps. Mais nous devons glisser ici, quitte à l'exposer en partie au moins une autre fois, en véritable juridiction, sur des points où il n'a été du reste que trop appuyé souvent par des méchants ou de pires maladroits. Dès l'âge de vingt ans Alfred Bruyas, mort prématurément, était posé en « original » aux yeux de ses compatriotes, qui le jugèrent, le condamnèrent et ne ces-

saient de le frapper comme coupable apparemment de préférer avec passion au vermouth, au cigare et au baccarat les livres, la musique et surtout la peinture. Effectivement cela ne s'était jamais vu. L'emploi le plus ordinaire de sa grande fortune, les mœurs et coutumes de son milieu social devaient en faire un « lion » de club et un loup-cervier de banque : il se déroba cyniquement à cette gloire et à ces bénéfices par des voyages ou plutôt des séjours répétés à Paris et en Italie, par la fréquentation exclusive des musées et des ateliers, par la religieuse contemplation de tous les genres de chefs-d'œuvre du passé et du présent, mais plus pratiquement par l'étude et l'appui hardis de ceux derniers ou de l'avenir, pour inattendus et niés qu'ils fussent à leur apparition ; il n'y eut que de l'indignation et du mépris pour lui dans Landernau. Bien des fois, j'ai été obligé d'observer à cet ami intime « vous aimez l'Art : c'est bien, mais vous aimez trop, avec, les artistes. » Oui, il les a trop aimés, et c'est ce qui l'a tué : martyre public du croyant, de l'apôtre, supporté aussi simplement que vaillamment avec la béatitude intérieure de la foi et du devoir.

Dans les choix et achats de sa galerie, Bruyas n'a pas, comme A..., commandé de cent mille et unième copie du « terrible Buonarotti » ou du « divin Sanzio ». Comme B..., il n'a pas guetté le mot d'ordre du petit marteau des commissaires-priseurs, pour mettre, à son tour, en coupe réglée, chaque période de dix années l'une dans l'autre, la hausse et la baisse du talent, de la réputation ou de la mode. Comme C..., il n'a jamais accouplé, par exemple, Diaz avec Victor Adam ; quitte à

placer volontiers, dans le sanctuaire, la lithographie enluminée et gaufrée, et, dans le corridor, la merveille de pittoresque et de poésie. Comme D..., il n'a pas « utilisé » de la peinture au seul titre d'accessoire meublant de ses appartements. Comme E..., etc., etc. C'est juste le contraire qu'a fait le naïf et noble fou, soit, assez semblable, par antithèse des gens raisonnables, à certain maître Favilla de Georges Sand. Souvent juge et adhérent de la veille aux bonnes et belles choses du lendemain, avec une intelligence très intuitive, il s'éprend d'une toile, d'un croquis et ose le patronner. Par ainsi, il s'est trouvé, plus tard, avoir donné à chacune de ses acquisitions, en plus de leur valeur individuelle, le haut intérêt d'une signification et d'une date historiques dans l'évolution de l'art contemporain. Cela ressort bien manifestement, entre autres, des esquisses de la *Mort de César*, par Court, et de la *Naissance d'Henri IV*, par Eug. Devéria ; de l'*Ontario*, d'Ary Scheffer ; de la *Baigneuse*, de Courbet ; des *Paysages*, de Doré ; d'une première pensée du *Rêve de Bonheur*, par Papety.

Mais voici la grosse affaire, celle qui servira de tremplin aux bateleurs devant le gros public. La chronique a beaucoup bavardé, et naturellement à tort et à travers, des nombreux portraits qu'Alfred Bruyas s'est fait exécuter par divers artistes, peintres et sculpteurs : Couture, Cabanel, Eug. Delacroix, (dont, soit dit en passant, c'est, je crois, la seule véritable page de ce genre), Tassaert, Ricart, Aug. Glaize, Courbet, Matet, Eug. Guillaume. La prude *Revue des Deux-Mondes*, elle-même, a conté, par le ministère d'un écrivain huissier réaliste, que la quantité de ces portraits ne s'élevait pas à un chif-

fre moindre de *qua-ran-te* et *sept!* alors qu'elle n'est tout au plus que d'une douzaine. Puisse ce détail prouver à un vain peuple que réalisme et réalité ne font pas infailliblement qu'un. La chose sera d'ailleurs tirée au clair dans l'exposé contradictoire suivant que je vais engager avec M. Jules Fleury (dit Champfleury) : lequel a pu passer pendant quelque temps (oh! combien peu) pour le chef d'une école soi-disant réaliste. De Balzac avant lui et Zola après s'y sont faits de bien autres titres. Mais, avant d'aller plus loin et ne pas avoir à y revenir, voici un aperçu de catalogue de la galerie en question. Léon Benouville y figure avec un de ses meilleurs envois de Rome : la *Colère d'Achille*; Barrias avec un fragment de ses *Exilés de Tibère;* Bonvin avec un de ses plus substantiels intérieurs. Cabanel compte cinq toiles, au nombre desquelles sa *Velleda* et un portrait de *Madame Marès* hors de pair ; Corot deux ; Courbet six ou sept; Eug. Delacroix également ; Gustave Doré deux ; Diaz trois, ainsi que Troyon; Aug. Glaize deux; huit de Tassaert dont *Ciel et Enfer* est l'œuvre la plus considérable. Puis viennent Coignart, Chenavard, Th. Couture, Couturier, Decamps, Daubigny, Didier, Fromentin, Hippolyte Flandrin, Géricault, Adrien Guignet, Hervier, Jacque, Ingres, Laurens (pardon!), Marilhat, Millet, Raffet, Robert-Fleury, Théod. Rousseau, Verdier, Ziem et quelques autres toiles de maîtres anciens. En voilà assez, n'est-ce pas ? pour espérer, sans oser l'affirmer toutefois, qu'aucun des heureux visiteurs qui sortiront de la « Salle Bruyas » au musée de Montpellier, ne saurait penser qu'il y avait là à réaliser aux enchères de la rue Drouot un « assez joli denier, » un titre de rentes à se constituer, pré-

férables à la noble satisfaction d'un grand acte d'intelligence artistique et de libéralité civique.

Ce n'est pas précisément une antipathie de tempérament littéraire qui m'incite contre un travail de M. Fleury, lequel, du reste, au seul point de vue du métier, je crois valoir d'être lu non sans quelque intérêt, mais qui, aux yeux de ma conscience, est une insigne mauvaise action, dont il importe à tout galant homme, possédant la moindre des armes nécessaires, de combattre de funestes conséquences. Pendant des années, à partir du 15 août 1857, si je ne me trompe, date de la publication dans la *Revue des Deux-Mondes* des *Sensations de Josquin*, par Champfleury, il y a eu une victime qui, frappée, calomniée dans toute sa nature physique et morale, essentiellement sensitive, devait cruellement souffrir et d'autant plus martyre qu'elle ne pouvait ou plutôt ne voulait pas se plaindre. Il est vrai que la question d'esthétique littéraire se trouve impliquée dans les motifs comme dans les matériaux mêmes de ma réfutation, puisque, chose qui surprendra les croyants en Champfleury, c'est pour ne pas s'être contenté de la nature, de la vérité vraie, de la réalité en un mot du sujet, pourtant si heureux tel quel, mais d'un choix peu en rapport, eut-on cru, avec l'âme et la touche du portraitiste, que celui-ci est tombé dans une fable dont la poétique a le grave tort de blesser le système fondamental de sa propre école, dite réaliste, tout autant, ce qui n'est pas trop dire, que les plus simples délicatesses du cœur. Conteur, poète même, au plus ou moins de *son* réalisme près, Champfleury-Josquin pourra-t-il arguer, tout au plus, qu'il a pris, un jour d'école buissonnière, son bien où il l'a trouvé et

qu'il en a usé et l'a modifié suivant ses libres caprice et volonté; ayant, du reste, pris soin de satisfaire aux mesures puériles et honnêtes de la discrétion, en pareille occurence, par le pseudonyme d'une initiale de nom propre et par la description du milieu, en enfreignant « l'unité de lieu » au second acte de la pièce. Je lui réponds que l'on ne joue pas à la nouvelle, au conte bleu dans les conditions d'un sujet à la fois public et privé, comme l'est celui-ci au premier chef : conditions mêmes de vie ou de mort de l'existence sociale de qui que ce soit. Mais quel dégoût et quel blâme n'exciteraient pas le cynisme du cœur et la... légèreté morale de la lourde plume du sieur Josquin, s'il était convaincu (je ne veux pas dépasser la supposition) de s'être introduit comme hôte et ami dans la maison et dans l'intimité de l'homme de la vie duquel il nous vient débiter, à tant la ligne, une longue et triste parodie ! N'en semblerait-il pas quelque chose comme d'un convive sorti de table en emportant son couvert ? et les mots d'abus de confiance et de diffamation ne paraîtraient que justes. Ajoutons que, étant donnée la pénible situation de Bruyas avec sa famille, la chose pouvait avoir l'air d'une commande de plaidoyer en interdiction... Mais examinons le cas dans son objet même.

Je pose d'abord, avant même d'entrer en matière, mes compétence et droit de le faire, sur cette première déclaration que M. T... n'est autre que M. Alfred Bruyas tout autant que Champfleury n'est autre, lui, que Fleury.

« Il est écrit, commence-t-il, que je ne rencontrerai jamais que des êtres singuliers ». Eh ! parbleu, cela va de soi, lorsqu'on y procède avec de tout exprès et fortes lunettes.

« J'en subis une influence défavorable ». Et celle qu'il en fait subir donc !

«... Le dernier en date qui a pris une chambre *meublée* dans mon cerceau ». Expression malheureusement trop juste en elle-même, car l'auteur entretient véritablement en *garni* son imagination.

« Aussitôt entré, il n'y a plus eu de place que pour lui» (le héros singulier). L'auteur l'a immédiatement et démesurément gonflé de son propre fonds.

« Je ne pouvais m'occuper exclusivement que de ses grimaces ». Ce que c'est que d'avoir enfourché *à priori* des lunettes grimaçantes !

« Regardez-moi » (disait le « locataire incommode »). C'était bien le cas pour ce d'ôter ces diables de lunettes.

« Je l'ai couché sur le papier ». Hélas ! pour lui faire subir nombre de tortures vindicatives on croirait ; mais vindicatives pourquoi ?

« La petite ville de S... ». C'est la ville de Montpellier, chef-lieu du département de l'Hérault, située à 750 kilomètres au sud sud-est de Paris, à 8 de la Méditerranée, dit Marc-Carty.

« La manie du jeune T... consistait à *ne collectionner que des portraits d'après sa propre physionomie* ». (Ce dernier mot assez impropre ici). J'ai dit, plus haut, que leur nombre se réduisait à une douzaine parmi des centaines d'autres numéros du Catalogue. Eh ! quoi de plus naturel qu'un riche amateur, en relations d'achats et d'amitié avec des peintres, y compris ceux de figures au premier rang, soit amené à leur commander son portrait ? Mais, de plus, la chose n'est-elle pas ingénieuse et fort intéressante en elle-même comme

moyen de comparaison, sur documents catégoriques, entre les aptitudes, le génie particulier et très divers de plusieurs artistes traitant le même sujet, ainsi que dans un concours ? Un tel cas, seul, tenté par un dilettantisme d'art, eut dû être compris avec reconnaissance et dignement exposé par tout esprit critique et plus spécialement encore par l'observateur duquel on aurait cru pouvoir le plus l'exiger sinon l'attendre.

«... mais les chroniqueurs de petites villes, portés à l'exagération... » Comment alors appeler celle de notre homme, qui rendrait des points à M. de Crac ? Voyez plutôt :

«... il arriverait certainement à *plusieurs milliers* de portraits. » Ici se trahit, mais bien lourdement, le traducteur ou nouvel éditeur des *Contes fantastiques* d'Hoffmann.

« La vérité (!) est que le jeune T... faisait à peu près toutes les années un voyage à Paris, et qu'il rapportait chaque fois de nouveaux exemplaires de sa physionomie peinte. » Huit ou neuf de la douzaine de portraits ayant été exécutés à Montpellier ou à Rome, il n'en reste que trois ou quatre pour *toutes les années* de voyages à Paris.

« Celui qui n'a pas la force de résister à ces *pourquoi* curieux (passons sur le pléonasme), se prépare dans la vie d'amères déceptions. » Combien de ces pourquoi, et aussi de comment, m'ont-ils pas, pour ma part, obsédé à l'endroit de l'article de Champfleury et de sa non moins intruse ou subreptice publication dans l'intègre Revue du père Buloz, en plein cénacle de burgraves et doctrinaires de lettres ? Si j'y apporte quelque plus ou moins de résistance vis-à-vis *d'amères révélations*

ou suppositions, maitre Josquin peut se flatter d'y trouver quelque bénéfice de non-lieux.

« D'apparence normande par le blond roussâtre de la barbe et des cheveux, M. T... se faisait remarquer par son nez mince, bien dessiné et d'une certaine aristocratie ; ce nez, s'élançant avec un certain développement à partir de l'arcade sourcilière, portait ombre dans des orbites un peu creusées, au fond desquelles des yeux bleus voilés semblaient plutôt relever de sommeil que regarder. Le teint était d'nn aspect d'opale ; je ne saurais mieux le comparer, pour la transparence, qu'à une lampe de porcelaine éclairée par une veilleuse mourante sur la table de nuit d'un malade. » Ce portrait est assez exact, trop, pourrait-on dire, alors qu'il va à l'encontre de l'anonymat; mais au moins ne dépasse-t-il pas en lui-même les prérogatives du romancier. Pourquoi le tout n'est-il pas aussi près d'une toute avantageuse véracité ?

« Une sorte de surexcitation particulière qui se manifestait dans son petit doigt... » Nous voilà revenu, et pour toujours, à la fantaisie funambulesque.

« M. T... en habit de masque, M. T... surpris en Italie par des brigands, M. T... faisant une déclaration à une danseuse, M... T. admirant l'Océan. Un des peintres avait imité l'ancienne manière en dessinant tout au fond de son atelier un imperceptible M. T..., tandis que lui, le peintre, s'était placé tout au premier plan... C'était un véritable tableau, d'autant plus comique que le modèle qui en payait les frais y était sacrifié... M. T... n'était guère plus grand qu'une allumette, tandis que l'artiste s'était décerné les honneurs de la grandeur

naturelle. » Voilà une foule de choses que ne me rappellent nullement ou me rappellent trop différentes mon souvenir familier et un inventaire, même annoté de la main de Bruyas et de la mienne, de la galerie que Fleury n'a pu que visiter en passant. Ce qu'il décrit si complaisamment ici me paraît tout au plus faire allusion à une composition de Tassaert, à moins qu'elle ne soit d'Aug. Glaize ; peut-être même y en a-t-il deux, chacune d'un de ces peintres, où, somme toute, la personne du prétendu M. T... occupe bel et bien la plus importante place. Les proportions relatives, inventées par le pauvre pamphlétaire, sont d'ailleurs, bien entendu, d'une donnée impossible dans le cadre de cette peinture d'intérieur.

« Deux Espagnoles à leur balcon regardent passer dans la rue M. T... » J'affirme, en tout cas, que Bruyas n'a jamais mis les pieds en Espagne.

« C'est dans l'exécution de ces portraîts que les peintres modernes montraient leur vulgarité et le peu de connaissance qu'ils ont de l'homme intérieur. » Des réserves seront permises, entre nous, pour les remarquables ouvrages de ce genre qu'ont signé Ingres, Hippolyte Flandrin, Carolus Durand, Bonnat, bien d'autres encore, et, pour Bruyas en particulier, Delacroix, Couture, Cabanel, Delaunay, etc.

« Un certain portrait crispé, d'une étrange peinture, qui ne pouvait venir que d'un célèbre peintre romantique... Cette toile remarquable par de lointains rochers verts qui donnaient une grande valeur de ton à la toque rouge que portait M. T... » Ce portrait est celui par Eug. Delacroix, à cela près qu'il n'y figure ni rochers verts, ni toque rouge,

et qu'en en parlant différemment, pour travestir spirituellement l'original et le copiste, Fleury-Josquin ne ridiculise sottement que lui-même.

« Dans cette troisième salle, on voyait accrochés dix portraits qui avaient dû coûter une centaine de mille francs. » Dix mille francs chaque ! Ceci renchérit, pour l'époque, sur l'estimation des toiles de la fameuse collection du Cousin Pons, et c'est bien l'antithèse d'un réaliste qui hante les peintres faméliques de brasserie.

« Ainsi l'homme qui a pour habitude d'envelopper de brume la nature du matin et du soir, le peintre qui ne cherche que des effets de rosée, les légères vapeurs..., les demi-jours ; le même dont les feuillages sont à demi-estompés dans une atmosphère grise avait abandonné un moment sa chère nature pour peindre M. T..., mais aussi quel singulier portrait ! Des traits flottants, une physionomie analogue aux formes que dessine tout à coup un nuage qui passe, tel était M. T. interprêté par le paysagiste ». Je ne connais pas, il n'existe nulle part ce prétendu portrait qui serait, d'après sa soi-disant description, du pinceau de Corot. Or Corot, c'est à le remarquer en passant, dès qu'il traite, comme étude, une figure de certaine dimension, y consacre une singulière fermeté de touche. Mais que deviendrait la logique des illogiques de M. Josquin ? *Mes Effets* avant tout.

« Un troisième artiste avait fait de la figure du jeune homme une sorte de muraille pleine d'accidents, de petits ravins. C'étaient comme des râclements avec les ongles, des gravures, de vieux tons rouillés, des épaisseurs de couleur... La physionomie avait quelque chose de turc ou d'albanais, et

M. T... ne pouvait se plaindre du peu de travail de l'artiste, car la peine avait passé par là. » Il s'agit, cette fois, d'une œuvre de Couture aussi facilement, n'en déplaise au critique, que brillamment enlevée. Elle n'a guère dû demander certainement qu'une séance. Mieux que cela, dès le lendemain peut-être bien, il s'ensuivit une variante.

« Tout était également léché et verni dans ce portrait. » Pour le coup c'est du Cabanel; et il y avait quelque chose autre à en dire. Mais nous avons affaire, avec Josquin Fleury, à un objectif où toutes gens et choses, fussent-elles des plus belles ou des plus respectables, ne se traduisent qu'en caricatures, parodies, pures josquinades quoi? Heureux encore sommes-nous si elles ne sont pas malintentionnées, sciemment calomnieuses. Mais attention! voici de l'épique.

« Dans le fond de la galerie était une estrade à laquelle on arrivait par six marches tendues de velours noir. Sur la plate-forme, une espèce de tabernacle... Les étoffes qui se déroulaient lentement sur la fenêtre du toit offraient diverses gammes tendres. — C'était le portrait du Christ! M. T... s'était fait peindre en Christ! » Ayant pu fréquenter, de tous temps et en toutes circonstances, Bruyas et sa galerie, je n'en ai jamais rien connu d'une telle mise en scène ni interprétation; et le soi-disant portrait mystique est tout bonnement une tête d'étude de Christ quelconque peinte par Verdier.

« Heureusement la maison de M. T... donnait sur un cours planté d'ormes et de tilleuls ». Pas d'ormes et encore moins de tilleuls sur ce cours qui est une promenade dite l'*Esplanade*, mais des mûriers de la Chine (*Broussonetia papyrifera*).

« Une petite rivière borde le cours, de riches prairies s'étendent au loin... Dans ces prairies pâturaient de grands bœufs qui, en apercevant un promeneur, fait rare sans doute pour ces animaux, etc. » Est-ce avec cette eau et cette verdure toutes normandes que l'auteur nous dira avoir voulu suffisamment déguiser la localité, si différente de celle qu'il attribue à son sujet? Quant aux « grands bœufs », ces animaux y sont bien plus rares encore pour le promeneur qui s'assied sur les talus des terrains bouleversés par les travaux des mineurs du Génie.

« L'analyse se livrait à son mystérieux travail... La nature maladive du jeune T..., cette prodigieuse quantité de portraits me donnèrent la certitude que, tout à la fois plein de respect et d'adoration pour sa propre image, plein de défiance et de faiblesse à l'idée du rôle qu'il avait à jouer dans la société... Pourquoi ne serais-je pas l'*Homme au gant* de ce temps-ci..?» L'analyse mystérieuse ou métaphysique et suggestive à laquelle se déclare en proie Josquin est bien surprenante chez un réaliste de son étoffe, mais elle n'est surtout que peu bienveillante, ne concluant, pour son héros, qu'au plus sot amour de soi-même, poussé jusqu'à la démence. Comment ce Josquin n'a-t-il pas été avisé d'une *main seule* provenant du même modèle, peinte par Matet et inspirée probablement d'un morceau semblable par Vandyck qui figure dans la grande salle du musée Fabre? C'étaient bien là un objet et une occasion à chiromancie ou divagations psychologiques.

« J'avisai dans un coin un vieillard qui prenait silencieusement une tasse de café ». Ceci est encore bien conventionnel, presque *classique*, ô Josquin. Voilà que, prétendu réaliste intransigeant, vous

allez emprunter, dans le magasin d'accessoires du Théâtre-Français, cet éternel confident, cet imperturbable donneur de réplique !

«... Une galerie qui ne renferme qu'un seul et même portrait ». Encore et toujours ce pavé de l'ours !

« La famille de M. T... n'est pas enthousiaste de cette collection ». Ici le sujet devient aussi délicat qu'il est indélicatement exposé.

« Sa famille... avait manifesté l'intention de le faire interdire (Ah ! ah !)... Rien n'est plus triste qu'une interdiction. » Ceci est aussi malheureusement vraisemblable que malheureusement traité, avec ou sans mandat, par un écrivain fantaisiste de journal ou de revue venant ainsi y laver, en pleine place publique et devant cet enfant terrible qu'on appelle la foule, le linge sale d'une famille qui n'est pas la sienne et dont il eut dû rester l'hôte courtois.

«... Il aura détruit le restant des exemplaires. » Il s'agit d'un catalogue qui datait d'au moins une douzaine d'années et auquel Josquin feint le regret de ne pouvoir recourir et encore mieux appuyer ses preuves. Je prouverais, moi, s'il en était besoin, que les deux tiers des passages qu'il dit en extraire proviennent de faits et de documents intimes bien postérieurs à sa visite, tout récents même.

« J'aurais voulu voir si, la plume à la main, M. T... n'offrait pas de prises à ses adversaires. » Mais notre présent nouvelliste, par le parti pris de son rapport, se trouve être péremptoirement le plus actif, le plus draconien de ces adversaires, capable de renouveler, dans la pratique, la célèbre proposition : « Donnez-moi deux lignes d'un homme, et je me charge de le faire pendre. » Or, voyons quelque

échantillon du prétendu catalogue... Mais non, au fait, c'est assez inutile, car j'aurais à affirmer, après, que la chose, lue imprimée ou inédite, et devant servir de pièce à conviction vis-à-vis l'état mental d'un accusé, n'émane en rien de celui-ci, mais tout au plus de certains libres et individuellement responsables rédacteurs de ce qu'ils ont pu croire sa pensée.

Je m'arrête, quoique bien loin encore d'avoir tout relevé ; mais c'est assez pour faire reconnaître, dans les éléments des « sensations de Josquin », un fâcheux mélange volontaire, constant et fort inextricable pour tout autre que moi-même, de vrai et de faux, de réel et de fantastique : tissu de mensonges souvent et, toujours, de sottes exagérations. Si, en renonçant au point de vue moral, il ne fallait voir qu'un thème et un jeu de romancier au fond et à la surface des vingt-cinq pages de l'*Histoire de M. T...*, il resterait à se plaindre que le littérateur bohême du quartier latin, l'esprit et le cœur indépendants d'une philosophie artistique, rencontrant une noble et touchante nature d'élite, n'en aient été inspirés que pour la traduire en grotesque? Comment nous la montre-t-il exclusivement *singulière, vivant en dehors des habitudes reçues*, *choquante*, *grimaçante, incommode pour ses propres pensées* (à lui Josquin), *maniaque*, *à tic*, *à idée fixe*, *mystique*, *utopiste*, *maladive*, *amoureuse d'elle-même*, *vaniteuse*, *fabuleusement dépensière*. (Voilà l'accusation qui aura fait dresser le plus d'oreilles), folle au total ; et comment l'a-t-il impitoyablement jetée, ainsi pieds et poings liés avec toutes ces épithètes considératives, à la meute des Philistins d'une ville de province ?

« ..... Au milieu de ce groupe amassé,
Qui vient de voir le fond d'un cœur qui se déchire,
Qu'entendez-vous toujours ? Un long éclat de rire.
. . . . . .
— Certes, on va le couronner ! — On le hue !

Et sur ce, M. Fleury, à la fois Hoffmann et Prud'homme, passe à la caisse Buloz, un samedi, jour de paye, toucher le salaire de son *factum*.

—

Les notices historiques du cataloge du Musée Fabre et de la Galerie Bruyas contiennent une erreur qu'il m'importe de relever, étant donnée l'occasion. Me trouvant particulièrement cité, surtout au sujet de la dernière, il y est dit que Bruyas «*ne cessa*, au cours de nos relations, *de me venir en aide*. » Certes Bruyas fut mon ami, je fus le sien et lui garde le plus affectionné souvenir. Si, au lieu de n'avoir fait que me dérober à ses générosités, toujours à l'affût et espoir de se produire, de s'imposer même, j'en eusse eu le besoin, sa joie, je puis le dire en toute reconnaissance, s'y fut précipitée. Or, c'est sur un pied contraire que je voulus toujours rester avec lui : cela sans croire en faire acte de vertu, et seulement avec quelque peine de le voir entouré de certains parasitismes abusifs. Au demeurant je regrette d'avoir, en ma pudeur du sujet, à venir établir ici, quoique sans entrer dans les détails du pourquoi et comment, que Bruyas pouvait se considérer et se considérait effectivement bien plus mon obligé que je n'étais le sien. Quant à l'Album de lithographies empruntées à sa collection et que l'on n'a pas manqué de croire et de répéter m'avoir été commandé par lui, c'est un simple extrait et tirage partiel, consenti par mon

éditeur, de certaines planches d'une publication plus étendue, toute indépendante et au courant de laquelle Bruyas m'avait permis très aimablement, ni plus ni moins, de puiser chez lui divers originaux.

—

Duhousset. — Aujourd'hui colonel, alors seulement commandant, fut envoyé en Perse, à Téhéran, comme officier instructeur de l'armée indigène. Il voulut, avant le départ, prendre en ma connaissance, rue des Marais-Saint-Germain, quelque contact du pays lointain.

Après un long et familier séjour auprès du Schah, à qui le rendaient précieux, en outre de ses qualités professionnelles, ses aptitudes artistiques et littéraires, il fit diverses pointes, du nord au sud, jusqu'à Caschan et Ispahan. Là, dans le cimetière arménien du faubourg de Djulfa, it avait à visiter quelques sépultures d'Européens. Quels ne furent pas sa stupéfaction, son vertige moral en voyant, accouplée à la tombe de Hommaire de Hell, mon chef de mission mort à Djulfa le 30 août 1848, celle portant le nom, avec la même date, de Jules LAURENS !... Voici ce qui était arrivé. En quittant Ispahan, où je laissais la dépouille mortelle de mon compagnon, je donnai des ordres et la somme nécessaire pour une pierre et une inscription funéraires, et dès le lendemain disparus de la ville, me repliant, à travers les plus graves difficultés, dans la direction de Téhéran. — Méhemet-Schah venait de mourir aussi, et tout le royaume était en révolution et livré au brigandage sans frein. Une équipe d'hommes que notre ambassadeur, le comte de Sartiges, s'empressa d'envoyer à

mes devants ne put parvenir à me découvrir, et l'on dut me croire perdu. — Entre temps une légende se forma qu'il était mort non seulement un voyageur français mais deux : goût contestable qu'un tel macabre *bis repetita placent !* — Et les ouvriers du cimetière, s'étant trouvés en reliquat sur la fourniture de pierre, m'en ont, dans un non moins macabre excès de zèle, gracieusement fait bénéficier... De retour en France, le brave Duhousset, encore ému de l'aventure, éprouva une double satisfaction à m'y retrouver bien vivant de mes corps et âme.

—

Bourée. — Nommé ministre en Perse, il voulut m'y emmener avec lui. Mon Dieu ! quoique revenu depuis peu je serais bien reparti de plus belle, mais je me trouvais engagé par l'Etat dans la publication de mon voyage avec feu Hommaire de Hell. Tout en refusant, malgré les plus aimables insistances, j'indiquai des confrères les plus propres à me remplacer et en tous avantages : Tesson, Berchère, Pasini. C'est celui-ci qui se décida et a, par ainsi, pu rapporter de sa campagne toutes les pierres précieuses, on peut le dire, dont il charge sa palette. — Au cours des allées venues avec Bourée, il me proposa d'entrer chez son ami Cottier, possesseur de plusieurs tableaux remarquables de l'Ecole moderne, entre autres de la célèbre *Bataille des Cimbres* par Decamps : une merveille léguée au Louvre, a-t-on dit, après un certain usufruit ; — en sera-t-il pas comme du portrait « Bertin » d'Ingres, que l'héritière disait vouloir sinon devait donner, et qui n'en a pas moins été acheté 80.000 francs ? — Bourée désirait du De-

camps une copie pour laquelle je nommai Adrien Guignet comme le seul artiste adéquat capable de se mesurer avec un tel original. Mais ne comprenant pas l'importance du travail, on recula devant sa rémunération, que j'avais pourtant cru estimer à un minimum que Guignet n'eût peut-être pas même consenti.

—

Morel. — Il édita, alors rue Vivienne, un *Album des Vosges* par souscription locale, dont Bellel avait fait les dessins au fusain, Théophile Gautier le texte et moi je fis les planches. Lorsque, sa maison prenant un grand développement surtout en la spécialité de l'architecture et des arts décoratifs, il fut venu s'établir rue Bonaparte, où j'habitai successivement les numéros 17, 15 et 13, nous nous trouvâmes tout voisins, cohabitants presque, ce qui aida fort à continuer nos relations de travaux et de fréquentations amicales. Je fournis divers sujets à ses livraisons de *L'Art pour tous*, dirigé par Sauvageot, et nous étions convenus d'une importante publication de mes documents de fragments d'architecture et ornementation turco-persane, détachés de la partie architecturale de mes portefeuilles comme une sorte de résidu ou notes à l'appui. — Le tout est conservé aujourd'hui à l'Ecole des Beaux-Arts. — Il y avait même eu commencement notable d'exécution — une douzaine de planches. — Mais ne pouvant seul de mon côté me livrer exclusivement, ainsi que de nécessaire, à cette besogne et le temps s'allongeant à travers, la suite se trouva renvoyée par la brusque mort de Morel et jusqu'ici abandonnée. — Morel était un

bel homme à carrure solide et à face large et ouverte. Sa mort fut un malheur particulièrement sensible pour l'avenir de la maison qu'il avait fondée. Je l'ai connu durant vingt ans, peut être trente... et voici pourtant ce qui s'est passé d'étrange entre nous deux peu de semaines avant sa disparition. Un soir de septembre, je sortais quand je le croise enjambant de notre trottoir dans un fiacre qui l'attendait, pour l'emmener dîner, pensai-je, en son domicile privé.

— « Bon appétit et à moi aussi, dis-je.

— Oh! j'ai dîné et je m'encours à la gare de Lyon.

— Voyage de vacances ? De mon côté, je partirai demain.

— Pour ?

— Pour le Midi.

— Et moi de même. Pour quelle région précisément ? si je ne suis pas trop curieux.

— Pour..... du côté d'Avignon.

— Tiens ! mais voilà qui devient tres intéressant ! Je vais juste par là aussi ; et dans quel endroit donc ?

— Eh ! tout chez moi, à Carpentras.

— Allons, j'ai été indiscret et vous me la faites « au Carpentras », tout en vous flattant, car n'est pas de Carpentras qui veut. Non, vous n'êtes pas de Carpentras ; je connais assez familièrement la ville et chacun de ses dix mille habitants pour en être sûr, moi qui *suis réellement de Carpentras.*

— Vous êtes, vous, là vrai, de Carpentras ! Eh bien, moi, vrai aussi, je ne suis pas né dans ses remparts même mais bien — c'est tout comme — dans sa banlieue, au village de Saint-Didier, où se

trouve encore ma famille paternelle en frères, sœurs, cousins, etc....

— Ah! bien, voilà qui est fort !!!

— Elle est bien bonne !!! »

Un tel incognito de leur même origine entre Carpentrassiens, quel parisianisme !

—

Davillier (**Baron Charles.**) — Comme Adalbert de Beaumont, rejetant aux orties le harnais d'une situation purement aristocratique, il renonça de bonne heure aux occupations et gains d'une grande industrie de draps, à Gisors, qui enrichissait la famille ; se faisant régler en modeste hoirie sa part de revenus pour posséder ainsi la pleine liberté de ses goûts, voyages et relations artistiques. Son intérieur, limité à deux ou trois pièces, rue des Moulins, devint bientôt un petit musée d'abord assez exclusivement de céramique, surtout en faïences de Moustiers, sur lesquelles il publia une excellente brochure ; puis, la vocation s'accentuant, se développa dans divers genres de l'archéologie dits « objets d'art et de curiosité...» Grand amateur aussi de peinture, mais moins en mesure de se satisfaire en achats, il se lia au moins avec les peintres, fréquenta beaucoup leurs ateliers, où ses joviales personne et humeur faisaient merveille. C'est ainsi qu'il connut chez moi Gustave Doré, avec qui il devait, un jour, publier le grand beau volume sur l'Espagne. J'ai reçu, au cours du voyage qui le produisit, et où on fit tout pour m'entraîner, les plus folles lettres qu'il se puisse. Chacune se composait de trois parties écrites et signées séparément Doré, Charles et Léopold (un frère) Davillier. Fait inattendu : c'est l'artiste qui,

tout en étant d'essence le plus fou des trois, n'y dépassait pas certaines limites du quand même bon goût. L'une d'elles a été donnée dans le *Figaro*.

Entre temps de fugues en ce pays de Don Quichotte, qu'il adorait, y vivant avec la stricte simplicité d'un étudiant touriste, Davillier se trouva, à Paris, en soirée de bal où un ami — je tiens l'histoire de son héros même — lui demanda à brûle-pourpoint, d'une belle veuve que sans doute il regardait, « Comment la trouves-tu ? — Mais fort bien. — Tu devrais l'épouser. — Je n'ai certes aucune des conditions pour cela.— Comment donc ? tu es ou seras baron, si je ne me trompe, tu t'occupes d'art. Elle est très riche et..... — Très riche ! nous voilà précisément bien hors de compte. — Eh bien, tu sais, c'est chose faite. »....

Et voilà comment notre contempteur de l'argent se maria très richement, sans y penser, avec du reste une personne, comme on le voit, très intelligente de l'existence. Ceci n'aida pas peu d'abord à des acquisitions progressives, mais qui devinrent plus tard d'elles-mêmes une source de gains. De partout, d'après sa notoriété, affluaient chez l'acheteur toutes sortes d'offres, souvent de premier ordre, qui, par des échanges ou cessions avantageuses, le transformaient en leur principale agence, en « juif boutiquier » finirent par accuser sous cape quelques jalouses langues. On voit pourtant, au Louvre et à Sèvres, devant les belles et inestimables collections qui leur étaient destinées et y ont, en partie, été installées déjà du vivant de sa femme, que Davillier comprenait de plus haut les pratiques du collectionneur.

C'est à dîner, chez lui, avec les peintres Fortuny,

qu'il connaissait exceptionnellement, Jules Didier et le commandant Duhousset, que je vis mon ami pour l'avant-dernière fois ; et la dernière dans son cabinet, avec un conservateur du Musée du Louvre, Barbey de Jouy, sauf erreur de nom. Je fus péniblement frappé de l'altération subite d'un physique ayant toujours présenté jusque là l'image de la plus invulnérable santé.

—

Buvette. — Sur le manomètre rougissant bout dans la marmite bâloise l'eau où sont jetées et infusent et macèrent des écorces d'oranges... On va y adjoindre deux kilos de sucre et y versera un litre de cognac ; puis à l'aide d'une cuillère de bazar, chacun puisera, à prendre dans un récipient quelconque, un « verre » d'une sorte de curacao plus ou moins classiquement dosé. mais pas du tout désagréable... « Chacun » c'est et ce sont au cours de l'après-dîner, qui entrent et qui sortent, Bracquemond, porteur de sa dernière eau-forte mise à la retouche, et l'imprimeur Delâtre, se rendant chez celui-ci, rue Saint-Jacques, en tirer de nouvelles épreuves d'essai ; Davillier, qui vient de brocanter un vieux marteau de porte et me demande si je n'aurais pas à lui indiquer, pour un ami, le prince russe X..., un beau château qu'il voudrait acheter et habiter illico dans les environs de la Fontaine de Vaucluse ; Jules Didier, s'installant à l'exécution en train sur pierre lithographique, d'après des costumes et sites de mes dessins sur nature, d'un portrait (!) d'actualité, celui de Schamyl enfin capturé ; l'imprimeur Bertauts, qui l'a commandé et s'en informe impatiemment ; un troisième imprimeur, Lemercier, que j'envoie vite,

chez un bric-à-brac de la rue Grégoire de Tours, acheter une très importante et rarissime planche d'aprés le *Saint-Symphorien* d'Ingres ; Henri Monnier rentrant de l'enterrement d'un frère à Gérôme, je crois. « Comment, lui avait dit un sceptique de profession, Henri Monnier à un enterrement !— Je prends bien part, répondait Prudhomme offusqué, aux plaisirs de mes amis : c'est doublement que je voudrais le faire à leurs peines ». Puis le jeune de Boispreaux m'approvisionnant, de sa campagne, d'une corbeille de pommes et d'un pot de confiture ; l'austro-hongrois Obermayer, correspondant de journaux et revues viennois et secrétaire traducteur de ceux-ci auprès de Laurent-Pichat, autrement dit pour le journal *Le Phare de la Loire* ; Jacques d'Ortigues, musicologue et feuilletonniste spécial aux *Débats* en succession de Castil-Blaze et de Berlioz ; il s'éprend de ma vareuse, la palpe, demande l'adresse du marchand, veut en avoir une exactement semblable, séduit surtout « parce qu'elle est bien ignoble » (*sic*). C'est Beulé, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts en attendant d'être ministre, qui apporte des billets pour la représentation aux Français de *Guillery*, de notre ami commun About, représentation menacée d'intransigeante cabale par la jeunesse clérico-dorée ; l'architecte Thomas, l'archéologue de Guillermy, Edmond Saglio, les deux frères Marcille, etc., etc. Il faut dire qu'avec de Curzon, nos deux ateliers étant mitoyens et ouvrant sur le même palier, nous nous repassions nos visites d'amis et connaissances : une jolie collectivité de personnel. Ah ! on ne s'ennuyait pas, tout en y piochant fer-

me, dans ma turne — oh ! pardon — de la rue Bonaparte n° 13.

—

Talabot (**Madame**). — « Me voici, dit-elle, entrant chez nous — accompagnée d'un monsieur à prestance martiale — avec mon « introducteur des ambassadeurs » monsieur M...» ; ce que je pris bonnement pour une fantaisie d'antithèse de la dame: le soi-disant introducteur me paraissant ici bien plutôt introduit lui-même par une ambassadrice. J'avais, au demeurant, entendu peu et mal le nom du présenté et n'y arrêtai pas d'attention particulière... On sembla s'intéresser au tableau que je terminais pour être envoyé au prochain Salon « Une des portes d'Uscoup *ad hypium* en Bythinie». Puis on parla d'un peintre de portraits à choisir, demandant des appréciations et conseils entre Cabanel, Henner, Carolus Durand, Bonnat, Lefebvre. Je dus donner, avec le moins de réticences possible, mon opinion aussi délicate que variée sur chacun et offrir une visite à l'atelier des deux premiers. La chose, m'étant d'ailleurs très facile, fut exécutée dès le surlendemain. — Madame Talabot se défendait presque du désir de se faire peindre, surtout en y dépensant une forte somme, alors que son mari, devenu aveugle, ne bénéficierait pas du tout personnellement du résultat... Est-ce en combinaison d'un prix inférieur à ceux tarifés chez les maîtres ci-dénommés ou de circonstances occasionnelles quelconques que parut au Salon de l'année suivante le portrait commandé à Delaunay? Or, et très malheureusement, l'artiste, pourtant plus qu'estimable et vanté hors de pair, ne l'avait rien moins que réussi. Le modèle, d'une beauté

digne de meilleur sort, y figurait maladroitement attifé, surtout avec un aspect des plus défavorables en ce qu'il paraissait donner raison, le pire, aux fâcheuses chroniques sur son origine et ses débuts sociaux. Cette fois encore donc, comme en bien des cas, ç'a pu être le bon marché qui, à l'inventaire d'emploi, s'est trouvé le plus cher. — Tenue au dehors d'un monde qui, du reste, n'a souvent d'autre mérite que son esprit d'« inclusivisme, » Madame Talabot, en revanche et d'autant plus librement, put et sut se créer un milieu avec celui où tout membre doit apporter une individualité intéressante, une valeur manifeste ; c'est-à-dire le dessus du panier des savants, des voyageurs, artistes, écrivains, de collaborateurs de son mari en finances ou professions techniques, de débutants mettant le pied sur les premières marches d'un avenir brillant, de jeunes, jolies et intelligentes femmes. Par exemple, au cours des réunions de ce monde, venu dîner, luncher ou en soirée ouverte, on rencontrait le plus fréquemment Hausmann, « le grand baron » avec lequel je causai naïvement, une fois, ne me doutant pas de la notabilité du personnage, Yriarte le touriste érudit, Gavarni fils, l'excellent peintre de genre Heibuth, Wenker qui venait de remporter le prix de Rome, le sculpteur Guilbert, Madame la comtesse de Vogué, encore fort belle, Madame Fuchs qui chante magistralement du Bach et du Haendel... Le maître de la maison, que, de plus en plus, la cécité et quelque misanthropie d'esprit mais non d'humeur confinaient dans son appartement du second étage, où toutefois il faisait prier de monter le voir tel et tel des invités ou visiteurs du premier, était représenté

par le tout actif et familier Mollard : le même précisément qui me fut amené dans la scène qui ouvre ces lignes et lequel était bien, en toutes fonctions officielles, le Mollard authentique et seul véritable Introducteur des Ambassadeurs.

—

Duc Elzéar de Sabran-Pontevés. — Je lithographiai trois de ses peintures, d'une exécution vraiment peu ordinaire chez les amateurs : deux vues prises dans le département de l'Aude et une en Italie, au temps de garnison des zouaves pontificaux. Ayant épousé une de Chevreuse, il habitait et recevait, les mardis, dans cet hôtel de Luynes plein de traditions artistiques — j'y avais vu gracieusement installé l'atelier d'Adrien Guignet, y peignant, en style de bas-relief égyptien, une partie de l'histoire de Joseph — mais où dominait alors l'élément politique en rendez-vous de toutes les personnalités du parti. C'est dire que le général de Charette y figurait au premier plan. Ce monde à part se montrait d'ailleurs très aimable en fumant des londrès, sablant le champagne et ingurgitant le thé dont il cassait le sucre à tous propos sur les têtes de turcs des ministres, sénateurs et députés républicains. C'est ce pauvre Gambetta qui écopait le plus de points. Mais le comble de l'abomination se trouvait être l'expropriation, en cours de procès, de la cour d'honneur de l'hôtel même au bénéfice de l'élargissement de l'ancienne rue St-Dominique en boulevard Saint-Germain... Sous raison de causer affaires je dus, une fois, accepter à déjeûner avec la charmante jeune fille du duc; mais ce dont on eut moins à me prier c'est d'être emmené au châ-

teau de Dampierre, propriété de la famille de Luynes et Chevreuse, y visiter, par faveur exceptionnelle, les fameuses peintures commencées et abandonnées par Ingres, tombé en malentente bien déplorable avec le duc de Luynes, une malentente restée contradictoirement inexpliquée.

Voici les réflexions esthétiques résumant mon impression de ces peintures : « Seuls le talent et même la médiocrité sont toujours égaux à eux-mêmes ; mais seules aussi les inégalités du génie comportent toujours quelque intérêt supérieur qui manque trop aux premiers. »

Pendant un voyage en Suisse qu'il faisait avec sa fille et où il recueillait de jolies pochades, dont certaines à mon intention, je reçus de de Sabran une très longue et dernière lettre, car depuis son second mariage et avant sa mort je ne le revis plus. Né, je crois, dans l'Aude, il se réclamait volontiers d'une mitoyenneté d'origine entre nous, sa famille, issue du Comtat-Venaissin, ayant ses tombeaux et une chapelle dans l'église d'Apt.

—

Super Grammaficam. — « Votre perspective (mathématiquement parlant), votre perspective, — disait un éditeur très pressé à Eug. Cicéri ayant à reproduire en lithographie un dessin panoramique criblé de fautes de perspective, — c'est bon, je le veux bien, d'en mettre un peu... plus ou moins ; mais n'en abusons pas. Tenez, mettez-en là dans ce coin seulement, s'il vous en faut quand même ; et puis en voilà assez pour le reste..., parce que pas de retard, eh ! »

—

Certains dilettanti du *beau* monde ne sont pas doués, et pour cause, d'un aussi robuste appétit aux choses d'art qu'ils voudraient le paraître. C'est eux qui ont institué de bon ton de fausser auditoire à la dernière partie d'un opéra, d'une comédie : exactement de même qu'il serait de haute inconvenance, à leur table, d'achever le contenu de son assiette ou de son verre. Pour moi, je l'avoue, quand il s'agit, par exemple, du *Freyschutz* ou du *Misanthrope*, c'est avec la plus religieuse incongruité que je frotte et lèche mon assiette, et que j'égoutte mon verre.

—

Souvent, après de longues veillées à travailler pour quelque reproduction lithographique, le nez sur un tableau ou dans un livre, si ce n'était dans de la musique, j'éprouvais une répugnance légitime à me mettre immédiatement au lit. Logeant à peu de distance, d'un côté, des quais, de l'autre, de la place de Saint-Sulpice, je dégringolais vite humer, avant, quelque effluve d'air nocturne. Entre nous soit dit, c'est vers le second côté que j'étais, par sybaritisme de régime, le plus fréquemment attiré : ma sortie aboutissant à un café débitant certaine bière blanche à nulle autre pareille, pouvait-on croire, dans tout Paris... Il était parfois bien tard, la demi-heure après minuit, pour que l'établissement ne fût pas fermé. N'importe, j'allais ; et le café était encore pénétrable par la fente des panneaux de la porte aux trois quarts repliés. Or, j'y trouvais immanquablement, depuis des années, d'abord trois ou deux clients, puis un seul, à la fin, avec lequel le tête-à-tête s'engagea volontiers en conversations mi-artistiques.

Assez âgé, mais robuste, la chevelure en boucles solides et embroussaillées, point beau, la peau rugueuse et bistrée, mal engoncé dans des vêtements plus que négligés — d'aucuns diraient sales; — les manières plutôt rustiques, l'impression du premier aspect pouvait vous suggérer la supposition d'un ex-portier de grande maison, s'y étant ramassé un certain pécule de petit rentier ; mais aussitôt le causeur, se révélant original et en intellectuel supérieur, faisait prendre une toute autre piste. Dans les questions d'art contemporain, il parlait des premiers maîtres, Ingres, Horace Vernet, Delaroche, Robert-Fleury, Pradier, comme on le fait de collègues et d'amis. Bien volontiers donc, au cours de la plupart des séances, j'écoutais plus que je ne parlais... Il n'a jamais su qui j'étais, sinon un professionnel d'art quelconque. De son côté, il a toujours pu se penser à peu près aussi inconnu de moi ; tandis que je le connaissais parfaitement pour être l'illustre physicien astronome et météorologue Jacques Babinet, de l'Institut. Cela m'avait été appris dès longtemps en assistant à de ses conférences, sous la coupole du Panthéon, d'où pendait une certaine boule-pendule subtilement expérimentale des faits et gestes de notre globe terrestre.., Et, sur ce, nous nous invitâmes réciproquement plus d'une fois à un verre de l'exquise, incomparable bière blanche.

—

A côté de l'imprimerie Claye, rue Saint-Benoît, dans une crêmerie-restaurant, où je prenais quotidiennement du café au lait, parfois quelques repas, et y voyant des élèves de l'Ecole voisine des Beaux-Arts, entre autres, aux époques des concours de

Rome, Jules Letebre et Layraud (dit *Le Boléro*), nous nous trouvions, pendant toute une saison, juste à la même heure matinale, attablés face à face. avec un même individu caractérisé par quelque physionomie et teint comme mâtiné de breton et d'arabe. Etant, lui, taciturne ou d'ordinaire absorbé dans un dossier de paperasses, moi, de tempérament plus que discrétement démonstratif ; de plus des journaux et revues s'élevant en rempart entre nos modestes personnes mêmes, nous n'échangeâmes jamais ni une phrase ni un geste.... Voici que, un jour, mon ami le secrétaire inamovible de la Société de géographie, Charles Maunoir, demande à m'amener une célébrité fort désireuse de ma connaissance, et pouvant, de son côté, beaucoup m'intéresser. Son nom seul était d'ailleurs la meilleure des recommandations. « Vous êtes deux grands voyageurs, conclut Maunoir, ayant visité quelques-unes des mêmes contrées, tout faits donc pour vous trouver réciproquement à qui parler. Vos portefeuilles de documents le régaleront. Il s'agit de Guillaume Lejean, un des premiers explorateurs et publicistes de l'Afrique ». — Très bien, amenez... C'était mon homme, comme j'étais le sien, de la crêmerie Saint-Benoit !

Chez le coiffeur de la rue Jacob, Duseigneur, je rencontrais, durant nombre d'années où j'habitais la même susdite rue, un client de première marque, charmant causeur surtout. De belle prestance, tenue et manières quelque peu militaires (je ne me trompais que sur le fond) et bonapartiste (ceci de toute vérité). Aimable avec moi comme avec tout le monde, j'y répondais en causeries devenues

rapidement presque familières, les questions de peinture en fournissant du reste le plus fréquent programme ; mais notre réciprocité n'allait jamais plus loin. — « Voulez-vous monter avec moi, me fait un jour l'ami Mauzat-Laroche, accroché d'occasion près du Louvre, à la Direction des Beaux-Arts ? J'ai un mot à dire à Alfred Arago. Et, au fait, il peut vous être bon de lui être présenté. » — Soit... Or, je me retrouvai devant mon co-barbifié et coiffé de la rue Jacob ; lequel devint, par la suite, un de mes meilleurs amis.

—

B... *adore* la Nature... moins le vent, moins la pluie, la neige, le midi, le minuit, la solitude, les insectes, la poussière, etc., etc. Sous tant de bénéfices d'inventaire, cet amour-là me paraît bien ressembler à de la haine.

—

Des parisiens fourvoyés visitent cette campagne romaine où planent, dans la plus auguste des solitudes, les aigles et l'âme des siècles ; et, n'y trouvant pas de *Moulin de la galette*, disent : « Quelle mystification ! »

—

Comment trouveriez-vous de soi-disant passionnés pour les femmes, qui ne les apprecieraient et même ne les regarderaient que d'après leurs extraits de naissance ? Ils ne sont et ne font pas autrement nombre d'*amateurs* d'œuvres d'art, dont ils cherchent d'abord la signature.

—

Beaucoup de ces amateurs, fièvreusement enthousiastes, ressemblent à beaucoup de femmes scan-

dalcusement coquettes ou même galantes. Les uns et les autres n'ont qu'une passion et un goût fort contestables, où ils n'apportent le don d'aucune aptitude de sens, ni par conséquent le besoin légitime d'une satisfaction réelle. On n'est, en dépit de l'enseigne et du métier, pas plus eunuque ni plus vestale.

—

Faites-en autant. — Il y a une chose que *tout le monde sait*, c'est-à-dire que les bourgeois ne peuvent trop répéter pour apprécier entre eux à leur haute et *juste valeur* ces deux suprêmes génies qui ont noms Michel-Ange et Raphaël. On sait donc que l'un de ces grands hommes, mettons Raphaël, si l'on veut sortant, un jour, du Vatican, au milieu de la foule respectueuse, la stupéfia d'admiration en décrivant sur un mur, d'un seul tour de bras et seul coup de crayon, une circonférence parfaite !...

C'était comme un défi jeté à l'autre, de grand homme, qui, sombre un instant, arrive peu après devant le même mur, où, d'un seul élan du bras, il marque un point, un seul, juste le centre de la ci-devant circonférence !... Ce fut une apothéose !

C'est pourquoi, ajoute l'esthétique et la moralité de M. Prudhomme, le culte exceptionnel de la postérité restera toujours partagé entre Michel-Ange et Raphaël.

—

Vous voulez prouver votre adoration de Raphaël en ajoutant que vous abhorrez Rubens : ce qui ne me prouve qu'un défaut d'équilibre ou une lacune dans le registre de vos aptitudes.

—

Dante, guidé par Virgile et Béatrix, traverse et

décrit le cycle de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*. Tout autre y séjournera, sans même s'en douter, s'il est privé du sens révélateur dont Virgile est l'image.

—

Vis-à-vis de ce qn'ils ne sentent ni comprennent, des gens se croient dispensés et absous de ne pas le goûter, disant qu'il faut y mettre de l'enthousiasme, du fanatisme... et qu'ils en manquent. Ils assimilent ainsi les belles œuvres de l'intelligence et de l'art à un mets quelconque, de l'appréciation duquel on se récuse par manque de préférence ou de simple appétit.

—

Les vrais valeurs, mérite et succès, pour qui ou quoi que ce soit, ce n'est pas de plaire moyennement à tout le monde, mais passionnément à la minorité de quelques dignes amoureux.

—

Si tel marbre, telle toile pouvaient se mouvoir d'eux-mêmes, comme on les verrait souvent tourner brusquemment le dos à de faux adorateurs !

—

D... attend, pour dûment admirer la sublime statue trouvée à Milo, un mémoire de G... qui doit, en dernière hypothèse, expliquer son *sujet*.

—

L'industriel qui confectionnera une *Vénus de Médicis* en caoutchouc colorié et à ressorts, avec musique, aura dit pour M. Prudhomme « *le dernier mot de l'art*.

—

La *Joconde* du Vinci, la *Fornarina* du Sanzio et la *Maîtresse* du Vecelli, venant à parler, démentiraient nombre de fats criant partout qu'ils sont au mieux avec elles !

—

Sur le mur délabré de la *Farnésine*, le gros du public ne voit, ne comprend trop rien à la *Galathée* de Raphaël, le chef-d'œuvre de la peinture. Il s'attendait à mieux d'après les *estampes*. Mais chez Curtius, à la bonne heure!

—

Les peintres Prudhon et Fromentin, la Vénus de Milo, *La légende des siècles* de V. Hugo ont des admirateurs fanatiques qui les appellent Proudhon, Formentin, la Vénus de Mélo, *Les légendes du* siècle.

—

Dans tout jugement d'une chose, c'est bien plus le juge que la chose qui se trouve jugé.

—

Ils sont mieux partagés les grands hommes et les chefs-d'œuvre inconnus que beaucoup des plus connus, si mal compris.

—

Particulièrement au point de vue artistique et critique, je m'inscris contre l'absolu du proverbe « Des goûts et des couleurs on ne saurait disputer. » Certes s'il est un sujet de discussions et disputes sans fin où l'on puisse se livrer c'est bien celui-là au premier chef. En tous cas, l'on ne s'en fait point faute.

—

On s'étonne de ce que les choses les plus simples et les plus faciles nous soient, généralement, si compliquées et si difficiles : c'est que nous appliquons à la ligne droite d'un point à un autre de leur Vrai la ligne courbe de notre esprit bossu.

—

Chercher, dans une personne ou dans une œuvre, à estimer en même temps qu'aimer ou admirer, c'est bien ; mais s'il vous faut absolument satisfaire un besoin personnel d'estime, d'amour ou d'admiration, décidez-vous-y quand même au plus ou moins de mésestime près : sans quoi il pourrait bien vous arriver de mourir avant d'avoir trouvé à aimer ou à admirer.

—

Les médiocrités qui marchandent, n'admettant pas telle ou telle supériorité, me font l'effet de pigmées ou d'impotents en vue d'une montagne à gravir et exigeant que la montagne s'abaisse et vienne jusqu'à eux. C'est parce qne Mahomet était grand, plus grand peut-être que la montagne, qu'il allait à elle.

—

Notre goût pour les plus belles choses doit en être intelligent, conscient. Aimer sans comprendre, c'est, comme on dirait, consommer sans payer.

—

Si l'envie qui nie équivaut, pour son objet, à la plus forte des confirmations, l'inintelligence qui ignore établit, dans son fait, la plus absolue des négations. Chez les aveugles le soleil en personne ne serait pas même à l'ordre du jour comme dis-

cussion. Plus encore « *la question*, ainsi que suivant certain magistrat, n'en serait *pas posée.* »

—

Devant une grande, belle œuvre, la plupart des critiques de profession obéiront, un jour ou l'autre, à ce commandement: « Que celui d'entre vous qui est sans la moindre lui jette la première pierre.»

—

Il n'est pas de navire, bateau ou nageur en mer, dans les parages des Antilles, plus suivi, plus entouré, plus traqué par des requins, que l'est, dans son œuvre et dans sa vie, l'homme supérieur par ses critiques ou biographes faméliques, ou, pires encore, ses commentateurs. Or le *Fluctuat nec mergitur* n'en reste pas moins triomphant et triomphal.

—

Je ne crois que sous forte caution à ces jugement et justesse prétendus définitifs de la postérité. Tel homme, tel mérite de nos jours pourront être, dans l'avenir, à tort ou à raison, tour à tour oubliés, méprisés ou très en succès. Les morts aussi ont leurs modes.

—

Il n'est comparable à l'ennui des sots pour les choses dites sérieuses que celui des vrais connaisseurs pour celles dites amusantes.

—

Il faut bien reconnaître que les marchands de vin, les courtiers, les boutiquiers, les épiciers, en un gros mot, ne font pas mal les choses de l'art, et même très artistiquement quand ils s'y mettent : témoins les palais de Venise, les clubs de Londres,

les collections d'Amsterdam, toute la ville de Bordeaux. Au reste l'Angleterre, la Hollande, la France même auraient mauvaise grâce à se défendre d'être une marchande de cotonnades, une marchande de harengs et une marchande de vins et spiritueux. Athènes, ce sanctuaire des siècles passés, resté l'idéal des nôtres pour la perfection des ouvrages littéraires et artistiques de la pensée et de la plastique, n'était-elle pas issue et solidaire du Pyrée, ce port de caboteurs hardis et si industrieux qui lui a survécu tant bien que mal et qui la ressucitera sans doute !

—

On m'apporte tous les jours, on me prie d'aller voir quelque œuvre d'art à expertiser. Les moindres, parfois risibles, sont, du reste, péremptoirement baptisées déjà par leurs propriétaires des noms les plus ronflants du Dictionnaire biographique de la région : ceux des Mignard, Parrocel, Joseph Vernet, Pujet, Bernus, Jean et Charles Vanloo, Sauvan, Balechou, Boucthay, Duplessis.... à moins que, par une cynique bénévolence, on ne soit remonté d'emblée et sans s'excuser du peu à Michel-Ange, à Raphaël ou Rubens ! En tous cas et vrai dire, l'horreur du vide, si particulièrement propre aux natures méridionales, ne saurait, quelle que soit la non valeur en question, y admettre un inconnu. Or, ne fut-ce que d'après ces conditions, ce n'est jamais le *comment* vaut en elle même la besogne qui m'est posé, mais, en toutes insistances, le toujours *combien* vaut-elle à titre de vente ou achat.

—

Fantaisie. — Y a't'un moment, comme ça, où j'ei's'u le goût de la pénture, disait un Marseillais. Eh bien, ça m'a passé, que voulez-vous ! Une fois, n'es-pas ? c'est la chasse ; une otre fois c'es le commerce : on n'est pas meitre de soi-même ; et puis y'a temps pour tout. C'est pour vous dire que un jour à la Cannebierre, dessus le port, je vois par terre une montagne de queisses de tablox. Moi je démande : « Ca embarque ou ça débarque ? » — Ça débarque, qu'on mé reupond.... C'éteient tous de cheufs-d'œuvre qu'ils véneient de l'Italie. Feuctivement, mossieu, tout des Raphaelle, des Michelange-à-l'eau, des Titien, enfèn tous les fameux des fameux.

« Je seis pas si vous les voulez vendre o detaille ; meis moi je prends tou'en gros, qué je fais. Com bienn ? »

— Dise-sette mille francs.

« Eh ! bien c'est achetté. » Plus tard le goût il m'a totalement passé. J'ei tout brocanté d'un seul coup pour quinze cents francs ; et jé le régrette mon Dieu pas..... Que voulez-vous, je vous dis : On n'est pas meitre de soi. Eh !

CHAPITRE X

—

ANECDOTES, DROLERIES, ETC.

—

Comment on conte l'histoire. — Monsieur Michel-Angelo, ou plutôt Michel-Ange à l'eau, disait mon conteur bourguignon, ainsi surnommé parce qu'il peignait beaucoup à l'eau, ou bien encore à la *fresca*, à la fraîche (en se levant de bon matin, suivant l'expression italienne), était un vrai bourreau de travail. On raconte même que, pour continuer de nuit ses ouvrages les plus pressés, il adaptait sur a visière de sa casquette une sorte d'invention de lampion à réflecteur. Mais, tout robuste à la dure qu'il fût, il se sentit un jour assez fatigué au milieu des grands travaux commandés par les papes dans leur palais du Vatican : « Il ne s'agit pas, se dit-il, d'aller toujours de plus fort en plus fort, mais il faut aussi prendre quelquefois un peu de repos et de bon temps », d'autant plus qu'en ce moment, par extraordinaire chez les artistes, il avait le gousset bien garni de sa dernière paye. « Qu'est-ce que je pourrais bien faire, mais là de véritablement

chouette pour mon agrément et qui flatte ma curiosité?» Il se décida d'abord pour un voyage, pour un grand beau voyage, oui, mais lequel ? où ?... Tout à coup il s'écria :

« J'irai visiter Châlon-sur-Saône ! »

Et le voilà parti avec sa malle sur le dos...

Arrivé, un beau soir, au sommet d'une butte, non loin du terme du voyage, et un peu fourbu, entre nous, il pose sa malle par terre, il s'assied dessus et regarde à son aise le pays et la ville de Châlon en panorama, étudiant et reconnaissant tous les quartiers de l'endroit pour y choisir, et se faire *traiter* en prince, celui où pourrait se trouver la meilleure auberge.

Très dépensier, car il vivait véritablement en prince, et imprévoyant comme tous ses confrères, voilà qu'au bout de quelques jours il se trouva embarrassé pour payer sa note. Plus le sou... Alors qu'imagina-t-il ? Dans sa chambre, à même le mur et juste en face de la porte, il peignit, toujours à la *fresca*, dont les couleurs et les pinceaux ne le quittaient jamais, il peignit d'après nature le portrait de sa propre malle, copiée avec le couvercle levé et laissant bien voir dedans tous les effets, les chemises, les chaussettes, jusques à leurs marques, et la clef sur la serrure, le tout bien imité en *raccourci* (puisqu'on dit que les raccourcis c'était son fort à cet homme), et il s'esquiva ni vu ni connu, emportant sur le dos sa malle véritable.

. . . . . .

Pendant plusieurs jours les filles de l'auberge d'abord et ensuite le patron pensèrent, en ne voyant pas rentrer, pour les repas ni pour le coucher, leur

monsieur Michel-Ange, qu'il avait fait des connaissances en ville. (Ces artistes, ça se faufile partout). Puis devenant naturellement de plus en plus inquiets ils vinrent à sa porte écouter, cogner, et en apercevant si bien, répétaient-ils, sa malle par le trou de la serrure, ils redescendaient parfaitement rassurés, sinon sur la présence du voyageur, au moins sur une garantie de sa dépense. Mais enfin cela ne pouvant pas toujours durer, on appelle, on frappe à coups redoublés et, craignant un malheur, on ouvre de force... personne ! On s'approche de la malle, on la touche.. Monsieur, c'était peint!

L'aubergiste jurait, se désolait, injuriait le gueux de peintre, allait détruire la peinture. « Taisez-vous, et ne bougez pas s'écrie à temps un connaisseur accouru parmi la foule. Respectez comme la prunelle, de vos yeux ce travail de M. Michel-Ange : un véritable *capo d'opera*. Rien qu'à le montrer votre fortune est faite. »

Et, de fait, j'ai toujours entendu dire de l'auteur (il y a des amateurs qui ont été à Rome, dans la chapelle Sixtine, pour contrôler la chose) que le *Jugement dernier* et cette malle ce sont ses deux chefs-d'œuvre.

—

Un professeur d'Impolitesse. — B..., peintre-professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, était au physique et au moral un vrai bourru pas bienfaisant. Il reçoit pendant son travail, qu'il continue sans le moindre dérangement, la très humble visite d'une sorte de paysan, père de son plus médiocre élève.

— Je venais, monsieur le patron, pour un peu

des nouvelles du petit ; voir s'il va pas trop mal.

— Il se porte comme le Louis XIV de la place Bellecour.

— Mais je veux dire s'il travaille, si... enfin quoi ! s'il mord ?... Mord-il ?

— S'il *mordait,* votre petit, je l'aurais vite fait f..... dans le Rhône.

— Ah ! mais, monsieur, ce que je veux dire, bien entendu, c'est s'il a de l'intelligence, du savoir-faire, s'il apprend bien... enfin quoi ! s'il a de l'esprit ?

— Votre petit ? c'est une f..... bête.

—

Restes de préjugés. — Une de ces grandes diligences qui font encore l'héroïque traversée du Simplon emportait vers l'Italie, au nombre de ses voyageurs, très variés, plusieurs pensionnaires de la Villa Médicis à Rome et un marchand de soie lyonnais, prématurément habillé, en bonne foi du « climat italien, » d'un pantalon et d'un saute-en-barque de nankin. La conversation allait bon train, s'étant liée sur les motifs *d'épatement* immanquables et permanents entre artistes et bourgeois.

« Alors, disait l'aimable canut, vous allez, comme moi, de ce pas ensemble, à Milan, à Florence, (les artistes rêvaient, sur ces noms, de Léonard de Vinci, de Michel-Ange !)... A Florence ils ne filent leur soie qu'à trois cocons. Ah ! par exemple pour ce qui est de beau noir, il *se* faut aller à Milan : à Milan il'ont de beau noir. Mais pensez donc, de la soie rien qu'à trois bouts, c'est que de la vraie saloperie. — Et peut-on bien savoir ce que vous faites, vous autres messieurs : pour quelle partie donc vous voyagez comme çà ?

— Nous sommes tous artistes: peintre, sculpteur, musicien....

« Ah !... et c'est donc comme ça pour rien du tout que que vous allez flâner quatre ou cinq ans à Rome, vous avez dit, et dans le pays !... Ah ! vous été'artisses... : alors, est-ce que, aussi, vous seriez pas tous, par hasard, un peu fous ?

—

Un iconoclaste. — Le peintre cynégétique Godefroy Jadin possédait un chien bien connu des lecteurs d'Alexandre Dumas. Cette bête énorme, superbe et féroce, fut la terreur de l'univers des chats particulièrement. Ce qu'il occit de la gent félline, brisant les reins d'un simple coup de mâchoire, peuplerait tout une hypogée égytienne. A Rome notamment, ses méfaits devinrent tels que son maître dut, les jours de sortie en ville, le laisser au logis, enfermé entre les quatre grands murs d'une pièce du palais Vittoria lui servant d'atelier.

Et voici ce qui se passait là d'infernal.

Le chien avait toujours vu avec un déplaisir manifeste, au point de le faire loucher, certain portrait en pied de lui dont les séances de pose lui furent sans doute imposées tyranniquement, peut-être en tiers et collaboration d'une cravache , et la toile, pour cause de cette incompatibilité d'humeur et rancune chez le modèle, se trouvait hissée le plus haut possible, hors de toute portée, sous la ligne de corniche même du plafond. Eh bien ! pendant des journées entières de réclusion, le chien, prenant son élan furieux, exaspéré le soir jusqu'à la rage, n'employait sa solitude qu'à s'élancer follement aprés elle. On peut encore au-

jourd'hui en aller voir le mur tout détérioré de profondes cannelures par la retombée des griffes de l'assaillant. Ce fut, des semaines durant, un duel à mort, mais interminable : heureusement pour la toile qui reste, intacte, un des meilleurs témoignages du talent du maître ; et malheureusement pour le chien, mille fois exténué, par intermèdes, de fatigues pires qu'uue seule mort.

—

Un malentendu. — Le peintre botaniste X.... dessinait à la chambre claire, sur le territoire de Rognac, de magnifiques chênes verts, dignes de ceux qui forment la célèbre entrée en *Galeria* d'Albano. Tout à coup, de derrière leurs pieds, sort et s'avance sur lui une vieille femme en furie, menaçante et s'écriant :

« *Moussu ! aquéléis aoubré vous davoun rèn* » (Monsieur, ces arbres ne vous doivent rien).

L'artiste fort interdit d'abord, en attendant d'être vraiment effrayé, ne parvint pas à s'expliquer, c'est-à-dire à se faire comprendre, à se défendre ; se compromettant au contraire de plus en plus, naturellement, par les mots d'*étude*, d'œuvre d'*art*, de *portrait* à recueillir, à collectionner documentairement en portefeuille. Bref ! il lui fallut déguerpir, pour emporter au moins sa vie sauve.

La chose s'expliqua plus simplement, à quelques pas de là, chez un grand fermier limitrophe de propriété, avec lequel, justement, notre terrible femme, qui en était devenue à peu près folle, plaidait, depuis des années, à propos de ces mêmes arbres, un procès de litige. Le malheureux peintre avait été pris, il va sans dire donc, pour le plus ennemi des *tireurs de plans* experts.

—

Fausse étiquette. — « *Saourias péréou éscréouré?* » (Vous sauriez aussi écrire?) demande une jeune fille à un peintre qu'elle regarde travailler dans la rue.

Sur la réponse affirmative :

« *Alors, sé vouyas, pourrias tant bén estré Frèré!* » (Alors, si vous vouliez, vous pourriez aussi être Frère ! (de l'Ecole chrétienne.)

« Mais (je traduis du provençal) qu'est-ce que cette cocarde rouge (le ruban de la Légion d'Honneur) que vous avez là attachée (*nousade*) à la boutonnnière ? (En *a parte*). Cela doit vouloir dire que cet homme est républicain ou païen. »

— Eh! qu'est-ce donc pour vous, mon enfant, demande à son tour l'artiste, ce que vous appelez un païen et un républicain ? Le savez-vous bien ?

Longtemps à répondre. Puis, avec un ton de naïve horreur, aussi craintif que convaincu, et en s'éloignant presque : « Républicain et païen, ce qui est la même chose, c'est de ne pas croire à la sainte Vierge.» C'était bien envoyé. Le pauvre peintre faillit ne pas pouvoir s'en relever. Toutefois, il finit par répliquer avec un petit bout de sermon dont la morale instructive ne relevait pas précisément des canons du *Syllabus*.

—

Un soir de juin 1846 nous cherchions à dîner dans la banlieue romaine, moins en appétit d'un repas n'y pouvant être que rudimentaire, qu'en celui tout artistique de couleur locale. (Voir, dans *Rome*, par Zola, l'admirable épisode de la poule empoisonnée.)

L'objectif du menu à rencontrer ne dépassait

guère une salade, peut-être un rôti de *cabretto*, du fromage, quelques fruits. Eh bien, renvoyés d'une *ostéria* ou cabaret à l'autre, dans les quartiers *del pino*, de *Roma Vecchia* et de *Mont-Testaccio*, nous ne trouvâmes rien de rien et dûmes, la noire nuit tombée et nos estomacs devenus pressants, nous rabattre piteusement en ville, à la *Trattoria* assez renommée *del Falcone*, mitoyenne, s'il vous plait, avec le mur des Thermes formant abside au Panthéon. Là, à la lueur de chandelles et entre des parois crépies au simple mortier, furent servis une *minestra* ou soupe au macaroni et aux légumes, un *stuffatino di vitello*, des *carcioffi* (artichauts) et des triangles de *pasta frolla* aux cerises : le tout arrosé d'un ordinaire rouge de *zagarollo* et d'un extra blanc d'*Orvieto*... Jusqu'ici vous n'aurez peut-être apprécié le récit que faiblement intéressant, mais voici qui le rend davantage, le corse même d'une certaine patine historique. Mes compagnons — j'étais leur invité en adieux de mon départ pour Ispahan et Persépolis — étaient les six pensionnaires suivants de l'Académie de France à la Villa-Médicis : Alexandre Cabanel, les deux frères Léon et Achille Benouville, Jean Aubert, Victor Massé et Eugène Guillaume.

—

Du vrai invraisemblable. — Ceci n'est pas une légende mais bien de belle et bonne histoire.

Le simple modèle Duboscq, mort très âgé, dès cinq ans posait pour les enfants du premier plan du tableau de *L'enlèvement des Sabines*, par David. Toute sa vie s'est passée laborieusement, honnêtement, *sobrement* dans les ateliers, notamment

ceux de l'Ecole des Beaux-Arts, dont il se considérait à juste titre comme un fonctionnaire inamovible, un membre officiel. Il a laissé toute une fortune, dix mille francs de rentes, amassés au jour le jour et sou à sou avec les artistes, qu'il lègue à distribuer, chaque année, aux élèves sculpteurs et peintres qui entrent en loges pour le concours du grand prix de Rome.

L'économiste Proudhon, moi, et les logistes donc! nous sommes joliment contents !

—

Le modèle des modèles. — Celui-là, Lambert, apportait en toutes choses de sa profession, pratiquée *à la hauteur d'un sacerdoce*, une conscience rigide. En voici, entre autres, un exemple vraiment spartiate. Dans une saison assez fraîche, il arrive de grand matin, à la minute, devant la porte fermée de l'artiste, absent, chez lequel il était en cours de poser un Mercure. En quatre temps il se déshabille tout nu, prend strictement la pose et la *tient* jusqu'à la plus ou moins tardive rentrée de son client... Heureusement la chose avait lieu sur le palier d'un dernier étage où ne venait à passer aucun autre locataire.

—

Poisson d'avril à un vieux modèle alsacien. — « Moi Mayempercher (Mayenberger) on m'a tit t'aller à Crinel (Grenelle), vin vond Crinel, bosser gez ün tame, zibérieure ti goufent et beindre. Moi Mayenpercher allé, allé ; marger, marger duchurs, louin, louin, pien louin !... Moi toud en nache. Envin moi arrifé à la maisson de la tame, tans li goufent, et endré tans l'adelier. Il y afait la tame zibérieure et drois brèdres (prêtres) cross, crass,

ruches (gros, gras, rouges). Ils me recarteut dous, la tame et les drois brèdres, cross, crass, ruches ; et ils tissent enzemble : Oh ! non Mayenpercher, non il vaut bas, il gonfient bas Mayenpercher, bour une dède te Ghrisd. Il vaut bour une dède de Ghrisd ün pel peau chün-homm, afeg gefeux loncs, plonts un beu pouglés... Non, non bour un Ghrisd gonfient bas Mayenpercher, Mayenpercher bas ün pel peau chüun-homm ; non vaut bas ; il vaut brentre ün audre motel... Et la tame zibérieure et les drois brèdres cross, crass, ruches, ils m'ont tit gu'il vallait m'en aller et refenir bour audre jhosse, une audre vois. Et moi, bauffre Mayenpercher, retourner zans aseoir ün zeul minude de vin vond Crinel, et allé engore, margé, margé dude la churnée, en nache bour rien tü dout. »

Pends-toi, Nucingen !

—

. . . ? — Le violoniste D..., voyageant en Suisse avec le compositeur Réber, de l'Institut, traversait une rue de l'adorable ville de Lucerne. Il avise, à l'étalage d'une sorte de marchand-épicier, une superbe pipe en faïence jaunâtre fort à son goût ; mais, très pressé en ce moment, et surtout ne voulant pas abuser de son respectable compagnon pour un sujet qui pouvait lui être plus qu'indifférent, il se contente d'un coup-d'œil d'admiration et passe outre.

Le lendemain, rentrant de faire un tour du lac des Quatre-Cantons, et la belle pipe n'ayant cessé de lui trotter par la tête, même en face de la Chapelle de Guillaume Tell, du Grütli et du rocher de Schiller, il repasse pour voir à l'acheter.

Elle n'y était plus... à l'étalage au moins.

Il demande au marchand, qui malheureusement ne savait ni comprenait pas plus de français que D... ne comprenait ni savait d'allemand. On met, en recherches, toute la collection de pipes de la boutique sens dessus dessous, croyant toujours trouver un peu, beaucoup, mais ne trouvant jamais que pas du tout. Encore plus passionné et rendu plus désireux par ses déceptions, notre amateur se prodigue et morfond en vaines paroles et en gestes descriptifs.

Tout d'un coup, chose bien simple et bien commode pour lui qui manie aussi familièrement le fusain du dessinateur que l'archet du violoniste, il pense à figurer en quelques traits de crayon sur son carnet le bienheureux ou malheureux objet en question, particulièrement caractérisé et intéressant par un certain motif d'ornementation de sa *tête*... A peine était tracée en deux signes cette dernière et selon lui décisive indication, que le brave marchand, en la regardant comme stupéfait d'abord, part immédiatement d'un rire à se tenir les côtes, un rire prodigieux, un rire sans fin! Il appelle sa femme qui, elle aussi, regarde non moins stupéfaite et se tord non moins les côtes. D..., en contraste tout autant comique, était interdit, se décontenançait sérieusement d'un pareil effet. Il regardait son croquis par tous les sens, ne parvenant pas à reconnaître en quoi il pouvait amener ce résultat extraordinaire, à la fois aussi mystérieux pour lui qu'éclatant pour d'autres. Et, à chaque nouveau regard tombé sur le croquis, nos rieurs riaient de plus belle, riaient encore, riaient toujours!... Bien plus, voici qu'un voisin, un pas-

sant, deux passants surviennent et s'arrêtent; puis se forme un groupe véritable, un rassemblement où chacun, aussitôt le croquis aperçu, pouffe, s'éclaffe et tombe en syncopes de rire...!

D... dut prendre le parti, renonçant à sa pipe et à toutes explications, de se dérober à la situation. Aujourd'hui, après quinze ans, il en est encore resté là.

—

Tragédies. — L'imprimeur Lemercier — le plus charmant des hommes, soit dit par provision, — entre, une après-midi, chez moi et tombe s'affaler sur un canapé. « Il vient de m'en arriver une, suffoque-t-il, mais une pendable ! désespérante !!. Karl Bodmer m'apporte hier le plus grand, le plus compliqué de ses dessins sur papier autolithographique. Il y avait là le travail de plusieurs mois et, en résultat, un chef-d'œuvre. Son imprimeur habituel, Bertauts, me les renvoyait, l'homme et la chose, n'ayant pu prendre sur lui de tenter les préparation et transport sur pierre. « Ça, s'était-il récusé en dernière raison, c'est avant et après tout, beaucoup plus mon que affaire celle de Lemercier, qui en a eu l'initiative et s'y est créé une spécialité. » Avec une pareille pièce la partie était grosse à jouer. Mais je ne pouvais reculer, surtout Bodmer acceptant d'avance la responsabilité de toutes aventures. Donc, allons-y ! — Les deux ou trois opérations préliminaires marchent bien, et voici le momenf de plonger le papier primordialement gommé dans un bain devant à la fois raffermir la matière grasse du dessin et prédisposer la feuille au report sur pierre, où auront lieu, comme

pour la lithographie directe, l'acidulation et le lavage définitif. — C'est fait !.. Quelques minutes se passent.. ; quand, tout à coup et en un rien de temps, tout le corps de crayon qui constitue le fait de l'artiste se détache intégralement du papier, celui-ci coulant au fond de la cuve, et reste à fleur d'eau qu'elle moire, damasquine dans sa merveilleuse agrégation d'abord, mais ne tarde pas à peu à peu se désagréger, se brouiller et dissoudre jusqu'à effrondrement et noyade complète, sans plus laisser aucune trace... — Voilà, mon pauvre ami, ce qu'il m'a fallu commettre, voir se produire, cloué sur place d'effarement, ne m'en expliquant rien encore et à jamais désolé !... Regardez à mes cheveux, ils en ont dû blanchir. »

Je me bornai à compatir sincèrement plutôt qu'à vouloir consoler vis-à-vis d'un mal aussi réel, aussi irrémédiable. Et Lemercier de reprendre : « Mon terrible fiasco d'aujourd'hui peut seul être comparé à un accident moins personnel mais relevant de ma vie professionnelle et certainement plus déplorable encore. Un de mes porteurs, choisi le plus fort et le plus adroit, allait prendre dans l'atelier de Léon Noël, situé comme toujours à un étage élevé, l'énorme pierre d'une commande de l'Etat, ou était représenté, d'après Winterhalter, le groupe de personnages de la Cour : ouvrage considérable et payé en conséquence. Trainée jusque hors la porte sur le palier, et là posée et ficelée sur un crochet ad hoc, le porteur, assis en contrebas de deux marches d'escalier, en passe les bretelles à chaque bras, s'incline, se tâte, cale du mieux pour se relever, aidé de quelque coup de main, sous le dur fardeau... « Ca va, ça y est, çà

ira, dit-il en commençant à descendre ; vous pouvez être tranquille ; rentrez M. Noël. » A peine la porte refermée, retentit, ébranlant la maison, le plus épouvantable patatras, prolongé comme en cascades !... Une bretelle, une corde avait-elle cassé ? les pieds glissèrent-ils sur le bois en spirale de marches cirées ? — crime permanent des propriétaires parisiens. — La pierre dételée dégringolait par bonds tout un étage, se retrouvant miraculeusement intacte, et l'homme, ayant réagi de quelque effort à rupture interne, restait assis... mort.

—

Comédie. — Un élève de Brascassat, nommé Bour, allait prendre rang parmi les lithographes, surtout comme reproducteur attitré de tableaux du maître. Il exécuta ainsi une importante planche d'après la toile célèbre du « Combat de deux taureaux. » — Je me trouvais assister à coté de lui-même aux épreuves d'essai sur la presse et par les mains de Lemercier. En telle circonstance, il y a toujours quelque aléa à craindre et notre auteur, jusque-là très modeste à tous égards, dans l'attente d'un résultat qui pouvait, très bon ou décevant, influer décisivement sur son renom et sur ses ressources, paraissait fort ému... Au moment ou était levée la première feuille, voilà qu'on lui remet une lettre très urgente. Il la parcourt, devenant alors tout-à-fait tremblant, bouleversé, puis s'écriant « C'est un gros héritage, une fortune qui me sont notifiés! » (Le chiffre m'en échappe, mais il était réellement considérable). Sur ce, le trois fois heureux mortel nous embrasse et part, sans un coup d'œil à l'accouche-

ment de son œuvre, et jamais plus il ne toucha un crayon ni on ne le revit parmi ses confrères. Il s'enfuit grignotter quiètement son fromage en on ne savait trop quel recoin de province ou de banlieue. Soit, mais sans la forte aubaine, il eut pu être quelqu'un et il n'aura été que rien du tout... Peut-être, faut-il le dire ? les individus, comme certaines nations, sont-ils d'autant plus heureux qu'ils ne font point parler d'eux. Il en coûte cher généralement de compter dans l'histoire et de figurer dans un dictionnaire biographique.

—

Détails de ménage.— Mon jeune ami le peintre G. B... est charmant, doux jusqu'à la suavité et d'un désordre idéal. Sa peinture, ses dessins surtout disent bien tout cela d'une façon originale et exquise. Son existence extérieure, mi-noctambule et mêlée, comme celle de son esprit, à toutes sortes d'êtres plus ou moins fantaisistes et de rêvasseries chimériques, vague on peut dire entre la nuit et le jour, sans trop de distinction, de sensation ni d'emploi particulier de l'un ou de l'autre. Souvent même l'esprit sonne-t-il midi à minuit, et le corps minuit à midi. Vous connaissez tous, n'est-ce pas ? de ces genres d'organisations; mais celle-ci en est un type classique. Or, imaginez G. B... obligé d'opérer un déménagement et emménagement ! ce qui lui est arrivé l'autre jour, chassé qu'il était de la rue de l'*Ancienne-Comédie* par le percement du parcours du boulevard Saint-Germain... Un déménagement et emménagement ! le fait le plus brutal et ahurissant de la vie parisienne. Depuis des semaines, il est vrai, la chose

avait été effectuée partiellement en famille, à l'amiable. Mais on se trouve, à la dernière heure, en face d'un monumental divan en velours d'Utrecht jaune immortelle, la seule pièce du reste bien réelle et importante du très modeste mobilier. C'était le monstre tragique du dernier acte. Il ne fallait plus penser à la descente des sept étages d'un escalier fort biscornu, qui fut, à la montée déjà, par trop difficile ; et le châssis de l'atelier avait dans toute sa dimension une de ces ouvertures latérales propres aux entrées et sorties directes par la cour des grands tableaux et autres grands objets. Disons que cette cour, très étroite, était hérissée de mille saillies et se terminait, au rez-de-chaussée, par les ateliers à couverture de vitrages d'une fabrique d'instruments de précision.

On fit venir un commissionnaire-amateur (encore un type) qui paraissait, hélas ! plus encore qu'il ne l'avouait, avoir déjeûné de choucroute et de vin à discrétion. Il apportait en bandoulière une forte corde provenant, arguait-il, de l'Ecole des Beaux-Arts ; corde garantie donc du gouvernement, corde superlative et officielle, avec laquelle on descendait solennellement les sculptures des logistes du concours de Rome. Il entoure, il lie, serre, noue, tour sur tour, nœud sur nœud, le terrible divan qui, à grande crispation de muscles et à la sueur des fronts, est enfin amené presque en bascule jusqu'au-delà du rebord de la fenêtre.

Minute suprême !... B... pâle demande :

« Etes-vous trois fois sûr des cordes, du cordage, de vous-même surtout ? »

Et l'homme d'un ton et d'un geste à la Jean-Bart et à la Kléber : « Nous sommes Frrrançais ! » Et

avec une prosodie imitative et familière, à la Mélingue-d'Artagnan : « Je vas te lui faire faire une petite pi-rouet-te... »

— Cours vite, dit B..., à son plus jeune frère monté tout exprès pour ce moment ; descends assister à la chose dans la cour.

Patratrah!..!!..!!!... En tout fracassant, arrachant, brisant tout en route, avec un bruit de détonation répercutée, le divan est tombé sur le pavé, brisé lui-même en plusieurs pièces. Deux cents têtes sont aux fenêtres. L'allée de la maison, la rue sont pleines de voisins, de sergents de ville, croyant tous pour le moins à une explosion de gaz ou à un effondrement dans les catacombes.

Bienheureusement le petit frère avait été devancé en bas par le divan ; tandis que l'auteur de la catastrophe, digne d'un *fait divers*, restait pétrifié sur place, disant flegmatiquement : « C'est égal, ça ne se fait pas ; c'est un cas pendable. — J'en ai été malade, » répète-t-il depuis.

L'ex-propriétaire du feu divan en a retiré une quinzaine de francs de sa bourre, aidant à payer une partie de la casse des vitres produite par sa chute.

—

Enthousiasme. — On montrait au peintre Léon O..., qui en raffole, des croquis originaux et inédits de l'humoriste Töpffer. Comme il ne pouvait se décider à en aimer aucun plus que les autres, il disait seulement parfois, devant certains « En voici peut-être un que je préfèrerais moins. »

—

Un lundi de Pâques. — Le lundi de Pâques est la fête spécialement, en principe, des artistes et

chefs d'atelier lithographes, qui la célèbrent par une pleine journée de campagne avec déjeûner et dîner. Tout le monde — très peu de lithographes et beaucoup de divers autres : peintres, journalistes, sculpteurs, musiciens, petits rentiers, amateurs, architectes, poètes, recrues d'occasion, bohêmes, mais pas la moindre femme — tout le monde y est jeune, très jeune ou doit se montrer tel, même c'est-à-dire surtout les barbes sel et poivre, et il y figure d'office, pour *bien faire* en pittoresque physique et moral, jusqu'à un ou deux vieux. Je ne puis énumérer tous les noms des personnes plus ou moins connues déjà ou le devenues depuis ayant fait partie de ces réunions vers le temps d'où je parle. On pourrait chercher et facilement trouver leurs initiales sous presque toutes les lettres de l'alphabet d'un « Vapereau ». L'essentiel, en l'occurence, c'était de compter, dans la majorité des fous, un plus fou encore que les autres : sorte de protagoniste ou coryphée donnant la note dominante, la tonique, si l'on veut, de la gamme chorale, le détenteur du *leit-motive* — soyons musicologue jusqu'au bout — de la partition d'opéra bouffe. Or, les deux fois où j'ai pris part moi-même à la chose, nous avons été servis magistralement par Emile Vernier. Quel type inénarrable ! incarnant toutes les drôlatiqueries possibles et impossibles, se dépensant à jet continu dans les plus excentriques funambuleries imaginables et inimaginables. Je ne puis m'empêcher d'aller jusqu'à admirer, sans la moindre envie bien entendu, ces natures tout extérieures, débordantes qui disent et font ce que je ne sais et ne peux faire moi-même. Etre quotidiennement drôle à outrance et avec

une verve réelle pendant dix-huit heures sur vingt-quatre me paraît un don, une puissance de son espèce ; et je m'étonne donc encore qu'il y ait presque toujours un de ces prodiges-là par chaque atelier, chambrée ou groupe quelconque. A nous qui l'avons connu et journellement pratiqué, d'ailleurs en pleine cordialité, Vernier a fait dire souvent combien il eut sensiblement manqué à notre existence de ne l'y point avoir rencontré. Avec cela grand et méritant travailleur et distingué producteur. — On apprécie surtout ses peintures de marine et ses si justes traductions lithographiques d'après Corot. — Hélas ! il devait s'user et il est mort prématurément, n'ayant cessé, a un tel train, de brûler, comme on dit, la chandelle par les deux bouts... Que la présente mention lui soit un hommage de ma vieille, confraternelle et fidèle amitié.

Voici les notes, comme d'un programme après coup, d'un de ces mémorables lundis de Pâques.

De huit à neuf heures du matin rendez-vous à un café du boulevard Montmartre pour, de là, se rendre à l'embarcadère du chemin de fer de Vincennes à la Varenne-Saint-Maur. Peu après le départ — à 65 centimes, en troisième classe, de Paris, comme répond l'un de nous à la demande de la distance et du temps entre la Capitale, par Bel-Air, St-Mandé, Vincennes ou la Branche-du-Pont-de-St-Maur et Joinville-le-Pont, — descente à ce joli village sur la Marne. La rivière est à la fois plombée et agitée sous un ciel couvert, triste et froid, qui nous oblige, sans effort du reste, à redoubler de folle et chaude gaîté.

Aux premiers pas au-delà des maisons, trou-

vaille dans le fossé de la route d'un chapeau de berger probablement, que l'âge et les aventures, sa vie et sa carrière, qu'on voit écrites dessus quoique en caractères par trop effacés, avaient réduit à leur dernière extrêmité. Combien on eut voulu les lui entendre raconter ! Mais les questionneurs dûrent se contenter de faire eux-mêmes les réponses, et il s'en produisit, par collaboration générale, des plus originales. En tous cas l'objet est incomparable, unique de pittoresque. Jacques Callot, François Millet, Charles Jacque ne l'auraient pas osé inventer. Aussi va-t-il nous suivre ou plutôt nous précéder à grands coups de pied d'un chacun pendant toute la journée jusqu'à la rentrée à Paris. On voit les coiffures et têtes suggestives que n'auront pas manqué de s'en faire, à la Tabarin, quelques-uns de nous ! Puis alors, comme Mazeppa, en épilogue de sa martyrisante course, le pitoyable bienheureux pétase « se relève roi » dans l'atelier de Vernier, où il règnera, admiré et glorifié durant de longues années.

D'un bord à l'autre de la Marne, avec un pêcheur à la ligne tapi dans un tronc de saule, interpellations et dialogues sur les plus absconces questions morales, religieuses et politiques : le libre arbitre, l'essence divine, la meilleure des constitutions, etc. etc. ; lesquelles concluent, de notre part, à une invitation à déjeûner, allégrement acceptée.

Traversée de la rivière par notre adhérent dans un bachot comiquement dangereux. D'un âge de retraité, il se déclare amant de la Nature avant tout et, à ses heures, poète-amateur ; mais il avait été professionnellement, pendant une quarantaine

d'années, devinez quoi ?... contrebassiste dans l'orchestre du Grand-Opéra.

Présentation picaresque au récipiendaire de toute la bande par son doyen d'âge Alexandre Collette, peintre et dessinateur d'imageries à la plume bien connu et qui a fait école. A son tour, présentation de Papa Collette par le sous-doyen. Le brin de discours obligatoire peut se résumer en ces deux termes de biographie: «Tel que vous le voyez, notre cher Maître, non encore trop décati n'est-ce pas ? est parti de son village il y a une cinquantaine d'années, en sabots et dix-sept francs trente-cinq centimes dans la poche, mon Dieu oui, et au jor d'ojord'hui le voilà un homme « arrivé. » Il n'attend que la première vacance pour obtenir, à Montmartre, à l'entrée de l'*impasse de l'Elysée des Beaux-Arts*, oui Mossieu, la place et la médaille municipales de commissionnaire du coin. »

Sur notre droite se développe indéfiniment un mur de clôture assez élevé. De grands massifs d'arbres à la ramure noir-violacé, dont le feuillage n'est encore qu'à l'état d'une sorte de poussière verte, apparaîssent par-dessus, nous donnant grande curiosité de voir dans l'enclos. Et voilà que F. F..., véritable acrobate et, soit remarqué, le plus pauvrement bohême de la Terre — a-t-il seulement jamais pu payer un terme de loyer ! — grimpe au mur, gagne son arête à califourchon et, découvrant une princière habitation du siècle dernier au milieu du parc, s'écrie avec concupiscence « Oh ! l'opulence ; oh ! la vie de châateau ! Quelle crâne invention ! C'est moi qui suis un peu né pour ça ! »

Contournement du village de Chennevières. D'un

coup de pied merveilleux, secondé sans doute par un coup de vent, notre haillon de chapeau est envoyé jusque sur le toit de la petite église de l'endroit et... y reste. Faut-il l'y laisser ? — Ce serait une belle fin. — Faut-il l'y aller chercher coûte que coûte ? La seconde proposition étant la plus téméraire, on n'hésite pas à la voter et mettre à exécution. Accidents émouvants de l'épisode. Courte-échelle, escalade, prouesses, succès ! obtenu non sans de rudes épreuves pour plusieurs coudes de manches, genoux et fonds de pantalon.

A midi, entrée triomphale à Champigny, avec imitation en trompe-oreille de la partie des saxophones *seuls* du « chœur des soldats » de *Faust* par Gounod.

Commande du déjeûner dans moins qu'une auberge, un cabaret, mais tout avenant. Recommandation hors pair de deux immenses tartes au sucre « avec *trop* de sucre ! » invoque, en scandant fortement, le père Collette, qui adorait les douceurs.

A première vue d'une des bonnes, très plantureuse filles, l'étique Vernier s'enflamme et brûle tellement qu'il parle de se jeter dans la Marne comme moyen calmant ; et, comme madrigal, il exprime le regret de n'avoir pas là, sous la main, la place Vendôme à dépaver sans désemparer en l'honneur de la belle.

Pour attendre de se mettre à table, visite aux « monuments et curiosités » de la localité... Nous ne découvrîmes de plus monumental et plus curieux qu'un archéologique, peut-être traditionnellement celtique pressoir à cidre, remisé au fond de son hangar, où faisaient la sïeste, à ce moment,

d'innombrables poules et canards bourgeoisement repus et satisfaits. Plus idéalement, on cueille des violettes sur les talus d'un champ d'à côté, et s'en décore les boutonnières. — Bonapartisme réservé.

Dès le beurre, le saucisson et les radis, on vote des regrets unanimes à l'absence de Gustave Doré, qui devait être de la fête. — Il travaillait en coup de feu à sa grande machine de la *Bataille d'Inkermann*, commandée pour les galeries de Versailles. — On reconnaît que tout est prodigieux, phénoménal chez ce jeune peintre, œuvres déjà produites et projets ; qu'il a fait cela de gigantesque et fera ceci de pyramidal ! D'extravagances en délires on en arrive à estimer que, pour ses cadres seuls, les ministres du Commerce, des Travaux publics, de la Guerre et de la Marine décréteraient une levée en masse d'ouvriers bûcherons et charpentiers dans les départements forestiers et dans les colonies, à l'effet d'abattre et faire transporter les plus grands arbres, qui devront fournir la matière première des dits cadres. Tandis qu'à la dernière heure encore des escouades d'aides peintres, armés de palettes et de brosses en guise de boucliers et d'épées ou de lances manœuvreront militairement, commandés par le Maître, devant le tableau à terminer : posant, *une, deux !* les touches de lumière, jaune de chrome n° 3, sur tous les accessoires de métal ; *une, deux!* celles, jaune de Naples et vermillon, sur tous les nez ; et ainsi pour chaque partie.

Le débris de chapeau, qu'on foulait par oubli sous la table, est intronisé provisoirement sur la cloche en verre de la pendule ornant ou plutôt déshonorant de son style troubadouresque une cheminée en bois sculpté vieux Louis XV.

Attention ! le nommé Nazosky se lève, grave, pontifical Il sort, gare ! de dessous son gilet, un rouleau écrasé de papier. D'un geste et d'un accent qu'on peut littérairement qualifier de jésuitiques : « Messieurs et chers amis, fait-il, je pense que le moment ne saurait être plus propice pour vous lire un petit discours de circonstance que j'ai pré... » Sa voix est coupée net par une clameur générale d'effroi, se modulant en variétés de grognements d'indignation prolongée. L'orateur conspué se rasseoit. Mais il renouvellera fréquemment sa tentative. Cette petite charge, excellente satire de nos mœurs et coutumes, tant domestiques qu'officielles, est très exactement mimée, et reste une des plus réussies de tout le programme de la journée.

Une salve de trois bans accueille l'arrivée de la tarte !!! L'exaltation et la convoitise gastronomiques du père Collette se manifestent imprudemment trop. Les parts et l'itinéraire de leur distribution sont malignement limitées et combinées par une conspiration générale auprès de l'écuyer tranchant de façon à ce que le plateau n'atteigne que vide à la barbe et sous le nez du principal intéressé. Il éclate en fureur, fait irruption armée chez ses voisins, force leurs assiettes, prend, est repris, réclame pathétiquement son droit, implore pour sa légitime gourmandise, menace et pleure. La comédie a tourné au drame. Enfin, le vice de gourmandise étant assez éprouvé et puni, chacun prélève un mince filet de son propre morceau, et il en est ainsi constitué au qui de droit la plus grosse, en définitive, de toutes les parts. Une fois de plus, par ainsi, le vice se trouve récompensé, font observer amèrement quelques jaloux.

A deux heures, au sortir de table, petite excurcursion aux ruines voisines d'une abbaye gothique égrenées dans les ronces. Un pâle, mais non moins bienvenu soleil nous rassemble quelques-uns, un moment, en Décaméron recueilli, poétiquement ému et presque silencieux, dans ce qui fut le préau du cloître disparu. Nous entendons et écoutons avec un naïf ravissement le chant enivré de lui-même d'une alouette huppée ou calandre, laquelle plane, immobile on dirait et presque invisible, dans l'infinie profondeur nacrée du zénith. Les trilles, les *staccato*, points d'orgues et *rin forzando con fuoco* de son hymne-récitatif nous arrivent pourtant avec une surprenante netteté, à travers les couches d'air d'un coin de ciel balayé de nuages. L... le pessimiste, B... le libre-penseur, M... le rabelaisien, tout comme D... l'élégiaque, bientôt abondent, se fondent et confondent et morfondent en bravos et strophes sentimentales. Puis, tout à coup, le regard d'un de nous descendu se fixer sur le dernier pan de mur richement coloré de l'église : « Avec quoi, fait-il, en composeriez-vous le ton sur la palette ? » On se le demande et répond à la ronde, y compris les adresses des meilleurs marchands de couleurs ; et voilà tout l'idéal céleste s'abîmant dans de la technique de métier. S'étant remis en marche, trouvaille par un autre d'un *motif...le* splendide, inouï, devant lequel il tombe en convulsion, les quatre pattes en l'air. « Possible, lui est-il observé à froid, avec une moue de salonnier grincheux ; possible pour une étude, mais insuffisant pour un tableau. » — Ah ! te voilà bien toi, vieille portière, riposte l'enthousiaste blessé : il te faut d'abord *intéresser le*

sujet, n'est-ce pas ? ne fût-ce qu'avec la moindre des choses : des figures anecdotiques, un parc d'animaux, un convoi de déménagement de la maison Bailly, le 101me de ligne passant au second plan, un train de marchandises de chemin de fer ! Pourquoi, alors, sortir de la turne des Batignolles si ce n'est pour rentrer à Ste-Perrine.

En vue de Chelles, dissertation d'histoire tintamaresque sur les rois de la première race, qui y possédèrent une résidence, *villa regalis*, et s'y assassinèrent même un peu beaucoup, vers 584.

Quatre heures sonnantes, passage, par l'ouest, du département Seine-et-Marne dans celui Seine-et-Oise.

L'approche de Montfermeil donne lieu, cette fois, à un débat de littérature et philosophie comparées et très mêlées, à propos de Paul de Kock et de Victor Hugo, dont les romans *La laitière de Montfermeil* et *Les Misérables* ont placé plusieurs de leurs scènes dans cette localité. La dispute est d'autant plus grande et insoluble que le fond en est peu discutable.

Notre compagnon adjoint, le pêcheur de la matinée, nous procure l'entrée du jardin d'un de ses amis lequel nous en livre aussi ses bosquets de lilas en fleurs à discrétion. Nous sortons tous approvisionnés de véritables brassées qui font ressembler le groupe de leurs nombreux porteurs à la fatidique *forêt qui marche* du dénouement de *Macheth*.

La nuit tombe... la nuit est tombée.

Traversée de Montfermeil au pas de patrouille, ce qui amène assez intempestivement des commentaires sur Rembrandt et sa fameuse *Ronde de*

nuit laquelle se trouverait, sous un fort dévernissage, être une ronde de jour. A notre mystérieux passage s'ouvrent les portes et quelques fenêtres de bourgeois muets d'ahurissement.

Toujours sur les bords de la forêt de Bondy, venus à Gagny, puis à Rosny-sous-bois en suivant la ligne du chemin de fer de Mulhouse à Paris, on médite et parle de dîner et entre dans un café-auberge ; lorsqu'un judicieux et très opportun examen du caissier de la compagnie établit que le modeste reliquat de tous nos fonds forcera, pour pouvoir au moins regagner honnêtement nos foyers, à la plus stricte sobriété, c'est-à-dire préventive économie. Notre dernière agape se compose, en conséquence, d'à peine le nécessaire : omelettes au lard, fromage de gruyère, vin bleu et pain rassis. En quelque compensation, un suprême regain de gaîté est offert par la vue d'ultra-chauvines gravures à l'aqua-tinta qui décorent la salle du festin absent. Voici quelques-uns de leurs titres : *Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux ; La valeur est immortelle en France* ; *Mille succès pour un revers.* Mais il faut contempler, dépassant encore le *sursum corda* de ce style démodé, celui de la composition, des costumes et accessoires, du dessin ! Chaque planche équivaut à rien moins qu'un volume de mémoires contemporains.

A neuf heures et demie, reprise d'un train de rentrée aux places, la plupart d'impériale, que nos branchages et bouquets de fleurs, mêlés à l'éclairage de grands globes dépolis, transforment féeriquement en pavillon de jardin suspendu et en salle de fête. Vernier, le satyre, apparaît d'un coup sur le vagon, dans l'intérieur duquel il était resté par mégarde.

«.... rictus ouvert au vent, tête éblouie
A la fois par les yeux, l'odorat et l'ouie
. . . . . .
Son bras toujours tendu....
Traversait l'ombre
Poursuivant les vagues formes blanches. »

et, passant d'un globe lumineux à l'autre, carressait voluptueusement des deux mains leur rotondité opalisée et chaude comme de « molles nudités. »

Nous brûlons Noisy-le-Sec, Pantin, etc...

Divers voyageurs se joignent irrésistiblement à notre entrain, à nos lazzis. Un seul, vrai type de professeur de lycée provincial, qu'on dirait plutôt un abbé déguisé en civil, garde une tenue glaciale d'abord, puis seulement une réserve timide, encore assez sauvage, lesquelles excitent d'autant nos coquetteries d'assaut et enfin des provocations directes. Soudain il dégêle, s'épanouit, se laisse tout aller. Venant à Paris pour la première fois, Vernier — toujours Vernier en chef d'attaque et lutte corps à corps — lui en débite la préface « Paris, oh ! Paris, la ville lumière et des merveilles ! Paris le centre de l'humanité civilisée et sa.... *cloaca maxima* ; Paris que l'Univers terrestre et astral nous envie ! Demain vous visiterez le « Palais de nos rois » ,les « Temples de l'Art »,les sanctuaires de la science et la rue Mouffetard,enfin quoi Paris, l'unique Paris !

Nous descendons de vagon, et, casés immédiatement, sur la place de Roubaix, dans plusieurs fiacres à destination de nos demeures respectives, l'on entend sortir de l'un ce dernier écho des cent mille et une folies précédentes, en réponse à la demande

du coche « Où faut-il vous conduire, mes petits agneaux ? » « *Au bout, tout au bout du boulevard de l'abrutissement prolongé* »... Cet ordre insensé, émis en un timbre de voix éreintée comme un râle suprême, sortait lui-même, au dehors de la portière, d'une tête coiffée du malheureux lambeau de chapeau, et dont la face et le profil inquiétants apparaissaient semblables à ceux que l'on doit voir entre les barreaux des cabanons de Charenton et de Bicêtre. Et aussi, comme les morts, les fous vont vite !

—

Digne des galères. — Je n'avais que vingt-quatre heures à passer dans une ville, au milieu de gens et de choses des plus intéressantes et obligatoires pour moi. Intervient un certain Tastavin, une simple connaissance, ravi, enthousiasmé de ma rencontre, hélas ! Propriétaire d'une maison de campagne, au Pont-des-Vaches, sur la rivière de Sorgues, entre Carpentras et Avignon, il s'y rendait dans son tilbury et voulut m'y emmener incontinent : simple affaire, vraiment, d'une douzaine de kilomètres pour aller et autant pour revenir ; alors que mes minutes étaient déjà toutes comptées sur place même.

« Je veux te montrer dans mon jardin, criait-il, à toi artiste paysagiste et grand voyageur, je veux te montrer le plus merveilleux des arbres : un arbre comme tu n'en as pu rencontrer de pareil ni comparable nulle part, un arbre comme il n'y en a pas, un arbre !... »

J'eus beau refuser, rager, résister des pieds et des mains, je fus enlevé, emporté de vive force ; finissant par me dire en route que je contemple-

rais au moins, quoique malgré moi et trop chèrement, quelqu'un de ces nobles peupliers blancs, par exemple, qui dominent la plaine aux bords provençaux du Rhône. Dans la vision de ce désir consolateur, je dessinais son tronc robuste à la peau satinée et tachetée de ces cicatrices d'amputation de ses branches basses qui ressemblent si curieusement à d'énormes yeux étrusques braqués sur le passant ; je développais le réseau de ses innombrables branches et massais son épais et frissonant feuillage aux reflets moirés vert et blanc et mon regard, de plus en plus avide, le cherchait trop vainement dans la direction de notre interminable course.

Enfin nous descendons devant une sorte de grange bourgeoise accostée d'un bosquet ni plus ni moins. On m'invite avec une certaine emphase, sûre de tous les triomphes de propriétaire, à me préparer aux coups d'une admiration foudroyante par une libation de muscat du crû ; et nous passons dans un jardin, mi-d'agrément, mi-potager. Le poing sur la hanche, et avec un sourire d'une exaltation convaincue, que je trouvai infernalement idiot, Tastavin dit alors : « Voilà ! Eh !... » Là, devant moi, au milieu d'un cercle de petit buis, s'élevait à hauteur d'environ trois ou quatre pieds un malheureux if taillé, estropié, profané en forme d'une espèce de guéridon sur lequel serait posée une espéce de lyre surmontée d'une espèce de coucou !!! Si je n'ai pas assassiné ce jour-là, c'est que la volonté en a été paralysée par l'excès même du premier mouvement, ou purement faute d'un couteau ou d'un révolver sous la main.

—

Rira bien qui rira.... etc. — Trois mois durant, à Barbison-lès-Fontainebleau, où il menait une saison d'études qui devaient contribuer à en faire plus tard un de nos paysagistes les plus distingués, le graveur Y... fut l'objet d'une scie de plaisanteries permanentes à propos de son chapeau d'un genre méridional composite et plus ou moins cocasse, il est vrai.

— Est-ce qu'il fera des petits, ton chapeau ?

— Tu sais, j'en retiens un.

— Moi j'en retiens deux, dont un pour le musée de Cluny.

— Et moi une grosse pour la foire au pain d'épice.

— Tu nous en enverras, hein ?

Nous payons tous la caisse, le port, etc.

Y...., le jour du départ encore, se contentait de répondre : « Je vous le promets. »

Le fait est qu'au printemps suivant, la même colonie de rapins à peu près se retrouvant réunie au même endroit, il arriva à son adresse, et contre remboursement de tous frais, une énorme caisse expédiée d'un des points les plus éloignés du Midi. Soigneusement confectionnée et fort lourde, elle fut ouverte en grande cérémonie, et, à côte d'un lest de gros cailloux, on y trouva un nombre infini de plus ou moins tout petits, tout petits chapeaux façonnés en absolus *fac-simile* réduits du ci-devant héros de notre histoire.

—

Pourboire. — La comtesse russe X..., veuve d'un ministre de Nicolas Ier, faisait exécuter en France une importante pnblication des œuvres posthumes de son mari. Dans ces circontances et

parallèlement à ce but, un grand portrait de l'auteur, tête et buste de grandeur naturelle, fut commamdé à un artiste lithographe, choisi par un intermédiaire spécial, avec lequel étaient convenues toutes les conditions, nature, dimensions et prix de ce travail.

La chose se termine, se paye même. Mais le tirage des essais est renvoyé à l'arrivée à Paris de la comtesse, qu'on attendait d'un jour à l'autre. Elle vint et, tout d'abord, devant la pierre, s'exclama d'admiration sur le *frappant* de la ressemblance et l'habileté de main de l'interprête, d'autant plus méritants et méritoires effectivement qu'ils avaient dû se traduire d'une mauvaise petite plaque de daguerréotype. Seulement, comme toujours, il y restait un rien à retoucher au coin gauche de la bouche, un presque rien à l'un des yeux, un moins que rien à l'autre, un rien de rien au nez, et bien d'autres et cœteras.

Le *moellon*, d'une grandeur et lourdeur de couverture de dolmen druidique, fut transporté forcément, rue de Richelieu, à l'*hôtel des Hautes-Alpes*, dans la chambre même de la comtesse qui s'y trouvait consignée par un accès d'une infirmité aux jambes. Là, sous sa dictée continue, pendant une séance de cinq à six heures, l'artiste corrigea, améliora, résolut à la pointe du crayon gras et du grattoir tous les points sujets à la moindre observation. Ce n'était remplir que son devoir, mais il l'accomplit avec une soumission, un soin et une réussite absolus aux yeux de la grande dame, qui se montra satisfaite et heureuse jusqu'aux larmes ; déclarant que ce portrait ressuscitait son cher mari, le rendait à tous, que sa reconnaissance

n'avait pas de bornes, etc. L'artiste craignait qu'elle en vint à lui demander ou lui offrir de l'embrasser, lorsque, sur le seuil de la porte, et prié gracieusement de l'accepter, elle mit dans sa main.... la gratification d'une pièce de cent sous !

—

Pas de clerc. — M. de...., ex-Lovelace et présent galantin, est un assez haut fonctionnaire d'une de nos grandes administrations artistiques. Il sonne, de bon matin, chez le graveur D..., dont la jeune et accorte femme va ouvrir, encore en tablier et bonnet de ménagère.

— Monsieur D.... ?

— Il est sorti, monsieur.

— Et Madame ?

— Egalement.

— Ah ! diable !... Eh ! bien, dites que je repasserai, n'est-ce pas ? (et tapotant sur les joues de la dame) : Allons, n'oublie pas ma commission, eh ! Adieu, petite, adieu, mignonne, adieu.

—

Je croyais très sensiblement expliquer à un ouvrier maçon mes labeurs de peintre : études d'après nature, tableaux d'atelier, longues séances d'arrache-pied, etc. etc. : « *Je comprends, conclut-il, ça vous fait toujours passer le temps.* » Il en eut dit de même à Ingres ou à Delacroix.

—

Faut des peintres, pas trop n'en faut. — Des artistes s'introduisent dans la cour d'une très pittoresque maison de village. Leur pique-parasols, pliants, trois pieds de chambre-claire, etc., les font prendre pour des marchands de para-

pluies par la maîtresse du lieu, qui s'empresse de les congédier avec ces paroles :

« Il n'en faut pas de parapluies, il n'en faut pas. Une autre fois. »

— Mais notre brave femme, nous ne sommes pas du tout ce que vous croyez : nous sommes des artistes peintres ; et votre maison, nous ne voudrions, s'il vous plaît, que la peindre....

« La peindre ? la peindre ! encore la peindre ! Ah ! bén, elle n'en a, vous pouvez bien voir, nul besoin. Il n'y a pas déjà tant de temps qu'on l'a toute réparée et toute repeinte à neuf ! »

—

Fumisteries champêtres. — C'était sous le règne du préfet Hausmann. A l'entrée d'un village éloigné de Paris de dix kilomètres, dans la direction Nord-Ouest, des artistes peintres (on pourrait citer leurs noms bien connus depuis) s'installaient pour leur séance d'études. Aussitôt un villageois, gros bonnet du pays, d'apparaitre, d'avancer et de s'approcher. « Que vous prenez là des mesures, vous autres messieurs ?

— Oui bien, s'empresse de répondre le loustic de la bande ; nous prenons des mesures, comme vous dites parfaitement. Nous prenons toujours des mesures nous autres. Nous ne faisons même que ça, prendre des mesures. C'est notre métier, tel que vous le voyez.

« Ah !.... ; c'est-i sans doute sûrement pour queuque alignement ? à la commande du gouvernement, peut-être bien aussi ?.. Qu'il trimballe et bouleverse tout le gouvernement.

— Justement, c'est pour des alignements ; et,

tenez ! ce grand mur que voilà là-bas, devant nous tout en face...

« Mais c'est le mur même de not prop' jardin ! »

— Eh bien, votre mur donc (mettez-vous par ici et suivez avec mon bras) votre mur, allez ! il va être coupé en plein milieu et abattu de tout un côté...

« Ah ! mais queuque vous dites-là ! Je savons rien de tout ça nous autres par ici ». De nouveaux et nombreux villageois surviennent ; et c'est un groupe, un rassemblement général à questions, à émotions et discussions croissantes et presque menaçantes. Un orage, une émeute peut-être allait éclater. Imprudemment provoqnée, il fallait la détourner.

— Cette bicoque là-haut, continue froidement le mauvais plaisant, celle qui joue au château, plus loin, sur la droite, et celle à sa gauche, et puis bien d'autres encore, elles vont toutes partir à ras de terre, et plus bas encore s'il le faut.

« Mais, Seigneur Dieu ! pourquoi donc faire ?

— Eh ! bien mais donc, vous avez dû en entendre assez souvent parler, c'est pour le prolongement de Paris jusqu'à la mer de la rue de Rivoli, devanl passer directement par ici.

—

Le mémé d'Alcibiade. — Un brave garçon d'artiste décorateur, très fantaisiste au demeurant mais rien de plus, avait été posé aux yeux des bons bourgeois d'un Molinchart quelconque, où il s'était établi pendant une saison d'études, comme un effréné et épouvantable révolutionnaire, suppôt de l'Internationale, du pétrole, de la dynamite, etc. Un chapeau à grandes ailes et des bottes à l'écuyère avaient suffi pour cela.

Il s'avisa un jour, jouant avec cette situation qui paraissait quelque peu tombée, de s'adjoindre le plus joli petit mouton du monde, savonné, lavé à blanc, frisé, pomponné, muscadé, poudré et maquillé ; et il passait et repassait devant la porte et sous les fenêtres desdits bourgeois, tenant la mignonne bête avec une laisse en ruban rose sur laquelle un chacun pouvait lire «*Hydre de l'anarchie*».

C'est le même faiseur de charges à fond qui, à chaque retour d'un de ses voyages à Paris, obsédé par les camarades de demandes impératives de journaux et accablé de plaintes et reproches, en revint enfin une fois avec un véritable fourgon de toutes sortes de journaux... vieux.

—

Trop d'Honneur. — Les époux Joret étaient incontestablement les plus grandes notabilités et curiosités de la petite population du village de Marlotte, sur la lisière méridionale de la forêt de Fontainebleau. Ayant ramassé une sorte de fortune dans la culture principalement des haricots, *phaseolus vulgaris* (les haricots, c'est proprement *ma partie*, disait de lui-même le père Joret), ils se sont mis en frais, un peu sur le tard, passé la soixantedizaine, de réparations, modifications, constructions nouvelles et embellissements de toutes sortes pour leur rustique maison, où depuis quarante ans des artistes locataires ont goûté, à des prix doux... jusqu'à leur trop complet esquivement parfois, toutes les saveurs de l'installation la plus élémentaire. Qui d'entre eux (je pourrais en citer plusieurs célébrités actuelles ou même déjà défuntes) ne s'est rappelé avec un bon sourire d'âme la tournure peu idéale, la voix à la fois aiguë et martiale, les façons,

les dires de la *Mère* et du *Père* Joret ? Qui ne raconte volontiers leurs repas d'anachorète tournant à l'indigestion au moindre casuel d'extra ; leurs siestes d'aussitôt après-midi, qu'ils appelaient *se mett su la coutelette*, et pour laquelle ils grimpaient sans peur ni vergogne, par une échelle appliquée extérieurement à la baie du *guernier*, rebouchée avec une botte de paille ; leur fils et fille, Rosaminde et Flore, leurs gendre Charlemagne et Sylvain, leurs brus, leurs grands et petits innombrables cousins ; leur âne Martin plus poilu qu'un ourson, leurs chats surtout ; et les intarissables, permanents *potins*, les chansons à boire, les romances larmoyantes et les pharamineuses toilettes dominicales du crû, leur four banal, devenant vraîment épique les jours de boulangerie,ainsi que la lessive, le battage en grange ; et le babillage fou des hirondelles entendu par les tuyaux de cheminée ; et leurs vergers à cerises, *pouères* et chasselas ?..

Bref ! je me trouvai impatiemment attendu, une année, au milieu des susdits projets et travaux d'embellissement.

« Ah ! venez-donc vite un peu par ici, not cher Mossieu, s'écrie la bonne femme. Nous avons, Jorait et moé, voulu vous attendre et ne nous adressair qu'à vous maîme pour une affaire des plus conséquentes qui réclame ben toute vot anteuligeance, vot science, vot counseil et pleine deucision tout tel quel, et oussi premièrement et finalement toute vot aimabileté, enfin quoi? tout vot goût : à savouer par lequel plus favourable et satisfaisant endrouet de not cour i faudrait là parfectement établir les nouveaux... lieux d'aisances. »

—

Bon pays, bonnes gens, bon temps. — Au pied même des escarpes calcaires du plateau du Vélan, un admirable premier contrefort des Alpes dauphinoises, se trouvent les maisons éparses de Plan de Baix, le plus villageois des villages. J'y passai deux jours, en 1855, avec un compagnon, (logés à l'auberge de l'*Arbre d'or*, tenue par Raillon, où était un chien renommé qui fermait la porte sur commandement). Nous mangions des omelettes aux truffes blanches, du poulet, du fromage au *poivre d'âne* (*Satureia montana*) même des grives, faute de merles : le tout excellentissime, et le vin aussi et à discrétion. Mais arrive le moment de payer la carte et la très humble hôtesse énumère et compte timidement : — « Deux omelettes... six sous; Un poulet... quinze...? Fromage... cinq... »

A chaque chiffre nous nous exclamions, récrions progressivement. On croit que c'est de l'indignation, de la révolte.

— « Est-ce trop ? Vin... pain... Et ! bien, tenez si vous voulez, mettons pour le tout 4 francs... 14 sous. »

— Et le coucher ? fais-je observer.

« Eh ! bien... le coucher, mettez-vous encore *deux sous* ? » (Absolument historique.)

Je laissai une pièce de dix francs, ce qui me fit prendre ouvertement pour un milord en rupture d'incognito.

—

Comment fut fondée la Société méridionale de *La Cigale* ? Voilà un point historique qui, sans être de premier ordre ni remonter bien haut, se trouve déjà, dans ses transvasements successifs

de bouches et de plumes, les unes dans les autres, passablement altéré, déformé. Puisque ladite Société a pris décidément une notable importance et signification, y compris les chances d'un long avenir, il peut être légitime et intéressant de préciser à temps et envers qui de droit personnel l'exacte initiative qui, de jour en jour, a tendu à se fondre dans une inexacte pour ne pas dire ingrate collectivité, et risque de finir, volontairement peut-être chez d'aucuns, par s'ignorer elle-même. C'est, *in priucipium*, sous le crâne fulgurant d'Eugène Baudouin, en permanente gésine de projets, de combinaisons et entreprises, d'ailleurs toutes libérales et sympathiques, qu'est éclose l'idée et s'est poursuivi en rapides progrès l'établissement, âme et corps, de *La Cigale*. Cet artiste, natif de Montpellier et resté si pur montpelliérais dans l'existence parisienne, a produit, comme peintre paysagiste, plus d'une toile remarquable, entre autres les très grandes décorant de vues de sites et cités du département, l'escalier de l'hôtel de la préfecture de l'Hérault. (C'est lui, disons-le en passant, et qu'on se le dise en parfaite reconnaissance, qui, rentrant d'une après-midi d'études et sur quelques notes entendues par hasard, « inventa », dans une modeste buvette de Meudon, chez sa grand'mère, la cantatrice Delna, devenue l'étoile de nos trois premiers théâtres lyriques). Or, ce brave confrère et ami voulut nous réunir quelques-uns, un soir, autour d'une théière, au n° 125 du boulevard Montparnasse qu'il habitait, cela à l'effet de jeter les bases de la susdite Société. Nous étions, les convoqués : Jules Troubat, de Montpellier aussi, le secrétaire de Sainte-Beuve, depuis bibliothécaire de

Chantilly ou Compiègne ; Jean Aicard, de Toulon, le poète romancier et journaliste ; Xavier de Ricard, historien critique et sociologue ; Maurice Faure, le vaillant député de la Drôme ; l'avocat Jules Gaillard, avignonnais, qui fut aussi le représentant du Vaucluse, et, enfin, votre serviteur. Le tout donc fait sept, nombre et chiffre sacramentels. On fuma, plutôt peu que prou, mais but beaucoup, « car l'affaire était chaude. » Contre l'ordinaire méridional, il se fit, soyons justes, à discuter et libeller une constitution, autant de besogne que de bruit. La chose, pourtant, dois-je l'avouer, m'apparaissait, en mon for intérieur, aussi purement fantaisiste que de peu de suite, c'est-à-dire non viable. Payant médiocrement de ma personne en semblables occurrences, je n'acceptais même d'y contribuer et participer qu'à mon corps sinon cœur défendant, en la croyance d'éventualités négatives et avec l'arrière-pensée tout au moins de me dérober dès le prochain second rendez-vous. En certitude du succès, j'eusse carrément refusé. Mais Baudoin (*beau de loin*), Maurice Faure (*très fort*), Troubat (*troubadour*), Gaillard (*comme une épée*) et consorts l'entendaient d'autre façon, à la fois naïvement et sérieusement « emballés ». Il me fallut donc récidiver, à la théière près, et au grand jour de l'après-midi. Décidément, cela prenait tournure, se *cristallisait* pour de vrai et de bon. J'en fus même bientôt péniblement convaincu, une fois que l'un de nous, ayant été l'objet d'accusations anonymes, des plus vilaines il va sans dire, il y eut convocation spéciale, tirée au sort d'entre nous sept, pour appeler l'accusé à comparoir à leur barre et l'y sommer d'explications

suffisantes pour qu'il ne restât pas disqualifié, « exécuté sur place ». — Il ne fut point besoin de lancer une circulaire; les adhésions affluaient drues, pressées et pressantes. On put et dut alors se compter, réunis dans une salle de café de boulevard extérieur, en une assemblée plénière qui nomma son président, M. Henri de Bornier, et son bureau... Depuis, *La Cigale* n'a fait que grandir chaque jour, prospérer, et, de ce fait, grouper, à l'heure présente, une majorité de toutes les notabilités diverses de la région de la France dite, assez élastiquement parfois, méridionale. Ses agapes parisiennes et ses pèlerinages provinciaux, avec tambours et trompettes, dans les départements de langues romanes d'Oc et d'Oïl, donnent lieu aux interviews et aux chroniques de journaux.

Les deux premières, moralité à part, et inséparables conditions pour se présenter, flanqué de deux parrains du reste, en *dignus intrare* à *La Cigale* exigent absolument (?) la natalité méridionale et le goût pratiqué, sinon professionne même, de quelque production artistique ou littéraire. Mais il y a, en marges de ces conditions, sur le premier et aussi le second point, de très bénévoles accomodements. C'est ainsi, par exemple, que, cédant moi-même aux ardentes sollicitations d'un certain M. Grenier-d'Alaret, seulement riche et aimable Cettois, mais ambitieux de coudoyer à table des membres de l'Institut et des deux Chambres, des sociétaires de la Comédie-Française, surtout ses plus proches compatriotes Aicard, Falguière, Louis Figuier, Paladilhe, j'eus l'idée, après bien des non-recevoirs, et par d'unanimes accla-

mations alors, de le présenter comme propriétaire, sur la montagne de Cette précisément, d'une villa et d'un bois de pins-parasol *(pinus italicus)* « d'où l'on jouit d'une des plus belles vues du monde sur l'étang de Thau, la mer et les limites, à l'horizon, de plusieurs départements ! »

La Société, tenons-lui en compte, a publié, chez Fischbacher, le beau volume de *La Cigale* ; elle a organisé des expositions, des concerts (au Conservatoire, s'il vous plaît), des fêtes à Paris et en province. Mais c'est dans les réunions mensuelles de dîners agrémentés de soirées artistiques en discours, musique, récitations de pièces littéraires, qu'elle se manifeste, comme en famille, le plus et le mieux. Joignons-y un mignon bulletin mensuel lui constitutant un facile « Livre d'or » exclusivement consacré à l'intense glorification de ces faits et gestes. Son style conséquemment se borne et se satisfait, non sans quelque ébaudissement du public non cigalier, à épuiser dans chaque numéro, quitte à renouveler dans le suivant, et sans jamais se lasser, le vocabulaire de tous les adverbes, points d'exclamations, substantifs, qualificatifs superlatifs et formules d'admiration mutuelle... En somme, dirai-je par résumé et paternelle bénédiction, *La Cigale* n'a jamais voulu ni pu faire de mal à personne, oh ! non certes, et s'est trouvée, en belle et bonne mère providentielle, faire du bien à plus d'un de ses membres, qui n'eut pu s'en passer. Mais qu'elle oublie d'autant moins alors ou qu'elle ne démarque pas les noms de ses premiers parents, que je répète ici instamment : Eugène Baudouin, Jules Troubat, Xavier de Ricard, Maurice Faure, Jean Aicard, Jules Gaillard et J.

Laurens. Pour finir, n'est-il pas trop joli de bêtise ou d'humour le mot de ce cigalier s'écriant, devant Emilio Castelar, je crois, dans un pseudo-géographique élan d'envie et de regret de la sélection cigalièrement forcée entre, par exemple, provençaux et auvergnats, bretons et normands : « Ah ! vous êtes, vous autres Catalans et Andalous, plus heureux que nous en France : tous du Midi ! *Il n'y a pas de Nord en Espagne.*

—

Lamento. — *Lettre à un membre du jury du Salon.*

Paris, ce 12 mai 1879

Ouverture solennelle du Salon, pour les Bourgeois, Gogos et autres Joseph Prudhomme de Parisiens que nous sommes.

Mon cher Monsieur L···,

« Ma chance est complète : je suis placé *aussi haut* que possible ; c'est vertigineux ! J'ai attrapé un torticolis en m'obstinant hier à me voir. Je crois qu'un séjour de six semaines à deux mois, dans les hautes régions que j'occupe, va complétement congeler mon cadre et le verre. Ma lithographie a le n° 5879, qui n'était pas encore collé. Il me restera probablement du tout un glaçon bien réussi : cela sera peut-être agréable à prendre en boisson s'il fait chaud plus tard... Voyez l'effet des contrastes : cette position si élevée dans les froides régions m'échauffe, m'exalte, m'enflamme. (Néanmoins je voudrais bien ne pas séjourner à ce calvaire. J'ai consigné sur le registre *ad hoc* une petite demande d'abaissement. Suis-je assez intrigant !) Il y a des gens qui ne demandent qu'à monter,

moi je voudrais dégringoler. Si vous pouviez me pousser... par le haut, par le haut, par le haut, mon Dieu ! — *On* m'avait dit que j'étais bien placé ; je crois qu'on m'avait même ajouté *très bien placé* (aimable farceur d'eau bénite va !). Peut-être aussi que je ne m'y connais pas ?... Au fait, si l'*on* m'y avait mis au faîte, sur le plus haut paratonnerre du palais (empalé), c'eût été plus... turc. — Le maître d'un de nos maîtres actuels, le papa Collette, a fait jadis une lithographie sous laquelle était cette légende : « *Les amis sont des Turcs* ». Ça doit être pur ça ; et je commence alors à comprendre que le comble du bonheur, c'est d'y être aux combles.

« Excusez mes folles boutades de rageur, etc.

« Votre élève et ami, J. X... »

—

Elle est bien bonne ! — L'usage des voitures de place est peu dans les mœurs des petits ménages d'artiste. Or, voici ce dont s'avisa et profita largement, par circonstance, la femme très pratique de l'un d'eux. L'atelier recevait souvent et par trop abusivement, surtout comme longueur de temps, les visites périodiques, une et deux fois la semaine, d'un assez riche flâneur, dont le fiacre, comme oublié, stationnait indéfiniment à la porte. Au bruit du roulement de son arrivée, la dame, plus ou moins préparée, en attente et sur le qui-vive, mettait lestement chapeau et mante, dégringolait instantanément par un escalier de service derrière le monsieur, et fouette cocher ! courait en véhicule, vaquer, aux quatre coins de Paris, à ses affaires variées. Elle rentrait toujours assez tôt encore pour un visiteur aussi sempiternel, qui ne

s'en allait jamais que par congé de ses hôtes... Un jour ou l'autre sut-il la chose ? Elle était d'un goût contestable mais d'une espièglerie et d'une loi de compensation fort légitimes.

—

Ménagerie. — La maison Charles Hayem est celle de Paris qui reçoit le plus, et à peu près exclusivement, de poètes, de journalistes et d'artistes de tous genres. Joignez-y seulement quelques savants.

On demandait comment s'y prennent les maîtres pour pouvoir réunir et faire vivre passablement tous ces gens-là entre eux autrement qu'en anthropophages ?

« Passe encore entre littérateurs et peintres. C'est comme de Turcs à Chrétiens, lesquels, assez loin les uns des autres, peuvent se faire des concessions chevaleresques. Mais, par exemple, entre sculpteurs et peintres, qui se touchent de trop près, comme catholiques et protestants ! Schïïtes et Sunnites...! »

— Oh ! répondit pittoresquement un de ceux-ci, d'abord les choses ne peuvent que se passer convenablement dans l'appartement même et sous les yeux d'aussi bons et spirituels hôtes qui, ensuite, sachez-le, ont eu soin d'établir, pour entrer chez eux et pour en sortir, deux escaliers bien séparés : l'un pour les peintres, l'autre pour les sculpteurs.

—

Lazzaronisme provençal. — Un fils de famille avait, par un état d'oisiveté prolongé jusqu'à l'âge mûr, absolument exaspéré, lassé son père d'ailleurs fort avare.

« Une dernière fois, dit celui-ci, je te donne encore un délai de six mois, au bout desquels, si tu n'as pris une profession, une occupation quelconques, tu devras quitter la maison, et aller brouter, au besoin, l'herbe du fossé sur le bord des routes. »

Au terme, à l'heure convenue, le fils terrible se présente.

« J'ai trouvé, j'ai choisi. »

— Ah! enfin ! et...?

« Je voulais, un moment, entre autres carrières, me faire artiste peintre ou franc-maçon; mais, mieux que cela : pour à coup sûr ne pas retomber et finir dans l'impénitence finale, je suis décidé à me faire *pénitent gris.* »

— Va-t-en au diable !

—

Je n'arrivais pas à temps, tout à l'heure, pour empêcher ma bonne de laver au savon, rincer à grande eau et grands coups d'éponge, et même sans l'avoir préalablement épousseté, le beau plâtre demi-nature de la *Diane de Gabies*, jusque là d'une pureté d'épreuve et d'un blanc immaculés. C'est la même bonne (et on appelle cela une bonne? je livre de celle-ci son nom et son lieu de naissance : Augusta Métivier, d'Aubignan, Vaucluse), la même bonne, dis-je, qui s'obstine à laver autant mais moins criminellement la petite « catte » placée sur ma table-bureau et qui est, autrement dite, la Panthère de bronze par Barye. La même aussi (elle est très jeune, mais sa valeur n'attend pas et bénéficie de pardon pour tout ce qu'elle fait sans le savoir), la même qui lave encore... : que ne lave-t-elle pas, grands Dieux! Une vraie fanatique

servante hollandaise quoi ?... La même qui s'exclame sur la terre cuite d'une tête de bœuf quart nature que je viens d'acheter : « Oh ! té, le zoli, zoli Mouton. » Et de faire imitativement: *Béé, béé !* Mais ce n'est pas là un mouton ; tu vois donc seulement sans regarder ? Regarde bien. « Eh ! que c'est ? ». Une vache pardi. « Ça, une vace ! Mé quand c'est si pétit....!! » Ecoutez-la devant un daguerréotype.

Y regardant celui des deux fameux lions du tombeau de Clément XIII, dans Saint-Pierre, que Canova a placés aux pieds du Génie de la Mort, lequel, une de ses jambes élégamment ramenée sous l'autre, tient renversé le flambeau de la vie : « Y a là, décrit la simpliste Augusta, de devant son meitre, qu'il a une zambe estropiée et qu'il tient ün baton, y a ün gros cien qu'il dort. » Où diable prends-tu un chien? « Que c'est donc, si c'est pa' ün cien?» — C'est un lion. — « Un lion ! (et comptant deux mesures de trouble, de réflexion et de solution), eh bé alors c'es'ün lion qu'il rapproce le cien.»—Tournant diverses plaques plus loin, elle n'hésite pas à reconnaître « *Tout lou Grand-lavadoù* », le Grand lavoir public de la ville de Carpentras, dans la cour, le sacro-saint *Hiram* de la sublime mosquée d'Omar à Jérusalem ! — Devant une suivante, représentant la mer Morte, elle se rappelle l'avoir dernièrement « vu zouer ». — Jouer qui ? Jouer quoi ? jouer où ? Quand ? « Eh ! bèn voui, Lucie de Lamermoor, quand ze suis été ô thiatre de Marsèye... C'es pas ça?» — A celle de la Vénus de Médicis dans la Tribune de Florence, « Ah ! en voilà une, oh ! la vilène ! qu'elle a oté sa cemise ; et que meinténan elle é oblizée de se tapé (cacher) avec sa mein. » —

Aux rapides du Niagara elle se redresse jetant un cri de *boudieou* ! (bon Dieu) et s'enfuit follement épouvantée. Etc., etc.

Eh bien on va voir qu'à côté et peut-être en raison même de ses naïvetés, ma bonne n'est pas dépourvue d'aussi justes qu'indépendants sentiments ou sensations esthétiques. Je pourrais en fournir plusieurs exemples. En voici un qui, au moins, se manifesta avec une singulière vivacité. Venant reprendre le quartier d'hiver nous étions rentrés de la campagne, où Augusta m'avait seulement encore toujours vu en vêtements et surtout coiffure de paille des plus pittoresques, lorsque j'ai à faire aussitôt sortie pour visite. Stupéfiée, comme hagarde à mon premier coup d'œil, tout à coup elle s'esclaffe de rire, se tord, se détourne, se soustrait à mon spectacle et à mes demandes d'explications non moins stupéfaites. Si elle me regarde de force mais à la dérobée, tête baissée, c'est pour recommencer de plus belle, tomber jusqu'en des convulsions et finalement se sauver, disparaître au fond de la laverie, où, ma foi, je la laissais non sans inquiétude et fus appeler des secours... Tout cela, elle a pu enfin l'avouer, moi parti, avait été causé par ma tête évidemment aussi grotesque qu'imprévue surmontée d'un chapeau tuyau de poêle. Morale : Quelle leçon de goût donnée par le peuple à nos aristocratie et bourgeoisie !

—

Le graveur X··· montrait solennellement sa grosse médaille d'argent obtenue au Salon. « Ça, dit un diable de petite fille, c'est très utile pour, quand on se fait des bosses au front, mettre dessus. »

CHAPITRE XI

—

HORS FRONTIÈRES

—

Mes modèles en Orient. — On sait qu'en Orient il est très difficile pour l'artiste peintre, surtout en cours de voyage, de trouver des modèles à faire poser. La religion fanatique, les mœurs et la langue, si différentes et ignorantes des nôtres, la politique aussi, toute méfiante au moins, y font obstacle. Chez les Turcs, plus particulièrement, l'exclusivisme serait absolu si, çà et là par occasions ou raccrocs, le ciel de Mahomet n'admettait, comme celui de Tartuffe, certains accommodements. Pour mon compte je crois, n'ayant pas trop à me plaindre, en avoir rencontré d'exceptionnels. Mais, à l'ordinaire, ce n'est guère que dans la rue, dans les bazars ou boutiques que l'artiste peut récolter subrepticement sur album de poche les croquis de quelques « bonshommes » ou vrais types. Dès la banlieue, la chasse devient dangereuse : son téméraire essai m'a valu plus d'une

menace, montre de griffes et même lapidation bel et bien perpétrée. A Constantinople et, de là, jusqu'aux portes d'Odessa par la Bulgarie, la Dobruska et les principautés du Danube, il ne m'a été donné, en dehors de nos bateliers grecs, Stavri, Yanko, Hussein-capitan, etc., et d'une demi-douzaine de serviteurs et fonctionnaires militaires ou civils, de tenir un peu congrûment sous mon crayon qu'un vieux canonnier, Ali-Tchaous, devenu cafetier au cap Kara-Bournou ; un évêque ou pope orthodoxe, Sophronios, à Akialou, et, à Varna, un garde de nuit costumé à rendre jaloux un héros de lord Byron ou de Théophile Gautier en personne. Donc le fond des populations, Turcs, Grecs, Arméniens, Bulgares, Moldo-Valaques, Israélites, Russes, n'a pu fournir qu'à de rapides croquaillons.

En revenant sur ses pas, et sautant le Bosphore pour entrer en Asie-Mineure par la Bithynie, les choses vont s'améliorer. D'abord, ce sont encore des équipes successives de bateliers, de muletiers et divers domestiques à notre service immédiat ; puis le maire d'Héraclée et son chef des gardes tatars Méhémet-Ali ; le cadi et un mollah même d'Inéboli. Enfin, à Sinope du Pont, j'obtiens mes premières séances sérieuses avec le jeune et charmant Hallil-Bey, fils du pacha ou préfet de la province, tout fier et heureux de s'étaler dans un riche et coquet costume albanais et de recevoir, sur sa demande et en échange de sa bonne volonté, un paquet de cigarettes que j'envoie acheter sur le port et dont il fume sans discontinuer. Puis, ce sont deux jeunes femmes grecques, gagnées de force, à vrai dire, par le vice-consul d'Italie, lesquelles

revêtent divers de leurs plus compliqués mais tout de même seyants atours, y compris ceux, moins pittoresques, pour cérémonie de mariage, dominés par une sorte de schako-tiare (*tarbouch*). Malheureusement, tout le temps des séances, elles fondent en pleurs de gros désespoir, persuadées que, par l'abandon de leurs portraits, elles aliènent avec eux, dans la substance même du papier et de l'exécution de mon travail, une partie de leurs individualités passant désormais en ma puissance d'incantation, envoûtement ou suggestion. Hélas ! rien ne peut les raisonner ni consoler, pas davantage que les décider, et c'est logique, à se défaire, n'importe à quelles enchères d'achat, du moindre échantillon de leurs colliers et sous-mentonnières, (*afthispanah)* composé des plus précieuses et rarissimes pièces de monnaies arsacides et sassanides, autant dire un incomparable médailler.

Après avoir mis en portefeuille un second maire, celui d'Alatcham, Hadji-Péristèh-Méhémet, et le gouverneur de Kérésoun, l'ancien Cérasus qui a donné son nom aux cerises, nous voici à Trébizonde, où le consul, M. de Clairambault, met à ma disposition une très jolie Arménienne, amie de la maison, et sa suivante négresse, ainsi que les cavachs ou officiers de police Ahmet et Ruchinn. — Repassant plus tard par Trébizonde, et devant y purger une quarantaine de dix jours, le gardien Hassan, un Laze, originaire de l'antique Colchide, me servit du plus caractérisé et commode des modèles. Aussi m'en donnais-je en ensemble et au détail, de face et de profil, dessinés et aquarellés, le tout jusqu'à satiété. — Pendant une halte en

plein sentier de montagne, je croquai un beau jeune homme, véritable dandy tout de rouge habillé, y compris les bottes, chamarré d'or sur toutes les coutures et garni d'un arsenal complet de fort belles armes. Eh bien ! c'est un marchand de fromages rural. En franchissant l'Euphrate et le Tigre, j'ai, à Diarbékir, une des cités typiques de l'Orient à tous égards, le portrait du gouverneur, beau-frère du Sultan ; dans le rude Kurdistan, à Bismil et à Keuvehn, un pâtre plus que farouche, et des femmes moitié nomades ; à Zorq, près de la frontière, sous les arceaux d'un caravansérail ruiné, deux jeunes chefs des plus fantastiquement accoutrés, surtout par la coiffure, turban comprenant parfois, comme ici, jusqu'à trente foulards. Puis, c'est un Géorgien, ou Circassien, de passage, d'aspect plus caucasien que Schamyl même, et un spécimen, habillé tout de noir avec liserés rouges, de la secte inclusivement locale, à Gharzén, des Adorateurs du Diable. A ne pas oublier Limanah, l'officier de conduite et d'honneur attribué à notre service de route entre Constantinople et la Perse jusqu'à Tauris par le Séraskiériat ou Ministère de la guerre turc.

Une fois en Perse, on a affaire à une autre race et à un autre ordre d'idées, plus intellectuel, plus indépendant et donc plus libéral, sinon, faut-il dire, plus moral, mais par ainsi facilitant sensiblement l'objet de mes travaux. Dès Khoy et Tauris, comme par un subit changement de climat psychologique, singulièrement manifeste à l'esprit et à l'œil, on y est à la fois très curieux et très intelligent, avec seulement quelque trop de naïveté d'orgueil national. — C'est, en première ligne,

Malek-Hassem-Mirza, prince de la famille royale, oncle du roi régnant, franc et spirituel viveur criblé de dettes, lecteur de la *Revue des Deux-Mondes* et du *Charivari*, qui sollicite lui-même le plaisir de poser. Il s'excuse préalablement de ne pas avoir sur lui ses plus belles armes, surtout un camak ou sorte de poignard-coutelas circassien, lesquelles se trouvent en gage au Mont-de-Piété. C'est le noble padre Nicolo Isaïa de Giacobbe, évêque de Tauris, patriarche de Babylone, de l'Haderbaidjan et de la région chaldéenne, pourtant mis à l'index, autant dire excommunié par la Cour de Rome pour cause de trop ostensible faux célibat (!). C'est enfin, au sommet politique et social, le Beylerbey ou vice-roi gouverneur de la ville et de la province, qui comptent pour rien moins que les deux secondes en titres, mais en réalité les deux premières du royaume. Puis viennent un artiste peintre, un courrier, une Arménienne, maîtresse de notre hôte le banquier Sagrandy, des hommes de lettres, des mollahs, des marchands de curiosités, etc. Une série de représentations ou lectures dramatiques, *Taziéhs*, de la mort de Hossein, le gendre et lieutenant de Mahomet, auxquelles j'assistais en cachette ou à la dérobée, me fournit les riches motifs de groupes et de scènes entières; comme aussi des campements de derviches, une séance d'improvisateurs et thaumaturges, diverses cérémonies officielles ou traditions populaires.

Dans la Capitale, où d'ailleurs un long séjour, quoique divisé par d'importantes excursions, favorise l'étendue et l'emploi de mes relations, je vais avoir pour modèles les plus grands personnages, à commencer par le Roi et le prince héritier

(*Veliath*) et, cas plus rare, plus exceptionnel, quelques grandes dames, dont une, la Sultane-mère exceptée, la plus grande sans doute. Je ne dessinai pourtant pas le grand vizir Mirza-Aghassi, celui qu'on appelait simplement, familièrement même chez le peuple « le Hadji » (titre de tout pélerin à la Mecque) mais qui renouvelait si exactement avec son maître l'absolu pouvoir du cardinal de Richelieu auprès de Louis XIII, l'avatar de celui-ci n'étant pas moins complet chez le Schah. En revanche, si je ne le dessinai pas, Mirza-Aghassi daigna m'octroyer bénévolement une leçon de dessin. Devant l'assistance aussi nombreuse que choisie de son Sélam ou audience du matin, il démontra et instrumenta, compas en main, reportant des mesures prises sur les parties du visage du drogman M. Nicolas, qui nous servait d'interprète, à celles de mes dessins de têtes, n'importe dans quelle position, les proportions et l'action musculaire et physiognomonique du *caput hominis;* et cela avec plus d'aplomb que n'eût pu l'oser un Léonard de Vinci ou M. Charles Lebrun, peintre du roi. Ah ! seulement il y oubliait le cas des plus rudimentaires et impérieuses conditions de la perspective, au moins sans doute fort négligeables dans ses très hauts enseignement et esthétique picturaux. Bref, aux yeux de la foule courtisanesque des spectateurs de l'expérience, je me sentis, et tout l'art européen avec moi, en sortir diminué à plat.

Heureusement, le Schah, « Roi des rois, cousin de la Lune, parent des étoiles, centre et pivot de l'Univers, etc., etc. », fut infiniment plus humble, pour ne pas dire moins naïvement arrogant que son ministre. Purement et simplement, il posa,

deux fois pendant de longues séances, assis dans un fauteuil à bascule américain, que ne balança que par intermèdes le page préposé à ce soin ordinairement permanent. Ma démocratie ne fut pas soumise, *nota bene*, à l'humiliation d'adorer à genoux mon modèle avant de lui adresser d'autre salut ni aucune parole, ainsi que dût s'y conformer Thémistocle, quelque vingt-quatre siècles auparavant, chez son prédécesseur Artaxercès Ier. Je ne fus même pas exposé à la fatigue de rester un seul instant debout devant lui, comme l'exige le moindre article de l'étiquette pour tous, sans exception, et depuis peu que pour les ambassadeurs. Je pus, au contraire, m'asseoir bel et bien, par terre il va sans dire, mais sur de si épais et beaux feutres et tapis ! assez sottement gêné toutefois par les sous-pieds de mon pantalon « Belle Jardinière », ce qui aurait certes donné le légitime droit au Roi et à la galerie de hauts fonctionnaires, chambellans et bourreaux, collés raides et muets tout autour contre les murs, de rire d'un si parfait ridicule. Au moins, ne m'a-t-on jamais vu en tuyau de poële, mais bien en fez rouge, à la dernière mode de Stamboul, qui comportait dessous une première calotte blanche dont restait dépasser sur le devant un mince liseré brodé ; coiffure sunnite rien moins qu'avenante chez des Persans schiites. — Je me rendais à ces séances dans un palais en train de construction, à Tedjrich, lieu de villégiature estivale pour les Téhéraniens. Presque tous les citadins de la plaine étouffée et malsaine accourent ici, par sept à huit kilomètres de montée, au milieu de vergers dont le sol semble tout en filets de cours d'eau. Faute d'escalier encore, on accédait au pre-

mier étage par une simple échelle de maçon, et n'avait plus alors qu'à traverser, pour se trouver devant Sa Majesté, une antichambre nue à laquelle le groupe des serviteurs imberbes, sortes de mignons commandés par un fou ou barbier à l'instar de celui de Louis XI, ne donnait que très peu la représentation d'une salle de gardes du corps. En tout, du reste, Méhémet-Ali, nature assez maladive et douce, à masque régulier, d'une pâleur mate, mais dont les yeux révélaient soudain une férocité de faucon, alors qu'il y avait un ministre, un grand vassal à faire étouffer sous des matelas ou recevoir l'ordre de s'ouvrir les veines dans un bain, des yeux de parents suspects à faire arracher ou brûler à l'approche d'un fer rougi, Méhémet paraissait aimer, et assez intelligemment, tous les beaux-arts, ceux du Dessin surtout. A chacune de nos rentrées de diverses expéditions, dans le Mazendéran, l'Astérabad ou le Korassan, absences plus ou moins lointaines ou chargées d'études, il m'envoyait vite chercher pour avoir à parcourir leur récolte de portefeuille. « Ah! lui arriva-t-il de dire plus d'une fois, devant quelque vue intérieure de village fortifié contre les incursions de tribus indisciplinées, devant le site d'une localité perdue et dangereuse, vous pouvez vous, aller là à peu près seul et en passant; moi pas, si ce n'est avec au moins cinquante mille hommes de troupes et toute une organisation et une durée de temps de campagne! »

Le roi ayant manifesté le désir de me voir portraicturer une certaine tante à lui, je n'eus qu'à m'exécuter et le fis avec un heureux empressement comme bien l'on pense. C'était une riche, sans pareille occasion de véritablement voir une « très

grande dame » persane, et dans l'intérieur intime d'une habitation, sinon précisément d'un harem. Celle-ci, non âgée encore, avait joui d'une réputation de beauté, et il lui restait celle de l'esprit le plus original et le plus indépendant au besoin envers et contre tous. Il fut donc, mais non pourtant sans maintes négociations, pris jour avec la Fara-Khanoun Allah-Kouli-Khan, et j'arrivai chez elle à travers mille et mille ruelles tout en murailles aussi aveugles que sourd-muettes, et avec, pour introducteur et interprète, le médecin de la cour, le docteur Ernest Cloquet, qui était aussi le sien, mais sans qu'au cours des soins qu'il avait pu être appelé à lui donner, il eut jamais eu l'heur de voir son visage, pas même du moindre bout de nez ou de menton. A ces conditions il dût rester dans une autre pièce précédant celle où je pénétrai aussi ému peut-être et certainement plus curieux que je ne l'avais été en entrant chez le roi... Un double cercle, l'un de caméristes et diverses servantes accroupies, l'autre extérieur, debout, y compris quelques pages et eunuques, bras tendus tenant des draperies, formait une clôture épaisse et sans la moindre solution de continuité. C'est au cœur de cet étroit sanctuaire que je trouvai encore plus hermétiquement enveloppé, et nous touchant presque, un modèle qui ne voulait pas se découvrir, n'en finissait pas de se tortiller et de rire. Il se manifestait là, en vérité, plus qu'un vulgaire prologue de coquetterie de la part de la femme qu'on m'avait définie. Longtemps je prie, supplie ; quand, prêt à lever le siège la dame se décide tout à coup, d'un violent et seul geste, rejette, héroïque, sa sorte de suaire (*tchadir*) et apparaît dans tout son éclat de visage

et de toilette ! Le type est des plus caractérisés, frappants : front bas sous des cheveux très noirs, coupés courts et en rang d'accroche-cœurs jusque sur les joues ; très beaux yeux sous d'épais sourcils rejoints d'ailleurs artificiellement sur la racine d'un nez plutôt fort et quelque peu crochu mais très fin dans ses attaches de narines et sa pointe ; lèvres charnues ; mouches et maquillages ; le tout dans ce galbe rond qui est l'idéal féminin de l'Iran en général, et ici celui Kadjar de la dynastie régnante au parliculier, comparé de préférence à la Lune. Une dure calotte en velours rouge brodé d'or avec aigrette et fleurs naturelles est maintenu par plusieurs tours de grosses perles mêlées à des boucles en diamant encadrant d'abord le masque et descendant ensuite en colliers sur la poitrine nue et tatouée de quelque ornement, volontiers anacréontique, que laissent entrevoir jusque très bas l'ouverture et la transparence de la chemise de soie subtilement lamée d'argent. Le costume proprement dit est composé d'une veste jaquette (*Kouledjeh*) en cachemire, et d'une jupe ou plutôt vaste pantalon en soie brochée de Lyon. Faut-il enfin terminer en ajoutant, sans trop déprécier tout le reste, que les ongles et la plante des pieds sont rougis de henné ? car voilà qui va donner à ma Fara-Khanoun Allah-Kouli-Khan, de nom déjà assez farouche, quelque chose d'une harpie et de lady Macbeth.

La séance, d'environ deux heures, se passe très gaiment, entremêlée de récitations des poésies de Hafiz et de Khayam et d'airs vocalisés avec accompagement de mandoline ou cythare. On cause beaucoup de dames et de modes françaises. On

goûte divers rafraîchissements en boissons, patisseries, sucreries et fruits, sans jamais oublier le thé à la russe, sucré avec de la cassonnade qu'on est obligé d'écumer comme un pot-au-feu... Mon travail est fini, au moins sa partie d'après nature, et je prends congé. Lorsque peu de jours après j'envoyai une copie du portrait, nécessairement forcé d'un coloriage plus mirifique que dans l'original, la Fara-Kanoun répliqua par un cadeau de sucreries candies et un joli sachet confectionné de ses belles propres mains; henné à part, celui-ci contenant, non comme payement mais selon un usage de politesse locale à titre de porte-bonheur, une poignée de petites très minces monnaies du plus pur argent. Les salaires sérieux entre gens du monde s'opèrent assez ordinairement en châles, qui sont pour eux comme un titre, une valeur de banque, ou en décorations de l'« Ordre du Lion et du Soleil ». Les manuscrits enluminés constituent aussi, comme chez nous des dessins de maîtres, une monnaie fiduciaire, toujours hautement cotée. Mais les cadeaux de châles, surtout naturellement les plus précieux de matières intrinsèques, restent parfois plus qu'égarés entre les mains des intermédiaires. Je le sais personnellement en ayant eu affaire avec le personnel de la Cour.

Un autre remarquable et tout imprévu modèle me fut offert en Afghan, par le général persan Ferrier, un commandant lyonnais (!) venu chercher sinon trouver fortune au service du Schah. A Astérabad, sur le seuil même des fabuleuses contrées du Korassan ou Turcomanie et de l'Afghanistan, j'eus un modèle encore plus extraordinaire, la générale Fathmé-Serdar, fille de Soliman-Byn-Bachi

véritable amazone qui guerroyait à coup de têtes coupées contre les hordes rebelles au souverain persan, portant à la ceinture sabre et fouet en lanières d'hippopotame ; et ayant laissé à la porte son cheval couleur de chair et une escorte d'espèce de démons, elle entra seule, sans autre cérémonie de protocole, disant : « Je ne sais pas votre langue frenghi, vous ne savez pas la mienne, je ne puis donc pas vous parler, mais vous écouterez et vous m'en comprendrez, suffisamment, nos chants de guerre et du désert; » et elle les entonna en même temps de la voix la plus vibrante et dramatique ! Chose curieuse, chez cette créature si exotique et si sauvage, la figure, carrée, pleine, claire, aux yeux gris-bleu et encadrée dans une sorte de coiffe en peau jaune bordée de fourrure, tenait beaucoup plus de l'Alsacienne que de l'Orientale ultra asiatique qu'elle était à tant d'égards.

A Ispahan, mes derniers modèles furent le patriarche arménien du faubourg de Djulfa et deux Loutis du Lauristan, Djemchid et Abdul-Ali, brigands et voleurs d'otages qualifiés. Leurs types, costumes et tout l'armement disaient bien le mal de leur effrayante profession. On s'étonnait que je ne leur eusse agréé, pendant les intervalles de notre tête-à-tête dans les allées désertes du Tcharbag, que comme portraitiste. Mais n'y a-t-il pas un Dieu pour les peintres. Hinch Allah ! Dieu soit-il loué.

Mes cartons comptent encore des ministres peut-être plus canailles que les loutis, des mirzas (écrivains-secrétaires), des artistes graveurs, des farrachs-bachis (chefs d'agents de police et exécuteurs des hautes-œuvres à leur heure), des kalioun-

djis (chargés du service des kaliouns à fumer), des karavandjis (conducteurs de caravanes), des pisc-ked-mets (sortes de grooms), des Wahabis (secte philosophique à l'état de sectaires conspirateurs), des Guèbres adorateurs du feu, plusieurs schah-zadèhs ou princes-fils du roi; des danseuses et courtisanes: Touty, Zorèh, Sarah, Goulbédén, Saéb-sultaniah, Meissouniéh, etc.; des soldats, une circassienne, femme du général Sémino, et même un intérieur de harem dont le baron D..., premier secrétaire d'une des ambassades européennes, était le seigneur et maître. Je note à part les princes Darab-Mirza et Seif-el-Dovlet (flèche du gouvernement), Mohamed-Mirza, un des quatre-vingts fils de Feth-Ali-Schah, pour rappeler que divers de mes portraits de hauts personnages, très poussés comme dessins et plus ou moins lavés ou coloriés, furent encadrés, faute de verres ordinaires qu'on n'emploie, en Perse, que de très petites dimensions, à travers des ronds et des ovales découpés dans l'étamage de verres de glaces, avec des marges donc seules conservées miroitantes. C'était affreux, abominable ! N'allez pas vous amuser d'en essayer, pour peu que vos yeux soient délicats : vous y attraperiez fatalement une entorse de la rétine avec ophthalmie finale.

Je ne parlerai que pour mémoire de la série de ces autres portraits avec lesquels tout artiste en voyage est tenu de s'acquitter par échange d'aimables relations, sinon par reconnaissance ou forme de salaire en nature de l'hospitalité demandée ou offerte ; portraits d'ambassadeurs, de consuls, de leurs attachés, de leurs femmes ou de leurs enfants ; tels que ceux de Mme de Clairambault, la noble femme de notre consul trébizontain, de la nouvelle

mariée du ministre anglais, le colonel Farenc, et de son premier secrétaire, un Doria de la branche établie en Angleterre ; du représentant de la Russie, prince Dolgorouky, de la princesse, de leur fille et de sa gouvernante ; de Mme Hadji-Abbas, cette ex-modiste, encore fort gracieuse ma foi, de la rue Vivienne, enlevée par le second attaché d'une mission persane envoyée à Louis-Philippe, etc., etc.

Méhémet-Schah mort (6 septembre 1848) son fils, Nas-el Rédinn, dont j'avais déjà pris un croquis lorsqu'il partit comme gouverneur de l'Azerbaïdjan, était, non sans difficultés, monté sur le trône. Il me fit donner rendez-vous en son palais du « Soleil » qui occupe, au milieu de jardins, une bonne partie nord de la capitale. Je m'y trouvai, portefeuille sous le bras et sacoche de crayons en poche. Assez ennuyé, je l'avoue, mais fort de mes précédents avec le père, j'attendais en faisant les cent pas, bientôt sous les yeux, pensais-je, du jeune monarque absolu, que je vis venir se promener seul, en dalmatique de brocart d'or, et m'attendant peut-être de son côté en arpentant le vaste salon « thalar », qui constitue, élevé de trois ou quatre marches au-dessus du sol, la pièce essentielle de tout corps d'habitation du pays. Au bout d'un certain temps moral voulu, je perdis rapidement courage et patience à la pensée, à l'odeur et à des bruits me rappelant qu'une ménagerie de fauves, dont plusieurs « plus ou moins » apprivoisés erraient en liberté, était établie dans l'endroit. Quoi qu'il se passât et pût advenir de ce négatif rendez-vous, je jugeai à propos tout à coup et tout d'un coup de lever le pied et, montant le cheval avec lequel

j'étais venu, sans prévenir mon domestique, d'aller me perdre jusqu'à la nuit tombée dans les ondulations de terrains vagues qui entourent Téhéran dès ses portes comme d'un vaste désert... Or, pendant cette escapade de lèse-majesté, quatre hommes et un caporal, expédiés de la « Demeure du Soleil, » me couraient et semblent courir encore après.

Aujourd'hui, c'est-à-dire cinquante ans après, tout ce monde, alors si vivant et intéressant à fréquenter et à dessiner, souverains, jolies femmes, pontifes ou balayeurs de rues, doit reposer également dans la tombe ; et je ne sais s'il ne m'est pas plus triste que glorieux, à moi survivant, d'être encore là, pouvant me le rappeler au complet en regardant fortuitement les feuilles de papier d'un cartable ou d'un album où une vague esquisse est tout ce qui reste de ce passé, mais représente pourtant le plus sa vie.

—

Nazar-Endaz (1). — *Episode d'un voyage en Perse*, 1848. — Lorsqu'on voyage dans cette contrée il est indispensable de demander au gouvernement un officier de route, dit mihmandar, sorte de garde d'honneur dont le grade est plus ou moins élevé, suivant le rang du personnage qu'il est chargé de conduire. Son rôle ne consiste pas seulement à faire respecter le teskéré ou sauf-conduit, mais encore à trouver un gîte et des vivres pour les voyageurs qu'il accompagne, à requérir les chameaux et les mulets nécessaires au transport des bagages ; puis enfin, lorsque le besoin s'en fait sentir, à administrer la bastonnade à qui de droit.

(1) Littéralement : le jeteur de regard.

Chabbas-Bey, notre mihmandar, était le vrai modèle de certain type persan : rusé, patient, cruel, avide et moqueur. A l'en croire, car on retrouve ici toute la hâblerie espagnole, c'était un grand seigneur, un émir, un prince ruiné. Petit de taille et âgé déjà d'une cinquantaine d'années, il conservait, grâce au noir magnifique dont sa barbe était teinte, un certain air de jeunesse et de virilité. Sous son kaftan vert, quelque peu usé, et son koulah (1) d'Astrakan, en forme de pain de sucre, il se redressait avec cette élégance aristocratique et cet orgueil si singulièrement accouplés parfois, dans les mœurs orientales, à la plus plate servilité. Une longue canne, signe de commandement, ajoutait encore à la fierté de ses allures.

M. Hommaire de Hell, mon compagnon de voyage, d'une nature active, mais délicate et nerveuse, déjà fatigué par de graves indispositions, était devenu à cette époque irritable au plus haut degré. Dès les premières heures de marche, il fut évident qu'il ne trouverait dans ce mihmandar aucun des soins que réclamaient ses besoins. Craignant sans doute de compromettre sa dignité, Chabbas-Bey s'en tenait à son rôle officiel, acceptant le côté honorifique du titre sans en remplir les fonctions véritables. A sa paresse s'ajoutait sa répugnance pour des chrétiens; arrivait-il aux lieux de campement, il ne songeait qu'à lui, à son installation, nous marchandant ses services et son expérience. En véritable fils de cet Orient, où les mœurs sont restées plus ou moins nomades, il savait se cons-

(1) On nomme Koulah ce bonnet pointu en fourrure d'Astrakan, importé par la dynastie actuelle des Kadjars dans toute la Perse.

tituer fort habilement une case, interdite à notre impure fréquentation. Au moyen du tapis de feutre battu, qui en voyage devient les véritables pénates du Persan, au moyen de la selle de son cheval, de quelques hardes et de son kalioûn, il organisait son kief de la façon la plus confortable ; puis se prélassant sous nos yeux, semblait nous narguer et rire de notre maladresse, bien explicable dans un pays où toutes conditions sont si différentes des nôtres. Aussi M. Hommaire de Hell, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir d'un pareil serviteur, se promit, lorsqu'il serait de retour à Téhéran, de ne lui donner aucune gratification, et dès lors il le prit dans une antipathie qui, sans l'état dangereux de surexcitation où le mettait chaque mot, chaque réponse de cet homme, eut été presque comique.

Un jour après dix heures de marche à travers des forêts ou dans l'eau des rizières, sous un ciel à la fois humide et brûlant, épuisés par les privations et les fatigues, nous l'envoyâmes d'avance à la petite ville de Balfrouch, dans le Mazendérân, demander au hakem, ou gouverneur, une hospitalité dont nous avions le plus grand besoin. Chabbas-Bey revint bientôt avec une figure joyeuse, épanouïe, qui indiquait d'avance une réponse favorable. — « Eh bien ! lui demanda M. Hommaire de Hell, que vous a dit le gouverneur?... — Il a dit, seigneur : Si ce sont des Russes, *Roos*, dis-leur qu'il y a pour eux dans mon palais le coucher et le manger ; s'ils sont Anglais, dis encore qu'il y a le manger; mais s'ils sont Français, qu'ils couchent dans la rue. » Il est aisé de comprendre l'effet que produisit cette réponse insolente sur

mon malheureux compagnon, qui, voyant le rire moqueur dont ce misérable agent accompagnait son récit, leva son fouet pour le frapper ; je n'eus que le temps de retenir son bras. Renonçant toutefois à pénétrer dans cette ville inhospitalière, nous nous arrêtâmes en avant des murs, dans une sorte de verger, pour y dresser nos tentes.

A peine étions-nous installés que le hakem (celui qui fait rouler les ordres), un des premier serdars ou généraux de l'armée, instruit par hasard de notre passage, vint en personne nous offrir son palais. Ayant décliné ses offres, il laissa pour nous servir et nous garder, une partie de son escorte, et vers le soir nous envoya des volailles, des fruits et des gâteaux de froment. Le froment, depuis si longtemps que nous ne mangions que le pilau, nous causa une véritable joie ! Ainsi donc il était faux que le gouverneur eût refusé de nous recevoir, et on comprendra facilement que l'antipathie de M. Hommaire de Hell contre Chabbas ne fit que s'en accroitre. Elle semblait du reste bien réciproque, car à chaque instant ce vaurien inventait quelque nouveau moyen de nous vexer. Ainsi, tantôt il se refusait à quitter la caravane pour aller d'avance présenter les firmans aux gouverneurs des villes, tantôt il disparaissait sans nous prévenir et sans qu'on sût où il était passé. Un jour, après toutes sortes de retards et de difficultés, il apporta un peu d'eau que nous lui avions demandée dans un de ces jolis kouzehts, vases en terre poreuse d'une forme exquise. Dès qu'il eut été délicieusement vidé, Chabbas le brisa sous ses yeux, afin qu'un musulman ne pût souiller ses lèvres en y buvant après un chrétien.

Enfin, au bout de cinquante jours de voyage,

nous rentrâmes à Téhéran. Là, le mihmandar fut congédié avec empressement, et M. Hommaire de Hell, irrité contre lui, plus sans doute que ne le méritait un si pauvre homme, lui refusa la gratification d'usage. Or, pendant toute la route, cette gratification avait été l'invariable sujet de ses discours avec les deux drogmans qui nous accompagnaient. C'était le thème favori de son imagination, et il basait toute une période d'avenir de joie et de bien-être sur cette fragile espérance. La libéralité de quelque prince russe ou d'un pair d'Angleterre, exagérée sans doute par des esprits crédules, lui avait fait entrevoir comme un trésor cette récompense qu'il ne méritait en aucune façon. Au reste, il avait pendant la route bien assez gagné sur les fournitures et les payements dont nous l'avions chargé, pour pouvoir se passer d'un bakchîch ; néanmoins, il le réclama avec énergie et colère, disant que le lui refuser, c'était le perdre de réputation. Malgré ses menaces, mon compagnon ne voulut rien céder. Mais chaque semaine, chaque jour, cet homme trouvait moyen de s'introduire dans la maison ; il n'y avait pas d'appartement, de tente, de jardin où Chabbas ne parvint à se glisser ; il se présentait tout à coup à nos regards exaspérés comme une véritable apparition, choisissant de préférence l'heure des repas et le moment où il savait trouver des étrangers, et alors avec une effronterie sans pareille, il réclamait sa récompense. Chaque fois ses prières, ses plaintes, ses récriminations allaient crescendo pour exposer sur tous les tons sa misère, les besoins de sa famille, pleurant en suppliant ou se redressait en menaçant de vengeance.

Cette opiniâtre obsession avait porté au comble l'état d'esprit de M. Hommaire de Hell qui, à chaque discussion nouvelle, était pris de crises nerveuses et répétait sans cesse : Cet homme me tuera ! Malgré cela au lieu de fléchir devant une persécution qui lui faisait tant de mal, il ne consentit jamais à donner les quelques tomans (un toman vaut 12 francs environ) qu'avait fini par se borner à réclamer Chabbas-Bey, et il se décida à le repousser par la force.

Le moment vint de quitter Téhéran, et quelle que fût la crainte que nous fit éprouver la première apparition de cette fièvre pernicieuse qu'on nomme en Perse Neubeh-Kachy, nous n'en montâmes pas moins à cheval, dans les derniers jours de juillet, nous dirigeant sur Ispahan à travers une contrée couverte à chaque pas des ruines des Mèdes et des Parthes.

Au moment où nous étions en selle, entourés d'une foule qu'attirait le départ de notre petite caravane, je remarquai notre ancien guide, le Mihmandar, allant de l'un à l'autre, afin d'ameuter contre nous le fanatisme musulman. « Ce chien de chrétien, disait-il, le laisserez-vous partir ainsi ? il me doit une forte somme, et refuse de me payer. »

M. Hommaire de Hell, furieux d'un si hardi mensonge, s'élança sur lui pour l'arrêter, mais Chabbas-Bey, se baissant aussitôt, se perdit dans la foule ; il reparut ensuite au bout de l'avenue dans laquelle nous marchions, s'arrêta sur le milieu de la chaussée et levant solennellement les yeux et les bras au ciel : O Dieu, s'écria-t-il, fais que la vie de cet homme parjure et impie ne dépasse pas trente jours ! (*Allah ! Allah ! zəndigâni i*

in merd bi vefâ ez si rouz bicheler nebâched !) Et cela dit, il disparut. Cette imprécation, que celui même qu'elle visait ne comprit pas, frappa sa suite de stupeur. Ceci se passait tout près de Téhéran encore, au village de Tedjrich.

Cet endroit charmant est situé sur les premiers degrés des belles montagnes dont la chaîne ferme au nord l'horizon de Téhéran. Le pic Demavend qui la surmonte est couvert de neiges éternelles. C'est là que la cour et les grands seigneurs se retirent pendant l'été pour fuir la chaleur et se soustraire à ses fièvres endémiques.

Les 70 farsangs (105 lieues environ) qui séparent la moderne capitale de l'Iran de l'ancienne, traversent un pays affreusement désolé. Ce sont d'immenses etarides plaines, légèrement ondulées, qui semblent avoir été en dernier lieu couvertes par ces inondations d'eau salée qui laissent après elles un dépôt blanchâtre ; à peine y trouve-t-on de l'eau potable et s'il y pousse quelque peu d'herbe elle a bien plutôt à l'œil le ton de la cendre que celui de la verdure. Pendant cette route longue et fort pénible, on aperçoit çà et là, près des habitations, quelque champ de ricin, de coton ou de maïs. Les villages sont à de grandes distances les uns des autres, et nous ne traversâmes que deux villes dont l'ancienne splendeur n'est révélée que par des monceaux de décombres. L'été, tout ce pays, calciné par 45 degrés de chaleur, se recouvre d'un épais manteau de poussière ; l'hiver la neige l'enveloppe ; et parfois il faut franchir de larges fissures qui attestent la fréquence des tremblements de terre.

Voilà dans quel état se trouve aujourd'hui cette

province de la grande Médie, si abondante jadis en bétail, en céréales, en vins et en fruits, alors que la Perse s'étendait de l'Océan Indien à la Méditerranée ; voilà ce qu'est devenue cette province qui payait au grand roi un tribut de 450 talents (1.375.000 francs), sans compter les impôts en nature, où les chevaux seuls étaient au nombre de vingt mille.

Suivant la pratique des Persans, nous ne marchions que de nuit, c'est-à-dire pendant que le soleil « hissé par les anges jusqu'au septième ciel, y est en adoration au pied du trône d'Allah ». Rien n'est plus fantastique, à l'heure où la lune rouge et trouble sort des noires collines de l'horizon, qu'une caravane de plusieurs centaines de mulets, d'ânes et de chameaux, s'avançant enveloppée d'une véritable trombe de poussière ; rien n'est plus étrange que ce rythme impassible et somnolent des gammes de clochettes, que ce refrain cadencé d'un de ces Avâz-Kand, l'improvisateur indispensable à toute réunion orientale.

« Aman ! Aman ! Dilem Aman !.... Ah ! ah ! mon cœur ! mon cœur ! » psalmodiait une nuit le plus infatigable de tous. J'attendis en vain depuis onze heures du soir jusqu'à cinq heures du matin l'explication d'une aussi éternelle douleur. Ce ne fut qu'au lever du soleil, au moment où le sommeil me forçait à mettre pied à terre, pour ne pas tomber de cheval, que ces paroles vocalisées sur le ton final de nos épitres de grand'messe, vinrent enfin me satisfaire : « Elle m'a vu et pourtant ne m'a pas regardé ! Ah ! ah ! ah !.... et depuis mon dedans est aussi noir que le dehors d'une aubergine. »

Cette terminaison valut à son auteur un succès de *Barck-Allah* (bravos) si retentissants, que toutes nos bêtes effarouchées faillirent prendre le galop. Ce fut alors une confusion sans pareille ; chacun appelait ses mules, ses chameaux ou ses compagnons ; les noms les plus bizarres se croisaient autour de moi : Nedjeff, criait l'un ; Allahdad, répondait l'autre ; Azim ! Moutih ! Alihekmet ! Messoumet ! enfin tout un calandrier persan que je ne puis retenir.

Aux heures de la prière c'était un noble spectacle que celui de cette foule, se tournant vers la Mecque, et là, avec le sentiment de la plus vraie, de la plus profonde piété, se prosternant la face contre terre et répétant en chœur les versets du Koran. Ces prières sont parfois de véritables morceaux de poésie ; on peut citer comme un modèle du genre celle du grand roi Feth-Ali Schah remerciant le tout-puissant :

« O toi, mon Dieu, qui, créateur de l'Univers, as dévolu à ton infime esclave la divinité de la terre, sans qu'il l'ait mérité par aucun service ; o toi qui as mis en son pouvoir tous les hommes et tous les biens, je suis honteux de ne pas avoir usé mon front toute la nuit sur le seuil de ta porte, tandis qu'à la mienne tant de rois venaient frotter le leur; de ne pas avoir une seule nuit courbé la taille pour t'adorer, quand pourtant tu as mis le monde à ma disposition comme une bague à mon doigt... Grâce à toi je n'ai pas encore entrevu le chagrin ni respiré une seule fois dans le désespoir ; la douleur n'a pas couvert ni même terni de sa poussière le miroir de mon cœur ; ce monde enfin que tu m'as donné est conforme à tous mes désirs.

Si donc, je n'ai pas trouvé de moyen pour te remercier, c'est que ma reconnaissance, étant aussi infinie que grande est ta bonté, ne saurait atteindre à l'honneur de te servir et de te prier dignement.

« O mon Dieu, je ne puis que pardonner, je le jure sur la tête de tes élus, à tous les ennemis de mon trône, oubliant ma colère à la seule pensée de la tienne, et t'adresser cette lettre comme contrat d'un vassal envers son seigneur Maître! »

Mais revenons au sujet qui nous occupe ici plus particulièrement. A peine marchions-nous depuis deux heures, sur une route unie comme celle d'un jardin, quand tout à coup, sans cause visible, le cheval favori de M. Hommaire de Hell, aussi solide que doux, et marchant au pas, s'abattit sur lui et lui froissa la cuisse à tel point qu'il crut d'abord qu'elle était cassée. Nous le relevâmes, et ce fut avec une difficulté extrême qu'il put se remettre en selle et continuer la route.

Il commençait cependant à se rétablir de cette chute, lorsqu'en arrivant à Djebel, il fut pris d'un violent accès de fièvre, compliquée de vives douleurs au poumon. Ici nous citerons le journal même du voyageur :

« Le 30 juillet au cours de la matinée mon cheval s'abat : j'ai cru avoir la jambe cassée... Mauvaise nuit.

« 2 août. — Je suis tellement mal que je supporte à peine ma monture ; je croyais ne pouvoir jamais accomplir le farsang de la dernière étape.

4 août. — La chaleur est accablante ; après une heure de route, je me trouve atteint par un accès de fièvre et dans l'impossibilité de continuer ;

toutes les forces m'abandonnent. Je me fais porter à l'ombre d'un rocher, ou je reste étendu jusqu'au coucher du soleil.

6 août. — Jamais il n'a fait aussi chaud qu'aujourd'hui... Nouvel accès du plus violent délire. Cauchemar ! Quelle situation !! Nous avons 45 degrés de chaleur, une arche à moitié écroulée pour abri ; pas d'eau ; de la seule pastèque pour nourriture, et je suis étendu sur un feutre, grelottant en proie à tout ce que le mal a de plus affreux.

11 août. — A Kaschan nous cherchons, la nuit, pour avoir un peu d'air, les plus hautes coupoles des Karavan-seraï. »

Pendant une quinzaine de jours, M. Hommaire de Hell eut ainsi des alternatives de souffrance et de calme, qui tantôt nous forçaient à camper dans le premier endroit venu, tantôt nous permettaient de continuer la route. Malheureusement les ardeurs du soleil, l'eau corrompue, la fatigue, le manque de nourriture convenable, ne laissaient aucun espoir de guérison avant d'arriver à Ispahan. La veille, au village de Mourtchekour, notre dernière station, M. Hommaire de Hell, malgré son énergie, fut pris d'une crise plus effrayante qu'aucune autre; nous fûmes obligés de le déposer sur un feutre, au pied d'une roche isolée. Là, les yeux fermés, à demi évanoui, il restait sans force, lorsque, me retournant par hasard, j'aperçus un énorme serpent gris, à la gorge gonflée comme celle du cobracapello, qui, sifflant d'un air de triomphe, touchait presque déjà la figure du malade. Saisissant de grosses pierres, je les laisai tomber sur lui, et je croyais l'avoir broyé ; mais quelle fut ma surprise, en les soulevant avec soin, de ne pas même pouvoir nullement expliquer sa disparition.

Tous les évènements de cette route ne semblaient-ils pas révéler la persécution d'une funeste influence?... Le mauvais œil du mihmandar nous poursuivait !

Enfin, le 16 août, par une étouffante chaleur de plein midi, nous entrâmes dans les misérables faubourgs de cette grande cité d'Ispahan qui fut, il y a deux cents ans, la plus merveilleuse de l'Asie, et méritait des Persans le nom de Nesfi-Djéhân, la moitié du monde. Tout occupés d'admirer ces solennels débris du grand siècle de Schâh-Abbas, nous oubliâmes la fatigue, les privations et les dangers des quatorze jours de route.

Toutefois il nous fut impossible de ne pas remarquer le désobligeant accueil d'une population qui, sans doute excitée par nos costumes européens, se disposait à nous faire un mauvais parti. Deux vigoureux coups de kourbach, en réponse à des pierres qui nous avaient été lancées, entamèrent fort mal une première entrevue. Heureusement le combat n'alla pas plus loin. Déjà s'apprêtaient vingt ou trente de ces loutis, dont le premier mot est *Kerdeh*, mort ! et le geste qui l'accompagne un coup de ce formidable poignard qui se nomme Kameh, arme admirable d'ailleurs.

Un peu avant notre arrivée, une douzaine de ces bravi avaient, par leurs crimes, mérité les plus grands supplices. Un de leurs préceptes est de tuer la victime qu'ils volent, et réciproquement. Ils prétendent que l'une de ces choses absout l'autre. Aux uns, on avait arraché les dents pour les leur planter dans le crâne ; les autres furent attachés par les jambes, et la tête en bas, aux extrémités réunies de deux jeunes arbres, qui, au moment où

on coupe la corde, écartèlent affreusement ces malheureux par leur subite et violente séparation. Ce supplice paraît être un des plus anciennement usités en Perse, le pays des supplices par excellence. On sait que ce fut exactement le même qu'infligea Oxathrès à Bessus, le meurtrier de son frère Darius Codoman, 330 ans avant le Christ. Nous le retrouvons encore plus anciennement dans la légende mythologique de Thésée.

Nous traversâmes, tantôt dans le silence et la solitude, tantôt au milieu d'un mouvement et d'un bruit infernaux, les bazars infinis, la place immense de Meïdan-Schahi, l'allée du Tchar-Bag, et le Zendeh-roud, sur le pont d'Allah-Verdi-Khan. C'était pour moi un enivrement, un rêve ! La réalité de toutes ces choses si étranges aux yeux d'un homme d'Occident, ne me paraissait vraie que pour les pieds de mon cheval et de peur de la faire s'évanouir, je ne voulais plus en descendre. C'est au Sud-Ouest d'Ispahan, au fond du quartier arménien de Djulfa, que nous allâmes nous installer dans une petite maison mise à notre service par l'excellent padre Giovanni, ancien élève de la propagande de Rome, bien connu de tous les voyageurs qui, depuis une quinzaine d'années, ont visité ce pays. Il venait d'être fait évêque d'Ispahan !

Le lendemain, après une journée de repos, brûlant d'impatience je m'empressai d'aller, avec deux Ferraches du gouverneur, visiter les monuments et les sites de la ville. Les jours d'une semaine entière, employée à la partie importante de mon travail, se succédèrent bien rapidement dans cette intéressante et laborieuse exploration. Mais chaque soir, en rentrant auprès de mon compagnon, j'étais

de plus en plus attristé de ses souffrances et frappé de son changement. Toutefois, au plus fort de mes inquiétudes, je ne crus qu'au renouvellement des indispositions qui, à Constantinople et à Téhéran, nous avaient condamnés à de si longs séjours. Les fortes chaleurs de la journée ne permettaient guère au malade de se hasarder dehors avant le soir ; alors nous montions sur une terrasse dont le mélancolique panorama augmentait singulièrement le charme de nos causeries habituelles, sur la France, sur nos familles, nos amis, nos projets de retour. Plusieurs fois, de là, mes yeux furent attirés par de fastueux et élégants bourdgs (colombiers) particuliers aux campagnes du midi de la Perse ; fasciné par ces grâces pittoresques de l'un d'eux, je m'y rendis un matin, et d'autant plus volontiers que je laissais M. Hommaire de Hell plus calme et plus rassuré. Ce colombier était situé à quelque distance de la plaine, au point où elle se relève vers la montagne. Arrivé tout auprès, je cherchais une place pour en prendre un croquis lorsque je me vis dans un vaste cimetière dont l'aspect inattendu me causa la plus profonde émotion. J'errais au milieu de la multitude de tombes grises, deux fois muettes pour quiconque ne peut lire leurs inscriptions, quand tout à coup mes yeux surpris rencontrent des caractères et des noms français. C'étaient d'abord — Alexandre de Rhodes, jésuite, 1660 — Jean Malona, médecin, 1646 — Charles Duvoyer, 1649 — puis Delestoile, 1667 — Mercier, 1674 — Boutet, Muzen, et ainsi jusqu'à trente environ. Malgré moi, ou pour mieux dire, machinalement je copiai cette liste funèbre, et je revins tristement impressionné du côté de

la ville. Alors je m'arrêtai pour dessiner dans les jardins du Schâh, près du kiosq des Miroirs, célèbre aussi sous le nom de Tchehel-Soutoun, le palais aux « quarante colonnes ». Là, seul, dans cet endroit charmant, assis au milieu d'un parterre de rosiers de quinze pieds de hauteur, je m'abandonnais aux plus douces rêveries, oubliant la fâcheuse impression de la matinée, lorsque au milieu des arbres j'aperçois une forme humaine qui passe comme une ombre et dans laquelle il me semble reconnaître Chabbas-Bey, notre persécuteur. Mais c'était impossible et j'étais le jouet d'une illusion, d'une ressemblance frappante, car nous étions à plus de cent lieues de Téhéran, et cet homme qui arrivait en face de moi était en petit costume léger comme un habitant de la ville et sans aucune trace de poussière ; on eût dit qu'il sortait d'une maison voisine ; il s'approcha et je vis bien alors que je ne m'étais pas trompé. C'était lui !.. « Qu'es-tu venu faire ici ? demandai-je avec une légitime inquiétude. » — « Koda midâned ! » Dieu le sait, me répondit-il effrontément. Il poussa même l'insolence jusqu'à venir s'asseoir près de moi, et je fus obligé de le faire chasser par mon ferach, car il ameutait les passants pour leur raconter l'histoire de ses aventures avec les voyageurs franghis.

En rentrant, le soir, je demandai des nouvelles du malade. « Il va très mal, me dit le gardien. » En effet je trouvai M. Hommaire de Hell à moitié sorti de son lit, pâle, défait, les cheveux en désordre et se plaignant de vives souffrances ; il parlait peu et ne s'occupait que de son triste état. Afin de le distraire, je lui fis part de mes observations, de mes travaux, des curiosités de la ville et

terminai en lui disant que j'avais eu la plus étrange apparition dans les jardins du Schah. A ces mots il me regarda fixement, son œil devint hagard, sa figure se crispa. « Ah ! dit-il, c'est mon cauchemar ! » puis il s'évanouit. Depuis lors, jusqu'au surlendemain où il expira vers le milieu du jour, il ne prononça plus un seul mot et ne retrouva pas un seul instant ses sens : ce fut sa dernière parole !

Ainsi, trente jours après la malédiction de Téhéran, et à l'heure même ou Chabbas m'apparaissait à Ispahan pour me jeter son : Koda midâned ! Dieu le sait ! Dieu, qui le savait semble-t-il, frappait de mort M. Hommaire de Hell, comme pour accomplir le souhait fatal du mihmandar. Ce fut le 28 août 1848, vers le soir, que se déclarèrent subitement, coup sur coup, le malaise, la perted es sens et de la mémoire, puis enfin la prostration sinistre qui, en quarante heures d'une agonie où le corps et la physionomie conservèrent l'immobilité de la pierre, termina une existence des plus utiles et des plus glorieuses déjà. Aujourd'hui, le jeune explorateur du Caucase et de la mer d'Azof, l'hôte fêté du Kurde et du Kalmouk, dort de la mort dans ce champ de Djulfa au sud-ouest d'Ispahan. Sa tombe s'élève au pied du mont Sofi, sur les ruines d'une capitale qui demain ne sera plus même une nécropole. C'est là où deux jours avant, conduit par un secret pressentiment, j'avais copié les noms des français morts si loin de leur pays.

Lorsque les gens de notre suite surent la présence à Ispahan du mihmandar, ils prétendirent que M. Hommaire de Hell avait été empoisonné par ce Nazar-Endaz, le jeteur de regard. Il n'en

est rien ; un bizarre arrangement de circonstances s'est chargé d'accomplir la malédiction d'un homme exalté par la haine. Depuis lors je cherchai et fis demander partout Chabbas-Bey ; il avait sans doute quitté la ville, car personne ne l'avait vu, ne le connaissait et ne le trouva. Je voulais, par une sorte de superstition, lui remettre cette gratification tant demandée, afin d'apaiser sa colère, afin que ses maléfices ne troublassent pas les mânes de mon malheureux ami.

La situation où me laissa cette déplorable catastrophe ne me permit pas de prolonger mon absence, et je me mis bientôt en route pour Téhéran, je n'osais pas dire encore pour la France : la France était si loin ! « Ne vous laissez pas aller à la tristesse, me disait affectueusement un vieil arménien, Hâdjì-Yoûcef ; pensez à votre patrie, au jour prochain où vous allez la revoir, car votre ami, en vous faisant don de la part qu'il avait de vie, y assure votre retour. »

—

De Florence à Rome. — Et d'abord, c'est à un Anglais, homme de goût et de sens, m'avait-il paru, que je dois d'avoir choisi l'itinéraire par Arezzo, Pérouse, Civitta Castellana, où tout est intéressant, de préférence à celui ne comptant que Sienne à regretter. La chute de Terni, pour lui supérieure d'effet pittoresque à celles du Niagara, s'imposait sans conteste. Cette ligne étant encore alors (1846) non pourvue de chemin de fer et même d'aucun genre de véhicule public, je traite, suivant l'usage, avec un voiturier particulier, qui s'engage, en double feuille de contrat, pour la somme de 70 francs et le temps d'une semaine, nuits et dîners

d'auberge compris, à me transporter du cœur de Florence au cœur de Rome (*sic*).

Le 15 mai 1846 donc, j'allais sortir des murs de la capitale toscane lorsque mes *vetturino* et *vettura* s'étant arrêtés à l'entrée d'une petite place, où grouillait pas mal de monde et au fond de laquelle une église, portes ouvertes et en concert de cloches et de chants, me demanda, avec ce ton d'obséquiosité caline tout indigène, alors que la chose était évidemment convenue d'avance, si je voulais bien accepter un compagnon de route : le Directeur général des *Carmelitani scalzi* (Carmes déchaussés), l'illustrissime Padre Ignazio, qui allait sortir de l'église, dans laquelle, orateur qualifié, il était venu, de Rome, prêcher en mission à la suite de la semaine sainte. Je n'avais guère à refuser, et j'acceptai même très volontiers... Le personnage ne tarda pas à apparaître sur le perron, faisant ses adieux en bénédictions, échangées contre génuflexions, baisements de mains et de bas de robe par l'assistance. C'est un bel homme, à allures et physionomie avenantes, battant le plein d'heureuse cinquantaine. Nous nous saluons presque jovialement et, montant s'asseoir à mon côté droit, il demande la faveur d'utiliser les deux places d'en face pour un jeune moine d'aspect ascétique et un gentil moinillon d'une douzaine d'années, qui le suivent mais n'ayant seulement qu'à réintégrer tous deux leur monastère, à peu de distance... Et nous voilà partis !

Le Padre ne parle ni comprend trop le français : à peu près comme moi pour l'italien ; mais nous causerons tout de même, avec des emprunts au latin et au provençal. Bien ou mal la verve diserte

de mon partenaire ne saurait abdiquer. Je suis très affectueusement questionné. La déclaration d'artiste peintre vaut partout en Italie bien des recommandations et sympathies, alors sans doute qu'il s'y ajoute l'intérêt de la mission officielle du long voyage que j'entreprends en Turquie et en Perse. En échange, la société du genre de compagnon qui m'est si bienheureusement échu comporte toutes sortes d'avantages pratiques : comme simplification de passeport, de douane, diversités de monnaie, surtout en hospitalières réceptions dans les couvents à rencontrer, où d'emblée je me trouve invité.

Au village de Pelago est la bifurcation du chemin conduisant, dans un site sauvage, à l'abbaye bénédictine de Vallombrosa. C'est là que, non sans embrassades, sont déposés nos moine-et moinillon appartenant à la dite communauté. A San Giovanni, le Masaccio y étant né, nous parlons peinture, pour laquelle, au plus ou moins d'esthétique près, le Padre se montre passionné comme tout italien.— Sur la fin de l'après-midi arrivée à Arezzo, et c'est vers le couvent des Carmes que se dirige la voiture. A notre approche attendue, signalée sans doute, les cloches de campanile sonnaient simultanément en coups de force et carillons, les portes du temple s'ouvraient à deux battants, les illuminations intérieures grésillaient en girandoles et chandeliers, les orgues éclataient, l'encens montait ; et nous venait au devant, portant fanaux et bannières, chantant des strophes d'allégresse, le personnel pleinier de la communauté, flanqué de la foule accourue. Le Directeur général descendait, aimablement auguste et décoratif, au milieu de

tout cela, bénissait à la ronde, se rendait au pied de l'autel, après courte prière venait en chaire prononcer une triomphale allocution.... et l'on passait au réfectoire, sinon pour renouveler le repas de midi, pour la collation du soir. — Il en sera ainsi sur trois ou quatre points du voyage. — Mais voulant, de mes goût et devoir personnels, prendre contact, faire un tour dans la ville où sont nés Pétrarque — mon provençal compatriote encore plus que toscan — l'Arétin, Vasari et, dans le tout voisinage, Michel-Ange, je n'accepte aujourd'hui des offres qui me sont faites au couvent que le seul coucher, et mangerai dehors le plus tard possible, après les courses, le souper réglementaire de ma feuille de route... Ces braves moines m'ont préparé une excellente chambre où plusieurs me font la conduite, m'installent en tous soins et gais propos. Je m'endors sous les auspices du petit Jésus en cire qui, placé sur la commode, me sourit non moins gaîment de dessous sa perruque tirebouchonnée et la cloche de verre préservatrice...

Le lendemain, le plus familier de mes hôtes n'a-t-il pas l'idée de me demander... de lui servir la messe ; cela parce que j'avais dit l'avoir fait dans mon enfance ! Je m'en défends et pour cause. Il insiste, je refuse. « Mais essayez « *(saggiate)* » ; bref, j'essaye et...ça ne peut pas aller, pas du tout. Je retourne en ville ; puis me voici à table avec une quarantaine de frères. Benedicite et lecture pendant qu'on mange une soupe maigre aux macaronis *(minestra)* suivie d'artichauts crus au sel et de fèves fraîches ; le tout peu substantiel peut-être mais très copieux, ces derniers servis en grandes

corbeilles d'expédition. Voilà soudain qu'un chacun me met sur la sellette, questionné, avec des curiosités déjà avancées, au sujet de Lamennais et — le devinerait-on jamais ? — de Georges Sand, d'Alexandre Dumas, de Rachel et autres célébrités extra monacales... Peu après, dans le préau du cloître, entonnellé de vignes, nous jouons aux boules. J'ai rarement vu, entendu, envié peut-être, joueurs plus franchement pour ne pas dire naïvement allègres. Ce genre de gaîté — s'amuser comme des enfants — disparaissant au jour le jour du tempérament social moderne, n'existerait-il plus, grâce à leur quiétude d'esprit et à leur simplicité de mœurs, que chez les moines ? Au moins la remarque peut en être faite assez généralement.

Le Padre vient me proposer, *ad libitum*, de l'accompagner dans une visite dont il *doit s'acquitter* chez des personnes établies aux environs. « Le pays est pittoresque, et vous pourrez dessiner en m'attendant. Je prends une voiture qui nous mènera vite et bien. » Ça m'allait tout à fait. *Avanti !* nous partons... Au terme d'une heure de bon train, entrée dans le bourg de — j'ai perdu le nom — situé à mi-côte de colline et dont la tête des habitations forme promontoire sur la descente en plaine. Il s'y élève un couvent de femmes avec son église. C'est là que pénètre le visiteur, tandis que je m'assieds à dessinailler d'après des débris de vieux remparts, tout en baragouinant avec l'entourage habituel de quelques curieux, ceux-ci placides oisifs du dimanche... La séance prenait fin lorsque notre *cocchiere* et la portière du couvent viennent m'inviter instamment, de la part du Padre et de la Supérieure, à les y aller trouver et

prendre quelque *rinfresco* (rafraîchissement)... Monté au premier étage, on m'introduit dans une petite chambre à volets fermés quoiqu'il fasse encore grand jour, et, à la lueur d'un cierge, j'aperçois couchée une jeune religieuse qui me tend la main et dont la figure aux traits amaigris, diaphanes mais non creux, s'illumine des plus grands yeux et du plus beau regard d'une idéale souffrance. Seul sans doute le genre de génie de l'art espagnol eut pu rendre l'intensité de caractère physique et moral d'une telle transfiguration, en tel constraste, de plus, avec le type plantureux du Padre et celui prosaïquement rassis de la Supérieure. — Mais pourquoi m'a-t-on amené là ? favorisé de cette intime entrevue ? Serait-ce pour portraicturer la malade ? Non pourtant : il n'en est aucunement question. Fort surpris et ému, je ne sais trop que dire ni sur quel pied me tenir. On veut tout de même, de questions en questions, me faire parler, raconter, intéresser, *distraire* la pauvre condamnée, qui, elle, encourage, sollicite, sourit divinement à mes embarras de langage. Oui « distraire » ni plus ni moins, voilà, je crois bien, le but et le mot de la situation, et, si atteint le but, j'en suis heureux. Aujourd'hui, après un demi-siècle et oublieux des noms, combien souvent je revois gens et choses aussi réels que leur présence même et peut-être encore plus émouvants! — Quelques jours plus tard, à Rome, j'entendais causer des missionnaires, retour d'Ethiopie, et devant se rendre à Arezzo, à propos d'une jeune religieuse dont, depuis un an, les crises d'extase miraculeuse et l'universelle réputation attiraient de toutes parts des pélerinages de visiteurs dans le voisinage de

la susdite ville. Je pouvais induire de là être plus avancé, au moins en la connaissance de la personne, que mes missionnaires, et que mon Padre Ignazio, dont la toute discrétion à certains égards, restait d'esprit aussi libre que je l'eusse été moi-même. Toutefois, il peut être admis que le cas relève d'un Charcot neuro-thérapeute.

A Case del Piano, Etats de l'Eglise. — A Passignano, lac Trasimène et souvenir de l'horrible boucherie, là même surtout où coule le *sanguinetto* (ruisseau de sang), entre les armées d'Annibal et de Flaminius. La préoccupation de l'odieux non moins que « glorieux » événement m'est heureusement mitigée par le calme tableau du site avec animaux qu'a si admirablement peints Jules Didier. — Je réclame mon entière liberté d'action à Pérouse, où m'héberge le vetturino, piazza di Papa, et à Assise, afin de pouvoir les bien visiter, surtout, de cette dernière, les hiératiques églises et peintures de San Francisco, dont l'ermitage de St-Benoit à Subiaco offre seul un équivalent.

C'est à Sainte-Marie des Anges, sous Assise, qu'a eu lieu la plus importante et brillante des réceptions du Padre, toujours compris son humble compagnon. Dans cette vaste nef, en son honneur et durant son officiement de grand'messe, tout flambe, tout chante, tout exulte ! Je me réfugie à la tribune de l'orgue, au-dessous de laquelle on remarque une peinture d'Overbeck. Un moine, organiste amateur et avec qui j'avais parlé musique, m'y attendait en auxiliaire ; il me mit au clavier pour exécuter le morceau d'offertoire et, mes doigts faisant appel à des réminiscences de Miné et Fessy, qu'ils possédaient encore, je pus, sans plus désemparer

jusqu'au « pas redoublé » improvisé comme marche de sortie, fournir un notable contingent à la fête et avoir quelque droit de convive au repas qui la terminait. En résumé, puis-je m'avouer, voilà, depuis le départ de Florence, un voyage peu banal et qui promet encore. — Dans l'église d'un couvent de Foligno, je tiens à voir la place occupée primitivement par le fameux tableau de Raphaël, celui peut-être de tous ses chefs-d'œuvre le plus accompli. C'est jour de marché, et quelle abondance et merveille de légumes et de fruits ! Heureusement, pour ne pas avoir trop de regrets gastronomiques, qu'on s'en régale encore plus les yeux que la bouche. — Après Trevi voici Spoleto, particulièrement pittoresque. Sur son aqueduc et viaduc nous nous croisons, fort à l'étroit, et ayant donc à faire assaut de politesse pour le passage, avec un haut prélat suivi de coadjuteur ou camérier. Par la suite, des renseignements détaillés et assez concluants ont pu me faire croire avoir vu là Mastaï Ferreti, en visite à son ancien archevêché de 1827 à 1833, et que j'allais revoir, quelques semaines après, sous la tiare de Pie IX. — Partout, paraît-il, le Directeur général étant annoncé, attendu et désiré: aux portes de Terni des jeunes filles offrent des fleurs et des corbeilles de primeurs de cerises, poires, abricots. C'est fort aimable de tous points; mais, sans prendre voiture ni guide et en évitant le cortége de mendiants, je cours, *musa pedestris*, — 7 à 8 kilomètres — aux chûte et cascade du Velino et y atteins par le plateau supérieur. Déjà tout le pays était ravissant ; et ici, dans ce gouffre vertigineux et tonitruant de rochers, d'eaux en nappes et en poussière, de végétation recouvrant tout aux

alentours d'un fantastique tapis de saxifrages, velours vert où se découpe l'arc-en-ciel, c'est prodigieusement beau; pour mes pauvres nerfs ce l'est même beaucoup effrayamment !.. Descendu au fond du ravin, que remonte un gros serpent, je vais, franchissant une passerelle, me placer sur l'autre bord en face du spectacle aussi plus complet, et je dessine et aquarellise. La description de Du Pays n'exagère-t-elle pas en comptant 370 mètres de hauteur depuis le sommet de la chûte et les divers étapes de cascades jusqu'au lit même de la rivière qu'elles forment ? alors que le saut du Niagara, tombant il est vrai d'un seul jet, n'en mesurerait qu'une cinquantaine. Mais qu'importe ! la quantité des chiffres n'est point l'essentiel dans la qualité esthétique... Repartant, je pousse un *Evviva* d'admiration pour cet ensemble de merveilles et de gratitude pour l'Anglais — du prologue de ces lignes — qui me l'a recommandé.

Au cours des nouvelles étapes, je pressens, les guettant à travers le cadre des portières du véhicule, les larges plans de terrains, les silhouttes de groupes d'arbres, plus espacés, de constructions italiques auxquels m'initièrent de bonne heure la vue et la copie de motifs du Poussin et du Guaspre et, tout récemment, ceux de Cabat, d'Edouard Bertin, Benouville ou Bellel. Un pin parasol, des cyprès, une arche de pont, l'ouverture d'un ravin, une *fabrique*, un abreuvoir à troupeaux venaient progressivement répondre en moi, par leur objectif réel même, au suggestif d'une véritable religiosité artistique. Aussi devait-elle, peu loin encore, arriver à son comble d'émotion lorsque, au-delà de Narni, monté sur un tertre qui flanquait notre

osteria *Del Bove*, mes yeux s'emparèrent de tout l'espace depuis le mont Sorracte jusqu'à la mer, de cet auguste *Agro romano*, en ce moment à la fois assoupi et palpitant sous une incandescence de lumière et dans un silence écrasant : désert sublime où, seuls, dardait le soleil, coulait visqueusement le Tibre et surgissait comme des ondes d'un mirage la phénoménale coupole de St-Pierre!.. Parmi les hautes herbes déjà roussies et craquantes sous le pied, je ramassai une sonnette de bouc et un tesson de poterie antique, gardés longtemps comme documents symboliques, oserai-je dire sacrés, de cette vision unique entre tant d'autres grandes impressions de mes voyages.

Les journées devenues longues et chaudes, nous les coupons au milieu par une halte de deux à trois heures. L'on y mange et se repose. Personnellement je remplace la sieste où paraissent exceller mes quatre compagnons, compris les deux chevaux, par quelque croquis d'après nature, au risque d'insolation et de fièvres. — A Narni, près de remonter en voiture, le Padre, dans la cuisine de l'auberge, n'en finissait pas avec l'un de ses plus expansifs accès de rire, cette fois tout rabelaisien ou balzacien. Ayant dû aller en certain endroit (*relirato*) peu éclairé et mal fermé, il était tombé, plus qu'au figuré, sur la non moins belle qu'accorte fille de la maison, qui jette un cri éperdu, se sauve en un tel désespoir de confusion qu'on ne peut la retrouver nulle part; tandis que l'auteur involontaire de l'accident, le racontant en détail, voulait la bonnement raisonner et paternellement embrasser.

Nous voici sur l'antique voie flaminienne, soule-

vant des nuages de poussière volatilisée par l'extrême chaleur... Tout à coup Padre Ignazio exhibe un médaillon formant couvercle de tabatière ou bonbonnière, le contemple quelques secondes et, le plaçant sous mes yeux : « *Questo*, dit-il avec componction, *e lo ritratto del grand'amico mio : uomo tanto egregio e probabilmente* (ici la voix devient plus intime encore) *lo prossimo Papa in sequito di Gregorio presente.* » (Ceci est le portrait de mon grand ami : homme transcendant et probablement le prochain Pape après Grégoire, celui actuel). — A Otricoli la plaine, toute en vastes ondulations herbacées, parfois gercées d'une fissure de ravine, devient de plus en plus sauvage, solitaire, abandonnée à la malaria. Où donc tous ces monuments qui, jadis couvrant le sol d'ici jusqu'à Rome, firent croire à l'empereur Constantin, lors de sa première venue en Italie, qu'il était déjà entré dans la Capitale?.. Passent Borghetto, Civitta Castellana, Nepi, etc. Toujours, à gauche, le Soracte, élevé d'à peine 700 mètres mais de si esthétique forme; puis la Storta, près de laquelle existait la brillante Veïes étrusque qui précéda Rome et fut sa rivale. Descendant encore quelques pas, à droite, sur le talus même en chaussée de la route, le tombeau faussement dit de Néron mais en bénéficiant dans la légende ; et comme, pour le mieux voir, je soulevais un rideau, l'antithèse, en pendant, du groupe plus que fringant d'un cheval et d'une cavale en rite d'amour: ce qui réjouit, sans fausse honte, mon bon « moyne Amador. » Traversée du Tibre à Ponte-Molle, en contre-bas duquel fonctionnent, là même où périrent Maxence et son armée, une guinguette avec chevaux de bois et montagne

russe, préférables après tout à un *hoc signo vinces* de tuerie. Au bout de dix minutes, après 7 jours de voyage, entrée à Rome, l'avant diner du vendredi 22 mai. — Le vetturino dépose Padre Ignazio chez lui, au couvent de Moncerrato, maison-mère de son ordre, où l'on me réitère des offres d'hospitalité vraiment touchantes. Mais m'en tenant à un « au revoir » je me fais conduire, pour garder toute liberté d'action et de travail, à l'adresse d'une chambre recommandée, *Vicolo degli Spagnuoli.* L'endroit est si enchevêtré dans le réseau de ruelles et d'impasses que, m'étant, de plus, laissé aller, dès la première sortie, à rentrer trop tard, je me perdis complètement et renonçai à jamais me retrouver.

— J'allais, passé minuit, me décider à attendre l'aurore, dans le Corso, monté sur le soubassement et tapi derrière une colonne du palais Ruspoli, lorsqu'un noctambule tout citadin paraissant venir s'installer, plus simplement, lui, sur le trottoir, juste au-dessous de moi, je me hasardai à lui demander de me rapatrier. Certes l'homme, l'heure, l'itinéraire, aggravés encore par mes fâcheuses conditions d'étranger et de situation, pouvaient être des plus suspects. N'importe, quoique peu confiant, c'est-à-dire prêt à tout accident, je suivis mon guide ; et la mésaventure se conclut bienheureusement en une large *buona mano.*

—

Tandis que je dessinais à Palestrina (mai 1891) ses restes de murs cyclopéens, me revenait le récit suivant de mon ami le sculpteur Drouet. Je le laisse parler :

Avant-hier la villa Adriana, Tivoli, la Cervara ;

hier Subiacoi. Civitella et Olevano. Combien d'admirations, de souvenirs, d'émotions diverses !... Et nous retournons à Rome demain par Palestrina, Valmontone, Velletri et Albano !

En entrant à Palestrina, la pensée du grand musicien de ce nom me tient autant au cœur et à cœur que les murs pélasgiques dits cyclopéens de son Arx ou Acropole, que les origines de son histoire romaine dès 500 ans avant Jésus-Christ, que Marius et Sylla, que son immense et plus célèbre temple de la Fortune. Je cherche et m'étonne de ne pas trouver, à ce sujet, une statue, un buste, un médaillon, aucune plaque commémorative. Comment se fait-il, d'un autre côté, que la principale voie de l'illustre mais aujourd'hui humble cité, au lieu de porter les invariables nouveaux noms de Vittore Emmanuelle ou Garibaldi, s'appelle « *Corso Pier-Luigi* » ?... Eh ! précisément, reconnais-je soudain, Pierre et Louis ne sont autres que les prénoms de mon grand Palestrina. Ah ! la bonne heure.

Quelques salades avaient pu suffire à nos chevaux pour faire tout d'une traite les derniers vingt-quatre kilomètres de notre course du jour, mais nos estomacs réclamaient quelque chose de plus substantiel. Vers midi, sans incident particulier, nous étions devant les murailles archiséculaires de l'antique Préneste (*Frigidum Præneste*). L'auberge à laquelle nous nous présentâmes était fort originale de couleur locale. Nous y fûmes reçus dans une vaste cuisine très enfumée dont les parois exposaient une quantité prodigieuse de chaudrons, casseroles et ustensiles en cuivre jaune et rouge de toutes sortes.

A coup sûr, avec un semblable matériel on devait, en cette maison, s'entendre et exceller dans l'art culinaire. Les vivres devaient y abonder, et nous allions ainsi pouvoir nous restaurer, sans autres difficultés que l'embarras du choix. Ainsi ne fûmes-nous nullement étonnés, mes amis D... et S... et moi, lorsque, après avoir demandé ce qu'il y avait pour déjeûner, il nous fut répondu péremptoirement, magistralement : « *Abbiamo di tutto !* »

Mais, par malheur, *di tutto* voulait dire pour la bonne femme *padrona di casa* : du jambon sec, des œufs, du fromage et des pommes... vertes. Il n'en faut pas davantage, dira-t-on, pour des estomacs d'artistes en appétit. D'un ton et avec un geste dictés plutôt par le stoïcisme de Zénon que par l'épicurisme de Brillat-Savarin, nous commandâmes donc un déjeuner composé platoniquement du menu *di tutto*.

Pas précisément pour ce déjeuner mais pour ce qui suit, si vous allez à Palestrina, demandez l'*Albergo della Biscia* (Auberge de la Couleuvre), tenue par la femme Capellara. C'est ainsi que l'on désigne en toute connaissance, à vingt lieues à la ronde, la maison de l'hôtesse. Je fus singulièrement intéressé, dès l'abord de cette personne remarquable à plusieurs égards, par une partie de son costume qui mériterait largement d'être décrit et commenté comme un sujet à part sous le titre de : *Le corset de la Capellara*.

Or, la maîtresse de l'établissement était revêtue d'un ensemble d'accoutrement bizarre, composé d'un jupon vert émeraude râpé, d'une chemise de drap rouge, plus qu'étrange sous le climat de ce

pays, et recouverte, au buste, d'un corset vraiment épique. Je ne pourrai en essayer ici que la plus faible description spéciale et technique.

Les médecins à l'unanimité et les artistes en général protesteront éternellement contre l'usage cruellement malsain et difforme du corset. Il n'en est pas moins convenu sinon vrai en soi qu'à Paris, par exemple, l'on fabrique et porte des corsets charmants dont la vue seule déjà évoque avantageusement le contenu qu'ils doivent ou devraient renfermer. L'élégance paradoxale de ces délicieux étuis atteint parfois à des résultats inattendus dont l'œil se réjouit quand même véritablement, en dehors de toute admiration plus hautement plastique.

Quant à ce qui est du corset de notre Capellara, disons vite qu'il n'avait aucun rapport, même analogue, avec ces produits ultra-raffinés de la civilisation citadine, et que, s'il ressemblait à quoi que ce soit de comparable, c'était certes plutôt... à quoi diable donc? tenez, plutôt au bât d'un âne qu'à un corset de femme. Placé par dessus l'épaisse chemise de drap rouge, il comprimait, cerclait, boulonnait, blindait, verrouillait fortement la partie du corps à lui confiée et qu'il eût dû seulement ceindre. Ce n'est pas une modiste corsetière, mais bien le bourrelier, le menuisier et le forgeron de la localité qu'il semblait qu'on avait appelés pour collaborer à sa rude confection. Le cuir, le bois et le métal figuraient en effet (je m'en assurai) dans les matières premières de cet ouvrage homérique. De véritables tringles ou plutôt barrettes de fer d'un centimètre et demi de largeur avaient été employées pour remplacer les baleines ordinaires.

Dans les intervalles se trouvaient amalgamées, comme en béton, les choses les plus hétéroclites et surprenantes! du carton, du crin, de la toile d'emballage, du fil de laiton, peut-être encore des échardes de bois, que sais-je ? le tout recouvert d'une étoffe de soie et laine qui fut empruntée aux fonds perdus de quelque garniture de fauteuil du temps du pape Alexandre VI. Enfin, le busc n'était autre qu'une lame d'acier mobile pouvant prestement se retirer et remplir, à l'occurrence, l'office de poignard. De plus, le corset était décoré, à sa partie supérieure, d'un cœur de Marie percé du trait d'une flèche, l'un et l'autre en argent de fort relief et très bien travaillé. On voit au résumé que ce corset extraordinaire pouvait être considéré, valeurs d'habillement et intrinsèque à part, comme un ouvrage de fortification muni d'armes défensives et offensives : défensives dans les cas offensants ou autres; offensives dans les cas graves, tragiques.

La Capellara, femme prudente et sage, ne s'était pas moins précautionnée et bien gardée contre les *jettatori* en portant, suspendue au cou, indépendamment de nombreuses médailles, d'une croix et d'une corne en corail rosé, une petite main en os qui fait avec deux de ses doigts le signe de cornes sacramental en exorcisme absolument efficace des influences du *mauvais œil*. Mentionnerai-je encore un certain petit pinceau en poil de belette qui m'intriguait d'ailleurs beaucoup, je l'avoue? J'ai souvent cherché, ouvertement ou insidieusement, à me renseigner sur les vertus abscondes attribuées à ce mirifique poil, mais ne suis jamais arrivé à être fixé. On m'a invariablement ni plus ni moins

répondu : « Cela porte bonheur. » Eh bien soit. « Tant mieux, » n'avais-je qu'à dire en dernière réplique.

A Rome même tous les jeunes gens du peuple et aussi de la bourgeoisie portent constamment du poil dans leur gousset, mais ce n'est pas, paraît-il, de celui de la belette qu'ils choisissent. Du reste, si l'on s'étendait plus intimement sur ce sujet, on serait étonné d'avoir à constater combien les Romains d'aujourd'hui sont restés primitivement païens dans leurs superstitions.

Je reviens à la Capellara, qui est, ma foi, trop intéressante pour que nous l'abandonnions aussi vite.

Ses cheveux grisonnants et mal peignés étaient retenus à l'occiput par un peigne d'argent volumineux. A ses oreilles parcheminées pendaient de grandes boucles d'or si lourdes qu'en outre du petit crochet qui sert d'habitude à suspendre cet ornement, une simple bonne ficelle passait pardessus l'oreille pour lui rendre le poids moins sensible et désastreux... Ses traits accentués, sa physionomie sévère qui donnaient un profil d'aigle, accusaient une vieille matrone ayant conservé la noblesse de race de ses glorieux ancêtres latins... Comme elle voyait, un peu gênée d'abord, que nous l'observions dans le silence d'une sorte d'étude, elle nous parla tout à coup sans façon de la beauté de sa jeunesse, de la richesse de son sang, des hommages qu'ils lui valurent, et voulut même jusqu'à nous montrer la conservation de blancheur de sa peau !

« *Sono una vecchia disperata* » (Je suis une vieille désespérée) disait-elle, mais si j'ai été belle et ne le suis plus aujourd'hui, je revis dans mes enfants !

En Italie, le culte de la vraie beauté n'est pas éteint ni dévoyé par des modes successives d'altération et d'appréciation, et les maisons qui comptent surtout plusieurs belles ou jolies femmes jouissent parmi les autres, à l'égal d'un titre de noblesse, d'une considération plus marquée. Dans l'intérieur domestique de la famille même, celle qui a été privilégiée par la nature est servie par ses sœurs, ses nièces ou autres qui se sacrifient avec le plus grand naturel du monde et comme si c'était un hommage dû par leur religion instinctive sinon consciente à une représentation patente de l'idéal divin. Aussi ne jugeâmes-nous pas trop familier que la brave mère eût l'idée de placer devant nos yeux ceux de ses enfants dont elle était davantage physiquement fière.

Voici qui fournirait à un second sujet sous ce second titre : *Les filles de la Capellara.*

La mère appela en effet ses deux filles aînées, qui se présentèrent devant nous semblables à deux admirables cariatides ou canéphores vivantes de toute la splendeur à la fois intense et sereine d'une triomphante jeunesse. La pureté de leurs traits, leurs beaux yeux noirs, la distinction native et vierge encore de toute leur personne, nous firent éprouver une émotion bien légitime et qui nous coupa un instant l'appétit! Ce qui ajoutait encore à leur réalité comme une vision d'idéal et un rayonnement, c'est qu'elles étaient entièrement vêtues de blanc. Leur camisole transparente, d'une coupe rappelant le péplum antique, laissait se dessiner les galbes généreux de leur fière poitrine. Leurs bras nus et pleins provoquaient la comparaison avec les plus parfaits modèles de l'art plastique.

La physionomie de ces belles filles du Latium, nourries, *alma parens*, de froment et de soleil, est inconnue toute autre part. Le style de grandeur numismatique des lignes du masque leur donne une sorte de sévérité qui impose. Mais lorsque la grâce dédaigneuse de la bouche fait place au sourire de délicieuse morbidesse qui montre des dents courtes et blanches, les étrangers tombent sous le coup d'une impression qui les pénètre et les charme profondément. Devant de telles filles d'auberge il n'est pas rare qu'on se surprenne frissonnant jusqu'au trouble et timide comme on le serait devant une personne de haute race aristocratique et laquelle on aimerait, « ver de terre amoureux d'une étoile », avec autant de respect que de passion...

Je reprends. Un collier de corail entourait d'un double tour leurs cous longs et polis. Dans les mouvements de nonchalance où la tête s'inclinait avec grâce sur une épaule de marbre, on enviait ce collier. Comme lui on aurait voulu être enseveli entre la peau et le linge que pressait le menton. Ainsi que le plumage du corbeau, leurs cheveux reluisaient de reflets bleus ; une fine épée d'argent traversant le chignon dont les lourdes nattes étaient étroitement enlacées, nouées serré pourrait-on dire, avec un goût non moins heureux que fantaisiste. Enfin, sur les tempes et les côtés du cou se tortillaient des mèches vagabondes et folles.

La Capellara s'étant procuré quelques provisions supplémentaires, nous fîmes honneur à un excellent macaroni à la *pomo doro* (tomate), que ses filles nous servirent de leurs fort belles mains aussi. Nous trouvions tout délicieux ! Puis vint le rôti de *capretto*. Il était brûlé ; n'importe ! Comme

Ulysse et ses compagnons au pays du lotus et dans le palais de Circé, nous étions fascinés, nous étions lâches, complimentant nos hôtesses de la façon dont elles cuisinaient. Un morceau de fromage de buffle termina ce modeste déjeuner, qui peut compter certes au premier rang des plus agréables souvenirs d'un séjour en Italie.

Les jeunes filles n'avaient plus cessé, depuis leur présentation, de nous tenir compagnie, causant avec nous très gentiment et laissant se montrer avec naturel, sans fausse coquetterie, leur grâce puissante et douce. Elles mouraient d'envie, hélas ! de se marier ; « mais, soupiraient-elles, *ohime ! poverelle*, nous ne sommes que de pauvres filles de la campagne de province, provinciale, contadine, campagnuôle, et les hommes sont ambitieux. »

Plus d'un touriste étranger s'arrêtait quelquefois à leur auberge. Elles avaient notamment logé, vers leurs premières années, des officiers de l'armée d'occupation française. Le contact *dei Signori* (Messieurs) les faisait ainsi regarder involontairement sinon rêver plus haut que leur sphère. Puis, elles désiraient aller habiter Rome, qui sera *sempre* pour toute âme et tout esprit italiens, *la piu bella citta del Mondo !* ainsi qu'elles le formulaient elles-mêmes.

Au moment du départ, sortait d'une fenêtre en face de l'Osteria, avec cette voix de contralto toute indigène, dont le timbre chaud et vermeil comme de l'or bruni semble vibrer dans un rayon de soleil, la jolie chanson populaire :

« Mi sono innamorato d'una stella ;
Nessuna cosa piû mi sembra bella.

O scende sino a me fata mortale,
O per tornare a lei datemi l'ale. »

(Je me suis énamouré d'une étoile :
Aucune chose ne me semble plus belle.
Ou descends jusqu'à moi, faite mortelle,
Ou, pour aller à toi, donne-moi des ailes).

—

Les Rétameurs. — *Oh! stama braza.* — Pour repasser la frontière, je place ici, comme sujet de transition, un petit tableau de genre à figures et action assez cosmopolites :

Toute une journée du mois de juillet 18.. j'ai vu, senti, goûté en plein la PERFECTION. Saluons tous! c'est chose rare. Le spectacle, qui comportait à mes yeux et à mon sens des éléments mythologiques, épiques, réalistes et pittoresques par les conditions d'une action directement émanée de la Nature, par la simplicité primitive de l'homme social et par un emploi de ses facultés aussi utile et courant que des plus humbles, m'en fut donné dans un petit village quasi montagnard du département de la Drôme, B... sur G... Nous pouvons tous le rencontrer partout, mais là, comme un tableau qui doit être monté et condensé dans son cadre, regardé sous son jour et à son heure, je pus l'apprécier et en jouir dans la supériorité de son absolu.

Ils étaient quatre, le quatrième parfaisant de *plus un* cette suprême majorité de la triade inclusive, sans dégénérer en cinquième roue de carrosse: un appoint, un mieux seulement du bien.

Dans un angle de la place de l'*endroit*, dont un des côtés est formé par la maison bourgeoise de *Mossieu* le Maire, ils s'installèrent de bonne heure au pied d'un vieux bâtiment, mettant pour fond aux

personnages et à la scène de genre le haut style archéologique de l'appareil de soubassement de sa construction. Tout en les exposant bien en vue devant le passage général et sur un point de rencontre et de réunion permanentes, l'emplacement, tourné au nord, les abritait dans l'ombre portée des fraîches murailles. A gauche, débouche la *rue du Vieux-Château*, par où va et vient en queue leu leu la procession des cruches, arrosoirs, carafes allant pressurer l'avare filet d'eau d'une unique fontaine. Et ils seront, pour quelques heures, campés, cantonnés là avec leur voiture-logis; un édifice de planches peinturlurées, de vieilles toiles, de ferrures et de cordages des plus hétéroclites. Contient-elle quelques ménagère et quelque marmaille? C'est fort possible et probable même. Une vapeur de marmite, un vagissement vont nous le révéler; mais, comme une digne providence, la ménagère fonctionne, soigne tout à l'intérieur, et ne se manifeste extérieurement que dans les résultats spéciaux de sa sollicitude et de son travail. Telle la femme orientale sous la tente du campement nomade.

Le cheval, ce serviteur primordial et *sine quâ non*, a été aussitôt dételé, placé dans une grange-étable, sur la porte de laquelle est inscrit pour les jours de marché « *Ici on resserre les bêtes, sans aucune responsabilité.* » Merci bien. Et, dans un torchon, transporté successivement du grand soleil à l'ombre, ventre et pattes en l'air, se roule maladivement un chien barbet, pauvre vieux compagnon dont on ne veut pas se défaire, au contraire, parce qu'il est devenu inutile et souffrant. Autour de son chevet, chassant les mouches, lui adressant mille tendres questions et se racontant

sérieusement des histoires luxuriantes d'imagination, ne tarde pas à s'établir un groupe des plus jolies, apitoyées et adorables fillettes : Antonia, Nathalie, Angéline, etc. Deux papillons blancs sont venus se poursuivre follement jusque dans leurs chevelures. Quelqu'une de leurs camarades, comme jalouse, s'avance, en passant, avec la chèvre, non moins curieuse, qu'elle ramène des champs ; et de gazouillants conciliabules d'une foule d'hirondelles se tiennent, au-dessus, tout en haut des habitations, entre les brunes poutrelles des toits. A un certain moment, un énorme lézard vert se laisse désespérément choir d'une botte de foin en train de monter au grenier, sur le chapeau même d'un assistant, cause une frayeur tragique d'abord et devient l'objet de poursuites aussi comiques que vaines. Enfin, c'est une pie, la pie au père Cassignard qui, de ci de là, participe sans gêne à toutes choses de cette scène dans une mesure de fantaisie et de philosophie bien personnelles. Mettez au ciel l'éther d'un azur et d'une pureté sans nom et versant à flot l'or éblouissant de sa lumière. N'est-ce pas que c'est là un ensemble ravissant, surtout s'il vous est offert directement, ainsi que cela nous est arrivé, au sortir, la veille encore, d'un intérieur et d'un boulevard parisiens.

Dans ce recoin, dès l'arrivée instinctivement et judicieusement choisi, appuyé au rempart du vieux mur comme un sage présent s'appuie à la tradition, n'abusant de personne ni embarrassée dans aucun de ses faits et gestes à tous leurs aises, voici donc notre équipe de braves artisans entrant en action.

Le chef, de toute évidence, paraissant une cinquantaine d'années, tête à masque bronzé à la fois

sévère et doux, aux cheveux et favoris en broussaille, fait ouvrir une caisse et vide un sac d'outils. Silencieux, de mouvements sobres mais absolument directs, infaillibles, concluants, il commande et voit tout sans parler et sans avoir même l'air de regarder. De deux coups de pic, il a fait en terre le petit trou qui doit servir de foyer à forge, y adaptant, par un agencement rudimentaire, le soufflet et les chalumeaux à double courant ou effet continu. Ici (un voisin vient lui offrir une chaise) sont triés et disposés divers pots, une bassine en cuivre tout oxydé, semblable à un bouclier, pièce quelconque des collections gréco-pompéiennes du Musée Borbonico ou de Turin ; de l'acide chlorhydrique ou esprit de sel, qui dissout tous les métaux, excepté l'or, explique un nouveau et notable survenant officier de santé ; de la colophane, de la limaille de fer, des mixtions, des poudres et des torchons pour nettoyer préalablement et préparer par le mordant l'étamage ou l'argenture. On reconnaît sur-le-champ, à la méthode et succession de ses actes, que cet homme, père, patron et maître, est le chargé responsable du commencement et des fins de l'Association et des opérations ; qu'il en est le fondateur, l'être de raison industrielle, le mobile de capacité professionnelle, de continuité, en un mot d'autorité et de pouvoir légitimes. « Passez-vous la pipe un peu ? » demande-t-il comme une faveur accordée, au premier de ses subordonnés ; et il chantonne entre les dents, *bocca chiuda*, un certain refrain bonhomme et paternel. C'est le Charlemagne de ses pairs, quoique le plus âgé, toujours jeune par l'*Idée* et le rôle dont il est le dépositaire librement investi.

Vous allez le voir, le suivre sans plus le quitter. La braise prise et la récolte d'objets apportée, vrai butin et panoplie domestiques, tout sera trié, examiné, tâté, ausculté, retourné en tout sens ; puis, divisé en catégories ; enfin, distribué par paquets ou isolément à ses diverses préparations.

Tout à coup voici le soufflet, *machina ex Deo*, qui entre en jeu, tout élémentaire, rustique mais pas moins puissant par la seule sûreté de la manœuvre. Le maître de tout ce microcosme ne fait pourtant qu'appuyer la main, ainsi que Jupiter le coude sur le bras de son trône, sur le bâton de levier, comme négligemment, sans même avoir à prononcer comme le Jéhova de la Genèse : « Que le feu soit !...» Et voilà le feu qui est : haleine, souffle, courant, flamboyement, pourpre, irisation, incandescence ! En tout et pour tout son geste si simple, de si peu d'efforts, apparents au moins, qu'il semble à peine nécessaire, se borne à être le signe d'une volonté immanente. Le feu, les métaux, les solides et les fluides, il les modifie et les marie en qualités et quantités strictement à ses ordres et à son but. Son action est un milieu entre le travail de l'homme et le *fiat* d'un demi-Dieu.

Pour l'étain, on avive d'abord la pièce avec un râcloir, puis la chauffe fortement, y jette de la poix résine et de l'alliage en grenailles. (J'ai demandé des instructions, très bien expliquées, en même temps que suivi les opérations). Aussitôt l'étain en fusion, on frotte avec de l'étoupe. C'est merveilleux ! Pour le cuivre, c'est avec une peau qu'il faut frotter, puis avec du muriate d'ammoniac (sel d'ammoniac en poudre). On continue à faire chauffer et on y fait fondre du suif ou de la résine

pour empêcher une nouvelle oxydation de la surface. Les trous des fissures sont bouchés et rejoints avec un fer chaud chargé d'étain. C'est miraculeux.

Mieux que des savants, mes rétameurs font de la chimie et de la physique sans les savoir ; et je doute que l'illustre théoricien Biberel surtout eût pu s'en tirer dans la pratique aussi virtuosement qu'eux avec son creuset, son fourneau à vent, son borax et sa lingotière de laboratoire officiel.

« Nous savons bien traiter aussi, pardi ! me disaient-ils, les plaques d'or et d'argent ; mais (avec un ton de mélancolie résignée) ce sont les occasions d'avoir affaire à l'or et à l'argent qui manquent aux misérables petits ouvriers de campagne que nous sommes. »

Voici le numéro deux. En pleine pratique du métier, il exécute le travail. C'est le bras, la main, la consigne agissante si l'on veut, jamais discutée, mais toujours consciente, consciencieuse et correcte. Il s'acquitte purement et simplement de tout ce dont on le charge. La meule du moulin, l'arbre de mise en mouvement, plus l'adresse calculée, ne fonctionnent pas plus régulièrement ni judicieusement mieux. Il a aussi son petit refrain aux lèvres, rythmant le cours de l'ouvrage parfois avec un agréable sforzando de baryton «... Oh ! Dieu du ciel, tu vois cou-ou-ouler mes la-a-armes ! » Tantôt, accroupi devant le feu, il manie placidement, en véritable dompteur, des matières et des instruments féroces, assassins et devenant soumis et gentils, faute de pouvoir mordre, percer ou brûler mortellement, comme des joujoux de physique amusante ; tantôt, assis sur la boîte à outils ren-

versée, il martèle à petits coups, sur le pieu-enclume planté entre ses jambes, le zinc, la tôle ou le fer-blanc, à moins qu'il ne les cisaille aussi facilement que si c'était du papier à lettre ou du tulle. Et le programme des romances de se dérouler par fragments intermittents. Ce sont «... Une tombe dans les blés. » « Venez, venez, ô souvenirs ! » « Bel ange sauve-moi d'une amour dangéreuse » ou « Je ne veux plus t'aimer : l'amour fait trop souffrir ! » Le cercle des spectateurs et auditeurs, clientelle la plupart et parfois très bruyants, ne le quitte pas des yeux et se fait à ses phrases de chant.

Un client, petit mais lourd hobereau du cru, impatient de la besogne qu'il avait demandée, une râpe à reclouer sur son bois, apostropha ironiquement et prétentieusement *mon garilbadien* du « Chi va piano va sano, » « *e va lontano* » continua un compère. « *Ma chi va forte*, riposte notre homme d'un accent et d'un ton saisissants, *va*, *la morte*. » La basse chantante d'un récitatif de Verdi n'eût pas mieux fait sonner ce *la morte*, admirables progression et complément des première et seconde partie du dicton.

Il s'est interrompu pour boire une gorgée en régalade à un bidon. De l'eau pure, cela suffit à cette poitrine, au ressort de ces muscles qui devraient réclamer du vin, des alcools à mélanger au moins avec cette eau. Puis, ceci est dur à noter, il renouvelle sa... chique. Peut-être, en pensant au bétel, au mastic et autres substances déglutatives poétisées par les récits de voyageurs, il n'y a ici de trop ignoble que le nom. Sur quoi, ayant rangé les objets terminés à part de ceux à entreprendre, il

s'est levé, a jeté un coup d'œil sur l'ensemble, révision et compte de temps, a lancé un geste d'artiste satisfait et d'autant mieux disposé à continuer; puis il disparaît, non sans un excéat de permission. « Anén, vas te proumena un tour, a dit le patron, qué non te fara moou dé niente, et qué mémé n'en lavoreras que mieou... Yeou j'ai bagné toute ma camise. » D'après cet échantillon de langage panaché, nous avons le choix pour établir la nationalité de nos gens ou plutôt la laisser indivise entre l'Italie piémontaise, la Provence et le centre de la France. Au moins se partagent-ils la fréquentation de ces deux dernières régions.

Ce numéro trois, *Cave venatorem !* est un beau, découplé et avenant garçon dont le pauvre costume ne parvient pas à disgracier les charmantes formes de l'éphèbe prêt à passer jeune homme. Alerte, disert, l'œil fascinateur, chevelure demi bouclée et lustrée, fine moustache, teint ivoiré, on ne saurait posséder davantage le séduisant physique de l'emploi; car c'est lui qui, au débotté même, fait la tournée dans les maisons pour offrir les services des rétameurs, leur en rapporter de la besogne et l'y rapporter en en réglant le salaire. Ah! avec une certaine diplomatie de réserve et de prière, quel enjoleur, quel preneur de cœurs et quel enleveur de vertus; quel irrésistible *Il le faut* et quel définitif *Je le veux*, sans trop les crier, mais en les disant bien et les bien pratiquant ! Que les farouches et les effarouchées, que les vieilles maîtresses et les jeunes servantes le renvoient la porte sur le nez, il rentrera en gymnaste par la fenêtre, ailes déployées et palpitantes dans le rayon de lumière et de vie de sa personne même, tout comme l'ange

Gabriel ou l'Aymerillot qui prendra Narbonne de la *Légende des Siècles*... et il n'en ressortira qu'avec une commande quelconque, ne fut-ce, faute d'une demi-douzaine de vieux arrosoirs à repousser, rapiècer et souder, que le recurage d'un couvercle ou le redressement d'une bobêche. Son premier marché négocié d'aujourd'hui, échange en nature, donnant donnant, a été d'obtenir d'une belle épicière un boisseau de charbon, pour peu que l'ait proposé le patron, contre la refonte de deux paires de couverts d'étain.

Passons enfin au numéro quatre : un gamin, espèce de chien de course, un trottefort ou trottemenu, qui part, repart, s'assied sur son séant ou s'accroupit simiesquement, saute d'ici de là, s'oublie à jouer avec des camarades d'intimité improvisée, va chercher une botte de porreaux de dix centimes pour le pot au feu ou l'entremets et se fait donner par-dessus le marché, l'implorant jusqu'aux larmes sèches, un cent de poivrons de vingt, incomparable plat d'entrée ; qui reçoit une petite pièce blanche sur le passage de quelque touriste descendant du Plan de Baix ou remontant des Gorges d'Omblèse, et le lui rend en voltiges et en culbutes que l'on payerait et applaudirait dans un cirque : à tout prendre une utilité, je l'ai dit, et tout au moins de la joie, ce qui est aussi une utilité, certes, comme ingrédient social. Au demeurant, ce sera l'apprenti de demain et l'ouvrier de plus tard, excellent produit poussé, mieux que en graine encore, de bouture même.

Le soir approche. Tout le travail se presse, se termine, est achevé et disposé à nouveau par catégories et en paquets successifs. Admirez-y le vil-

lage entier des casseroles, des lèche-frites, des rôtissoires, des bidons, cafetières, brocs, pêles, couverts, gobelets, baquets, bassinoires, arrosoirs et mille ustensiles innommables... toute la ferblanterie, la chaudronnerie et quincaillerie ; fonte, zinc, fer battu, fer-blanc, cuivre, tôle, laiton, plomb, étain reluisants, pimpants, glorieux ! Et pouvant être passés en revue par une ménagère hollandaise escortée de Carême et de Vatel.

Le gentil porteur va refaire sa tournée de rapporteur et de garçon de recette, plus ou moins débattue çà et là avec telle pauvresse ou, plus terriblement, avec telle mère Grandet.

Il revient, ayant tout accompli, sauf de pouvoir retrouver la maison de la propriétaire d'un certain... ustensile, qu'il garde assez piteusement en main : « Je ne me souviens plus où je l'ai pris, dit-il, ni par quelle rue, ni à quelle porte, sinon que c'est toujours sur un derrière. Ce lapsus et à la fois cette note de mémoire amenant ce mot eurent un grand succès. Il en fut ri beaucoup et de reste. Trouvons-y, au pis-aller, la pointe drôlatique complémentaire de tout sujet.

Toute une journée je n'ai pas cessé de contempler et de suivre sur place même le travail et les mœurs de ces gens : admirant jusque dans les moindres détails, d'ailleurs si démonstratifs d'eux-mêmes, le concours homogène, causes et effets, de leurs vertus et de leurs facultés morales et professionnelles, chacune strictement bien appliquée et toutes bien disciplinées entre elles, sans rien de trop bohémien ou de piccaresque. Dans ce petit monde, l'organisateur, le pourvoyeur, l'exécutant et le petit desservant, c'est-à-dire la tête, la parole,

l'outil et l'accessoire, semblaient nés et ne vivre et fonctionner que pour se compléter parfaitement l'un et l'autre, tout en se mouvant librement chacun dans leur existence et dans leur constitution sociale. Le mot de PERFECTION, inscrit au début de ces lignes, n'est-il pas à répéter en les finissant ?

Ce métier de rétameur rural, comme quelques autres industries et professions nomades, reste encore de nos jours, pour peu de temps sans doute, un des côtés du passé, du caractère intime et pittoresque duquel la vie moderne parait devoir être de plus en plus dépourvue.

A la nuit, après quelque flânerie autour du pays, aura lieu le souper, consommé avec la gravité religieuse presque de convives qui mangent seulement de bon appétit pour vivre de bonne santé. Dans la soirée on n'entendra plus rien, ni soupçonnerait à peine quelqu'un ou quelque chose; et, demain, avant le jour même, les rétameurs et leur voiture auront disparu pour on ne sait où...

L'hiver généralement ce monde rentre, de l'autre côté des Alpes, dans des foyers et au sein d'une famille plus complète et normale.

Ah ! les philosophes de la *Revue des Deux-Mondes* et les poètes de l'éditeur Lemerre rêvent et font de la philosophie et de la poésie, c'est-à-dire de la prose et des vers, en chambre et chez l'imprimeur, avec la grammaire, le dictionnaire, du papier et de l'encre. Vous en êtes, de ces philosophes et poètes, vous, mes braves et chers rétameurs, les originaux même en pleines Nature et Vérité, et vous en faites de la philosophie et de la poésie, en les vivant et pratiquant.

*
* *

A Jersey. — . . . . . Une bonne me dit son maître présent mais... peu visible (je devais m'y attendre), toutefois pas avant le moment même précédant le déjeûner de onze heures et demie. C'est avec une pantomime de réticence qu'elle prit ma carte, sur laquelle, par une idée spontanée, j'ajoutai à *artiste peintre* « retour d'Ispahan », — indication sinon recommandation au moins plus rare que bien d'autres et d'une particularité de quelque valeur à coup sûr auprès de l'auteur des *Orientales;* et je revins sur la plage dessiner le tableau des innombrables et noirs récifs, véritable troupe de monstres amphibies que la marée basse laisse à découvert jusqu'à la lointaine distance où le soleil d'aplomb dardait sur les flots en écailles aveuglantes d'argent. Une coulisse de premier plan à la perspective est formée, à gauche, par le sombre profil du rocher récemment baptisé du nom auguste de *Rocher des proscrits*. Il est devenu à tout jamais célèbre, on le comprend, reproduit du reste maintes fois par la gravure et la photographie avec la figure familière de Hugo en silhouette au sommet. Cette scène de grande nature, plus encore que l'art du Rouen monumental, ne constituait-elle pas un magnifique et digne frontispice à la personnalité que j'allais immédiatement aborder ! Comment ne pas réciter là, sur le double rythme des vers et des rumeurs marines, tant de strophes du poète qui, avec Homère, a le plus chanté et décrit la Mer ! En un contraste dont l'antithèse eût ravi le poète aussi de l'*Art d'être grand-père*,

des équipes d'enfants, animés d'une ardeur sérieuse, construisaient avec du sable humide de très exactes miniatures sans le savoir d'*oppidi*, de *castri* ou de *bordjo* orientaux.

Bientôt j'étais introduit par le vestibule dans un salon de rez-de-chaussée, à droite, à peine meublé. De modestes photographies de Hugo, de ses femme et filles, des fils, d'Auguste Vacquerie et de Paul Meurice étaient au mur blafard faisant face aux fenêtres...; et tous les originaux vivants, moins Meurice, se trouvaient dans la maison, au-dessus ou de l'autre côté du mur... Les minutes me paraissaient terriblement longues. Il me passait des chauds et froids et soudain de véritables velléités de battre en retraite, me sentant comme dans une cage de lion en famille. L'attente était agitée par le bruit de pas, des allées-venues, à l'étage supérieur et dans l'escalier, qui se taisaient, se renouvelaient, se retaisaient. Tout d'un coup des pas plus décidés, directs, vinrent à la porte qui s'ouvrit et parut Victor Hugo! c'est-à-dire pour moi à la fois en une même personne et deux fois présents Hernani, Claude Frollo, Didier, Ruy Blas, Olympio, Pécopin, les burgraves Job et Magnus et aussi, quoiqu'inédits encore, Jean Valjean, Eviradnus, Gilliœt...

IL portait un pantalon à pied en molleton gris, un gilet anglais en tricot rouge et une robe de chambre couleur puce. La tête à grands cheveux grisonnants entièrement rasée, mais la barbe pas faite, peu de sourcils comme brûlés, la chair et le teint d'aspect sensiblement congestionnés, m'apparaissait avec des altérations mais non au moins avec les modifications complètes où elle devait

bientôt se transformer moins pittoresquement pour ne pas dire vulgairement. A cinquante-quatre ans, alors, c'était bien encore dans le masque nu ce front d'Olympio, mais d'où venait de jaillir toute armée, ainsi que Minerve de celui de Jupiter, la fulgurante Némésis des *Châtiments*.

Je me sentis toisé des pieds à la tête. D'un mouvement poli, sans trop de grâce, et de sa voix souverainement sonore et mesurée :

« Vous venez maintenant de France, Monsieur ?

— Expressément et exclusivement, Monsieur, pour le devoir et l'honneur de vous saluer et m'en retourner.

« Vous n'avez donc pas eu peur des agents de Monsieur Bonaparte ? Ma famille et moi nous sommes l'objet trop flatteur de leur étroit entourage et de leur espionnage assidu. Ces messieurs venus de Paris et aussi de Londres, en alliés payés ou complaisants, ne sont pas rares ici parmi les quelques soi-disant visiteurs et les habitants mêmes de l'île.

— Je n'ai, ma foi, guère pensé à tout *ça*, et, en en étant sûr, ne m'en serais guère soucié ni empêché... Ah ! par exemple, si mon petit voyage, dont l'itinéraire est déjà un bénéfice, comporte quelque sacrifice méritoire, c'est d'accepter l'horrible mal de mer toujours redouté et immanquable pour moi.

« Effectivement c'est quelque chose, c'est beaucoup. Je vous en suis spécialement reconnaissant. Mais essayez, au retour, d'une tactique qui me réussit : se placer, s'isoler, se suspendre en quelque sorte sur les flots à l'avant de l'embarcation, du bateau quelconque, et s'y absorber dans la con-

templation du spectacle passionnant de la mer, et s'y faire oublier, dépister de toute autre sensation de corps et d'esprit.

Nous nous assîmes à côté et devant une cheminée, Hugo tourné aux trois-quarts contre le jour qui frisait son masque en traversant quelques mèches de la chevelure grisonnante.

— J'aurais pu, repris-je, et peut-être dû demander quelques mots de présentation auprès de vous, Monsieur, à de vos amis qui nous sont communs ou de ma suffisante connaissance ! Mais ne venant ici que pour satisfaire à ce que j'appellerai un sentiment personnel j'ai pensé, en conscience et discrétion à la fois, que son acte n'avait à relever que de lui-même.

« Ces amis ? ces personnes ?

— Je les nomme : Edouard Bertin, Louis Boulanger, Théophile Gautier d'abord.

«... Ils deviennent de jour en jour assez endormis, pour ne pas les accuser autrement. La plupart créés, portés sur vos épaules là où ils sont arrivés ils ont été pris de fatigue plus tôt que le porteur.

« Avec celui-ci et avec celui-là, puis encore tel autre nous avons, depuis l'enfance et l'adolescence, à travers la jeunesse et dans l'âge mûr, suivi le même bon ou dur chemin avec une même âme pour tous, la main dans la main. Puis tout à coup, un jour soudain, ma figure leur est apparue mystérieuse; un voile est tombé, un inconnu s'est établi entre nous.

— De combien de séparations forcées da'illeurs n'avez-vous pas à souffrir sans doute !

« Oh ! il a fallu faire, à ce sujet surtout, le sacri-

fice de bien des douceurs ! mais j'ai gagné en compensation la satisfaction et le calme du devoir accepté et accompli. — (Il avait déjà pensé si non écrit ces vers :

J'ai rempli mon devoir, c'est bien, je souffre heureux,
Car toute la justice est en moi, grain de sable. —

Quant aux ennemis de la veille et à ceux du lendemain, j'en ai certes, depuis longtemps et constamment, été mordu ou piqué un peu partout, guère pourtant au-delà de la peau, comme mordent des poux et des punaises. Etait-ce la peine de se fâcher ? L'on se gratte tout au plus d'un Sainte-Beuve, d'un Gustave Planche, d'un Saint-Marc Girardin. Je me réservais, lorsque la Muse des *Feuilles d'Automne* disait :

« O Muse ! contiens-toi,
. . . . . .
. . . Ne dis rien encore
. . . Ne te dépense pas
. . . La Muse se doit aux peuples sans défense.
. . . . . »

Or voici que la providence des événements et des circonstances m'envoie aujourd'hui un Empereur, un Pape et leurs complices, sous-chefs d'emploi dans le crime et la honte, à flageller et clouer au poteau de justice. A la bonne heure ! ceci vaut la peine d'une haute et lyrique colère :

J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain...

« Au Moyen-Age, pour moins que je n'ai fait ou seulement pour ce que je n'avais pas encore voulu faire, mais qui a pu être prévu, on m'eût mis à la torture, écartelé, ouvert des plaies et versé de

dans de l'huile bouillante, que sais-je ! Il n'y a donc pas aujourd'hui à trop se plaindre.

Ici quelques détails de voyage, motivés par le *retour d'Ispahan* de ma carte.

« Qu'y a-t-il de vrai dans ces rapports de voyageurs, un anglais, entre autres, parlant de mosquées, rencontrées en plein désert, entièrement revêtues de merveilleux châles ? »

— C'est là, je pense, une erreur pure ou une interprétation fantaisiste du revètement de briques émaillées ou faïences qui constitue le parement architectonique même de ces édifices et qui produit d'ailleurs un effet autrement luxueux et merveilleux encore que les plus beaux châles. Ah ! par exemple j'ai pu vérifier sur place même, au pas de mon cheval, l'exactitude de votre qualification d'..... Erzeroum aux chemins pavés.

Je parle des *Lettres sur le Rhin*, — volumes en permanence sur ma table et à mon chevet de lit. Il y a là de tout : Nature, Art, Histoire, Poésie, Philosophie, Anecdotes, drôleries même, dans ces pages qui vont de la pochade de genre à la grande fresque épique, du burin au crayon, de l'aquarelle à l'eau-forte ; tout cela pensé, vécu avec le grand artiste et surtout l'homme intime, immédiat qui s'y laisse coudoyer. Mon appréciation parut d'autant plus agréer à Hugo que l'ouvrage est arrivé moins que d'autres au grand public et est resté sous la critique hautaine des sénateurs de cette littérature dont le siège inamovible, véritable chaise-percée, se croit lui-même un trône à la *Revue des Deux Mondes*.

« Je *sens* que vous *sentez* bien ce que vous avez l'amabilité de m'exprimer. Cela me rend très heu-

reux et je vous remercie... Mes livres sont d'ailleurs peu de chose par eux-mêmes. Ce que je vaux, si je vaux peu ou prou, c'est comme *témoin*. Penché, cherchant, étudiant, constatant quelquefois sur la Nature et sur l'homme, je suis un œil (*ophtalmos*). Il me reste beaucoup à dire encore, plus que ne le permettront l'âge qui arrive, le temps qui va me manquer. Déjà j'ai à ménager avarement, la nuit, une vue nécessaire au travail du jour. »

Il n'avait pas encore à combattre quelque insomnie par un « bon verre de bon vin, » ainsi qu'il le recommandait — « Cela fait bien dormir ! » — à son cercle d'intimes vers les fins de soirées, autour d'une table couverte de rafraîchissements et de gâteaux, et se livrant, des fois, à une véritable conférence sur « nos vins modernes, » que les anciens étaient loin de connaître. Le Falerne en tête, n'en déplaise à l'épicurien Horace, tous les vins de l'antiquité n'étaient ni plus ni moins que des sirops, des confitures, des mélasses, des hydromels plus ou moins délayés. Non ! vins de Timole et de Phanée, de Rhodes et de Thasos, d'Albe, de Cécube, de Chio et tous autres, non, quoi qu'en dise aussi le lyrisme d'un Virgile, vous n'étiez pas des vins... Mais, mon cher, buvez, buvez donc de celui-ci, croyez m'en : il vous fera grand bien, et vous me ferez plaisir.

« Constamment ici mes fils discutent jusqu'à la dispute, avec une passion intéressante mais avec des contradictions, des arguments bien vains après tout, sur tel génie, tel talent, telle œuvre, telle école, tel genre, tel sujet; préférant Homère à Eschyle ou le second au premier, niant Rembrandt

pour Raphaël, opposant Beethoven à Mozart, marchandant Phidias pour ses défauts ou ses limites, qui sont peut-être et sans doute ses qualités et perfections ; exaltant Michel-Ange pour des qualités excessives qui pourraient bien être ses infériorités. Pour moi j'admets, j'accepte tout, je communie à tout, pourvu qu'il s'y montre, dominant çà et là, le profil de Cybèle. »

Plus tard, à propos de l'existence assez médiocre et parfois même précaire de certains de ses contemporains, grands révolutionnaires de la pensée, de l'Art et de la politique, d'Eug. Delacroix, par exemple, de Berlioz, de Lamennais : « J'ai à constater avec reconnaissance, avouait-il, que, dans la voie de combat où je suis entré de bonne heure et ne cesse de marcher, j'ai à la fois satisfait à ma conscience et trouvé le succès public et matériel. Ç'a été toutes chance et récompense.

Questionné sur l'itinéraire par où je venais, mon portefeuille, en entrant déposé clandestinement à terre derrière un fauteuil, se trouva mis en demeure de corroborer le récit de réponsé par ses illustrations de dessins. A l'éparpillement sur table d'une douzaine de motifs normands ou jersyotes, toute la personne de Hugo s'épanouit d'un coup, éclata littéralement, et son cœur se livra.

« Mais voilà notre commune langue et, si vous voulez bien, notre confraternité ! s'écria-t-il. Quelle profonde joie vous me procurez là, cher Monsieur, avec surtout cette apparition, cette résurrection pour moi de notre cher pays de France ! Ah ! les adorables silhouettes déchiquetées et les ruelles tortueuses de ces bonnes vieilles villes de jadis comme en en défait trop partout et que nulle part on ne

saurait plus refaire ! » Et le voila donnant cours à ses émotions en une véritable conférence sur le sujet, intercalée de : « J'ai, moi aussi, passé à ce même endroit ; je reconnais bien ceci ; je couchai dans cette ferme là ; je déjeunai sur ce tertre-ci... Comme vous, que vous sachiez, j'ai fait jadis, jeune homme, ce même trajet, traînant, plus souvent que traîné par eux, une carriole vermoulue et un cheval parfois boiteux, au jour le jour et la nuit, dans des chemins et au cours d'aventures impossibles. J'ai des notes, beaucoup de notes, qui se retrouveront serrées en bon endroit ; c'est à publier : je les publierai. Oh ! les profonds souvenirs, étranges parfois, quelques-uns m'étant devenus fabuleux presque... Mais le choix, l'accent de ces dessins sont des plus remarquables... ils révèlent de l'auteur un caractère et m'en disent toutes sortes de recommandations. »

Je m'inclinais, me défendais et remerciais.

Il était évident d'après ceci que, jusque là, la situation entre Hugo et son pauvre visiteur tombé d'on ne sait où pour le premier n'avait été qu'assez tendue, et vis-à-vis de moi fort suspectable, non moins légitimement d'ailleurs.

— De tels compliments ne pourraient que me flatter excessivement de la part du maître paysagiste que vous êtes à votre manière. (Je pensais naturellement à tant d'incomparables descriptions littéraires, sans préjudice d'ailleurs au mérite des dessins à la plume et au lavis de la même main.)

« Ah ! vous connaissez mes barbouillages ? qui ne sortent du reste pas trop présomptueusement de mon principal métier, car je les fabrique avec les deux bouts de mon même outil, c'est-à-dire dessi-

nant avec le bec d'une plume d'oie et peignant avec ses poils de barbe. »

Je réponds connaître et apprécier vivement ces productions vraiment originales; me rappelant, à part moi, que Ingres, Mendelsohn, Gavarni entre autres étaient plus sensibles, comme coquetterie d'auteur, à des éloges sur leurs violon, aquarelle ou opération algébrique que sur leurs peinture, musique et dessin. Ils se savaient trop bel et bien consacrés en cela et se craignaient discutables en ceci.

Une vive jeune personne fit irruption dans la pièce, avec une pantomime de chercheuse de n'importe quoi, c'est-à-dire du curieuse sans doute. « Monsieur Jules Laurens, » m'y présenta son père; « Ma fille, » me la présenta-t-il. « M. Laurens, qui nous fait l'honneur et l'amabilité d'une visite et nous montre de ses beaux dessins. »

Mademoiselle Adèle Hugo, la sœur cadette de Léopoldine, la tragique et inoubliable noyée de Villequier, nature de type brun, svelte, finement, nerveusement arabe, avec sa robe de soie noire, sans linge apparent, ses cheveux libres du matin, m'apparut très pittoresquement charmante, comme la réalité — (je le dis plus tard à son père, sans trop de madigral) — d'une Esméralda de la vingtième année. Elle en comptait au juste vingt-trois, étant née en 1832.

Je retrouvais singulièrement mon impression, un jour, avec cette pauvre Talandiera, morte en partie de n'avoir pu jouer la Thisbé d'*Angelo*, idéal qu'elle s'était incarné, alors que, de son côté, Adèle Hugo subissait la plus fatale destinée.

« Nous resterez-vous quelque bon temps ? de-

manda Hugo à la fin et en conséquence de cette première entrevue ? Quoique l'intérieur de l'île de Jersey soit par trop *anglaisé* il compte forcément encore sur ses côtes de belles excursions à faire. Le moment de la saison est très favorable, et puisque le causeur et conteur des *Lettres sur le Rhin* vous est sympathique il s'offre pour guide et compagnon. Nous referons ensemble, mais cette fois vivants et parlés, quelques chapitres de voyages... et, quand vous aurez vu la baie de Saint-Aubin (la seconde de l'île), les admirables falaises granitiques du nord, la grève d'Elecq avec son tunnel traversable à marée basse, le cap de Mont-Orgueil ; lorsque vous vous serez assez étonné de la méridionalité de certaines végétations, chênes verts, figuiers, dûe à l'influence jusque sous cette latitude du courant chaud, avec pourtant toujours un fond de fraîcheur dans l'air, du Golf-Strumm, eh bien, pourquoi, alors n'irions-nous pas à Guernesey, dans l'archipel d'Aurigny, à Sork, à Herm, à Jéthon, en pleine sauvagerie de l'Océan ? Il se produit là, bien particulièrement, des effets d'équinoxe terribles et sublimes ! » Ils ont fourni les plus belles pages de ces livres véritablement extraordinaires : *Les travailleurs de la mer* et *L'homme qui rit*, où la description didactique du vrai le plus scientifique et moderne, constaté par des spécialistes, inaugure et comporte un merveilleux si supérieur sous tous rapports à celui des poétiques les plus imaginées.

Nous nous quittâmes, il put me sembler, contents l'un de l'autre. Je n'avais pas à méconnaitre certes ou récuser l'honneur et la cordialité de l'accueil. En tous cas je me flattais, pour le mo-

ment, de ce qu'il n'aurait pu m'être appliqué ce diagnostic porté, fort légitimement à vrai dire, par Chateaubriand sur un jeune homme qu'on lui présenta : « C'est un garçon médiocre, il n'a pas été assez ému devant moi. »

J'avais remarqué et vivement admiré, contre le mur de soutènement de tout le quartier de Marine-Terrace, d'énormes poutres ou troncs d'arbres rudimentairement écorcés et formant estacade pour le défendre contre le choc et la poussée des vagues, si grandes parfois qu'elles sautent par dessus l'appui du mur en parapet ou balustrade, haut pourtant d'environ quinze mètres sur une centaine de long, et se déchargent en épouvantables paquets jusque sur le seuil des habitations en retraite derrière des jardins. Cette charpente brute, enchevêtrant ses lignes, rongée, polie, blanchie et démembrée çà et là, figure prodigieusement l'ossature de quelque cachalot mastodonte ou carcasse de Léviathan, témoin et épave des époques antédiluviennes. Je me mis à le dessiner... Au bout de peu d'instants : « Monsieur Laurens ! », entendis-je au-dessus de ma tête. Je la lève : c'était Victor Hugo, qui me dit : « Madame Hugo, au regret de ne vous avoir pas vu tout à l'heure, vous prie de lui faire le plaisir, ainsi qu'à tout le monde de la maison, maîtres et amis, de venir dîner après-demain... n'est-ce pas ? La prière eût été pour ce soir même si nous n'étions nous-mêmes engagés en ville... Puisque vous copiez mon mur, voulez-vous que je vous pose là pour un bout de figure, *bonhomme* quelconque, note vivante, dans votre *motif ?* » — ce qui fut fait — puis « à demain » se dit-on.

Le soir, rentrant fort tard, après une lointaine tournée dans l'île (de la grandeur de la ville de Londres, quelque chose comme deux myriamètres carrés) je trouvai au logis une lettre de Charles Hugo, laissée à une seconde visite des deux frères Charles et François. C'était pour me prier et emmener dîner chez un Monsieur Asplett, voulant ainsi, d'une façon par trop aimable pour ma sauvagerie, avoir, avec des amis, les amis de ses amis. Cet honorable et intéressant M. Asplett était un épicier, oui un épicier, ouvrant boutique de débit sur la rue, mais un épicier en somme comme il y en a peu, surtout suivant nos idées et notre société françaises : très passionné d'art, distingué de manières et fort lettré, avec un culte spécial pour les poètes. On pense s'il avait trouvé son affaire dans l'exil de Hugo.

Une demi-heure avant le dîner se réunissaient au salon Madame Hugo, sa fille, ses fils et Vacquerie. Vinrent ensuite un personnage d'aspect assez rustique et sympathique, un authentique dernier descendant des Plantagenet, me fut-il dit, qui faisait de l'imprimerie en journalier comme en avaient fait Francklin, Pierre Leroux, de Balzac ; puis un comte hongois, fort beau garçon blond et pendu par coutumace en Autriche... On parcourt un album de photographies, collection de portraits des plus illustres contemporains amis et de documents les plus suggestifs. Je m'arrête sur une feuille où un bras nu, un splendide bras de femme qu'on eût restitué à la Vénus de Milo, éclate comme du marbre de Carare sur du velours noir. Madame Hugo relève sa manche jusqu'à l'épaule et, plaçant à côté, dans la même position, son

propre bras : « Trouvez-vous la chose ressemblante ? » me fait-elle. Plus que brune, olivâtre, avec du sang de gitana, il semble, la chevelure presque laineuse sur la nuque, toute la personne de Madame Hugo révèle une organisation des plus vives, tragique j'oserais dire. Elle souffrait particulièrement de toutes les conditions de vie négative de l'exil.

La table est servie simplement mais aussi plantureuse qu'hospitalière, et on y mange vigoureusement. « Vous pourrez ainsi constater que, n'en déplaise à Monsieur Bonaparte, nous ne mourons au moins pas de faim.» Est-ce la peine de relever, en passant, que cette avarice extrême, attribuée entre autres bourdes à Victor Hugo et qui a servi si fastidieusement de tremplin aux clowns du *Figaro* et consorts, se sera, toute sa vie, partout, manifestée quotidiennement, par exemple, en une table abondante ouverte à de nombreux convives, y comprises, à Jersey, les fêtes du dimanche données à tous les enfants pauvres.

C'est à cette table calomniée que, plus tard, Avenue d'Eylau, je pus dire à certaine dame se trouvant placée à côté du maître de la maison qui la comblait de soins, et à laquelle il avait prédit, dans son enfance, qu'elle atteindrait aux *plus grands honneurs* : « Eh bien ! Madame, vous voilà certes en échéante et pleine réalisation de la prédiction. » Ajoutant que Hugo, depuis notre connaissance de Jersey, m'ayant souvent donné, avec dédicaces, dans les termes les plus affectueux, un des premiers exemplaires de ses publications, il m'a été difficile de parvenir à reconnaître, là encore, l'avare, l'indifférent posant vis-à-vis des autres et de

lui-même pour le Jupiter Olympien, mais n'en ayant que l'égoïsme. Et de quelle courtoisie des plus cordiales non seulement pour moi, la plus humble de ses relations, mais pour les miens à tous degrés, parents et amis, n'a pas à témoigner ma reconnaissance ! Il poussa la vertu de l'hospitalité jusqu'à la négligence, faut-il mieux dire le dédain, de ne pas savoir ou vouloir mettre à la porte des personnes (une certaine belle dame étrangère entre autres qui lui était pertinemment dénoncée comme offrant à des journaux, au *Figaro*, par exemple, qui eut, par un loyal billet de son directeur de Villemessant, l'honneur de refuser) devant utiliser leur visite en véritables reportages d'espions.

On m'avait, un jour, donné ce détail assez biscornu ou même incongru que Hugo (comme Gustave Doré aussi) n'aimait pas manger son potage au degré de chaleur normale où on le mange généralement. Or, cela me revenant tout-à-coup à l'esprit, me voilà à épier un grand homme servi de sa soupe, qui en effet attend longtemps devant, puis, tout à coup et d'un seul coup, l'avale.... La conversation était vive, éclatant de partout et montant facilement entre les jeunes gens à un diapason d'idées et de voix plus ou moins passionnées. Le Père, assez réservé, intervenait seulement ça et là d'une parole de holà ! en forme de conclusion. C'était comme une tape de grosse patte de fauve bonnement administrée à ses petits. Exemple : Alexandre Dumas, premier du nom, se trouvait assez malmené sous bien des rapports allant de sa littérature à ses actes. Un chacun inclinait à y renchérir, pensant peut-être ainsi, au fond, n'être pas dé-

sagréable au maître de la maison. « Dumas, mon excellent ami Dumas, interrompt, au bon moment, Hugo, est un garçon de grand talent et de grand cœur, c'est incontestable ; quant à un esprit de conduite, surtout au point de vue politique, où l'on se placerait dans le vide vis-à-vis de lui, il ne faut pas plus lui en demander ni vouloir qu'à un enfant. » Une autre fois, c'est Canrobert, l'argousin du Coup d'Etat, devenu maréchal de France, qui recevait toutes les étrivières de l'indignation. « Oh ! bien, tenez, celui-là, il a au moins pour excuse d'avoir été entraîné par et pour les belles épaules, nous le savons heureusement pour lui, de certaine dame. » Celles, de belles épaules aussi, de la princesse Mathilde valurent à leur dythyrambique Théophile Gauthier une indulgente dispense sur son peu de tenue politique.

J'avais plus d'yeux et d'oreilles que de ventre, on le pense. Regardant, non sans trouble, écoutant, notant en quelque sorte tout, le maître eût pu, comme Rabelais, me jeter sa poignée de gruau à la figure, disant : « Mettez aussi cela sur votre carnet. » En somme tout ce monde était non pas seulement gai mais vivant, très vivant, d'une rare intensité, chez chacun, de pensée et de travail. La conscience et l'esprit étaient sains et battaient leur plein.

La veillée, tous autour de la même table, on jouait au *steeple-chase*, une sorte de jeu de l'oie anglais moderne, où de petits jockeys à cheval, représentant chacun un des joueurs, courent, luttent sur une piste concentrique. Hugo y jouait, sa bonne aussi, et ces deux extrêmes s'y rencontraient bien drôlement dans leurs mêmes excès d'émotions. Il

m'arriva de bousculer l'auteur d'*Hernani*, de le mettre hors de jeu; ce dont il m'apostropha, avec un maximum de sensibilité, du nom de « Monsieur Bonaparte, » prétendant que j'agissais exactement comme lui à son égard. La veille du départ j'avais toutefois perdu contre lui deux ou trois *pennys* (quatre ou six sous). Je m'acquittais, lorsque Madame s'interposant : « Oh! non, s'écrie-t-elle, emportez-les, gardez-nous-les ; ils nous porteront bonheur pour aller à Paris vous les réclamer. » La pauvre femme, et bien avant son mari, y est venue à Paris, pour y mourir! Combien je la revois alors que, me cognant presque dans un angle de l'appartement, elle se lamentait ainsi : « Nest-ce pas ? Monsieur, qu'ils sont bien misérables, là-bas en France, ceux qui ont chassé mon mari de son pays natal! » Des fois, pendant la soirée, Hugo sortait une heure ou deux, allant présider quelque réunion de proscrits avec lesquels il pratiquait toutes les solidarités non moins sociales que politiques. Je restais auprès de Madame Hugo jusqu'à sa rentrée. Une fois, sur l'instante sollicitation de Mlle Agar ou peut-être de Mlle Siona Lévy, venue jouer *Ruy-Blas* aux Jersiotes, il voulut bien assister à la répétition, prodiguant des conseils et montant même sur la scène donner la réplique à la reine Maria. Quelle séance! Avec le grand paletot et le chapeau mou qu'il portait d'ordinaire le costume y était presque. Ce même chapeau et le manque de gants devaient être signalés, dénoncés, lors des funérailles du second fils, François, comme une courtisanerie à la démocratie de Belleville. Mais que ne reproche-t-on pas à un grand homme? son génie d'abord et puis tout, jusqu'à son chausse-

pied. Une autre de ces soirées, en complet tête-à-tête (je ne compte pas François, allongé dans l'ombre sur un canapé, s'excusant doucement de son absolu silence et déjà tout souffrant du mal qui devait l'emporter), je reparlai des *Lettres sur le Rhin*. Hugo, comme en reprenant la masse de notes, y développe une suite importante sur la Suisse. Quel récit il me fait sur le Mont-Pilate qui domine Lucerne, et au sommet duquel va prochainement atteindre un chemin de fer! C'était une véritable monographie, en un monologue tout d'abondance, aux points de vue de la genèse naturelle, de la légende, de l'histoire, de l'anecdote, du programme du touriste, de la poésie pittoresque surtout. Les ravins, les forêts, les précipices, la cabane des bergers d'Einsingen, les pics de l'Esel, le panorama circulaire, les orages, tout passe devant mon esprit et devant mes yeux. Un sténographe en eût recueilli, sans aucun besoin de remaniement d'exposition ni une rature de rédaction, la plus belle copie à donner simplement à imprimer.

Nous déjeunions devisant de choses et autres. A brûle-pourpoint Madame Hugo prévient qu'elle va m'adresser une grosse demande. Un peu présomptueusement, mais non, plutôt par une très légitime modestie, j'ai peur qu'il s'agisse de faire quelque portrait de Victor Hugo, de Madame tout au moins. « Méfiez-vous, dit le mari; vous avez bien voulu offrir de vos dessins à ma femme; elle en a accepté et l'appétit vient en mangeant. » Or c'était moins et à la fois davantage. On me demandait de dessiner la chambre de l'homme et du poète, sa chambre toute à lui, exclusive de tous, même de sa femme, une vraie chambre de Barbe-bleue.

Donc, pénétrer et séjourner avec son habitant dans ce sanctuaire aussi intime où se dormaient de tels rêves et s'écrivaient de telles veilles, y participer en quelque sorte et n'importe comment ou pourquoi était une inappréciable faveur, au sujet de laquelle, tout reconnaissant, je ne pouvais que m'incliner et qu'être plus que dévoué.

Au sortir de table on allait au jardin, fort triste, qui forme la haute terrasse entre la maison et la plage, et d'où les habitants peuvent apercevoir, ainsi que Hugo tenait à certifier l'exactitude du fait et d'un de ses vers, les phares de Granville et de St-Malo. Une nichée de petits chiens, comiquement patauds, s'y ébattait intéressant tendrement ses maîtres. Comme se parlant à lui-même Hugo se met à dire : « Voyez cette façade d'habitation, n'a-t-elle pas la frappante figure d'un tombeau! véritable et, à tout prendre, digne enseigne de notre situation ici de supprimés du monde, c'est-à-dire n'ayant plus rien de la patrie que le phare vacillant dans la brume de Granville ou de St-Malo? Mon vers, où je les cite, est exact quoique très discuté... Oui, nous ne sommes ici qu'abrités tout au plus en fugitifs, acteurs passifs d'un exode et des chapitres suivants, ombres en campement d'un jour, d'une heure. C'est à accepter... jusques à quand ? Je ne compte pas qu'il me soit donné de rentrer en France ni vivant ni mort. » — « Oh! toi, reproche ici Madame Hugo, tu n'as jamais plus que de ces idées noires. » Guernesey, plus tard, était toujours appelé « *mon tombeau probable.* » A encore tout prendre, continuait-il, quelle loge à souhait, voyez, il nous est donné ici pour assister aux premiers des spectacles, ceux

de la mer, surtout, à chaque instant, en magnifiques ouragans, qui, s'ils ne sont pas toujours nouveaux, n'en sont pas moins toujours splendides. Le bon Dieu me brosse là des Rembrandt inédits. Il s'y repète et il a raison. Seuls les sots se lassent devant la monotomie du sublime. Quant à moi j'adore, prosterné et confiant, le grand et le beau. Si des sinistres ne s'y mêlaient ce serait purement à s'émerveiller. Par malheur la tempête ne va guère sans le naufrage. C'est là l'éternel côté ténébreux. Le mystère est au fond de tout, et « penché sur l'onde et sur l'immensité, » ma pensée « va du flot sombre au sort obscur. »

Au cours de cet interminable et brumeux séjour du Nord son acceptation, faite avant et après tout de devoir et de résignation, n'allait pourtant pas sans le rêve de venir, quelque jour bienheureux, s'établir dans un de ces grands palais abandonnés de la Rivière de Gênes, par exemple, et là, « en pleine plage, de *s'épater* (*sic*) au soleil. » N'aura-t-il jamais entrevu, de Jersey à Paris, de l'avenue Victor Hugo à l'Arc de l'Etoile et au Panthéon, quelque spectacle d'un triomphe vivant et d'une apothéose surhumaine comme il les avait exprimés, à un bien moindre degré du reste, dans ses derniers vers de « Mazeppa » :

«.... Il ploie avec effroi...
Chaque pas... semble creuser sa tombe.
Enfin le terme arrive..., il tombe
Et se relève roi !...

On rentre dans la salle à manger, dont la vaste table est convertie en chantier général de lecture et de travail littéraire. Parmi divers albums et collections de photographies l'une de celles-ci offre

un tableau spécial et assez complet de l'histoire de l'architecture des cathédrales de la France. Partis du roman ou byzantin le plus hiératique nous arrivons, vers le douzième siècle, à la naissance du gothique. Encore une ou deux feuilles tournées. « Attention ! fait observer Hugo, et prenez garde ! c'est par ici que se limite l'admiration de Monsieur Vitet. De Notre-Dame de Paris, de Strasbourg, de Chartres, de Reims, il n'en faut pas, il n'en faudra plus, il n'en aurait jamais fallu. Est-ce tant pis pour le gothique ? peut-être bien oui, mais c'est tant pis pour lui Vitet. Moi je continue à admirer, humblement ébloui ! »

D'une pièce contiguë s'entendent donner des ordres de ménage, entre autres pour changer du linge de lit. Hugo, agacé, va dire, à travers la porte : « Pensez-vous, là, que Monsieur Laurens aît à s'intéresser beaucoup à savoir si ou quand nous changeons de draps de lit ? » Puis, étant allé chercher un album grand in-folio : « Voici de quoi vous régaler j'espère : une suite d'eaux-fortes aussi remarquables que peu connues. Le nom de l'auteur est des plus exotiques, difficiles à prononcer et à se rappeler : Kuytenbrouwer, Martinus Kuytenbrouwer ! (et, de mémoire, chaque lettre en est sonorement épelée) K, U, Y, T, E, N, B, R, O, U, double W, E, R. Oh ! je le sais, ce nom, absolument bien. C'est le moins, certes, à l'inverse de ce qui a souvent lieu, que l'on s'estropie d'abord un peu, au besoin, à ne pas toujours estropier celui des gens, quelconque soit-il, dont le mérite vous fait les obligés. »

Nous montons au premier étage. Je remarque dans une encoignure de palier, sur des appuis de

fenêtre, un peu partout, de petits feuillets de papier à écrire ou prendre des notes : « C'est pour ne pas perdre une pensée, un document, un de ces mots qui peuvent vous venir en traversont un couloir, en dégringolant un escalier, et s'envoler comme ils sont venus sans jamais plus se représenter. Je suis le Juif-Errant du travail littéraire ; ces notes incessantes en sont les cinq sous qui toujours, partout, se renouvellent dans ma poche. » La chambre, une cellule plutôt, où j'entre tout exceptionnellement et où, non moins extraordinairement, nous nous enfermons avec Hugo, qui y couche et en a fait sa retraite exclusive, est d'une simplicité de Chartreuse : petite et blanchâtre et nue (était-elle seulement collée d'un papier quelconque ?) mais elle domine la Mer. Aux murs, une carte géographique et, au chevet du lit, le fameux dessin du gibet de John Brown, le « Christ-rédempteur moderne, » lavis popularisé par la gravure de Chenay. Sur une table de bois cru, entre deux croisées, sans rideaux peut-être bien, un monceau de livres assez pêle-mêle ; sur une chaise d'église de village le vestiaire complet de l'occupant, y compris le chapeau de feutre mou et noir qui devait, aux funérailles de François Hugo, non moins que certain képi à la Chambre des députés, ébrouer bêtement le général Trochu et la rédaction du spirituel *Figaro*. Le plus curieux de céans, c'est le lit même. Bas et rudimentaire, sa superficie n'est occupée qu'aux deux tiers par la literie proprement dite, le reste servant, de son fonds de planches, de table de travail, éclaboussé d'encre et couvert de cahiers, de feuillets volants, de plumes d'oie. C'est là, sur, cette couchette, en plein

tête-à-tête avec l'Océan encadré par les fenêtres, que, réveillé de bonne heure, le Maître inspiré travaille sans se lever jusqu'au déjeûner du milieu de la journée. Il ne me fallait, on le peut croire, aucune excitation d'imagination, de religiosité artistique pour me sentir et constater là, entre ces quatre pauvres murs, et causant avec lui pendant près de deux heures, comme en plein cénacle de toutes les Muses de la Poésie, de l'Art, de l'Histoire et de tous les Voyants et les Prophètes de la Pensée. Plus tard, rues Larochefoucault, Drouot et de Clichy et avenue d'Eylau, pas davantage que jadis, Place Royale, dans les lambris et les lambrequins, les cuirs gaufrés, les peluches, les verreries de Venise, les garnitures de cheminée espagnole, les tapis d'Asie et les bibelots mis à la mode par les voyageurs et les ateliers de peintres de genre et les bonbonnières de courtisanes, Hugo m'a paru moins *convenablement* logé.

Un entre-parenthèses : Hugo m'ayant quitté un moment, Madame, superbement peu coiffée encore et en peignoir blanc de la matinée, se glisse dans la chambre, émue et furtive comme une enfant en rupture de défense. Elle s'était certainement tenue aux aguets jusque-là. Elle dévore tout du regard, me remercie avec effusion de l'occasion unique peut-être que ma présence lui procure, et disparaît peureusement en entendant remonter des pas.

Autre parenthèse : Par le tuyau de la cheminée résonnent les coups de marteau et grince la lime d'un couvreur-fumiste. En quelques mots biographiques Hugo m'en parle comme d'une nature on ne peut plus admirable et sympathique, d'un véri-

table héros civique, victime méritante de toutes sortes d'aventures et de misères.

Nous causions, ai-je dit, tandis que s'exécutait mon dessin, mais que je regardais le plus souvent mon hôte... Vis-à-vis de l'individualité de personne même de Hugo, physiquement et physiologiquement, je n'ai jamais pu en détacher mon esprit de sa comparaison avec à la fois (qu'on ne rie pas !) Napoléon Ier et ce qu'il a le plus combattu, un prêtre. Eh bien, au fait, n'a-t-il pas, dans le monde de la Pensée et de l'Art de son siècle, tous les caractères, tout le tempérament d'une souveraineté de conquérant et d'autocrate, et, par son Dieu, ses dogmes sociaux à essence spiritualiste et à formules prédicantes, n'a-t-il pas rempli un sacerdoce et été un grand chargé d'âmes ?

Crainte de rencontrer un désaveu, c'est avec circonspection que je demande à Hugo, toutes proportions et genre gardés, de placer immédiatement à côté de lui, comme la seconde plus forte organisation d'artiste... Honoré de Balzac. « Balzac ! mais c'est l'homme aimé et admiré de notre maison, s'écrie-t-il. Nous l'admirons et aimons tous ! Quel dommage qu'il lui manque ce qui importe tant à notre appréciation, à l'exigence de nous autres artistes de la plume et de tous arts, le style ; le style, ce qui constitue, *sine quâ non*, la perfection et la durée en tous ouvrages. »

De style historique à style officiel j'en arrive à dire cette drôlerie qui amuse Hugo : L'histoire, en style officiel, attribuant directement, personnellement aux souverains l'*exécution* même de tout ce qui se produit de remarquable sous leurs règnes, comme, par exemple, rédigera-t-elle : « Vers 1340

Benoît XII *jette les fondements* du Palais des Papes d'Avignon — Louis XIV *bâtit* Versailles en 1660 — En 1836 Louis-Philippe le *transforme* en musée, *met la dernière main* à l'Arc de l'Etoile et au Grand Egoût collecteur, etc. » La logique de cette rhétorique devra consigner qu'à la suite du Coup d'Etat de 1851, « Louis-Napoléon *termine* le Louvre et *écrit* ou commande *Les Châtiments*, qui resteront, bien mieux et plus que le Louvre, la plus immortelle illustration de son règne. » Combien, faut-il le dire ici, en définitive, le malheur personnel de cet exil politique de dix-huit ans a été bon, heureux et profitable ainsi pour tous, à la production littéraire et à la gloire de l'exilé !

En souvenir des opéras d'*Hernani* et de *Rigoletto* je demande si on connaît personnellement Verdi ? « Verdi ! c'est un misérable ! Je ne suis pas Shakespeare et je ne sais si Verdi vaut Rossini ni Marchesi Donizetti, mais j'en veux sans excuse ni pardon, non pas personnellement mais par religion d'art, à ceux qui ont musiqué *Hernani*, *Lucrèce Borgia* (*Nizza de Grenade*), *Le Roi s'amuse* (*Rigoletto*), *Ruy-Blas*, *Le Rouet d'Omphale*, etc... Si, par exemple, il m'avait été donné, me trouvant devant un grand feu de cheminée, de tenir dans mes mains le manuscrit inédit de la partition d'*Otello*, par Rossini, j'aurais jeté, sans peur ni reproche, cette musique dans les flammes : et ainsi pour le *Faust* de Gounod, l'*Hamlet* de Thomas et autres semblables falsifications. Toût cela équivaut, esthétiquement parlant, à une *Vénus de Médicis* en cire coloriée et tournant à la vitrine des coiffeurs ; au Parthénon « en meilleur des chocolats Perron » ; aux sculptures de Phydias auxquelles on adjoin-

drait de faux cheveux et des chapeaux Gibus ; aux poèmes *illustrés ;* à la poésie en mirlitons et autres perversités profanatrices d'un résultat plus industriel qu'artistique. On ne doit pas traduire, transporter aucune œuvre d'art, surtout (ici il y a crime de lèse-génie) lorsqu'elle comporte une valeur absolue comme chez les maîtres, dans aucun autre genre autre que celui de la substance même, l'on peut préciser, de sa création, de son original. »

A propos d'illustrations et d'illustrateurs, il y avait peu à féliciter ceux de tant d'éditions de Victor Hugo : Tony Johannot, Devéria, Meissonnier même, Louis Boulanger, de Lemud, Vivant Beaucé, Gérard Seguin, Célestin Nanteuil. Ce dernier est le seul dont il montra, trop bienveillamment, quelque satisfaction. On regrette, observai-je, que cet artiste aît aussi peu de grammaire et d'orthographe vis-à-vis ici de celles d'un tel auteur de texte. « Eh bien, c'est ce qui vous trompe, riposte Hugo avec une plaisante vivacité : pour des fautes d'orthographe *j'en commets souvent et des plus grossières*. Est-ce le fait de la pensée qui, trottant toujours en avant sur *l'esprit* du mot à griffonner, abandonne celui-ci à la *bête* de la main ? »

Comme il était, un jour, question de Goëthe, qu'il a si subtilement escamoté sous Beethoven, dans l'énumération des génies qui synthétisent chaque nation : « Je possède, dit-il gravement mais simplement, une supériorité incontestable et des plus grandes sur Monsieur de Goëthe. Il ignorait ou niait le monde psychique, invisible aux yeux du corps mais répandu partout, dont je sens, moi, les atomes ambiants et auxquels je participe ! »

A propos de ce qu'on appelle chefs-d'œuvre : « Rien de plus rare mais de plus facile que faire un chef-d'œuvre. On le fait, voilà tout, parce qu'on peut le faire ; ou, difficilement, on ne le fait pas. » Comme s'explique bien là lui-même l'homme exceptionnel qui, au lendemain du Deux-Décembre, déraciné de son foyer, en nomade, sur une table de logis garni, d'une seule haleine et d'un seul jet, ainsi d'ailleurs, à vrai dire, que pour chacune de ses productions, pond *Les Châtiments !*

J'ai relevé de ses ouvrages de nombreux cahiers de notes. L'ayant su par hasard, il me pria avec insistance, un jour, de les lui communiquer. Sa satisfaction fut aussi vive que sa curiosité d'une lecture où il s'était vu, déclarait-il, s'était jugé plus nettement par « cette sorte de reflet d'un esprit dans celui des autres. » Du reste le Génie surtout, plus passif qu'on ne le croirait, peut sembler, d'une certaine façon, inconscient de lui-même. Il a ses secrets et ses mystères, qui s'ignorent ou qu'il ignore. Tel vers de Hugo, justement, qui par son originalité et sa puissance inouies, sera entré à angle droit et profond chez moi, s'y est incrusté à l'état permanent, comme par exemple, celui de *La Légende* « Son œil sinistre et fixe importune les astres, » qui évoque le fantôme de la reine Nitocris, vers que je lui citai pour savoir quelque chose sur sa mystérieuse gestation et génération, a paru le surprendre comme s'il n'était pas de son fait.

On avait lu, dans le *Figaro*, quelque nouvel alinéa d'esprit bête et malhonnête contre lui. « De qui cela ? » — D'Alphonse Karr. « Ah ! ce brave Karr, il s'était montré bienveillant pour moi jadis et assez longtemps même ; puis il m'est devenu hostile. Ça

le regarde. » Ne trouvez-vous pas ce *ça le regarde* de la plus haute et fine dureté ?

De qui parlait-on, une autre fois? de S. R. T... peut-être bien, mais je ne veux pas trop me le rappeler : c'était en horriblement mal. Hugo ne put s'empêcher de cette boutade : « Ajoutez, pour tout dire, qu'il est de l'Académie française. » Et ceci encore, à propos de Mac-Mahon venant d'être nommé Président de la République : « Le voilà enfermé pour sept ans, à moins d'évasion, dans l'enceinte fortifiée d'une Constitution. »

Comme Pierre le Grand il proscrivait les gants, surtout chez les femmes, dont il avait l'habitude, en tradition d'ancienne galanterie, de baiser directement et précieusement les mains sans y vouloir admettre l'intermédiaire d'une peau de chien ou de veau. Il devait, plus tard, s'exaspérer de cette coiffure dite trop justement *à la chien*, où des filoches de cheveux « obstruent, remplacent *bestialement* l'ampleur et la noblesse essentielle à montrer du front humain. » Je l'ai vu, durant tout un dîner et toute une soirée, taquiner sérieusement, à cè sujet, Mademoiselle Paul de Saint-Victor : « Ouh ! ouh ! le vilain petit bison !... répétait-il. »

Charles Hugo venait de photographier un petit portrait de son père, qui me l'offrit, en inscrivant simplement au dos : « Souvenir de l'absent » (trop de simplicité pour ne pas être de la manière, prétendra-t-on). C'est une des dernières images de l'homme tel que l'a connu la génération contemporaine du modèle ; c'est-à-dire tout autre que celui rasé de la chevelure et barbu, les traits empâtés et vêtu de confection ; celui malheureusement qui, restant seul, posera et sera éternisé dans le marbre, le

bronze et le moulage des statues ; alors qu'elles devraient se produire désormais, dans la tradition esthétique du nu antique plus ou moins drapé, avec la tête jeune et laurée du buste par David-d'Angers. Victor Hugo n'est pas, pas plus de sa personne que de son génie, un bonhomme quelconque, mais bien la personnification de l'Art, de la poésie, un demi-dieu, l'Orphée moderne.

Une autre statue à faire aussi, sur le rang de celles d'Aristote, du Giotto, du Pic de la Mirandole, de Mozart enfants, c'est celle au premier chef et toute dictée de l'*Enfant sublime* par excellence. Pour moi, que de fois, à le considérer au moral et au physique, j'éprouvais, tandis qu'il parlait ou songeait, et j'éprouve de plus en plus en le lisant, cette impression pénible d'imaginer ce monstrueux et plus effrayant renversement des lois naturelles : un contenu, toujours en gestation, plus grand que le contenant et se martyrisant l'un par l'autre.

Au moment du départ, disant adieu à M. Asplett, qui voulut me faire cadeau d'une admirable minuscule édition des *Châtiments*, de plus très chèrement reliée, Hugo allait y écrire quelques mots de dédicace. « Mais non, se reprit-il, nous ne devons pas vous laisser emporter sur vous ce corps de délit pour la police de Bonaparte. C'est tout au moins une chance de mésaventure grosse d'ennuis sinon grave, dont je ne veux pas encore assumer la responsabilité à votre égard. Si vous voulez bien tenir au volume je promets de le faire passer en France par une meilleure occasion. »

Un jour, devant moi, alors pourtant que la gloire et le respect universels lui étaient acquis, il a, par un sentiment analogue au précédent, refusé la per-

mission, déconseillé surtout de prendre le nom de guerre d'Esméralda à une dame espagnole qui l'ambitionnait pour sa fillette, un phénomène de virtuosité à lancer. « J'ai assez d'ennemis, objecta-t-il, pour que, dans trop de circonstances, ce nom, leur rappelant le mien, ne fût qu'une fâcheuse recommandation pour la pauvre chère enfant. »

Il me fit ce lavis à l'encre de Chine : dans le crépuscule fuligineux, au second plan de lagunes de la marée basse, se devine à peine une silhouette de navire sur le flanc. « Gardez amicalement cela en image de ma destinée actuelle, ainsi échouée dans l'abandon et la solitude. » Une personne présente, voulant profiter de l'occasion pour lui demander le don d'un de ses portrait-cartes : « Il y a deux choses, lui fut-il répondu avec de courtoises expressions d'excuses, que l'on ne trouve pas chez moi : mon portrait et mes ouvrages. » On n'y voyait étalés non plus, du reste, aucun des cadeaux de haute valeur ou des plus naïvement modestes qui, sous mille formes, lui arrivaient de toutes gens et de tous pays, et entre lesquels, égaux qu'il les considérait d'intentions, il n'eût pu ni voulu établir des choix de *placement* ou de *montre*.

. . . . . .

A la fin de la première semaine d'avril, je quittai Jersey sur un paquebot anglais, y faisant escale entre Exeter et Saint-Malo, ou alternativement Granville. La mer était des plus mauvaises, c'est-à-dire des plus admirables, et ajoutait la grandeur de son drame à celle de mes émotions intimes. Pour bien masquer leur nature et leur degré, et peut-être les résumer, je dois dire que j'eusse pu approcher un de Humbolt, un Arago, un Meyerbeer ou un Gari-

baldi; que j'ai approché effectivement un sultan, trois papes, deux schahs de Perse, une demi-douzaine de rois et présidents de république et, soyons sérieux, bien de légitimes célébrités de premier ordre avec vénération et grande curiosité. Mais ç'a été sans une consciente, une véritable et unique émotion comme celle qui m'étreignait à son comble lorsque, entre deux effroyables murailles de vagues et à travers le tourbillon de leur écume, se montra une dernière fois à mes regards la maison de Marine-Terrace, désormais sacrée pour moi par son hôte et par son hospitalité ;

Vents, flots, hymne orageux, chœur sans fin, voix sans nombre

les chantèrent dignement hors de moi et en moi.

En deux jours j'avais ensuite réintégré Paris, et rue Bonaparte, encore !

Et maintenant, après des funérailles comme n'en eût jamais aucun des dieux de la Terre, Victor Hugo est au Panthéon, d'où son cadavre, encore haut justicier, a chassé les vendeurs du Temple.

—

Fin de la « Légende des Ateliers. »

—

TABLE DES MATIÈRES

Table des Matières

Pages

CHAPITRE Ier

Nature

« Notre bourgeoise »..... 9
Ame de paysage.
Humanisation.
Déchéance..... 10
Roi et Dieux.
Natura addita..... 11
Musa pedestris.
Vue et visions.
Deux parce que..... 12
Digne tutoiement.
Haute coquetterie.
Inconscience..... 13
Prototype.
Fond de puits..... 14
Sine quâ non.
Prima lex.

CHAPITRE II

Langue

Poésie et prose..... 15
Vers et vers.
Economes..... 16
Cavaliers et piétons.
Verba summa.
Tout s'exprime.
De passage.

Pages

D'or à plomb..... 17
Quantité et qualité.
Gestation.
Style et rhétorique.
Résumé..... 18
Le grand chansonnier..... 19
Mauvais compte..... 20
Chauvinisme.
Abus d'étiquette.
Fer et plume.
Ex-ministres.
Versification et épopée... 23
Sainte-Beuve.
Modes diverses..... 24
Dumas le Grand.
Calembours d'académicien 25
Ejusdem farinæ..... 26
Un réservisté.
Arrêt définitif.
Physiologie littéraire.
George Sand..... 27
François Buloz..... 28
Passavant..... 29
Guigniaut.
Edouard Charton.
Théophile Gautier..... 30
Mistral à Florence..... 31
Joachino Pecci..... 32
Ernest Renan..... 33

Lèse-traduction..... 34
Numéro matricule.
Délicatesse malheureuse.
Muse primaire..... 35
Grands mots..... 36
Paul Meurice-Medeci.
Vacquerie.. 37
Laurent-Pichat..... 38
Henri Murger..... 40
Marie Blanchecotte..... 41
Taine..... 42
Sully-Prudhomme 43
Ça dépend..... 45
Plume et escopette.
Gandar.
Evolutions..... 46
Durand Gréville.
Facheux résultat.
Esprit bête..... 47
A coup sûr.
Joséphin Péladan.
Equivoque..... 50
Antithèses.
Fleurs de rhétorique.
Laconisme d'épitaphe.
Du tout au tout..... 51
Portrait politique.
Familiarités d'enseigne.
Linguistique..... 52
Retouche intempestive... 53
Libre appréciation..... 54
Le mot suprême.
Baragouin.
Incurabilité.
Ad usum Delphini..... 55
Géographie démente.

CHAPITRE III

Art - Beauté - Génie

Dualité du Beau..... 58
Relativement.
Spiritualisme du Beau.... 58
Signature..... 59
Excessif et simple.
L'Art traducteur.
En tout et partout.
Tout est dans tout.
Petits mais Grands.
Vue et vision.
Pour soi..... 60
Le meilleur mouvement.
Choix de moyens.
Etiquette et contenu.
Recevoir, non arracher... 61
Valable plus ou moins.
Théorie et pratique.
Radis et Dieux.
Art et artiste.
Tenir pour quitte.
Objectif et subjectif.
L'outil, l'outil!
Nuance de confiance..... 62
Le vrai blason.
Monnaie glorieuse.
Taille productive.
Perle et fumier.
Nos chers défauts.
Le coup de l'étrier..... 63
Uniforme calligraphique.
Vin et vinaigre.
Ce que parler...
Mesure d'éternité.
L'au-delà.
Pouvoir même sans vouloir 64
Fond et forme.
Mors et Vita.
Bonne précaution..... 65
La rançon.
En danger,
Faux honneurs.
Rigueur mathématique... 66
Semer pour récolter.

Le chic décadent..... 66
Vie suprême..... 67
Le vol de Prométhée.
Da se.
Etre de son pays.
Loi unique..... 68
L'Art-fleur.
Egotisme de l'Art.
Pas de réponse.
Agrément peut valoir utilité
Affirmé par négation..... 69
Feu et lumière.
Grave oubli.
Don suprême.
Le paysage du Polyphème.
Ennemi de soi-même.
Vertu du génie.
Mise en valeur..... 70
Génie et talent.
Génie comporte science.
La dîme du Génie.
Rélégation.
Nécessité de soupape.
Un grand accusé.
Impropriété de vue..... 71
Géant gêneur.
Isolé et à plaindre.
Différences de possession.
Vaine étiquette.
De près et de loin.
Eucharistie..... 72
« Voilà ! ».
Talent.
Mérite.
Risques.
La verge miraculeuse.
Pierre de touche..... 73
Adorer ou brûler.
Meilleur véhicule.
Petit et grand.
Vocalises ou gestes.
Utiles quand même..... 74
Vide et plénitude.
C'est suivant où.
A l'Ecole des Beaux-Arts.
Sérieusement drôle..... 77
Véritable originalité..... 79
Dessous dessus.
Métrage comparatif.
Facilité d'acquit.

CHAPITRE IV

Esthétique, Moralités

Excuse sententieuse..... 80
Idéal du vrai.
Hauts héritiers.
Regarder sans voir..... 81
Catéchisme honnête.
Jeunesse de l'antique.
Qualité de défaut.
Trois sortes de feux.
Vouloir pouvoir valoir... 82
Diminution.
Sot itinéraire.
Sufficit.
Poême en bocal.
Chassé-croisé.
Points de vue variés..... 83
Vivre sans exister.
Fidèle infidélité.
Recto et verso.
Foin de la perfection !.... 84
Partage d'entité.
Double nécessité.
Invités et élus.
Locataire dangereuse.
Ni pas assez ni trop.
Fais ce que dois..... 85
Distinguo.
Réussite à rebours.
Laisser-aller.

Le pire du mieux..... 85
Gribouille. — A éliminer.
Total..... 86
Humeur du moment.
Préférence.
Pauvre rose !
Faux passeport.
Labruyère déraille..... 87
Ceci fait vivre cela.
Bon fil d'étoffe.
Illustre trio.
Hugo et Doré..... 88
Intrusion..... 89
Reniement..... 90
Illusions..... 91
Le plus dans le moins.... 92
Rien et tout.
Tout dans tout.
L'alphabet universel.
Le moins est le mieux.
La note tonique..... 93
Vérité de paradoxe.
Tapis... tapis.
Le roi s'amuse.
Barbarie de civilisation... 94
Le jeu n'en vaut pas.
Décadence.
Qui gagne perd..... 95
Se cracher sur le nez.
L'or est une chimère.
Pauvres mannequins !
Du matin au soir.
Un premier prix.
Cela tue ceci..... 96
Déchet.
Dans un tonneau.
Le Musée..... 97
Peintures et inscriptions murales..... 99
Révélation..... 100
Sur et par le rail.
Un spectacle..... 102
Exigences et faiblesse.... 103
En omnibus..... 105
Paille et poutre.
Content de soi..... 106
Entr'actes.
Encyclopédie de l'Art.
Au pied lever..... 107
Un bon point.
La fontaine de Vaucluse.
Pardon, excuse..... 109
Moralité..... 111

CHAPITRE V

Architecture

Vive la maçonnerie..... 112
Foro romano.
La fauvette du Palatin.... 113
Pinturlurage.
Une jardinière.
Poétique d'un pont..... 114
Lueurs d'immortalité.
Attraction macabre.
Un gros regret..... 115
Difficiles à remplacer.
Tant pis pour lui.
Peu mais bien..... 116
« Rendez à César... »
Successions..... 117
Temples modernes.
Ambition de rêve..... 118
Coupable exception..... 120
Cela ne devrait pas être.
Un escalier tragique.
400 églises..... 121
Enormité..... 122
Trop longtemps.
?...
Coucher de soleil..... 123
A Pâques ou ...

Comparativité 124
La grenouille et le bœuf.
Piété impie.
Va-tout.
Déguisement 125
Suis-je trop sévère ?
Deux extrêmes.
Vocation imprévue.
Résumé psychologique.
Viollet-Leduc..... 126
Majesté de décor..... 127
Mal à propos..... 128
Un comble.
Aqueduc et fontaines.
Revanche..... 131
C'est encore heureux !
Valeurs de matériaux.
Un gros monument 133
Parva sed apta..... 135

CHAPITRE VI

Musique

Psychologie de la musiq'. 137
Proportions inverses..... 138
Constatation.
Exception.
Rapide décision.
Trop souvent ainsi.
Différencier.
Courants d'appréciation.
Réclamation..... 139
Evolutions.
Amoureux momifié.
Un connaisseur !
Tant pis.
Hérésie..... 140
Attentats.
Gloire et fortune sacrifiées.
De loin et de près..... 148
Indignation..... 149
Organiste et orgues..... 150
Jugement motivé 151
Pas contenté..... 152
Un inconnu connu.
Chez le violoniste Dien... 153
Talent et modestie..... 154
« Sésame ouvre-toi »..... 156
Naïveté philistine.
Un inventeur 157
Peintre et musicien..... 160
Héros et domestique..... 162
Richard-le-Grand..... 164
Vilain métier 166
Une nature d'artiste..... 167
Un suicide..... 168
Charles Gounod..... 169
Saint-Saëns..... 174
Plainte de Guiraud..... 176
Chinois et pianistes..... 177
Heureux pinsons !

CHAPITRE VII

Sculpture

Foi et science..... 178
Gagne au change.
Nus et nudités.
Simplement parce que... 179
Texte et annotateurs.
Belle fin.
David-d'Angers.
Un atelier de sculpteur... 180
Préault, Perraud..... 185
Mauvais pas..... 186
Esprit de bossus.
Classification 187
Oui, pourquoi ?
Sacrilège.
Impunité.
Du tout au tout.
Fausse expertise.
Bonne précaution..... 188
Grand apparat.

Tombeaux vivants 189
Art et artiste géants.
Vaine colère..... 191
Zèle de conservateur.
Hercule et Omphale..... 192
Protestation 193
Etonnement 194
Appréciation.
A diable, diable et demi.
Ce que c'est que de nous! 195
Statues animées 196
Facile calembour 197
Humble aubaine.
Ça compte tout de même. 198
Ab ovo.
Manifestation..... 218
Conte de comtes.
Sculpture symbolique.... 221
Célébration..... 222
Conjugaison rugueuse.... 223
Superflu et cherté.
Haute preuve
Mince certificat..... 224
Plâtre et argent.
Quel dommage!
Drôle de biographie.
Catalogue d'affiche..... 225

CHAPITRE VIII

Peinture

Opthalmos..... 229
Sotte plainte.
Facultés spécifiques..... 230
Ana d'atelier.
Humilitas magna..... 231
Illumination.
Le plus difficile..... 232
Procédés de ménage.
Explication.
Calembour bon-enfant ... 233
Lethière et Eug. Devéria.
Sévère mais juste..... 234
Désolation 235
Précaution de palette.
Colifichet..... 236
Une exception 237
Vilain marché.
Naïveté suprême.
Peu fier.
Ingriana.
Interdrome..... 264
Elève de Hersent et professeur de Cabanel..... 265
A propos de Salons..... 266
Papa Corot 279
Brelan d'artistes..... 283
Soins de chaussures..... 286
Bidauld de Carpentras.
Prisonnier du succès 288
Blonde, pourquoi pas brune!..... 290
Lever de paysagistes.
Le portraitiste Belliard.
L'animalier Brascassat... 291
Eug. Delacroix.... 292
Conseil de coloriste..... 294
Mon patron P. Delaroche.
Dupré le Grand 297
Orientale..... 300
Ary Scheffer 301
Cénacle de momies..... 303
Harding au restaurant.... 304
Louis Cabat..... 305
Une aquarelle russe..... 307
Le fétiche 308
Enrôlement..... 309
Eug. Isabey..... 310
Autre faux enrôlement ... 311
Un beau fumeur..... 312
La Bohème..... 313
Utilisation macabre..... 314
Cour des miracles artistiq. 315

Le beau-père Desgoffes... 320
Bonne camaraderie..... 321
Prêtre et laïques..... 322
Flatteuse supposition.... 323
Déesse Hébé..... 324
Dernier premier.
Bienheureux stigmate.
Bougrement chic..... 325
Pont, pon et paon.
Excès de soin..... 327
Antiesthétique..... 328
Grossissement de légende.
Vieux beau..... 330
Chant du coq.
Plus ou moins noir..... 331
Présomption et indignation
Record d'âge.
Des goûts et des couleurs. 332
A tous crins.
Doux reproche..... 334
On ne se connait pas soi-même.
Colonies d'artistes..... 335
Les morts vont vite..... 339
Entre comtemporains.... 340
Soudaine vocation.
Maître quand même..... 341
Ateliers et cuisine..... 342
Tout parisien..... 343
Méprise..... 351
Une vue des halles.
Cocher improvisé. 352
Fâcheuse bifurcation..... 353
Veillée d'artiste..... 354
A propos de Lepoitevin... 355
Sic itur ad Persiam..... 356
Après Th. Rousseau..... 358
Pensionnaire et Directeur 360
Peintre, éditeur et conservateur..... 362
Visite d'ateliers.
Appelé non élu..... 364
Moins appelé qu'élu..... 365
Cuisine picturale.
Une ange réaliste..... 366
Archéologie fantaisiste... 367
Stations bachiques.
La fillette qui rit.
Une vraie fumisterie..... 368
Haute preuve..... 369
Illustration malencontreuse..... 371
La famille Bonheur..... 381
Coquilles de livret..... 388
En loges de concours.
Consécration..... 402
Au jardin des plantes.... 403
Derrière le char..... 405
Peintre et modèles..... 407
Peintre, cantatrice et Impératrice..... 412
Portrait posthume.
Rue Hautefeuille.. 414
Gleyze et Courbet..... 415
Heureux critique..... 416
Malheureux poète.
Mouilleron..... 417
Aug. Rousseau..... 418
Une belle colère..... 419
Daubigny.. 421
Laemlein..... 422
Dentelles vraies..... 424
Locataire et propriétaire.
Le plus difficile..... 425
Scrupules invincibles.... 426
Précaution nuisible..... 427
Portrait sans pose..... 428
Type porcin..... 429
Le Borgia..... 430
Cave pictorem.
Morelli.
Chassériau..... 432

L'indispensable féminin.. 433
Comme il faut.
Fausses naïvetés..... 434
Jules Didier..... 435
Calame et Doré..... 437
Lézard suggestif..... 439
Un franc bourgeois..... 441
id.
Mieux de loin..... 442
Héreau..... 443
Roybet..... 445
Demande de recette..... 446
Opinion de confrère.
Un Antony d'eau-forte.... 447
Habits de moines.
id.
Théophile Chauvel.
Bracquemond..... 449
Renversement de proportions..... 451
Etiquettes.
Montagnes en couches.
id. 452
L'eau sous le pont.
A Giorno..... 453
Grammaire florale..... 454
Vessies et tubes..... 455
Henner..... 456
Manque de temps..... 458
Régnault et Fortuny.
Sophistication..... 460
Deux morts.
Commandements..... 461
Eureka !
Antidote.
Marchal..... 462
Station de billard.
Peinture de boudoir.
Peinture d'alcove.
Inconscience..... 463
id. 464
Bastien-Lepage..... 466
Conspuez..... 467
Les Grotesques.
Trop parfait..... 468
Les barreaux verts
Un duel macaronique.
Pensionnaire Persan.
Paul Vayson..... 469
Elève pharmacien..... 470
Lamento..... 471
Tableau et cadre.
Bon qu'à être artiste.
Profil perdu..... 472
Questions naïves.
Esthétique féministe.

CHAPITRE IX

Amateurs, etc.

Lunettes et diapason..... 476
Ineptie pommée.
Soi-survivant..... 478
Adolphe Thiers..... 479
Chronologie présidentielle 490
Vilaine plume..... 492
Turcois..... 495
Baron Taylor..... 501
F. Ravaisson.
Marilhat-Bellel..... 503
Henri Monnier..... 504
Le péril jaune.
Faux caveau.
Alexandre Guillaume..... 506
Un fin connaisseur..... 509
Double couche..... 510
Lune opportune.
Portrait ou non..... 511
Suites de tombola.
Métier et métier..... 512
Plaisir et préférence.
Eloge suprême..... 513

Un personnage..... 514
Touchant aveu..... 515
Adalbert de Beaumont... 516
Bruyas et Champfleury... 518
Rectification..... 534
A Djoulfa..... 535
Bourée..... 536
L'éditeur Morel..... 537
Charles Davillier..... 539
Un curaçao d'honneur.... 541
Mme Talabot..... 543
De Sabran-Pontevès 545
Pas trop de zèle..... 546
Le bon genre 547
Babinet.
Guillaume Lejean..... 548
Alfred Arago..... 549
Amour haineux..... 550
Volé !
Signature obligatoire.
Eunuque et vestale.
Sans réplique..... 551
L'un ou l'autre.
Dante et Virgile.
Affaire de goût..... 552
Goût d'estomac.
Dos tourné.
Quel sujet, d'abord ?
Dernier mot de l'art.
Pure fatuité..... 553
Déception.
Irrévérence.
Juge jugé.
A préférer.
Des goûts et des couleurs.
Droit et courbe 554
Décision.
Devant la montagne.
L'écot à payer.
Perte de droits.
Le jetteur en premier.... 555
Nec mergitur 555
Sujette à caution.
Ennui ou amusement.
Soyons justes.
Expertise..... 556
Amateur en passant..... 557

CHAPITRE X

Anecdotes, droleries, etc.

A Chalon-sur-Saône..... 558
Professeur et élève..... 560
Un maître canut..... 561
Arrêts de chien 562
Défense de dessiner..... 563
Vade retro..... 564
Dîner romain.
Duboscq..... 565
Lambert..... 566
Mayemberger.
...? 567
Ah ! malheur..... 569
Fâcheux bonheur..... 571
Catastrophe..... 572
Gentillesse de langue 574
Partie de campagne.
Orthopédie végétale..... 586
Corne d'abondance..... 588
Denier de la veuve.
Erreur d'adresse..... 590
Pris pour d'autres.
Faux renseignements 591
Terroriseur..... 592
Philémon et Baucis..... 593
Quart d'heure de Rabelais 595
La Cigale.
Mal placé..... 600
A l'heure 601
Double escalier..... 602
Incurabilité.
Augusta 603
Utilité de médaille..... 605

CHAPITRE XI

Hors frontières

Modèles d'Orient..... 606
Nazar-Endaz..... 620
De Florence à Rome..... 636
Palestrina..... 648
Les rétameurs..... 656
A Jersey..... 667
Table des matières..... 701

Carpentras. — Imp. J. BRUN et Cie.

Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, à Paris

Manuel de l'histoire des Beaux-Arts

ARCHITECTURE — SCULPTURE — PEINTURE

Par le Dr Ernest WICKENHAGEN

Adapté de l'allemand par Jacques BARZVILLE

1 volume gr. in-8°, avec 275 gravures, br., 6 fr. Rel. 8 fr. 50

ESSAI D'HISTOIRE DE L'ART

Par Wilhelm LUBKE

Traduit par G.-Ad. KŒLLA, illustré de 619 gravures

2 volumes grand in-8, broches, 20 fr. Reliés en 1 volume 25 fr.

SANDRO BOTTICELLI

Par J.-B. SUPINO

Traduit de l'italien par M. J. DE CROZALS

Un volume in-8°, orné de 12 héliogravures et de 70 autotypies

Relié en toile. — Prix : 15 francs

LES DELLA ROBBIA

Par Marcel REYMOND

Un volume grand in-8° avec 285 gravures, relié, 15 francs

MICHEL-ANGE

Par Corrado RICCI

Traduit par DE CROZALS

Un volume grand in-8° avec 113 gravures, relié, 12 fr.

LA SCULPTURE FLORENTINE

Par Marcel REYMOND

Tome I. — Les Prédécesseurs de l'École Florentine et la Sculpture Florentine au XIVe siècle

1 volume in-4° avec 150 gravures, 20 francs

Tome II. — Première moitié du XVe siècle

1 volume in-4° avec 250 gravures, 30 francs

Tome III. — Seconde moitié du XVe siècle

1 volume in-4° avec 222 gravures, 25 francs

Tome IV. — Le XVIe siècle et les Successeurs de l'École Florentine

1 volume in-4° avec 190 gravures, 25 francs

Paris. — Imp. des Beaux-Arts, 36, r. de Seine

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06505 742 2

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

Fine Arts Department

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.